Johann

Chapoutot

Le nazisme et l'Antiquité

QUADRIGE

puf

Johann Chapoutot

Le nazisme et l'Antiquité

2012

puf

Copyright

© Presses Universitaires de France, Paris, 2015
ISBN numérique : 9782130642916
ISBN papier : 9782130608998
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre
www.centrenationaldulivre.fr

puf

Présentation

« Nous n’avons pas de passé », affirme Hitler, qui déplore que les archéologues SS s’obstinent à fouiller les bois de Germanie pour n’y exhumer que des mauvaises cruches. Le passé de la race, celui qui doit remplir de fierté les Allemands, se trouve en Grèce et à Rome. Quoi de mieux que Sparte pour construire une société et un homme nouveaux ? Quel meilleur exemple que Rome pour édifier un Empire ? Quel meilleur avertissement que les guerres qui opposèrent la race nordique aux assauts de la Perse et de Carthage ? Le Reich a succédé à Athènes et à Rome dans ce combat racial millénaire, où il fait face aux mêmes ennemis et au même péril. Johann Chapoutot explore le cœur du projet totalitaire nazi : dominer le présent et l’avenir, mais aussi un passé récrit et instrumentalisé.

L'auteur

Johann Chapoutot

Ancien élève de l’École normale supérieure, agrégé d’histoire et docteur des universités Paris I et TU Berlin, Johann Chapoutot est maître de conférences à l’université de Grenoble et membre de l’Institut universitaire de France.

Table des matières

Introduction

Première partie. L'annexion de l'Antiquité

Présentation

I. Le discours des origines : *ex septentrione lux*

Identité allemande et autochtonie

Migrations aryennes et tribulations d’un mythe

Aux sources de l’indogermanité : le nordicisme de Hans Günther

La vulgate nordiciste du NSDAP

L’Aryen, « Prométhée de l’humanité »

Confucius blond aux yeux bleus ou : rien de grand ne s’est accompli sans Aryens

Hegel réorienté ou la grande migration du nord au sud

Un mythe de trop : l’Atlantide et l’hypothèse atlante

Nos ancêtres les Aryens : le discours des origines à l’école

L’invention d’un patrimoine indogermanique

La déesse Europe

Généalogie et récit des origines : l’homme descend du songe

Conclusion

II. Une Méditerranée nordique : la Grèce, Rome et le Nord, entre cousins germains

L’ambre et le soleil : raciologie des Grecs et des Romains

Les cheveux blonds dans l’Antiquité : tribulations de dolichocéphales en Méditerranée

Apollon et Dionysos : le heurt de deux races

Le *colluvies* romain : souche nordique et couches allogènes

Athènes, Rome, Berlin : la *translatio studiorum et imperii* vue par le NSDAP

Le soleil, la cruche et le Parthénon : la théorie du climat contre l’arriération germanique

Le goût de l’Antique contre la germanomanie : Hitler face à la SS

« Pourquoi vouloir toujours rappeler au monde entier que nous n’avons pas de passé ? » : un complexe d’infériorité culturelle face à la Rome de Mussolini

L’anticophobie surmontée? la création du département d’Antiquité classique au sein de l’*Ahnenerbe* de la SS

L’Allemagne à l’école de la nouvelle histoire : fascicules SS et manuels scolaires

Indogermanité et Université

Athènes-sur-Isar ou les Panathénées de Munich : les *Tage der Deutschen Kunst*

Annexion symbolique, annexion territoriale : le *Blitzkrieg* de 1941 ou la quatrième vague indogermanique en Grèce

Conclusion

III. *Mens sana* : antiquité, humanités et jeunesse allemande

Historia magistra vitae : Hitler et l’Histoire

Sauver les lettres, sauver l’histoire : d’une nécessaire réforme de l’enseignement des humanités

Manifestes pour un nouvel humanisme : holisme et *politischer Mensch*

Le national-socialisme est un humanisme

De l’homme clivé à l’homme total : le paradigme de la *paideia* grecque

Arêtê, aristoï, Führer : former des soldats et des chefs

Plaidoyer pour l’histoire ancienne

L’attique et le runique : la synthèse des humanités indogermaniques

L’aversion latine et la querelle du latin

La vertu des vieux Romains et la Nouvelle Allemagne : les enseignements du latin

Horace, poète de combat

Mémoires pour une réforme

Les programmes de 1938 et l’enseignement des lettres classiques

Du philhellénisme allemand à la parenté raciale germano-grecque

Martin Heidegger et le retour à la pensée grecque de l’être

La référence grecque : spectacle et inauthenticité

Conclusion

Deuxième partie. L'imitation de l'Antiquité

Présentation

I. Le *Corpus sanum* de l'homme nouveau : de la pierre à la chair : esthétique et eugénique du corps aryen

- La fascination allemande pour le corps grec
- Les Jeux de Berlin : Olympiades nazies, Olympie allemande
- Des Jeux en habits gréco-romains : la grande mise en scène de la parenté helléno-germanique
- La course de relais de la flamme olympique, métaphore du lien entre hellénité et germanité
- *Paideia* grecque et éducation allemande : *der volle Mensch*
- Le corps glorieux de la race et son antithèse
- La résurrection du canon antique
- De l'*agon* grec au sport allemand
- Du sport à la guerre
- Érotique du nu antique nazi
- Un art sain pour des corps sains : de l'art comme matrice ou comme contamination
- Conclusion

II. État raciste et société holiste : Platon philosophe-roi ou le III^{e} Reich comme seconde Sparte

- Le maître-penseur : Platon héros nordique et héraut de la nordicité
- Racisme et inégalitarisme : Platon, précurseur du Führer
- Théâtre choral et amphithéâtres grecs : la représentation d'une *Volksgemeinschaft* holistique

Aristote au purgatoire

Le stoïcisme ou l'anti-Platon

Le philosophe à la triste figure : Socrate le Silène, métèque et décadent

Le mythe spartiate, de l'Antiquité au III^{e} Reich

Le « spartianisme », entre totalitarisme et refondation de l'Occident

L'éducation spartiate : l'*agogê* de l'homme nouveau

Holisme, socialisme, eugénisme

Conclusion

III. De l'*imperium* au Reich : les leçons de l'hégémonie romaine et de la colonisation antique

Rome, modèle de souveraineté et d'aristocratie germanique

La Wehrmacht dans les pas des légions

Reichsautobahnen et voies romaines : l'édification d'un empire

Impérialisme et architecture impériale : l'architecture d'État comme monument culturel et attribut de la puissance

Hybris, la mégalomanie faite pierre

Rome, modèle et défi

Plus grand que le Colisée

Germania, *nova Roma*: un manifeste de pierre

L'effet de citation romaine et mythologique dans le décorum et la décoration

Gigantisme et hiératisme antiques, de Nuremberg à Paris : l'image de la nouvelle Allemagne

Figure du chef et *Führerpersönlichkeit* dans l'Antiquité
Antiquité et culte du grand homme : histoire, providentialisme et postulat individualiste
Le goût de l'antique d'un autodidacte autrichien
L'édification d'un Empire par la colonisation : *« Landshungrige Bauern »* nordiques et quête de *Lebensraum* dans l'Antiquité
Ver sacrum, hilotisation et *Wehrbauerntum* : la référence antique dans l'imaginaire de colonisation à l'Est
Paysans-soldats et esclaves : le modèle de colonisation spartiate
Conclusion

Troisième partie. L'écho de l'Antiquité

Présentation

I. L'histoire comme lutte des races : l'affrontement Orient/Occident dans l'Antiquité

L'histoire comme théâtre de la lutte des races
Festung Europa : des Champs catalauniques (451) à Stalingrad
Delenda est Carthago, delenda est Hierosolyma
Le combat millénaire de l'Orient contre l'Occident dans l'enseignement et la formation idéologique
La question juive dans l'Antiquité : *Weltreich* et *Weltjudentum*, ou la naissance de l'Internationale juive
Diaspora et assimilation des Juifs dans l'Antiquité
Le Juif Paul et la subversion de l'Empire

Obscurantisme chrétien contre clarté antique

Le christianisme, « du bolchevisme sous un masque métaphysique »

De Rome au Reich : judéo-christianisme, judéo-bolchevisme, christo-bolchevisme

Conclusion

II. *Volkstod, Rasseselbstmord* : comment meurent les civilisations

La dénatalité : du malthusianisme chez les Grecs et les Romains

La dépopulation : *Selbstzerfleischung* et hémorragie

In tiberim defluxit Orontes : la décadence romaine

La dénordification du peuple romain

L'avertissement à l'Allemagne

De la démocratie comme abâtardissement racial

Alexandre et la période hellénistique : le grand maëlstrom des races

La prophétie de l'apocalypse : les leçons de la mort des civilisations antiques

Conclusion

III. La chorégraphie de la fin : esthétisme, nihilisme et mise en scène de la catastrophe finale

Sortie de scène : la terreur et la pitié

Rienzi : la mort d'un héros romantique dans les flammes de Rome

Léguer plus qu’édifier
Le ruinisme comme programme : la *Theorie der Ruinenwerte*
S’immortaliser par sa mort : le *Stehen und Kämpfen* nazi
Durchhalten : tenir bon ou l’héroïsme spartiate des Thermopyles à Stalingrad
Hannibal ante portas : le *Endsieg* des Romains face à Carthage
Qualis artifex pereo, ou la destruction de Carthage
Conclusion

Conclusion générale

Illustrations

Bibliographie générale

Sources

Introduction

Cette étude est née d'un étonnement : des recherches sur les mouvements de jeunesse et l'idée d'Europe m'avaient conduit à lire des discours où Alfred Rosenberg affirmait que les Grecs étaient un peuple du Nord. Vérification faite, ce curieux objet textuel ne faisait que suivre l'œuvre canonique de la doctrine nationale-socialiste : Hitler écrit dans *Mein Kampf* qu'il existe une « unité de race » entre Grecs, Romains et Germains, et que ces trois peuples sont unis dans un même combat millénaire.

Pour assigner un sens à ces propos déroutants, on peut invoquer que les contemporains charrient les siècles et la légende des siècles et que, s'il est un spectre qui hante l'Europe des puissants, c'est bien celui de l'Antiquité. Depuis la Renaissance, au moins, un édifice romanisant soutenu par des colonnes aux chapiteaux corinthiens permet de rappeler le grandiose souvenir de la puissance romaine, d'une souveraineté fondée sur les armes et le droit, et volontiers universaliste. On sait que le recours au précédent romain est banal dans un Occident qui ne sait dire le pouvoir suprême que par des vocables latins : empereur vient d'*Imperator*, et *Kaiser*, comme *Tsar*, du reste, de *Caesar*. Depuis Charlemagne, tous les candidats à la domination universelle se sont parés des oripeaux de l'*imperium romanum* défunt et les Empereurs

romains germaniques, autrichiens, français, britanniques, russes, allemands ont tous rêvé la *restauratio imperii*.

La Grèce n'est, elle non plus, jamais oubliée, moins pour les armes que pour les mots. Elle est là pour le supplément d'âme, la noblesse du profil grec, le sublime de la philosophie. Une glyptothèque sera la bienvenue pour associer à la force la beauté de la statuaire antique. L'Allemagne philhellène de Frédéric II de Prusse, de la *Weimarer Klassik* et de Louis I^er^ de Bavière ne le démentira pas qui célèbre en outre, avec la Grèce de Missolonghi, le principe national.

L'historien sait enfin que, au-delà de la référence antique, l'instrumentalisation de l'histoire, le recours au plaidoyer ou au paradigme historique par un pouvoir politique est un phénomène fréquent, d'autant plus chez des régimes totalitaires désireux de mieux ancrer dans la profondeur d'une normalité historique l'objet politique inconnu qu'ils promeuvent. Staline commande un *Alexandre Nevski* à Eisenstein pour camper la résistance russe à l'impérialisme germanique, puis un *Ivan le Terrible* qui montre, en plein XV^e^ siècle, un Kremlin en lutte contre les boyars.

Tout cela est bien connu : Mussolini veut reconstituer un *imperium* dont il fait dresser les cartes sur la *Via dei fori imperiali*. L'utilisation de la référence antique par le fascisme italien a fait l'objet d'abondantes recherches, tant elle est immédiate et spectaculaire. Toutefois, ce rapport à l'antique ne demeure le plus souvent que mise en scène et pur décorum. La prégnance du passé semble, par contraste, revêtir une importance plus profonde pour le national-socialisme. Le

fascisme italien, sa politique artistique en atteste, est ouvert à la nouveauté, alors que le nazisme couve et révère le passé, lieu sacré de l'origine.

Le rapport du national-socialisme à l'Antiquité n'a pourtant guère suscité l'intérêt des historiens : si on conçoit volontiers que les nazis aient pu mobiliser une authentique et indubitable germanité, on répugne à associer national-socialisme et Antiquité gréco-romaine.

Or, on la rencontre partout : dans les nus néo-grecs de Breker et de Thorak, dans l'architecture néo-dorique de Troost, dans les édifices néo-romains de Speer, tandis que les manuels scolaires présentent une vision surprenante de l'Antiquité méditerranéenne, et que les travaux universitaires réalisés sous le III^e^ Reich recèlent d'impérissables études sur *Les cheveux blonds chez les peuples indogermaniques de l'Antiquité*, ou bien des articles, pleins d'à-propos idéologique, sur « Le Juif dans l'Antiquité gréco-romaine ». Celle-ci a donc suscité un intérêt particulier sous le III^e^ Reich, et ce jusqu'aux dernières heures d'avril 1945 où le *Völkischer Beobachter* et le journal *Das Reich* publient des textes sur la Seconde Guerre punique et le retournement de fortune de Rome contre Hannibal-Staline.

L'étonnement, à ce stade, demeure entier : quelle curieuse manie a pu pousser, en plein XX^e^ siècle, les dignitaires du régime nazi à parler, et à parler autant, des Grecs et des Romains ? à commander des œuvres d'art néo-antiques et des articles de presse sur la Rome des *Fabii* ? à soumettre l'Antiquité, par des travaux universitaires et des réformes de

programmes scolaires, à un aggiornamento idéologique conséquent ?

Nous connaissons et concevons le national-socialisme comme l'achèvement du racisme en idées et en actes. Or qui dit racisme dit exclusivisme : le racisme est une séparation ami/ennemi fondée sur un strict déterminisme biologique qui vient motiver une ombrageuse sélection des vivants et des morts, des contemporains comme des ancêtres. La transmission des caractères biologiques de la race exclut tout aventurisme extra-lignager, toute digression généalogique, et exige, au contraire, une grande sévérité patrilinéaire, un agnatisme vétilleux. Les branches de l'arbre racial peuvent être multiples, mais l'unité et la pureté de la souche doivent être attestées historiquement : en ligne directe se succéderaient ainsi les Germains, lovés dans les contrées reculées de la paléontologie et du *Urwald*, les Porte-Glaive et les Teutoniques, Frédéric II et Bismarck, Hindenburg et Hitler, sceau des prophètes et acmé du lignage.

Le fait que, dans le racisme, l'idéologie se confonde en partie avec la généalogie éclaire toute l'affinité qui existe entre nazisme et temps passé, entre la race et la traque, entre la formulation de l'identité et la quête de l'origine : la ss exige, pour délivrer ses autorisations de mariage, des certificats d'aryanité remontant à 1750, soit 15 quartiers de noblesse raciale. Après que, en 1943, deux officiers ss se fussent découverts un ancêtre juif commun, né en 1685, Himmler décida que l'on pousserait l'acribie, après la guerre, jusqu'en 1650, soit plus de 20 quartiers [1]. Cette manie de la pureté généalogique frappe les individus mesurés, étalonnés et

encartés dans le présent, sondés dans le passé, mais aussi la race elle-même : les SS et leurs bataillons d'archéologues du *Deutsches Ahnenerbe* fouillent en Saxe, dans le Schleswig, en Lorraine, en Pologne, mais aussi, plus curieusement, à Olympie. Or *Ahnenerbe* signifie héritage des ancêtres : y aurait-il des ancêtres du côté d'Olympie ?

Un racisme aussi obsessionnel que le nazisme semblerait exclure *a priori* toute référence autre qu'à une germanité strictement définie et soigneusement circonscrite : que viennent faire les Grecs ici, ainsi que tous les Romains, statues et discours évoqués plus haut ? Quel besoin vient dicter le recours à l'Antiquité gréco-romaine ? Peut-être existe-t-il une insuffisance intrinsèque, un défaut inhérent à la seule référence germanique, au précédent des Germains.

Or, s'il s'agit d'armer un discours de fierté nationale et une émulation pour les contemporains, le réservoir de références propres à l'histoire allemande présente toute l'abondance et la redondance souhaitées. Le nazisme peut puiser assez de modèles et d'archétypes dans l'histoire de la Prusse, du Saint Empire, et du *Drang nach Osten* des chevaliers Teutoniques. Chaque période de cette histoire offre une profusion de types exaltant un trait de caractère du soldat politique que le nazisme veut exalter : l'armée prussienne est un modèle de discipline, d'organisation et de drill, le vieux Fritz offre à l'envi l'image de la ténacité couronnée par le destin, le Saint Empire flatte l'inclination hégémonique de l'impérialisme nazi, l'épopée teutonique illustre cet esprit de conquête qui anime une race en quête d'espace vital.

Un triptyque composé d'Hermann le Chérusque, d'Henri le Lion et de Frédéric II de Prusse pourrait, à lui seul, illustrer à satiété tous les aspects de l'ethos nazi tel qu'il est promu par la propagande du parti et du régime. Aller voir ailleurs serait indélicat pour l'orgueil national : la culture allemande peut être proprement germanique, *sui generis*. L'arrivée des nationaux-socialistes au pouvoir suscite d'ailleurs un légitime espoir chez les nationalistes culturels, notamment les préhistoriens, qui pensent pouvoir enfin faire table rase et chaire vide du Latin et du Grec, au profit des Antiquités germaniques.

Pourquoi, malgré le nombre et la fécondité des *exempla* proprement germaniques, recourir à la référence et sacrifier à la révérence antique ? Les nazis y trouveraient-ils donc quelque chose de plus ?

Les *exempla* germaniques illustrent un ethos, celui du soldat politique, une morale du courage, de la ténacité et du sacrifice à la communauté : des équivalents transalpins aux figures de Tite-Live et du *De Viris Illustribus* de Lhomond, les Camille, Régulus et Cincinnatus qui ne manquent dans aucun de ces discours mémoriels nationaux nés d'une subtile alchimie de science, de folklore et d'intérêt politique bien compris, du mariage de Grimm et de Lavisse.

Mais un *ethos* n'est pas un *genos*, une éthique n'est pas une généalogie. La référence antique racialisée offre aux nazis l'opportunité de fabuler un discours des origines, la biographie d'un *Urvolk* ennobli par le prestige d'Auguste et de Périclès.

Car la référence proprement et purement germaniques est trop brute. Les archétypes de cette histoire souffrent d'un vice

inamendable : le manque patent de prestige culturel dont la fruste germanité des origines est passablement dépourvue. Sur l'échelle de civilité de la culture humaniste occidentale, la rudesse germanique manque d'urbanité historique. Or le but répété d'Hitler était de retremper la fierté d'une nation humiliée par le Diktat de Versailles. Cette thérapie nationale ne passait pas seulement par le réarmement et par une politique architecturale mégalomaniaque, ou par les bruits de botte en Sarre, en Autriche ou en Moravie : la géographie de l'Europe devait certes sentir la dextre du Führer, mais son histoire pas moins. Le présent et l'espace ne suffisaient pas : le passé et le temps devaient aussi contribuer à rehausser une fierté mise à mal en 1918 et 1919. L'annexion du passé antique, de ses œuvres, de ses États, revêtait dès lors une importance idéologique cruciale.

Colette Beaune [2] et Claude Nicolet [3] nous ont initié aux généalogies fantaisistes des nations médiévales : les monarques français hissaient David l'Hébreu et Francion le Troyen sur le pavois de l'ascendance, tandis que les rois anglais invoquaient la pieuse mémoire d'un Brutus, compagnon d'Énée. La noblesse eut ses Francs, le tiers état, puis la République eurent leurs Gaulois, dans une querelle des deux races qui, en France, est née au XVI^{e} siècle.

Mais il ne s'agit pas ici de s'inventer une généalogie. Quand Rosenberg et Hitler parlent des Grecs comme d'un « peuple nordique », il ne s'agit pas de filiation, mais de l'affirmation d'une paternité, ce qui constitue une significative inversion du schème traditionnel : et si tout venait d'Allemagne ? Cette

captation du mythe aryen, qui était propre à quelques cénacles de linguistes et d'historiens du XIXe siècle allemand, où l'on imaginait volontiers les Doriens de Sparte venir du nord, a été systématisée et racialisée par les nazis, qui voulaient accréditer l'idée que l'Allemagne était forcément grande, puisqu'elle avait donné naissance à des civilisations prestigieuses. Dès lors, affirme Rosenberg, imiter l'Antiquité n'a plus rien « de honteux ou d'incompatible avec la dignité nationale », puisqu'il s'agit d'une simple et légitime ressaisie du patrimoine indogermanique.

Malgré la prégnance et la présence des références à l'Antiquité gréco-romaine sous le IIIe Reich, cette question du rapport national-socialiste à l'antique n'a que très ponctuellement attiré l'attention des historiens, qui s'intéressent avant tout au mythe germanique et au rôle qui lui est dévolu dans l'idéologie nazie.

Quelques historiens ont plus spécifiquement étudié le sort de la *Geschichtswissenschaft* sous le IIIe Reich, comme Otto Gerhard Œxle [4] et Peter Schoettler [5], qui la définissent comme une « science de légitimation » de l'idéologie. La présence de l'Antiquité chez les nazis et le sort de l'historiographie antique sous le IIIe Reich semblent plus préoccuper les historiens de l'Antiquité qui opèrent un retour sur l'éthique et les méthodes de leur discipline que les contemporanéistes. Les historiens de l'art ont été plus intrigués par la question : un ouvrage d'Alexander Scobie [6] est ainsi consacré au rapport entre architecture nazie et Antiquité.

Il n'existe pas de ressaisie globale, synthétique, de ces références antiques sous le IIIe Reich, de la multiplicité de leurs

vecteurs, et des fonctions attribuées à leur usage. C'est cette ressaisie que nous souhaitons proposer, afin de voir quelle signification profonde ces références pouvaient avoir dans l'économie générale du discours nazi.

Les références à l'Antiquité sont nombreuses et abondantes dans la multiplicité des sources auxquelles nous avons recouru. Nous avons pu constater l'existence d'un discours cohérent d'annexion-imitation-analogie, discours constitué par les nombreux effets de citation, écho, répétition, correspondance existant entre ces diverses sources. Elles concourent toutes à l'élaboration de ce discours abondant et publicisé, qui a fait l'objet d'une diffusion proportionnelle à l'importance qui lui était attribuée.

On assiste à une réécriture de l'histoire qui annexe les Grecs et les Romains à la race nordique. La volonté de puissance exacerbée propre au totalitarisme nazi s'y exprime pleinement : il s'agit de maîtriser non seulement le présent et l'avenir, mais aussi le passé, pour parfaire la domination sur le présent et la maîtrise de l'avenir.

Hannah Arendt montre combien le totalitarisme vise à l'édification d'un « monde entièrement fictif » [7]. Ce monde fictif est celui du postulat doctrinal totalitaire, qui prétend avoir révélé les lois du devenir. Dans le cas du nazisme, ce postulat est celui de la lutte des races, lutte qui se manifeste, chez les Sémites, non dans l'honneur du combat, mais dans la pénombre interlope du complot. Ce postulat est infalsifiable, au sens où l'entend Karl Popper : il ne peut être invalidé, pris en défaut par un discours de narration du réel qui devra en être

une défense et illustration, offrant ainsi une cohérence apaisante au mensonge totalitaire. Arendt note que le mensonge vient sans doute répondre à la demande d'un public disposé à l'entendre, à l'appel d'une « soif de fiction » [8] qui serait « désir […] d'un monde complètement cohérent, compréhensible et prévisible » [9] : le chaos d'une histoire qui n'est que bruit et fureur est avantageusement ordonné par le principe monovalent du postulat explicatif. L'imaginaire du complot, notamment, présente l'immense mérite d'être immune à la contradiction, mieux, de l'intégrer pour la dépasser, d'être simple et accessible, et de proposer une herméneutique totale du réel.

Hannah Arendt souligne que la propagande et l'endoctrinement totalitaires se distinguent « par leur mépris radical pour les faits en tant que tels » [10] et montre combien le mensonge est solidaire d'une volonté de puissance hypertrophiée : le mensonge du discours totalitaire « trahit son objectif ultime de conquête mondiale, puisque c'est seulement dans un monde qui serait complètement sous contrôle que le dirigeant totalitaire pourrait réaliser toutes ses prophéties mensongères » [11] .

La logique totalitaire ne s'arrête cependant pas à investir le réel de la synchronie : elle tend à se déployer dans la diachronie. Aussi étendues que soient les conquêtes, la géographie ne suffit pas, et c'est l'histoire tout entière qui doit être annexée, arraisonnée à l'idéologie totalitaire.

Dans le cas spécifique du national-socialisme, nous sommes en présence d'un mensonge élevé à la puissance, qui plonge les

racines de l'affabulation dans les tréfonds du passé le plus lointain. La construction d'un monde fictif n'est pas limitée au présent, elle va fouiller et fouailler le passé, déterrer les morts, produire leurs crânes et leurs squelettes sur la scène de la science pour leur arracher la preuve qui vient valider le discours producteur du monde fictif. Le palimspseste du passé est, comme dans le *1984* de George Orwell, consciencieusement gratté pour être conformé au présent totalitaire. Le passé est mis à jour.

Le national-socialisme propose une fable. Ce récit imaginaire est crédité, par un État et par ses institutions, universitaires et artistiques notamment, de réalité. Le mensonge est présenté comme vérité : à l'adéquation du discours à la chose, définition classique de la vérité, se substitue la simple adéquation, interne et autoréférentielle, du discours aux postulats du discours.

Le terme de « mensonge » peut heurter par sa connotation morale et axiologique, sans doute non absentes du propos d'Hannah Arendt. Ce qui est vu, perçu et condamné par nous comme mensonge ne l'est pas pour tous les acteurs : on peut soupçonner quelques antiquisants de l'époque d'opportunisme empressé et cynique, mais la sincérité d'un Hitler, qui disserte sur l'indogermanité des Romains jusque dans ses propos de table, ou d'un Fritz Schachermeyr, professeur d'histoire ancienne à Vienne, obsédé bien après 1945 encore, par l'affrontement entre Orient et Occident dans l'Antiquité, ne peuvent faire de doute. La fable d'une humanité gréco-romaine nordique affrontée à l'ennemi sémite validait le postulat idéologique, satisfaisait l'esprit en quête de cohérence et

reposait peu ou prou sur des héritages historiographiques du XIXe siècle allemand, autant d'éléments qui, comme le dit Bourdieu, rendaient la croyance crédible.

La question de l'utilisation de la référence antique nous place au cœur de la construction du sujet nazi par le régime : réécrire l'histoire de la race, y intégrer, comme défense et illustration de ses qualités, la Grèce et Rome, participe pleinement du projet de construction d'un homme nouveau. Or comment rénover l'homme ? comment le libérer du *Kulturbolschewismus*, en faire un soldat politique enfin fier de son pays, de sa race, dévoué au Führer et prêt à marcher au combat ?

Sa production physique sera tout l'objet de l'eugénisme, voire de la zootechnie d'État mise en place par le nouveau régime, qui promeut une nouvelle éthique et esthétique du corps d'ailleurs adossées à un modèle grec revendiqué comme glorieux précédent. Le sport, les loisirs de l'organisation *KdF*, la promotion du corps sain permettent l'élaboration physique de l'homme nouveau.

Au-delà de cette conformation physique, l'homme nouveau devra également faire l'objet d'un modelage psychologique, confié à la propagande de l'État. Celle-ci est multiple, diverse dans ses vecteurs et ses objectifs : elle recourt à l'art, à l'affiche, au discours radiodiffusé, au grand rassemblement public, au slogan bref, percutant et omniprésent, mais aussi à l'école, à l'Université, aux divers organes du Parti et à l'enseignement que dispensent ces institutions. L'objectif ultime de cette propagande est de doter l'homme nouveau d'une personnalité, d'une identité nouvelle, de fabriquer le sujet nazi,

fanatiquement dévoué à « Führer, Volk und Reich », comme le proclament les nécrologies des soldats tombés au combat. L'identité appelle la question de l'origine : « D'où suis-je issu ? » De quelle race ? Quelle est l'histoire de ce groupe dont je suis né ? Les idéologues du régime vont ainsi conter l'histoire de la race, la grande geste de l'homme nordique, qui dote l'homme nouveau d'un passé nouveau. Le national-socialisme a ainsi suscité cette vaste entreprise de réécriture qu'est l'invention d'un passé répondant aux exigences de quelques postulats idéologiques dont on a, au préalable, posé et imposé le primat.

Ce n'est pas uniquement le passé, et la légitime fierté que l'on peut en tirer, qui est en cause ici, mais également l'avenir. L'identité nouvelle ainsi construite par le discours sur l'Antiquité est à la fois origine et orientation.

Dans une de ses interventions publiques, Heinrich Himmler a pris soin de relier les trois temporalités : « Un peuple ne peut vivre heureux dans le présent et dans l'avenir que s'il est conscient de son passé et de la grandeur de ses ancêtres. » Les trois dimensions du présent, du passé et de l'avenir sont mêlées dans cette sentence qui perd de sa trivialité quand on sait qu'elle a été placée en exergue de toutes les publications de l'*Ahnenerbe*. Voilà donc le sens dévolu à l'activité de tous les historiens, archéologues, linguistes employés par l'Ordre noir à explorer le passé de la race et voués à préserver son héritage : une défense et illustration de la « grandeur des ancêtres », dont une conscience ferme et assurée doit permettre, dans le présent, le déploiement renouvelé.

Le mythe héroïque de la race a donc non seulement une fonction de constitution de l'identité, mais aussi une vocation mobilisatrice : le rappel du passé est un appel qui oblige, la provenance est aussi direction. L'origine oblige et console en même temps. La geste de la race fait du temps un continuum : le vecteur temporel n'est ni discret, ni sécable. Dans une totale continuité logique et ontologique, le passé engendre le présent, le présent enfante l'avenir, selon une infrangible et ductile nécessité, qui est celle du déterminisme racial : bon sang ne saurait mentir. Ce qui a été demeure, au moins à l'état latent de potentiel. L'excellence avérée est appelée à se manifester à nouveau, même si le temps est troublé par des accidents, des éclipses de la race : les guerres napoléoniennes, la fin de la Première Guerre mondiale et la République de Weimar constituent certaines de ces périodes où elle est mise sous l'éteignoir par la conjoncture, par la dissolution de son sang, par la malignité du complot.

L'histoire de la race enseigne cependant à ne pas désespérer : elle est consolatrice et mobilisatrice. Le potentiel d'excellence, par une nécessité ontologique, trouvera toujours à s'actualiser.

On saisit mieux, dès lors, toute l'importance idéologique d'une réécriture de l'histoire de l'Antiquité, présentée comme la première grande période de l'histoire indogermanique-nordique. On comprend que cette réécriture ne soit pas restée cantonnée à la quiète confidentialité de quelques ouvrages savants, mais qu'elle ait fait l'objet d'une large publicité, assurée par une multiplicité de vecteurs. Les nus de Thorak et Breker, l'architecture de représentation nazie, mais aussi

l'enseignement et la formation idéologique, le cinéma, la presse, quelques-unes des grandes manifestations du régime constituent autant de médias permettant la diffusion de cette nouvelle vision de l'histoire et du passé de la race et donc de son identité, tous modes de transmission de l'information dont la cohérence et l'unisson produisent cette *Umwelt* saturée de signes univoques et unilatéraux qui caractérise l'espace totalitaire. Le discours, au sens large du terme, est ici indissociable de la pratique : le rapport à l'Antiquité n'est pas seulement exprimé par des mots, mais par une foule d'autres médiations, des pratiques qui sont autant de mises en scène, en voix et en espace de cette référence antique, pratiques qui n'ont rien de décoratif ou de cosmétique, mais qui sont éminemment signifiantes : placer Athéna en tête d'un défilé de l'art allemand, construire des temples doriques à Munich, projeter d'édifier un gigantesque Panthéon à Berlin, dessiner des étendards romains pour le Parti et la SS n'a rien d'anodin mais exprime la ressaisie raciste de l'identité grecque et romaine annexée à la race nordique.

On se retrouve ainsi face à une multiplicité de références à l'Antiquité qui font système, qui forment un univers symbolique dont il convient de dégager la signification. Fidèle à la lecture hégélienne de l'histoire comme succession et mutation des univers symboliques, Ernst Cassirer, dans son *Essai sur l'homme*, définit l'historien comme un linguiste et la pratique de l'histoire comme lecture d'un idiome passé, comme restitution du code symbolique d'une époque dont on ne peut comprendre le discours si on n'en possède pas la clef : on ne

peut comprendre les curieux propos de Rosenberg et d'Hitler sans les faire résonner avec les travaux des historiens de l'époque, les essais des raciologues, les sculptures de Thorak, les projets de Speer. C'est cette intuition qui a forgé la vocation et l'identité synthétique de ce travail, fortement inspiré par ces travaux historiques qui se voulurent ressaisie et restitution d'un univers mental, comme le *Rabelais* de Lucien Febvre, la *Pensée grecque* de Jean-Pierre Vernant ou les travaux du philosophe et historien Lucien Jerphagnon. Nous ne saurions également trop dire toute notre dette envers Erwin Panofsky, Denis Crouzet, George Mosse et Fritz Stern.

Bien entendu, la création de cet univers symbolique fait de mots, de nus, de colonnes et de films ne fut pas spontanée. Elle fut en partie héritée du XIX^e^ siècle allemand, mais aussi fortement encouragée par la volonté qu'avait un Parti, puis un État, de produire un discours sur l'histoire afin d'agir en retour sur le réel.

Pour rendre compte de la richesse de ce système symbolique, nous nous sommes adressé à une grande diversité de sources qui correspond ici à la diversité des vecteurs du discours mais aussi des thèmes abordés dans cette étude. La question du rapport à l'Antiquité engage les idéologues, les historiens, les philosophes, les théoriciens de la race et de la colonisation, les cinéastes, les sculpteurs, les architectes, les ébénistes, les sportifs…

Nous avons d'abord recouru aux textes canoniques de l'idéologie nationale-socialiste, discours et écrits théoriques, journaux, mémoires et propos de table d'Hitler, de Rosenberg,

de Goebbels, Goering et Himmler avant tout qui fondent, posent et explicitent le dogme.
La science de l'époque fut également mise à contribution, à travers une multiplicité d'articles scientifiques issus de domaines divers comme la raciologie, l'anthropologie, l'histoire, tirés de fascicules, d'ouvrages collectifs et d'un certain nombre de revues dépouillées *in extenso* pour la période 1933-1945. Le corpus iconographique très riche issu notamment de la revue artistique officielle du III^{e} Reich, *Die Kunst im Dritten Reich*, avec sa multitude de sculptures, de monuments, de maquettes, de marqueteries, mosaïques, médailles, timbres, chars de défilés et affiches, révèle l'abondante médiatisation artistique du rapport à l'Antiquité.
La presse ne fut pas oubliée, avec la consultation au *Filmarchiv* de Berlin de *Wochenschauen* couvrant certains événements relatifs à notre sujet. La presse écrite, le *Völkischer Beobachter*, *Das Reich* et *Das Schwarze Korps*, hebdomadaire des SS, a été généreuse en relations d'événements intéressant notre thème, voire en utilisations de la référence à l'Antiquité, comme dans le cas des Jeux de Berlin et de la bataille finale de mars-avril 1945. Le cinéma, avec *Olympia*, de Léni Riefenstahl, mais aussi une opérette en forme de péplum, *Amphitryon*, de Reinhold Schünzel, ne fut pas en reste, de même que l'opéra, avec une œuvre de Richard Wagner, *Rienzi* qui, semble-t-il, marqua considérablement le jeune Hitler et contribua à forger une grande part de son rapport à l'histoire. Plus loin de l'art, les textes législatifs et réglementaires divers fixant le contenu des programmes scolaires de latin, de grec et d'histoire, mais aussi

les mémoires relatant les débats préalables entourant ces questions nous ont eux aussi initié à la diffusion du discours sur l'Antiquité, tout comme les manuels scolaires et histoires de l'Allemagne, tous ouvrages de vulgarisation et d'enseignement qui en sont issus.

Les archives du ministère de l'Éducation du Reich, du ministère de la Propagande et de la chancellerie nous ont fourni des éclairages sur des aspects précis du rapport à l'antique : quel nom donner au stade olympique de Berlin ? grec ou allemand (1936) ? quelle graphie utiliser pour les documents du Parti et de l'État ? gothique ou latine (1941) ?

Les archives de Berlin-Lichterfelde recèlent également une imposante quantité de fascicules de formation idéologique des diverses organisations du Parti. Ces livrets de la SS, de la SA, de la *Hitlerjugend*, qui visaient à enseigner aux soldats politiques de la nouvelle Allemagne le catéchisme idéologique, font une place et une part non négligeables à la narration, revue et corrigée, de l'histoire ancienne.

Comment traiter cette profusion de sources ? Le problème se pose à tout contemporanéiste, vite dépassé par l'abondance de sa matière et de son matériau. Nous avons tout simplement lu, écouté, observé ces sources pour repérer peu à peu quels étaient les effets d'écho, de correspondance et de reflet révélés par la mise en présence et en résonance des textes, des mosaïques, des films, des statues : quels en sont les concepts et les thèmes récurrents ? quelles constantes et obsessions viennent structurer cette réécriture de l'histoire ancienne ? Ces questions nous ont permis de dégager l'architectonique

générale d'un discours de fabulation historique mis au service de l'idéologie.

Il existe cependant des évolutions chronologiques dans la manière dont certains thèmes sont traités : l'image de Rome, par exemple, fut fortement tributaire de la relation du Reich à l'Italie et de son évolution dans le temps, entre un article de 1935 honnissant le latin, et l'ouvrage collectif *Rom und Karthago* de 1942 qui serre les rangs de l'axe Rome-Berlin en rappelant que Rome fut un Empire indogermanique en lutte contre la sémitique et phénicienne Carthage, préfiguration de l'Angleterre contemporaine. La diachronie est également lisible dans le discours hitlérien qui, lorsqu'il traite d'histoire romaine, évolue notablement d'une fonction préceptorielle, dans *Mein Kampf,* à une fonction d'avertissement, de prédiction, d'anticipation du désastre final, dans les *Tischgespräche* de 1942. À Landsberg, il s'agit de s'inspirer de Rome pour construire tandis que, dans le contexte radicalement différent de 1942, Rome vient apprendre la résistance à outrance contre l'ennemi de race, puis, en 1945, la mort dans l'éclat.

Ce discours sur l'Antiquité gréco-romaine possède toutefois une remarquable cohérence. Des canons de l'idéologie nazie, *Mein Kampf* au premier chef, aux édifices de Nuremberg, en passant par les manuels scolaires et les articles des universitaires spécialistes du sujet, existe un discours homogène sur l'Antiquité, qui fait de cette époque la première et, avec une partie du Moyen Âge othonien et hanséatique, l'unique grande période de l'histoire indogermanique-nordique, avec ses gloires, ses tribulations, ses fautes et sa mort. L'Antiquité gréco-

romaine fait l'objet d'une relecture et d'une réécriture par une diversité de médias qui, *in fine*, font système en offrant au lecteur, écolier, étudiant, spectateur et sujet du nouvel Empire, un discours vigoureusement charpenté sur cette période.

Cette histoire, largement fabuleuse, a constitué l'Antiquité gréco-romaine en surface de projection ou de transfert de tous les fantasmes, obsessions et angoisses propres au national-socialisme. Le fantasme homophile du corps parfait a ainsi trouvé à s'exprimer dans la plastique impeccable et harmonieuse du corps éphébique grec. Le fantasme d'une maîtrise totalitaire de la société érigée en corps de soldats politiques s'est nourri du mythe spartiate, le rêve hégémonique d'une domination impériale mondiale a trouvé son archétype à Rome. L'obsession de la lutte des races a trouvé soutien et confirmation dans les guerres médiques et dans les guerres puniques, l'obsession du complot s'est confortée de l'irruption du christianisme oriental et sémitique à Rome. Quant aux angoisses, la principale et première d'entre elles, celle de la finitude, s'est adossée aux colonnes brisées et aux ruines des temples grecs et romains, elle s'est alarmée de la disparition de ces grandes civilisations antiques promises à l'éternité et soudainement disparues.

Nous voulons exposer l'économie de ce discours, de cette autre histoire de l'Antiquité en étudiant les trois fonctions qu'elle a pu revêtir pour un parti puis un État soucieux de forger un nouvel homme, construire un nouvel Empire, édifier une nouvelle société : une fonction d'exaltation, de modèle et de prophétique avertissement.

Notes du chapitre

[1] ↑ Cf. Édouard Conte, Cornelia Essner, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, 451 p., p. 366-367.

[2] ↑ Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1985, 438 p.

[3] ↑ Claude Nicolet, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003, 361 p.

[4] ↑ OEXLE, Otto Gerhard, SCHULZE, Winfried (dir.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Frankfurt-am-Main, Fischer, 1999, 367 p.

[5] ↑ SCHÖTTLER, Peter (dir.), *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft, 1918-1945*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 1997, 344 p.

[6] ↑ SCOBIE, Alexander, *Hitler's State Architecture : the Impact of Classical Antiquity*, Pennsylvania State university press, 1990, 147 p.

[7] ↑ Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, 1951, trad. fr. *Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1972, 315 p., p. 88.

[8] ↑ *Ibid.*, p. 88.

[9] ↑ *Ibid.*, p. 78.

[10] ↑ *Ibid.*, p. 76.

[11] ↑ *Ibid.*

Première partie. L'annexion de l'Antiquité

Présentation

> « Franchis trois ou quatre mille ans en deçà de notre naissance, on est en pleine liberté. C'est pourquoi il m'est arrivé d'écrire certain jour [1] : au commencement était la Fable ! Ce qui veut dire que toute origine, toute aurore des choses est de la même substance que les chansons et que les contes qui environnent les berceaux [...]. Toute Antiquité, toute causalité, tout principe des choses sont inventions fabuleuses et obéissent aux lois simples. » [2]
>
> **Paul Valéry.**

Au commencement était la fable : ce qui est, chez Paul Valéry, constat lucide, entre désenchantement et amusement, et qui vient fonder une saine défiance à l'égard de tout discours des origines, a été une maxime nazie. Le nazisme a enseigné aux Allemands que toute civilisation connue, à l'exception peut-être des lointaines cultures précolombiennes, a été l'œuvre de la race nordique, opérant ainsi une annexion symbolique de tout azimut au seul Nord, à des fins de défense et d'illustration de la race, annexion qui en préfigure et annonce d'autres, plus substantielles et territoriales : si la race indogermanique a créé toutes les grandes civilisations, ses descendants les plus directs et les moins altérés, les Allemands contemporains, sont partout chez eux. Hitler, l'artiste contrarié amoureux de belle et grande culture, a été un pilleur de

musées : les nazis, pilleurs d'histoire, se sont révélés conquérants brutaux de terres dont ils clamaient qu'elles étaient depuis toujours, et par essence, irrédentes.

Notes du chapitre

[1] ↑ « Au sujet d'Eurêka », *Variété I*.

[2] ↑ Paul Valéry, « Petite lettre sur les mythes », Variété II, 1930, in *Variété I et II*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1998, 317 p.

I. Le discours des origines : *ex septentrione lux*

> « Pour que la suite soit bonne à dire, il faut un beau début (puisque toujours l'important est de bien continuer – cela s'appelle l'histoire –, il convient que tout ait bien commencé). Telle est, suggérera-t-on, la règle, implicite mais toute-puissante, à laquelle se soumet volontiers une collectivité soucieuse d'édifier en racontant – à soi-même, aux autres, à la postérité – sa propre histoire. » [1]
>
> **Nicole Loraux.**

> « L'histoire apprend aussi à rire des solennités de l'origine [...]. L'origine est toujours avant la chute, avant le corps, avant le monde et le temps ; elle est du côté des dieux, et à la raconter, on chante toujours une théogonie. Mais le commencement historique est bas. Non pas au sens de modeste, ou de discret comme le pas de la colombe, mais dérisoire, ironique, propre à défaire toutes les infatuations. » [2]
>
> **Michel Foucault.**

La question de l'identité est souvent assignée à celle de l'origine : la solidarité de ces deux notions est telle que l'exaltation de la première passe par un enjolivement de la seconde.

Les nazis ont formulé un discours des origines, ils ont doté le peuple allemand d'une ascendance prestigieuse propre à exalter l'identité d'un peuple sévèrement humilié par une défaite de 1918 rarement reconnue comme telle et par une paix de Versailles qui fut vécue comme un Diktat.
Ce discours des origines a été formulé et diffusé à travers divers vecteurs, notamment par la production scientifique : l'histoire et l'anthropologie, souvent considérées comme sciences auxiliaires, et mises au service de la nouvelle science reine, la raciologie, produisent ainsi sous le IIIe Reich le discours qu'on leur commandait. En cela, elles ne se font guère violence, puisque les nazis reprennent une vulgate peu ou prou acceptée par la communauté scientifique depuis le XIXe siècle, celle de l'origine nordique de toute civilisation.

Identité allemande et autochtonie

Dans *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Ernest Renan, fin connaisseur du voisin allemand et de son historiographie, note : « Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire, voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. » [3] Au XIXe siècle, l'Allemagne se vit comme la *späte*, voire la *verspätete Nation* [4], la nation tardive ou tard venue parmi les grandes nations européennes. Le contraste avec la France, notamment, apparaît saisissant aux Allemands de 1800 : la France est une nation unifiée par l'action des rois, puis par ce nouvel État centralisé, ce droit et cette langue uniformisés dont la Révolution s'est dotée depuis 1789. Puissante et unifiée, la France est la nation

victorieuse d'un Saint Empire germanique de nation allemande, dont les deux derniers termes cherchent encore vainement, dans le trouble de la défaite de 1806, leur définition.

Comment définir l'identité nationale allemande ? Elle n'est pas de nature politique : les Allemagnes, contrairement à la France, sont morcelées en une multitude de petits États, royaumes, principautés, margravats, villes libres, évêchés et baronnies, en tout plus de 300 États dont les Paix de Westphalie, en 1648, ont flatté le désir de puissance et d'autonomie en étendant généreusement le principe de supériorité territoriale *(Landeshoheit)* bien en deçà de l'échelon du royaume, tout en maintenant la fiction, bientôt intenable, de l'Empire.

L'identité allemande est-elle culturelle ? Oui et non : certes, les humanistes allemands ont célébré dès la Renaissance une identité linguistique forte, dont Luther, en traduisant la Bible de Jérôme, érige le premier monument en 1522. Mais la langue allemande n'est pas dotée d'une autorité régulatrice et normative semblable à l'Académie française. Elle reste morcelée en de nombreux dialectes qui conservent encore aujourd'hui une vigueur étonnante pour l'observateur français, rompu à l'uniformité linguistique de l'école de Condorcet et de Ferry. Par ailleurs, les Allemagnes sont partagées, depuis la Réforme, entre un Nord majoritairement protestant, et un Sud rhénan et alpin plus volontiers catholique. Le partage se fait le long d'une ligne pittoresquement dénommée *Weisswurstäquator*, Sud et Nord ne partageant également pas les mêmes pratiques gastronomiques [5] .

Devant la stérilité de ces critères (politique, linguistique, religieux), le XIX^e^ siècle allemand se tourne vers une définition anthropologique : ne faudrait-il pas chercher cette mystérieuse identité allemande dans la continuité d'une race présente sur le sol germanique depuis l'aube des temps [6] ?

Cette race est attestée depuis deux millénaires au moins. Les clercs allemands disposent depuis la Renaissance d'un texte de Tacite [7] qui décrit les populations auxquelles les Romains se heurtent au nord du Danube et à l'est du Rhin. Ce *De origine et situ germanorum*, rédigé en 98 par l'historien officiel des Flaviens confère toute la patine d'une Antiquité prestigieuse à des populations qui étaient dépourvues de mémoires écrite. Les sujets du royaume de France, puis les Français, ont pu très tôt se prévaloir du récit de César, qui conserve et entretient la pieuse mémoire des Gaulois. Les Allemands ont désormais leur *Germania* : la plume d'un écrivain romain vaut, pour les nations en devenir, certificat d'Antiquité, attestation d'une existence reculée, donc vénérable, et d'une permanence à travers l'histoire, jusqu'au temps présent [8] .

La Germanie est peuplée de Germains. D'où viennent-ils eux-mêmes ? Tacite, propose une généalogie hâtive des populations germaniques. Visiblement à court d'imagination, ne sachant à qui les rattacher, il formule, dès le second paragraphe de son texte, une idée héritée des Grecs et promise à un franc et durable succès, en plongeant les racines de l'arbre généalogique dans les profondeurs d'une terre matricielle :

> « Je crois volontiers que les Germains sont indigènes et ne sont pas mélangés avec des immigrés ou des hôtes issus d'autres peuples. » [9]

Ces deux mots, *Germanos indigenas*, viennent fonder le mythe de l'autochtonie germanique : en latin, l'adjectif *indigena, ae*, est dérivé de *unde*, pronom relatif ou interrogatif qui désigne l'origine, et qui a pour corrélatif *inde*. L'*indigena* est donc « celui qui vient de là », de l'endroit considéré. Ce mot latin, utilisé par Tacite, correspond très précisément à l'idée exprimée par la double racine grecque du mot autochtone : les Germains sont nés eux-mêmes (auto), sans adjonction, apport ou agrégation de populations exogènes, de leur propre terre (-chtone), comme les Athéniens, qui fondaient la conscience de leur prééminence parmi les peuples helléniques sur la conviction d'être autochtones et non allogènes immigrés, comme les Lacédémoniens, par exemple, issus de l'immigration dorique [10] .

À cette autochtonie, génération spontanée d'un peuple issu de son propre sol, véritable parthénogenèse d'une terre fertile, gorgée de sang, s'agrège le second topos d'une identité allemande fantasmée, celui de la pureté. Nées sans mélange, les populations germaniques n'ont jamais connu la mixtion avec d'autres peuples :

> « Je me range à l'avis de ceux qui pensent que les peuples de Germanie n'ont jamais été souillés par des mariages avec d'autres nations et sont demeurés une espèce pure, sans mélange, et semblable à rien d'autre qu'elle-même. » [11]

Tacite dote donc les Allemands d'une généalogie ancienne, et par là flatteuse, ainsi que d'une identité physique et morale méliorative. La monographie ethnographique de Tacite assoit le stéréotype anthropomorphique qui a défini, dans une belle postérité, le Germain, puis, par droit de légitime succession, l'Allemand. Ce corps est paré de qualités morales notables. Au total, l'ethnotype germanique est présenté de manière positive, physiquement comme moralement. La voie est donc tout ouverte à une réception favorable et durable de Tacite dans le cadre d'un processus de définition identitaire.

Migrations aryennes et tribulations d'un mythe

Dans les siècles qui suivent sa redécouverte entre 1450 et 1500, la *Germania* de Tacite et les idées qu'elle propose vont être associées à mainte spéculation sur la pureté, la centralité et l'universalité de la substance allemande.

Le mythe autochtonique va être cependant ébranlé et concurrencé par un nouveau discours des origines, qui s'impose aux clercs d'Occident du siècle des Lumières : la thèse de l'origine indienne des populations ouest-européennes.

Les mythes d'origine dont se dotent les nations européennes en voie d'édification convergent tous vers une source commune : la racine adamique, attestée par les Écritures, vérité révélée et incontestable. Ces discours opèrent tous la synthèse de la révélation biblique, de l'Antiquité et de la mythologie classique

dans une grande fresque unifiante et *ab Adam* de l'histoire humaine.

L'origine adamique de l'humanité a posé problème au XVIIIe siècle, car ce mythe des origines est à la fois hébraïque et scripturaire. Il heurte donc frontalement l'antichristianisme et l'anticléricalisme de nombreux esprits éclairés du temps. Un libre esprit ne peut se résoudre à voir dans l'Écriture l'indépassable source de toute vérité. Il prend plus volontiers appui sur la science (historique, linguistique, géographique, etc.) pour élaborer des hypothèses originaires de substitution.

Par ailleurs, le caractère hébraïque du mythe adamique blesse la judéophobie du temps. Héritage chrétien, fermement ancré dans les mentalités occidentales, cet antijudaïsme est un sentiment ambivalent de défiance, parfois de mépris, voire de haine, unanimement partagé, même par l'abbé Grégoire qui défendit la cause de l'émancipation juive. Le mythe adamique établit une parenté avec les Juifs, parenté et origine sémitique auxquelles nombre d'esprits ne se peuvent résigner.

Le XVIIIe siècle se lance donc dans l'élaboration de discours de substitution. On recherche le berceau de l'humanité non plus dans le sein d'Adam et dans la Palestine des prophètes, mais en Inde, une hypothèse indienne qui est notamment défendue par un grand anticlérical et foncier judéophobe comme Voltaire. Cette hypothèse va donner naissance au mythe aryen dont Léon Poliakov s'est fait l'historien [12] .

L'Inde est, à l'époque, de mieux en mieux connue par les voyages d'exploration et de conquête menés par les Britanniques. Les récits de voyage relatent les merveilles de la

culture indienne. Un climat d'anglophilie générale aide à la diffusion de ces idées dans toute la république des lettres européenne. À la même époque, des géographes émettent l'hypothèse d'une antériorité de l'Inde par rapport à toute autre terre émergée : la présence de coquillages sur presque toute la surface du globe corroborant le mythe du déluge, l'humanité n'a pu survivre que sur les plus hauts sommets du globe, qui se trouvent précisément en Inde.

L'origine indienne satisfait même les croyants et fervents chrétiens. Après tout, le jardin d'éden est situé quelque part à l'est, et les merveilles des Indes rappellent fort celles du paradis terrestre que, depuis le Moyen Âge, on s'échine à localiser et à cartographier. Par ailleurs, le mont Ararat sur lequel se réfugient Noé et son arche pourrait fort bien être l'Himalaya.

L'hypothèse indienne est apparemment confirmée par les acquis de la linguistique comparée naissante. En 1788, un juge britannique en poste au Bengale, William Jones, prononce, pour tromper l'ennui, des conférences où il établit la parenté existant entre le sanscrit, la plus vieille langue indienne, et les langues anciennes et modernes d'Europe : latin, grec, allemand, anglais, français. Il met en évidence des homologies de structure grammaticale et des parentés lexicales. La conclusion s'impose : le sanscrit est la langue originelle et matricielle des idiomes contemporains, qui en sont tous dérivés.

Autre induction : cette langue n'a pu se diffuser à travers l'Europe que si des Indiens, peuple originel, jadis, sont venus conquérir et peupler cette même Europe. L'humanité occidentale moderne descend donc en ligne directe de ces

envahisseurs indiens, que le XIX^e^ siècle appellera indo-européens, tribus blanches et supérieures, créatrices de culture, qui, un beau jour, dévalèrent les pentes de leurs originels sommets pour parcourir et subjuguer le vaste monde, et ainsi créer toute civilisation.

L'indologie naît et s'impose ainsi comme science des ancêtres. En 1808, l'écrivain, historien et philosophe allemand Friedrich Schlegel publie son *Essai sur la langue et la sagesse des Indiens* [13], devenant ainsi le premier indologue. C'est le même Schlegel qui, en 1819, dans un autre de ses écrits, introduit en allemand le terme de *Arier* pour désigner ces populations de conquérants migrateurs, qui auraient donné naissance aux langues, populations et cultures européennes modernes. Ce terme, Schlegel l'emprunte au sanscrit *arya*, qui signifie noble, vocable dans lequel Schlegel croit, par paronymie, déceler l'origine du mot allemand *Ehre*, qui signifie honneur.

Les Allemands, plus que les Français et les Britanniques, s'emparent donc volontiers de ce mythe originaire et se prévalent d'une généalogie aryenne. À tel point que, outre le mot aryen, on crée le terme d'*Indogermane*(n) [14], avec son adjectif *indogermanisch*, pour désigner non seulement les glorieux ancêtres, mais encore les populations contemporaines qui en descendent, et dont on postule qu'elles ont conservé, sur des terres germaniques encore immaculées, un peu de leur immémoriale pureté : la filiation linguistique directe laisse conjecturer une filiation raciale tout aussi évidente et claire. En Allemagne donc, l'indomanie se mue en germanomanie : les

Indiens ont fécondé la terre allemande en y donnant naissance au peuple germanique, ou indogermanique, ou encore aryen.
Tous les esprits éclairés du temps acquiescent à ce nouveau mythe des origines. Hegel lui confère l'onction académique et l'élève au niveau métaphysique en esquissant, dans ses *Leçons sur la philosophie de l'Histoire*, la marche de l'esprit du monde, le *Weltgeist* qui, né en Orient, chemine d'Est en Ouest pour trouver sa pleine réalisation en Occident, dans la liberté germanique. Jakob Grimm, dans la préface à sa *Geschichte der Deutschen Sprache* (1848), s'en fait également l'écho.

Il faut dire que l'Allemagne du début du XIX^e^ siècle est dans une quête d'identité d'autant plus forte qu'elle est confrontée à l'occupation napoléonienne. Le mythe aryen confère à l'Allemagne une singularité et une identité irréductibles à toute autre nation, puisque les Allemands font rapidement de leur patrie la terre d'élection des envahisseurs aryens.
Mieux, les Allemands, qui ont d'abord trouvé en Inde leur *Urheimat* aryenne, vont progressivement translater ce berceau originel de l'humanité vers l'ouest pour finalement le localiser sur le territoire de l'actuelle Allemagne et de la Scandinavie.
L'origine nordique de toute civilisation devient la vulgate originaire des mouvements nationalistes et racistes qui se développent en Allemagne et en Autriche dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle : la seule race créatrice est la race indogermanique ou nordique, toute culture vient de ce Nord guerrier et créateur qui a donné naissance aux grandes civilisations du monde.

La littérature de propagande de ces mouvements racistes [15], que le jeune Hitler lisait abondamment dans l'oisiveté de ses heures viennoises [16], fut le médiateur entre le mythe aryen du XIXe siècle et le mouvement nazi. La lecture des feuilles des ariosophes Guido von List et Jörg von Liebenfels [17] a directement inspiré la rédaction du grand discours idéologique et programmatique tenu par Hitler le 13 août 1920, à Munich, prometteusement intitulé « Pourquoi sommes-nous antisémites ? ». Hitler y remonte à l'origine des deux principes raciaux, aryen et juif, et fait de la thèse de l'origine nordique la vulgate raciogénétique du NSDAP [18] :

> « Dans les formidables déserts glacés du Nord, vivait une race de géants qui avaient acquis force et santé grâce à une sélection raciale [...]. Or ces races que nous qualifions d'aryennes furent en réalité celles qui donnèrent vie à toutes les grandes civilisations ultérieures [...]. Nous savons que ce sont des immigrants aryens qui ont donné à l'Égypte sa haute civilisation, la même chose s'étant passé pour la Perse et la Grèce ; ces immigrants étaient de blonds aryens aux yeux bleus et nous savons que, en dehors de ces pays, il ne fut fondé sur la terre aucune autre civilisation. » [19]

Aux sources de l'indogermanité : le nordicisme de Hans Günther

Cette thèse de l'origine nordique de l'humanité indo-européenne est affirmée et défendue dans le champ

académique et dans le grand public par le raciologue officiel du NSDAP, Hans Friedrich Karl Günther (1891-1968), érudit vétilleux et vulgarisateur prolixe de l'évangile racial nordique.

Originaire de Fribourg-en-Brisgau, où il étudie jusqu'au doctorat la biologie et l'anthropologie, Hans Günther est un nationaliste fervent, combattant dans les tranchées de la Première Guerre mondiale avant d'être au nombre de ces « réprouvés » [20], desperados et jusqu'auboutistes engagés dans les combats des Corps francs jusqu'en 1921.

Privatdozent en Suède et Norvège durant la décennie 1920, Günther se fait connaître en Allemagne par une abondante activité éditoriale, qui en fait le pape de la *Rassenkunde*, cette science des races ou raciologie dont ses ouvrages se font le médium populaire : sa *Raciologie du peuple allemand (Rassenkunde des deutschen Volkes)* se vend ainsi à 270 000 exemplaires de sa première édition en 1922 à son ultime en 1943. Ce succès, et d'autres, lui vaut, au sein du Parti, l'éloquent et sympathique surnom de *Rassengünther*, Günther-la-race.

Proche des nazis, sans être membre du Parti avant 1932, Günther publie ses ouvrages chez l'éditeur munichois Julius Friedrich Lehmann (1864-1935), fondateur du J. F. Lehmanns Verlag [21] en 1890, qui s'est tôt fait le relais de tous les discours pangermanistes et racistes. Lehmann a été un nazi de la première heure. Il a adhéré au NSDAP en 1920 après un passage dans les Corps francs, et édite, outre Günther, Eugen Fischer, Paul Schultze-Naumburg, Richard Walther Darré, Ferdinand Ludwig Clauss, et bien d'autres références de la littérature raciste du temps.

Günther défend une vulgate raciste, nourrie de Gobineau, de Vacher de Lapouge, de Chamberlain et des préhistoriens allemands : les races pures ont certes disparu (Gobineau), mais une politique raciste d'État, un sélectionnisme actif et volontaire emprunté à Vacher peuvent permettre de renforcer l'élément nordique en Allemagne et de rapprocher ainsi le peuple allemand de l'idéal-type des origines.

Günther n'est jamais parvenu à obtenir d'assise institutionnelle et statutaire dans l'Université allemande avant 1930. À cette date, la Thuringe est gouvernée par la première majorité nationale-socialiste dans un Land allemand. Le ministre de l'Intérieur nazi de Thuringe, Wilhelm Frick, l'appelle à l'Université de Iéna, où est créée pour lui la chaire de raciologie. Günther prononce sa leçon inaugurale le 15 novembre 1930 en présence des sommités du Parti : outre Goering, Sauckel, Darré et Frick, Adolf Hitler est venu en personne écouter le maître.

L'accession des nazis au pouvoir confirme son crédit politique et affermit son magistère scientifique : nommé professeur de l'Université de Berlin en 1935, puis à Fribourg en 1939, il inspire la rédaction des lois de Nuremberg par son activité au sein du Comité d'experts pour la politique démographique et raciale *(Sachverständigenbeirat für Bevölkerungs- und Rassenpolitik)* du ministère de l'Intérieur du Reich, où il est nommé dès 1933. Günther est couvert d'honneurs : il reçoit en 1935 le *Staatspreis der NSDAP für Wissenschaft*, avant qu'Hitler ne lui décerne la médaille Goethe pour l'art et la science ainsi que le *Goldenes Parteiabzeichen* du NSDAP en 1941, honneur rare qui ne distinguait que des services éminents rendus à la cause nazie.

Günther s'est fait le champion de l'origine nordique des grandes civilisations, une thèse qu'il a défendue dans des ouvrages généraux sur la raciologie de l'Allemagne et de l'Europe, mais aussi dans deux monographies consacrées à l'Antiquité gréco-romaine et à l'histoire raciale de l'Inde.

Que toute culture vienne du nord est une évidence qui ne doit souffrir aucune contestation, comme tout ce qui a trait à la race nordique et à son excellence. Günther réfute donc avec vigueur les partisans de la thèse indienne, c'est-à-dire asiatique, contre lesquels il polémique pied à pied, en multipliant les contre-arguments : quiconque soutiendrait la thèse de la provenance asiatique devrait avancer les preuves d'une immigration d'élites indogermaniques vers les III^{e} et IV^{e} millénaires avant notre ère, or « la recherche préhistorique n'a mis en évidence aucune migration de la sorte » [22].

La science préhistorique a abandonné la thèse, vétéro-testamentaire au fond, de la provenance asiatique : « Il n'est donc pas étonnant que la recherche préhistorique [...] ait abandonné l'ancienne hypothèse de l'immigration asiatique des Indogermains, une hypothèse finalement tirée de l'Ancien Testament. » [23] La simple mention de l'Ancien Testament, juif et chrétien, est suffisante pour disqualifier la thèse de la provenance asiatique, outrage contre la race nordique et macule sur le blason de ses origines : comment accepter qu'une humanité supérieure vienne de l'est [24], que les Germains viennent d'Asie? Dans le même ouvrage, Günther prend nommément à partie ses contradicteurs, introduisant le lecteur

à la complexité des débats et reconnaissant ainsi que son hypothèse n'est ni évidente ni univoque.

Dans un ouvrage de plus grande vulgarisation, la *Petite raciologie du peuple Allemand* [25], Günther se fait plus assertif, proposant une synthèse moyenne et épargnant au lecteur le détail des débats, la subtile pesée des arguments et la complexité des hypothèses. L'ouvrage se veut là plus immédiatement pédagogique, et le ton est résolument affirmatif : « Il faut chercher la patrie originelle de la race nordique dans les régions de l'Europe paléolithique qui n'étaient pas recouvertes par les glaces. » [26]

Günther martèle la thèse de la provenance nordique, une thèse qui ne va pas de soi dans le monde universitaire et scientifique, comme le note son collègue et complice Carl Schuchhardt, dans un article consacré à « L'indogermanisation de la Grèce » : même si « la thèse d'une patrie centralo-asiatique des Indogermains, que la linguistique comparative a proposée, il y a cent ans, dans un élan de témérité juvénile ne joue aujourd'hui plus aucun rôle scientifique », l'inertie des représentations et la pesanteur des héritages intellectuels la maintiennent artificiellement en vie, de telle sorte que « même parmi les gens cultivés, on se heurte à la surprise quand on dit que nos ancêtres germaniques et tous leurs parents, les Celtes, les Italiques, les Grecs […] n'ont rien à voir avec l'Asie et proviennent de l'Europe du nord et du centre, d'où ils se sont répandus vers le sud et l'est, et jusqu'en Inde. » [27]

Günther finit par l'imposer par le caractère pour le moins catégorique et réitératif de ses surabondantes publications.

Pour étayer son propos, il lui faut pilonner le cœur de l'hypothèse asiatique pour le détruire. Günther consacre donc une monographie entière à la question de l'origine nordique des Indogermains d'Asie. Dans un ouvrage de 1934, *La race nordique des Indogermains d'Asie. Contribution à la question de l'origine et de la provenance raciale des Indogermains* [28], la généalogie des Iraniens, Indiens, Perses et Afghans est passée au crible de la revue : si ces peuples de l'Est, dans ce qu'ils ont de meilleur et de plus élitaire, et, avant tout, dans l'Antiquité, viennent du nord, la vieille chimère de l'*ex oriente lux* est écartée. Günther ôte à sa thèse tout caractère hypothétique ou conditionnel, et l'impose après 1933 comme une évidence grâce aux moyens de censure et de centralisation intellectuelle du Parti-État.

Cette thèse est validée par les trois lansquenets de la raciologie médicale, Eugen Fischer, Erwin Baur et Fritz Lenz [29], auteurs d'une somme de référence sur le racisme scientifique et l'eugénisme. Le « Baur-Fischer-Lenz », ainsi qu'il était désigné à l'époque, fait de la Perse, de l'Inde, des Grecs et des Romains autant d'exemples du destin nordique [30]. Lenz, dans le volume qu'il consacre à l'eugénisme, multiplie les références à l'histoire grecque et à l'histoire romaine [31], autant d'expériences indogermaniques utiles à connaître pour en tirer des enseignements contemporains.

Outre la biologie et l'eugénisme, c'est en anthropologie et archéologie que la thèse nordique est acclimatée par de nombreuses publications : la revue de l'*Ahnenerbe* des ss multiplie les contributions visant à l'exemplifier pour bien

l'ancrer dans les cercles académiques. Son directeur, Walther Wüst, rédige une synthèse sur « La Germanie et l'Inde [32] », tandis que le très prolifique archéologue Franz Altheim consacre une série d'articles aux « Germains et Iraniens » [33], ainsi que, plus spécifiquement, à la rune de l'élan [34], présente dans toute la zone indogermanique, tout comme la figure du cerf [35], objet d'un important bestiaire dans les mêmes régions : la diffusion de ces symboles et des formes artistiques qui y sont liées [36] atteste assez de la solidarité des espaces concernés, donc de leur commune appartenance raciale. D'une même substance raciale émanent un même esprit et une même culture : il y a procession, en stricte logique déterministe, du corporel au spirituel, du biologique au culturel.

L'identité du sang, l'identité d'un patrimoine racial commun est donc également identité d'un patrimoine culturel et symbolique commun. Le même sang engendrant les mêmes symboles, les Indogermains parlent des langues apparentées, issues de la même langue originelle nordique, et parlent également une même langue symbolique, comme en attestent ces thèmes, ainsi que le motif de la croix gammée. Les symboles communs sont autant de preuves, ainsi que les usages du feu [37]. Les rites germaniques de solstice rappellent les us du feu sacré, pieusement conservé et transporté par les Grecs, jalousement gardé par les vestales romaines. Au fond, le raciologue pense, travaille et agit comme un anthropologue qui aurait oublié la notion de culture au profit de la seule nature.

La vulgate nordiciste du NSDAP

Cornelia Essner montre, dans son ouvrage commun avec Édouard Conte, comment le nordicisme de Günther s'est imposé au Parti et au pays dans les années 1933-1934 [38]. Günther, en se rangeant à l'idée nordique, se ralliait les troupes les plus radicales de la mouvance *völkisch*. Ses idées, issues de la littérature raciste et nationaliste du second XIX^e^ siècle, nourrissent en retour le discours des racistes les plus vigoureux du Parti, qui évoluent dans et autour de la SS : Himmler, Richard Darré, Alfred Rosenberg se font les thuriféraires de l'idée nordique, qui vient donner un fondement historique et racial légitime à toute future politique de conquête et d'annexion, tant l'idée de race nordique conquérante est, par définition, solidaire de l'idée d'un *Grossraum* indogermanique passé et à venir. De manière significative, l'opposition à l'idée nordique vient des rangs de la SA, cette aile gauche du Parti, ce nazisme brun-rouge qui accepte mal la doctrine élitiste et exclusive d'une aristocratie nordique menacée par les autres composantes raciales du peuple allemand contemporain, dont Günther, Darré et les SS dénoncent la « dénordification » *(Entnordung)* délétère. L'élimination des principaux chefs SA lors de la nuit des longs couteaux du 30 juin 1934, la disqualification politique de cette troupe populaire et populeuse de gros bras nazis, ajoute au poids des SS et de leur mentor racial Günther.

L'origine nordique de toute civilisation indo-européenne n'est plus de l'ordre de l'hypothèse, mais relève du dogme d'État, un dogme que Günther formule avec lyrisme dans un de ses plus célèbres ouvrages. Dans sa *Raciologie du peuple allemand*, Günther, reprenant l'historien médiéval des Goths, Jordanès,

rappelle que « les écrivains de l'Antiquité ont appelé le nord de l'Europe la matrice des peuples *(vagina nationum)* » [39] .

Docile, la formation idéologique interne des SS reprend le dogme günthérien à la lettre. Est ainsi enseigné aux troupes de l'*Ordnungspolizei* que « la patrie de la race nordique se trouve dans l'Europe de l'Ouest, du Nord-Ouest et dans l'Europe centrale de l'âge glaciaire. Le noyau géographique de la race nordique englobe les territoires de l'actuelle Thuringe, de la mer du Nord et de la mer Baltique, du Jütland et de la Scandinavie » [40] . Dans son numéro de lancement, l'hebdomadaire des SS, *Le corps noir*, propose quant à lui comme berceau originel le pôle Nord [41] .

La vulgate nordique, défendue par les raciologues et les anthropologues, est en outre reprise sans discussion par les historiens de l'Antiquité classique, trop heureux de légitimer, par cet aggiornamento racial, leur champ d'étude. Les sciences de l'Antiquité deviennent ainsi une branche des études nordiques [42] .

Le discours politique officiel du NSDAP promeut ce discours nordique des origines. Nous avons vu qu'Hitler en avait très tôt fait la vulgate du Parti, dès 1920 [43] . Dans la décennie suivante, ce discours est inlassablement réitéré par l'homme qui est censé être l'idéologue en chef du Parti, Alfred Rosenberg, « chargé de mission du Führer pour le contrôle et l'éducation idéologique du NSDAP » depuis 1934.

Cette nouvelle mouture du mythe aryen permet tout simplement d'annexer l'Antiquité gréco-romaine et les autres civilisations prestigieuses de l'Antiquité à l'histoire de la race

germanique-nordique. Dans la première version du mythe, la Grèce et Rome restaient périphériques, comme excentrées par rapport au cœur de l'histoire de la race : Grecs, Romains et Germains étaient seulement apparentés. Quoiqu'ils fussent membres d'une même famille, ils n'hésitaient pas, comme le montre leur histoire, notamment la guerre du Péloponnèse et la chute de Rome[44], à se combattre et à s'anéantir mutuellement.

En faisant de l'Allemagne actuelle la *Urheimat* d'une race germanique-nordique, le mythe aryen des nazis résout ces contradictions historiques en reliant les divers rameaux dans une relation qui n'est plus de simple apparentement, mais, cette fois-ci, de filiation. Le tronc de l'arbre généalogique racial est germanique-nordique, et ses diverses ramifications sont grecques, romaines, indiennes, perses.

Alors que la souche de la race originelle est demeurée fichée dans le sol de Germanie, les diverses branches se sont étendues loin du terroir natal. Elles ont émigré hors de Germanie, vers les contrées plus clémentes du sud, en Grèce, en Inde et à Rome notamment, où elles ont donné naissance à de prestigieuses cultures et à de puissantes civilisations.

La paternité de la culture grecque et de l'Empire romain revient donc à la race germanique-nordique : le Parthénon et l'Acropole, l'Apollon du Belvédère et le Panthéon d'Agrippa sont des expressions, des objectivations du même génie racial nordique.

L'Aryen, « Prométhée de l'humanité »

Que toute civilisation vienne du nord est martelé par Hitler. Dans *Mein Kampf*, le Führer propose une typologie culturelle des peuples, où il définit l'aryen comme seul créateur de culture, un *Kulturbegründer* qu'il oppose par la suite longuement au Juif, destructeur parasitique des civilisations aryennes :

> « Si l'on divisait l'humanité en trois catégories, en créateurs de culture, en transmetteurs et en destructeurs de culture, alors seul l'aryen pourrait être considéré comme représentant de la première. C'est de lui que viennent les fondations et les murs de toutes les créations humaines, et seules la forme extérieure et les couleurs sont déterminées par les caractéristiques de chacun des peuples. L'aryen livre les pierres puissantes et les desseins de tout progrès humain. » [45]

C'est dans le passage cité ci-dessus qu'Hitler assimile l'aryen à la figure mythologique de Prométhée. L'aryen est le « Prométhée de l'humanité dont le front lumineux a, de tout temps, fait jaillir l'étincelle divine du génie » [46]. C'est donc au moyen d'une allégorie grecque qu'Hitler traduit ici sa pensée : porteur de feu et de lumière, Prométhée a apporté toute lumière aux hommes, de même que les Grecs, ces hommes nordiques, ont posé les fondations de la culture européenne occidentale.
Le thème de Prométhée est, de fait, un sujet récurrent de la sculpture nazie. À partir de 1937, dans la cour d'honneur de la nouvelle chancellerie du Reich édifiée par Speer, les visiteurs sont accueillis par deux nus guerriers sculptés par Breker, qui

flanquent de part et d'autre l'entrée principale du bâtiment. Le premier nu, armé d'une épée, représente la Wehrmacht, le second, qui porte un flambeau, représente le Parti. La référence à Prométhée n'est pas ici explicite dans le nom donné à la statue *(Die Partei)*, mais l'effet de citation mythologique et d'écho avec le propos précité de *Mein Kampf* est assuré par la présence du flambeau. On sait, par ailleurs, que Breker a retravaillé le thème de Prométhée pour une statue géante réalisée en 1938. Le Parti, en procurant feu et lumière, guide le peuple allemand hors de la nuit de son éclipse historique, vers une lucidité, une dignité et une puissance retrouvées, obéissant ainsi à l'injonction « Allemagne, réveille-toi ! »[47] frappée en devise sur tous les étendards du Parti.

En 1938, un timbre édité par la Reichspost pour commémorer le cinquième anniversaire de la prise de pouvoir représente, dans un double effet de citation prométhéen et olympique, le buste d'un athlète au flambeau, sur fond de porte de Brandebourg, arc de triomphe qui célèbre la force et la victoire. Ces représentations ne sont pas réservées aux bâtiments publics du régime, l'iconographie nazie investissant aussi les espaces privés : le thème du réveil et l'opposition entre la nuit et la lumière sont ainsi thématisés par le Prométhée de Josef Wackerle (1939), destiné à orner un immeuble d'habitations de Iéna : l'homme au flambeau y éclaire et guide une femme prostrée à ses genoux.

La présence de Prométhée dans le discours politique et artistique nazi est peut-être due à la médiation de Goethe. Dans son poème *Prometheus* (1776), monument de la *Weimarer*

Klassik et connu de tous les écoliers allemands, Goethe chante le courage de celui qui se révolte contre l'ordre des dieux pour se rendre maître de son propre destin. Les écoles du Parti sont ainsi elles aussi placées sous le signe de Prométhée, de la lumière et du volontarisme d'un homme qui, seul, construit son histoire. Les élites du NSDAP formées dans les *Ordensburgen* sont également appelées à incarner ce Prométhée de pierre, métaphore du Parti et de son rôle dans le destin du peuple allemand. La *Sonnwendplatz* de l'*Ordensburg* Vogelsang [48], lieu de célébration des solstices, est ainsi ornée d'un Prométhée, œuvre du sculpteur Willy Meiler. Le mur auquel ce quasi-bas-relief est adossé contient une adresse engravée aux élèves de l'école : « Vous êtes les porteurs de flambeau qui éclairez la nation. »

Confucius blond aux yeux bleus ou : rien de grand ne s'est accompli sans Aryens

On pourrait, en parodiant Hegel [49], définir ainsi un des principes cardinaux que la réécriture de l'histoire par les nazis vient illustrer. Le raisonnement est circulaire : le principe « rien de grand ne s'est accompli sans aryens » est un postulat que le récit historique prétend venir valider en l'illustrant. Si la préhistoire germanique laisse parfois dubitatif l'amateur de grandes civilisations nourri aux Antiquités méditerranéennes et orientales de la *Museeninsel* de Berlin, le sentiment identitaire national se raffermit dans la conviction que, comme

le veut la vulgate aryenne ou indogermanique, toutes les grandes civilisations de l'Histoire universelle sont des créations expresses du génie nordique. Si le Nord allemand est demeuré arriéré culturellement pendant des millénaires, la faute, selon Hitler, en incombe sans doute à la dureté du climat, moins propice à l'épanouissement de la créativité nordique, ou à tout autre facteur historique qu'une argumentation spécieuse jugera bon de mobiliser.

Le discours des origines nordiques de toute civilisation permet donc d'annexer à la race indogermanique le prestige, la gloire et la grandeur accumulés de millénaires de civilisations méditerranéennes et orientales. Notre propos se concentre sur les Grecs et les Romains, car ils restent ceux dont le discours idéologique, l'art et l'historiographie du temps se préoccupent le plus, mais il peut être amusant, car plus surprenant encore, de voir quel sort est réservé à l'Antiquité égyptienne ou, plus rarement, mais tout de même, chinoise [50] .

Partout où l'on rencontre une civilisation prestigieuse, des élites nordiques originelles sont venues, ont vu, ont vaincu, créant des mondes riches et raffinés, des œuvres d'art, des armées, des États, des pyramides et des grandes murailles. Ces élites conquérantes et créatrices ont certes été, par la suite, submergées ou racialement aliénées par d'autres populations qualitativement inférieures mais numériquement supérieures, ce qui explique que les Égyptiens d'aujourd'hui soient de teint mat ou que les Chinois succombent au mauvais goût d'avoir une complexion bistre et les yeux bridés. Il reste que l'on ne peut comprendre la richesse culturelle et la grandeur

historique de ces civilisations si l'on ne fait pas intervenir un principe générateur nordique. Pour Hitler, il ne fait aucun doute que les Égyptiens ont été des aryens, avant qu'un mélange racial intempestif avec des éléments asiatiques et sémitiques n'altèrent leur blanc épiderme. Dans un de ses propos privés, le Führer s'extasie devant la beauté du corps égyptien, comparable à celui des Grecs :

> « Regardons les Grecs, qui étaient aussi des Germains : on y voit une beauté qui dépasse de loin ce que nous pouvons montrer aujourd'hui [...]. Si je regarde encore plus loin dans le passé, je vois que les Égyptiens, à l'époque précédente, étaient des hommes d'une majesté identique. » [51]

Les Égyptiens ont donc été, à l'origine, des grands blonds dolichocéphales aux yeux d'azur, tout comme les Chinois du reste. Dans un petit opuscule de raciologie comparée, Richard Darré ramène à une même filiation indogermanique les spartiates de Lycurgue et les Chinois de Confucius, dont il décrit ainsi le phénotype :

> « Les Chinois des classes supérieures – les membres de l'élite, donc, comme Confucius – [...] n'étaient pas bien éloignés du type de l'homme de race nordique [...]. Tout tend à prouver que la classe dominante chinoise, au moins, était blonde aux yeux bleus, donc d'ascendance aryenne-indogermanique. » [52] , [53]

Comme l'argument physique avancé peut laisser le lecteur songeur, Darré ajoute des preuves d'ordre culturel : les Chinois

ont un droit patriarcal, comme tout peuple aryen qui se respecte, et font grand usage de la musique dans l'éducation de leur progéniture, tout comme les spartiates[54]. *Quod erat demonstrandum*.

Hegel réorienté ou la grande migration du nord au sud

Contre l'adage antique *ex oriente lux*, les nazis défendent donc une autre conception de l'histoire de la civilisation : *ex septentrione lux*. C'est du nord, du septentrion, et non de l'est, de l'orient, que vient toute lumière.

Partisan de la première version du mythe aryen, celle de l'origine indienne, et sensible à la thèse antique et médiévale de la *translatio studii et imperii* de l'est vers l'ouest, Hegel avait défini la migration du*Weltgeist* comme un mouvement de l'orient vers l'occident, à l'image de la course quotidienne du soleil. L'esprit du monde, qui, à l'instar du soleil, inonde les hommes de lumière, marche du levant au ponant. Évoquant « la grande journée de l'esprit »[55], Hegel écrit dans un élan d'inspiration téléologique intéressé : « L'histoire universelle va de l'est à l'ouest, car l'Europe est véritablement le terme et l'Asie le commencement de cette histoire »[56], le *terminus ad quem* étant ontologiquement et axiologiquement supérieur au *terminus a quo*.

À la réécriture du mythe aryen correspond, chez les nazis, la formulation d'une autre philosophie de l'histoire, qui inverse le sens de celle de Hegel. C'est Rosenberg qui se fait le justicier du

nord et qui prend le contre-pied systématique de l'épopée hégélienne de l'esprit, comme dans ce passage du *Mythe du xx^e^ siècle* : « Le sens de l'histoire, qui rayonne du nord, a marché sur le monde entier, porté qu'il était par une race d'hommes blonds aux yeux bleus, qui, dans de nombreuses vagues d'émigration, ont sculpté le visage du monde, même là où elle devait ensuite disparaître » [57], comme en Perse, en Égypte, en Iran et en Inde, voire jusqu'en Chine.
La charge de Rosenberg contre le mythe aryen et contre Hegel est plus explicite encore dans ce discours prononcé à Lübeck en 1935 :

> « La vieille doctrine selon laquelle la lumière vient de l'est, de même que l'affirmation que les peuples d'Europe ont émigré d'Asie, c'est-à-dire que la patrie physique et spirituelle de l'Europe se trouve en Asie, est aujourd'hui complètement réfutée. Le sens de l'histoire n'a pas suivi une route qui allait d'est en ouest, comme le faisait accroire une vision de l'histoire confessionnelle et superficielle. La création décisive des millénaires qui nous concernent émane inlassablement de forces raciales du nord, qui irriguent le sud et le sud-est. » [58]

Ex septentrione lux: l'aryen, l'homme nordique a rayonné dans le monde entier pour y créer toute culture. Toutes les grandes civilisations de l'histoire sont son œuvre, dont, notamment, celles, grandioses et immémoriales, de la Grèce et de Rome :

> « Les migrations des peuples nordiques, qui jadis donnèrent naissance aux civilisations de l'Inde, d'Iran, de la Grèce et de Rome, sont aujourd'hui clairement attestées, et nous constatons partout que l'apparition des civilisations et des États ne sont pas des événements fortuits ou des révélations magiques, mais les manifestations d'une humanité particulière dans le procès de son avènement et dans la lutte qu'elle mène contre d'autres races et principes raciaux. » [59]

C'est de cette ville de Lübeck, ce sont de ces terres d'Allemagne du Nord que « les vagues toujours renouvelées des Indogermains sont parties, pour créer les civilisations de l'Antiquité » [60] .
La matrice de toute civilisation n'est plus l'Inde, mais l'Allemagne. L'Inde, de berceau de l'humanité aryenne qu'elle était, se trouve ravalée au rang de simple terre d'accueil des flux d'immigration nordique, de réceptacle territorial, au même titre que l'Italie ou la Grèce, joyaux du Sud désormais sertis par la matrice d'un Nord qui les a engendrés.
Dans un autre discours, tenu quelques mois plus tard, Rosenberg réitère la *doxa* historique du régime devant un parterre de préhistoriens spécialistes des régions germaniques :

> « L'Asie passait auparavant pour le berceau de l'humanité, pour l'origine de toutes les grandes civilisations. Désormais, de nouvelles recherches prouvent que la parenté constatée au XIX^e^ siècle entre les Indo-Germains n'était pas due à une influence spirituelle du Sud-Est sur le Nord, mais que, au contraire, les peuples nordiques émigrés d'Europe centrale et

> d'Europe du Nord, bien avant les invasions barbares, avaient déferlé en vagues nombreuses jusque loin en Asie centrale, en Iran et en Inde. » [61]

Deux cartes présentées en annexes entérinent cette mutation du discours des origines de la race et présentent avec une clarté toute didactique le renversement des conceptions de l'Histoire, le basculement d'un paradigme historique à un autre. Tiré d'un ouvrage de 1937 destiné à la formation pédagogique des professeurs d'histoire de l'enseignement secondaire [62], le document juxtapose une représentation de l'« ancienne conception de l'histoire », celle de l'origine indienne et de la philosophie hégélienne de l'histoire, propre à la thèse indo-européenne du XIX^{e} siècle. La première carte représente les migrations indo-européennes à partir d'un quadruple foyer : l'Inde, le Triangle d'or de Mésopotamie, la Palestine, l'Égypte.
La seconde carte présente fièrement la « nouvelle conception de l'Histoire, résultat de la recherche des faits préhistoriques ». Munie d'un tel certificat de vérité objective, elle montre l'unique foyer nordique de la race indogermanique, ainsi que ses aires de diffusion et ses flux d'expansion tous azimuts.

Un mythe de trop : l'Atlantide et l'hypothèse atlante

Dans cette construction d'un discours des origines resurgit un vieux serpent de mer de l'imaginaire occidental : l'Atlantide.

L'histoire de cette île fertile et puissante, patrie d'une race conquérante et civilisatrice, a été imaginée par Platon dans deux de ses dialogues, le *Timée* et le *Critias*. Depuis lors, l'existence et la localisation de cette île ont nourri d'abondantes spéculations, l'absence de certitude ouvrant un vaste espace à l'imaginaire mythique [63].

Dans certains cercles aryanomanes racistes allemands, on identifie parfois l'Atlantide à l'*Ultima Thule* du géographe grec massaliote Pytheas, comme au sein de la *Thule-Gesellschaft* [64].

C'est dans cette veine que, en 1922, l'aryaniste Karl Georg Zschaetzsch publie son *Atlantide, patrie originelle des aryens* [65], où il défend la thèse d'une migration indogermanique originelle à partir du foyer d'un continent atlantique disparu.

Ces spéculations sont relayées par Alfred Rosenberg qui, dans son *Mythe du xx^e siècle*, fait droit à l'hypothèse atlante, dont il ne peut s'empêcher de parler, mû par ce réflexe de compilation frénétique qui le caractérise, et par son goût pour l'élucubration mythologique ou occultiste. L'hypothèse d'un foyer originel situé sur l'île des Atlantes n'est toutefois proposée qu'à demi-mot. S'il « semble désormais n'être plus tout à fait exclu » [66] qu'une telle île ait existé et engendré une race de « marins et de guerriers » [67], l'essentiel demeure, derrière cette hypothèse, la thèse de l'origine nordique de toute culture : « Même si cette hypothèse atlante devait se révéler peu solide, on doit tout de même accepter un foyer culturel nordique au cours de la préhistoire. » [68] Ce tempérament apporté au mythe n'empêche pas Rosenberg, dans les pages qui suivent, de décrire les

migrations des Atlantes, pour n'en plus souffler traître mot dans la suite de l'ouvrage ou dans ses discours publics.

L'Atlantide constitue en effet une hypothèse généalogique faible, dont il faut bien constater qu'elle ne fait pas recette : mis à part l'ouvrage de Zschaetzsch et les quelques paragraphes de Rosenberg, la bibliographie sur le sujet est anémique en Allemagne. Entre 1933 et 1945, on ne compte guère qu'un ouvrage sur la question, celui d'un archéologue, Albert Hermann, qui publie en 1934 *Nos ancêtres et l'Atlantide : l'hégémonie maritime nordique de la Scandinavie à l'Afrique du Nord* [69] . Ce professeur des Universités de Berlin entretient une correspondance avec Heinrich Himmler. Friand d'ésotérisme et de mythologie, peu enclin d'ailleurs à faire le départ de la science et de la légende, le Reichsführer SS, par ailleurs lecteur passionné de Jules Verne, accorde une bienveillante attention aux spéculations sur l'Atlantide [70] . Pour lui, le mythe platonicien, relayé par quelques racistes inspirés, est à prendre au pied de la lettre : la patrie originelle de la race nordique pourrait bien être une île du Septentrion [71] , énigmatique contrée que cet amateur de mystères et de certitudes va demander aux savants de l'*Ahnenerbe* de localiser [72] . Les lieux retenus oscillent entre un territoire englouti sous la Manche et l'île d'Helgoland, cette dernière ayant les faveurs de Himmler [73] .

Aucune de ces spéculations sur l'Atlantide ne transparaît dans la littérature nordiciste étudiée plus haut : elles paraissent trop peu sérieuses à tous ceux qui font profession de généalogie scientifique et qui s'accordent majoritairement sur une patrie

originelle nordique située à cheval sur la Scandinavie et le nord de l'Allemagne. L'hypothèse atlante est faible, car elle est trop lestée de mythe et de mystère, trop entachée d'incertitudes pour soutenir efficacement les prétentions de la jeune science nordique. L'Atlantide ne suscite que quelques correspondances internes. Entre Himmler et l'*Ahnenerbe* des SS, mais aucune publication, recherche ou expédition. Les fouilles sous-marines souhaitées par Himmler autour de l'île d'Helgoland ne seront jamais effectuées en raison de la défaite du Reich [74]. Le journal des SS, *Das Schwarze Korps*, fait peu de cas de l'Atlantide, hypothèse évacuée par un ouvrage important du Pr Wilhelm Sieglin auquel l'hebdomadaire consacre une longue recension [75] et dont nous reparlerons [76].

Demeurée purement spéculative et inféconde, l'hypothèse atlante n'a jamais trouvé aucune traduction dans le discours pédagogique du IIIe Reich : ni l'enseignement scolaire, ni les fascicules de formation idéologiques internes à la SS, par exemple, aucun vecteur de diffusion du discours de l'histoire de la race ne la mentionnent, ce qui atteste assez son caractère marginal et le peu de sérieux dont elle était créditée.

Nos ancêtres les Aryens : le discours des origines à l'école

Le mythe des origines nordiques est lui, au contraire, relayé par les historiens et par les pédagogues : il devient la version officielle de l'histoire des origines sous le IIIe Reich, comme

l'atteste une série de trois textes réglementaires de 1933, 1935 et 1938.

L'initiative revient à Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich, qui tient, le 9 mai 1933, un discours sur l'enseignement de l'histoire à l'école [77]. De ce discours sont inspirées les « Directives pour les manuels d'enseignement de l'histoire » [78] qu'il adresse aux Länder et qui sont publiées le 20 juillet 1933 dans le bulletin officiel de l'instruction publique prussienne. Ce texte expose d'abord les principes généraux qui doivent désormais guider la rédaction des futurs manuels et la conception du cours d'histoire. Il convient notamment de veiller à ce que « l'importance de la race soit justement considérée » [79], et de rendre à la préhistoire la prééminence qui lui revient, car elle « place le point de départ du processus historique de notre continent dans la patrie mitteleuropéenne originelle de notre peuple » [80], et parce qu'elle est donc la « science nationale par excellence (Kossina) [81], qui est propre comme nulle autre à contrer la traditionnelle dévalorisation du niveau de développement culturel de nos ancêtres germaniques » [82].

La suite du texte est consacrée à la nouvelle lecture des différentes périodes de l'histoire. Malgré le manifeste qui précède, la préhistoire ne fait guère l'objet que d'un septième du texte, alors que c'est un tiers du texte total qui est consacré à l'Antiquité.

L'enseignement de l'histoire ancienne doit débuter « avec un exposé de la préhistoire mitteleuropéenne », qui doit montrer que « l'histoire de l'Europe est l'œuvre des peuples de race

nordique », dont « le niveau élevé de culture », s'il n'est pas forcément visible dans « le legs d'outils de bronze et de pierre » de ces peuples primitifs, est lisible dans « cette langue originelle nordique (indogermanique) si développée, qui a refoulé les langues de toutes les autres races d'Europe, hormis quelques restes ».

Manuel et cours doivent ensuite « emprunter la route de l'Asie Mineure et de l'Afrique du Nord avec les toutes premières migrations nordiques, qui ont dû déjà avoir eu lieu au V^{e} millénaire avant notre ère », ce qu'attestent « des crânes nordiques dans les plus anciennes tombes d'Égypte et la population blonde, tôt avérée, des côtes de l'Afrique du Nord », Frick citant ici Georges Vacher de Lapouge (*L'aryen, son rôle social*, 1885), comme il avait cité Gustaf Kossina.

Se déroule ensuite la litanie des peuples antiques dont l'origine nordique est attestée : les « Sumériens », dont la « provenance raciale », pour ne pas être encore totalement « éclaircie », laisse cependant deviner « une classe de conquérants nordiques » comme seul facteur explicatif des similitudes du sumérien avec les langues indogermaniques, les « Indiens, Mèdes et Perses, ainsi que les Hittites », dont « l'élève doit vivre le destin comme celui de peuples apparentés par le sang » au peuple allemand, et qui ont « créé des cultures supérieures en Inde et en Perse » avant de « disparaître sous la masse supérieure de sang étranger ».

Mais ce sont surtout les Grecs et les Romains qui se taillent la part du lion dans le nouvel enseignement. Leur origine raciale ne doit faire aucun doute dans l'esprit de l'enseignant et de

l'élève, puisque tant l'« histoire des Grecs » que l'« histoire des peuples nordiques d'Italie » doivent « procéder de l'espace mitteleuropéen ».
L'enseignant devra « à nouveau souligner que [les Grecs] sont nos frères de race les plus proches, ce qui explique notre rapport intime à l'art grec », référence implicite et pieuse révérence aux Winckelmann, Hölderlin, Burckhardt et Nietzsche. La Grèce a été colonisée par « les Grecs nordiques, qui ont formé, en tant que conquérants, la classe dominante du pays ».
Les Romains, eux aussi issus des contrées nordiques, doivent être présentés de telle manière que « la parenté raciale soit ressentie » [83] par les élèves. Sans surprise excessive, c'est à partir des travaux de Hans Günther, nommément cité, et dont la monographie consacrée aux Grecs et aux Romains, est recommandée à la lecture des enseignants, que manuels et cours d'histoire ancienne devront désormais être conçus par le professeur.
Un an et demi plus tard, le 15 janvier 1935, un décret du ministre de l'Éducation du Reich, Bernhard Rust, confirme les directives prussiennes et précise la tâche de l'enseignant :

> « On doit présenter l'histoire universelle comme l'histoire de peuples racialement déterminés. En lieu et place de la doctrine *Ex oriente lux* apparaît la conviction que toutes les cultures occidentales, au moins, sont l'œuvre de peuples nordiques, qui se sont imposés contre d'autres races en Asie Mineure, en Grèce, à Rome, et dans les autres pays européens. » [84]

Ces deux textes de 1933 et 1935 sont scellés par les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire de 1938, qui précisent que l'« objet de l'enseignement de l'histoire » est le « peuple allemand », notamment son « combat pour l'existence » [85] . Comme l'« idée de race » [86] est au centre de cet enseignement, c'est d'une histoire de la race indogermanique qu'il est question : « La certitude d'un grand destin national qui englobe le passé et l'avenir » [87] repose sur la conviction d'une « constance du patrimoine génétique » [88] qui lie « directement le passé au présent par l'héritage du sang » [89] .

Cette nouvelle conception de l'histoire de l'Antiquité n'est pas cantonnée aux vœux pieux et aux dispositions réglementaires de directives ministérielles ou à l'élaboration de nouveaux programmes. Elle est effectivement répercutée dans les manuels d'histoire rédigés à partir de 1933, et fait l'objet de stages de formation continue à l'intention des instituteurs et des professeurs de l'enseignement secondaire. Ainsi de ce stage organisé à Vienne du 14 au 21 septembre par le ministère de l'Éducation du Reich, et auquel 52 enseignants du primaire et du secondaire ont participé. Après deux sessions préliminaires consacrées aux concepts de race et d'espace en histoire, les sessions suivantes sont consacrées à chacune des périodes de l'« histoire allemande » [90] : après la « préhistoire allemande », les enseignants sont initiés à « L'Orient et l'Antiquité dans la nouvelle conception de l'histoire », avant que ne se déclinent Moyen Âge, modernité et époque contemporaine. Orient ancien et Antiquité gréco-romaine sont donc annexés à l'histoire germanique-nordique, c'est-à-dire, en dernière analyse,

allemande. Ils en forment une période à part entière : ce message ne reste pas cantonné au seul enseignement scolaire.
Nous avons relevé de multiples exemples d'une cartographie des origines de la race nordique, tirés de quatre *Histoire allemande* publiées entre 1937 et 1940, ouvrages de vulgarisation destinés au grand public, de six manuels scolaires utilisés dans les classes secondaires du III^{e} Reich, de l'un des fascicules de formation idéologique à l'usage des troupes de l'*Ordnungspolizei*, formation assurée par des officiers du *Hauptamt ss*, qui édite les livrets, et du journal *Die deutsche Polizei*, organe d'information et de liaison des troupes de police de la ss. La famille aryenne y est représentée comme éclose de son berceau nordique : le nord, dense foyer de flux puissants, y apparaît comme la matrice des grandes civilisations. Les flèches représentant les flux migratoires mentionnent le plus souvent le nom du peuple et de la grande civilisation que la semence et la migration nordiques allaient engendrer : du nord viennent les Grecs, les Romains, les Celtes, les Perses et les Indiens. Si les flèches restent muettes, le titre ou la légende de la carte se charge d'être explicite, comme dans ce fascicule ss : « Le sang nordique a créé les cultures de la Grèce et de l'Empire universel romain. »[91] On ne saurait guère être plus didactique. Les textes des manuels, histoires, fascicules et articles cités ici ne sont souvent que de fades explications de cartes, qui confinent à la paraphrase : le dogme de l'origine nordique des grandes civilisations de l'Antiquité est systématiquement réitéré, à l'identique, de même que ces cartes obéissent toutes, et de manière frappante, au même patron.

Au-delà de la seule école, donc, ce discours des origines jouit d'une promotion et d'une diffusion considérables : tout est pédagogie, et les vecteurs de diffusion du message sont multiples. De telles cartes se révèlent en effet vite être un exercice de style et un passage obligé de tout discours exposant l'histoire de la race : manuels scolaires, certes, mais aussi ouvrages généraux d'histoire allemande, et également tout support d'un discours enracinant le présent et l'avenir dans le passé du *Blut*. La diversité des vecteurs de diffusion de ce discours atteste son ambition dans la multiplicité des publics visés : la réécriture nordiciste de la grande geste raciale indogermanique n'est aucunement bornée à un public de savants, vouée au seul *quodlibet* des écoles ou réservée à l'instituteur et au répétiteur. Elle vise et doit atteindre la totalité du peuple allemand, foyers et bons pères de famille, écoliers et étudiants, police et SS, bras armé et séculier du régime, dont l'action de surveillance et de combat doit être motivée par une conviction issue du fond des âges.

L'invention d'un patrimoine indogermanique

On voit donc que la thèse nordique et le discours des origines qu'elle vient fonder constitue une annexion symbolique des grandes civilisations de l'Antiquité à tel point que « l'histoire de l'Europe » est, au fond, « l'histoire de la race nordique » [92]. Celle-ci, affirme la revue nazie *Wille und Macht*, peut dès lors réclamer la paternité des grandes réalisations attribuées aux

civilisations prestigieuses telles que la grecque ou la romaine : « Les cultures supérieures créées par les Indogermains en Inde, en Perse, en Grèce et à Rome prouvent assez la créativité de l'esprit nordique. La décadence de l'élite nordique les a fait disparaître. Mais aujourd'hui encore, nous sentons notre parenté d'essence avec ces cultures, qui sont de même origine. » [93]

L'Allemagne peut ainsi se prévaloir d'un patrimoine riche et éclectique, qui opère la synthèse de toutes les plus grandes traditions culturelles indogermaniques, un pot-pourri d'excellence et de sublime, patchwork grandiose fait d'éléments épars, dispersés par les siècles, mais dont l'unité profonde réside dans l'identité homogène du sang qui les a produits. Un bel exemple de cette invention d'un patrimoine indogermanique dont un éclectisme synthétique annexe les *disjecta membra* est le petit volume publié, en collaboration, par Walther Wüst en 1940, et consacré à la conception de la mort dans les différentes sagesses indogermaniques, petit vade-mecum, en forme de *Consolationes*, du soldat qui part au front sous l'horizon d'un possible sacrifice suprême. Intitulé *Mort et immortalité. Ce qu'enseigne la sagesse indogermanique* [94], cet opuscule de 80 pages rassemble 11 textes de l'Antiquité gréco-latine, 11 de l'Edda, 7 de la tradition indienne, et 58 textes issus de la littérature et de la philosophie allemande, de maître Eckhart à Alfred Rosenberg. Voilà donc, dans un esprit de syncrétisme tranquille, un compendium de culture indogermanique, où Nietzsche, Homère, Empédocle, Tyrtée, Cicéron, Marc-Aurèle, Sénèque et l'Edda côtoient joyeusement

des textes sacrés brahmanes, dans la sûre unité d'une race commune qui unit le poète lacédémonien Tyrtée, auteur des chants qui rythmaient le pas des spartiates au combat, et un jeune soldat allemand tombé sur le champ de bataille, dont la dernière lettre, pleine d'un sens élevé du sacrifice et de l'honneur, est reproduite en vis-à-vis du poète dorien. À en croire l'abondante bibliographie [95] consacrée aux pillages des collections d'art européennes par les nazis, il ne semble toutefois pas qu'il y ait eu de politique de saisie systématique des œuvres d'art antique. La proie principale du *Kunst- und Kulturraub* nazi, confié à diverses instances et commandos *ad hoc* [96], semble avoir été la peinture de la période XVIe-XIXe siècle, ou bien des objets d'archéologie préhistorique et médiévale, qui attiraient l'intérêt de l'*Ahnenerbe* de la SS.

Cette annexion symbolique, culturelle, est opérée également pour justifier les annexions ultérieures plus substantielles, territoriales et militaires cette fois-ci, qu'elle préfigure, car si toutes les grandes civilisations sont des rameaux du tronc nordique, la race indogermanique est partout chez elle, partout fondée à reprendre possession de ce qu'elle a créé et de ce qui lui appartient donc de plein droit [97]. Un manuel du secondaire, celui de Johannes Mahnkopf, édité en 1942, au faîte de la puissance militaire et de l'extension territoriale du Reich nazi, présente le titre évocateur *De la préhistoire au Reich Grand-Allemand* : les racines du Grand Reich plongent dans cette préhistoire reculée, que les cartes précitées et l'argumentation des Günther ont tirée de la brume des temps [98].

Que les Aryens soient partout chez eux est assez attesté par la grande diffusion de la croix gammée qui, de symbole politique, devient preuve scientifique et oriflamme de reconquête des territoires sur lesquels une humanité nordique a jadis apposé son sceau.

Issue du nord originel, la croix gammée, écrit Rosenberg, a migré avec les Indogermains : « Bien avant 3000 avant notre ère, les vagues de peuplement nordique ont apporté ces signes en Grèce, à Rome, à Troie, en Inde. » [99] Symbole de la renaissance allemande, la croix gammée évoque désormais « l'honneur d'un peuple, l'espace vital, l'indépendance nationale, la justice sociale, et la fertilité régénératrice de vie » [100], tout en demeurant « liée au souvenir de ces temps où, signe de salut, elle guidait les conquérants nordiques vers l'Italie, vers la Grèce » [101].

Un petit ouvrage publié en 1934 propose une monographie historique de la swastika [102]. Après avoir posé que « la croix gammée est, originellement, la propriété de la famille indogermanique qui s'est répandue à partir du nord de l'Europe » et que, par conséquent, « en leur qualité de descendants des Germains, les Allemands en ont un droit d'usage incontesté », l'auteur consacre de longs développements à la présence de la croix gammée dans l'art grec [103], se réclamant notamment du grand historien de l'art Alexander Conze [104], et signalant l'abondance de vases à croix gammée lors des fouilles des tombes du Dipylon à Athènes [105], avant de citer Schliemman, qui a mis au jour un nombre important de croix gammées à Troie et Mycènes [106]. Les croix

gammées les plus anciennes ont cependant, écrit l'auteur, été découvertes en Scandinavie, l'antériorité des témoignages germaniques sur les témoignages mycéniens et grecs s'expliquant par la provenance nordique des peuples de l'Antiquité. La thèse indienne doit donc être rejetée avec énergie [107].

Un fascicule de propagande du NSDAP tiré d'une série créée à l'attention des officiers politiques (NSFO) [108] de la Wehrmacht reprend Rosenberg et les conclusions de cet ouvrage. Après avoir longuement développé l'histoire et la symbolique de la croix gammée, le fascicule propose une généalogie de ce symbole :

> « Les découvertes archéologiques les plus anciennes de la région de la Saale prouvent que les Indogermains qui vivaient en Allemagne centrale au paléolithique connaissaient les croix gammées [...]. De là, elle s'est diffusée dans l'aire de culture danubienne, avant de rayonner tous azimuts, avant tout dans les régions méditerranéennes. Elle a migré en Grèce. Elle a accompagné l'expédition des aryens en Inde, où on la trouve vers 2000 avant notre ère. » [109]

La croix gammée est donc le signe solaire de la conquête indogermanique, le témoignage de la solidarité des territoires subjugués et rien désormais ne s'oppose à ce qu'elle devienne l'étendard de leur reconquête.

En septembre 1935, la croix gammée sur fond blanc entouré de rouge devient, par les lois de Nuremberg, le nouveau symbole de l'État allemand. Un an plus tard, dans le cadre des jeux

Olympiques de Berlin, l'exposition *Sport der Hellenen* [110], ainsi que le catalogue qui lui est consacré, présentent des reproductions de vases et coupes grecs où l'on peut voir des athlètes s'entraîner avec des disques frappés de la croix gammée : l'indogermanité hellénique, et la profonde solidarité raciale et spirituelle qui existe entre les Grecs et les Allemands, fait ainsi l'objet d'une large publicité [111].

La déesse Europe

Cette réécriture de l'histoire ancienne aboutit donc à la résurrection, non plus seulement de l'Antiquité vaguement onirique et pastel de la *Weimarer Klassik*, mais d'une déesse grecque, métaphore territoriale aux accents politiques plus marqués : suite à l'assaut donné contre l'URSS le 22 juin 1941, la propagande nazie exalte la notion d'Europe, Empire continental nordique uni et bandé dans sa lutte contre l'Asie bolchevique et sémitique, dont l'unité et l'identité plonge ses racines dans une commune origine indogermanique.

Un fascicule SS affirme ainsi que, du fait de cette provenance nordique, « l'histoire des Allemands est l'histoire de l'Occident et, réciproquement, l'histoire de l'Europe est l'histoire du peuple qui en forme le cœur [...]. L'histoire allemande est, depuis le début, non pas celle d'une nation singulière, mais celle du continent » [112]. Cette stricte équivalence est originée dans une identité de race, la notion d'Europe se trouvant mobilisée pour un projet d'avenir, l'édification d'un ordre nouveau et la conquête des terres de l'Est, sur fond d'histoire et tréfonds de

biologie. Voici, tirée du même texte, une cartographie, esquissé à grands traits, de l'Europe et de son environnement, replacée dans le contexte plus général et englobant de l'histoire de la race nordique :

> « La naissance de l'Europe, un concept géographique qui fixe à la fois le but et les frontières de notre idée impériale, remonte loin dans le temps, jusqu'à la naissance de l'indogermanité. Le destin du continent, patrie originelle de la race nordique, est étroitement lié au développement des peuples indogermaniques qui en sont issus. Seuls les Indiens et les Iraniens émigrent, s'égarent dans les vastes contrées de l'espace asiatique et perdent leur spécificité. Les Grecs et les Romains se déplacent, pendant que les Celtes et les Germains demeurent plus longtemps dans leur région d'origine. » [113]

Un autre fascicule SS, édité la même année et destiné à la formation idéologique des troupes, reprend implicitement la même argumentation. Présentant un clair épitomé, illustré et précis, du racisme nazi, le livret consacre de longs premiers chapitres à exposer l'histoire de la race : son origine, le basculement de la vision du monde et de l'histoire induite par le nazisme. Son *ex septentrione lux* est significativement formulé ainsi : « On ne doit pas dire, comme le prétendait autrefois la science "De l'est est venue la lumière", mais "Du nord vient la force". » [114] Cette force créatrice, édificatrice de civilisations, est ce *Blut* qui, par des vagues migratoires régulières, vient créer et régénérer une culture nordique

menacée, et dont les SS contemporains sont les dignes et purs perpétuateurs. Cette idée est développée par un article du journal *Die deutsche Polizei*, qui réitère avec une belle constance, et carte à l'appui, la vulgate raciogénétique et historique du nazisme en proposant une chronologie des trois grandes vagues de migration nordique : celles-ci ont eu lieu en – 5000, – 500, et en 300, et « depuis lors, du sang germanique circule dans toutes les nations européennes » [115], à partir du cœur allemand. L'Allemagne, en effet, « n'est pas seulement le centre de ce monde européen, elle en est aussi depuis toujours la source de son sang et de sa force » [116].

L'unité de l'Europe, donc, « repose sur une parenté de sang et de race plus ou moins forte » [117]. C'est donc bien « la race nordique [qui] donne depuis des millénaires sa forme à l'Europe et au monde » [118]. La présence de ce sang nordique partout sur le continent est ainsi « la première pierre angulaire de l'Europe ».

Un troisième fascicule de formation doctrinale précise cette idée. Consacré à la présentation didactique de la réorganisation de l'Europe par la lutte nazie, le livret enracine ce projet dans l'histoire immémoriale des migrations et des conquêtes indogermaniques dont les vagues sont détaillées plus haut. Intitulé *L'Allemagne réorganise l'Europe !*, ce fascicule de 1942 interroge les possibles définitions du continent pour prendre acte de la faillite des géographes : « Les querelles des géographes ne nous intéressent pas » [119], car leurs critères orographiques, tectoniques ou fluviaux sont impuissants à cerner le *Wesen*, l'essence, de l'Europe, qu'il faut plutôt

chercher du côté de la race : « Lorsque nous parlons de l'Europe d'un point de vue politique, nous ne désignons pas un continent géographiquement borné, mais l'espace vital d'une famille de peuples qui ont biologiquement des racines, non certes identiques, mais apparentées. » [120]

La première puissance unificatrice de l'Europe, d'un point de vue militaire et juridique, a été l'Empire romain nordique. Les Romains, dont le fascicule rappelle qu'ils constituaient originellement un « peuple de paysans indogermaniques », étaient de « bons juristes » et de « bons soldats », deux éminentes qualités qui leur ont permis de créer un Empire modèle, fort, pacifique, centralisé, un édifice de droit qui était l'expression de la volonté indogermanique d'organiser le cosmos et de l'assigner à un ordre ferme : « De même que l'Inde aryenne a donné au monde sa mystique la plus profonde, la Perse aryenne la plus belle mythologie, la Grèce antique l'art le plus élevé, de même Rome a donné au monde le système juridique le plus pensé. » [121] Première *Ordnungsmacht* de l'espace européen, Rome a ensuite transmis le flambeau à un autre *Imperium*, à un nouveau Reich, l'Allemagne.

C'est en effet le Reich allemand qui a par la suite toujours été la puissance organisatrice de l'Europe : le Reich a combattu, au Moyen Âge, l'Église et son message universaliste [122], par une « politique impériale contre la papauté » [123] qui fut l'épine dorsale de son existence médiévale, le message universaliste chrétien étant un avatar abâtardi du droit romain, contaminé par un égalitarisme coupable introduit par des « négroïdes » [124] comme Caracalla. Le fascicule peut donc à bon droit conclure

que « nous voyons idéologiquement notre combat pour la réorganisation de l'Europe comme un sceau apposé à deux mille ans d'histoire universelle et comme le début d'une nouvelle ère » [125] . Rien de neuf sous le soleil : l'Europe, depuis les origines des temps, s'étend aussi loin que l'esprit conquérant, la valeur militaire et le courage des Indogermains l'ont poussée, c'est-à-dire jusqu'à un Extrême-Orient reculé : « D'un pur point de vue spatial, l'Europe dépend des gigantesques terres asiatiques. Jadis, les hommes de race européenne ont pénétré profondément à l'est. L'Inde et l'Iran ont été le terminus de ces expéditions migratoires qui étaient parties d'Europe. » [126]

La pénétration à l'est, la conquête des vastes territoires slaves est donc déjà problématique antique : l'horizon de l'Europe, depuis l'Antiquité déjà, est constitué par les vastes terres de l'Orient slave et asiatique [127] .

Généalogie et récit des origines : l'homme descend du songe

L'histoire est donc fortement assignée à la mythologie [128] , et la science historique y prête main-forte, comme nous allons le voir : les nombreuses cartes citées ci-dessus, comme les notes infrapaginales, les index et les bibliographies des articles et ouvrages savants ou de vulgarisation, les titres imposants de leurs auteurs, affublent un discours hypothétique, voire fantasmatique de tout l'apparat de la scientificité académique. La raison académique abdique ici toute éthique de la vérité et

se fait la docile servante d'une idéologie qui lui passe commande d'un discours mythique converti, par la grâce de l'appareil critique, d'une rhétorique conventionnelle et d'un formatage élémentaire, en vérité scientifique : *Historia ancilla ideologiae*. La raison académique, loin de viser l'universel et l'éternel du vrai, se compromet avec la contingence finie du particulier, participant ainsi de ce grand mouvement d'intrumentalisation de la raison que, dès les années 1930, dénoncent les théoriciens de l'école de Francfort [129] et, en France, Paul Nizan [130].

L'histoire se fait servante du mythe, d'un discours fabuleux. Le nazisme, lourd d'une *mythopoïèse*, fabule, il crée une fable racontant le passé du groupe, la race, selon les exigences de ses postulats idéologiques.

Ces postulats étaient à ce point élémentaires et se voulaient tellement apodictiques que l'histoire a été réécrite, pour ainsi dire, à l'envers : le présent d'une idéologie est allé redessiner le passé d'une nation (époque médiévale) puis forger le passé d'une race (époque préhistorique et antique) afin d'illustrer quelques principes simples et de répondre à ses propres besoins politiques immédiats. Les schèmes qui structurent la vision du monde nazie ont été ainsi projetés sans ménagement sur des milliers d'années d'histoire, relus, réinventés et réécrits pour venir étayer en retour ces mêmes schèmes. L'histoire devait ainsi servir à valider *a posteriori* les mêmes postulats idéologiques qui, précisément, en commandaient la réécriture. Cette validation empirique *ab historia* totalement factice vient boucler un cercle épistémologique vicieux où le mensonge

engendre le faux et où, en retour, la fable nourrit le mensonge. Au fond, le message de l'histoire réécrite par les nazis est : ce que nous disons est vrai, car il en est ainsi, et, d'ailleurs, l'histoire montre qu'il en a toujours été ainsi. On omet cependant de préciser que l'« histoire », au préalable, s'est vu assigner pour seule mission d'effectuer cette fonction validante. Sans plus de considération ou de respect pour l'histoire *(Geschichte)*, la discipline historique *(Geschichtswissenschaft, Historie)* ne montre plus nul souci du passé, et se trouve tout entière au service du présent. Réécrit, mutilé, au mieux, ou affabulé, inventé, le passé n'est plus considéré pour lui-même : les historiens n'ont plus ce souci presque tendre de la réalité disparue et ce respect scrupuleux des morts.

Cette critique de la raison instrumentale appliquée à l'histoire ne vise pas à enfoncer valeureusement des portes déjà largement ouvertes, ou à prononcer un réquisitoire sur une cause entendue. S'il demeure choquant que l'appareil de la science se soit ainsi prêté à un tel discours, il est d'un bien plus grand intérêt de rechercher les motifs qui ont poussé historiens et professeurs à embrasser la vulgate du Parti. L'hypothèse nordique est déjà fermement acclimatée en Allemagne depuis le début du XIX^{e} siècle. Sa radicalisation par le discours nazi a été épousée sans trop de reniement ni de réticences par l'Université parce qu'elle répondait à un besoin psychologique de raffermissement et de réassurance de l'identité nationale allemande, déjà fragile, et bien mise à mal depuis 1918. Par ailleurs, dans un contexte d'aryanisation de la fonction publique allemande, donc de l'Université, amorcée dès avril

1933, les professions scientifiques ont vu fleurir des attitudes opportunément carriéristes, à tout le moins suivistes, qui étaient du meilleur aloi. Carriérisme et opportunisme sont attestés chez des historiens qui, après 1945, n'ont ressenti ni peine ni scrupule à poursuivre carrières et travaux, et ce parfois jusque dans les années 1970, sans plus jamais évoquer le postulat raciste ou réitérer ce qu'ils proféraient sous le III^e^ Reich, comme Joseph Vogt [131] ou Helmut Berve [132]. La conviction fanatique n'est présente que dans des cas plus rares. Il serait utile de dresser une typologie des carrières ultérieures des savants impliqués dans le discours sur l'Antiquité, mais tel n'est pas notre propos ici.

Une telle historiographie et un tel enseignement de l'histoire constituent une manifestation de ce que Julien Benda a désigné, dans un essai éponyme de 1927, sous le nom de « trahison des clercs » : au lieu de promouvoir l'universel rationnel, les clercs se mettent au service du particularisme le plus étroit, l'intérêt borné de la classe ou de la race. Or la servitude volontaire de l'intellectuel moderne est aux yeux de Benda, d'inclination passablement germanophobe, un phénomène avant tout allemand : « Dans cette adhésion du clerc moderne au fanatisme patriotique, ce sont les clercs allemands qui ont commencé [...]. Le clerc nationaliste est essentiellement une invention allemande » [133], une invention, plus précisément, du XIX^e^ siècle allemand.

Il nous faut en effet bien être conscients que les nazis ont fait fonds sur l'historiographie allemande du XIX^e^ siècle et ses mythes : ils n'ont inventé ni la parenté helléno-germanique, ni

le mythe aryen. Ils ont, à des fins de défense et illustration de la race, réitéré et imposé comme thèse une hypothèse qui existait déjà, celle de l'origine nordique de toute culture aryenne.

Le dévoiement de la science historique, de l'archéologie et de l'anthropologie sous le III^{e} Reich s'inscrivent dans la droite ligne de la tâche remplie par ces disciplines dans les processus de construction des identités nationales au XIX^{e} siècle. Comme le rappelle Anne-Marie Thiesse, pour construire une nation à cette époque, « il ne suffisait pas d'inventorier [son] héritage, il fallait bien plutôt l'inventer » [134] . C'est à ce travail d'invention, au triple sens de découverte, d'interprétation de cette découverte, mais aussi de fabulation pure et simple, que se sont prêtées les disciplines citées, parallèlement au folklore *(Volkskunde)* et à la littérature.

Le médiéviste Patrick Geary note que c'est avant tout en Allemagne qu'une historiographie particulièrement zélée et lourde de postulats identitaires s'est mise au service de la construction nationale, en étayant le mythe de l'autochtonie, en défendant la primitivité de la langue allemande, en posant, de manière tout à fait fantaisiste, une continuité linguistique, culturelle, ethnique sur le territoire allemand. Comme « la vie des nations européennes commence avec la désignation de leurs ancêtres » et que « tout acte de naissance établit une filiation » [135], l'historiographie allemande a sacrifié avec ferveur au culte d'une des idoles dénoncées par Marc Bloch, celle des origines, une « obsession embryogénique » [136] que Marc Bloch juge essentiellement allemande : « Quel mot de

chez nous réussira jamais à rendre la force de ce fameux préfixe germanique *Ur* : *Urmensch, Urdichtung ?* » [137]
S'est ainsi constituée en Allemagne une « pseudoscience » qui a livré à la nation allemande, puis aux autres nations européennes leurs « instruments d'autocréation nationale » [138], au premier chef « L'histoire "scientifique" et la philologie indo-européenne » [139]. Le propos de Geary, qui vise avant tout les historiographies nationalistes du XIXe siècle, fustige

> « une conception statique de l'histoire [...]. C'est là l'antithèse même de l'histoire. L'histoire des peuples européens dans l'Antiquité tardive et dans le haut Moyen Âge n'est pas celle d'un moment initial, mais celle d'un processus ininterrompu [...]. C'est l'histoire d'un changement continuel, de discontinuités radicales et de virages politiques et culturels, dissimulés par la réappropriation constante de vieux mots pour définir des réalités nouvelles » [140].

Les historiographies nationales et les nationalismes européens ont ainsi communié, en Allemagne comme en France, dans un fixisme et un essentialisme qui consistent à figer une identité nationale dans une essence immuable et exempte de toute mutation dans le temps. Ce discours, en dernière analyse, nie tout devenir historique. Il est particulièrement marqué dans le cas du nazisme qui éprouve une antipathie profonde envers la notion même d'histoire, entendue comme changement, ainsi qu'une double angoisse. Le discours nationalitaire du XIXe siècle, puis le racisme nazi, ne peuvent accepter le doute sur

l'origine et l'incertitude sur l'avenir, lieu redouté de l'hypothétique pérennité de la substance raciale.

Conclusion

Nous avons donc vu comment le Parti national-socialiste s'est, dès 1920, doté d'un discours des origines de la race nordique. Dans un discours fondateur du 13 août 1920, Hitler affirmait la procession nordique de toute civilisation, hissant l'aryen au rang de pyro- et de photophore, de porteur d'un feu et d'une lumière issus du nord glacé de l'Europe. La plus haute Antiquité montre ainsi l'humanité aryenne déjà à l'œuvre : migrante, créatrice de culture, édificatrice d'États, de sociétés et d'œuvres d'art, à partir de son foyer septentrional.

L'idée d'un foyer unique et commun à toutes les grandes cultures de race blanche était accréditée depuis la fin du XVIII^{e} siècle et la formulation de l'hypothèse aryenne, ou indo-européenne. Un nationalisme allemand en quête de légitimation et de certitudes en a déplacé le centre de gravité de l'Inde vers le nord de l'Europe. Cette nordicisation de l'hypothèse indo-européenne a été brutalement érigée en dogme par les nazis, qui voyaient dans la thèse orientale d'une provenance indienne un obstacle et une insulte : elle privait le Nord de son prestige matriciel et exaltait par trop un Est villipendé par le racisme nazi. Il était idéologiquement vital que le *ex oriente lux* de la tradition cédât totalement le pas au *ex septentrione lux* du XIX^{e} siècle allemand.

Un tel discours possède deux fonctions. Il vise tout d'abord à flatter une identité nationale par l'exaltation de ses origines raciales : né en grande partie de la défaite et de l'humiliation de 1918, le national-socialisme a entre autres pour vocation, et Hitler y veille attentivement, de réarmer le *Selbstbewusstsein* allemand, une conscience de soi et une confiance en soi violemment mises à mal par l'effondrement de l'Empire, le Diktat du 28 juin 1919 et les troubles politiques, civils et financiers des premières années de la République de Weimar.

Ce discours revêt une telle importance qu'il fait l'objet d'une ample diffusion, à travers une multiplicité de vecteurs : les discours et proclamations des hiérarques nazis, au premier chef Hitler et Rosenberg, les travaux des théoriciens de la race, tels Günther, mais aussi l'art, la recherche, l'enseignement, les fascicules de propagande idéologique des forces de police et des forces armées. Hitler affirmait dans *Mein Kampf* que l'aryen était le Prométhée de l'humanité : la prégnance du thème prométhéen dans la sculpture nazie répond par la pierre au texte.

Suggéré dans l'espace public par la représentation sculpturale, ce discours des origines est en outre explicitement enseigné : les directives de 1933 sur les manuels d'histoire, puis les nouveaux programmes de l'enseignement de 1938 définissent expressément la teneur du cours d'histoire de la race, véritable défense et illustration du génie nordique. Professeurs et chercheurs n'ont, au sein de l'Université ou des organes de recherche de la nouvelle Allemagne, aucun mal à étayer le mythe de l'origine nordique par de savants travaux sur la

swastika préhistorique ou la rune de l'élan en Suède et Italie du nord.

La seconde fonction de ce discours des origines est de nourrir un imaginaire annexionniste et expansionniste. Si des hommes venus du nord ont été créateurs de toutes les prestigieuses civilisations de l'histoire, si le nord est réellement cette « matrice des nations » que célèbre Jordanès, la race nordique est partout chez elle. Est donc rendue possible une annexion symbolique des plus prestigieux patrimoines de l'histoire, préfiguration et prélude à des annexions matérielles et territoriales plus substantielles. Le discours nordiciste permet ainsi l'annexion à la race aryenne du riche patrimoine historique et artistique des civilisations méditerranéennes, brusquement couvertes par des cieux hyperboréens.

Notes du chapitre

[1] ↑ Nicole Loraux, *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Le Seuil, « Librairie du XX^{e} siècle », 1996, 249 p. ; « Les bénéfices de l'autochtonie », p. 27.

[2] ↑ Michel Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », rééd. in *Michel Foucault. Philosophie. Anthologie*, Paris, Folio, 2004, 940 p., p. 393-423 (p. 397).

[3] ↑ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, III.

[4] ↑ Cf. Hagen Schulze, *Staat und Nation in der europäischen Geschichte*, Munich, Beck, 1994, 376 p., et *Gibt es überhaupt eine deutsche Geschichte ?*, Berlin, Siedler, 1989, 76 p., et Manfred Hättich, *Deutschland, eine zu späte Nation*, Mainz, Hase & Koehler, 1990, 171 p.

[5] ↑ Cf. Friedrich Prinz, « Der Weisswurstäquator », *in* Étienne Francois, Hagen Schulze, *Deutsche Erinnerungsorte*, vol. I, p. 471-484.

[6] ↑ Cf. Klaus von See, *Barbar, Germane, Arier : die Suche nach der Identität der Deutschen*, Heidelberg, C. Winter Verlag, 1994, 417 p.

[7] ↑ Michael Werner, « Die Germania », *in* Étienne François, Hagen Schulze, *Deutsche Erinnerungsorte*, Munich, C. H. Beck, 2001, p. 569-586.

[8] ↑ Cf. Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Folio, et Claude Nicolet, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003, 361 p.

[9] ↑ Tacite, *De origine et situ germanorum*, 2.

[10] ↑ Sur l'autochtonie athénienne, cf. Nicole Loraux, *Né de la terre. Mythe et politique à Athènes*, Paris, Le Seuil, « Librairie du XX^e siècle », 1996, 249 p. ; Marcel Détienne, *Comment être autochtone ? Du pur athénien au Français raciné*, Paris, Le Seuil, 2003, 176 p. Il est intéressant de constater le peu de cas que les historiens allemands des années 1930 et 1940 font de l'autochtonie athénienne, mythe fondateur de la cité attique qui vient contredire la thèse de l'origine nordique de toute hellénité. L'allochtonie des Spartiates est, elle, dûment célébrée.

[11] ↑ Tacite, *op. cit.*, 4.

[12] ↑ Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, rééd. Pocket, Agora, 1994, 436 p. Sur ces aspects, cf. également Bernard Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995, 536 p., p. 22-25, 37-41 et 56-58.

[13] ↑ Cf. Ute Tintemann, Jürgen Trabant, *Sprache und Sprachen in Berlin um 1800*, Hannover, Wehrhahn, 2004, 344 p.

[14] ↑ Le terme a été forgé par l'orientaliste allemand Julius von Klaproth, en 1823. Cf. Bernard Sergent, *Les indo-européens, op. cit.*

[15] ↑ Cf. à ce sujet Uwe Puschner, Walter Schmitz, Justus Ulbricht, *Handbuch zur völkischen Bewegung*, München, K. G. Saur, 1996, 978 p., et Uwe Puschner, *Die völkische Bewegung im wilhelminischen Kaiserreich. Sprache-Rasse-Religion*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 464 p.

[16] ↑ Cf. Brigitte Hamann, *Hitlers Wien. Lehrjahre eines Diktators*, Munich, Piper Verlag, 1996, trad. fr. *La Vienne d'Hitler. Les années d'apprentissage d'un dictateur*, Paris, Éd. des Syrtes, 2001, 511 p.

[17] ↑ Cf. Nicholas Goodrick-Clarke, *The Occult Roots of Nazism : The Ariosophists of Austria and Germany, 1890-1935*, Wellingborough, Aquarian Press, 1985, 294 p.

[18] ↑ Acronyme de *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*, le nom du parti nazi depuis 1921.

[19] ↑ Adolf Hitler, « Warum sind wir Antisemiten ? », Munich, 13 août 1920, cité *in* Eberhard Jäckel, Axel Kuhn, *Hitler. Sämtliche Aufzeichnungen, 1905-1924*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, Quellen und Darstellungen zur Zeitgeschichte, Veröffentlichungen des Instituts für Zeitgeschichte, Band 21, 1980, 1 315 p.

[20] ↑ Cf. Ernst von Salomon, *Die Geächteten*, Berlin, Rowohlt, 1930, 483 p., trad. fr. *Les réprouvés*.

[21] ↑ Cf. Sigrid Stöckel, *Die « rechte Nation » und ihr Verleger. Politik und Popularisierung im J. F. Lehmann Verlag 1890-1979*, Berlin, LOB. de, 2002, 328 p.

[22] ↑ Hans F. K. Günther, *Herkunft und Rassengeschichte der Germanen*, München, Lehmanns Verlag, 1937, 180 p., p. 11.

[23] ↑ *Ibid.*

[24] ↑ Sur le rapport à l'Est, cf. *infra*, III, 1.

[25] ↑ Hans F. K. Günther, *Kleine Rassenkunde des deutschen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1929, 153 p.

[26] ↑ *Ibid.*, p. 101.

[27] ↑ Carl Schuchhardt, « Die Indogermanisierung Griechenlands », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*, Herausgegeben von Werner Jaeger, IX, Berlin, Walther de Gruyter Verlag, 1933, p. 303-319 (p. 303).

[28] ↑ Hans F. K. Günther, *Die nordische Rasse bei den Indogermanen Asiens. Zugleich ein Beitrag zur Frage nach der Urheimat und Rassenherkunft der Indogermanen*, München, Lehmanns Verlag, 1934, 247 p.

[29] ↑ Sur ces trois auteurs, cf. Rita Thalmann, « Ploetz, Rudin, Fischer, Lenz, von Verschuer : pionniers et cautions scientifiques de l'hygiène raciale », *in* Yves Ternon, Rita Thalmann (dir.), *Classer/Penser/Exclure. De l'eugénisme à l'hygiène raciale, Revue d'histoire de la Shoah*, n° 183, juillet-décembre 2005, Paris, Centre de documentation juive contemporaine, 570 p., p. 211-227.

[30] ↑ Erwin Baur, Eugen Fischer, Lenz Fritz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band I : *Menschliche Erblichkeitslehre*, Munich, Lehmanns Verlag, 1927, 601 p., p. 540-541.

[31] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II : *Menschliche Auslese und Rassenhygiene (Eugenik)*, Munich, Lehmanns Verlag, 1932, 593 p., notamment p. 16-17, 78-79, 88-89, 234-237, 368 et 413.

[32] ↑ Walter Wüst, « Zur Erkenntnis deutschen Wesens : Indien und Germanien », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde zur Erkenntnis deutschen Wesens*, 1938, Heft 1, p. 1-5.

[33] ↑ Franz Altheim, « Germanen und Iranier », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1942, Heft 6, p. 197-208, et 1942, Heft 7, p. 239-244 ; Heft 8, p. 277-290.

[34] ↑ Franz Altheim, E. Trautmann, « Die Elchrune », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1941, Heft 1, p. 22-30.

[35] ↑ Franz Altheim, E. Trautmann, « Hirsch und Hirschsage bei den Ariern », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1941, Heft 8, p. 286-297, et Heft 9, p. 349-357.

[36] ↑ Ella Runge, « Zur Verbreitung nordischen Geistesguts : nordische Kunstformen in der ostasiatischen Zierkunst », in *Germanien. Montashefte für*

Vorgeschichte zur Erkenntnis deutschen Wesens, Leipzig, K. F. Koehler Verlag, 1934, Heft 10, p. 305-311.

[37] ↑ Cf. Otto Huth, « Die ewigen Stammesfeuer der Germanen und Indogermanen », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde zur Erkenntnis deutschen Wesens*, 1938, Heft 9, p. 273-278.

[38] ↑ Édouard Conte, Cornelia Essner, *La quête de la race, op. cit.*, second chapitre, « Le dogme nordique des races », par Cornelia Essner.

[39] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassenkunde des deutschen Volkes*, Munich, Lehmanns Verlag, 1922, 509 p., p. 357. Günther cite en note « Jornandes, IV » *(sic)*, en fait Jordanès, auteur d'une *Histoire des Gètes et des Goths*, où il parle ainsi de la Scandinavie : *« Scanzia insula quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum », De Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis*, I, 2, 1.

[40] ↑ *SS-Mann und Blutsfrage. Die biologischen Grundlagen und ihre sinngemässe Anwendung für die Erhaltung und Mehrung des Nordischen Blutes*, Berlin, Hrggb. vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Sonderheft, 1942, 63 p., p. 11, BABL/RD 18/19.

[41] ↑ « Woher kommt die nordische Rasse ? », in *Das Schwarze Korps*, n° 1, février 1935, p. 11.

[42] ↑ Cf. *infra*, I, 3, le débat autour des humanités.

[43] ↑ Cf. *supra*, le discours prononcé par Adolf Hitler le 13 août 1920, « Warum sind wir Antisemiten ? ».

[44] ↑ Cf. *infra*, III, 2.

[45] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1926, 782 p., p. 318.

[46] ↑ *Ibid.*, p. 317.

[47] ↑ *Deutschland erwache !*, devise qui figure sur les étendards du NSDAP depuis 1925.

[48] ↑ Sur l'*Ordensburg* Vogelsang, cf. Ruth Schmitz-Ehmke, *Die Ordensburg Vogelsang : Architektur, Bauplastik, Ausstattung*, Cologne, Rheinland Verlag, 1988, 140 p.

[49] ↑ « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion », *in* Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La raison dans l'histoire*, Paris, UGE, « 10/18 », p. 108.

[50] ↑ On trouvera des développements sur la raciologie et le destin de ces peuples dans la série d'articles que Heinar Schilling publie dans le journal des SS, *Das Schwarze Korps*, série ensuite réunie dans un volume du Nordland-Verlag. Cf. Heinar Schilling, *Das politische Weltbild*, Magdeburg, Nordland-Verlag, 1937, 199 p., notamment p. 9 à 20 pour l'Égypte, p. 21 à 28 pour la Chine. La série comprend

également des articles sur l'Iran, l'Asie Mineure (Perse) et l'Inde. Elle se poursuit par la Grèce, Rome, et par les différentes époques de l'histoire allemande.

[51] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 25 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier : 1941-1942*, Bonn, Athenäum, 1951, 463 p. ; rééd. Stuttgart, Seewald, 1976, 548 p.

[52] ↑ Cf. Richard Walther Darré, *Vom Lebensgesetz zweier Staatsgedanken (Konfuzius und Lykurgos)*, Reichsbauernstadt Goslar, Verlag Blut und Boden, Die Goslarer Volksbücherei, 1940, 90 p., p. 65.

[53] ↑ Heinrich Himmler suit Richard Darré dans son appréciation raciologique de Confucius, que le Reichsführer-SS érige lui aussi en parangon de l'indogermanité conquérante. Cf. Rede des Reichsführers-SS am 19.6.1942 vor dem Führerkorps der Division Das Reich, BABL NS/19/4009, f° 120-121.

[54] ↑ Richard Walther Darré, *Vom Lebensgesetz*, *op. cit.*, p. 65.

[55] ↑ Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La raison dans l'histoire*, chap. V : « La partition de l'histoire universelle ».

[56] ↑ *Ibid.*

[57] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts*, München, Hoheneichen-Verlag, 1937, 712 p.

[58] ↑ Alfred Rosenberg, « Nordische Wiedergeburt. Rede in Lübeck anlässlich der zweiten Reichstagung der nordischen Gesellschaft », 26 juin 1935. Cité *in* Alfred Rosenberg, *Gestaltung der Idee, Blut und Ehre II, Reden und Aufsätze von 1933-1935*, München, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Verlag, 1936, 400 p.

[59] ↑ *Ibid.*

[60] ↑ *Ibid.*

[61] ↑ Alfred Rosenberg, discours tenu le 29 septembre 1935 à l'occasion de la Journée de la Préhistoire allemande, à Brême. Cité *in* Alfred Rosenberg, *Gestaltung der Idee, Blut und Ehre II, Reden und Aufsätze von 1933-1935, op. cit.*

[62] ↑ Dietrich Klagges, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung*, Frankfurt-am-Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1937, 442 p.

[63] ↑ Pour une interprétation stimulante du mythe platonicien et une histoire de sa postérité, cf. Pierre Vidal-Naquet, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 2005, 199 p.

[64] ↑ Fondée en septembre 1918 par Rudolf von Sebottendorf, à Munich, la Société Thulé rassemblait des ultranationalistes allemands versés dans la préhistoire et l'occultisme germaniques. La Société Thulé a légué au NSDAP quelques-uns de ses cadres et théoriciens (Dietrich Eckhart, Alfred Rosenberg, Rudolf Hess), et son journal, le *Münchner Beobachter*, devenu le *Völkischer Beobachter*, ainsi que la croix

gammée, qu'elle avait choisie comme emblème après l'avoir elle-même empruntée à l'*Armanen-Gesellschaft*.

[65] ↑ Karl-Georg Zschaetzsch, *Atlantis. Die Urheimat der Arier*, Berlin, Arier-Verlag, 1922, 99 p. Zschaetzsch est également l'auteur d'une somme fantasmagorique sur l'histoire des aryens, *Die Arier. Herkunft und Geschichte des arischen Stammes*, Berlin, Arier-Verlag GmbH, 1900, rééd. 1920 et 1938, 488 p.

[66] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 24.

[67] ↑ *Ibid.*

[68] ↑ *Ibid.*

[69] ↑ Albert Hermann, *Unsere Ahnen und Atlantis : nordische Seeherrschaft von Skandinavien bis Nordafrika*, Berlin, Klinkhardt und Biermann, 1934, 168 p.

[70] ↑ Sur ces aspects, cf. Michael Kater, *Das Ahnenerbe der SS, 1935-1945. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Munich, Oldenbourg, 2001, 529 p.

[71] ↑ Cf. cette lettre d'Heinrich Himmler à Hermann Wüst, datée du 25 octobre 1937, où il mentionne cette « élite atlante » créatrice d'États et de cultures.

[72] ↑ *Ibid.*, p. 51.

[73] ↑ *Ibid.*, p. 71.

[74] ↑ *Ibid.*

[75] ↑ Albert Herrmann, « Die Nordrasse eroberte die Welt », recension de l'ouvrage de Wilhelm Sieglin, *Die blonden Haare der indogermanischen Völker des Altertums*, in *Das Schwarze Korps*, 15 mai 1935, n^{o} 11, p. 10.

[76] ↑ Cf. *infra*, I, 2.

[77] ↑ Wilhelm Frick, *Kampfziel der deutschen Schule*, Langensalza, 1933.

[78] ↑ Wilhelm Frick, « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher – 20. Juli 1933 », in *Zentralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung in Preussen*, Hrggb. im ministerium für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung, Heft 15, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 5. August 1933, p. 197-199.

[79] ↑ *Ibid.*

[80] ↑ *Ibid.*

[81] ↑ Le texte de Frick fait ici référence au préhistorien Gustaf Kossina (1858-1931), auteur en 1911 d'un ouvrage qui allait devenir un manifeste de la science préhistorique allemande : *La préhistoire allemande, science nationale par excellence (Die deutsche Vorgeschichte, eine hervorragend nationale Wissenschaft).*

[82] ↑ Wilhelm Frick, « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher », texte cité.

[83] ↑ *Ibid.*

[84] ↑ Décret *(Erlass)* du ministre de l'Éducation du Reich, 15 janvier 1935, cité *in* Helmut Genschel, *Politische Erziehung durch Geschichtsunterricht. Der Beitrag der Geschichtsdidaktik und des Geschichtsunterrichts zur politischen Erziehung im Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Haag und Herchen Verlag, 1980, 114 p., p. 26-27.

[85] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule. Amtliche Ausgabe des Reichs- und preussischen ministeriums für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung*, Berlin, Weidmann, 1938, 265 p., p. 69.

[86] ↑ *Ibid.*, p. 70.

[87] ↑ *Ibid.*, p. 69.

[88] ↑ *Ibid.*, p. 70.

[89] ↑ *Ibid.*

[90] ↑ « Lehrgang Geschichte. In Wien-Schönbrunn vom 14-21.9.1941 für Erzieher der Volks-, Haupt- und höheren Schulen », BABL/R/4901/4550, f^{o} 5.

[91] ↑ *SS-Mann und Blutsfrage*, livret cité, p. 16, BABL/RD 18/19.

[92] ↑ Lothar Herdt, « Geschichte Europas. Geschichte der Nordischen Rasse », in *Wille und Macht*, 1933, Heft 22, p. 4-8.

[93] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[94] ↑ Kurt Schrötter, Walther Wüst, *Tod und Unsterblichkeit. Aus indogermanischem Weistum*, Berlin-Dahlem, Ahnenerbe-Stiftung Verlag, 1940, 80 p.

[95] ↑ Cf. Anja Heuss, *Kunst- und Kulturgutraub. Eine vergleichende Studie zur Besatzungspolitik der Nationalsozialisten in Frankreich und der Sowjetunion*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2000, 385 p.

[96] ↑ L'ERR *(Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg)* en France, l'Abteilung VI G RSHA et le SS-Sonderkommando Künsberg pour les territoires de l'Est, par exemple.

[97] ↑ Cf. *infra*, I, 2.

[98] ↑ Johannes Mahnkopf, *Von der Urzeit zum Grossdeutschen Reich. Geschichtsbuch für Mittelschulen*, Klasse 2 : *Von den Anfängen bis zum Ausklang der grossgermanischen Zeit*, Leipzig, B. G. Teubner, 1942, 85 p.

[99] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*, p. 165.

[100] ↑ *Ibid.*, p. 688.

[101] ↑ *Ibid.*

[102] ↑ Theobald Bieder, *Das Hakenkreuz*, Leipzig, Verlag Theodor Weicher, 1934, 59 p.

[103] ↑ *Ibid.*, p. 10-14.

[104] ↑ Alexander Conze, *Zur Geschichte der Anfänge griechischer Kunst*, Wien, Karl Gerolds Sohn, Buchhändler der kaiserlichen Akademie der Wissenschaft, 1870, 2 vol.

[105] ↑ Theobald Bieder, *Das Hakenkreuz, op. cit.*, p. 12.

[106] ↑ *Ibid.*, p. 12 à 14.

[107] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[108] ↑ *Nationalsozialistische Führungsoffiziere*, créés en août 1944. Sur les NSFO, cf. Omer Bartov, *L'armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette, 1999, 319 p., chap. IV.

[109] ↑ « Das Hakenkreuz (als Sinnbild in Gegenwart und Geschichte) », in *Stoffsammlung für die Nationalsozialistischen Führungsoffiziere*, Folge 2, Berlin, NSDAP, Nationalsozialistischer Führungsstab des Oberkommandos der Wehrmacht, s.d. (vraisemblablement automne 1944), 50 p., p. 83.

[110] ↑ Carl Blümel, *Sport der Hellenen. Ausstellung griechischer Bildwerke*, Katalog, Berlin, Verlag für Kunstwissenschaft, 1936, 144 p. Cf. notamment les reproductions p. 55 et 61.

[111] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[112] ↑ *Das Reich und Europa*, SS-Hauptamt, Berlin, s.d., 49 p., p. 2, BABL/RD/NSD 41/115.

[113] ↑ *Ibid.*

[114] ↑ *SS-Mann und Blutsfrage*, livret cité, p. 11, BABL/RD 18/19.

[115] ↑ « Die historischen und politischen Grundlagen der europäischen Neuordnung », *Die Deutsche Polizei. Sicherheitspolizei und sd*, Hrggb. im Auftrag des Reichsführers SS und Chef der deutschen Polizei vom Kameradschaftsbund der Deutschen Polizei (parution 1933-1945), 1er janvier 1943, p. 3-5, BABL/RD 19/11, p. 5.

[116] ↑ *Ibid.*, p. 3.

[117] ↑ *Ibid.*, p. 4.

[118] ↑ *Ibid.*

[119] ↑ *Deutschland ordnet Europa neu !*, Berlin, Hrggb. vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Heft 4, 1942, 27 p., p. 7, BABL/RD 18/16.

[120] ↑ *Ibid.*, p. 7.

[121] ↑ *Ibid.*, p. 16 pour toutes les citations qui précèdent.

[122] ↑ *Ibid.*, p. 20-21.

[123] ↑ *Ibid.*, p. 21.

[124] ↑ *Ibid.*, p. 16.

[125] ↑ *Ibid.*, p. 19.

[126] ↑ *Ibid.*, p. 7.

[127] ↑ Cf. *infra*, II, 3 et III, 1. Cf. également Joseph Wiesner, « Die Bedeutung des Ostraumes für die Antike », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1942, p. 257-269.

[128] ↑ De manière générale, il est frappant de constater à quel point l'historiographie ou la philosophie de l'histoire nazie relèvent d'une mythologisation de l'histoire : quête et énoncé d'un sens, manichéisme, organisation du récit autour d'archétypes, qu'ils soient modèles (sauveur, héros) ou repoussoirs (traître, malin), et de grands événements (origine, ascension, décadence, catastrophe, rédemption, résurrection), énonciation d'un jugement moral.

[129] ↑ Cf. Theodor Adorno, Max Horkheimer, *Dialektik der Aufklärung. Philosophische Fragmente*, 1947, trad. fr. *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, « Tel », et Max Horkheimer, *Eclipse of Reason*, New York, Oxford University Press, 1947, rééd. New York, Continuum, 1974, 189 p.

[130] ↑ Paul Nizan, *Les chiens de garde*, Paris, Rieder, 1932, rééd. Marseille, Agone, 1998, 191 p.

[131] ↑ Diemuth Königs, *Joseph Vogt : ein Althistoriker in der Weimarer Republik und im Dritten Reich*, Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1995, 312 p.

[132] ↑ Luciano Canfora, « Helmut Berve », *in* Luciano Canfora, *Le vie del Classicismo*, 1989, trad. all. *Politische Philologie. Altertumswissenschaften und moderne Staatsideologien*, Stuttgart, Klett, 1995, 220 p., p. 126-178 ; Karl Christ, « Helmut Berve », *in* Karl Christ, *Neue Profile der alten Geschichte*, Darmstadt, 1990.

[133] ↑ Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927, rééd. Grasset, « Les Cahiers rouges », 2003, 333 p., p. 177.

[134] ↑ Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Le Seuil, « L'Univers historique », 1999, 307 p. Cf. également Jérôme Bruner, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle*, Paris, Pocket, 2005, 149 p.

[135] ↑ Anne-Marie Thiesse, *op. cit.*, p. 21.

[136] ↑ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993, 290 p., p. 86.

[137] ↑ *Ibid.*, p. 86.

[138] ↑ *Ibid.*, p. 43.

[139] ↑ Patrick J. Geary, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Aubier, « Collection historique », 2004, 242 p., p. 22.

[140] ↑ *Ibid.*, p. 200.

II. Une Méditerranée nordique : la Grèce, Rome et le Nord, entre cousins germains

> « A new History master, Herr Pompetzki, arrived in the middle of September. He came from somewhere between Danzig and Königsberg [...]. »
> « Let me tell you what this heritage [of ours] has meant in the last three thousand years. Round about 1800 BC, some Aryan tribes, the Dorians, appeared in Greece. Until then Greece, a poor, montainous country, inhabited by people of an inferior race, was asleep, impotent, the home of Barbarians with no past and no future. But soon after the arrival of the Aryans the picture changed completely until, as we all know, Greece blossomed out into the most brilliant civilization in the history of mankind. »
> « [...] So he went on for an hour [...]. Some, mainly the duller boys, said therewas something in his theory. Whatother reason could there have been for the mysterious rise of Greece so soon after the Dorians got there ? » [1]
>
> **Fred Uhlman.**

La déduction majeure de ce nouveau discours des origines, de ce réaménagement du mythe aryen, est l'attraction des

Grecs et des Romains dans l'orbe de la race et de la civilisation nordique. La nordicité des Grecs et des Romains est affirmée par les raciologues et les historiens, ainsi que par nombre d'autres vecteurs d'un discours qui n'est pas seulement textuel. Elle est aussi, et de manière plus surprenante, promue par les autorités politiques du régime, dont on peut s'étonner qu'elles s'intéressent de si près à une question apparemment si oiseuse. Elle revêt pourtant une importance singulière, puisqu'elle permet une défense et illustration de la race nordique, qui s'annexe ainsi un patrimoine historique et culturel prestigieux, prélude à d'autres annexions : si tout vient du nord, les représentants de la race nordique sont partout chez eux, au sud comme à l'est.

L'ambre et le soleil : raciologie des Grecs et des Romains

En 1929, Hans Günther publie chez Lehmann une *Histoire raciale du peuple grec et du peuple romain*. Que le raciologue officiel du NSDAP ressente le besoin de consacrer un ouvrage entier à la question des origines nordiques des Grecs et des Romains est déjà en soi un élément notable.

Cette monographie est en outre une des deux études de cas qu'il consacre, parallèlement à ses ouvrages généraux, à la généalogie de peuples spécifiques. En 1937, la monographie déjà citée consacrée aux populations indo-européennes d'Asie vise à porter le coup de grâce à la thèse de l'origine indienne. En 1929, cette *Histoire raciale* gréco-romaine répond à un autre

objectif : il s'agit d'exalter la race nordique en lui conférant l'aura d'une civilisation grecque, puis gréco-romaine prestigieuse, dont les œuvres lui sont annexées.

L'ouvrage est composé de trois parties : la première est consacrée à l'histoire raciale des Grecs, la seconde à celle des Romains, tandis que des annexes fournies présentent de nombreuses reproductions de bustes et portraits antiques accompagnés d'un commentaire raciologique.

Dans son avant-propos, Günther est soucieux de désamorcer par avance toute lecture érudite et critique de son texte : « L'auteur est bien éloigné d'être un connaisseur averti de l'histoire et de la littérature des Grecs et des Romains. » [2] La précaution est d'importance ! Elle tranche curieusement avec le caractère pour le moins assertif, le plus souvent bien catégorique, des propos avancés par la suite.

Pour ouvrir son propos sur les Grecs, Günther avance un argument d'autorité en citant les historiens allemands spécialistes de l'Antiquité grecque qui ont les premiers formulé la thèse de l'origine nordique des Hellènes. Apparaissent ainsi les noms d'Hermann Müller, qui a publié en 1844 une somme fameuse intitulée *L'hellénité nordique et la signification préhistorique de l'Europe du Nord-Ouest* [3], ainsi que de Karl Julius Beloch, auteur en 1912 d'une *Histoire grecque* [4] qui fit autorité.

Günther peut donc légitimement revendiquer son inscription dans une tradition déjà longue. L'historiographie allemande de l'Antiquité s'est en effet tôt ralliée, au XIX^{e} siècle, à la thèse de l'origine nordique des peuples Grecs et de leur civilisation [5] :

dès 1824, l'historien de l'Antiquité grecque Karl Ottfried Müller publie *Die Dorier*, un ouvrage de référence sur les Doriens [6], peuple venu coloniser le Péloponnèse à partir son nord originel, pour donner naissance à la prestigieuse cité lacédémonienne. Se fondant sur le postulat nordique, toute une littérature à prétention historiographique ou anthropologique reprend et popularise cette thèse [7], en Allemagne, mais aussi en France, chez Gobineau puis chez Vacher de Lapouge notamment [8].

Après l'argument d'auteur et d'autorité vient l'administration de la preuve par le déploiement d'un appareil scientifique pluridisciplinaire et exhaustif.

Günther mobilise d'abord la mythographie et la mythographie comparée : le cycle d'Hercule est proche parent de légendes écossaises similaires, signe qu'il existe un « patrimoine spirituel indogermanique des Hellènes de l'Europe centrale à l'Europe du nord-ouest » [9].

Citant Diodore de Sicile et Hérodote, Günther évoque le peuple légendaire des Hyperboréens, dont ces deux auteurs font procéder les Doriens et le dieu Chronos, ainsi que Latone et ses deux enfants, Artémis et Apollon. Or, écrit Günther, « hyperboréen » signifie « ceux qui vivent au-delà du vent du nord » ou, « selon les acquis récents de la lexicologie historique », « ceux qui vivent au-delà des montagnes » [10], au-delà de ces Carpates, qui, vues de Grèce, marquent la frontière entre le bassin méditerranéen et le nord germanique.

Günther convoque également la linguistique, cette science des langues *(Sprachwissenschaft)* dont il avance les arguments à l'appui de sa thèse. Il cite ainsi son collègue raciologue Otto

Reche (1879-1966) [11], professeur à l'Université de Leipzig, auteur d'un article sur les Grecs rédigé pour un *Dictionnaire de la Préhistoire* :

> « Un petit mot grec constitue une preuve irréfutable : le nom du contour de la pupille, l'iris, qui signifie arc-en-ciel. Jamais un peuple qui a les yeux marrons ou noirs ne pourrait avoir l'idée saugrenue de comparer la couleur de ses yeux avec un arc-en-ciel, car l'arc-en-ciel, c'est évident, n'est pas marron. Cette dénomination ne fait donc sens que pour des yeux clairs – bleus, gris, verts, ou bleus avec un contour orangé – des couleurs, donc, qui ne se trouvent que chez la race nordique ou chez une partie de ses bâtards. » [12]

Les arguments linguistiques avancés suivent parfois des cheminements plus complexes. Richard Walther Darré avance ainsi que le mot désignant la steppe en sanscrit est le même que celui dont les Grecs désignent le champ. Or le champ est un espace qui a été déforesté pour faire place à l'activité agricole. Les habitants de l'Inde ne peuvent donc concevoir la steppe, cette terre sans arbres, que comme un espace ayant fait l'objet d'une déforestation préalable. Les Indiens sont donc issus d'une contrée originelle richement forestière, c'est-à-dire, la conclusion s'impose, le nord allemand ou le sud de la Suède [13] . Passant de la linguistique à l'onomastique, Günther remarque la fréquence des vocables *chrysos* (or), *pyrhos* (feu) et *xanthos*, « qui désigne la couleur du grain parvenu à maturité » [14] , pour composer des noms propres : « Le très récurrent pyrhos, lui aussi souvent utilisé dans des noms propres (pyrhotrix, etc.)

montre clairement, étant dérivé de pyr (le feu), que leurs cheveux étaient d'or, blonds ou roux. »[15] La démonstration linguistique est poursuivie avec plus d'ambition par l'helléniste Hans-Konrad Krause qui, en 1939, publie un article d'onomastique comparée entre le grec et l'allemand[16]. Au pire, si les langues grecque et allemande ne sont pas immédiatement apparentées par leur substance, par la chair de leur sémantique, si la seconde n'est pas dérivée en droite lignée de la première, elles montrent néanmoins des homologies de structure et de construction qui trahissent une indubitable parenté spirituelle : dans ces deux langues, c'est bien le même esprit nordique qui est à l'œuvre, et qui construit les noms propres selon la même inspiration et les mêmes lois. Entre *Gottlieb* et *Theophilos*, par exemple, il n'est à première vue rien de commun. Une étude plus détaillée met cependant en évidence l'homologie de structure et l'inspiration commune sémantique de ces deux prénoms : *Gott* = *theos* et *Lieben* = *philein*. Il y a donc bien un aimé des dieux dans chacune de ces deux langues, le même prénom existe en grec et en allemand. Rien de très étonnant, mais l'article se garde bien de le dire, quand on songe que l'allemand Gottlieb est apparu au XVIIe siècle pour tout simplement traduire le grec Theophile, déjà latinisé au préalable en Amadeus.

La démonstration se poursuit à travers de très nombreux exemples, dont ceux des prénoms Diether et Démostrate :

Diether < *diot (= Volk)* + *Heer* et *Demostratos* < *demos* (peuple) + *stratos* (armée). Quoi de moins surprenant pour deux peuples de paysans-soldats ?

L'auteur remarque en outre qu'il existe des structures symétriques inversées en grec comme en allemand : *Nikokles* et *Kleonike*, *Gangolf* et *Wolfgang* répondent au même schéma de construction en chiasme dans les deux langues. Ces exemples simples, proposés à titre d'exercice aux enseignants de grec, ont pour Krause une valeur pédagogique importante. Ils permettront de montrer aux enfants des écoles que « du fait de leur communauté de sang aryen, l'intuition germanique et grecque témoignent d'une parenté, je dirais d'une communauté qui, sans cela, est difficilement explicable » [17]. Ces homologies de structure sont, de fait, indéniables. Mais, alors qu'elles sont ici érigées en preuve indubitable de l'origine nordique, elles pourraient tout aussi bien être mobilisées dans le sens d'une origine orientale : les linguistes indo-européanistes ne font pas autre chose.

La raciologie recourt également à un nouveau régime de preuves culturelles : le développement récent, dans les années 1920, d'une psychologie raciale autour de Ludwig Ferdinand Clauss fournit d'autres arguments. Opérant une induction de l'esprit au sang, un lien de conséquence direct et immédiat de la race à l'âme, Clauss construit une typologie psychoraciale qui rassemble dans le même type les différents rameaux de la race nordique [18]. Les différents peuples indogermaniques sont assignés à la même identité psychologique, celle du *Leistungsmensch*, l'homme actif et libre, par opposition au *Darbietungsmensch* oriental ou sémitique, homme de la soumission. S'inspirant de Clauss, l'historien de l'Antiquité Hans Bogner glose sur *L'âme grecque dans l'Antiquité* [19] pour en

prouver l'indogermanité. Réalisant un cercle herméneutique du plus pur style, Bogner explique que, pour comprendre l'âme grecque, il faut « d'abord partir de l'âme allemande » [20]. En retour, l'étude de l'âme grecque permet une exploration de l'âme allemande sous une forme originelle, indogermanique, à l'état pur, donc :

> « Notre parenté de race [...] laisse espérer, malgré toutes les différences, un accès à notre propre identité originelle, faite de caractères qui nous sont masqués par de multiples aliénations et qui ne seraient guère accessibles sans l'aide du mot grec qui, clair et distinct, résonne déjà à une époque où nos propres ancêtres directs ne nous ont légué que des témoignages épars et muets. » [21]

Un des traits de cette âme grecque est bien révélé par le comportement d'Ulysse, dans l'*Iliade* (Λ, 400 ff.) : lorsqu'il se retrouve seul face à l'ennemi, Ulysse ne tergiverse pas, « il ne peut que prendre acte que sa décision est déjà là, et qu'il ne peut s'y soustraire » [22]. Sa réponse, l'attaque, lui est dictée par « la naissance, le sang, l'essence » [23].
L'âme grecque ressemble donc à s'y méprendre à l'esprit allemand dont, en filigrane et par le jeu du parallélisme, un portrait nous est proposé ici : courage, mais aussi volonté de puissance et sens de la communauté. Bogner n'hésite pas à peindre les Grecs homériques comme des *Herrenmenschen* [24] à la conquête du monde méditerranéen. Se plonger dans l'âme grecque est donc tout sauf un loisir d'érudit. L'étude en est riche

de leçons pour un présent qui se retrempe dans un bain de volontarisme indogermanique :

> « Et si nous devons donner raison au principe fondamental de toute politique grecque, à savoir que le tout passe avant la partie, que la communauté précède l'individu en essence et en dignité, cette leçon de l'Antiquité ne doit pas être ignorée dans une heure décisive de l'histoire mondiale où une véritable communauté est à nouveau sur le point d'advenir. » [25]

Les cheveux blonds dans l'Antiquité : tribulations de dolichocéphales en Méditerranée

Si la psychologie a ses vertus, la reine des preuves demeure l'anthropologie raciale. Günther, nous l'avons vu, fait volontiers flèche de tout bois, mais c'est avant tout dans la paléontologie ou l'anthropologie historique qu'il va chercher ses plus fermes soutiens : le corps grec est convoqué ici comme épiphanie de l'ethnotype nordique.

Günther déplore d'abord la rareté du matériel humain observable, car les Grecs avaient la fâcheuse manie de souvent brûler leurs morts. En l'absence de crânes, il reste possible d'étudier les casques des guerriers grecs dont l'*Altes Museum*, à Berlin, recèle une importante collection. Ces casques révèlent des « formes céphaliques longues et minces » [26]. Les Grecs présentaient donc cette dolichocéphalie [27] caractéristique de la

race nordique : le Français Vacher de Lapouge [28], suivi et cité par Günther [29], avait le premier opposé l'homme dolichocéphale du nord à la vulgaire brachycéphalie [30] des autres races européennes, asiatiques ou sémitiques.
En l'absence de témoignages anthropologiques directs, Günther se tourne d'abord vers les sources littéraires de l'Antiquité. Le canon littéraire grec est mobilisé dans son argumentation, notamment l'*opus majus* homérique : « Les dieux et les héros de l'*Iliade* sont blonds, comme ceux de l'*Odyssée*. » [31]
Héros et dieux d'Homère présentent toutes les propriétés physiologiques, pigmentaires et anthropométriques de la race nordique. Seule une beauté nordique, celle de la belle Hélène pouvait rendre fous les Grecs au point de les précipiter dans une guerre de dix ans, note Günther, qui, enthousiaste, lui consacre un petit blason :

> « La beauté d'Hélène est abondamment décrite : ses cheveux blonds et fins comme la soie, ses yeux presque diaphanes, ses joues roses et ses lèvres rouges, sa peau d'une blancheur aveuglante, ses mains blanches et fines – toutes choses qui caractérisent la race nordique. » [32]

Non seulement la couleur de la peau et celle des cheveux des Grecs font signe vers le nord, mais aussi leur taille : « Les héros de la préhistoire grecque [...] avaient une haute stature » [33], note Günther, qui cite quantité d'autres textes en sus du corpus et du canon homérique : Hérodote, Pindare, Lucien, Aristote et bien d'autres sont convoqués à la barre de l'argumentation.

Günther ne disposait pas encore d'un utile instrument de travail, paru quelques années plus tard, toujours chez Lehmann, œuvre d'un collègue, Wilhelm Sieglin, anthropologue et professeur à l'Université de Berlin. Sieglin publie en 1935, l'année de sa mort, un ouvrage intitulé *Les cheveux blonds des peuples indogermaniques de l'Antiquité. Un recensement des témoignages antiques comme contribution à la question indogermanique* [34] . Après un propos liminaire d'une soixantaine de pages sur la question de l'origine nordique des Indogermains, Sieglin consacre 92 pages à un « Index des dieux et héros de l'Antiquité dont la couleur des cheveux est précisée, et des personnages dont la couleur des cheveux nous a été conservée ». Il y recense tous les personnages réels, fabuleux ou fictifs désignés comme blonds ou bruns dans la littérature antique. La référence indique avec précision le nom, la qualité du personnage et la source utilisée par l'auteur, travail considérable et harassant quand on songe que l'ouvrage compte près de 700 entrées de cette facture.

Ces prosopographies capillaires sont rigoureusement réparties en catégories critiques. Tous les peuples de l'Antiquité sont passés en revue : 1 / Hellènes ; 2 / Itales *(sic)*, 3 / Gaulois ; 4 / Germains et Suédois, mais aussi Juifs et Égyptiens. Les peuples grec et romain, dont les références sont particulièrement abondantes, sont dotés de sous-catégories : Sieglin les subdivise en « Dieux blonds », « Héros blonds », « Personnages historiques blonds », « Personnages fictifs blonds », reprenant les mêmes catégories pour ces pauvres diables de bruns.

La conclusion s'impose avec éclat, mais sans excès de surprise : Grecs, Romains, Germains, Suédois sont décrits comme étant majoritairement blonds. Les Juifs, eux, sont bruns : autre race, autre teinte. Par son acribie et son extrême souci d'érudition et d'acrimonieuse précision, l'ouvrage de Sieglin est peut-être ce que la raciologie de l'époque a produit de plus étonnant dans son caractère obsessionnel et vétilleux.

Le livre fait l'objet d'une longue et élogieuse recension dans l'édition du 15 mai 1935 de *Das Schwarze Korps*, l'hebdomadaire de la SS. Il est ainsi recommandé à la lecture d'un public bien plus large que le cercle étroit des universitaires. Le titre de l'article pointe immédiatement l'intérêt d'un ouvrage qui montre, preuves anthropologiques à l'appui que « La race nordique a conquis le monde » [35], et atteste d'un « combat du blond contre le noir » [36]. Le journal SS s'enthousiasme à l'idée que « ce peuple de Seigneurs qu'était le peuple grec était majoritairement blond » et que, à Rome, « la race des seigneurs des patriciens se différenciait des plébéiens par ses cheveux blonds ». La pratique des mariages mixtes entre les deux castes eut raison d'une blondeur hélas récessive qui céda le pas « aux cheveux bruns », de telle sorte que les Romaines de la décadence devaient décolorer leur chevelure au safran pour retrouver la pureté originelle de leurs ancêtres, ou porter des perruques fabriquées à partir des cheveux de leurs esclaves germaniques. On trouve un écho de ces considérations échevelées dans les propos privés d'Hitler, qui recèlent des commentaires sur les teintes capillaires des Romaines [37].

En sus de l'ouvrage de Sieglin, on constate qu'une intense expertise raciologique du matériel archéologique a été réalisée par les plus grands noms de l'anthropologie raciale, venus en aide aux historiens et raciologues de l'Antiquité. Ainsi de Eugen Fischer qui collabore avec Günther à la rédaction d'un ouvrage commun, intitulé *Profils allemands de race nordique*, publié en 1933 [38], qui présente une anthologie en images de profils allemands impeccables. Le même Fischer, qui se pique d'histoire ancienne et collaborera plus tard à des ouvrages traitant de la question juive dans l'Antiquité [39], collabore en 1933 à l'ouvrage commun d'archéologues allemands, leur apportant son regard d'anthropologue pour l'examen de restes humains retrouvés à Mycènes [40] et qu'il soumet à une exégèse raciologique minutieuse.

Après s'être prévalu de l'autorité de la linguistique, de l'anthropologie historique, de la mythographie et de la littérature, Günther se tourne, héritage winckelmannien oblige, vers l'histoire de l'art.

Tout au long de son propos, l'auteur jalonne son texte de bustes, statues et portraits de l'Antiquité, pour les soumettre à un diagnostic racial. Les illustrations produites au fil du texte sont accompagnées d'une légende lapidaire, un verdict racial qui tombe sans hésitation ni complaisance : les photographies représentées sont d'ailleurs souvent prises de face et de profil, ou de trois quarts, à la manière des portraits réalisés depuis Bertillon par l'identité judiciaire. Ainsi de l'illustration 18 produite page 34 : « Femme grecque anonyme (poétesse).

Nordique », ou de cette statue de Sophocle, qui passe lui aussi avec succès l'examen racial : « Sophocle. Nordique » [41] .
Les abondantes annexes *(Anhang)* qui viennent clore l'ouvrage présentent des portraits assortis de commentaires plus détaillés, véritables explications du texte facial. Tous les renseignements raciologiques que Günther prétend induire de la simple observation d'une sculpture laissent le lecteur pantois devant tant d'imagination. Dans un de ses grands élans d'inspiration physiognomonique, Günther commente ainsi le buste de l'un des personnages représentés :

> « Représentation de l'homme nordique lucide et puissant. Constante tension vers le surplomb sur le monde et les hommes, une expérience douloureuse trahie par le regard, une certaine résignation sereine, une certaine déception devant l'insuffisance des hommes qui l'entourent – une tension jamais démentie et une peine toujours présente, transmuées en une sérénité qui peut apparaître comme de la gentillesse dans la relation à autrui ; la puissance et la profondeur de son esprit nordique sont typiquement enveloppées d'une conscience distinguée de sa supériorité. » [42]

Les facultés d'analyse et d'induction dont fait preuve Günther confinent ici à la nécromancie, les morts et les statues devenant intarissablement bavards. Cependant, ce qui n'est à nos yeux que délire herméneutique est pour Günther une application conséquente du postulat raciste : le phénotype est l'expression d'un principe intime et intrinsèque, le sang, dont les qualités

conforment le corps, mais aussi la psyché. Du sang émanent la matérialité physique, l'esprit, les réalisations culturelles et artistiques d'une civilisation. L'induction du corps à l'esprit et de l'esprit au corps est donc pleinement légitime, car ces deux éléments sont procession du sang. Ces trois entités sont solidairement définitoires d'une identité unique et contraignante, celle de la race.

Si les hommes grecs et la virilité nordique restent l'objet principal du discours, les femmes ne sont pas oubliées. Günther remarque et se félicite que les femmes représentées par l'art grec possèdent des traits viriloïdes [43] . Le beau sexe de l'épopée a quelque chose de vigoureusement masculin. Cette prédominance de l'*animus* sur l'*anima* est, à l'en croire, un trait typique de la femme germanique, ce qui prouve une fois de plus l'origine nordique des Grecs. Pour exemplifier son propos, Günther avance le cas de l'épouse d'Ulysse, Pénélope et de la déesse guerrière Athéna :

> « Pénélope est une figure nordique du VII^e^ siècle avant notre ère [...]. Ces personnages du type de Pénélope, comme en connaissent également les épopées perses et germaniques, font penser, dans la poésie épique germanique, à des figures comme les Walkyries [...]. Athéna, la "déesse blonde aux yeux bleus" de Pindare est armée pour la guerre comme une Walkyrie. » [44]

Voilà donc l'Olympe annexé sans coup férir au Walhalla par un *Anschluss* mythologique rondement mené : les deux mythologies sont l'expression d'une même substance raciale.

Ainsi, également, des Amazones, comparées, comme les précédentes, à la Kriemhild du *Niebelungenlied* [45]. Le déterminisme biologique, la conséquence du sang à l'esprit, est donc convoqué pour fonder une manière de structuralisme mythographique avant l'heure.

Günther recourt par contre peu à la comparaison et à l'assimilation architecturales, un défaut que vient pallier son collègue Carl Schuchhardt, dans un article de 1933 consacré à « L'indogermanisation de la Grèce » [46] : la présence de cercles de mégalithes, de dolmens et de dômes de pierre sèche en Irlande, Angleterre, Bretagne et Grèce est une preuve de l'origine nordique des Grecs. Comme le dit Schuchhardt, ces édifices grecs ont leurs « frères et cousins, ou, plus exactement, leurs pères et oncles en Espagne, dans le nord de la France, en Irlande » [47]. Fort pédagogiquement, Schuchhardt propose au lecteur une chronologie claire, proche de celle des fascicules SS, des migrations indogermaniques en Grèce qui ont superposé un sang indogermanique à une population autochtone préexistante : « La première, l'achéenne (parce qu'elle a amené en Grèce les Achéens d'Homère) », s'est produite « vers 1800 avant notre ère » [48]. La seconde, « la migration dorique » [49], s'est déroulée « vers 1200 avant notre ère » [50].

Günther, comme tous les auteurs qui traitent de l'histoire raciale de la Grèce, n'omet jamais de préciser qu'il y a coexistence de principes raciaux en Grèce, entre les indigènes, pour la plupart des Pélasges, et les conquérants de race nordique [51]. L'art grec propose ainsi des représentations du type racial hyperboréen, mais aussi du contre-type oriental. La

distinction et la hiérarchie des races se matérialise dans une dualité des arts qui distingue l'art noble, la sculpture de marbre, de l'art vil de la poterie. L'art majeur, ou supérieur die *hohe Kunst*, « regarde vers le nord et représente les traits physiques et spirituels de l'homme nordique » [52], alors que l'art mineur *(Kleinkunst)*, ainsi que l'artisanat *(Kunstgewerbe)* sont inspirés et exercés par les types raciaux westique et oriental, par des « étrangers à la race et des esclaves [...] d'ascendance raciale orientale ou asiatique » [53] : ce matériau racial différent produit un art différent, tant il est vrai, encore une fois, que la différence d'apparence physique recouvre une altérité spirituelle ou mentale.

Apollon et Dionysos : le heurt de deux races

À cette dualité des arts correspond aussi à une dualité des dieux. Dans un petit livre publié chez l'éditeur Lehmann, et qui se veut une charge pamphlétaire contre Nietzsche [54], flétri pour avoir exalté le principe dionysiaque, Karl Kynast, philosophe et historien de l'art, oppose terme à terme Apollon et Dionysos. Dionysos, dieu oriental et chtonien, dieu du corps, des sens et de la transe, est l'antithèse d'Apollon, dieu nordique et céleste, dieu de l'intelligence et de la maîtrise. Le culte dionysiaque, qui est fondé sur la perte de conscience produite par une excitation des sens, procède donc d'un principe racial allogène, non soluble dans la nordicité grecque, alors que Nietzsche faisait, à tort, de l'union d'Apollon et de Dionysos la

condition nécessaire et suffisante de l'émergence d'une culture hellénique [55].

Dionysos est un dieu obscur et opaque, le dieu de la nuit bacchanale où se déploie la transe, tandis qu'Apollon est le dieu solaire, *phoibos*, « c'est-à-dire le pur, le clair, le lumineux » [56] : « Dionysos est un dieu nocturne, le dieu de la démesure exubérante et sauvage, alors qu'Apollon est le dieu de la lumière, de l'ordre, de la mesure harmonique. » [57]

Le culte bacchanal repose sur le déchaînement des sens, sur le trouble d'un corps livré au désordre des affects et à l'excitation extatique. Il est donc « né d'un sang et d'un esprit non nordiques » [58], propre à une humanité totalement dominée par ses passions, livrée à la détermination naturelle de ses pulsions, avant tout libidineuses : telles sont les caractères des races inférieures du Midi et de l'Orient, plus proches de l'animalité, et définies en propre par l'excès des instincts, alors que l'homme nordique est tout mesure et maîtrise. En dernière analyse, le culte dionysiaque est un culte féminin, passif, le culte de l'abandon aux sens, au *thymos*. Les bacchanales sont d'ailleurs infestées de « femmes et d'esclaves ! Tout le contraire de l'homme hellénique, qui appartient à ce peuple de seigneurs nordiques » [59]. Les races du sud et de l'est consacrent d'ailleurs le matriarcat, la matrice et la matrie *(Mutterland)*, alors que les peuples du nord sont patriarcaux et parlent de patrie *(Vaterland)* [60], ce que rappelle également Darré [61]. Apollon, dieu nordique, est, au contraire, une affaire d'hommes et de *logos*, de maîtrise active, et non d'abandon servile ou féminin à la passion.

L'opposition entre apollinien et dionysiaque repose donc bien sur une antithèse de races et recouvre l'opposition entre « culture et barbarie » [62], humanité et animalité : si Dionysos est le dieu du cri, le cri de la transe, de l'orgasme et de l'orgiasme, Apollon est le dieu du chant, vivant déploiement harmonique de la mesure mathématique [63].

La thèse de Kynast, qui consiste à opérer une axiologie des dieux et des races, est citée par Schemann [64] et Günther. Repris et citée [65] par Rosenberg dans le *Mythe du xx^e siècle*, elle est également résumée par un cahier de formation idéologique du Parti [66], qui lui donne donc une large publicité.

Rosenberg fait de la double polarité Apollon-Dionysos une conséquence de la schizophrénie raciale et spirituelle des Grecs, tiraillés entre leurs origines nordiques et les ferments allogènes qui, depuis leur installation sur une terre étrangère du Sud, se sont insinués dans leur sang : « L'homme grec était déjà scindé, devenu presque étranger à lui-même, il flottait entre des valeurs propres à sa race et une disposition spirituelle étrangère. » [67] D'un côté se trouvent les dieux de lumière et de clarté, principes du bien, du beau et du bon, les « figures lumineuses *(Lichtgestalten)* d'Apollon et de Pallas Athéna » [68], de l'autre, diamétralement opposé au *Lichtgott* Apollon « aux blonds cheveux » [69], Dionysos, dieu de la nuit [70], qui « entre en étranger, racialement et spirituellement, dans la vie grecque », à tel point qu'il incarne, par son étrangeté psychique et physique, « la dégénérescence nordique » [71].

Alors qu'Apollon et Athéna, dieux solaires, régissent l'harmonie, la maîtrise et la mesure qui gouvernent la psyché et

la cité grecque, Dionysos introduit la barbarie dans l'enceinte de la cité : Rosenberg fait le tableau pompier de la sauvagerie dionysiaque, décrivant avec des accents de péplum le rugissement orgiaque et orgasmique de la bacchanale, « à la lueur fébrile des flambeaux, dans un vacarme métallique, accompagné de tambourins et de flûtes » [72], avant que les bacchantes, abandonnées à la tyrannie de leurs sens, ne déchirent à pleines dents de la chair sacrificielle. Cette sauvagerie du déchaînement pulsionnel est aux antipodes de la souveraineté grecque, virilement affranchie de la tyrannie des sens :

> « Ces usages étaient en tout point l'absolu opposé de tout ce qui est grec, ils représentaient cette religion de la possession qui régnait dans tout l'est de la Méditerranée, portée et diffusée par les races et conglomérats raciaux africano-asiatiques. » [73]

Le *colluvies* romain : souche nordique et couches allogènes

La seconde partie de l'ouvrage d'Hans Günther, consacrée à l'histoire raciale du peuple romain, répond au même modèle que les développements consacrés à la Grèce.
Les Romains sont « également d'origine raciale nordique » [74]. Günther, citant des linguistes, en veut pour preuve que « les fondements de la langue italique et de la langue germanique sont proches » [75]. Les italiques nordiques sont issus, selon lui,

« de la région du Danube moyen et supérieur » [76], ce qui n'en fait pas pour autant des nordiques purs. En effet, si tout ce qui s'est fait de grand à Rome est évidemment dû au caractère nordique prédominant des vieux patriciens romains, il ne « faut pas se les représenter comme purement nordiques ». Il est en effet probable que « sur leur route à travers les Alpes de l'Est, ils aient pris quelques traits ostiques mineurs » [77]. Günther montre donc nuances et réserves sur la nature et les caractères raciaux des vieux Romains, suivi en cela par ses lecteurs et épigones du monde de la raciologie allemande de l'époque.

Ludwig Schemann [78], docteur en histoire romaine et professeur d'anthropologie raciale à l'Université de Fribourg, traducteur et biographe de Gobineau, porte ainsi un regard sévère sur le métissage de la Rome des origines, coupable de ne pas être aussi pure que la Sparte dorienne.

Il définit la Rome originelle comme un « *colluvies*, un mélange et un désordre, la confluence de masses humaines, et pas vraiment du meilleur choix » [79], en citant Quintus Cicéron, avocat et frère du célèbre auteur de versions latines : « Roma civitas ex nationum conventu constituta. » [80] Une cité bigarrée dès l'origine, une « création complètement artificielle » [81], donc, qui est définie, par rapport et par opposition à la pureté nordique des Grecs, par sa « bariolure », une caractérisation que les raciologues italiens réfutent vigoureusement à partir de 1938 [82].

Cette bigarrure n'empêche pas l'élément nordique de se manifester. Lui seul est garant et caution de la grandeur de Rome, puis de l'Empire :

> « La grandeur historique des Romains est inextricablement liée à leur souche nordique [...]. Les figures les plus marquantes et les plus décisives de l'histoire romaine révèlent cette origine de manière pleinement évidente. Les fondateurs de Rome évoquent, malgré toute la brume de légendes qui les entoure, les peuples du nord les plus originels [...]. » [83]

Suivent, dans une blonde et bleue galerie des ancêtres, « Caton, un roux aux yeux bleus (Plutarque) », Sylla, qui « était d'une blondeur d'or et avait les yeux bleus », et César, « un homme du nord à peine mélangé », tandis que, par la suite, « les empereurs vraiment créateurs ont été de sang nordique » [84] .

La thèse de Günther sur l'origine et le caractère nordiques des Grecs et des Romains est reprise et réitérée par de nombreux ouvrages, qui diffusent la vulgate raciologique avec une docile application. Ainsi d'Otto Reche, auteur en 1936, chez Lehmann, d'un ouvrage, *Race et patrie des Indogermains* [85] , qui reprend et reformule sans originalité les thèses de Günther, de même que deux chapitres d'un opus collectif de 1937 intitulé *L'Histoire de l'Europe : un destin racial*, qui reproduisent sans discussion ni distance le propos günthérien [86] .

On trouve parfois quelques microscopiques débats entre ces textes, touchant notamment les nuances mineures qui peuvent porter sur la provenance géographique précise des Hellènes. Contrairement à Günther, qui propose le nord de l'Allemagne et le sud de la Scandinavie comme foyer originel, l'historien de l'Antiquité Fritz Taeger avance pour sa part l'hypothèse

danubienne [87]. Le consensus sur la mutuelle participation à une commune indogermanité reste, quant à lui, infrangible.

Athènes, Rome, Berlin : la *translatio studiorum et imperii* vue par le NSDAP

L'affirmation du caractère nordique des Grecs et des Romains est reprise avec insistance et conviction par les autorités du Parti. Cette question *a priori* confidentielle et absconse est relayée au niveau politique avec une insistance qui surprend : pourquoi le discours des plus hautes autorités du Parti nazi, puis de l'État, fait-il preuve d'un tel intérêt pour des questions à première vue bien érudites ?
On s'étonne de la publicité qui leur est faite, on s'étonne d'entendre Rosenberg, ou Hitler en personne, pérorer et disserter, en public comme en privé, sur la nature nordique des Grecs et des Romains.
Que les Grecs de l'Antiquité et les Allemands contemporains participent de la même substance raciale, Rosenberg en veut pour preuve cet instinct qui nous fait reconnaître comme germanique tout ce qui est grec et rejeter tout ce qui porte la marque de la Syrie et de Babylone :

> « La conscience d'origines européennes et la distinction entre l'ancien et le nouveau sens de l'histoire nous ont permis de faire le tri, d'opérer une sélection et de rejeter avec certitude et pour toujours comme étranger ce qui nous vient de Syrie et de Babylone. Dans le même temps, la vénération de

> l'Antiquité grecque dans l'histoire allemande nous montre que l'instinct ne s'est jamais endormi, malgré d'autres doctrines. Cet instinct nous fait reconnaître comme spirituellement et physiquement apparenté tout ce qui est lié au nom de Parthénon. » [88]

Rome n'est pas oubliée : « Qui dit ancien romain dit nordique » [89], rappelle Rosenberg. La race germanique-nordique ne s'est pas contentée de créer ces civilisations, elle les a aussi périodiquement régénérées. La Grèce a été, à intervalles réguliers, revigorée par des apports de sang nordique neuf issus de nouvelles vagues d'immigration aryenne, qui ont constitué autant de renforts dans la lutte qui l'opposait à l'Asie Mineure, et dont certains tentent une chronologie :

> « Les forces nordiques, amenuisées par le combat, étaient renforcées par de nouvelles vagues d'immigration. Les Doriens, puis les Macédoniens veillaient sur ce sang blond et créateur. »

La Grèce marque aux yeux de Rosenberg l'apogée de l'excellence raciale et culturelle du nord :

> « Le rêve de l'humanité nordique s'est réalisé de la plus belle manière en Grèce antique. L'homme nordique, vague après vague, surgit de la vallée du Danube, et recouvre dans une nouvelle création la population originelle, les immigrés aryens et non aryens. On constate que la civilisation

mycénienne des Achéens est déjà nordique de manière prédominante. »

Rome a été également régénérée par des flux d'un sang venu de Germanie. Rosenberg décrit les envahisseurs germains comme un facteur, un ferment de résurrection de la Rome aryenne des origines. Ils sont un sang nouveau qui vient renforcer l'élément nordique affaibli à Rome par une tolérance coupable envers l'étranger :

« Quand, bien plus tard, les Germains décidèrent d'offrir leurs services à ces empereurs faibles, dégénérés, entourés de bâtards impurs, il régnait dans leur âme le même esprit d'honneur et de fidélité que chez l'ancien Romain. »

L'immigration de cette vague germanique, qui allait submerger l'Empire romain, constitue pour Rosenberg comme une refondation de Rome. En 753, sa fondation avait été due à des Germains venus du nord. Les soldats germains qui commencent à peupler l'Empire et à constituer les légions d'auxiliaires sont désormais le fondement de l'Empire et du pouvoir :

« Campagne après campagne, la tactique romaine se montre impuissante face à cette force originelle qui est à l'œuvre. Des "esclaves" blonds et gigantesques font leur apparition à Rome, la beauté germanique devient à la mode dans ce peuple décadent et sans idéal. Des Germains libres sont désormais chose courante, et leur fidélité de soldats devient de plus en plus le meilleur soutien de César [...]. À l'époque de

> Constantin, la quasi-totalité de l'armée romaine est germanique. »

Cette présence germanique réconcilie la cité avec ses origines nordiques, après une longue décadence raciale :

> « Isolés des Romains par les législations matrimoniales et par leur foi arienne, les Goths, puis, plus tard, les Lombards, ont eu le même rôle créateur que, jadis, cette première vague nordique qui avait bâti la vieille Rome républicaine. » [90]

L'historiographie allemande a toujours répugné à faire de ce que les Français appellent les « invasions barbares » des… invasions de barbares, précisément, fossoyeurs de l'Empire romain. Significativement, les historiens allemands ne parlent pas, comme leurs collègues français, de « grandes invasions », mais de « migrations des peuples », de *Völkerwanderungen*. Le terme d'invasion dénote une attitude hostile : des barbares hirsutes et vêtus de peaux de bête mettent Rome à sac, violant ses matrones, pillant ses temples, et léguant à la postérité une foule de sujets commodes pour peintres pompiers. L'historiographie allemande insiste, quant à elle, sur le caractère progressif et continu qu'a constitué le mouvement lent des migrations germaniques : les peuples du nord se sont agrégés à l'Empire par des *foedera*, ils sont progressivement venus s'y installer. Les nazis poussent à son terme cette réhabilitation des Germains : bien loin d'être les destructeurs de l'Empire, ils en ont été le ferment de régénération biologique. L'Empire s'est ensuite naturellement déplacé de Rome vers le

nord, avec Charlemagne, puis Othon. Cette régénération raciale de l'Empire ne fut cependant pas suffisante : Rome a succombé, comme la Grèce, aux assauts de races hostiles, comme nous le verrons plus tard [91] .

La reformulation nazie du mythe aryen établit donc une identité de substance entre les peuples grec, romain et germanique. Tous trois sont des rameaux d'une race originelle commune, la race nordique. Le rameau germanique étant demeuré sur les terres de ses ancêtres pour garder le sol de la patrie, il existe un quasi-rapport de filiation entre germanité, grécité et romanité : la germanité nordique a engendré la grécité et la romanité, qui, en retour, ont fécondé la germanité, l'idée compte désormais au nombre des évidences. Dans un de ses propos de table, Hitler déclare : « Quand on nous demande qui sont nos ancêtres, nous devons répondre : les Grecs. » [92]

Le soleil, la cruche et le Parthénon : la théorie du climat contre l'arriération germanique

Comment, dès lors, expliquer le surprenant décalage dans les niveaux de civilisation d'Athènes et de Rome par rapport aux primitifs Germains des forêts ?

Hitler fournit et développe abondamment une réponse à cette question. Dans *Mein Kampf*, il conteste tout d'abord le fait que les Germains aient été totalement arriérés, ce que lui-même n'était pas loin de penser, mais qu'il ne pouvait, pour des raisons politiques évidentes, écrire aussi brutalement qu'il se

permet de le dire, nous le verrons, dans ses propos privés. Dans *Mein Kampf*, il se récrie vertueusement :

> « Il est totalement inepte de désigner les Germains de la préhistoire comme des barbares, comme dépourvus de culture. Ils ne l'ont jamais été. Ce fut la dureté de leur patrie nordique qui retarda le développement de leurs facultés créatrices. S'ils avaient migré, abstraction faite de l'Antiquité, dans les contrées plus tempérées du Sud, et s'ils avaient trouvé dans des peuples inférieurs le matériel humain et un auxiliaire technique, alors la faculté créatrice qui sommeillait en eux se serait épanouie à un niveau d'excellence comparable à celui des Grecs. » [93]

Hitler sollicite ainsi la théorie des climats chère à l'ethnographie classique, d'Aristote à Montesquieu. Aristote expliquait déjà que les Grecs, qui habitent la zone tempérée du monde, possèdent un naturel harmonieux et équilibré, aussi éloigné des extrêmes que le sont leurs cieux. Plus tard, Poséidonios d'Apamée [94] a établi une typologie des peuples par zone climatique. Pour ces deux auteurs, comme pour leur lecteur Montesquieu, les conditions climatiques déterminent, à population comparable, le niveau de développement d'une civilisation. Par ailleurs, la métaphore botanique sous-jacente ici dicte l'imparable évidence intuitive du propos : une plante pousse mieux sous le soleil de Toscane que dans les brumes du nord.
Dans un propos privé de 1942, Hitler reprend cette idée pour la développer :

> « On sait aujourd'hui pourquoi nos ancêtres n'ont pas émigré vers l'est, mais vers le sud : toute la région située à l'est de l'Elbe ressemblait comme deux gouttes d'eau à ce que la Russie est à nos yeux. Ce n'est pas pour rien que les Romains ont eu peur de franchir les Alpes, ni que les Germains sont descendus là-bas. » [95]

L'est de l'Europe est donc décrit sous un jour peu flatteur. C'était, dans l'Antiquité, un pays repoussant, ce qui explique que les Germains, contrairement aux nazis, n'aient pas considéré que la conquête de leur *Lebensraum* les y menait naturellement : le tropisme était austral, non oriental.
Il n'est pas rare qu'Hitler décrive de la sorte l'Allemagne elle-même, comme dans ce propos privé de janvier 1942 : « Notre pays était un pays de chien » [96], voire de cochon, l'allemand recourant à la métaphore porcine plutôt que canine [97]. À entendre Hitler, une expédition en Prusse orientale aurait réjoui les Romains autant qu'un transfert sur le front de l'Est un soldat de la Wehrmacht :

> « Une affectation en Germanie était pour le Romain quelque chose de comparable à ce qu'a longtemps été pour nous une mutation à Posen. Imaginez : de la pluie tout le temps, toute la région transformée en marécage [...]. Ce pays était froid, humide et brumeux. » [98]

L'Allemagne offrait donc, dans l'Antiquité, une image qui était l'exact contrepoint des régions méditerranéennes, ces contrées

chaudes et lumineuses où l'esprit nordique a pu s'épanouir avec fertilité, puissance et grâce.
Hitler a lu la *Germania* de Tacite, qu'il cite parfois dans ses discours et propos privés [99]. Il en reprend volontiers les préjugés géographiques et climatiques. Tacite, qui n'a jamais vu la Germanie antique et qui ne la connaît que par légionnaires et marchands interposés, décrit cette région comme un pays âpre et inhospitalier, sans beauté ni aménité pour qui l'habite ou la visite. Le Méditerranéen évoque avec répulsion cette « Germanie [...] aux terres sans attraits, au ciel désolé, triste à cultiver autant qu'à voir » [100]. Tacite aggrave son réquisitoire météorologique et esthétique dans le passage suivant :

> « Cette terre, même si elle est variée dans ses paysages, reste dans l'ensemble bien horrible avec ses forêts, bien affreuse avec ses marais, plus humide que les Gaules, plus venteuse que la Norique et la Pannonie. » [101]

Hitler acquiesce à cette répulsion du Romain pour la primitive Germanie. La Germanie antique était, à ses yeux, en tous points semblable à l'image désolante que la Russie contemporaine, défigurée par la tyrannie soviétique, offre aux troupes allemandes :

> « Quand nos soldats disent que l'est est affreux, eh bien, pour les Romains, dans l'Antiquité, c'est toute l'Europe du Nord qui était atroce, mais l'Allemagne a perdu cet aspect de désolation ! L'Ukraine s'embellira de la même manière, dès que nous aurons commencé à y travailler. » [102]

Ces propos de l'automne 1941 et de l'hiver 1942 se font l'écho des rapports du front de l'est et expriment l'espoir d'une colonisation à terme couronnée de succès : il est intéressant de constater que, au moment où les troupes allemandes se battent en terre soviétique, Hitler assimile totalement cette guerre à l'entreprise de conquête et de domination romaine.
La colonisation à l'est peut amender ces paysages, car si le déterminisme de la race est infrangible, celui du climat peut souffrir quelques aménagements, pour peu qu'une volonté créatrice se mette à l'œuvre. Toute aide du destin est cependant bienvenue, sous la forme d'une modification atmosphérique, par exemple. L'Allemagne s'est enfin développée, poursuit doctement Hitler, parce que les influences tempérées du sud ont pu, à la faveur des déboisements médiévaux, franchir les Alpes. Sans la douceur de ce fantaisiste effet de foehn, l'Allemagne serait sans doute demeurée ce pays âpre, rude et froid qui révulsait les Romains :

> « Nous vivons aujourd'hui de ce que l'Italie n'a plus d'arbres. Sans cela, les vents du sud et leur douceur ne viendraient pas jusqu'à nous. Il y a deux mille ans, par contre, l'Italie était encore un pays de forêts, et imaginez à quoi notre pays ressemblait sans les déboisements, les villages, les routes, les villes ! » [103]

On s'explique mieux, désormais, le *take off* culturel des Germains : ils ont pu rattraper leur retard sur les Grecs et les Romains grâce à l'effet bénéfique de vents, auparavant bloqués par de denses futaies italo-alpines.

D’autres représentants de l’humanité nordique ont été plus chanceux plus tôt. Ayant eu l’heureuse idée de migrer vers le sud, ils ont pu créer des civilisations florissantes et rayonnantes. Comme une plante, décidément, l’Indogermain a besoin de soleil pour opérer sa photosynthèse culturelle :

> « Le Germain avait besoin d’un climat ensoleillé pour pouvoir développer ses facultés. En Grèce et en Italie, là, l’esprit germanique a pu se développer ! » [104]

Un climat défavorable a retardé le développement du génie germanique au nord :

> « Après de nombreux siècles, il a enfin pu se créer une existence digne également dans le climat du nord. Le savoir lui a été utile dans cette tâche. » [105]

Les considérations atmosphériques d’Hitler visent à rendre raison d’un retard culturel cuisant pour les Allemands contemporains. D’autres, comme Paul Schultze-Naumburg, se sont essayé à avancer des explications moins fumeuses du décalage existant entre les peuples de l’Antiquité et leurs cousins germains. Pour l’historien de l’art, la question n’est pas : pourquoi y avait-il un tel fossé culturel entre peuples racialement apparentés ? mais : pourquoi possède-t-on si peu de témoignages de l’excellence culturelle germanique, c’est-à-dire pourquoi a-t-on conservé moins d’œuvres d’art des Germains que des Grecs ? Selon lui, « la raison en est […] purement matérielle » [106] : les Grecs travaillaient le marbre, les Germains le bois, périssable, ou le fer, sujet à la rouille [107] .

Le goût de l'Antique contre la germanomanie : Hitler face à la SS

On pourrait s'étonner de la sévérité d'Hitler à l'égard de la Germanie et de son histoire : tout à sa fascination pour l'Antiquité, romaine notamment, Hitler, malgré des concessions, n'éprouve que dédain pour la préhistoire germanique, si pauvre en réalisations culturelles, si stérile en art. Le Führer s'agace ainsi prodigieusement de l'obsession germano-maniaque de Himmler et des SS : l'histoire proprement germanique ne devient intéressante, à ses yeux, qu'à partir de la construction des cathédrales, du Saint Empire, puis de l'État prussien. La préhistoire germanique, dont Himmler est un si fervent amateur, ne vaut rien. Pire, son étude se révèle humiliante pour la fierté allemande.

Himmler lance des régiments d'archéologues de la SS à l'assaut des forêts de Germanie. Ils ont pour mission d'en excaver tous les témoignages de la civilisation germanique et de contribuer au rayonnement de la toute jeune science préhistorique, que son fondateur, Gustav Kossinna, qualifiait de « science éminemment nationale »[108]. La SS se dote d'une revue de qualité, *Germanien*, où les fouilles préhistoriques font l'objet de fiers et réguliers comptes rendus[109].

Ces recherches sont vues d'un fort mauvais œil par l'amoureux de l'Antiquité qu'est Hitler. Les résultats de ces fouilles consternent le Führer, qui y voit une humiliation plus qu'une exaltation de la germanité. La germanomanie d'Himmler et des SS suscite des sarcasmes peu charitables de sa part :

> « Alors on trouve un crâne, et tout le monde s'extasie : voilà à quoi ressemblaient nos ancêtres. Qui sait si l'homme de Neandertal n'était pas tout simplement un singe ! [...]. Quand on nous demande qui sont nos ancêtres, il faut toujours répondre : les Grecs » [110] ,

et non brandir victorieusement les ossements de quelque pithécanthrope saxon.
Il est inutile et nuisible de déterrer des crânes en Allemagne pour connaître la conformation des ancêtres de la race, puisque c'est la pierre de la statuaire grecque qui en livre déjà témoignage : « Les Grecs étaient aussi des Germains » [111], rappelle tranquillement Hitler, qui assimile directement grécité et germanité sans passer ici par la médiation du concept de nordicité, révélant ainsi son surprenant, mais constant amateurisme en matière de questions raciales [112], ainsi que son goût prononcé pour l'amalgame et le raccourci.
Tout ce que les archéologues de Himmler parviennent à mettre au jour laisse parfaitement froid le Führer qui se livre, en toute bonne méthode, à un exercice de critique historique :

> « Je suis très sceptique quand on me montre tout ce qui a été trouvé dans nos contrées : ces objets ont souvent été produits dans un tout autre endroit. Les Germains des côtes maritimes ont reçu ces objets en paiement de leur ambre. » [113]

Pire, les résultats de ces recherches sont, à ses yeux, accablants, et témoignent plus d'une incurable arriération que d'une

quelconque culture digne de ce nom :

> « Les Germains […] n'étaient pas plus évolués que, aujourd'hui, les Maoris, ce peuple de nègres néo-zélandais » [114] ,

appréciation rien moins qu'aimable de sa part.
Quoi qu'il en soit, et si l'on fait la part, dans ce qui précède, de l'exagération polémique et de l'agacement suscité par la germanomanie des SS, les Germains, selon lui, ne soutiennent pas la comparaison avec cette Antiquité grecque et romaine qui recueille tous ses suffrages :

> « Lors du déjeuner, le chef remarqua que l'on s'émerveillait toujours des excavations réalisées sur les lieux habités par nos ancêtres. Il ne s'en réjouit que médiocrement. » [115]

Suit la transcription au discours indirect libre des propos du Führer :

> « À l'époque où nos ancêtres fabriquaient des auges de pierre et des cruches en argile, tous ces objets dont nos préhistoriens s'esbaudissent, c'est l'Acropole que les Grecs bâtissaient. » [116]

Pour Hitler, il ne fait donc aucun doute que ce sont bien la Grèce et Rome, fondées par des peuples nordiques, qui ont été créatrices de culture en Europe :

> « Les créateurs effectifs de culture, non seulement dans les derniers siècles avant notre ère, mais aussi au I^er^ millénaire après la naissance du Christ, ont été les peuples méditerranéens. Cela nous semble parfois invraisemblable, car nous jugeons les peuples de la Méditerranée d'après l'état où nous les trouvons aujourd'hui. C'est une erreur de perspective. » [117]

La comparaison entre les Grecs et les Germains, ce parallèle déjà évoqué entre les cruches d'argile et le marbre de l'Acropole, est atterrant :

> « À une époque où d'autres possédaient déjà des routes pavées de pierres, notre pays n'offrait aucun signe de culture. Seuls les Germains qui ont pris la mer ont fait œuvre de culture. Les Germains qui sont demeurés en Holstein sont demeurés de parfaits idiots pendant deux mille ans, alors que leurs frères, qui avaient émigré en Grèce, faisaient route vers la civilisation. » [118]

Cette civilisation va venir nourrir, en retour, une germanité demeurée prisonnière des brumes du nord. Par le contact avec Rome, l'esprit germanique va se nourrir de ce génie qui a éclos au soleil du sud. L'humanité nordique n'est donc valorisée par Hitler que dans ses variantes grecque et romaine, et la germanité primitive ne trouve grâce à ses yeux que pour autant qu'elle a su apprendre de Rome. La figure germanique et héroïque d'Arminius, par exemple, n'est pas tant exaltée comme incarnation d'une pure germanité que comme celle

d’un disciple particulièrement doué de Rome et de la civilisation latine. Le chef germain, vainqueur, en 9 avant notre ère, du général Varus au Teutoburger Wald, n’est pas célébré par Hitler comme un massacreur de légions, mais comme un Germain qui a su être l’émule et l’élève de Rome, en apprendre l’intelligence tactique et culturelle, et opérer ainsi une synthèse latino-germanique :

> « Si les Romains n’avaient pas engagé les Germains dans leur armée, le paysan germain ne serait jamais devenu le soldat entraîné qui les a anéantis par la suite. On le voit très clairement dans l’exemple d’Arminius, commandant de la Troisième légion romaine, qui a acquis des Romains eux-mêmes, dans ses jeunes années, les compétences et l’expérience militaires qui lui permirent de les battre. Ses compagnons de lutte eux-mêmes furent des Germains qui ont accompli, à un moment ou à un autre, leur service dans les légions romaines. » [119]

Ce n’est donc pas en soi que Arminius-Hermann est une figure remarquable de l’histoire allemande. Hitler n’en fait pas le Germain farouche dressé pour l’éternité, à Detmold, contre l’envahisseur romain, incarnation d’une germanité libre et courageuse qui fait front contre toute intrusion. Arminius est bien plutôt, de même que ses compagnons d’armes, un passeur culturel, un relais entre Rome et la Germanie, médiation comparable à celle que représentèrent les Gallo-Romains pour la France.

Il n'est donc pas surprenant que la célébration sans nuance de la germanité par Himmler et les SS agace Hitler. C'est avec un humour féroce qu'Hitler se gausse de la germanomanie des SS, qu'il désapprouve et ridiculise en privé comme en public, fustigeant ce goût d'un folklore passéiste et rétrograde qui exalte des primitifs oligophrènes. Dans un de ses discours, il les accable d'une ironie cruelle et avoue n'éprouver aucun désir de revêtir à nouveau « une peau d'ours pour reprendre le chemin des migrations germaniques » [120] :

> « Nous sommes des nationaux-socialistes et nous n'avons rien de commun avec cette idée *völkisch* [...] ni avec ce *kitsch völkisch* petit-bourgeois, ou avec ces barbes abondantes et ces cheveux longs. Nous avons tous coupé nos cheveux bien court. » [121]

L'exubérance pileuse est sauvagerie, la nuque bien dégagée des Romains et des SA est civilisation.
Hitler se fait donc l'écho, en privé comme en public, des préjugés les plus humiliants sur les Germains des origines, préjugés que la jeune science préhistorique germanique tente de combattre, aidée en cela par la presse des SS : les clichés sur l'aspect vestimentaire et capillaire des Germains, repris par Hitler, font d'ailleurs l'objet d'un article spécifique de la presse SS, qui s'élève contre

> « une représentation tendancieuse de nos ancêtres en peaux de bêtes, avec des casques à cornes et de longues barbes

florissantes. La science allemande contredit tout cela depuis bien longtemps » [122] .

On ne compte plus les articles que *Le Corps noir* consacre à déconstruire tous les clichés qui accablent la prétendue arriération germanique [123] . Certains de ces articles opèrent un habile détour par la critique des textes antiques qui ont véhiculé les clichés du barbare à peau de bête et casque à corne, comme cette série de quatre articles intitulée « Propagande haineuse dans l'Antiquité » et publiée en 1935 : des sources antiques y sont sollicitées et mobilisées pour infirmer le stéréotype péjoratif et réhabiliter des Germains victimes d'une campagne de dénigrement presque systématique de la part des auteurs grecs et romains. Ainsi, si Strabon fait mention de sacrifices humains chez les Germains, ni César, ni Plutarque ne le rapportent. Poussant loin la discussion philologique, l'article conteste une traduction reçue de la *Germania* de Tacite. Au chapitre XXXIX, l'auteur romain aurait parlé de sacrifices humains. Traduire *caedere* par sacrifier « relève pour le moins d'une inconséquente légèreté » : ce verbe peut signifier « battre, fouetter, jeter ». Tacite, s'il avait voulu parler de sacrifice humain, aurait recouru à l'un des innombrables verbes dont le latin dispose, comme *necare, interficere, occidere, interimere* [124] .

Un autre article du même hebdomadaire ss croit utile de relativiser la perspective romaine sur les Germains en précisant que

> « les Romains, qui sont à l'origine du discours chrétien sur la sauvagerie germanique, n'ont jamais été en contact qu'avec les avant-gardes migrantes et combattantes. Il n'est donc pas étonnant que les Germains leur soient apparus comme des combattants vaillants, mais de bien piètres bâtisseurs. Il a fallu attendre la science historique contemporaine, qui est allée exhumer les traces de nos pères là où les paysans sédentaires ont créé une haute culture, pour balayer tous les préjugés et voir enfin les Germains pour ce qu'ils furent : les éclaireurs de l'Occident » [125] !

« Pourquoi vouloir toujours rappeler au monde entier que nous n'avons pas de passé ? » : un complexe d'infériorité culturelle face à la Rome de Mussolini

L'écrasante supériorité culturelle de la civilisation gréco-latine ne faisant aucun doute, Hitler disqualifie les visées réactionnaires de la ss, qui souhaite, autour de son chef, ressusciter traditions, coutumes et cultes germaniques. Non seulement ces cultes et traditions étaient culturellement équivalents aux gris-gris des Maoris, mais encore cette mythologie a disparu naturellement parce qu'elle devait mourir :

> « Il me semblerait totalement ridicule de faire célébrer à nouveau le culte de Wotan. Notre vieille mythologie était dépassée, elle n'était plus à même de vivre quand le

> christianisme est advenu. Ce qui est mûr pour la mort disparaît toujours ! […] Il n'est pas souhaitable d'abêtir l'humanité entière. » [126]

Hitler fulmine contre les idéologues qui ne jurent que par la résurrection de l'antique germanité, comme dans ce propos, cité par Hermann Rauschning :

> « Ces Professeurs et ces imbéciles, qui font dans leur coin leur petite religion nordique, me gâchent tout. Pourquoi est-ce que je le tolère ? Parce qu'ils aident à détruire. C'est tout ce que nous pouvons faire actuellement. Ils mettent la pagaille. Le désordre est toujours créateur. En soi, tous ces machins n'ont aucune valeur. » [127]

Autant, donc, pour l'obsession germanique des ss et de tous les agités du casque à cornes.
Dans un propos privé rapporté par Albert Speer dans ses *Mémoires*, Hitler s'en prend nommément et directement à Himmler, dont la germanomanie n'est pas loin de l'excéder. Selon Hitler, les recherches archéologiques et les études menées par la ss ne prouvent qu'une chose, que les Allemands ne peuvent avoir de passé digne de ce nom s'ils ne se réfèrent qu'à la seule germanité. La revendication et l'annexion de l'héritage gréco-romain est indispensable pour inscrire l'Allemagne dans une longue et prestigieuse généalogie :

> « Pourquoi vouloir toujours rappeler au monde entier que nous n'avons pas de passé ? Cela ne suffit donc pas que les Romains construisaient déjà de grands édifices quand nos

ancêtres croupissaient dans des cabanes de boue ! Il faut encore que Himmler les fasse fouiller, ces villages boueux, et s'extasie devant le moindre tesson de poterie et la moindre hache qu'il trouve ! En faisant cela, nous prouvons seulement que nous en étions encore à nous jeter des massues de pierre à la figure, à nous accroupir devant des feux de camp, alors que la Grèce et Rome avaient déjà atteint un niveau très élevé de culture. Nous aurions toutes les raisons du monde de rester discrets sur ce passé-là. Au lieu de cela, voilà que Himmler le claironne sur les toits ! Les Romains d'aujourd'hui doivent ricaner de mépris devant ces découvertes. » [128]

La mise au jour d'un tel passé de barbarie et d'arriération aboutit plus à humilier l'Allemagne qu'à l'exalter. Les visées et recherches de la SS sont donc parfaitement et stupidement contre-productives. Chaque tesson d'argile découvert est une gifle supplémentaire administrée à l'Allemagne du haut du Parthénon ou du Colisée.

Admirateur inconditionnel de l'Antiquité romaine, Hitler était particulièrement sensible à toute comparaison avec l'Italie, d'autant qu'il éprouvait un certain complexe d'infériorité à l'égard de Mussolini, son maître en fascisme, qui avait réussi sa marche sur Rome dès 1922 alors que lui, Hitler, avait raté son putsch de 1923 et dû attendre dix ans supplémentaires avant d'accéder au pouvoir. Le portrait du Duce ornait le bureau du Führer à Munich : la première visite de l'élève nazi au maître fasciste à Venise en juin 1934, dans le contexte des tensions autour de l'Autriche et du Brenner, avait été une catastrophe pour l'image d'Hitler.

Mussolini, avant de se mettre à la remorque du III^e Reich à partir de 1936, jouait volontiers au mentor et rappelait souvent la dette du nazisme et de l'Allemagne au fascisme et à Rome. Ainsi, dans ce discours prononcé à Bari le 6 septembre 1934, qui fustige le racisme nazi et la race des seigneurs d'un ton cinglant et sans appel :

> « Trente siècles d'histoire nous permettent de regarder avec une souveraine pitié une doctrine venue du nord des Alpes, une doctrine défendue par la progéniture d'un peuple qui ignorait une écriture qui eût pu témoigner de sa vie, à une époque où Rome avait César, Virgile et Auguste. » [129]

Le même mépris vient frapper les réalisations architecturales du III^e Reich, que Mussolini considère avec dédain [130], ce qu'Hitler, plus tard, lui rendra bien, quand il qualifiera l'EUR romain de « copie sans intérêt ni force expressive » de sa propre architecture monumentale [131].

Un discours des origines de la race nordique ne peut donc se contenter de la seule référence à la germanité, au risque de manquer à sa vocation d'exaltation de l'identité germanique ou allemande. La vision nazie de l'histoire peut bien se réclamer d'un Moyen Âge prestigieux et d'une modernité rendue glorieuse par Frédéric II, mais l'Antiquité germanique pèche par manque de culture et de rayonnement. Il est donc vital d'exalter l'identité nordique en lui agrégeant le prestige des cultures antiques, grecque et romaine.

On constate chez Hitler toute la prégnance, à l'égard de l'Italie du Duce, de ce « complexe d'infériorité historique » [132] propre

à des Allemands honteux de leur passé reculé quand ils le comparent à l'Antiquité gréco-romaine. Son complexe est patent : il est ressassé et ruminé, toujours rappelé pour qu'il soit présent à l'esprit à titre de rappel, mais aussi de défi. Hitler se le formule, non par masochisme raciste, mais pour qu'il suscite une émulation : le Führer veut surmonter ce complexe dans l'espace, par une architecture néo-classique au gigantisme impérial et par l'édification d'un empire capable de rivaliser avec le précédent romain, et dans le temps, en dotant la race indogermanique d'une ascendance prestigieuse, ces conquérants venus du nord et créateurs de toute culture, susceptibles de fonder et d'affermir l'orgueil de la descendance.
On voit combien l'annexion de l'Antiquité grecque et romaine à l'histoire de la race indogermanique est solidaire d'une volonté de réhabiliter cette dernière en la parant de toutes les vertus des bâtisseurs de Colisées, dans ce fascicule de formation idéologique de la ss. Le texte rappelle que l'on a indûment présenté les Germains comme des demeurés, alors que

> « nous savons aujourd'hui que tous les progrès culturels décisifs ont été issus de notre espace nordique originel. En outre, les ancêtres des Grecs et des Romains, qui érigèrent jadis de puissants empires et de grandes cultures dans le bassin méditerranéen, sont venus de notre patrie nordique. À la phrase "Du sud vient la lumière", nous opposons celle-ci : le nord est le berceau de l'humanité aryenne, qui a façonné le visage de cette planète » [133] .

L'anticophobie surmontée? la création du département d'Antiquité classique au sein de l'*Ahnenerbe* de la SS

L'Antiquité classique a, pour les thuriféraires de la germanité éternelle, un statut problématique. Son prestige menace d'éclipser l'Antiquité germanique elle-même. Par ailleurs, ses liens avec l'humanisme et la *Bildung* issue des Lumières en font un héritage idéologiquement suspect : l'Antiquité peut être mésinterprétée comme la matrice d'un humanisme universaliste honni par les nazis [134] . Rosenberg, qui est plutôt germanomane qu'antiquisant, mais qui se plie au goût du Führer pour l'antique, le fait remarquer dans un de ses discours, où il fustige cette éducation abstraite des XVIIIe et XIXe siècles, qui prétendait transformer l'homme au mépris de tous les déterminismes biologiques et qui postulait l'universalité de l'humanité. Cette éducation humaniste et *aufklärerisch*, volontiers antiquisante, se fondait sur le rêve fumeux d'un humanisme abstrait, universel, qui consacrait la notion d'une humanité unique et monogénique [135] .

Pour les germanomanes, qui se recrutent particulièrement dans les rangs de la SS, l'Antiquité gréco-latine livre une concurrence déloyale à l'Antiquité germanique. Himmler reproche à l'Antiquité classique d'avoir été promue et exaltée pendant des siècles au détriment de l'héritage des anciens Germains.

Il s'interdit dans un premier temps de voir des manifestations de la race nordique au-delà des frontières du Reich. Himmler

est le grand prêtre d'une mystique du sol et du sang, de la terre et des morts : est germain ce qui naît et croît sur la terre de Germanie, fécondée par le sang des ancêtres. Le *Blut* germanique et le *Boden* nordique sont liés par une unité organique. Himmler encourage les recherches philologiques sur l'écriture runique, et crée de toutes pièces des célébrations mystiques inspirées des coutumes germaniques, se livrant à toutes sortes de considérations exaltées sur le sang et la race [136].

Autant, donc, la conception hitlérienne de l'histoire est intégratrice, autant celle de Himmler est hermétiquement close, arc-boutée sur le seul héritage germanique. Tandis qu'Hitler annexe l'Antiquité gréco-latine au patrimoine culturel et racial de la germanité, Himmler, lui, est retranché dans le périmètre étroit de la terre et des morts germaniques. Partisan fanatique d'un mythe aryen exclusivement nordique, Himmler se persuade que le berceau de la race se trouve dans cette *ultima Thule* évoquée par le géographe grec massaliote Pythéas [137], sorte d'Atlantide du nord, aujourd'hui disparue [138]. Himmler disqualifie donc tout ce qui vient du sud comme racialement impur et idéologiquement suspect. À ses yeux, la Méditerranée est un magma racial [139]. En outre, elle est le berceau de ce christianisme juif qu'il abomine. La SS, qui se montre soucieuse de recréer un culte et une mystique germaniques, veut éradiquer le christianisme palestinien et romain : « Ce qui est chrétien n'est pas germanique, et ce qui est germanique n'est pas chrétien. » [140] L'ordre noir doit se

préparer à un affrontement final avec le christianisme, qu'il s'agit de terrasser :

> « Nous vivons un âge d'affrontement ultime avec le christianisme. C'est une des missions de la ss que de donner au peuple allemand, dans les cinquante années à venir, des bases idéologiques propres et antichrétiennes pour conduire sa vie. » [141]

L'hebdomadaire ss *Le corps noir* recèle une grande quantité d'articles qui vouent Rome, dans la pluralité de ses connotations historiques, impériale, chrétienne, pontificale, aux gémonies de l'histoire.

C'est pour étudier et promouvoir l'héritage de la race germanique que Himmler fonde, le 1er juillet 1935, le *Deutsches Ahnenerbe e. V.* (héritage des ancêtres). Himmler souhaitait développer les recherches historiques et philologiques consacrées à la germanité, lancées dans une guerre de course qui leur permettrait de rattraper les acquis scientifiques et de dépouiller les positions institutionnelles des sciences de l'Antiquité. L'*Ahnenerbe* fut en effet conçue à l'origine comme une machine de guerre des archéologues et préhistoriens germanistes contre leurs collègues romanistes, classicistes et antiquisants, de même que le *Sonderstab Vor- und Frühgeschichte* de Rosenberg, créé en août 1940, que dirigeait le préhistorien Hans Reinerth.

La mission de l'*Ahnenerbe* est, explicitement, de constituer une science de la germanité *(Germanenkunde)* qui confère à cette dernière le prestige et la patine d'une Antiquité si possible plus

reculée que celle de Rome. Il s'agit, pour les savants de la SS, d'étayer et de valider scientifiquement cette proclamation du Reichsführer, prononcée à l'occasion de la *Julfest* de 1935, fête du solstice d'hiver solennellement célébrée par les SS [142] :

> « L'Allemagne est plus éternelle et plus ancienne, oui, plus éternelle et plus ancienne que Rome elle-même. » [143]

Les projets de Himmler se heurtant à l'ironie, voire à la réprobation publique du Führer, le chef des SS doit faire des concessions à l'anticomanie d'Hitler. Himmler fait à l'automne 1937 un voyage officiel en Italie où ses propres observations le rallient à la thèse du Führer. Captivé par la lecture de runes sur la *lapis niger* du forum romain, qu'il fait mouler et photographier, intéressé par la récurrence de la svastika comme motif décoratif dans la mosaïque romaine, Himmler décide de complaire aux marottes d'Hitler en créant un département nouveau au sein de l'*Ahnenerbe* qui aurait pour mission d'étudier l'Antiquité gréco-latine et de l'intégrer au patrimoine historique et identitaire de la germanité [144]. L'historien du mythe germanique Klaus von See note combien l'alliance politique et militaire entre l'Allemagne et l'Italie a facilité l'acculturation antique des SS en permettant de dépasser l'antithèse traditionnelle qui opposait les Germains d'Hermann aux Romains de Varus. Si l'image du Germain a été structurée par l'opposition au Romain depuis la redécouverte de Tacite au XV^e^ siècle, elle s'est ensuite reconstituée, à partir du XIX^e^ siècle [145], dans une opposition au sémite [146] : à l'antithèse Germain/Romain s'est substituée l'opposition Indogermain

(aryen)/Sémite. Cette mutation de paradigme, enfin concrétisée par une solidarité d'armes entre Berlin et Rome, a en outre suscité ces voyages officiels au cours desquels les hiérarques nazis ont découvert le prestigieux patrimoine antique italien, et permis les travaux de missions archéologiques allemandes en Italie.

Jusqu'alors, l'Antiquité gréco-romaine n'avait eu pour l'*Ahnenerbe* de la ss qu'un intérêt médiat ou tangentiel. Le projet de recherche général de l'Institut, daté d'avril 1937 et intitulé « Plan d'exploration de l'héritage germanique » [147] ne demandait guère aux classicistes que de recenser et commenter des textes antiques faisant mention des Germains. En quelques mois, l'intérêt du Reichsführer s'est éveillé et l'*Ahnenerbe* doit se doter d'une expertise antiquiste digne de ce nom, pour mieux explorer l'esprit et les œuvres de la race indogermanique. Dans une lettre de trois pages datée du 10 décembre 1937 et adressée à Walter Wüst, directeur de l'*Ahnenerbe*, Himmler rapporte son émoi à la visite des Antiquités romaines [148], dont il retire, sinon la propriété, du moins la jouissance intellectuelle à leurs dépositaires italiens :

> « Les musées en Italie recèlent d'innombrables choses, qui nous intéressent, du point de vue de l'aryanité. Les Italiens, eux, n'ont aucun intérêt pour ces choses-là. » [149]

La faible considération pour les Italiens, comme pour tout ce qui appartient de près ou de loin à la Méditerranée, est une constante chez Himmler, qui laissera violemment éclater son dépit et son mépris à la suite du revirement de juillet 1943,

attribuant le renversement d'alliance italien à un manque de courage, dû, en dernière instance, a un « problème de sang et de race », seul Mussolini, exfiltré par un commando SS, « porte et incarne la grande tradition romaine » [150] .
Ce nouvel intérêt scientifique et idéologique justifie la création d'une section de recherche à part entière au sein de l'*Ahnenerbe* de la SS :

> « Je vois ici la possibilité de creuser la question. Je vous charge de créer un département au sein de l'*Ahnenerbe*, qui aura pour tâche d'étudier l'Italie et la Grèce sous leurs aspects indogermaniques et aryens [...]. C'est une tâche très importante : elle suppose le traitement et l'étude de toutes les découvertes archéologiques passées et à venir. » [151]

Il précise ensuite les missions du département à venir. Cette nouvelle section procurera

> « la preuve exacte que les Romains, de même que, naturellement, les Samnites, les Ombriens, les Volsques, les Latins, etc., mais aussi sans doute une partie des peuples préromains, comme les Étrusques et les Sigules *[sic]*, proviennent du nord, qu'ils sont issus d'une migration de peuples aryens et indogermaniques venus de nos contrées de la mer du nord. Il faudrait le prouver également pour ce qui concerne les Grecs, dans toutes leurs composantes » [152] .

Cette lettre de mission prévoit donc un travail systématique visant à réunir toutes les preuves qui permettent d'intégrer la culture grecque et romaine à l'orbe de la race indogermanique.

À cette fin, il convient d'organiser des recherches archéologiques et philologiques *ad hoc* qui exalteront le génie indogermanique :

> « Le but de l'opération est de fournir précisément la preuve que cette humanité nordique et aryenne, issue de la matrice de l'Allemagne et de la mer du nord, a été présente dans presque tout le monde entier, et que, aujourd'hui du moins, cette humanité aryenne et germanique y a établi une domination spirituelle universelle. » [153]

Il s'agit donc, comme le précise Himmler dans une autre lettre, adressée au ministre de l'Éducation Bernhard Rust, de « mettre en évidence la contribution indogermanique dans la civilisation des Romains et des Grecs » [154] .
Des recherches archéologiques idoines, menées par l'*Ahnenerbe* de la ss, devront finalement permettre de doter la culture indogermanique de ce patrimoine matériel qui lui a été subtilisé par le vandalisme zélote des chrétiens. Si les terres germaniques ne conservent presque aucun témoignage de cette grande culture nordique qui a laissé tant de traces au sud, la faute en incombe à un fanatisme iconoclaste : il faudra « d'après les objets issus du passé aryen, qui ont été bien conservés en Italie et en Grèce, relativement épargnés par le christianisme, alors qu'ils ont été détruits chez nous, pouvoir compléter et expliquer [ces mêmes objets] » [155]. Les patrimoines romain et grec sont autant d'expressions de la culture aryenne. Pour qu'ils soient revendiqués avec légitimité et fierté par les Allemands contemporains, le lien entre

germanité, romanité et hellénité doit être exploré et démontré avec évidence, rigueur et exhaustivité par l'*Ahnenerbe*.

Les travaux effectifs de l'*Ahnenerbe* se révèlent moins ambitieux que le programme tracé par Himmler et se limitent essentiellement à la philologie. Walther Wüst nomme un latiniste, Rudolf Till, directeur *(Leiter)* d'un « Institut de formation et de recherche de philologie classique et de sciences de l'Antiquité », bientôt flanqué d'un helléniste, Franz Dirlmeier. On note, avec l'historien Volker Losemann, la faiblesse des moyens alloués à l'Institut de philologie classique de l'*Ahnenerbe*, dont le grand œuvre se résume à l'édition critique du *codex aesinas*, première source, redécouverte à la Renaissance, de la *Germania* et de l'*Agricola* de Tacite, et qui constituera le seul et unique volume de la série « Travaux de philologie classique et de sciences de l'Antiquité » de l'*Ahnenerbe*.

Les recherches archéologiques sont confiées à un collaborateur et correspondant de l'*Ahnenerbe*, Franz Altheim, dont les travaux répondent pleinement à la commande programmatique du Reichsführer. Altheim mène, de 1937 à 1942, avec la bénédiction du gouvernement italien, et pour le compte des ss, une campagne de fouilles dans le Val Camonica, vallée alpine située au sud du lac de Garde, dans le nord de l'Italie [156]. Il y découvre de nombreuses peintures rupestres, dont certaines sont adornées d'inscriptions runiques, qu'il compare avec celles découvertes dans le Bohuslän et en Östergötland, au sud de la Suède. De ces recherches et comparaisons, il tire deux ouvrages, *De l'origine des runes*

(1939) [157] et *L'Italie et la migration dorique* (1940) [158] qui exposent des conclusions sans surprise : la population originelle et civilisatrice de l'Italie est issue d'une migration indogermanique venue du nord de l'Allemagne ou du sud de la Suède, résultats qu'il résume dans un article publié en 1941 dans la revue *Die Antike*, « L'héritage indogermanique à Rome » [159]. Les arguments qu'il y avance ressortissent d'une surprenante méthodologie : la récurrence de la figure pariétale d'un homme armé d'une lance en Suède et au nord de l'Italie [160], de même que les parentés sémantiques que l'on peut mettre en évidence entre le latin *sibi* et le vieil haut allemand *selb* [161], prouvent assez que s'est produite dans le Val Camonica, et donc en Italie, « une vague de migration indogermanique en provenance de l'Europe du nord-ouest » [162]. Le postulat nordiciste reste l'axe de révolution de toute recherche archéologique et de tout discours de l'origine, alors que de telles découvertes pourraient tout aussi bien nourrir la thèse d'une parenté indo-européenne à partir d'une provenance géographique tout autre, comme le foyer centralo-asiatique de Dumézil ou la région de la mer Noire qui semble faire aujourd'hui le consensus parmi les indo-européanéistes [163].

Dans la revue *Germanien*, Franz Altheim publie une savante étude sur la rune de l'élan, présente en Suède et en Italie du nord, pour étayer la même thèse nordiciste : « Les représentations du sud de la Suède et du nord de l'Italie sont proches à un tel point que tout hasard est exclu. Elles ont pris le

même chemin du sud que tous les autres éléments de l'art pariétal *(Felsbildkunst)*. » [164]

Ces travaux ardus sont vulgarisés à l'attention d'un public de classicistes informés par la revue des *Neue Jahrbücher*, qui consacre un article en deux parties à « L'indogermanisation de l'Italie » [165] en reprenant les conclusions des premiers travaux de Franz Altheim. Outre ces publications, la revue *Germanien*, qui, comme nous l'avons vu [166], consacre bien des études à prouver la solidarité indogermanique des grandes civilisations de l'Antiquité, notamment en Orient et en Asie, publie un article sur l'indogermanité des Grecs, « La porte aux lions de Mycène, un symbole cultuel nordique » [167].

D'autres fouilles d'archéologie classique ont lieu au sein de la SS, à Olympie, car, pour étoffer le dossier de Berlin auprès d'un CIO qui aurait pu être tenté, sous la pression des opinions publiques internationales, de lui retirer les jeux, Hitler s'était avec empressement engagé à reprendre les campagnes de fouilles allemandes sur le site d'Olympie [168].

En sus du département d'antiquités classiques, une autre section de l'*Ahnenerbe* explore textes et données archéologiques dans le même esprit et aux mêmes fins, l'« Unité de recherche des sciences philologiques et culturelles indogermaniques-aryennes ». Sa publication la plus notable est une étude sur la parenté des croyances des populations italiques et germaniques. L'historien Werner Müller, qui livre une savante étude sur la symbolique du cercle et de la croix [169] chez ces deux peuples, note l'omniprésence de ces symboles qui, fondus et mêlés, aboutissent au dessein de la croix

gammée, croix et cercle à la fois, représentation non seulement des axes du monde et des quatre directions cardinales, mais aussi du cercle solaire et du cycle cosmique universel. La croix, le cercle et leur composition gammée sont ainsi l'expression d'un cosmos structuré et d'un culte solaire, caractères fondamentaux de l'imaginaire indogermanique et expression d'une communauté spirituelle et raciale qui lie les populations italiques, venues du nord, et leurs cousins germains, demeurés dans le berceau originel du septentrion.

L'*Ahnenerbe* n'est pas le seul organe de la SS à être impliqué dans cet intérêt pour l'Antiquité. Himmler s'est si bien convaincu de l'excellence raciale des Grecs qu'il donne libre cours à ses penchants d'apprenti sorcier anthropologique et racial en demandant, en 1942, au *Lebensborn e. V.* de bien vouloir sélectionner des enfants allemands présentant un nez grec à des fins d'expérimentation [170]. Il s'agit en effet d'observer ces enfants pendant leur croissance puis de les rassembler dans un bataillon spécial de la Waffen-SS afin « d'évaluer par des enquêtes ultérieures leurs performances, leurs capacités et leur résistance » [171]. Himmler, nouveau Philippe ou nouvel Epaminondas, souhaite donc reconstituer une manière de phalange macédonienne ou de Bataillon d'or thébain à des fins d'expérimentation raciale *in vivo* : le nez grec, le corps grec, sont-ils donc des gages d'excellence physique et de valeur militaire ? Questions où philhellénisme racial, occultisme et ambition zootechnique se mêlent allégrement.

L'Allemagne à l'école de la nouvelle histoire : fascicules SS et manuels scolaires

La thèse de l'indogermanité nordique des Grecs et des Romains et sa diffusion ne sont pas circonscrites à ces publications scientifiques à la diffusion mesurée, voire confidentielle. Un lectorat plus large est visé par toute une panoplie d'autres vecteurs.
Les fascicules de formation idéologique de la SS, par exemple, l'enseignent avec une belle constance. La thèse de l'origine nordique des civilisations grecque et romaine est fort pédagogiquement étayée et illustrée par cette succession de schémas retraçant l'évolution de la maison germanique au temple grec. Le commentaire précise :

> « C'est à partir de la maison germanique à vestibule d'entrée que le temple grec s'est développé, par agrandissement et perfectionnement [...]. Nous voyons ici un fier témoignage de l'architecture classique. Le temple grec est donc une preuve supplémentaire que les grandes civilisations ne viennent pas de l'orient, mais du nord. » [172]

Une autre de ces publications SS [173] présente parmi ses illustrations le portrait de trois quarts d'une jeune recrue, comparé au profil d'un « homme d'État romain ». La pose du jeune SS affecte une virilité inspirée face à la mâle *gravitas* du Romain :

> « Ce SS, fils de paysan allemand, est porteur du même sang nordique que les hommes que nous venons de voir [174] . Nous montrons à côté de lui un homme d'État romain, qui vient nous rappeler que l'Empire romain lui aussi, comme l'empire des Perses, la civilisation grecque [...] ont été édifiés par la force créatrice du même sang nordique. » [175]

La littérature fasciculaire du Parti parle également des glorieux ancêtres que l'Allemagne contemporaine peut revendiquer dans l'Antiquité. Un cahier intitulé *Matériaux pour la formation idéologique*, édité par le chargé de mission idéologique du NSDAP, présente un profil de femme grecque et la reproduction de face d'un buste d'Auguste afin de montrer par l'image, ainsi que l'indique la légende des documents, « La race nordique chez les Grecs et les Romains » [176] .

L'enseignement scolaire n'est pas en reste. Nous avons vu combien les directives de 1933 et de 1935, puis les programmes de 1938, imposaient un aggiornamento du récit des origines de la civilisation européenne. C'est donc très logiquement que les Grecs et les Romains se trouvent aryanisés par les manuels scolaires.

Un ouvrage de didactique historique, rédigé par Dietrich Klagges et intitulé *L'enseignement de l'histoire comme éducation nationale-politique* (1937) [177] se veut un manuel destiné à guider les enseignants dans les principes de la nouvelle conception de l'histoire promue par le Parti-État et les instructions pédagogiques du ministère. Après quelques chapitres épistémologiques généraux, l'ouvrage propose un résumé de l'histoire de la race indogermanique en neuf

chapitres, des origines à la parousie nazie, en passant par les troubles médiévaux et modernes. Les deux premiers chapitres, intitulés « Sur les traces de nos pères » [178] et « Les hommes du nord dominent au sud » [179], se veulent un vade-mecum pour l'enseignant incité à promouvoir une nouvelle vision de la geste raciale indogermanique qui réconcilie préhistoire germanique et Antiquité classique.

Les directives de Frick et de Rust sur la réforme de l'enseignement de l'histoire ne suscitent pas immédiatement la publication de nouveaux manuels. Les maisons d'édition se montrant avant tout soucieuses d'écouler leurs stocks, les enseignants et les élèves continuent à utiliser des manuels datant de la République de Weimar [180], amendés par des fascicules complémentaires, édités dans un premier temps en supplément des manuels existants. Ainsi de l'opuscule de Karl Schmelze, professeur d'histoire dans une *Realschule* de Munich, intitulé *L'histoire raciale et la préhistoire au service de l'éducation nationale* [181] (1936), publié comme « cahier complémentaire » [182] d'une quarantaine de pages pour couvrir toute la période préhistorique et antique. Après une présentation des premiers temps de la race nordique, Schmelze consacre quelques pages à la « Diffusion de la race nordique *(indogermanisation)* » [183], dans lesquelles il relate les premières migrations indogermaniques, attribuées au « surpeuplement » [184] des terres originaires du nord [185]. Très didactiquement, Schmelze distingue « quatre routes migratoires », vers l'Iran et l'Inde, vers la Grèce, vers l'Italie et vers l'ouest (France, Grande-Bretagne, Espagne) [186], décalque

textuel des cartes évoquées plus haut. Ces migrations ont engendré, grâce à la « force créatrice de la race nordique » [187], les grandes civilisations de l'Antiquité, en Grèce et à Rome « qui doit sa grandeur à la race nordique » [188] :

> « Sans les envahisseurs nordiques et sans ces flux de sang nordique qui ont périodiquement régénéré l'Italie, il n'y aurait jamais eu de civilisation romaine. » [189]

Les manuels s'efforcent de prouver combien les Grecs et les Romains sont des Indogermains : leurs créations culturelles, mais aussi leur apparence physique et leurs valeurs morales, révèlent autant de parentés qui convergent vers un foyer originel nordique commun.
Schmelze recense ainsi tous les « traits appartenant aux peuples migrateurs de langue indogermanique ». La primauté du groupe sur l'individu, le sens de l'honneur, le culte du héros et du courage conduisent tous à des exploits mémorables célébrés par « les chants héroïques indiens, perses et grecs » : « magnanimité, noblesse d'âme, amour de la vérité et fierté les distinguent » [190] parmi les peuples, de même qu'une attention jalouse portée à la « pureté de la race » par l'interdiction de toute exogamie et l'élimination des enfants impurs ou contrefaits. L'éthique holistique et héroïque des peuples indogermaniques, notamment Grec et Romain, rend souhaitable l'enseignement des humanités aux jeunes Allemands : l'helléniste Otto Regenbogen fait de l'*arêtê* grecque et de la *virtus* romaine des idéaux régulateurs de l'éducation politique dans la nouvelle Allemagne [191].

Dans un second temps, surtout à partir des nouveaux programmes de 1938, de nouveaux manuels sont édités, comme celui de Walther Gehl, destiné à l'usage de la sixième classe [192]. Ce manuel consacre un chapitre liminaire de 30 pages aux origines de la race indogermanique (« La préhistoire nordique »), puis près d'une centaine à l'histoire de la Grèce et de la Rome nordiques. La simple lecture de quelques extraits de son sommaire révèle une volonté d'ancrer dans les jeunes esprits l'annexion symbolique des civilisations grecque et romaine. Les intitulés des chapitres sont en effet marqués par la présence quasi systématique de l'adjectif « nordique », une réitération obsessionnelle qui tient du pilonnage sémantique. Le chapitre consacré à « L'aire de civilisation hélleno-nordique à l'est de la Méditerranée » se subdivise ainsi, pour la Grèce archaïque, dans les développements suivants :

- La civilisation égéenne des achéens nordiques.
- La protection de la race dans l'État guerrier et social des Spartiates doriens.
- L'attitude nordique de l'homme grec.
- Le sentiment d'unité raciale et religieuse des Grecs.
- La conquête spirituelle du monde par une pensée et une recherche libres.

La « Grèce classique », est elle aussi tout ce qu'il y a de plus nordique, comme l'indiquent les chapitres suivants :

- Le combat défensif contre la race asiatique et ses chefs nordiques pendant les guerres médiques.
- L'art grec sous Périclès : l'œuvre de la créativité nordique.

- Le peuple attique sous direction nordique dans l'Athènes démocratique.

Quant à l'Empire romain, qualifié de « création nordique », les chapitres qui lui sont consacrés témoignent de la traduction des directives ministérielles :

- La victoire des tribus nordiques sur les Étrusques d'Asie Mineure en Italie.
- L'État nordique des Romains.
- Combats de race et équilibre racial.
- L'unification de l'Italie grâce à la politique de puissance romaine.

Le dogme de l'origine et de la nature indogermaniques des Grecs et des Romains n'est pas l'apanage des seuls manuels d'histoire. Il est affirmé jusque dans les manuels de langues anciennes, dont les textes et les leçons constituent des vecteurs pédagogiques efficaces de diffusion par leur simplicité assertive. Ainsi de ce manuel de latin édité en 1942, dont les premiers mots sont un bref et tranchant rappel de la migration originelle des Grecs et de leur parenté avec les Germains et les Romains :

> « Non semper in Greacia idem incolae habitaverunt. Antiquissimis temporibus Graeci, qui Germanis et Romanis consanguineri erant, in patriam novam migraverunt. » [193]

Fascicules de formation idéologique et manuels de l'enseignement secondaire médiatisent donc la thèse indogermanique, qui est également enseignée à l'Université.

Indogermanité et Université

Pour autant que l'on en puisse juger d'après les seuls intitulés de cours, les programmes des universités allemandes en philosophie et histoire n'ont pas été infléchi de manière outrancière par le changement de régime de 1933. Certes, les universités ont été profondément affectées et transformées par l'aryanisation des personnels dès la loi du 7 avril 1933. L'introduction du sport, du *Wehrsport*, comme matière obligatoire témoigne par ailleurs de l'esprit du temps. Il demeure que les cours proposés en histoire et en philosophie ne frappent pas particulièrement par leur parti pris idéologique, et que la promotion de la thèse indogermanique semble plus explicitement se faire par le truchement de la linguistique. L'enseignement de l'histoire, là encore d'après les intitulés des *Vorlesungsverzeichnisse* et sans préjuger du contenu effectif des cours, peut-être plus lestés idéologiquement que leurs titres ne le laissent soupçonner, semble rester assez classique. Nous n'avons guère trouvé d'infléchissement qu'à Iéna et à Heidelberg. À Heidelberg est proposé dès le semestre d'été 1933 un cours d'histoire ancienne intitulé « Peuples, langues et races du monde antique comme fondement de leur évolution contemporaine » [194]. Cette heure hebdomadaire est assurée par Friedrich Bilabel (1888-1948), papyrologue et épigraphiste, spécialiste de philologie et d'histoire grecque. À Iéna, où enseigne Hans Günther, les étudiants du séminaire d'histoire peuvent aller assister à des cours magistraux sur « Orient et Occident » [195] ainsi que sur « Aryens et Sémites » [196] dans

l'Antiquité. Leur est également proposé un cycle de cours intitulé « Histoire des peuples nordiques-indogermaniques de l'Antiquité » [197], qui intègre dans une même unité l'histoire germanique, l'histoire grecque et l'histoire romaine.

Les départements de philosophie proposent des cours dont les intitulés sont en continuité avec l'enseignement antérieur à 1933. Les Universités de Vienne et de Prague programment cependant des cours d'« Introduction à l'idéologie du national-socialisme » [198] ou sur « La pédagogie nationale-socialiste » [199] dans le cadre de la propédeutique philosophique, mais, là encore, ce sont des exemples circonscrits. Rien d'exorbitant n'attire l'attention à la lecture des intitulés des modules consacrés à la philosophie grecque, à Platon ou au stoïcisme romain.

Si l'histoire et la philosophie restent pudiques, on constate que les séminaires de linguistique mêlent allégrement latin, grec et vieil-haut allemand sous l'appellation générique de « langues indogermaniques ». L'Université de Würzburg propose ainsi, au semestre d'été 1942, une « Introduction à la grammaire historique du latin » [200] qui jouxte immédiatement un cours de « Grammaire historique de l'allemand ». Des « Exercices sur les inscriptions runiques germaniques » et un « Sanscrit pour débutants » [201] complètent l'offre de l'*Indogermanische Sprachwissenschaft*.

D'autres universités vont plus loin et font explicitement de la linguistique une initiation à la raciologie, comme Kiel. Cette université propose ainsi, au semestre d'été 1935, une « Introduction à la préhistoire des peuples

indogermaniques »[202] et une « Histoire de la langue latine » ainsi qu'un cours sur les « Dialectes italiques anciens ». Sont également offerts des « Exercices de linguistique indogermanique » ainsi qu'un cours sur « La patronymie grecque, latine et germanique », puis un séminaire sur « Les relations entre race et langue »[203]. L'intrication des trois grandes langues indogermaniques, ainsi que de la linguistique et de la raciologie est totale, confirmée par les programmes de nombreuses autres universités qui consacrent ainsi, aux yeux de leur public et de la communauté scientifique, l'identité commune des Grecs, des Romains et des Germains.

La publicité faite à la thèse de l'origine nordique des deux grands peuples de l'Antiquité dépasse cependant le seul cadre de l'institution scolaire ou universitaire. Outre ces publics restreints, en termes de classe d'âge, ou choisis, en termes sociaux, elle touche plus largement le peuple allemand par le truchement des organisations du Parti, mais aussi par d'autres médias, censément plus neutres, et de bien plus grande diffusion. Cette thèse fait ainsi son entrée dans les salons et les bibliothèques des familles allemandes grâce à des dictionnaires encyclopédiques. Ainsi du *Brockhaus* qui, dans son édition de 1937, nous apprend, à l'article « Griechenland », que « les Grecs indogermaniques de race nordique ont migré du nord vers le sud de la péninsule balkanique vers 2000 avant Jésus-Christ »[204] et qu'ils y ont « rencontré une population originelle issue d'Asie Mineure, d'appartenance raciale westique-asiatique »[205]. Cette publicité emprunte également des voies plus spectaculaires.

Athènes-sur-Isar ou les Panathénées de Munich : les *Tage der Deutschen Kunst*

La germanité des Grecs est mise en scène de manière grandiose lors des jeux Olympiques de 1936, nous y reviendrons [206], mais aussi dès 1933, par l'organisation des Journées de l'art allemand, à Munich. Ces journées ont lieu pour la première fois en octobre 1933 quand est posée la première pierre de la Maison de l'art allemand, massif temple dorique érigé au génie de la race, puis lors de l'inauguration de ce musée en juillet 1937, enfin, à nouveau en octobre 1938 et octobre 1939.

La métropole bavaroise, qui reçoit le titre honorifique de Capitale du mouvement (hauptstadt der bewegung), pour avoir accueilli Hitler en 1913, puis les débuts du Parti nazi, et pour avoir été le théâtre du putsch de 1923, revêt une importance particulière aux yeux d'Hitler [207] : après y avoir fait construire le siège du Parti par Paul Ludwig Troost, la *Braunes Haus*, il passe commande à cet architecte, après la prise du pouvoir, d'un ensemble architectural néo-classique au dorisme strict qui doit affermir la vocation de capitale culturelle de Munich. La Munich de Louis I^{er} de Bavière avait été conçue comme un hymne au philhellénisme allemand : le roi y a édifié une *Königsplatz* ceinte de monuments néo-classiques comme il a construit le Walhalla, près de Regensburg, un temple aux génies de l'Allemagne qui se voulait la réplique exacte, dans la vallée du Danube, du Parthénon athénien [208]. Louis I^{er} a donc fait de Munich une Athènes-sur-Isar, comme Berlin, du temps de Frédéric-Guillaume III, est pleinement devenue cette Athènes

du nord que Voltaire célèbre déjà sous le règne de Frédéric II de Prusse. Le classicisme nazi vient donc se greffer, à Munich, sur une riche et ancienne tradition philhellène : la Königsplatz se trouve flanquée par Troost de deux temples à ciel ouvert où sont déposés les sarcophages de bronze des martyrs de 1923. Les colonnes doriques et le marbre de ce *Ehrentempel* confèrent à la sépulture des héros du putsch ce caractère de grandeur et d'atemporalité esthétique qui était bien dans le goût du Führer. La pièce maîtresse est l'édification par Troost de la *Haus der Deutschen Kunst*, dont l'imposante colonnade lui vaut le surnom, immédiatement populaire parmi les Munichois, de « gare d'Athènes ». L'architecture dorique lui confère pleinement le caractère de ce « temple »[209] dédié à l'art souhaité par Hitler.

En octobre 1933, la pose de la première pierre de l'édifice par Hitler donne lieu à de solennelles festivités. Hitler souhaite conférer au début du chantier un caractère fortement symbolique : la construction de la Maison de l'art allemand doit marquer le début de la renaissance d'un art authentiquement allemand, libéré des influences et des interférences sémitiques. Le choix de Munich ne doit rien au hasard. C'est dans ce haut lieu de la bohème et de l'avant-garde avant la Première Guerre mondiale, avant d'être supplantée par Berlin dans les années 1920, lieu de naissance du groupe *Die Brücke*, que la « purification du temple de l'art » doit commencer : souillé par l'art dégénéré, qu'il soit négrifié ou sémitique, l'art allemand jouit désormais des incitations et de la protection de l'État.

À l'occasion des festivités, l'Antiquité gagne la rue. Le lien entre hellénité et germanité ne reste pas une référence érudite ou discrète, mais fait l'objet d'une mise en scène qui lui permet d'être concrètement et pédagogiquement visualisé par le peuple, spectateur d'un défilé inédit. S'inscrivant dans la tradition allemande du *historischer Festzug* [210], le défilé de l'art allemand [211] du 15 octobre 1933 est intitulé « Les siècles d'or de la culture allemande ». Son organisation, ainsi que les motifs représentés, sont confiés au sculpteur Josef Wackerle, qui décide, à la demande d'Hitler, de le placer sous le signe de l'Antiquité. Sur tout le parcours du défilé, depuis la Ludwigstrasse jusqu'à l'emplacement du futur musée, des chars défilent, qui représentent allégoriquement les divers genres, puis les différentes époques de l'art allemand, à la suite de l'aigle d'inspiration romaine dessiné par Hitler, l'Hoheitsadler du parti et, bientôt, de l'État, symbole de l'esprit et de l'idéal allemand. Le second char représente l'architecture, sous la forme d'un chapiteau ionique, tandis que le troisième char se veut une allégorie de la peinture, sous la forme de « peintures murales antiques » [212] dues au peintre et sculpteur Richard Klein. Suit une allégorie de la sculpture, sous la forme d'une reproduction du buste d'Hercule conservé au musée du Vatican.

Suivent les périodes de l'art allemand, dont la première, l'art grec, est représentée par le char de Pallas Athéna. Athéna est particulièrement présente, non seulement à travers ce char, mais aussi sous la forme d'un médaillon qui est suspendu entre les deux pylônes qui ouvrent la Ludwigstrasse [213]. Par ailleurs,

le symbole officiel des Journées de l'art allemand, qui deviendra celui de la revue officielle *L'art du III^e Reich*, est un profil d'Athéna au flambeau, sur fond de colonnes.

Quatre ans plus tard a lieu le second défilé, pour l'inauguration de la *Haus der deutschen Kunst*. La manifestation prend alors des proportions imposantes : le 18 juillet 1937, le défilé est long de 3 km, et mobilise 500 cavaliers, 2 500 hommes à pied, ainsi que 2 000 femmes, tous les participants étant revêtus de costumes historiques correspondant aux époques considérées. Il se déroule sous le signe, comparable à celui de 1933, de « Deux mille ans de culture allemande », titre qui sera également retenu pour l'édition de 1938 [214]. Là encore, l'art grec, sous la forme d'Athéna, est bien présent comme période à part entière de l'art allemand.

L'organisation et la plastique du cortège posent donc l'équivalence de l'art et de l'Antiquité : la monumentale figure d'Athéna, la maquette de la *Haus der Deutschen Kunst*, en 1933, le médaillon, le cadre architectural munichois, entre le néo-classicisme de Louis I^er et le néo-dorique de Troost, confèrent à ces célébrations de l'art allemand le caractère de solennité hiératique et compassée qu'Hitler, dans la plus pure inspiration petite-bourgeoise d'une culture vaguement kitsch, associe spontanément à l'art.

Le kitsch antiquisant du régime se manifeste pleinement lors de ces *historische Festzüge* de Munich, comme lors des grand-messes propagandistes du régime où se donne à voir une débauche d'étendards et d'aigles romaines qui doivent, pour reprendre des catégories désormais familières, susciter la

Faszination et matérialiser la *Gewalt* [215]. Ce kitsch artificieux fait l'objet de critiques de la part de Heidegger, qui fustige tout rapport inauthentique à l'Antiquité [216], mais aussi d'une parodie sous la forme d'une comédie musicale de Reinhold Schünzel [217].

Cette comédie musicale, qui est, à notre connaissance, le seul péplum tourné en Allemagne entre 1933 et 1945, a été interprétée dès sa sortie, en 1935, comme une satire visant les grandes mises en scène du régime, *Tage der deutschen Kunst* ou rassemblements de Nuremberg. Le thème d'Amphitryon déjà travaillé par Plaute, puis Molière, et Jean Giraudoux [218], mais aussi Kleist, dont Schünzel adapte la pièce de 1807, met en scène un des nombreux subterfuges de Zeus pour conquérir et subjuguer les mortelles : épris de la Thébaine Alcmène, Zeus revêt les traits de son mari, le roi Amphitryon, pour la rendre mère d'Hercule. Les comédies sauvent souvent Alcmène de l'adultère en représentant l'échec de Zeus, ce que fait aussi Schünzel, qui tourne ainsi une satire des dieux, mis à nu dans leur ridicule : le film, qui donne joyeusement dans le burlesque, donne à voir un Zeus paresseux et libidineux, décidant du sort des batailles sur un coup de tête, totalement soumis à la tyrannique rombière Héra, et flanqué d'un Hermès timide et souffreteux. Le simple caractère burlesque de ce projet comique, le simple fait de détrôner les dieux et de les donner à voir sous un jour humain, trop humain, participe d'une critique désacralisante du pouvoir. Dans un régime totalitaire, ce fait est déjà notable même si, par ailleurs, le film semble relever de cette comédie allemande légère, encouragée par Goebbels pour

sa drôlerie à bon compte et son insondable mièvrerie qui, dans le contexte de l'époque, possédait une fonction escapiste évidente [219]. La comédie de Schünzel est émaillée de petites références au pouvoir du III^{e} Reich : Schünzel, *Halbjude* au titre des lois de Nuremberg, devait aller de *Sondererlaubnis* en *Sondererlaubnis* pour pouvoir tourner. Elles lui étaient accordées en vertu de son succès d'acteur [220] et de metteur en scène, avant qu'il n'opte finalement pour l'émigration transatlantique en 1937.

Annexion symbolique, annexion territoriale : le *Blitzkrieg* de 1941 ou la quatrième vague indogermanique en Grèce

Le discours raciologique et historiographique, l'enseignement de l'histoire et la formation idéologique des troupes ancrent dans les esprits une chronologie simple des migrations nord-sud : après les deux premières migrations préhistoriques intervient la troisième migration tardo-antique, celle des grandes invasions.

Dans ces conditions, le *Blitzkrieg* allemand en Grèce est présenté et interprété comme une quatrième descente nordique vers une terre grecque à défendre et à régénérer après une longue décadence raciale.

L'annexion symbolique des civilisations de l'Antiquité à l'histoire de la race indogermanique vient donc légitimer et

justifier l'annexion territoriale : la conquête de la Grèce en 1941 est soutenue par un discours de référence au passé de la race indogermanique en Grèce.
Du 22 au 25 avril 1941, la Wehrmacht et la Waffen-ss forcent le passage des Thermopyles, mettent les Britanniques en déroute et s'ouvrent ainsi la route de l'Attique et d'Athènes [221]. L'événement est célébré par le *Völkischer Beobachter* qui, dans ses éditions quotidiennes de la fin avril 1941, donne une large publicité aux succès du *Blitzkrieg* de Grèce. Le 28 avril 1941, le quotidien du Parti célèbre dans un long article en deuxième page, « La course de la victoire vers Athènes. L'assaut allemand contre les Thermopyles », qui s'achève par ces mots :

> « La boucle de l'histoire universelle est bouclée, aujourd'hui, dans les Thermopyles. Il y a 2500 ans, le peuple grec a résisté avec Léonidas à un ennemi supérieur en nombre. Il s'est ensuite rendu aux Anglais. Aujourd'hui, avec nos coups puissants, nous chassons les Anglais hors d'Europe et hors de Grèce. » [222]

La boucle est bouclée : les soldats allemands sont les dignes perpétuateurs de l'œuvre du héros germanique-nordique Léonidas. Les 300 héros spartiates avaient retardé l'avance des Perses, les divisions allemandes repoussent leurs lointains successeurs anglais. C'est donc en pleine légitimité historique et raciale que les soldats du Reich prennent possession de ces terres indogermaniques irrédentes que des Grecs indignes et racialement dégénérés ont lâchement abandonnées à leurs ennemis. Une fois de plus, donc, une vague héroïque et un flux

de sang nordique viennent civiliser ou sauver cette terre de Grèce minée par l'asiatisme, jadis, de populations inférieures, et, désormais, de rejetons du métissage hellénistique puis turc.
Les jeux Olympiques de 1936 avaient été une occasion de célébrer, nous y reviendrons [223], non seulement la parenté entre Grèce antique et Allemagne contemporaine, mais aussi la beauté et la dignité du peuple grec : le film de Léni Riefenstahl, peu versée dans l'orthodoxie raciale, montre de nombreuses images de jeunes grecs bronzés et galbés, à la complexion pourtant rien moins que diaphane, et les cérémonies officielles rendent un hommage appuyé au premier vainqueur du Marathon olympique de 1896, le berger grec Spiridon Louys.
En 1941, c'est une perplexité désabusée, puis la claire conscience de la supériorité nordique qui l'emportent. Le peuple grec contemporain est un peuple métissé et dégénéré par de longs siècles de promiscuité et de mélange avec le voisin asiatique et turc : tout rapport sexuel entre un soldat allemand et une grecque est formellement exclu [224]. Ce mépris, peu à peu, viendra nourrir et légitimer la pratique de la terreur quasi génocidaire qui frappe la population civile grecque à partir de 1942 et qu'a étudiée Mark Mazower.
Le peuple grec est donc, en Grèce, bien moins chez lui que les troupes allemandes, dignes et pures descendantes de cette race indogermanique venue du nord qui, la première, donna sa véritable civilisation à la terre grecque. Si le communiqué officiel du Haut Commandement de la Wehrmacht (OKW) précise et souligne avec insistance et fierté que « le drapeau à croix gammée à été hissé sur l'Acropole » [225], c'est que cette

prise de possession n'est, au fond, qu'un juste retour à la normalité raciale et historique.

Il s'agit là d'un schème de pensée propre à Hitler, et qui lui est légué par la tradition pangermaniste allemande : partout où se trouve du sang germanique, les territoires appartiennent de droit et en fait à un grand Reich allemand, et toute politique de conquête et d'annexion se trouve justifiée par un droit historico-racial. Hitler dit ainsi avant guerre, à plusieurs reprises, vouloir intégrer au Reich les populations scandinaves, hollandaises et britanniques, car elles sont germaniques, tout comme la Grèce, du moins à l'origine. S'émerveillant des capacités de résistance de l'armée grecque qui a bouté les Italiens hors de la péninsule et qui retarde l'avancée allemande, Hitler confie à Goebbels qu'« il y a peut-être encore du vieil hellénique en eux » [226]. Ce n'est qu'une hypothèse, car il y a bien longtemps, au moins depuis la période hellénistique [227], que le sang nordique s'est dilué et perdu dans des mélanges assassins. Le territoire grec n'appartient donc pas par le sang vivant, fluide et en mouvement, au Reich, mais par ce qu'il y a créé, coagulé, laissé en héritage. Le peuple grec contemporain, métisse et mélangé, n'est que le simple usufruitier d'un territoire et de chefsd'œuvre dont le peuple nordique, vrai créateur, demeure en droit biologique le légitime propriétaire.

Un an après la victoire d'avril 1941, dans deux articles commémoratifs, les fascicules de formation et de liaison des officiers SS, les SS-*Leithefte*, rappellent les hauts faits d'armes de la Wehrmacht et de la Waffen-SS en les comparant explicitement à l'héroïsme nordique des spartiates [228]. Ces

deux courts articles offrent l'occasion de rappeler les combats, mais aussi de replacer la conquête de la Grèce et la résistance de Léonidas dans le contexte plus général de la gigantomachie raciale entre un Occident nordique et un Orient asiatique. Les 300 braves de Léonidas sont ainsi « devenus les premiers témoins de sang dans le combat contre la puissance mondiale venue de l'est »[229]. Le sacrifice des spartiates « a brisé la vague »[230] asiatique, comme, plus tard, le duc Heinrich de Liegnitz s'est jeté au-devant des hordes mongoles en 1241 ou, plus récemment, Adolf Hitler qui s'oppose, le 9 novembre 1923, à la décadence nationale et au communisme, ou encore Albert Schlageter offrant sa poitrine aux criminels fusils des troupes françaises de la Ruhr[231]. Toutes ces attitudes d'héroïsme sacrificiel furent marquées par un mépris du périssable, donc de la vie, qui est « le cœur de l'attitude germanique-nordique »[232] : l'héroïsme réellement nordique de Léonidas et des siens fut dicté par une intrépidité qui sacrifia le corruptible au profit de l'essentiel, la défense de la patrie, de la civilisation grecque et de la race.

Les occupants allemands sont d'autant plus prompts à fonder la légitimité de leur conquête grecque sur des précédents historiques glorieux que les Grecs, par un curieux effet de chiasme, reçoivent et perçoivent les divisions du Reich comme ces hordes de barbares germaniques qui, au crépuscule de l'Antiquité, fondirent sur la Grèce comme ils mirent à sac Rome : une référence antique méliorative est donc brandie et opposée à une réminiscence antique péjorative. Alors qu'il attend, comme tous les Grecs, l'arrivée imminente des

premières unités motorisées de la Wehrmacht, Georges Theotokas note dans son journal, à la fin du mois d'avril 1941, ces vers de Cavafy :

> « Qu'attendons-nous rassemblés sur l'Agora ? On dit que les Barbares seront là aujourd'hui [...]. À quoi bon faire des lois à présent ? Ce sont les barbares qui bientôt les feront. » [233]

Du côté allemand, donc, la couverture, par la presse, des événements victorieux du printemps 1941 fait apparaître une profonde déception à la vue de ce qu'est la Grèce et de ce que sont devenus les Grecs : la Grèce apparaît aux conquérants allemands bercés d'illusions classiques comme un pays finalement arriéré, sale et poussiéreux, et les Grecs, bien loin de ressembler aux statues de Winckelmann, sont un ramassis de levantins crépus. Un long article du journal *Der Angriff*, en date du 19 avril 1941, atteste la déception des soldats allemands qui s'attendaient à retrouver la Grèce de leurs manuels d'histoire et du philhellénisme allemand. En lieu et place de ce fantasme, ils découvrent un pays pauvre, où domine et sévit le « commerçant grec » [234] , type levantin proche du *Krämer* juif.
Le Brockhaus de 1937 précisait pourtant bien que l'afflux de sang slave et albanais dans ce qui avait été la Grèce nordique avait conduit à un métissage préjudiciable et que

> « les Grecs modernes montraient, du point de vue de la race, des caractères essentiellement westiques, dinariques et asiatiques, alors que la race nordique, à laquelle appartenaient les anciens Grecs, reculait » [235] .

La déception est donc d'ordre économique et esthétique, mais aussi raciale. Les Grecs nordiques du siècle de Périclès ont été passés par pertes et profits au cours d'une longue histoire de métissage et de dégénérescence raciale [236]. La revue *Volk und Rasse*, éditée chez Lehmann, et à laquelle contribuent les plus grands noms de la raciologie, comme Günther, Baur et Fischer, consacre deux articles à une expertise raciale plus nuancée des Grecs contemporains, dont l'objet est de montrer que, malgré les vicissitudes de l'histoire, la population grecque peut être partiellement agrégée à un bloc nordique dont des germes et ferments sont encore vivaces en son sein. L'article de 1939, intitulé « Profils raciaux grecs » [237], oppose les Grecs de Laconie, terre d'élection des migrants nordiques doriens, aux habitants de l'Attique athénienne, plus mélangés : si, sur le territoire de l'ancienne Sparte indogermanique, recréée par Othon I^er^ de Grèce, « les cheveux blonds, les yeux bleus et une haute taille sont fréquents » [238], les Athéniens ne sont plus qu'un « peuple mélangé » [239]. Dans un café de Laconie, où il rencontre ces deux types raciaux, l'auteur de l'article croit lire l'opposition de deux Grèce : « Ici se dévoile le contraste : d'un côté la Grèce ancienne, de l'autre, la Grèce moderne ! » [240], l'une préservant une nordicité que la seconde a bradée à l'encan. Pour l'auteur, il ne fait pas de doute que « ces hommes blonds aux yeux bleus » d'une Laconie farouche et sauvage sont les « descendants des anciens Grecs » [241], en ligne directe, miraculeusement préservés des mélanges.

C'est cette population à dominante nordique qui crée la possibilité d'un raccord racial de la Grèce à une Europe nazie.

Un second article, rédigé en 1941, vise à montrer que l'intervention allemande en Grèce n'a, du point de vue racial, rien d'une digression ou d'un dévoiement : les armées allemandes sont chez elles en terre méditerranéenne, l'*Anschluss* du sud à un bloc nordique est possible. Certes, comme le souligne le titre de la contribution, la Grèce reste une « terre de contrastes » [242]. L'évidence phénoménologique est celle du métissage et de l'étrangeté d'une population fortement orientalisée. Cependant, « rien ne serait plus faux que de dire que la population grecque dans son entier est levantinisée. Curieusement, on applique au peuple grec des critères d'évaluation raciale plus sévères qu'aux autres peuples » [243], comme si leur glorieux passé nordique et les vieilles lunes idéalistes du philhellénisme allemand créaient une attente dont le peuple grec contemporain paierait la déception lorsqu'il ne correspond pas exactement à l'image de l'homme grec classique. Or, constate l'auteur, les Grecs sont souvent antisémites [244] et germanophiles, autant de dispositions d'esprit qui font signe vers une appartenance raciale commune à l'Europe du nord : « Une réminiscence inconsciente de cette origine nordique remontant à l'Antiquité la plus reculée semble sommeiller au sein du peuple grec. » [245] Cette origine étant attestée, et encore visibles dans les types raciaux détectés par l'article de 1939, une réouverture du corps grec au sang nordique régénérateur est donc possible : après les dominations turque, française et anglaise, la Grèce se trouve, par l'invasion allemande « enfin raccordée au système de circulation sanguine européen » [246]. Une fois de plus, donc la Grèce est

ressuscitée par une vague de migration nordique, un apport de sang pur et frais : aux trois vagues préhistoriques et antiques s'ajoute une quatrième, celle du Reich triomphant.

Conclusion

Lors des journées de l'art allemand organisées autour de la *Haus der Deutschen Kunst*, à Munich, en 1933, puis en 1937, 1938 et 1939, c'est une représentation d'Athéna qui ouvre le défilé des périodes de l'art allemand. Il est donc clairement signifié au public que les Grecs sont des Germains et que leur art appartient à la race nordique.

C'était vital. Où donc chercher des expressions et confirmations de l'excellence de la race nordique ? On en trouve certes au Moyen Âge, avec les cathédrales, puis, durant l'époque moderne, avec Bach et, enfin, avec les philosophes allemands de l'époque contemporaine. Les époques précédentes, cependant, n'offrent rien qui vaille : des bris de cruche et des poteaux de villages lacustres, que Himmler, en inventeur passionné du passé germanique, fait exhumer à des escadrons d'archéologues ss. Hitler s'agace de ces fouilles : à quoi servent-elles, sinon à montrer « que nous n'avons pas de passé », que ces médiocres productions viennent illustrer l'arriération des Germains de Germanie ?

Hitler porte ailleurs son regard et argue de la différence de climat entre la Germanie et la Méditerranée : la commune origine nordique des occupants de l'une et de l'autre ne faisant pas de doute, la différence de développement entre ces deux

zones est due à l'inégal ensoleillement et au différentiel des températures.

Dans le rapport qu'entretient Hitler à l'Antiquité, on trouve donc un complexe d'infériorité culturelle souvent attesté au nord des Alpes face au prestige du passé méditerranéen. Il ne suffit cependant pas d'avancer des explications à l'arriération germanique. Hitler propose aussi une généalogie nordique des Grecs et des Romains, soutenue par une tradition universitaire prompte, depuis le XIX^{e} siècle, à la défendre. Les raciologues, anthropologues et historiens se trouvent ainsi à l'unisson des autorités du Parti et de l'État pour célébrer la blondeur d'Auguste ou les yeux bleus de Périclès. Là encore, le message n'est pas cantonné à la sphère des travaux savants : il est mis en scène par les fêtes de Munich et enseigné dans les écoles, les casernes et le Parti. Là encore, ce discours sur la raciologie des Grecs et des Romains a pour fin de fonder une fierté germanique sur l'annexion d'un patrimoine méditerranéen que l'on cesserait enfin d'opposer frontalement au nord pour le lui agréger. Le sang germanique-nordique n'a pas eu pour seule production un amas de poteries ou de cabanes de bois, mais s'est exprimé, sous des cieux plus cléments et sur des terres plus fertiles, par l'édification du Parthénon et de cultures prestigieuses.

Le discours que le Parti et l'État nazis proposent au sujet de l'Antiquité grecque et romaine a donc une fois de plus cette vertu consolatrice et apaisante, rassérénante pour une fierté nationale ébranlée par la défaite de 1918 : Grecs et Romains se voient ainsi sollicités et convoqués au Panthéon de la culture

germanique, au Walhalla érigé par les discours fondateurs de l'idéologie, ainsi que par l'enseignement et la publicité qui lui est faite, sous toutes ses formes, artistiques ou événementielles.
Cette annexion, pour importante qu'elle soit, ne se limite pas au domaine symbolique. En avril 1941, le discours sur l'indogermanité des Grecs vient justifier et légitimer l'invasion de la Grèce par les troupes du Reich, appelées en Méditerranée par les déboires de l'allié italien. Allié aux Anglais, racialement dégénéré, le peuple grec n'est sans doute plus digne de jouir d'un pays, d'un patrimoine et d'une culture dont il avait l'usufruit depuis deux mille ans, mais que sa déchéance raciale et politique lui retirent. Les troupes allemandes ne font que restituer une terre et sa culture à ses légitimes propriétaires indogermaniques.
Cela dit, comme nous l'avons vu dans le cas des SS, cette promotion de l'Antiquité méditerranéenne n'est pas allée sans heurts ni débats. L'arrivée au pouvoir des nazis avait suscité les légitimes espoirs des germanomanes entichés de préhistoire saxonne et d'alphabet runique, qui, pour promouvoir leurs idées, provoquent un débat sur la question de l'enseignement des humanités.

Notes du chapitre

[1] ↑ Fred Uhlman, *Reunion*, trad. fr. *L'ami retrouvé*, 1971, chap. 16.

[2] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1929, 152 p.

[3] ↑ Hermann Müller, *Das nordische Griechentum und die urgeschichtliche Bedeutung des nordwestlichen Europas*, 1844.

[4] ↑ Karl Julius Beloch, *Griechische Geschichte*, Berlin, De Gruyter, 1912-1927.

[5] ↑ Cf. Karl Christ, *Hellas : Griechische Geschichte und deutsche Geisteswissenschaft*, München, C. H. Beck, 1999, 534 p.

[6] ↑ Karl Ottfried Müller, *Die Dorier. Geschichten hellenischer Stämme und Städte*, Breslau, Josef Max Verlag, 1824.

[7] ↑ Cf. notamment : Georg Billeter, *Die Anschauungen vom Wesen des Griechentums*, Berlin, Teubner Verlag, 1911, 477 p. ; Karl Penka, *Origines Ariacae. Linguistischethnologische Untersuchungen zur ältesten geschichte der arischen Völker und Sprachen*, Vienne, Teschen, 1883, 216 p. ; Karl Georg Zschaetzsch, *Die Arier. Herkunft und Geschichte des arischen Stammes*, Berlin, Arier-Verlag GmbH, 1900, rééd. 1920 et 1938, 488 p.

[8] ↑ Un panorama érudit de la question est proposé par Ingo Wiwjorra dans *Der Germanenmythos. Konstruktion einer Weltanschauung in der Altertumsforschung des 19. Jahrhunderts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006, 408 p., p. 280-300.

[9] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 13.

[10] ↑ *Ibid.*, p. 12, et n. 5, p. 12.

[11] ↑ Otto Reche a été d'abord professeur d'anthropologie à Vienne en 1924, et rédacteur en chef de la revue *Volk und Rasse*, édité à Munich par Lehmann. Il a ensuite été professeur à Leipzig de 1927 à 1945, membre du NS Lehrerbund en 1934, puis du NSDAP en 1937.

[12] ↑ Otto Reche, « Griechen », in *Reallexikon der Vorgeschichte*, cité par Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte…*, *op. cit.*, p. 18.

[13] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der Nordischen Rasse*, Lehmanns Verlag, München, Berlin, 1929, 8e rééd., 1940, 493 p., p. 191.

[14] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 22.

[15] ↑ *Ibid.*

[16] ↑ Hans-Konrad Krause, « Griechische und alte deutsche Namengebung », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1939, III.

[17] ↑ *Ibid.*

[18] ↑ Ludwig Ferdinand Clauss, *Rasse und Seele. Eine Einführung in den Sinn der leiblichen Gestalt*, Munich, Lehmann Verlag, 1926, 189 p. ; *Die nordische Seele. Eine Einführung in die Rassenseelenkunde*, Munich, Lehmann Verlag, 1933, 91 p.

[19] ↑ Hans Bogner, *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit*, Schriften des Reichsinstituts für Geschichte des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1939, 39 p.

[20] ↑ *Ibid.*, p. 5.

[21] ↑ *Ibid.*, p. 14.

[22] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[23] ↑ *Ibid.*

[24] ↑ *Ibid.*, p. 19.

[25] ↑ *Ibid.*, p. 33.

[26] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 18.

[27] ↑ Du grec *dolikhos*, long.

[28] ↑ Notamment dans *L'aryen. Son rôle social*, 1886. Sur Georges Vacher de Lapouge, on lira avec profit Pierre-André Taguieff, « Racisme aryaniste, socialisme et eugénisme chez Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », *in* Yves Ternon, Rita Thalmann (dir.), *Classer/Penser/Exclure, op. cit.*, p. 69-134.

[29] ↑ « L'histoire raciale d'Athènes a déjà été traitée par de Lapouge dans ses *Sélections sociales* (1896) », p. 42.

[30] ↑ Du grec *brakhys*, étroit.

[31] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 19.

[32] ↑ *Ibid.*

[33] ↑ *Ibid.*, p. 20.

[34] ↑ Wilhelm Sieglin, *Die blonden Haare der indogermanischen Völker des Altertums. Eine Sammlung der antiken Zeugnisse als Beitrag zur Indogermanenfrage*, München, Lehmanns Verlag, 1935, 151 p. Sieglin avait déjà prononcé en 1901 une conférence intitulée « Die Haarfarbe der Griechen im Altertum » (cf. Ingo Wiwjorra, *op. cit.*, p. 296 et n. 468). Il demeure hautement signifiant que l'ouvrage de 1935 soit publié chez Lehmann.

[35] ↑ Albert Herrmann, « Die Nordrasse eroberte die Welt », recension de l'ouvrage de Wilhelm Sieglin, *Die blonden Haare der indogermanischen Völker des Altertums*, in *Das Schwarze Korps*, 15 mai 1935, n^{o} 11, p. 10.

[36] ↑ *Ibid.*

[37] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941 mittags, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944. Die Aufzeichnungen Heinrich Heims*, Hamburg, Albrecht Knaus Verlag, 1980, 496 p., p. 96-99.

[38] ↑ Eugen Fischer, Hans Friedrich Karl Günther, *Deutsche Köpfe nordischer Rasse*, München, Lehmanns Verlag, 1933, 66 p.

[39] ↑ Eugen Fischer, Gerhard Kittel, *Das antike Weltjudentum. Tatsachen, Texte, Bilder*, Forschungen zur Judenfrage, Band VII, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1943, 236 p. Cf. *infra*, III, 2.

[40] ↑ Eugen Ficher, *in* Georg Heinrich Karo, *Die Schachtgräber von Mykenai*, Munich, F. Bruckmann, 1933, 372 p.

[41] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 35, ill. 20.

[42] ↑ *Ibid.*, Tafel II b, p. 142 pour le commentaire.

[43] ↑ *Ibid.*, p. 24-25 et 34.

[44] ↑ *Ibid.*, p. 34.

[45] ↑ *Ibid.*

[46] ↑ Cf. un article au titre similaire publié dans les *Neue Jahrbücher* : Siegfried Fuchs, « Zur Frage der Indogermanisierung Griechenlands », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1939, vol. IV.

[47] ↑ Carl Schuchhardt, « Die Indogermanisierung Griechenlands », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*, Herausgegeben von Werner Jaeger, IX, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1933, p. 303-319 (p. 308).

[48] ↑ *Ibid.*, p. 303.

[49] ↑ *Ibid.*, p. 304.

[50] ↑ *Ibid.*

[51] ↑ Cf. Karl Kynast, *Apollon und Dionysos. Nordisches und Unnordisches innerhalb der Religion der Griechen. Eine rassenkundliche Untersuchung*, Munich, J. F. Lehmanns Verlag, 1927, 130 p., p. 8-9 : les Pélasges sont de race westique avec une influence ostique.

[52] ↑ Hans Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 27.

[53] ↑ *Ibid.*

[54] ↑ Cf. Karl Kynast, *Apollon und Dionysos, op. cit.*, p. 5 et 112 : Nietzsche s'est égaré dans « une contradiction totale d'un ridicule achevé » (p. 112). Nietzsche est ensuite violemment critiqué pour son opposition à Richard Wagner (p. 112-113).

[55] ↑ Cf. Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », p. 27.

[56] ↑ Karl Kynast, *Apollon und Dionysos, op. cit.*, p. 81.

[57] ↑ *Ibid.*, p. 83.

[58] ↑ *Ibid.*, p. 5.

[59] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[60] ↑ *Ibid.*, p. 18-19.

[61] ↑ Cf. Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse, op. cit.*

[62] ↑ Karl Kynast, *Apollon und Dionysos, op. cit.*, p. 5.

[63] ↑ *Ibid.*, p. 101.

[64] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II : *Hauptepochen und Hauptvölker der Geschichte in ihrer Stellung zur Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1930, 419 p., p. 100-101.

[65] ↑ L'ouvrage de Kynast est cité en note 2, p. 45. La lecture raciale que propose Rosenberg du panthéon grec, p. 44 sq., est directement tirée de Kynast.

[66] ↑ Cf. Hermann Jekeli, « Rasse ist Verpflichtung », in *Rasse und Volk. Stoffsammlung für die weltanschauliche Schulung. Herausgegeben vom Beauftragten für die weltanschauliche Schulung der deutschen Volksgruppe in Rumänien*, NSDAP, Heft 2, novembre 1941, 95 p., p. 3-25 (p. 16) : « Le combat de deux âmes raciales, l'âme nordique et l'âme asiatique, se miroite très distinctement dans les conceptions religieuses des Grecs. » Au culte nordique apollinien du clair et du lumineux succède l'invasion de la nuit et de la passion déréglée.

[67] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des Zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 35.

[68] ↑ *Ibid.*, p. 34.

[69] ↑ *Ibid.*, p. 35.

[70] ↑ *Ibid.*, p. 44.

[71] ↑ *Ibid.*

[72] ↑ *Ibid.*, p. 44-45.

[73] ↑ *Ibid.*, p. 45.

[74] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 69.

[75] ↑ *Ibid.*

[76] ↑ *Ibid.*

[77] ↑ *Ibid.*, p. 74.

[78] ↑ Né en 1852, Ludwig Schemann (1852-1938) soutient sa thèse de doctorat d'histoire à l'Université de Bonn en 1875, sur la seconde guerre punique. Anthropologue et raciologue à l'Université de Fribourg. Traducteur, commentateur et biographe d'Arthur de Gobineau, fondateur de la *Gobineau-Vereinigung* de Fribourg (1894), Schemann livre entre 1928 et 1931 une somme trilogique de son savoir raciologique, en forme de testament intellectuel et érudit : *Die Rasse in den Geisteswissenschaften. Studien zur Geschichte des Rassengedankens* (1928) ;

Hauptepochen und Hauptvölker in ihrer Stellung zur Rasse (1930) ; *Die Rassenfragen im Schrifttum der Neuzeit* (1931).

[79] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 154.

[80] ↑ *Ibid.*, p. 155.

[81] ↑ *Ibid.*, p. 156.

[82] ↑ Cf. Giulio Cogni, « Nordische Gestalten in Italien », in *Volk und Rasse*, 1939, Heft 5, p. 110-113.

[83] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 157.

[84] ↑ *Ibid.*

[85] ↑ Otto Reche, *Rasse und Heimat der Indogermanen*, München, Lehmanns Verlag, 1936, 216 p.

[86] ↑ Cf. notamment Werner Kulz, « Kurze Rassengeschichte des griechischen Volkes » et Bernhard Pier, « Italien », *in* Rolf Fahrenkrog (éd.), *Europas Geschichte als Rassenschicksal. Vom Wesen und Wirken der Rassen im europäischen Schicksalsraum*, Leipzig, Hesse und Becker Verlag, 1937, 448 p., p. 17-58 et 58-82.

[87] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike*, Philosophie und Geschichte, 58, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1936, 27 p., p. 6.

[88] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*

[89] ↑ *Ibid.*

[90] ↑ *Ibid.*

[91] ↑ Cf. *infra*, III, 1 et 2.

[92] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 18 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *Hitlers Tischgespräche, op. cit.*

[93] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 433.

[94] ↑ Ethnographe et géographe antique qui vécut de 135 à 51 av. n. è.

[95] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 4 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *Hitlers Tischgespräche, op. cit.*

[96] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 18 janvier 1942, Wolfschanze, *ibid.*

[97] ↑ « Unser Land war ein Sauland ».

[98] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 4 février 1942, Wolfschanze, *ibid.*

[99] ↑ Adolf Hitler, discours tenu le 17 avril 1929 à Annaberg. Cité in *Hitler – Reden, Schriften, Anordnungen, op. cit.*, Band III, p. 204, et le discours tenu le 26 janvier 1932 devant l'Industrie-Club de Dusseldorf. Cité in *Hitler – Reden, Schriften, Anordnungen, op. cit.*, Band IV, p. 78.

[100] ↑ Tacite, *De origine et situ Germanorum*, *op. cit.*, 4 : « Germaniam [...] informem terris, asperam caelo, tristem cultu aspectuque. »

[101] ↑ Tacite, *op. cit.*, 5 : « Terra etsi aliquando specie differt, in universum tamen aut silvis horrida aut paludibus foeda, humidior qua Gallias, ventosior qua Noricum ac Pannoniam aspicit. »

[102] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944*, *op. cit.*

[103] ↑ *Ibid.*

[104] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 4 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[105] ↑ *Ibid.*

[106] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Rassengebundene Kunst*, Volk und Wissen, Band 13, Brehm Verlag, Berlin, 1935, 29 p., p. 24.

[107] ↑ Cf. Paul Schultze-Naumburg, *Nordische Schönheit. Ihr Wunschbild im Leben und in der Kunst*, München, Lehmann Verlag, 1937, rééd. 1943, 228 p., p. 148-150.

[108] ↑ C'est le titre de son ouvrage majeur, *Die deutsche Vorgeschichte, eine hervorragend nationale Wissenschaft*, Würzburg, Kabitzsch, 1910, 255 p. Sur Gustav Kossinna, cf. Heinz Grünert, « Gustaf Kossinna – ein Wegbereiter der nationalsozialistischen Ideologie », *in* Achim Leube (éd.), *Prähistorie und Nationalsozialismus. Die mittel- und osteuropäische Ur- und Frühgeschichtsforschung in den Jahren 1933-1945*, Heidelberg, Synchron, 2002, 674 p., p. 307-320.

[109] ↑ Cf. notamment Hans Schleif, A. Langsdorff, « Die Ausgrabungen der SS », *Germanien*, 1936, p. 391-399, et *Germanien*, 1938, p. 6-11.

[110] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 18 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[111] ↑ *Ibid.*

[112] ↑ Les discours d'Hitler, tout comme *Mein Kampf*, confondent allègrement et constamment les notions de *Volk* et de *Rasse*, par exemple, alors qu'un peuple est un composé de races.

[113] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 4 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[114] ↑ *Ibid.*

[115] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 7 juillet 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[116] ↑ *Ibid.*

[117] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 7 juillet 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[118] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 4 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[119] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 16 mai 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[120] ↑ Adolf Hitler, discours du 12 mars 1926, prononcé à Munich. Cité *in* Frank-Lothar Kroll, *Utopie als Ideologie. Geschichtsdenken und politisches Handeln im Dritten Reich*, Paderborn, Ferdinand Schöning, 1998, 368 p.

[121] ↑ *Ibid.*

[122] ↑ « Statt Bärenfell und Hörnerhelm… Die Tracht unserer Vorfahren », *Das Schwarze Korps*, septembre 1935, n^{o} 31, p. 5.

[123] ↑ Citons entre autres : « Greuelhetze in gelehrtem Gewande », *Das Schwarze Korps*, n^{o} 2, janvier 1935, p. 11 ; « Dilettanten machen Germanen », *Das Schwarze Korps*, 29 mai 1935, p. 5 ; « Greuelpropaganda im Altertum », série de quatre articles, *Das Schwarze Korps*, août-septembre 1935, NOS 26 à 29 ; « Wider die Teutobolde », *Das Schwarze Korps*, 16 janvier 1936, p. 9 ; « Karnevals-Germanen », *Das Schwarze Korps*, 16 juillet 1936, p. 17, et le court-métrage intitulé *Germanen gegen Pharaonen* (Bundesarchiv – Abteilung Filmarchiv, 1939, K-182277-1).

[124] ↑ « Greuelpropaganda im Altertum-Fortsetzung », in *Das Schwarze Korps*, 4 septembre 1935, p. 9.

[125] ↑ « Dein deutsches Volk », in *Das Schwarze Korps*, 20 janvier 1938, p. 6.

[126] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 14 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[127] ↑ Adolf Hitler, cité *in* Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler*, New York, Europa-Verlag, 1940, trad. fr. *Hitler m'a dit*.

[128] ↑ Adolf Hitler, propos privé cité *in* Albert Speer, *Erinnerungen*, Berlin, Propyläen Verlag, 1969, 610 p., p. 108.

[129] ↑ Benito Mussolini, cité *in* Ernst Nolte, *Der Faschismus in seiner Epoche. Die Action française, der italienische Faschismus, der Nationalsozialismus*, München, Piper, 1963, 633 p., p. 584, n. 399.

[130] ↑ Cf. Alexander Scobie, *Hitler's State Architecture : The Impact of Classical Antiquity*, Pennsylvania State University Press, 1990, 147 p., p. 5.

[131] ↑ Cf. Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, Berlin, Propyläen Verlag, 1980, 671 p., p. 200, entrée du 13 mars 1949.

[132] ↑ Nikolaus Himmelmann, *Utopische Vergangenheit. Archäologie und moderne Kultur*, Berlin, Gebrüder Mann Verlag, 1976, 199 p., p. 127.

[133] ↑ *Glauben und Kämpfen. Für die SS-Männer aus den deutschen Volksgruppen des Südostens*, Hrggb. Vom SS-Hauptamt, s.l.n.d., 83 p., p. 49, BABL/RD/NSD 41/119.

[134] ↑ Cf. *infra*, I, 3.

[135] ↑ Cf. Alfred Rosenberg, « Von der Auffassung über nationalsozialistische Erziehung », discours tenu le 15 mars 1934 à Bernau, cité *in* Alfred Rosenberg, *Gestaltung der Idee, Blut und Ehre II, Reden und Aufsätze von 1933-1935, op. cit.*, p. 47-58.

[136] ↑ Cf. l'éloquente correspondance d'Himmler éditée par Helmut Heibel : Helmut Heiber (éd.), *Reichsführer ! Briefe an und von Himmler*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1968, 319 p.

[137] ↑ Pythéas de Marseille, *Peri tou okeanou. Description de l'océan*, vers 320 av. n. è. Sur Pytheas, cf. Barry Cunliffe, *Pytheas le Grec découvre l'Europe du Nord, IV^e siècle av. J.-C.*, Paris, Éd. Autrement, 2003, 175 p.

[138] ↑ Cf. *supra*, I, 1.

[139] ↑ Cette conception est partagée par Rosenberg, qui dénonce le « chaos racial romain » dans *Le mythe du XX^e siècle*. Cf. *infra*, III, 2.

[140] ↑ Maxime d'un SS-Leitheft, pour l'éducation des membres et des cadres. Cité *in* Josef Ackermann, *Heinrich Himmler als Ideologe*, Göttingen, Musterschmidt, 1970, 317 p.

[141] ↑ « Plan des Persönlichen Stabs Reichsführer-SS », 1937, cité *in* Josef Ackermann, *op. cit.*

[142] ↑ La fête du solstice d'hiver *(Julfest)*, ainsi que celle du solstice d'été *(Sonnenwendfeier)*, sont les deux *Bräuche* ou *Sitten* germaniques principaux que les SS veulent ressusciter, par d'imposantes célébrations, où flambeaux et serments créent une atmosphère cultuelle de communion dans le sang et les morts des ancêtres.

[143] ↑ Heinrich Himmler, Julspruch 1935, cité *in* Josef Ackermann, *op. cit.*

[144] ↑ BABL/N 21 – Deutsches Ahnenerbe.

[145] ↑ Et notamment dans l'historiographie allemande de l'Antiquité. Cf. Christhard Hoffmann, *Juden und Judentum im Werk deutscher Althistoriker des 19. Und 20. Jahrhunderts*, New York, Leiden, 1988, 302 p.

[146] ↑ Cf. Klaus von See, *Deutsche Germanenideologie vom Humanismus bis zur Gegenwart*, Frankfurt-am-Main, Athenäum, 1970, 105 p., p. 13 et 100.

[147] ↑ « Plan zur Erschliessung des germanischen Erbes », avril 1937. Cf. Volker Losemann, *Nationalsozialismus und Antike : Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-1945*, Hamburg, Hoffman und Campe, 1977, 283 p., II, 1.

[148] ↑ Dont on peut trouver un compte rendu dans l'édition du 29 octobre 1936 de l'hebdomadaire *Das Schwarze Korps*, n^o 44, p. 3.

[149] ↑ Heinrich Himmler, lettre à Walter Wüst, 10 décembre 1937. Cité *in* Michael Kater, *Das Ahnenerbe der SS*, *op. cit.*, et dans Volker Losemann, *Nationalsozialismus und Antike*.

[150] ↑ Heinrich Himmler, Rede des Reichsführers-SS auf der SS-Gruppenführertagung in Posen am 4. 10. 1943, BABL/NS 19/4010, f° 94-95.

[151] ↑ Heinrich Himmler, lettre à Walter Wüst, 10 décembre 1937, *ibid.*

[152] ↑ *Ibid.*

[153] ↑ *Ibid.*

[154] ↑ Heinrich Himmler, lettre à Rust, 8 mars 1938, cité *in* Volker Losemann, *op. cit.*

[155] ↑ Heinrich Himmler, lettre à Walter Wüst, 10 décembre 1937.

[156] ↑ Sur Franz Altheim et sa campagne de fouilles, cf. Volker Losemann, *op. cit.*, p. 123 sq.

[157] ↑ Franz Altheim, *Vom Ursprung der Runen*, Frankfurt-am-Main, Klostermann, 1939, 93 p.

[158] ↑ Franz Altheim, *Italien und die dorische Wanderung*, Amsterdam, Pantheon, 1940, 45 p.

[159] ↑ Franz Altheim, « Indorgermanisches Erbe in Rom », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums, herausgegeben von Wolfgang Schadewaldt,* Bernhard Schweitzer, Johannes Stroux, XVII, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1941, p. 49-59.

[160] ↑ Franz Altheim, « Indorgermanisches Erbe in Rom », art. cité. Les figures suédoise et italique sont représentées côte à côte p. 51. Après avoir quitté leurs cavernes du sud de la Suède, les Indogermains se sont aménagé des petites grottes douillettes au nord de l'Italie où ils ont reproduit leur décoration pariétale.

[161] ↑ *Ibid.*, p. 56.

[162] ↑ *Ibid.*, p. 55.

[163] ↑ Cf. Bernard Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, *op. cit.*

[164] ↑ Franz Altheim, E. Trautmann, « Die Elchrune », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1941, Heft 1, p. 22-30 et 24-25. Cf. *supra*, I, 1.

[165] ↑ Friedrich Matz, « Die Indogermanisierung Italiens », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1938, vol. VIII et IX.

[166] ↑ Cf. *supra*, I, 1.

[167] ↑ Walter Brewitz, « Das Löwentor von Mykenä, ein Nordisches Kultsymbol », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde zur Erkenntnis deutschen Wesens*, Leipzig, K. F. Koehler Verlag, 1937, Heft 2, p. 41-49.

[168] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[169] ↑ Werner Müller, *Kreis und Kreuz. Untersuchungen zur sakralen Siedlung bei Italikern und Germanen*, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, Berlin, A. Boss, 1938, 118 p.

[170] ↑ Helmut Heiber (éd.), *Reichsführer ! Briefe an und von Himmler, op. cit.*, p. 120, lettres 111 *a* et 111 b.

[171] ↑ Cf. Michael H. Kater, *Das Ahnenerbe der SS*, *op. cit.*, p. 205.

[172] ↑ *Deutsche Geschichte. Lichtbildvortrag. Erster Teil : Germanische Frühzeit. « Das Licht aus dem Norden »*, Hrggb. vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 30 p., p. 16-17, BABL/RD/NSD 41/87.

[173] ↑ *Blut und Boden. Lichtbildvortrag. Erster Teil : Das Blut, seine Bedeutung, Reinerhaltung und Verbesserung*, Hrggb. vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 35 p., BABL/RD/NSD 41/87.

[174] ↑ Il s'agit du comte von Spee et d'Horst Wessel, tous deux « incarnation de l'essence allemande » et « combattants de sang nordique, porteurs de l'esprit, lié au sang, de l'homme allemand » (*ibid.*, p. 25).

[175] ↑ *Ibid.*, p. 25.

[176] ↑ *Rasse und Volk. Stoffsammlung für die weltanschauliche Schulung. Herausgegeben vom Beauftragten für die weltanschauliche Schulung der deutschen Volksgruppe in Rumänien*, NSDAP, Heft 2, nov. 1941, 95 p., Tafel VI, p. 88.

[177] ↑ Dietrich Klagges, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung, op. cit.*

[178] ↑ *Ibid.*, p. 207-261.

[179] ↑ *Ibid.*, p. 261-288.

[180] ↑ Sur cet aspect, cf. Helmut Genschel, *Politische Erziehung, op. cit.*, p. 93-94.

[181] ↑ Karl Schmelze, *Rassengeschichte und Vorgeschichte im Dienste nationaler Erziehung. Eine Ergänzung zu jedem Lehrbuch der Gecshichte für höhere Unterrichtsanstalten auf Grund der Entschliessung des Reichsministers des Innern Nr. III 3120/21.6 vom 26. Juni 1933 betr. Richtlinien für die Geschichtslehrbücher*, Bamberg, Buchners Verlag, 1936, 40 p.

[182] ↑ *Ergänzungsheft, ibid.*, titre et avant-propos.

[183] ↑ *Ibid.*, p. 16.

[184] ↑ *Ibid.*

[185] ↑ Sur ces aspects, cf. *infra*, II, 3, à propos de Richard Walther Darré.

[186] ↑ Karl Schmelze, *Rassengeschichte und Vorgeschichte im Dienste nationaler Erziehung, op. cit.*,p. 16.

[187] ↑ *Ibid.*

[188] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[189] ↑ *Ibid.*, p. 18.

[190] ↑ *Ibid.*

[191] ↑ Otto Regenbogen, « Das Altertum und die politische Erziehung », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, Leipzig und Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1934, p. 211-225. Sur ces questions, cf. *infra*, I, 3.

[192] ↑ Walther Gehl, *Geschichte. 6. Klasse. Oberschulen/Gymnasien und Oberschulen in Aufbauform. Von der Urzeit bis zum Ende der Hohenstaufen*, Breslau, Ferdinand Hirt, 1940, 273 p.

[193] ↑ Wilhelm Schaeffer, *Lateinisches Lese- und Übungsbuch*, Teil II : *Für die vierte und fünfte Klasse der Deutschen Oberschule*, Bielefeld, Verlag von Velhagen und Klasing, 1942, 113 p.

[194] ↑ *Personalverzeichnis für das Winterhalbjahr 1933-1934 und Vorlesungsverzeichnis für das Sommerhalbjahr 1934, Ruprecht-Karl-Universität Heidelberg*, Heidelberg,Winter, 1934.

[195] ↑ *Personal- und Vorlesungsverzeichnis, Sommersemester 1935, Friedrich-Schiller Universität Jena*, Jena, Universitäts-Buchdruckerei, 1935.

[196] ↑ *Ibid.*

[197] ↑ *Ibid.*

[198] ↑ *Universität Wien. Personal- und Vorlesungsverzeichnis für das Wintersemester 1941-1942*, Vienne, Verlag Adolf Holzhausen, Universitätsbuchdrucker, 1941.

[199] ↑ *Personal- und Vorlesungsverzeichnis, Deutsche Karls-Universität Prag*, Zweites Trimester 1940, Prague, 1940.

[200] ↑ *Julius-Maximilians-Universität Würzburg. Personen- und Vorlesungsverzeichnis für das Sommerhalbjahr 1942*, Würzburg, 1942.

[201] ↑ *Ibid.*

[202] ↑ *Christian-Albrechts Universität Kiel. Personal- und Vorlesungsverzeichnis, Sommersemester 1935*, Kiel, Walther G. Mühlau Verlag, 1935.

[203] ↑ *Ibid.*

[204] ↑ *Der neue Brockhaus. Allbuch in vier Bänden und einem Atlas*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1937-1938, 4 vol., entrée « Griechenland ».

[205] ↑ *Der neue Brockhaus*, entrée « Griechenland », art. cité.

[206] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[207] ↑ David Clay Large, *Where Ghosts walked. Munich's road to the Third Reich*, New York, Norton, 1997, trad. all., *Hitlers München. Aufstieg und Fall der Haupstadt*

der Bewegung, Munich, C. H. Beck, 1998, 515 p. Cf. les p. 336-347 au sujet des *Tage der Deutschen Kunst*.

[208] ↑ Sur ces aspects, cf. Reinhold Baumstark, *Das neue Hellas : Griechen und Bayern zur Zeit Ludwigs des Erstens*, Katalog zur Ausstellung des Bayerischen Nationalmuseums München, 1999, 627 p.

[209] ↑ Adolf Hitler, *Rede zur Eröffnung der « Grossen Deutschen Kunstausstellung »*, München, 1937.

[210] ↑ Cf. Wolfgang Hartmann, *Der historische Festzug : seine Entstehung und Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, München, Prestel, 1976, 291 p.

[211] ↑ Cf. Peter-Klaus Schuster (éd.), *Die Kunststadt München 1937. Nationalsozialismus und « Entartete Kunst »*, München, Prestel, 1987, 323 p.

[212] ↑ *Tag der Deutschen Kunst – 14.-15. Oktober 1933. Fest-Folge*, Munich, Gauleitung NSDAP, 30 p.

[213] ↑ Cf. la photographie reproduite dans le *Völkischer Beobachter. Norddeutsche Ausgabe*, 17 octobre 1933, p. 1 et 5.

[214] ↑ *Zweitausend Jahre Deutsche Kultur. Festzug am tag der deutschen Kunst zu München 1938*, Munich, Vertrieb Knorr und Hirth, 1938, 32 p. Pour une description complète, cf. Kerkschmidt, Egon, « Münchner Festzug zum Tag der Deutschen Kunst », in *Velhagen und Klasings Monatshefte*, 1938-1939, I. Bd., 53 Jg.

[215] ↑ Cf. Bernd Ogan, Wolfgang W. Weiss, *Faszination und Gewalt. Zur politischen Ästhetik des Nationalsozialismus*, Nürnberg, W. Tümmels Verlag, 1992, 303 p.

[216] ↑ Cf. *infra*, I, 3.

[217] ↑ Jörg Schoning (éd.), *Reinhold Schünzel. Schauspieler und Regisseur*, Munich, Edition Text und Kritik, 1989, 123 p.

[218] ↑ Le film de Schünzel est également tourné dans une version française, dans les studios et des décors berlinois de la UFA : *Les dieux s'amusent*.

[219] ↑ Cf. Sabine Hake, *Popular Cinema of the Third Reich*, Austin, University of Texas Press, 2001, 272 p. ; Robert C. Reimer, *Cultural History through a nationalsocialist Lens. Essays on the Cinema of the Third Reich*, Rochester, Camden House, 2000, 301 p. ; Lutz Koepnick, *The Dark Mirror. German Cinema between Hitler and Hollywood*, Berkeley, University of California Press, 325 p.

[220] ↑ Reinhold Schünzel (1888-1954) avait été dirigé par Ernst Lubitsch (il incarne le Choiseul de *Madame Dubarry*, 1919), puis avait joué dans *Die Dreigroschenoper* de Pabst (1931), avant de figurer dans *Hangmen also die !* (1942).

[221] ↑ Sur la conquête et l'occupation de la Grèce par les Allemands, cf. Mark Mazower, *Inside Hitler's Greece : The Experience of Occupation, 1941-1944*, New Haven, Yale University Press, 1993, 437 p., trad. fr. *Dans la Grèce d'Hitler*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, 478 p.

[222] ↑ « Der Siegeslauf nach Athen. Der deutsche Sturm über die Thermopylen », in *Völkischer Beobachter*, 28 avril 1941, p. 2.

[223] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[224] ↑ Mark Mazower, *op. cit.*, p. 223.

[225] ↑ « Athen ist gefallen », in *Völkischer Beobachter*, 28 avril 1941, p. 1.

[226] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 8 avril 1941.

[227] ↑ Cf. *infra*, III, 2.

[228] ↑ K. Hesse, « Die Erstürmung der Thermopylen », in *ss Leitheft*, 1942, Heft 1, p. 17-19 ; Heinrich Gaese, « Der Lorbeer », in *ss Leitheft*, 1942, Heft 6, p. 3-4.

[229] ↑ Heinrich Gaese, art. cité, p. 3.

[230] ↑ *Ibid.*, p. 4.

[231] ↑ *Ibid.*

[232] ↑ *Ibid.*

[233] ↑ Cité *in* Mark Mazower, *op. cit.*, p. 1.

[234] ↑ « Griechenland », in *Der Angriff. Tageszeitung der Deutschen Arbeitsfront*, n° 94, 19 avril 1941, p. 3.

[235] ↑ *Der Neue Brockhaus*, art. « Griechenland ».

[236] ↑ Cf. *infra*, III, 2.

[237] ↑ Tito Körner, « Rassenköpfe aus Griechenland », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmann Verlag, 1939, Heft 11/12, p. 239-241.

[238] ↑ *Ibid.*, p. 239.

[239] ↑ *Ibid.*

[240] ↑ *Ibid.*, p. 241.

[241] ↑ *Ibid.*

[242] ↑ Roland Hampe, « Griechenland, das Land der Gegensätze », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmann Verlag, 1941, Heft 7/8, p. 117-121.

[243] ↑ *Ibid.*, p. 119.

[244] ↑ *Ibid.*

[245] ↑ *Ibid.*, p. 121.

[246] ↑ *Ibid.*, p. 121. L'auteur emploie l'expression de « europäischer Blutkreislauf » : la métaphore est explicite.

III. *Mens sana* : antiquité, humanités et jeunesse allemande

> « Der Anfang ist noch. Er liegt nicht hinter uns als der längst gewesene, sondern er steht vor uns. »
>
> **Martin Heidegger.**

> « Alles kam, wie es kommen musste : der griechische Hoplit, bunt und gefährlich, wie ein Hahn sah er aus : gefiedert, und im Treppenhaus selbst, auf dieser Wand, die hier mit gelber Ölfarbe gestrichen war, da hingen sie alle der Reihe nach : vom grossen Kurfürsten bis Hitler… […].
> « Gewiss gibt es eine Vorschrift, die besagt, dass er da hängen muss. Hausordnung für humanistische Gymnasien in Preussen : Medea zwischen via und vib, Dornauszieher dort, Caesar, Marc Aurel und Cicero im Flur und Nietzsche oben, wo sie schon Philosophie lernen […]. Da stand er noch, der Spruch, den wir damals hatten schreiben müssen, in diesem verzweifelten Leben, das erst drei Monate zurücklag […]. Siebenmal stand er da : in meiner Schrift, in Antiqua, Fraktur, Kursiv, Römisch, Italienne und Rundschrift ; siebenmal deutlich und unerbittlich : Wanderer, kommst Du nach Spa… » [1]
>
> **Heinrich Böll.**

Le mouvement qui arrive au pouvoir en 1933 est gros d'une conception nouvelle de l'éducation, à tel point que l'on peut parler d'une révolution du paradigme éducatif. Un fort anti-intellectualisme nazi, qui rejette le savoir pour le savoir, disqualifie la contemplation au profit de l'action. Ce discours va au rebours de toute une tradition occidentale qui, depuis Platon et Aristote, valorise le *bios theoretikos* comme seul mode de vie vraiment humain, ce que perpétue la tradition postérieure, latine, médiévale et chrétienne de la *vita contemplativa*. Par ailleurs, les nazis opèrent un net rejet d'une conception éducative prenant pour postulat et pour fin l'individu. L'individualisme moderne, consacré par 1789 et les droits de l'homme, est disqualifié au profit de la conception holiste d'un homme conçu non comme un atome autosuffisant, une entité autonome et autarcique, mais comme le membre inséparable d'un groupe dont il ne peut s'abstraire, s'extraire ni s'émanciper sans dépérir ou dégénérer.

Cette double mutation paradigmatique est épousée avec un sens consommé de l'opportunité politique, et parfois avec une réelle conviction, par les professionnels du savoir antique, professeurs de lettres classiques ou d'histoire, qui vont promouvoir l'Antiquité comme prodrome et archétype des valeurs du jeune Allemand régénéré, et ce d'autant plus qu'il s'agit ni plus ni moins que de sauver la place des humanités et de l'histoire ancienne dans le nouveau Reich.

Historia magistra vitae : Hitler et l'Histoire

Dans *Mein Kampf,* Hitler confie que l'histoire, à l'école, le passionnait, grâce à un professeur qui excellait à narrer le passé à de jeunes disciples attentifs : « L'histoire est devenue, grâce à lui, ma matière préférée. » [2]

Les passages qu'Hitler lui consacre sont assez nombreux et importants pour être notés et pour que l'on puisse en induire toute l'importance que le Führer accordait à cette discipline. Dans son *opus magnum*, Hitler traite longuement de l'histoire à deux reprises : dans les chapitres consacrés à son autobiographie, où il évoque notamment l'importance que prit pour lui le cours d'histoire dispensé par son professeur de la *Realschule* de Linz, qu'il fréquente de 1900 à 1905, le D^{r} Pötsch, puis dans les développements programmatiques consacrés à la réforme scolaire que mènera l'État nationalsocialiste une fois le NSDAP parvenu au pouvoir. Eberhardt Jäckel note que « la représentation du monde d'Hitler était fortement déterminée par un sens prononcé de l'histoire » [3] . Speer note qu'Hitler « ne se voyait lui-même et ne voyait son rôle que sous l'angle historique » [4] .

L'histoire, au double de sens de *Geschichte* (les faits et gestes qui constituent le devenir humain) et d'*Historie* (la narration de ce devenir, l'historiographie) est conçue par Hitler comme enseignement et objet d'enseignement. L'histoire est leçon, une leçon si importante et fondamentale qu'elle est, pour Hitler,

une sorte de sixième sens, celui de la mise en perspective temporelle, aussi indispensable que les cinq autres :

> « Un homme qui n'a pas le sens de l'histoire est comme un homme à qui il manque le sens de l'ouïe et de la vue. C'est vrai que l'on peut bien vivre ainsi, mais à quoi bon ? » [5]

L'histoire, en nous narrant les faits et gestes humains du passé, est comme une boussole pour le présent. Cette conception pragmatique et utilitaire de l'histoire envisagée comme leçon est directement héritée de l'Antiquité.
L'histoire est définie par Cicéron comme maîtresse de vie, préceptrice des hommes et des États : *historia magistra vitae* [6] .
L'histoire est en effet riche d'enseignements au double point de vue éthique et politique : ces leçons doivent nous guider sur le chemin de la vie bonne, et permettre aux princes de gouverner avec succès leurs États. Tous les historiens de l'Antiquité ont affirmé l'*utilitas* de leur travail [7] et de leur œuvre dans des préfaces qui sonnent comme autant de plaidoyers *pro domo*. Un des deux modèles, avec Hérodote, des historiens de la postérité, Thucydide, affirme ainsi dans sa préface de la *Guerre du Péloponnèse* avoir constitué un « trésor pour toujours ».
Quelques siècles plus tard, Polybe rédige ses *Histoires* avec pour fin d'éclairer les raisons du succès romain, de la réussite d'une petite cité du Latium qui a subjugué le monde et bâti un empire :

> « Pour quelle raison ce peuple a pris l'ascendant sur la totalité du monde, on pourra le concevoir plus clairement par mon

> œuvre, et en même temps concevoir combien et à quel point le genre de l'histoire pragmatique est par nature profitable aux hommes qui désirent s'instruire. » [8]

Pour Polybe, comme pour tous les historiens de l'Antiquité, la lecture de l'histoire n'a donc rien de gratuit ou de désintéressé. L'histoire dispense des leçons, et l'historien conçoit son œuvre comme un cours d'histoire pragmatique [9], c'est-à-dire orienté vers l'action. En l'espèce, Polybe prétend rédiger un manuel d'hégémonie impériale. C'est précisément ce qui importe à Hitler.

Depuis la Renaissance, qui redécouvre les historiens antiques et leur conception de l'histoire, cette idée s'est transmise à l'Europe cultivée et à son enseignement. Dans le monde germanique, les *Gymnasien*, significativement dénommés d'après le latin *Gymnasium*, qui vient traduire le mot grec désignant la palestre, mais aussi toutes les écoles, jusqu'à la *Realschule* de Linz [10], ont perpétué cette tradition d'un enseignement de l'histoire promu au rang de propédeutique et de didactique politique. Dans les premières pages de *Mein Kampf*, Hitler déplore que, trop souvent, l'histoire soit ravalée à l'apprentissage stérile et psittacique de faits et de dates : « Peu de professeurs comprennent que précisément le but de l'enseignement de l'histoire ne peut être d'apprendre par cœur et de déglutir des dates et des événements. » [11] L'enseignement de l'histoire, bien loin de cette desséchante récitation, doit être, au sens propre, l'évocation des hommes du passé, le rappel quasi magique à la vie des forces qui façonnèrent le devenir

humain, une plongée au cœur de la volonté des acteurs, auprès desquels on doit rechercher souffle et inspiration :

> « Apprendre l'histoire, cela doit signifier chercher et trouver les forces qui conduisent à ces conséquences que nous envisageons comme des événements historiques. L'art de la vie, comme l'art de l'apprentissage est tout également là : conserver l'essentiel, oublier le superflu. » [12]

Dans maint autre développement sur l'enseignement et la culture, Hitler fustige ce « Ballast » dont l'école afflige les élèves. En histoire, le lest à jeter par-dessus bord est constitué par tout ce fatras de dates et de faits dont le souvenir est parfaitement inutile :

> « Il ne s'agit pas que le jeune élève sache exactement quand cette bataille-ci ou cette bataille-là a été disputée, quand tel général est né, ou bien quand tel monarque, le plus souvent insignifiant, a été ceint de la couronne de ses ancêtres. Non, Dieu du ciel, il n'en est pas question. » [13]

La critique du *Gymnasium* et de son enseignement formulée ici s'inscrit dans le cadre plus général d'un anti-intellectualisme vigoureux qui dépasse largement le seul cercle nazi. L'historien Fritz Stern [14] a bien montré combien les critiques de la modernité culturelle dans l'Allemagne de l'Empire et de Weimar étaient solidaires d'une dénonciation sans nuance du système d'enseignement secondaire et supérieur. Pour les auteurs étudiés par Stern [15], eux-mêmes en rupture de ban universitaire et souffrant de leur marginalité institutionnelle, le

travail méthodique que consacre le *Gymnasium* étouffe l'imagination et éteint la flamme du génie personnel, consacrant, au contraire, les médiocres appliqués et laborieux aux dépens des authentiques aristocrates de l'esprit : « Une bonne part de l'irrationalisme et de la haine de tout système qui a caractérisé la jeunesse allemande surgirent en opposition à ces écoles. » [16]

Derniers avatars d'une certaine Allemagne hostile, depuis la fin du XVIIIe siècle, aux Lumières et à la raison, ces hommes, que Stern appelle des « luddites de la culture » [17], sublimaient leur anti-intellectualisme féroce par un vitalisme héroïque, une exaltation romantique de l'instinct qui vitupère la raison et disqualifie la routine éducative.

Volontiers aphoristiques, peu soucieux de respecter les règles de l'architectonique et du cheminement logiques, leurs écrits, rédigés dans un

> « style lyrique et passionné [...] condamnent ou prophétisent, plutôt qu'ils n'expriment ou argumentent, et [...] montrent qu'ils méprisent le discours des intellectuels, qu'ils dénigrent la raison et exaltent l'intuition. Leur prose, obscure et sans humour, s'enflamme par à-coups, donnant lieu à des épigrammes mystiques – mais apodictiques » [18],

sans nul souci, donc, de justification. Il est frappant de constater à quel point cette qualification s'applique, tant sur la forme que sur le fond, aux écrits et discours des hiérarques nazis eux-mêmes, Hitler au premier chef.

Hitler célèbre son ancien professeur de Linz, le Dr Leopold Pötsch, comme un magicien, qui sait évoquer, au sens étymologique du mot, la réalité passée, la faire surgir et renaître pour l'édification et l'inspiration de ses jeunes disciples. Cette rencontre, nous confie-t-il, « a été sans doute déterminant[e] pour toute ma vie future » [19] . Le Dr Pötsch

> « savait, par son éloquence aveuglante, non seulement nous captiver, mais encore nous arracher à nous-mêmes. Je me souviens aujourd'hui encore avec émotion de cet homme chenu, qui, dans le feu de sa leçon, nous faisait oublier parfois le présent et nous transportait comme par magie dans des temps révolus, et qui, des brouillards des millénaires, donnait au sec souvenir historique la forme de la réalité vivante. Nous étions assis là, souvent enthousiasmés jusqu'à la plus belle ferveur, parfois émus jusqu'aux larmes » [20] .

À l'imitation de Pötsch, l'enseignant doit donc savoir rendre l'histoire vivante, quitte à lui conférer, par son éloquence, un certain pathos qui rendra le passé immédiatement proche et familier aux élèves. Mais conférer au passé l'intensité pathétique de l'événement vécu n'est pas une fin en soi. Cela n'est qu'un moyen en vue d'une autre fin, qui est de rendre l'histoire sympathique aux élèves, et, plus profondément, de les sensibiliser aux leçons de l'histoire qu'on leur enseigne :

> « Ce bonheur était d'autant plus grand que ce professeur s'entendait à éclairer le passé par le présent et à tirer du

> passé les conséquences pour le présent. Ainsi nous permettait-il de comprendre, plus que quiconque, les problèmes actuels qui, à l'époque, nous tenaient en haleine. » [21]

Ces considérations deviennent des consignes officielles dans le texte des programmes de 1938 pour l'enseignement secondaire : « L'Histoire, dans son déroulement, ne doit pas apparaître à notre jeunesse comme une chronique, qui alignerait sans différencier tous les événements, mais comme un drame » [22], ce qui implique que, l'enseignant ne doit « pas renoncer au jugement de valeur » [23], mais qu'il doit rompre au contraire avec cette objectivité d'eunuque propre à un positivisme désincarné : dramatisation et axiologie sont érigées en principes cardinaux.

Ces « problèmes actuels » qu'évoque Hitler, ce sont avant tout les questions d'actualité politique. L'histoire, par la profondeur de champ qu'elle ménage à l'auditeur ou au lecteur, par la fréquentation des décideurs politiques et militaires qu'elle permet, est bien une propédeutique à l'action politique. Hitler note dans *Mein Kampf* que l'histoire nourrit l'action de l'homme politique qu'il est devenu, et qu'elle doit instruire bien plus qu'il ne faut fastidieusement l'apprendre :

> « Ce mode du penser historique, qui m'a été transmis à l'école, ne m'a plus jamais abandonné par la suite. L'histoire universelle est de plus en plus devenue pour moi une source intarissable d'intelligence de l'action historique dans le

présent, c'est-à-dire de la politique. Je ne veux pas apprendre l'histoire, elle doit au contraire m'instruire. » [24]

L'histoire, débarrassée de son lest de faits et de dates, réduite à une épure minimaliste, devient à la limite un simple recueil de maximes pratiques immédiatement mobilisables par l'homme politique, c'est-à-dire par celui qui, dans le présent, fait l'histoire. La politique, en effet, c'est l'« histoire en devenir » [25], *werdende Geschichte*, l'histoire au présent. La politique est l'histoire se faisant, l'histoire dans le procès de son avènement : il existe donc une solidarité substantielle entre le passé et le présent qui rend légitime l'induction de leçons. La politique, cette histoire au présent, doit donc être guidée par l'histoire du passé, qui n'a d'intérêt et d'utilité que pour les leçons qu'elle dispense au temps présent :

« On n'étudie pas l'histoire pour oublier ses leçons quand il s'agit de les appliquer, ou pour en venir à croire que les choses sont maintenant différentes, donc que ses vérités éternelles ne seraient plus mobilisables ; au contraire, on apprend d'elle à l'utiliser pour le présent. Qui n'agit pas ainsi ne doit pas s'imaginer pouvoir être un chef politique. » [26]

Hitler ne veut pas d'une histoire qui soit contemplation esthétique ou nostalgique du passé. La fin de l'enseignement historique est moins le passé que l'avenir, elle est moins la connaissance du passé en soi que l'action dans le présent politique et la fabrication de l'avenir. Foin donc, de l'art pour l'art :

> « On n'apprend pas l'histoire seulement pour savoir ce qui a été, mais on apprend l'histoire pour y trouver une préceptrice pour l'avenir et pour la préservation de son propre peuple. » [27]

Plus mince encore qu'un recueil de maximes ou de leçons en pragmatique politique, l'histoire doit se réduire à une esquisse, à la mise en évidence d'une logique simple et générale du devenir des peuples et des États. Hitler le martèle : le devoir de l'enseignant est de dégager « die grosse Entwicklungslinie der Nation » [28], la ligne directrice, la tendance lourde ou le trend majeur que suit le devenir de la nation, une épure libérée de tous les détails encombrants qui alourdissent l'entendement, brouillent l'intelligence, et font perdre de vue l'essentiel. L'enseignement de l'histoire dans l'État *völkisch* devra donc être à l'image de sa politique sociale et raciale : sélection, élimination, épuration. L'enseignement de l'histoire se complaît encore trop dans le détail inutile :

> « L'on n'omet que peu de dates, d'années de naissance et de noms alors qu'il manque cruellement une claire ligne directrice. Tout ce qui est essentiel, et qui devrait être l'objet de l'histoire, n'est absolument pas enseigné, et on laisse aux talents plus ou moins géniaux de chacun le soin de tirer les motifs secrets du flot des dates, de la succession des événements. » [29]

Le caractère nuisible de cet enseignement se répercute directement sur la vie politique du pays et sur la qualité de sa

classe dirigeante, incompétente politiquement car ignorante historiquement, ou bien trop savante et souffrant d'une myopie du détail qui lui interdit toute rétrospection généralisante, toute pertinence dans le dégagement de perspectives éclairantes. Hitler dénonce une véritable perversion de l'enseignement de l'histoire, une perversion qui a abouti à confondre le moyen et la fin. La fin, c'est, comme nous l'avons déjà cité, « la préservation de [notre] propre peuple » : « C'est bien là la fin, et l'enseignement de l'histoire n'est qu'un moyen en vue de cette fin. Mais aujourd'hui, le moyen est devenu lui-même fin, et la fin disparaît complètement. » L'histoire doit se borner à procurer une connaissance minimale « nécessaire pour une prise de position personnelle dans les affaires politiques du peuple », et seuls les futurs enseignants en histoire peuvent s'accorder le luxe d'approfondir cette matière, en étudiant « tous les détails, jusqu'aux moindres d'entre eux » [30] .

Cette épuration de l'enseignement de l'histoire, qu'Hitler appelle de ses vœux, s'inscrit dans un plus vaste programme de réforme scolaire. Le « Ballast » dont il convient de se débarrasser n'encombrera plus ni les cerveaux, ni les emplois du temps. Hitler veut trancher dans le vif des heures d'enseignement, pour dégager de nombreuses plages horaires qui seront consacrées à l'éducation physique, priorité éducative du futur État national-socialiste : « L'école en tant que telle doit, dans un État raciste, libérer infiniment plus de temps pour l'éducation des corps. » [31] La réforme de l'enseignement historique participera de ce volontarisme réformateur.

Sauver les lettres, sauver l'histoire : d'une nécessaire réforme de l'enseignement des humanités

Ces nouvelles conceptions pédagogiques ne menacent-elles pas la position et l'enseignement de l'histoire ancienne et des lettres classiques ? Si l'enseignement historique est tout entier tendu vers une compréhension du présent, le « Ballast » vilipendé par Hitler qui doit être évacué pour faire place à un enseignement efficient et au sport semble tout désigné.

On sait toutefois le goût d'Hitler pour l'histoire ancienne, manifeste dans des passages de *Mein Kampf* que les antiquisants et les classicistes vont pieusement citer, un *Magister dixit* bienvenu pour préserver les positions acquises.

Du côté de l'histoire, l'alignement est total. Les pédagogues et les professionnels de l'enseignement de l'histoire érigent en maximes les vœux du Führer. Le changement politique, lit-on en 1933 dans une revue d'histoire, exige « une refonte complète des programmes »[32], « une redéfinition radicale », une « réforme révolutionnaire de l'école » : « Il faut une bonne fois pour toutes régler son compte à l'idéologie libérale et à son objectivité anémiée et hypocrite »[33], ainsi que rompre avec cet historicisme d'antiquaire qui « cultive le passé pour le passé »[34]. Il s'agit d'une reprise presque mot pour mot de ce qu'écrit Hitler dans *Mein Kampf*[35].

Dans le nouvel enseignement de l'histoire, et notamment de l'histoire antique, il conviendra également de faire le deuil de « ces rêves utopiques de fraternisation » et de « cet

internationalisme béat » qui ont trop souvent contaminé les esprits avec leur libéralisme irénique. Ils « doivent disparaître » [36] purement et simplement.

Devant la menace germaniste, les lettres classiques, de leur côté, font le gros dos et les classicistes s'essaient à un mot d'ordre promis à une sûre postérité : il s'agit de sauver les lettres, de sauver le latin et le grec menacé par une réforme des programmes qui s'annonce imminente, mais qui, en définitive, n'interviendra qu'en 1938. Pour ce faire, il faut montrer tous les bénéfices qu'une éducation nazie peut tirer d'un tel enseignement. Dès 1933, enseignants d'histoire ancienne et de latin, emmenés par l'historien Fritz Schachermeyr [37] et le latiniste Franz Oppermann [38], publient un numéro spécial de la revue *Neue Wege zur Antike* consacrée à « L'éducation humaniste dans l'État national-socialiste » [39]. Ce long plaidoyer *pro domo* vise à prévenir toute attaque anticlassique en démontrant, en huit contributions qui couvrent tout le champ des critiques potentielles, à quel point c'est dans les vieux pots du latin, du grec et de l'histoire ancienne que l'on fait les meilleurs nazis. Il y est ainsi question du « Lycée aujourd'hui » [40], du « Tournant de l'humanisme » [41], des « Voies vers un humanisme pour le III^{e} Reich » [42], voire des « Humanités comme arme allemande » [43].

Cette initiative rejoint celle de l'Association des Philologues allemands *(Deutscher Philologenverband)* qui, le 30 septembre 1933, publie un manifeste signant l'alignement des classicistes qui prennent acte des nouvelles conceptions éducatives de l'État et de la nécessité de réorienter l'école vers la formation

d'un homme nouveau, adossé au modèle antique : « Le but de toute éducation allemande est l'homme allemand comme membre de la communauté du peuple » [44] et non un homme prétendûment universel, individu abstrait de son groupe d'origine et de référence. C'est donc bien l'« éducation de l'individu » qui est rejetée, et l'Antiquité y aide tant elle rappelle que « l'homme est l'être politique par excellence et que l'État précède l'homme » [45] .

Manifestes pour un nouvel humanisme : holisme et *politischer Mensch*

Le nouvel humanisme promu par les professionnels de l'Antiquité est donc un humanisme holiste et politique, un humanisme centré non sur l'homme, mais sur le groupe auquel il appartient. Comme le dit sans ambages le professeur de lettres classiques Fritz Bucherer, dans un article consacré aux humanités dans la nouvelle Allemagne, « les matières, les professeurs, les écoles sont là pour les élèves, mais les élèves, garçons comme filles, sont là pour l'État » [46] .

L'heure n'est plus à l'éducation de l'individu pour l'individu, mais à la formation de l'homme pour l'État, autrement dit, à l'éducation de ce que les théoriciens des années 1930 appellent un *politischer Mensch*, laquelle, Werner Jaeger y consacre un article entier, ne peut se passer de la catalyse par l'Antiquité.

Werner Jaeger, qui tente d'accommoder son *Dritter Humanismus* à l'esprit du temps, et qui y renoncera en

émigrant aux États-Unis en 1936, défend un nouvel humanisme dans un article de 1933 qui est, par sa phraséologie et par son lieu de publication, la revue *Volk im Werden* de l'intellectuel nazi Ernst Krieck, un acte d'allégeance ou, du moins, une profession de la meilleure volonté envers les maîtres de l'heure.

L'article de Jaeger est un article de combat, qui vient explicitement défendre les humanités et les *Gymnasien* dans un contexte de mutation politique favorable aux germanistes et aux préhistoriens. Il concède une « ambiguïté du concept même » [47] d'humanisme, sujet à deux définitions, pour immédiatement préciser qu'il se désolidarise de la première : la « critique » que l'on peut adresser « du point de vue du national-socialisme » à l'humanisme ne vise qu'une des deux acceptions du terme, un humanisme hérité des Lumières et dépassé par le contexte politique et l'idéologie du temps :

> « L'humanisme contre qui se dirigent les attaques et qui peut sembler incompatible avec les postulats historiques et intellectuels du national-socialisme est une idéologie bien particulière, quoique pas forcément bien définie, dont les racines sont à chercher dans le système civilisationnel de l'Europe occidentale du XVIIIe siècle, c'est-à-dire dans les Lumières. » [48]

Dans cet humanisme-là, humanisme apolitique en ce qu'il méconnaît la réalité première de la *polis*,

> « il n'existait pas de lien avec la vie de la communauté, ou alors un lien bien lâche. La raison profonde n'en gisait certainement pas dans la composante antique de cette éducation humaniste, mais – pour l'anticiper – dans le caractère totalement apolitique de la culture allemande du classicisme weimarien » [49] .

Ce second humanisme, weimarien, est tout aussi blâmable que le premier humanisme, celui de la Renaissance, que Jaeger confond dans une même répudiation. L'historien des religions Wilhelm Brachmann affirme lui aussi qu'il est « nécessaire de distinguer entre humanisme et humanisme » [50] et fait ainsi feu sur Érasme, esprit universaliste et libéral, un cosmopolite dont la maxime était la devise de l'apatride : « Ubi bene es, ibi patria » [51] , devise d'un humanisme universaliste qui s'oppose à un humanisme exclusiviste, dont les champions seraient, d'un côté Érasme, et, de l'autre, Platon et Ulrich von Hutten [52] .
Le troisième humanisme, défend Jaeger, doit donc être strictement distingué de l'humanisme *aufklärerisch*, celui des Lumières. Ce dernier avait pour objectif « l'éducation esthétique et formelle du seul individu » [53] . Adossé à l'Antiquité, cet humanisme-là en trahissait l'esprit par « son caractère totalement apolitique », qui oubliait que l'homme est « un être politique […], un être social pris dans un État » [54] . Le second humanisme, celui du classicisme weimarien, est donc congédié sans fleurs ni couronnes, condamné pour son individualisme viscéral et son libéralisme consubstantiel :

> « Le classicisme allemand, qui est et doit demeurer le fondement de notre culture nationale est (comme je l'ai déjà dit plus haut) le produit d'une culture encore totalement apolitique, de telle sorte que l'on peut présenter l'esprit de Weimar, qui représente le sommet de notre culture, comme l'opposé de l'esprit de Potsdam qui a tant déterminé le devenir de notre État. » [55]

Potsdam est ici une allégorie de la Prusse et de la construction volontariste d'une puissance politique allemande, mais aussi une référence à la Journée de Potsdam du 21 mars 1933 [56] .
Contre toutes les critiques qui visent l'humanisme et les humanités, il s'agit de montrer que « le sujet politique », *der politische Mensch*, se construit par le travail de l'héritage antique, et que le « pont » qui mène à l'Antiquité a bien nom « humanisme ».
Jaeger conteste toute conception visant à disqualifier les humanités comme surannées ou étrangères à la culture allemande, au nom d'une idéologie de la nouveauté ou de la race. En effet : « Les éléments historiques de la constitution spirituelle d'une race changent peu au cours des siècles, aussi peu que ses propriétés fondamentales en tant que race. » [57]
C'est donc bel et bien au nom d'une solidarité biologique, d'une identité de substance raciale que les humanités antiques, émanation spirituelle d'un même sang, sont sauvées du grand chambardement intellectuel induit par la révolution nationale allemande et par son racisme d'État : l'humanisme, dans une perspective raciste, n'est autre chose que la voie d'accès privilégiée au patrimoine spirituel de la race indogermanique.

Mieux, la prise de pouvoir par Hitler est dictée par des idéaux issus du fond des âges antiques :

> « L'effet si vivant des idéaux politiques et spirituels antiques sur le mouvement qui façonne l'histoire de notre temps ne laisse pas de doute sur le fait que, parmi les forces fondamentales [qui l'animent] [...] se trouve la puissance architectonique de l'Antiquité, qui a survécu aux siècles, et qui constamment se renouvelle. » [58]

Werner Jaeger promet que les professeurs d'histoire et de lettres classiques se sont guéris de l'abstraction historiciste ou formaliste qui avait pu être la leur au XIX^e^ siècle : l'événement de la Grande Guerre, puis le caractère chaotique de la vie politique sous Weimar ont eu pour conséquence une politisation de l'étude des humanités car, « l'État est devenu pour tous ceux qui vivaient vraiment leur temps, la problématique par excellence » [59] .
Il va donc désormais de soi que l'enseignement des lettres classiques ne se doit plus faire dans le seul esprit d'un « pur formalisme grammatical qui exerce l'esprit, mais le laisse vide » [60] . L'enseignement du latin et du grec doit désormais être avant tout porteur de valeurs :

> « L'histoire impose aujourd'hui au peuple allemand un devoir particulier, c'est la formation du sujet politique [...]. Au moment où se forme un nouveau type de sujet politique, un besoin d'Antiquité va s'imposer de lui-même à nous. » [61]

En Angleterre, les Universités associent, comme en Grèce, le sport et la rhétorique du *debating club* pour former les élites du royaume [62] : les *classics*, les humanités, y forment un public bien plus large que le seuls futurs philologues [63] .
Or cet esprit de la *paideia* grecque a été transmis et préservé en Allemagne dans des *Gymnasien* qu'il s'agit de défendre contre tout assaut ou toute tentative de démantèlement :

> « Nos lycées sont la cheville ouvrière de la reconstruction d'une éducation humaniste-politique. Comment mieux nourrir l'esprit de notre jeunesse, comment mieux l'éduquer à être un membre conscient de la communauté politique qu'en lui présentant les monuments grandioses de l'esprit politique de l'Antiquité ? » [64]

Jaeger propose une liste d'auteurs grecs et latins à lire en précisant leurs mérites : on aura soin d'étudier Homère, Solon, Hésiode, Platon, Démosthène, Horace, Virgile, Cicéron, Tite-Live, Tacite, mais aussi Tyrtée. Trop injustement méconnu, l'aède spartiate, le poète martial dont la scansion est marquée par le rythme du fifre et du tambour de l'infanterie en marche, a le mérite de chanter l'« idéal spartiate du citoyen » [65] en armes, soldat politique voué corps et âme à la patrie, tandis qu'Hésiode ennoblit le travail, et que Platon chante l'État et l'homme nouveau.
Au début de la République de Weimar, sous le choc de la guerre et de la défaite, Werner Jaeger écrivait déjà :

> « Nous espérons que notre jeunesse produira des chefs [dans nos lycées humanistes], que l'on n'éduquera pas à être des érudits purs ou des rats de bibliothèque, des techniciens ou des spécialistes, des lettrés ou des esthètes, mais qu'on les éduquera à être assurés dans leur constance, dans leur perception et leur chemin, cette grande force de l'hellénité. » [66]

La nazification des lettres classiques, de la philosophie antique et de l'histoire ancienne ont donc pu se dérouler sur un terrain favorable, labouré d'aspirations à la révolution nationale et à la mobilisation militaire de la jeunesse au moins depuis la naissance de la République de Weimar, fille d'un armistice intempestif et d'une paix ignominieuse.

La formation d'une humanité politique est donc solidaire, indissociable, d'un humanisme politique, c'est-à-dire d'un humanisme renouvelé par la problématique et par la finalité politique, pour lequel plaident tous les défenseurs des humanités. Wilhelm Brachmann insiste sur le fait que cet humanisme-là est une idéologie de combat, une idéologie de veille qui garde le patrimoine de la race indogermanique. Les humanistes politiques rompent avec tout caractère éthéré et incarnent, enracinent leur science : « Là où l'humanisme actuel parle de littérature, l'humanisme politique parle de sang ou de race » [67] , résume Brachmann.

L'humanisme abstrait et universaliste de la tradition renaissante, qui allait au rebours de la conception exclusiviste et hiérarchique des Grecs, cet humanisme cosmopolite, produit

d'intelligences apatrides, va devoir rejoindre *ad patres* les cendres maudites d'Érasme :

> « Ce discours de l'"humanisme" va devoir céder la place à un discours de l'histoire spirituelle de l'indogermanité. Il exprimera ainsi plus clairement que tout autre discours la spécificité de l'humanisme politique allemand. Cet humanisme-là monte la garde pour protéger l'héritage spirituel, déterminé par le sang, de l'indogermanité en général, et donc aussi, et avant tout, pour préserver l'héritage de l'Antiquité classique. » [68]

Le national-socialisme est un humanisme

L'humanisme politique de l'Allemagne contemporaine est donc celui qui fait advenir le sujet politique, le *politischer Mensch*, que le philosophe Alfred Bäumler, spécialiste de Nietzsche, se donne pour mission de définir dans une série de conférences et d'articles.

Bäumler lui aussi récuse l'humanisme classique, qu'il oppose frontalement au national-socialisme : « L'humanisme n'est plus chez nous une puissance dominante : la seule puissance spirituelle en Allemagne est le national-socialisme. » [69]

Les deux termes ne sont cependant pas irréductibles, le nazisme n'étant inconciliable qu'avec cet humanisme latin qui est l'avatar d'une Rome abâtardie, dont l'héritage a été capté par les Français, et dont la condamnation se confond avec celle

de la langue latine : l'humanisme est chez lui « en Italie et en France » [70], non en Allemagne. Le Français est humaniste, car son sang lui dicte de l'être :

> « Pour le Français, l'humanisme n'est pas seulement une part de son histoire, mais une part de son âme [...]. La tradition latine est propre à son sang. Défendre l'humanisme c'est donc, pour le Français, se défendre lui-même. » [71]

L'abyme béant qui existe entre « la conception humaniste et la conception raciste de l'histoire » [72] exige, si l'on ne veut pas s'interdire l'accès à l'héritage antique, de préférence l'héritage grec, expression d'un sang plus purement nordique, de redéfinir un humanisme vigoureux qui, contrairement aux Romains décadents et aux Français, et conformément à l'intuition grecque, « ne pense pas en termes d'individus, mais en termes de races et de peuples. Voilà la véritable humanité » [73]. Un humanisme vrai présuppose et implique une conception adéquate de la véritable humanité, que le nazisme, précisément, se propose de redéfinir en harmonie avec une pensée grecque conçue comme hiérarchique, raciste, eugénique. Le mouvement *ad fontes graecas*, ce grand soupir que l'âme allemande, depuis Winckelmann, exhale sur les ruines de l'Acropole est « une recherche du modèle grec, indépendamment de la tradition romaine » [74], le refus d'accueillir un héritage grec « de seconde main » [75], par la médiation déformante de la relecture romaine.

Toutes ces spéculations sur l'humanisme peuvent surprendre de la part d'une sensibilité politique à laquelle ce terme est

rarement associé. Or dans les textes du philosophe Bäumler et de nombre de classicistes est à l'œuvre une réelle volonté de définir, sans oxymore, un humanisme nazi. Il s'agit non seulement de sauver les meubles, mais aussi, et plus profondément, d'inscrire les maximes de l'idéologie nazie dans un ordre normatif extérieur, hérité, prestigieux, dont elles tireraient leur légitimité par dérivation. Affirmer que les maximes du Parti sont finalement celles de Sparte [76], par exemple, c'est montrer qu'elles tirent sinon leur sens, du moins leur dignité et leur noblesse, de cette inscription dans l'histoire ancienne et dans la postérité millénaire d'un vieux fonds indogermanique, dont l'esprit s'est manifesté et réalisé avec éclat en Grèce et à Rome. Il y a un souci évident, de la part des nazis, de ne pas apparaître comme des parvenus idéologiques et pratiques, d'ennoblir leurs maximes par une tradition longue et éprouvée, de polir la rudesse de leurs mots d'ordre par la patine des siècles, en dotant leurs idées d'une ascendance reculée et prestigieuse.

Face à des contradicteurs, religieux notamment, qui prennent ombrage de la politique antisémite ou du traitement des malades mentaux, qui protestent contre leur mépris de la vie, qui est don de Dieu, les nazis mobilisent une tradition aussi ancienne, voire plus ancienne que la tradition judéo-chrétienne, et prétendent inférer leurs normes d'un ordre prescriptif, plus ancien et plus propre à la race, qui est celui des peuples indogermaniques de l'Antiquité : la « moraline » [77] du décalogue judéo-chrétien, donc juif et bolchevique tout à la fois, est un principe infectieux émanant d'une race allogène et

destructrice. La mâle décision indogermanique, le traitement des allogènes et des malades, la sélection eugénique, l'élimination des faibles et de l'altérité sont grecs et romains avant d'être nazis, Sénèque étant cité comme avocat du gazage des malades mentaux [78]. Cette stratégie s'origine dans une claire conscience, malgré la crâne radicalité de la pose, que les idées proposées et les actes induits heurtent une éthique enracinée dans une tradition ancienne et rémanente. Des actes en apparence anormaux et anomaux sont donc référés à une normativité qui donne sens et légitimité à ce qui sinon ne serait qu'exorbitant, inacceptable.

On trouve un souci identique à l'œuvre dans la volonté attestée d'Himmler d'apaiser la conscience de ses hommes en inscrivant leurs actes dans le cadre subsumant d'une morale supérieure qui, fût-elle seulement formaliste [79], n'est pas la morale judéo-chrétienne, morale de faibles et suicidaire pour l'élite, mais une morale de race, qui restreint l'emploi de l'impératif catégorique aux seuls membres de la race. La construction d'un humanisme nazi, comme d'un impératif catégorique du meurtre racial [80], procèdent selon le même schème logique : dans les deux cas, il y a une stricte circonscription du groupe concerné par des maximes qui étaient pourtant, avant leur relecture, universelles. La radicale critique nazie de l'humanisme libéral et cosmopolite, la disqualification de cette fausse idée d'humanité conduit à une restriction de l'emploi de ce terme : oui, il y a bien un humanisme nazi, mais un humanisme qui ne trouve à s'employer que pour et au sein de la seule et véritable humanité, préalablement redéfinie. Le

terme a été galvaudé et marchandé à bien faible prix, il s'agit de l'employer rigoureusement : l'humanité est la communauté des hommes, c'est-à-dire, en dernière analyse, la communauté des hommes de race indogermanique, ce qui demeure d'une prétendue humanité universelle étant rejeté dans une sous-humanité plus idoine. Les éléments étrangers à la race nordique sont en effet des sous-hommes, et les sous-hommes ne sont pas des hommes : nul ne peut donc, le raisonnement sous-jacent est imparable, légitimement revendiquer que leur soient appliquées des maximes humanistes.

Le *politischer Mensch* est donc la redécouverte, par un humanisme rénové, de cet homme grec qui ne tire son sens que de son inscription dans la *polis*. On remarque tout d'abord que l'expression est une traduction littérale du grec *zoon politikon*, définition de l'homme proposée par Aristote dans sa *Politique* (I, 1). Alfred Bäumler précise que sa conception du *politischer Mensch* est certes empruntée à Aristote, mais qu'elle est plus large : l'expression « ne signifie pas seulement ce que la vieille définition d'Aristote en propose, selon laquelle l'homme est un être politique, c'est-à-dire social » [81]. Bäumler construit et structure sa notion par une série d'oppositions entre politique et théorique, actif et contemplatif, actif et passif. Pour Bäumler, politique signifie « actif, travaillant, produisant, orienté vers quelque chose » [82] et non « observateur, compréhensif, contemplatif » [83]. L'être politique est celui qui est engagé dans la vie de ce groupe qui lui confère existence et sens, et qu'il nourrit, développe et protège en retour. Il est actif dans la défense de ce groupe, dont la vie, comme la sienne est

un combat, l'ombre portée de la Première Guerre mondiale étant omniprésente chez Bäumler. Le *politischer Mensch* a donc pour achèvement et entéléchie le *politischer Soldat* que Bäumler célèbre lors de sa leçon inaugurale à l'Université de Berlin, le 10 mai 1933, lors de laquelle il cite comme équivalentes les figures de « l'homme combattant, de l'être politique, du soldat, du paysan, du travailleur »[84], tous types opposés à l'« érudit »[85]. Ce sont les bataillons serrés de ces *politische Soldaten* qui, en uniformes de SA, et au sortir de cette leçon inaugurale prononcée devant un amphithéâtre brun, partent prendre d'assaut les bibliothèques de l'Université de Berlin pour en retirer les ouvrages promis à l'autodafé du soir même.

De manière générale, Bäumler disqualifie toute abstraction, rejette la théorie et va jusqu'à dénier toute existence à l'intellectuel individualiste et désincarné : « L'homme théorique est [...] une fiction », car « l'homme est fondamentalement un être politique »[86]. Cet être politique d'inspiration grecque, donc nordique, doit être formé à la manière grecque pour pouvoir être pleinement employable au service de la communauté. C'est la mission qui est dévolue aux humanités. Dans un discours préparatoire à ses instructions officielles pour l'enseignement de l'histoire, Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur de Prusse, déclare en 1933 que si la mission de l'école allemande est de « former le membre de la communauté politique »[87] *(politischer Mensch)*, les humanités y ont toute leur place. Dans une inspiration similaire, les nouveaux programmes de 1938 emploient directement et

significativement l'expression grecque de *zoon politikon*, dont l'éducation et la réalisation est le sens des humanités : le latin et le grec doivent « contribuer a former et éduquer le jeune Allemand pour en faire, par la gymnastique et par le savoir, un *zoon politikon* »[88]. L'exaltation de l'héroïsme antique, l'éducation à l'abnégation, au sacrifice, à la pensée holistique du général et du groupe, le renoncement à soi sont autant de valeurs propres à faire advenir une jeunesse allemande retrempée dans un salutaire bain d'indogermanité.

De l'homme clivé à l'homme total : le paradigme de la *paideia* grecque

La thématique du *politischer Mensch* débouche donc sur une exaltation de l'éducation grecque à l'homme total, un homme complet et harmonieusement développé dans la totalité de ses facultés, qui s'oppose à la figure « humaniste » de l'érudit hâve aux yeux rougis.

Les pédagogues et classicistes du III^{e} Reich, fidèles en cela à Nietzsche, formulent ainsi leur exécration de l'homme clivé, incomplet, amputé, et communient dans la célébration de l'homme total, le *voller Mensch* grec, défini par la pleine accession à l'être de ses dispositions physiques et intellectuelles. L'homme complet grec est donc l'homme accompli, c'est-à-dire achevé, dont toutes les potentialités propres à son essence ont été portées à actualisation : un corps qui n'a pas été privé de son esprit, un esprit qui n'est pas amputé de son corps, modèle qui est promu et célébré par une intense activité éditoriale lors des

jeux Olympiques de 1936 notamment[89]. La nouvelle éducation allemande doit suivre la voie grecque, comme le proclame Alfred Rosenberg dans un discours programmatique tenu le 15 mars 1934, où il accable de ses sarcasmes le rêve fumeux « d'une éducation du genre humain »[90] à la Schiller, dessein noble et généreux en apparence mais, en réalité, « antibiologique au possible, contrevenant à toutes les lois de la race »[91], car inspiré par un humanisme universaliste mièvre et dévoyé. Contre cet accent porté sur l'universel humain rationnel, « l'éducation allemande ne sera pas formelle et esthétisante, elle ne visera pas une formation abstraite de la raison, mais la formation du caractère »[92] par le retour à la nature et l'éducation du corps, trop négligée par un rationalisme cérébral desséchant. Les Grecs offrent un modèle à imiter d'autant plus qu'une parenté de race les lie à la nouvelle Allemagne :

> « C'est seulement ainsi que le corps et l'âme peuvent s'unir dans une action commune. C'est seulement alors que cette union organique peut advenir, qui fut un temps réalisée, en toute liberté, par des peuples nordiques établis en Grèce. Le secret de la civilisation grecque gît dans le fait que des tribus nordiques se sont jadis soumis un autre pays et que, mus par un idéal esthétique, ils ont su former et éduquer leur corps et leur âme dans une belle unité. C'est pourquoi la Grèce n'est pas le simple exemple que nous aurait donné un quelconque peuple étranger [...], mais la Grèce antique nous a montré comment un peuple nordique pouvait librement se former, alors que, un millénaire et demi durant, l'histoire allemande a

été opprimée par des dogmes universalistes et par les impérialismes militaro-politiques qui en étaient porteurs. C'est pourquoi la renaissance de l'Antiquité que nous voyons à l'œuvre dans les âmes contemporaines de la nouvelle Allemagne est aussi au fond la renaissance de l'homme germanique libre, et la seule vraie tâche du mouvement national-socialiste est de renforcer les valeurs du caractère [...] pour se forger un destin commun qui soit conforme aux lois de la nature et de la vie, et aux exigences éternelles de l'âme raciale allemande. » [93]

Dans la veine de Rosenberg, c'est avant tout Ernst Krieck, pédagogue en chef du IIIe Reich, professeur à l'Université de Berlin, qui orchestre une célébration de l'éducation grecque comme éducation de l'homme total. Ernst Krieck consacre une monographie entière à montrer que la *paideia* hellénique est une synergie du *gymnisch* et du *musisch*, qui résorbe et dépasse, qui sursume l'opposition stérile, orientale, juive et chrétienne dans son essence, de l'esprit et du corps. Krieck salue la révolution politique de 1933 qui permet définitivement au « peuple allemand de se détourner de la civilisation du pur rationalisme » [94], un mouvement entamé à la fin du XIXe siècle par la *Lebensreform*. Les Grecs, pères du *logos*, savaient pourtant ne pas amputer l'homme de son *thymos* et de son *epithymia*, pour reprendre les termes platoniciens de la topologie tripartite de l'âme. Selon Krieck, l'importance conférée à la musique dans l'éducation grecque révèle cette attention portée à l'homme total : la musique y revêt une

fonction importante, car elle permet le développement de l'organique instinctuel et irrationnel en imprimant à la matière corporelle, stimulée par le son, une forme spirituelle, sur le mode du rythme. La *paideia*, par la place qu'elle accorde à la musique, prend en compte la double nature, spirituelle et corporelle, de l'homme, une dualité qui recouvre la double polarité du dionysiaque (transe) et de l'apollinien (harmonie) d'un être qui est à la fois de passion et de raison. On remarque que Krieck reprend la thèse nietzschéenne de l'heureuse fusion du bacchique et de l'apollinien contre Kynast, qui y voyait une irréductible opposition raciale.

La *paideia* grecque, qui fut d'abord toute de dualisme éclairé et d'harmonie, s'est ensuite fourvoyée dans le monisme réducteur d'un rationalisme sec et strict avec Aristote et l'hellénisme, période de perversion du sang et de l'esprit grecs par l'opposition orientale de l'esprit et du corps, de l'ici-bas et de l'au-delà, un Orient ascétique et mutilateur qui va trancher dans le vif du corps grec nordique. La disparition de l'idéal musico-gymnique grec a fossilisé la culture antique dans la contemplation rationaliste strictement muséale d'un corps privé de vie : avec la grande désiccation inaugurée par l'hellénisme, « l'hellénité vivante s'est pétrifiée pour devenir masque mortuaire » [95]. L'hellénisme, âge « de l'individualisme et de la raison souveraine » [96], a signé la mort de « l'esprit athénien devenu un cosmopolite apatride » [97].

La définition d'un humanisme nazi implique donc au préalable une sélection des humanités concernées. Il ne s'agit pas de valider béatement toute la tradition antique, mais d'y opérer un

partage entre le bon grain indogermanique de la Grèce archaïque et classique et l'ivraie d'un hellénisme passablement orientalisé et sémitisé [98]. Celui-ci est récusé comme le symptôme vespéral de la décadence raciale par l'historien Fritz Schachermeyr : « On a jusqu'ici accepté tout ce qui venait de l'Antiquité comme une sorte de révélation sublime [...]. C'est ainsi que l'humaniste, qui était d'un côté le conservateur de l'esprit nordique le plus noble est devenu le médiateur de tout ce patrimoine spirituel anti-nordique », qui a « dissout les peuples nordiques de l'Antiquité » [99] et qui demeure encore à l'état de « poison destructeur » [100] dans le monde contemporain.

Le principe et la fin de tout humanisme, dans le choix des œuvres et époques retenues, comme dans la visée de l'éducation par les humanités, est donc bel et bien, comme pour les hommes, la sélection raciale : l'historien de la Grèce Hans Bogner rappelle fermement que

> « notre point de départ se trouve chez les Grecs et les Romains, pour autant et aussi longtemps qu'ils ne nous ont pas été aliénés par le mélange racial. Notre parenté raciale originelle avec eux est une communauté de vie et rend possible la compréhension de l'Antiquité gréco-romaine [...] alors que cette compréhension vraie nous reste interdite chez les peuples étrangers de l'Antiquité, qui sont pour nous, et ô combien, des peuples exotiques » [101].

Selon Bogner, l'humanisme traditionnel se méprend quand, naïvement, il croit que « les Grecs, par une *paideia* consciente,

voulaient produire l'homme comme idée », donc réaliser l'idée d'un homme conçu universellement et abstraitement, en déliement de tout lien de sang et de toute détermination de race. Pour les Grecs, la culture ne vient pas émanciper de la nature, elle ne vient pas affranchir de la détermination du sang, elle vient en prendre acte et la renforcer. La culture grecque est une culture de race, adressée à des Grecs, pour éduquer et parfaire l'humanité supérieure nordique en eux : « En Grèce, ou voulait éduquer de purs hellènes, et non des hommes en général. » Les autres peuples sont pour les Grecs, et donc pour les Allemands, « des allogènes au plus haut degré », qui, contrairement à ce que le message faussement humaniste d'idéalistes dégénérés le laisse accroire, « ne pouvaient ni ne voulaient être assimilés » [102] .

La charge de Bogner contre cet humanisme dévoyé est virulente, car elle s'inscrit dans un article qui dénonce l'*Assimilationsjude* de l'Antiquité, ce Juif diasporique qui revêt l'habit grec pour se fondre dans le monde hellénistique, avant de déambuler en toge et de parler latin dans l'Empire romain [103] . C'est une telle conception, ouverte et accueillante, universaliste, de la *paideia* qui permet, par l'apprentissage universel de la langue, des mythes et des us qui étaient exclusivement propres au peuple grec nordique, l'assimilation, *i.e.* l'affranchissement de la détermination naturelle par une volonté culturelle. La culture vient ainsi, par le fard superficiel de l'apparence vestimentaire, cosmétique, et de la langue, masquer, voiler, dissimuler la nature, dissimuler le Juif qui en devient invisible. Seul un hellénisme décadent et tardif a pu

promouvoir l'idée d'une éducation s'adressant à l'universalité des hommes, à l'universel en l'homme : la haute culture grecque, fondamentalement élitiste et sélectionniste, a été bradée à l'encan par le levantin dégénéré, qui a imposé l'idée que « ce n'est pas l'origine, mais la culture (la *paideia*) qui fait le Grec »[104], et qui a ravalé une culture grecque nordique exclusive au sabir racial dilué d'une « civilisation universelle » *(Weltkultur)*, expression apatride, déracinée, de l'« esprit universel de l'hellénisme »[105].

La charge contre cette *paideia* est tout aussi rude de la part de l'historien Georg Kuhn qui, lui aussi, traite de la diaspora et de l'assimilation juive. Il qualifie cette captation de la culture grecque de « falsification »[106] : « On ornait volontiers son discours de citations classiques. On s'exerçait aussi à l'art de la rhétorique grecque »[107] pour se draper de mots et de figures de style qui viendraient voiler la réalité obstinée d'une irréfragable altérité.

Arêtê, aristoï, Führer : former des soldats et des chefs

L'éducation complète des Grecs était étroitement liée à la nature et à la vocation essentiellement militaires de ce *Männerbund* que constitue la *polis*.

La *paideia* du corps et de l'esprit, qui rend pleinement justice à la dualité de l'homme et le développe dans une synthèse harmonieuse du poète et de l'athlète, du philosophe et du gymnaste, est, en dernière analyse, l'éducation du citoyen-

soldat, du soldat politique de la cité. La fin du corps aguerri est le corps guerrier de l'hoplite ou du cavalier, la pratique du sport n'étant pas référée à une visée individuelle, mais étant pensée comme service de la communauté et de l'État. Comme le dit Ernst Krieck :

> « L'homme grec d'éducation grecque nous apparaît comme modèle et comme éclairage de notre propre chemin, un homme éduqué par la science des muses et par celle des armes dans le contexte de la *polis* grecque antique. » [108]

C'est pour donner à l'État les meilleurs soldats citoyens que Platon qui, « dans un temps de décadence, appelle une dernière fois l'idée de l'État au combat final » [109], promeut l'éducation par la musique. La vie étant prise « entre ces deux pôles de la pulsionnalité irrationnelle et de la forme rationnelle » [110], il convient de prendre en compte les deux dans l'éducation et l'édification de l'État, en imposant aux pulsions dionysiaques la forme harmonieuse de la raison apollinienne, au lieu de les réfréner et de les contraindre par un refoulement ascétique de type oriental et chrétien, négateur du corps.

L'homme accompli de la *paideia* grecque est donc soldat politique, soldat de sa cité et de sa race, combattant de l'éternel Occident contre l'éternelle Asie : « Cette race nous apparaît pour toujours dans son éternelle vertu et son impérissable beauté, elle qui a victorieusement préservé l'Europe de l'asiatisme » [111], note Krieck.

Ces soldats de l'indogermanité sont emmenés par des chefs dont l'éducation et la formation, dans l'Allemagne

contemporaine, exige de passer par l'Antiquité grecque. En 1932, l'historien de la Grèce Hans Bogner consacre à l'éducation des chefs un essai au titre programmatique, *La formation de l'élite politique* : il s'agit, d'après l'exemple grec, d'examiner les conditions d'émergence d'une élite politique pour l'Allemagne, les conditions « biologiques et historiques » [112] de la production d'une caste de *Führer*. Pour former l'élite politique, l'élite de la *polis*, il est nécessaire de se tourner vers l'Antiquité [113], en enjambant une modernité délétère car hostile à l'élitisme, un « saut vers nous-mêmes » [114], puisque « entre l'être allemand et l'être grec, il y a une parenté originelle secrète » [115]. Bogner a des mots très durs, mais somme toute très banals dans le discours national-conservateur, contre la démocratie contemporaine, qui ne peut « former, proposer, voire souffrir aucun chef » [116]. La démocratie libérale, installée en Allemagne par la constitution de Weimar, est antithétique avec l'avènement d'une *politische Führung* digne de ce nom : « Le système de la souveraineté du peuple et de la représentation, la philosophie de l'identité » [117], bref, l'égalitarisme et le libéralisme démocratiques tuent toute idée d'élite.

Or la véritable égalité n'est possible que dans un groupe constitué par un élitisme jaloux et soigneusement préservé de toute influence ou pénétration extérieure, comme à Sparte. L'éducation spartiate, mélange de drill sportif et militaire, et de *Musik*, arts de la muse au sens large, est célébrée par Bogner [118], de même que le régime oligarchique spartiate doit être préféré à une démocratie athénienne qui a sombré dans les

affres d'un égalitarisme ombrageux et inepte en l'absence de toute clôture hermétique du groupe [119].

Souhaitant rompre lui aussi avec l'abstraction désincarnée de l'humanisme traditionnel, Martin Heidegger affirme que le savoir grec n'a rien d'abstrait. Tout, en Grèce, est orienté vers la fin ultime de la pratique, de l'action, notamment de l'action politique, éminente pour les penseurs grecs. Dans son discours de rectorat, Martin Heidegger fait de la θεορια grecque non « la pure contemplation » [120] que l'on y voit trop souvent, mais la modalité suprême de l'ενεργεια, c'est-à-dire de « l'être-à-l'œuvre de l'homme » [121] : les Grecs « comprenaient la théorie elle-même comme la plus haute réalisation de la pratique » [122], car, chez eux, le savoir n'est pas un simple « bien culturel » [123], mais « le cœur profondément déterminant de tout l'être du peuple et de l'État » [124]. Le recteur Heidegger, qui place son mandat et la renaissance de l'Université allemande sous le signe de la Grèce et de la pensée grecque, impose aux étudiants des heures de *Wehrsport* obligatoire et organise un camp de réflexion, sorte de classe verte philosophique, à Todtnauberg, où les environs de la Hütte du maître se couvrent de chemises brunes et d'étendards à croix gammée [125].

Le modèle grec, et plus spécifiquement spartiate, n'est pas seulement présent dans les discours du recteur Heidegger ou du ministre Rust, mais revient sous la plume du général ss August Heissmeyer, inspecteur général des Napolas, les écoles politiques qui avaient été conçues comme la pépinière de la future élite nazie. Selon ce général, les écoles de cadres devaient suivre l'exemple grec, modèle de

Gemeinschaftserziehung [126], une éducation collective, harmonieuse et équilibrée, qui éduquaient des cadres à la grandeur culturelle, politique et militaire de l'État [127].

Plaidoyer pour l'histoire ancienne

Le mot d'ordre qui enjoint de sauver les lettres classiques s'applique à partir de 1933 également à l'histoire ancienne, menacée dans sa situation intellectuelle et dans ses positions institutionnelles par la vague montante des germanistes et des préhistoriens, soucieux d'en découdre et de détrôner leurs collègues antiquisants de leur piédestal de chaires et de prébendes.

Les querelles entre germanomanes et classicistes, entre préhistoriens et antiquistes trouvent en effet un écho dans la nouvelle conception de l'enseignement de l'histoire. Les directives du ministre de l'Intérieur du Reich de juin 1933 précisent que l'enseignement de l'histoire ne doit plus commencer, comme c'était le cas auparavant, avec les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité. Il convient de redonner toute sa place et son importance à la préhistoire germanique [128]. Il y a donc urgence si l'on veut préserver les positions acquises de l'Antiquité : un *aggiornamento* s'impose.

Dès 1933, l'historien de l'Antiquité Fritz Schachermeyr publie, sous forme d'article, un plaidoyer *pro domo* au titre éloquent : « La mission de l'histoire ancienne dans le cadre de l'histoire universelle nordique » [129]. Dans ce qu'il nomme « une querelle pour ou contre l'Antiquité » [130], il s'agit de défendre et de

justifier la recherche en histoire ancienne et l'enseignement des humanités en rappelant que Grec et Romain sont synonymes sinon, certes, de germanique, du moins, et indubitablement, de nordique. Une appréhension exhaustive et juste de l'histoire de la race nordique et de son patrimoine culturel ne peut ignorer les Grecs et les Romains, au risque de céder à une myopie germanique, une vision germanomane à courte vue qui rejetterait dans l'ombre un patrimoine majeur de la race aryenne.

L'auteur concède toutefois que les sciences de l'Antiquité se sont rendues coupables d'un défaut d'enthousiasme dans le grand *aggiornamento* raciste propre à d'autres disciplines depuis 1933. Le constat est sévère [131], mais il faut voir que Schachermeyr compare l'histoire ancienne à la raciologie et à la préhistoire, en pointe parmi les sciences humaines. Les historiens de l'Antiquité, prisonniers de la routine et de l'inertie d'une discipline vénérable, confiants dans la dignité d'une matière chargée d'ans et de travaux, n'ont pas su intégrer les nouveaux cadres de la réflexion et se mettre correctement au service de la révolution nationale-socialiste, « qui exige absolument une mutation des sciences humaines » [132].

L'inertie relative de l'histoire ancienne est d'autant plus regrettable que l'historiographie de l'Antiquité « recèle comme aucune autre discipline un matériau capital pour étayer historiquement le national-socialisme » [133] : la raciologie et tout discours nordiciste, en effet, vaticineraient dans le vide sans les matériaux que lui fournit l'historien de l'Antiquité et qui pour eux sont autant de validations empiriques [134].

Les antiquisants sont jusqu'ici restés prisonniers d'une inspiration, philologique à l'origine, qui cantonnait les études classiques à l'orbe étroit du monde gréco-romain, manquant ainsi la dimension nordique globale dans laquelle ces études auraient dû s'insérer [135]. L'avenir et le salut de leur discipline résident donc dans la conversion de l'histoire ancienne à une perspective nordique plus large. Schachermeyr proclame

> « fini le temps où l'histoire ancienne pouvait se réduire à la contemplation de la matière antique et n'avait pas besoin de se soucier de son intégration à des cadres historiques plus généraux. Il s'agit désormais [...] de faire de l'histoire des deux peuples de l'Antiquité classique des destins nordiques et de les considérer du point de vue de la communauté des peuples nordiques à laquelle ils appartiennent » [136].

Pour cela, il faudra aux sciences de l'Antiquité imiter la raciologie et la préhistoire qui ont très rapidement « servi le national-socialisme avec un outillage intellectuel approprié » [137], entendons le concept de race, dont Schachermeyr justifie la pertinence. Ce concept n'est pas le fruit de l'imagination des raciologues, mais une indubitable réalité, comme l'affirme l'auteur dans une saisissante pétition de principe : « La race n'a pas été inventée par les raciologues ou par les nationaux-socialistes, elle est un fait historique avéré. » [138]

Ainsi amendée et réformée, renouvelée par la conception raciste, l'histoire ancienne pourra prendre sa juste place dans l'édification d'une science nationale-socialiste et dans la

construction de la nouvelle Allemagne. Mieux, elle aidera à prendre la pleine mesure historique et culturelle de la race nordique. Privilégier, au nom d'une conception étroite de la germanité, l'histoire médiévale et l'histoire moderne au détriment de l'histoire ancienne, serait une erreur :

> « Si, à l'avenir, notre activité historiographique demeurait limitée à la préhistoire, au Moyen Âge et à l'époque moderne, nous tournerions en rond dans le seul cercle germanique. Ce n'est que par la comparaison avec les peuples nordiques de l'Antiquité, avec les Hittites, les Perses, les Grecs et les Romains que nous voyons combien la race nordique est un système englobant. » [139]

Ce « système englobant » ne peut être amputé de la partie sans doute la plus prestigieuse de son patrimoine. L'histoire ancienne vient obéir à un devoir de mémoire : en aucun cas, en effet,

> « l'héritage nordique de l'Antiquité [ne doit] succomber à l'oubli. Puissions-nous ne pas ignorer que l'héritage culturel nordique nous impose des devoirs sacrés, qu'il a le droit de vivre et qu'il ne peut être préservé que par nous, les nordiques » [140] .

Hans Bogner plaide également pour une science engagée : « Les sciences de l'Antiquité » sont restées trop longtemps timorées, d'une neutralité prudente qui confine à la négligence coupable. La *Realenzyklopädie*, notamment dans son article « Antisemitismus », est ainsi qualifiée de « chef-d'œuvre de

propagande juive » [141], car elle omet de préciser « les racines », « la justification effective de cet antisémitisme » [142] antique.
Dans cette lutte pied à pied pour conserver leurs positions, les antiquisants et classicistes peuvent compter sur un soutien de choix et de poids, celui de Hans Günther. Le grand prêtre de la race nordique, pape du racisme scientifique et idéologue ombrageux du nordicisme le plus strict, celui de la SS, n'a rien d'un germanomane étroit. S'il a fait de la race nordique et de l'unicité du foyer germanique son fonds de commerce intellectuel, le professeur reste attentif et ouvert à la culture classique propre à l'érudition universitaire allemande de son temps, qui est aussi la sienne : Grecs et Romains, comme les Perses, Indiens et Iraniens auxquels il consacre à chaque fois un ouvrage, sont tous des exemples de l'éminence de la race nordique.

L'attique et le runique : la synthèse des humanités indogermaniques

Dans cette lutte ouverte qui oppose les partisans du tout germanique aux thuriféraires de la culture classique de l'Antiquité, Hans Günther prend ouvertement parti pour les seconds en annexant l'Antiquité à la totalité nordique :

> « Les valeurs culturelles des peuples [indogermaniques] se trouvent dans l'esprit indogermanique, c'est-à-dire, pour nous Allemands comme pour tous les Germains, dans la culture

perse, hellénique, romaine et dans la culture primitive des Germains. » [143]

Les peuples de l'Antiquité gréco-romaine participant de la même substance raciale que les Allemands contemporains, il est oiseux ou inepte de prétendre écarter la culture classique latine et grecque au profit d'une science de la germanité pure : les sciences de l'Antiquité sont tout aussi racialement légitimes. La connaissance que procurent ces sciences est une connaissance du passé de la race, une race unique qui rassemble des peuples qu'un clochemerlisme scientifique étroit veut indûment opposer :

« L'unité de notre culture est constituée par les valeurs spirituelles de l'indogermanité. Cette conviction devra mettre un terme à la querelle opposant ceux pour qui notre culture a plus besoin de la Grèce et des Romains, de l'Antiquité, et ceux qui défendent l'"Antiquité germanique". Pour notre culture [...], l'esprit purement indogermanique est précieux, où qu'il se soit manifesté et où qu'il se manifeste encore. Dans chacun des grands peuples indogermaniques se sont exprimé, de manière exemplaire et remarquable, des vertus spécifiques de l'âme raciale nordique. » [144]

Günther précise et radicalise sa position en intervenant directement dans le débat sur les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire et sur la place qui doit y être dévolue au latin, au grec ainsi qu'à l'histoire ancienne. Dans un petit ouvrage collectif qui plaide pour le maintien des langues

mortes, Günther signe une contribution qui se veut un avertissement contre toute germanomanie étriquée. L'accès au patrimoine indogermanique, dans ce qu'il a de plus exaltant et mobilisateur, doit se faire par la médiation des humanités :

> « Nous, les Allemands, nous ne pouvons pas accéder à une pleine intelligence des valeurs qui élèvent notre vie et notre culture à travers la seule germanité ; seule peut nous permettre d'y parvenir la contemplation révérente de la totalité indogermanique, avant tout, et parallèlement à la germanité, l'étude de la Perse, du peuple grec et du peuple romain. L'hellénité antique et la romanité ancienne [...] offrent aux jeunes gens une image enthousiasmante de la grandeur de l'être indogermanique-nordique que l'étude de la seule germanité ne permet pas d'acquérir [...]. Tout notre amour de la germanité ne peut nous détourner de la grandeur des Grecs et des Romains. » [145]

La solidarité de race entre les peuples nordiques de l'Antiquité et les Allemands contemporains lève donc toute opposition irréductible et frontale entre Antiquité et germanité, ainsi que le souligne également Wilhelm Brachmann, dans un article des *Nationalsozialistische Monatshefte* plus spécifiquement consacré à l'héritage grec. Pour l'historien des religions, « l'alternative hellénité/peuple allemand disparaît » [146] grâce à l'idée raciale défendue par le national-socialisme, qui opère la synthèse des essences dans une substance commune :

> « Le national-socialisme a pu montrer, grâce à l'idée raciale, quelle immédiate proximité existait entre le monde germanique-allemand et le monde grec, deux mondes nordiques. » [147]

Dès lors que « la culture est l'expression du sang » [148], et que « leur sang est notre sang » [149], les cultures de l'Antiquité sont bel et bien des expressions d'une même nordicité : les langues anciennes permettent de connaître « la branche antique de cet arbre de l'essence nordique » [150], elles sont « des témoins éloquents de l'essence nordique, du sang nordique coagulé en langues » [151]. Comme, cela est martelé, il y a « communauté d'un sang identique », et la rencontre du « monde germanique-allemand avec le monde antique » permet de « renforcer l'idée et la pensée raciale nordique ». Le détour par une altérité apparente, la médiation d'une Antiquité auparavant révoquée comme étrangère à la race et à la culture nordiques permet donc d'accéder d'autant mieux, d'autant plus sûrement et plus profondément à l'essence de l'indogermanité :

> « Les forces créatrices de l'Antiquité, ces forces qui tendent vers la forme et la réalisation, érigent sur le sol et le sang la cathédrale de l'esprit et de l'âme [...], de l'esprit nordique et de l'âme nordique comme expression du corps nordique. » [152]

Les humanités sont donc importantes dans le cursus de formation du jeune indogermanique, non que l'humanisme importe en soi, mais parce qu'il est bel et bien la voie d'accès à

une identité raciale : ce qui importe n'est « donc pas l'idée humaniste en soi et pour soi, mais l'essence nordique » [153]. L'auteur dramatise l'enjeu à première vue bien anodin de la place des langues anciennes dans la refonte des programmes de l'enseignement secondaire en faisant du souci de l'héritage antique une modalité du combat pour la défense de l'essence indogermanique, menacée par l'éternelle subversion juive, incarnée désormais par le bolchevisme. Le propos, de défensif qu'il était, se fait donc résolument offensif, car tout abandon de l'héritage latin et grec serait une bataille perdue dans la lutte pour la race :

> « Nous devons bien nous rendre compte que l'Allemagne, consciente de sa substance indogermanique, est, à une époque où les peuples indogermaniques sont encore sous le charme d'une pensée libérale et impérialiste, le dernier défenseur conscient et déterminé de l'indogermanité. L'Allemagne est aux avant-postes de ce combat pour la race indogermanique. Il lui revient de développer toutes les forces issues du sang et de l'âme nordique pour assurer l'avenir de l'indogermanité face à un asiatisme destructeur qui a pris la forme du bolchevisme, face à la subversion raciale venue d'Orient sous la forme de la juiverie, face au déracinement spirituel par le libéralisme du démocratisme occidental [...]. Les forces que nous voyons à l'œuvre dans l'hellénité et la romanité sont particulièrement importantes de ce point de vue. Répondre de l'Antiquité, ce n'est donc rien d'autre que servir au mieux l'héritage racial du monde indogermanique. » [154]

C’est donc une « responsabilité historique » [155] que de « préserver la force nordique […] de l’hellénité et de la romanité antiques » [156] .

Les réticences vis-à-vis de l’Antiquité sont avant tout liées à des intérêts matériels : l’affirmation d’une science préhistorique allemande, la création de chaires, de musées, d’instituts et l’affectation de crédits sont dénuées d’une quelconque pertinence intellectuelle. Intellectuellement, Rome et la Grèce se laissent aisément intégrer au péan entonné à la gloire de la race germanique-nordique.

Au fond, en effet, tout le monde s’accorde sur intérêt de l’Antiquité méditerranéenne : les classicistes par leur idiosyncrasie propre et les germanomanes qui se l’approprient et en font une défense et illustration des qualités intrinsèques de la race nordique. Il est un discours ou une tentation qu’il faut à tout prix éviter, qui reviendrait à faire des Germains les pâles épigones des Grecs et des Romains, une anticomanie condescendante qui humilierait les Allemands et ravalerait leur patrimoine historico-culturel à une arriération honteuse. Bien au rebours : tout procède du génie originel nordique, et, dès lors, la causalité raciale ayant été rétablie, les Grecs et les Romains peuvent apparaître comme de belles incarnations de ce génie racial et de ses vertus. L’intérêt des Grecs et des Romains est dès lors d’illustrer les qualités de la race, et de les développer, l’*exemplum* antique étant tout désigné pour venir édifier la jeunesse allemande.

Contre les offensives des germanomanes et des préhistoriens, les classicistes se défendent en vantant les mérites de l’histoire

ancienne et des langues mortes pour l'édification éthique et politique des jeunes élèves allemands. Si la mission de l'école allemande est, comme le proclame Wilhelm Frick dans un discours préparatoire à ses instructions officielles pour l'enseignement de l'histoire, de « former le membre de la communauté politique » [157] *(politischer Mensch)*, l'histoire antique et les langues anciennes y ont toute leur place.
L'éducation des jeunes Allemands aux vieilles valeurs indogermaniques qui ont permis à Rome d'édifier un empire ne pourra qu'être bénéfique à l'Allemagne nouvelle. Un article publié dans une revue d'antiquisants et consacré aux « Vertus des vieux Romains » affirme ainsi :

> « Nous aussi Allemands, nous nous battons aujourd'hui pour une régénération des valeurs qui doit refonder la vie de notre peuple, nous aussi nous renforçons notre foi dans les plus hautes valeurs de l'humanité germanique-allemande, ces valeurs d'honneur, de fidélité, de courage, qui doivent dominer notre perception, notre pensée et notre action dans tous les domaines de la vie. » [158]

Le Reich de mille ans ne sera que s'il est édifié par l'exemple et les valeurs de son glorieux précurseur, l'Empire romain : « C'est alors que l'État allemand, le Reich allemand pourra survivre aux millénaires. » [159]

L'aversion latine et la querelle du latin

Dans la France postérieure à la défaite de 1870, la querelle du latin est une expression générique désignant tous les débats qui ont entouré la place des lettres classiques (latin et grec) dans l'enseignement secondaire, dans l'immédiat après-guerre comme lors de la réforme des programmes du baccalauréat en 1902 [160]. L'Allemagne connut elle aussi, en 1890 et en 1900, deux Conférences sur l'école, convoquées par Guillaume II, où l'empereur, en chef des files des modernes contre les anciens, appelait à un renforcement de l'allemand contre les humanités gréco-latines afin d'étayer la « base nationale » et de « former des jeunes Allemands et non des jeunes Grecs ou Romains » [161]. La réforme des programmes de 1901 réduisit les heures de grec et de latin, à la consternation du maître de Werner Jaeger, Ulrich von Willamowitz-Moellendorff.

Si le débat français et le débat allemand de 1890 confondirent dans une même remise en question latin et grec, le débat qui se développe en Allemagne à partir de 1933 réserva au latin un traitement spécifique, même si latin et grec sont, *in fine*, associés dans la réforme et également touchés par la réduction de la dotation horaire [162].

C'est Walter Eberhardt, professeur à l'Université de Münster [163], qui, dans *La science nationale-socialiste*, l'organe scientifique du Parti nazi, ouvre les hostilités contre le latin par un article réquisitorial publié en 1935 [164]. Ce classiciste défend la nécessité d'étudier pour ressusciter par la pratique les valeurs de l'Antiquité, mais d'une Antiquité grecque, et non romaine. Si l'Antiquité romaine a eu les faveurs de la Renaissance humaniste française et italienne du XVI^e^ siècle,

l'Antiquité grecque a été redécouverte au XVIIIe siècle par les Allemands, ce qui n'est « pas un hasard » :

> « Ils l'ont mise au jour au moment où, en plein combat contre le classicisme français (c'est-à-dire, en dernière analyse, romain et latin), ils avaient besoin d'un allié. » [165]

Les Allemands se sont donc construit leur propre référence antique en opposition à un héritage romain et latin revendiqué et utilisé par les Français, vieille nation gallo-romaine et digne héritière de l'impérialisme de Rome. De manière significative, l'auteur emploie le mot de *Kulturkampf* pour désigner cette lutte allemande contre le classicisme français, illustrée au XVIIIe siècle par Lessing et le *Sturm und Drang*, qui ont notamment refusé d'adopter et d'imiter les normes du théâtre classique à la française : il y a donc solidarité transhistorique, identité organique, des combats allemands contre les trois Rome, la Rome impérialiste de l'Antiquité (Arminius), la Rome de l'Église (Luther et Bismarck), la Rome française, celle de l'impérialisme culturel et militaire français.

Selon l'auteur, l'hostilité de Rome et de ses épigones envers la germanité est un phénomène attesté depuis l'agression des légions, des « expéditions de Drusus et de Tibère, aux expéditions punitives de Germanicus » [166]. Dans un raccourci historique saisissant, Eberhardt assimile les légions romaines de Varus aux hordes latines des poilus français de 1914, tous animés du même mépris de la germanité, récusée comme barbare, clouée au pilori d'une civilisation présomptueuse :

> « Si nous passons au présent, nous constatons que c'est cette même idéologie de la civilisation qui, soutenue et élargie par les arguments de la Révolution française, a été la bannière sous laquelle, mille neuf cent ans plus tard, la guerre mondiale a été menée contre nous, les Barbares transrhénans. » [167]

De cet impérialisme antigermanique, les Français sont les dignes continuateurs. Ils ont hérité de Rome le même mépris de la prétendue sauvagerie teutonique et la même prétention à l'hégémonie universelle : les Français prétendent être « les héritiers légitimes de la civilisation latine (Paris comme capitale du nouveau monde, ainsi que Rome l'était de l'ancien) », prétention qui « sous-tend toute la vie intellectuelle française » et « constitue en même temps la justification spirituelle des ambitions hégémoniques françaises », dont l'Allemagne eut tant à souffrir sous les règnes de Louis XIV et de Napoléon I^{er}, ainsi que lors des guerres révolutionnaires. Le projet de *Pax romana* a donc engendré celui de *Pax franco-gallica*, l'impérialisme des Romains puis celui des Français se parant à chaque fois des chattemites oripeaux de la paix [168] .

De cette antipathie culturelle et politique jamais démentie au cours de l'histoire, Eberhardt induit une altérité, une incompatibilité raciale entre romanité et germanité : « Rome comme phénomène global est étranger à notre race » [169] , et ce que l'on appelle trop rapidement et par un abus de langage « Antiquité » n'est pas un tout solidaire et indifférencié [170] . Il faut y bien distinguer Rome de la Grèce : « notre réticence

envers Rome [...] provient des profondeurs de notre être »[171], car « hellénité et romanité sont deux mondes bien distincts »[172].

Cette disqualification raciale est formulée ailleurs par Alfred Bäumler, qui renie Rome au nom de la pureté du sang nordique : « En Grèce », au moins, « nous trouvons un sang nordique pur, qui n'est pas mélangé avec du sang étrusque ou tout autre sang oriental comme à Rome »[173]. La grande nostalgie culturelle de l'Allemagne pour la Grèce est donc dictée par les lois de la biologie et de l'apparentement racial.

Si l'affirmation d'une parenté spirituelle ou raciale entre hellénité et germanité est courante de Winckelmann à Heidegger, la violence de la charge antiromaniste surprend ici : c'est en effet Rome, le latin, le Français, les Lumières et l'Église qui, pêle-mêle, sont confondus dans une même répudiation, auxquels vient s'ajouter l'Italie fasciste. C'est en effet non seulement « de l'autre côté du Rhin » mais aussi « de l'autre côté des Alpes »[174] que viennent les voix du mépris antigermanique. La posture des Français leur est désormais « disputée par l'Italie fasciste »[175], précision intéressante qui trahit bien le contexte de cet article, rédigé et publié en 1935, au moment où les tensions avec l'Italie sont encore vives. Avant que l'affaire éthiopienne ne vienne souder les deux dictatures fasciste et nazie en créant l'Axe, l'Italie traite avec condescendance et rudesse son voisin transalpin, blâmé pour ses vues sur l'Autriche, et goûte aux délices de Stresa avec le gotha diplomatique international. En juillet 1934, Mussolini montre sa force et sa détermination en massant des troupes sur

le Brenner pour intimider Hitler et le dissuader de toute entreprise de subversion ou de conquête de l'Autriche [176], et le Duce, dans un discours cinglant [177], s'offre le luxe de brocarder, du haut de ses deux mille ans de culture latine, les prétentions allemandes à la supériorité raciale. Après l'incident du Brenner, l'année 1935 est celle du Front de Stresa entre l'Italie, la Grande-Bretagne et la France.

Rome, la Rome des Empereurs, des Papes, du Duce et de la France gallo-romaine, est donc l'éternel foyer irréductiblement latin d'une hostilité profonde et pérenne à la germanité. Cet amalgame est symptomatique de l'état des relations germano-italiennes dans les six premiers mois de 1935, le retournement d'alliance avec l'Italie datant de juin 1935.

La vertu des vieux Romains et la Nouvelle Allemagne : les enseignements du latin

L'apaisement des relations avec l'Italie fasciste et la constitution de l'Axe Rome-Berlin en novembre 1936 va rendre plus aisée la tâche des défenseurs du latin, notamment de Hans Oppermann, professeur de littérature latine à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, et infatigable militant de l'enseignement des lettres classiques à l'école et à l'université [178]. Auteur de plusieurs articles vantant « la valeur éducative de l'enseignement du latin » [179], Oppermann répond immédiatement à Eberhardt par une recension où l'argument d'autorité constitue la meilleure parade. Ce sont ainsi les autorités conjuguées de Rosenberg,

éditeur du fascicule d'Eberhardt, et du Führer qui sont ici mobilisées :

> « Rosenberg nous montre en Rome un peuple nordique dont la discipline d'État est exemplaire [...] et d'après ce qu'a dit le Führer, l'histoire romaine est la meilleure préceptrice de toute politique. » [180]

Les autorités elles-mêmes se mobilisent au niveau ministériel. L'enseignement du latin est défendu par Bernard Rust, ministre de l'Éducation du Reich, dans un article de janvier 1935 sur « Les fondements de l'éducation nationale-socialiste » [181] , voué principalement à faire l'article du sport. Le ministre compare ainsi le latin à l'exercice sportif, une gymnastique de l'esprit, reprenant l'argument promotionnel classique des latinistes :

> « Le sport est un prodigieux moyen de formation du caractère dans les établissements d'enseignement nationaux-socialistes. Avec la syntaxe latine, nous avons un prodigieux instrument de formation de l'intellect. Avec elle, nous pouvons rendre l'esprit agile et fort comme si nous l'exercions à une barre de gymnastique. Cette barre, nous n'allons pas la sacrifier, mais nous allons pallier le caractère unilatéral de la formation intellectuelle [par une réhabilitation de l'éducation physique]. » [182]

Malgré l'existence d'une querelle du latin qui émeut le Landerneau des spécialistes, les lettres classiques et leur enseignement semblent être sanctuarisées, protégées par le ministre de l'Éducation, lui-même ancien professeur de latin au

lycée [183], et par un lobby de professeurs d'histoire et de langues anciennes qui brandissent quelques citations tirées de *Mein Kampf* comme *ultima ratio* et qui multiplient les *memoranda* au ministère de l'Éducation du Reich, dont les archives recèlent un abondant contingent [184].

Les lettres classiques sont préservées dans leur existence, mais, si leur enseignement subsiste, il est amputé dans sa dotation horaire et modifié dans son principe comme dans son contenu. Une réforme des programmes intervient en 1938 [185] à l'initiative du ministre Rust. Le décret du 29 janvier 1938 portant « Réorganisation de l'éducation secondaire » réduit en effet le nombre d'heures d'enseignement du latin et du grec, le temps gagné étant affecté, selon les principes exposés dans *Mein Kampf*, à la pratique de l'éducation physique et sportive. Cette réforme, en réduisant la dotation horaire, entraîne une redéfinition de l'enseignement des lettres classiques : les cours de latin et de grec sont repensés pour déterminer ce qui, dans le temps imparti, doit impérativement être enseigné. Le centre de gravité des pédagogues se déplace ainsi de l'apprentissage de la grammaire vers celui de la civilisation, de la philologie vers une histoire fortement teintée de morale holistique.

Hans Oppermann, dans un article de 1938 qui commente la réforme Rust, reconnaît que les nouveaux horaires n'autorisent plus la même érudition philologique qu'auparavant, mais considère en revanche qu'ils sont un défi pour le professeur, enjoint d'initier ses disciples à la quintessence des civilisations anciennes. Hans Oppermann défend avec vigueur la réforme Rust devant son lectorat d'enseignants. Il condamne ceux qui

déplorent la perte d'heures, et la relativise, car cette réduction touche également toutes les autres matières au profit du sport :

> « Se plaindre de la perte d'une année et de la réduction des heures dans bien des matières fait oublier l'essentiel [...], que l'éducation physique est, dans toutes les écoles, la matière désormais la mieux dotée. » [186]

Une telle réforme est donc conforme à la nouvelle conception de l'homme *(Menschenbild)* du national-socialisme, qui « ne sépare plus de manière duale le corps de l'esprit, mais qui [voit] l'homme comme une unité » [187], conforme donc, en dernière analyse, à l'esprit de cette même Antiquité, différemment enseignée et désormais pleinement vécue.

Cet esprit de l'Antiquité, ce n'est pas l'apprentissage systématique des conjugaisons et des déclinaisons qui permet de le saisir ou de le transmettre. De manière significative, une vénérable revue à l'usage des professeurs de lettres classiques, les *Neue Jahrbücher für Antike*, annales de philologie classique, est, après cent treize ans d'existence, refondée et rebaptisée en 1938 pour devenir les *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung* [188]. Le thème de l'« éducation allemande » est significativement et programmatiquement adjoint à l'Antiquité dans le titre, comme si celle-ci ne prenait sens que rapportée à celle-là. Reprise et refondée par l'historien de la Grèce Helmut Berve, la revue se veut fidèle à l'esprit de la réforme Rust. L'avis aux lecteurs rédigé par Berve l'affirme sans détours : le temps de l'art pour l'art philologique et grammatical est terminé, les heures de lettres classiques devront être consacrées à

l'enseignement des valeurs et des œuvres qui ont fondé les civilisations anciennes [189] . Un examen des articles publiés dans la revue pour les années 1938 à 1943 montre toute l'importance de l'histoire par rapport aux questions de langue et de pédagogie. Sur les 122 articles recensés, 70 traitent de questions politiques et raciales, 18 seulement de philologie.

Le recul de la grammaire et de l'apprentissage de la langue pour elle-même semblent donc plébiscités. Ce que deux enseignants de lettres classiques, Ludwig Mader et Walter Breywisch, dans un plaidoyer pour la place des langues anciennes dans la nouvelle Allemagne, appellent péjorativement le *Grammatizismus* [190] , n'est plus de saison : la maxime traditionnelle de l'enseignement du latin, *Grammatica facit miracula* [191] , n'a plus cours, tandis que Werner Jaeger, comme tant d'autres, veut enterrer le « pur formalisme grammatical » [192] .

Les enseignants de lettres classiques, soucieux de sauver ce qui peut l'être en faisant profession de foi nazie, font assaut de bonne volonté et vouent allègrement, avec une touchante spontanéité, l'ancienne pédagogie des langues mortes aux gémonies : les enseignants s'accordent tous à lâcher du lest grammatical pour sauver le navire. Le ministère qui, depuis 1933, les consulte et reçoit leur memoranda, édicte des « Directives pour les langues anciennes » le 21 juillet 1937 :

> « Le but [de l'enseignement de la langue latine] n'est pas de parler le latin [...]. On doit considérer la langue comme une expression du caractère et de la volonté des chefs romains ; les érudits peuvent bien se servir du latin comme d'un moyen

de communication, l'école allemande n'a rien à faire de tout cela. » [193]

Pour aider les enseignants à sauver les lettres classiques en réalisant un *aggiornamento* pédagogique et idéologique, la ligue des professeurs nationaux-socialistes, le NSLB [194], édite à partir de 1937, au moment où la réforme des programmes, qui intervient en 1938, est dans la phase finale de sa gestation, une revue significativement intitulée *Vers le lycée national-politique. Contributions à l'orientation nationale-socialiste de l'enseignement des langues anciennes* [195], qui tient à la fois de la feuille syndicale, avec tournée des popotes et potins divers, du bulletin d'information et de la revue scientifico-pédagogique, qui éclaire ses lecteurs sur la méthode à adopter pour enseigner la troisième déclinaison latine ou sur la lecture appropriée de Cicéron et d'Horace du point de vue du postulat racial et de la révolution nationale allemande.

Horace, poète de combat

Si la relecture très politique de l'œuvre de Platon, l'infléchissement très net de l'exégèse platonicienne est un exemple attendu, nous y reviendrons, de cet *aggiornamento* des humanités, la nouvelle lecture proposée des œuvres d'Horace est plus surprenante : l'auteur éthéré et délicat des élégies galantes le cède désormais en Allemagne au mâle poète de la communauté du peuple, au chantre du pouvoir augustéen, au résurrecteur des cultes et traditions antiques.

Six articles, dont deux de Hans Oppermann et quatre des *Neue Jahrbücher*, défendent qu'il y a eu évolution, mutation du poète élégiaque en chantre de la *Volksgemeinschaft* et thuriféraire du *Führertum* augustéen [196]. Oppermann glose ainsi sur « Horace, poète de la communauté » et sur « Horace, la poésie et l'État » [197]. L'erreur, des nombreux « jugements erronés » [198] portés sur l'œuvre du poète latin est d'avoir confiné le « créateur de chants sublimes, le grand artiste » à un esthétisme contemplatif, sous-tendu par un message individualiste et hédoniste. Un fonds de citations éculées a dicté une lecture « libérale et individualiste » de son œuvre, dont on n'a retenu que le *odi profanum vulgus*, les *carpe diem* et autres *procul negotiis*, qui dessinent le contour d'un « art byzantin et courtois » [199] bourgeoisement mondain. Certes, le jeune Horace est le poète de l'interrogation existentielle, mais celle-ci, originée dans une angoisse de la finitude individuelle, n'est dépassée que par la conversion à la communauté, au *Männerbund* [200] de la *civitas* holistique, une cité refondée, renouvelée par l'œuvre décisive d'Auguste, auquel Oppermann consacre par ailleurs une monographie du bimillénaire [201]. Loin de l'esthétisme et de l'art pour l'art, Horace devient le chantre de la cité, du groupe, du peuple et de son Führer, Auguste, auquel Horace voue sa vie et son talent après Actium. Selon Oppermann, Horace a perçu la signification historique et raciale de la bataille de 31, qu'il comprend comme

> « la bataille décisive et finale d'une longue lutte entre Orient et Occident, comme la libération de la nation romaine qui sort de ce menaçant encerclement que lui impose l'Orient,

> incarné par Antoine, Cléopâtre et leurs hordes d'esclaves barbares, souillées de vices contre nature » [202] .

Le dévouement à la patrie et à l'empereur fait d'Horace le poète politique par excellence. L'auteur du *carmen saeculare* est sorti de l'aporie d'un individualisme frileux et a sublimé, surmonté son angoisse de la finitude en confondant son être avec celui de la *Volksgemeinschaft*. La mort n'est plus à craindre, car le héros civique se survit par et dans le groupe dont il contribue à assurer la pérennité : *Dulce et decorum pro patria mori*, car « cette mort pour la communauté transcende toute finitude » [203] . Dans les *Neue Jahrbücher*, l'auteur d'un article consacré aux « Questions idéologiques dans l'œuvre d'Horace » interprète même l'orgueilleux *non omnis moriar* du poète comme un souhait de « mourir pour la patrie » [204] .
Les *Neue Jahrbücher* concluent à une évolution de l'hédoniste « au sens cyrénaïque-épicurien » [205] , chez lequel se trouvaient des traits propres à l'école « cynique » et « stoïcienne », vers l'abnégation et « le sacrifice patriotique » [206] d'un poète qui devient la voix de son maître et de sa race, le *vates romanus* [207] de la religion civique.
L'article conclut sur « l'importance de l'héritage poétique d'Horace pour le temps présent » [208] :

> « Nous voyons comment notre communauté et notre État se trouvent dans un procès de reconstruction, à partir des racines de sa force et de sa substance raciale. Horace nous permet donc de voir la rénovation de l'ordre romain de l'intérieur [...] comme un phénomène semblable. » Il est

possible de voir dans « l'exigence horatienne d'une puissance étatique rigoureuse, de la renaissance morale du peuple et d'une éducation de la jeunesse qui soit dure et stricte » des phénomènes « particulièrement proches de notre nouvel idéal » : « La poésie d'Horace [...] a donc pour nous, et particulièrement pour notre jeunesse, qui doit y être initiée par l'enseignement scolaire, une valeur d'exemple. C'est en revivant la résurrection de l'État romain dans ses postulats et dans ses succès qu'elle comprendra mieux les impératifs de notre temps. » [209]

L'importance d'Horace comme poète de la cité et de la révolution augustéenne est soulignée par les programmes de 1938 : les classes de latin devront étudier la « poésie politique » [210] de l'élégiaque romain.

Mémoires pour une réforme

Cet *aggiornamento* des corpus et des interprétations, qui, à l'exception d'un postulat raciste dont on s'accommode, flatte le tropisme national-conservateur propre à la corporation, est apparemment plébiscité par les professeurs de lettres classiques eux-mêmes, ou du moins par une frange active qui, dès 1933, se démène pour sauver les humanités dont on craint que le nouveau pouvoir leur soit hostile, en démontrant toute leur utilité pour la nouvelle Allemagne.

Les archives du ministère de l'Éducation du Reich recèlent ainsi un intéressant fonds composé de *memoranda* adressés à Berlin par des enseignants qui, à titre individuel ou au nom de leur

établissement, tentent de prévenir tout démantèlement de l'enseignement des lettres classiques par la prochaine réforme des programmes, en montrant tous les bénéfices que l'éducation nationale-politique du jeune Allemand de demain peut tirer de l'exercice régulier du thème latin ou de la version grecque.

Rédigés par des enseignants aux convictions nationales-conservatrices avérées ou, du moins, rompus à une intelligence rhétorique qui leur permet de réinvestir avec bonheur la phraséologie des maîtres de l'heure, ces *memoranda* défendent tous que l'enseignement du latin et du grec, langues nordiques, est une éducation à la vertu politique par la force des *exempla*, l'émulation héroïque, et l'inspiration holistique du texte antique. Ces mémoires se veulent donc tous plaidoyer en forme d'hagiographie nationale-socialiste des lettres classiques, mais aussi pragmatique sanction, sous forme de *Stundenplan* et de programme précis des œuvres et des thèmes à étudier [211] : les potentielles victimes de la réforme des programmes se font conseillers du Prince et suggèrent eux-mêmes, outre l'imparable démonstration de leur indubitable utilité, une réforme clé en main.

Les textes insistent d'abord tous sur la « parenté d'espèce et de race » [212], cette *Rasseverbundenheit* qui lie Grecs, Romains et Germains, et qui rend donc familiers, lisibles et proches aux jeunes Allemands des textes écrits sur les rivages de la Méditerranée 2500 ans auparavant :

> « Les œuvres de l'Antiquité sont des expressions raciales authentiques d'un même esprit […] ; des créations culturelles

> fondées sur l'identité originelle des dispositions raciales. » [213]

Si la race fonde la légitimité des études classiques, elle doit dès lors être érigée en critère de sélection du corpus littéraire, historique et philosophique à proposer à la lecture en classe : « N'ont leur place aujourd'hui à l'école qu'une hellénité et une romanité de pure race, où circule encore visiblement un sang nordique. » [214] Un autre mémoire prévient que « la littérature issue d'une époque de dégénérescence ne devra au plus apparaître que par de rares exemples, et à la marge » [215] .
Il faudra donc soigneusement distinguer entre ce qui relève de la pure nordicité et ce qui est l'expression d'un élément racial décadent :

> « Doivent donc avant tout disparaître les écrivains qui se bornent à écrire le grec ou le latin, mais qui sont étrangers à la race grecque ou romaine, parce qu'ils sont eux-mêmes des allogènes ou des sang-mêlé *(Mischblut).* » [216]

Un sang pur est seul garant d'une éducation conforme à l'esprit originel, sans mélange, de la race. Les bâtards ne peuvent produire qu'une littérature néfaste, moralement décadente car biologiquement dégénérée. À la limite, ces épouvantails serviront d'exemples pour illustrer la décadence de la race :

> « Doivent également être écartés les Grecs et les Romains qui sont intellectuellement malades et qui sont des preuves vivantes de la dégénérescence raciale de leur communauté

de sang. On pourrait à la rigueur les employer comme contretypes dissuasifs. » [217]

Le critère de pureté raciale borne donc étroitement la période éligible à la lecture par les élèves. Pour le latin, « la littérature qui nous intéresse appartient à une époque qui s'étire d'environ 100 avant notre ère à environ 100 de notre ère » [218]. Seront avant tout mobilisés des auteurs au sang nordique pur, soit, par exemple, un « poète aussi enraciné dans sa race que Virgile » [219]. Un autre mémoire du Mecklembourg, reprenant la métaphore, explique toute l'importance de cet enracinement :

« Le poète enraciné dans sa race incarne les dispositions les plus nobles, racialement les meilleures et qui tendent à la réalisation, présentes dans son peuple. Il les présente sous leur forme la plus pure et donne ainsi à la volonté la plus intime de ses compagnons des modèles. » [220]

L'enracinement dans une commune nordicité fonde donc tout l'intérêt du grec et du latin, catalyseurs d'une conscience de race chez des jeunes gens qui accèdent à leur indogermanité par la médiation des textes antiques :

« Savoir que la civilisation gréco-romaine a été déterminée par la race nordique donne à l'enseignement des langues anciennes une nouvelle définition et peut aider à éveiller, puis à renforcer la conscience que la jeunesse a de sa race. » [221]

Si, effectivement, « la race allemande se trouve au centre de l'école allemande », si la mission de l'école est de pénétrer « les profondeurs de l'essence de notre peuple », les « forces créatrices de l'Antiquité » aident à l'accomplir, car « ces forces créatrices ne sont, en dernière analyse, rien d'autre que les forces de la race, c'est-à-dire de la race nordique, dont, jadis furent issus ces deux peuples anciens, et qui constitue le cœur de notre peuple » [222] .

L'éveil d'une conscience de race est insertion du jeune Allemand dans une communauté de sang dont il peut tirer une légitime fierté. Cet enracinement dans le groupe de la race est également insertion dans la cité. Grecs et Romains ayant été des êtres profondément politiques, lire leurs textes et s'imprégner de leur culture civique permet de former le *politischer Mensch* :

> « Les Grecs et les Romains nous sont aujourd'hui plus proches que jamais. L'homme de l'Antiquité, en effet, le Grec aussi, est, en pleine conscience, un être combattant-politique ; l'Allemagne nouvelle, elle aussi, forme et exige le sujet politique (le ministre de l'Intérieur du Reich, le D^r^ Frick, a déclaré lors de la conférence des ministres de l'Éducation le 9 mai 1933 : "L'école allemande doit éduquer le sujet politique"). » [223]

Or il n'est de meilleur moyen d'éduquer le sujet politique que d'initier la jeunesse à la pensée civique des anciens :

> « Comment mieux nourrir l'esprit de notre jeunesse, comment mieux faire de ces jeunes gens des membres

> conscients de la communauté du peuple qu'en leur offrant ces monuments uniques de l'esprit politique de l'Antiquité ? Comme les Grecs et les Romains de l'époque classique étaient des êtres de communauté, travailler leurs œuvres permettra d'intégrer l'individu dans la communauté, dans la communauté de l'État et du peuple, ce qui est aujourd'hui plus important que jamais. »

De ce point de vue aussi, donc, le détour par l'Antiquité est une médiation qui permet au jeune Allemand de mieux accéder à la conscience de son appartenance à une cité, à un peuple, à un tout :

> « L'objectif de toute éducation allemande est l'homme allemand comme membre de la communauté du peuple. La culture de l'Antiquité est pour l'élève du lycée humaniste un tremplin vers une conscience vivante, vécue, de son insertion dans un peuple. » [224]

Les programmes de 1938 et l'enseignement des lettres classiques

L'exposé des motifs dans le texte des programmes expose les principes et les objectifs du nouvel enseignement des langues anciennes. Cet enseignement doit permettre d'atteindre ce qu'il y a de « nordique-hellénique » [225] et de « nordique-romain » [226] dans les civilisations de l'Antiquité méditerranéenne.

> « C'est ainsi que nous formerons [...] non des jeunes Grecs ou des jeunes Romains, mais que nous épurerons et renforcerons le caractère nordique de la jeunesse allemande par l'élargissement de son horizon historique à travers les créations de deux peuples nordiques qui ont façonné le visage de l'Europe. »

Le sentiment traditionnel en Allemagne d'un apparentement avec la culture grecque a été confirmé par « la connaissance que nous avons désormais d'une origine nordique commune » [227].

Dans le détail, le programme de latin impose des lectures d'œuvres ou d'extraits d'œuvres classiques, mais où dominent les historiens et les témoins politiques et moralistes de leur temps : le *De Bello Gallico* de César est présent [228], comme les *Libri* de Tite-Live [229], les *Vitae* de Suétone, ainsi que Caton. La teneur du commentaire que devra en proposer le professeur est spécifiée par les directives. La *Guerre de Jugurtha* et la *Conjuration de Catilina* montrent combien « les forces de décomposition de l'Empire et les dangers encourus par le peuple sont visibles, tout comme l'appel au sauveur et les forces raciales qui subsistaient encore de la vieille époque romaine » [230]. Quant à Cicéron, il est moins recommandé pour ses badineries philosophiques ou ses vertueux plaidoyers que pour son *De re publica (Der Staat)*, qualifié d'« indispensable » pour « l'orientation national-politique de la lecture latine » [231], car montre « la fin de la *libera res publica* et la transition vers le principat », vigoureuse reprise en main augustéenne d'un régime en décomposition.

La septième classe, justement, doit particulièrement s'attarder sur l'œuvre d'Auguste, à laquelle on consacrera un semestre, à travers les œuvres de Virgile, notamment la fameuse *Énéide* VI qui flatte sans retenue le maître de l'Empire, et Horace, dont la « poésie politique » nous est déjà connue.

Le programme fait une concession aux germanomanes et leur accordant que « la lecture latine est achevée et couronnée par la description de la germanité chez César et Tacite » [232] au cours de la 8e classe.

En classe de grec, c'est l'*Anabase* de Xénophon qui est particulièrement appropriée pour l'« éducation national-politique » [233] des jeunes élèves. La lecture des *Helléniques* insistera particulièrement sur la figure héroïque d'Alcibiade, la défaite d'Athènes et le succès du monde et du modèle spartiates dans le monde grec de la fin du ve siècle avant n. è. Hérodote est mobilisé pour illustrer « le combat des Grecs pour la liberté » [234], l'épisode « de Crésus et Solon » [235] venant exemplifier l'opposition raciale, culturelle et éthique entre Orient et Occident. Outre l'épopée, avec Homère, et les tragiques athéniens, le programme impose la lecture de *La République* de Platon, ainsi que de la Lettre VII [236].

Du philhellénisme allemand à la parenté raciale germano-grecque

La parenté helléno-germanique est fièrement réaffirmée pendant la période nazie, à travers une diversité de vecteurs, et notamment lors des jeux Olympiques de 1936 [237] à Berlin.

L'idée d'une particulière proximité culturelle, voire spirituelle ou raciale, entre l'Allemagne et la Grèce, est cependant plus ancienne. L'hypothèse aryenne, adoptée comme mythe fondateur de l'identité allemande au XIX^e^ siècle, établissait un rapport de parenté, puis de filiation, entre la souche indogermanique et les grandes civilisations de l'Antiquité, censées être dérivées de cette origine nordique commune. Mais, entre tous les peuples indogermaniques de l'Antiquité, c'est le Grec qui est le plus proche de la nation allemande contemporaine. Dans le grand jeu européen des références antiques et des filiations nationales, Rome est déjà accaparée par l'Italie et, pire, par la France impérialiste et universaliste de Louis XIV, de la Révolution, puis de l'Empire. De la dévastation du Palatinat (1689) pendant la guerre de la Ligue d'Augsburg (1688-1697) à la Confédération du Rhin de Napoléon I^er^ (1806-1813), toutes les menées françaises contre le sol germanique poursuivent le projet impérialiste des légions romaines, brisé une première fois par Arminius dans la forêt de Teutoburg (an 9 de n. è.). Pour l'Allemagne des *Befreiungskriege* du début du XIX^e^ siècle, Rome, c'est l'empire de Napoléon, dont le néo-classicisme artistique et politique prend la suite de l'austère vertu de la Sparte révolutionnaire.

L'impérialisme romain, identifié aux projets militaires français, n'est pas seulement d'ordre militaire, il est également culturel. Avant les conquêtes de la Révolution et de l'Empire, toute une génération d'artistes allemands s'est élevée contre l'impérialisme du classicisme français, de Lessing aux jeunes préromantiques du *Sturm und Drang*.

Si l'on remonte dans le temps, on trouve une source de l'antipathie allemande pour Rome dans le schisme protestant de Luther, qui, au XVIe siècle, lutte contre une Rome avide et simoniaque, celle de la vente des Indulgences, qu'il dépeint avec virulence comme une Babylone satanique [238] : comme lors des temps bibliques, le peuple de Dieu doit secouer le joug imposé par le Pape, Nabuchodonosor moderne, Antéchrist romain. La dénonciation de l'impérialisme latin, qui se nourrit aux sources du souvenir antique, a également un aspect politique, illustré par la querelle des Investitures entre le Pape et l'Empereur, cette lutte du Sacerdoce et de l'Empire dont Bismarck réactive habilement la mémoire lors du *Kulturkampf* (1871-1878), quand il déclare qu'il n'ira pas à Canossa.

La référence romaine est donc historiquement chargée d'éléments négatifs. Apanage de la France gallo-romaine, impérialiste et classique, Rome n'évoque rien de bon en Allemagne. La France, vue d'Allemagne, est romaine, comme en témoigne la langue allemande, qui désigne sous le nom de *Romanistik* les études de langue et littérature française : la langue, la culture françaises sont romanes.

Les Allemands ont donc fait le choix de la parenté grecque. L'adoption de la Grèce et l'exaltation de la parenté helléno-germanique doit faire pièce au prestige et à l'universalité proclamée du projet politique et culturel français.

Les Allemands du XIXe siècle se fondent sur l'œuvre de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), notamment son *Histoire de l'art de l'Antiquité* (1764) qui constitue leur voie d'accès à l'Antiquité grecque. Chez Winckelmann, l'intérêt pour l'art grec

obéit à une logique de « régression constante vers l'archaïque »[239], elle est une « quête du primordial » : « L'intérêt pour la Grèce répond chez Winckelmann à une quête obsédante de l'origine. »[240] Cette quête est également celle de son public, et va être transposée de l'ordre épistémologique au domaine culturel et politique par un lectorat allemand à la recherche d'une identité, donc d'origine et d'archétypes. En art comme en tout autre domaine d'expression de l'esprit humain, Winckelmann investit la Grèce d'une « dignité matricielle »[241] qui fait de tout ce qui est grec à la fois une source *(Quelle)* et un modèle *(Urbild)* : la chronologie se confond alors avec l'axiologie, et l'antériorité grecque vaut consécration et supériorité normative. Après les Grecs ne se rencontrent plus que des maladroits ou des épigones dont l'imparfaite habileté est jugée à l'aune de la perfection du génie grec.

L'exaltation de la primordialité grecque par Winckelmann est une entreprise rare dans un XVIIIe siècle qui a les yeux plutôt tournés vers Rome, dont on découvre d'exceptionnels témoignages à Pompéi et Herculanum (1709). L'Europe savante des Lumières n'a apparemment cure de la Grèce en tant que telle, qui ne jouit pas d'une individuation académique et scientifique précise : elle est englobée sous le vocable général d'« Antiquités », terme ample qui regroupe tout à la fois la Chine et Rome dans le *Dictionnaire de Trévoux* de 1752. La Grèce apparaît diluée dans un espace antique plus vaste, et seule l'œuvre de Winckelmann et la force de sa démonstration lui confèrent dignité et spécificité.

La *gens* des lettres allemandes revendique donc la redécouverte de la Grèce, et en tire des conclusions exclusivistes. Seul un Allemand pouvait exhumer cette Grèce ignorée et méconnue, ou, comme le formule Wilhelm von Humboldt dans une lettre à Goethe : « Nous autres Allemands ne réalisons pas très clairement à quel point nous sommes distingués d'être si proches et si apparentés à Homère et à Sophocle. » [242]

Les élites cultivées de l'Allemagne goethéenne s'entichent furieusement d'hellénisme. L'humanisme de la *Deutsche Klassik* trouve son symbole dans la perfection plastique de la représentation de l'homme par l'art grec. L'art grec est un appel à la perfection humaine, au réveil de ce Prométhée humain autonome et créateur de lui-même, *« sui ipsius plastes et fictor »* [243] , que Goethe célèbre dans un poème fameux [244] .

Les représentants de la *Weimarer Klassik*, Goethe et Schiller, Novalis et Hölderlin, les frères Schlegel, communient tous dans le culte de la Grèce, et défendent l'idée d'une affinité élective ou d'une συμπαθεια entre l'esprit grec et l'esprit allemand [245] : « Noch waltet der Athener Seele, die göttliche, still bei den Menschen », écrit Hölderlin, qui, quand il écrit *Menschen*, pense très fort aux Allemands. Les élites cultivées de l'Allemagne exaltent la perfection grecque et la parenté helléno-germanique pour construire une identité allemande qui se heurte aux humiliations du César français. Dans cette mesure, « la foi dans l'hellénité n'est finalement qu'une métaphore […] de la foi en la germanité » [246] .

La perfection grecque indique un chemin, une voie à suivre pour construire l'identité allemande. Une phrase des *Pensées*

sur l'imitation des œuvres grecques de Winckelmann prend ainsi dans l'Allemagne en guerre contre la France une résonnance toute particulière : « L'unique moyen pour nous Allemands de devenir grands, et si possible inimitables, est d'imiter les Anciens. » [247] Selon l'historien de la littérature Walther Rehm, qui publie à Dresde son étude sur *Le siècle de Goethe et la Grèce* en 1936, « le souvenir de la Grèce n'est pour l'époque de Goethe rien d'autre qu'une introduction à une possible humanité germanique. On parle des Grecs, on pense en réalité aux Allemands » [248].

Avec la perfection grecque, l'Allemagne a trouvé la pierre angulaire de son identité, face à une France romaine. Walther Rehm raconte que, lors de leur entrevue d'Erfurt, en 1808, Napoléon I^er^ a demandé à Goethe d'écrire une tragédie sur César, à des fins implicites de propagande personnelle : Goethe, le Grec, refuse comme de bien entendu la commande de Napoléon le Romain [249].

L'affirmation d'une parenté helléno-germanique et l'exaltation du génie grec se poursuit tout au long du XIX^e^ siècle allemand. Eliza Butler, universitaire britannique spécialiste de littérature allemande, contemporaine elle aussi du III^e^ Reich, a consacré, en 1935, un long ouvrage à ce qu'elle appelle *La tyrannie grecque en Allemagne* [250] : « L'Allemagne est l'exemple achevé de la tyrannie spirituelle triomphante [de la Grèce]. » [251] Selon elle, l'essence de l'esprit allemand gît dans un incorrigible idéalisme, « une passion désespérée de l'absolu » [252]. Cette quête de l'absolu trouvait à s'apaiser dans la mythologie chrétienne jusqu'à ce que Luther ne détruise « l'élément

mythologique du christianisme »[253] en prônant une foi intellectualisée par la lecture et la méditation personnelle de l'Écriture. La quête du mythe s'est investie dans la redécouverte de l'héritage nordique et dans la redécouverte de la Grèce : les Allemands ont fait des Grecs « un absolu standard de perfection, solennel, statufié et irréel [...] et la prière "Donnez-nous une mythologie" fut prononcée par plus d'un à la vue de ces êtres mystérieusement impressionnants »[254].

Si l'on peut rester sceptique face à une telle réduction essentialiste de la culture allemande à un idéalisme qui lui serait fatalement consubstantiel, on est séduit par cette hypothèse d'un appel d'air mythologique de l'Allemagne contemporaine : la quête identitaire est adossée à la recherche d'une poétique et d'une plastique d'autoreprésentation que les Allemands puisent dans le fonds nordique ou grec. Que l'archétype grec soit un absolu et donc, à ce titre, une idée lointaine et vouée à le rester est confirmé par Rehm, qui cite Hölderlin : « Gehöret habe ich von Ellis und Olympia », le contact direct par le voyage étant soigneusement évité, car « réalité et idéal doivent demeurer distincts, de même que doit rester sereine la légende, le rêve de la Grèce »[255]. De fait, ni Goethe, ni, avant lui Winckelmann, ni aucun des philhellènes de la littérature allemande de l'époque ne fait le voyage de Grèce[256], qui « menace d'ébranler un mythe personnel »[257] en provoquant le « choc de l'autopsie »[258]. La Grèce devient le dieu caché d'une nouvelle foi pour l'homme allemand de l'âge goethéen et suivants[259].

La fascination pour la Grèce ne se dément pas par la suite, et Eliza Butler pousse son étude jusqu'à Stefan George et à son cercle [260], qui, à l'imitation des écoles littéraires de la Renaissance italienne, tente de revivre l'Antiquité non seulement en versifiant des églogues mais aussi au moyen d'une pratique rituelle et costumée, comme George lui-même qui, grimé en César, divinise un jeune garçon mort avant l'âge, ressuscitant Hadrien qui viendrait panthéoniser un nouvel Antinoüs.

La fascination pour la Grèce en Allemagne est attestée non seulement en littérature, mais aussi en architecture, en histoire et en philosophie, comme en témoigne une abondante bibliographie sur le philhellénisme allemand [261]. L'architecture allemande adopte, après la révélation winckelmanienne, un style néo-classique d'inspiration ouvertement grecque. Klenze, Gilly, Schinckel couvrent Munich et Berlin d'édifices néo-grecs.

Les historiens allemands du XIX^{e} siècle fondent l'historiographie antique scientifique, fidèles en cela à une tradition d'excellence philologique qui remonte à l'humanisme allemand, et multiplient les analogies entre Grèce antique et Allemagne contemporaine. Ainsi de Wilhelm von Humboldt dans son *Histoire de la décadence et de la chute des États libres de Grèce* (1808) ou de Johann Gustav Droysen qui, dans sa biographie d'Alexandre le Grand (1833), établit un évident parallèle entre Prusse et Macédoine, Grèce et Allemagne, Europe et Asie. L'unification de l'Allemagne et la conquête de l'Europe se feraient sous la férule d'un nouvel Alexandre prussien. Les

philosophes, quant à eux, avec Jakob Burckhardt et Friedrich Nietzsche, sacrifient aussi au culte de la Grèce.

La thématisation littéraire, architecturale, philosophique et idéologique de la filiation grecque a été encouragée par la conjoncture politique du XIX^e^ siècle balkanique.

La guerre d'indépendance des Grecs contre l'Empire ottoman (1822-1830) a joui d'une popularité importante dans l'Europe romantique, suscitant partout un philhellénisme politique qui, en Allemagne, est venu renforcer le philhellénisme artistique : pendant que Byron meurt à Missolonghi (1824), que Delacroix peint *Les massacres de Chio* et qu'Hugo écrit ses *Orientales*, les Princes allemands recommandent l'un des leurs aux puissances (France, Grande-Bretagne, Russie). C'est le jeune prince Othon de Wittelsbach qui, en 1831, devient roi de Grèce sous le nom si emblématiquement germanique d'Othon I^er^.

La première dynastie régnant sur la Grèce libérée du joug turc est donc bavaroise, avant d'être remplacée par une dynastie danoise, avec une reine prussienne cependant, la propre sœur de Guillaume II [262]. Les Allemands jouissent donc d'un accès politique privilégié à la Grèce, où ils ont pignon sur royaume. On s'explique ainsi mieux la forte présence de la communauté scientifique allemande en Grèce, notamment parmi les archéologues [263] : comme le rappellent avec insistance les autorités et la presse du Reich en 1936, ce sont des archéologues allemands qui ont mis au jour les ruines d'Olympie.

En 1939, l'historien de l'Antiquité Hans Bogner consacre un petit ouvrage de la série « Publications de l'Institut du Reich pour l'histoire de la nouvelle Allemagne » au *Concept d'âme en*

Grèce archaïque. Cet opuscule déjà cité défend que la connaissance de l'âme grecque offre la possibilité d'explorer l'âme allemande dans la primeur de son origine :

> « Cette parenté raciale [...] nous fait espérer que nous pouvons, par-delà toutes les différences, appréhender des traits essentiels de notre propre âme originelle, qui nous sont aliénés par des sédimentations ultérieures et qui ne nous seraient guère accessibles sans l'aide du verbe grec. » [264]

À l'identité de substance raciale défendue par Hitler lui-même et développée par les historiens, s'ajoute donc logiquement une identité spirituelle, une proximité des âmes, cultures et esprits grecs et allemands. Dans les années 1930, il est évident que la seconde procède de la première, et que le philhellénisme allemand est un phénomène d'ordre et d'origine racial. La sympathie des intellectuels allemands pour la Grèce ancienne, cette spirituelle affinité élective prennent leur source dans une communauté de race : pour Ludwig Schemann, « Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Hölderlin et enfin Richard Wagner » ont tous « trouvé et reconnu dans l'aryen hellénique ce qui leur était originellement apparenté » [265] .

Martin Heidegger et le retour à la pensée grecque de l'être

Au nombre des grands philhellènes allemands, on compte Martin Heidegger. L'engagement politique de Martin Heidegger aux côtés du NSDAP, dont il devient membre en mai 1933, peu

avant d'assumer le rectorat de Fribourg, se fait sous le signe d'une redécouverte de la pensée grecque.

Pour Heidegger, la réhabilitation des présocratiques ne relève pas que de la seule tectonique érudite : dès son discours d'investiture, Heidegger place son rectorat sous le jour hellénique parce que le retour à la philosophie grecque est lourde du destin de l'Allemagne et de l'Occident.

On sait que Martin Heidegger propose une relecture de l'histoire de la pensée occidentale comme dé-cadence, un *Fallen* hors de la pensée de l'être qui est aussi un *Verfallen* : la pensée de l'être a cédé la place au calcul des étants.

Or la juste distinction entre l'ontologique (l'être) et l'ontique (l'étant) revêt chez Heidegger une importance historiale, c'est-à-dire non seulement historique *(geschichtlich)*, mais aussi destinale *(geschicklich)*, lourde du destin (*Geschick* ou *Schicksal*) de l'Occident. La question de l'être n'est pas une simple interrogation sur le langage, elle recèle un enjeu pour le destin de l'Occident, qui peut soit persévérer dans l'oubli de l'être et ses conséquences, c'est-à-dire, *in fine*, la dévastation de la terre par le calcul machinalisant et consumant des étants, soit retrouver la primordialité de l'interrogation ontologique grecque. En 1935, Heidegger distingue l'Europe, où la pensée est encore possible, de l'URSS et des États-Unis d'Amérique :

> « Cette Europe, qui, dans un incurable aveuglement, se trouve toujours sur le point de se poignarder elle-même, est prise aujourd'hui dans un étau entre la Russie d'une part et l'Amérique de l'autre. La Russie et l'Amérique sont toutes deux, au point de vue métaphysique, la même chose, la

même frénésie sinistre de la technique déchaînée, et de l'organisation sans racines de l'homme normalisé. » [266]

On retrouve ici un complexe obsidional propre aux Allemands, dont le territoire, au cœur des terres d'Europe, est un carrefour ouvert à tous les vents mauvais et en proie à toutes les hostilités [267], comme le montra avec éclat la guerre de Trente ans.

Le destin de la pensée européenne est donc lié à celui, politique, de l'Occident qui, s'il parvient à réhabiliter le questionnement ontologique, parviendra à sauver la terre de la destruction à laquelle elle est sinon promise.

Dans le contexte d'exacerbation techniciste qui marque les Temps modernes Heidegger propose au peuple allemand l'alternative suivante : soit sombrer dans la frénésie de la technique contemporaine et participer à « la décadence spirituelle de la terre » [268], soit opérer un retour à la pensée originaire de l'être, un retour au questionnement premier de la philosophie, à la clarté matinale du regard et de la pensée grecs. Dans le premier cas, se mettre à l'unisson de l'Amérique et de la Russie bolchevique contribuera à « l'obscurcissement du monde, la fuite des dieux, la destruction de la terre, la grégarisation de l'homme, la suspicion haineuse envers tout ce qui est créateur et libre » [269]. Dans le second, le peuple allemand devra opérer « un autre commencement » [270]. Cela ne revient pas à une simple réitération du passé, bien au contraire :

> « Pour qu'un commencement se répète, il ne s'agit pas de se reporter en arrière jusqu'à lui comme à quelque chose de passé, qui maintenant soit connu et qu'il n'y ait qu'à imiter, mais il faut que le commencement soit recommencé plus originairement, et cela avec tout ce qu'un véritable commencement comporte de déconcertant, d'obscur et de mal assuré. » [271]

Heidegger conçoit l'arrivée des nazis au pouvoir comme une possibilité historiale de rupture avec la modernité technique, de retour à la primordialité de la pensée grecque : il s'agira de retrouver l'essence grecque de l'être allemand pour rompre avec le dévoiement calculant, scientifique et technique, de la pensée. Assumer le rectorat de l'Université de Fribourg, où il est professeur, c'est donc contribuer à ce retour à la pensée grecque de l'être : la mission historique du peuple allemand est, à travers l'université qui en forme les cadres, de permettre à la pensée occidentale de repenser ce qu'a pensé son origine : il faut « que nous nous placions sous la puissance du commencement de notre être-là spirituel et historique » [272], cette aurore de l'humanité européenne que fut la naissance de la pensée grecque.

Ce commencement, fondateur, n'a rien d'obsolète ou de dépassé. Il demeure dans la permanence de son être, il perdure, disponible pour nous si nous prenons la décision de le revivre, comme l'affirme Heidegger dans son discours de rectorat du 27 mai 1933 : « Le commencement est encore. Il ne gît pas derrière nous comme quelque chose de passé depuis longtemps, mais il demeure devant nous. » [273]

Le discours de rectorat se veut la propédeutique éclairante à une pratique politique, il est programmatique. En l'espèce, Martin Heidegger affirme que la mission historiale du peuple allemand ne sera menée à bien que si les Allemands s'engagent dans un triple service envers le peuple et l'État : le service du travail, *Arbeitsdienst*, et le service de la défense, *Wehrdienst*, empruntés à la rhétorique du Parti nazi, auxquels il ajoute le service du savoir, *Wissensdienst*. La trinité ainsi définie rappelle la trifonctionnalité à l'œuvre dans *La République* de Platon [274], où chaque citoyen doit être affecté à la tâche civique et politique qui lui sied le mieux. Cette trifonctionnalité rend la cité ternaire, homologue à la tripartition de l'âme humaine. L'inspiration platonicienne est ici patente, d'autant que Heidegger, ici bien dans l'air du temps [275], achève son discours par une citation de Platon.

En 1933, le discours de rectorat exprime donc la possibilité historique de repenser et de revivre, à l'occasion de cette révolution nationale encore ouverte, encore indéfinie, inaugurée par le nazisme, le commencement grec de la pensée, et de renouer avec une tradition philosophique submergée par vingt-cinq siècles d'oubli de l'être. Revivre le commencement grec implique de le retrouver authentiquement, par une conversion philosophique, politique et civique, que le recteur Heidegger veut produire par l'introduction du *Führerprinzip* à l'université, l'obligation du *Wehrsport*, et l'organisation, du 4 au 10 octobre 1933, à Todtnauberg, d'un « camp de la science », « mixte de camp scout et d'académie platonicienne » [276], où les étudiants partageaient leur temps entre sport et méditation

philosophique comme dans toutes ces écoles philosophiques grecques dont l'Académie de Platon a forgé le modèle.
Heidegger prit très tôt conscience de s'être fourvoyé : nous savons qu'il remit son mandat de recteur moins d'un an après son entrée en fonction, dès février 1934, et qu'il prit ses distances avec un régime qu'il critiquera, dans ses séminaires, avec vigueur et conséquence de pensée, notamment dans un séminaire de 1937 intitulé « La menace qui pèse sur la science ».
Certes, au regard de ce que furent les crimes nazis, il peut paraître dérisoire que Heidegger ne critique qu'un seul aspect, la technicisation et le fourvoiement dans l'oubli de l'être, du nazisme, mais c'était bien là pour lui l'essentiel.
Bien loin de contribuer à une renaissance de la pensée de l'être, le pouvoir national-socialiste a, selon Heidegger, résolument engagé l'Allemagne dans le calcul technique de l'étant, puisque, à l'imitation de la Russie bolchevique et des États-Unis du *New Deal*, l'Allemagne nazie s'est dotée d'une planification industrielle [277] .
L'Allemagne semble avoir renoncé au « dépassement de la métaphysique » [278] qui était l'ambition du rectorat dont, rageur, Heidegger résume le bilan :

> « Complètement ratée, la tentative de mettre l'Université allemande en condition pour cette tâche ; ç'aurait été possible dans les dernières années, si l'on avait pris un élan irrésistible. Pour les décennies à venir, tout cela s'est perdu dans les marécages. » [279]

Avec la domination inconditionnée de la technique et de la science moderne, aggravée par l'effort de réarmement de l'Allemagne nazie, la pensée, l'effort de méditation est disqualifié. Le savoir n'est plus légitime que s'il est immédiatement utile à la communauté du peuple et à l'État. Le Parti ne réclame que des spécialistes immédiatement employables, non des penseurs : c'est « la ruée, de tous côtés, en direction des écoles spécialisées [...]. Ce dont on a besoin [...] c'est de "spécialistes" ! » [280] .

Le savoir spécialisé consacré par le régime est un savoir technique, pratique, immédiatement mobilisable et utilisable, donc exclusif de toute méditation et de cette liberté désintéressée propre à la pensée : le national-socialisme se fourvoie dans le calcul de l'étant, et l'horizon de ce calcul est la guerre.

Toutes les sciences, et pas seulement la physique et les mathématiques, sont jugées à l'aune de leur utilité. Heidegger s'élève ainsi contre la mise au pas des sciences, qui ne sont plus évaluées que selon le seul critère de leur utilité et de leur utilisation dans une vaste entreprise de mobilisation des esprits. Archéologues, philologues, historiens, biologistes, géographes sont engagés dans une entreprise de validation *a posteriori* du dogme idéologique, tandis que les sciences mathématiques et physico-chimiques sont sommées d'élaborer armes, ersatz, carburants. Heidegger brosse un tableau sombre et sans aucune complaisance de l'état de l'université :

> « L'université [...] est sans milieu, sans mesure, sans but [...]. D'où maintenant son avidité à assumer des occupations

> nouvelles : investigations géopolitiques, environnement, etc. ; autonomie dans l'approvisionnement, armement. Tout ce qui est au service de la vision du monde : races, préhistoire, science militaire. De nouveau quelque chose à faire [...]. La science, pourtant, est broyée par cette nouvelle réalité [...]. L'institution universitaire offre ainsi un des plus tristes spectacles qui puisse être »[281], qui est partout celui de « l'oubli de l'être et de la dévastation de la vérité »[282].

Le couronnement de cette entreprise de consécration de la science et de la technique est l'opération qui consiste à substituer l'idéologie à la philosophie. Heidegger dénonce avec virulence « cette logorrhée creuse, qui n'a que *Weltanschauung* à la bouche » et déplore que « la tentation vers l'extériorisation, en direction du ne plus penser, du ne plus vouloir penser ni questionner, devien[ne] de plus en plus grande »[283].
Dans toutes les universités allemandes, des professeurs de philosophie sont remplacés par des idéologues officiels du Parti, chargés d'apporter, en chaire, la bonne parole de ce « verbiage général de la*Weltanschauung* » :

> « Diminuer le nombre des chaires, supprimer des postes revenant à des érudits dont la matière est la philosophie[284], ce n'est pas cela qui est dommage [...]. Mais vouloir atteindre ainsi la philosophie elle-même, voilà qui est ridicule. Car la philosophie ne peut être supprimée d'un trait de plume, pas plus qu'elle ne peut être établie par des mesures administratives, parce qu'elle n'est pas de ce genre de choses

> que l'on peut "organiser", et qu'on ne peut donc pas non plus en organiser la disparition. » [285]

La vocation historiale du peuple allemand se voit ainsi trahie. L'Allemagne renonce à accomplir sa mission salvatrice et se condamne elle-même en refusant d'accomplir son essence :

> « Les Allemands et la suppression de la philosophie – dans le but d'acquérir la vraie manière d'être un peuple ! : du point de vue de l'histoire mondiale, c'est un suicide. » [286]

Le nazisme s'avère en fait plus moderniste et techniciste que l'américanisme ou le bolchevisme. Le nazisme du plan quadriennal et de la marche à la guerre vise à produire une humanité technicienne, seule capable de survivre et de dominer au sein de la modernité, une humanité qui soit à l'image de cette modernité technique :

> « La calculation machinalisante de toute action et de toute planification sous sa forme absolue exige une humanité neuve qui aille au-delà de ce que l'homme a été jusqu'alors. » [287]

Avec le *Blitzkrieg* et sa débauche de technicité mécanique, on est loin de la réaction à la modernité technique et de la pensée du commencement grec. Heidegger comprend que la vérité historiale du nazisme n'est pas le retour au commencement, mais que le Reich est bien l'entéléchie de la pensée technique moderne, l'achèvement du technicisme moderne [288]. Le

rapport que les nazis entretiennent à la Grèce est dès lors inauthentique, purement superficiel et décoratif.

La référence grecque : spectacle et inauthenticité

Dans les *Concepts fondamentaux*, un cours prononcé et publié en 1941, Heidegger se fait le contempteur d'un rapport inauthentique à l'Antiquité, qui est celui de l'imitation stérile. Sous le nazisme, la référence et la révérence à l'hellénité semblent être un passage obligé de nombreuses manifestations, mais sans que la force de cette initialité soit envisagée :

> « Tout le monde parle de l'importance culturelle unique de l'hellénisme antique. Aucun de ceux qui tiennent ce genre de discours n'a le moindre savoir de ceci : que commencement il y ait et comment, là, il y a commencement. » [289]

Heidegger déplore que l'Antiquité soit érigée en argument politique par une historiographie servile qui s'efforce « de donner un regain de contemporanéité à l'ancien et au passé en les rénovant grâce à un vernis emprunté à l'actualité du moment » [290] .
La surenchère commémorative, la surcharge décorative ne sont que des alibis bien commodes pour éviter une ressaisie authentique du passé grec : « L'amour de l'Antiquité n'est alors qu'un prétexte pour éviter toute méditation excessive. » [291] La commémoration spectaculaire n'est pas remémoration authentique. Le désir de revivre le passé antique doit procéder

d'une décision historiale qui concerne le présent de la pensée et l'avenir de la civilisation :

> « Le critère d'authenticité de cette remémoration n'est jamais susceptible d'être défini par l'intérêt pris à ranimer l'Antiquité classique, mais exclusivement par la résolution à un savoir essentiel tourné vers ce qui vient. » [292]

Doit-on voir là une critique adressée au régime nazi, qui se dote d'un décor antique, qui joue sa pièce, non en habits de romains, comme le disait Marx de la Révolution française, mais dans la panoplie de l'hoplite ? Sans doute. Heidegger s'irrite de cette fâcheuse manie qui consiste à assimiler Grecs et Allemands pour établir à toute force une filiation entre les deux peuples :

> « On ne rend aucun service à la connaissance et à l'estimation de l'unicité historiale du national-socialisme en interprétant aujourd'hui le phénomène grec de telle manière qu'on pourrait croire que les Grecs auraient déjà tous été des nationaux-socialistes. » [293]

L'assimilation confusionnelle des Grecs et des nazis évite de voir l'enjeu que recèle l'unicité historique du national-socialisme : bien loin de réitérer un décorum, il s'agirait de penser.
On voit donc, à travers ces textes de 1937-1942, toute la prise de distance de Heidegger avec un nazisme qu'il disqualifie comme cartésianisme achevé et rapport inauthentique à l'origine. Réduire la focale aux seuls textes de la période 1933-1935 [294] conduit à se méprendre sur le rapport d'Heidegger au nazisme,

opportuniste en partie, certes, mais dont la cohérence ne s'est, on peut le déplorer, jamais démentie. En 1949, dans une conférence, il définira le crime majeur du nazisme, l'holocauste, comme une manifestation exacerbée, un acmé de la modernité technique. Après la guerre, le nazisme apparaissait définitivement à Heidegger comme l'achèvement du calcul technique. La phrase, la seule référence publique que Heidegger ait faite à la Shoah, est, insoutenable désinvolture, une simple incise pour 6 millions de morts :

> « L'agriculture est aujourd'hui une industrie alimentaire motorisée, et se trouve être par son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la même chose qu'imposer blocus et famine à des pays, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène. » [295]

L'extermination industrielle des Juifs et tsiganes au nom de la race apparaît donc pensable au philosophe sous une seule dimension : comme phénomène symptomatique de la domination planétaire de la technique, comme emballement d'un *logos* devenu *ratio*, d'une pensée devenue calcul objectivant, incapable de rien concevoir, désormais, que comme objet offrant prise au travail de l'homme. Le dernier terme, avant la destruction de la terre, étant la réduction à l'objet du matériel humain dans les usines de la mort.
Le nazisme était sincèrement apparu à Heidegger comme l'opportunité historique d'opérer une réaction décisive face à la modernité mathématico-technique. Le mouvement nazi lui-

même, ambigu dans ses rapports à la modernité, lui semblait receler cette volonté de réaction. Quand Heidegger, dans son *Introduction à la métaphysique* de 1935 célèbre « la vérité interne et la grandeur de ce mouvement », il pense au mouvement de fond national-socialiste qui transforme l'Allemagne depuis deux ans, mais aussi au Parti lui-même, tant le terme de *Bewegung* en était venu à désigner systématiquement le NSDAP. Cette phrase, qui, plus haut, fait référence au national-socialisme, n'a jamais été biffée dans les éditions d'après guerre. Heidegger montrait par là qu'il assumait pleinement son engagement passé aux côtés des nazis, dont il avait espéré une mutation spirituelle de l'Allemagne [296] . Le nazisme était l'occasion historique d'opérer une conversion de la pensée par une réaction antimoderne, mais les acteurs de la *Bewegung* ne s'étaient pas montrés à la hauteur de cette tâche historiale.

Le seul remords de Heidegger sera de s'être mépris sur la valeur historiale des nazis, qui n'étaient pas aussi grands que l'exigeait la « grandeur du mouvement ». Heidegger parlera plus tard, et en privé, de *grösste Dummheit*, une très grosse bêtise [297] .

Heidegger, qui démissionna de son poste de recteur en 1934, prit de plus en plus conscience de l'inaptitude des nazis à opérer ce retour au commencement grec qu'il appelait de ses vœux. Ses textes témoignent de cet éloignement du philosophe avec un État et des hommes qui n'ont pas été, par bêtise et par indigence intellectuelle, à la hauteur de leur mission historiale. La *grösste Dummheit* de Heidegger, c'est d'avoir fait confiance à

des hommes grossiers, non d'avoir cru à la vocation du nazisme. C'est ce que le philosophe répétera dans l'entretien accordé à l'hebdomadaire *Der Spiegel* en 1966 :

> « Je vois bien plutôt la tâche de la pensée consister justement à aider, dans ses limites, à ce que l'homme parvienne d'abord à entrer suffisamment en relation avec l'être de la technique. Le national-socialisme est bien allé dans cette direction ; mais la pensée de ces gens était beaucoup trop indigente pour parvenir à une relation vraiment explicite avec ce qui arrive aujourd'hui et qui était en route depuis trois siècles. »

Conclusion

L'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes a suscité attentes et espoirs chez les germanomanes de tout crin : préhistoriens de la germanité et thuriféraires du *futhark* espéraient que la consécration d'une idéologie aussi ethnocentrique et exclusiviste que le racisme nazi aurait de conséquentes répercussions sur les programmes d'enseignement scolaire et universitaire. À la purification de la substance raciale, opérée par la sélection, le retrait de l'allogène et la préservation du patrimoine existant, devait correspondre, sur le plan culturel, une requalification des matières indispensables à la formation du nouvel homme allemand : ce qui était extérieur à son essence raciale devait être écarté. Le grec, le latin et les sciences de l'Antiquité, de nature méditerranéenne, n'avaient, à en croire les germanomanes, plus leur place dans le nouveau cursus. L'avènement du national-socialisme permettrait enfin

l'intronisation des sciences de la germanité, qui mettraient fin à « la tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne » et des antiquités classiques sur l'université allemande : postes et prébendes en tout genre s'ouvraient grand aux successeurs de Kossina.

Historiens de l'Antiquité et classicistes ont réagi avec énergie et à propos. Tous déplorent les errements du passé : trop de grammaire, d'abstraction, d'humanisme mièvre, d'intellectualisme… L'enseignement des lettres classiques et de l'histoire antique a été lesté par l'héritage universaliste des Lumières et de la *Weimarer Klassik* : on ne retenait de l'Antiquité que l'exercice intellectuel ardu qui permettait de s'élever à l'universalité d'une raison commune à tous les hommes.

Contre cette dangereuse vision de l'Antiquité, qui justifiait à elle seule sa radiation de tout enseignement national-socialiste, professeurs d'histoire ancienne et de lettres classiques défendent la communauté de race entre Germains, Grecs et Romains. Les peuples de l'Antiquité, issus du Nord, avaient conscience de l'excellence de leur race. S'ils furent humanistes, ce fut au prix d'une redéfinition stricte de l'humanité grecque et romaine, par rapport et par opposition à une sous-humanité barbare, qu'elle fût perse, scythe, phénicienne ou juive. Le racisme national-socialiste retrouve donc l'inspiration d'un humanisme antique bien compris.

Lettres classiques et histoire ancienne permettent en outre la réconciliation du corps et de l'esprit : alors qu'un humanisme décadent et tardif, mâtiné de christianisme, scindait l'homme, le national-socialisme, en réhabilitant la culture du corps et de

l'exercice physique, retrouve l'idée antique d'une harmonieuse union, fondatrice d'une humanité réconciliée avec elle-même. Ces hommes taillés sur le modèle antique seront de bons citoyens et des chefs compétents : les défenseurs de l'Antiquité rappellent qu'il n'est d'homme que de citoyen, et que les vertus d'abnégation, de dévouement, de sacrifice du *politès* répondent à l'excellence des chefs antiques, produits d'un élitisme sans complaisance. Là encore, la nouvelle Allemagne a tout à gagner à une éducation à l'antique de ses sujets et de ses nouvelles élites : les Napolas, selon son inspecteur général ss, imitent le modèle d'éducation grecque.

Les défenseurs de l'Antiquité comptent un allié de choix en la personne d'Hitler lui-même. Citer les quelques passages de *Mein Kampf* consacrés à Rome et à la Grèce est un passage obligé de tout plaidoyer de pédagogue classiciste : si, comme l'écrit Hitler, le lycée allemand est une honteuse caricature de son modèle grec, ce n'est pas la suppression du grec et du latin qui pourra l'amender.

Dans une Allemagne traditionnellement philhellène, c'est avant tout l'enseignement du latin qui apparaît menacé : le latin évoque la Rome des Césars et des Pontifes, puis la France classique, révolutionnaire et impériale. En outre, d'un point de vue raciologique, l'identité des Romains est douteuse. Elle ne peut arborer la primeur immaculée de la race hellénique, les Romains ayant très vite connu le mélange. Pour obvier à ces dangereux arguments, les défenseurs du latin convoquent le ban et l'arrière-ban du stéréotype romain : *mos majorum*, *fides romana* et vertu des Quirites, rien n'est épargné au lecteur des

articles et mémoires du lobby des classicistes, qui n'omettent pas de rappeler tous les bénéfices de la version latine pour la formation d'une intelligence claire et structurée. L'argument intellectuel, cependant, adopte un profil discret : l'essentiel réside dans la valeur éthique de l'enseignement du latin et de l'histoire romaine, riche d'archétypes de vertus, ces *exempla* qui édifieront le nouvel homme allemand, lié aux Romains des origines par une communauté de substance raciale. Dans des mémoires préparatoires à la réforme des programmes de l'enseignement secondaire, les classicistes vont jusqu'à faire d'Horace un hybride de Déroulède et de Tyrtée : la complaisance métaphysique de l'individualiste élégiaque et galant est dépassée par une célébration de la communauté politique romaine dont l'existence et la pérennité libèrent de l'angoisse de la finitude. En s'inscrivant résolument dans ce combat pour la vie raciale qu'est l'action politique, l'individu accède à l'immortalité de la race et de son expression civique.

Cette action de lobbying exemplaire et convaincu porte ses fruits : le recul du grec et du latin est minime dans les programmes scolaires de 1938, qui consacrent les auteurs « nationaux-politiques » recommandés par les articles et mémoires étudiés.

La parenté entre Antiquité et Allemagne nouvelle n'est pas célébrée uniquement dans la seule enceinte du lycée : bien des événements publics et festifs, comme les Journées de l'art allemand de Munich ou les jeux Olympiques de 1936, offrent toute latitude au déploiement d'un kitsch antiquisant,

manifestation, dans l'espace public, d'un discours de l'origine et de l'émulation.

Heidegger, brièvement recteur de l'Université de Fribourg, prend ombrage d'un spectacle qui lui apparaît superficiel : l'imitation de l'Antiquité ne peut être qu'un théâtre semblable à celui dont Marx se gaussait quand il voyait la révolution de 1848 rejouer la Montagne et 1789 se draper de toges. Il importe, selon Heidegger, que l'Allemagne nouvelle redécouvre la pensée grecque de l'être, abandonnée dès Platon par une métaphysique dualiste qui a ouvert la voie à la scission cartésienne entre *res cogitans* et *res extensa*, entre sujet et objet. Le sujet, doté d'une raison calculatoire, se soumet l'objet privé d'être et ravalé à sa seule utilité. L'Allemagne national-socialiste, celle du plan quadriennal et du réarmement, n'était cependant pas disposée à renoncer à la perversion technicienne de la civilisation occidentale : tout décorum antique ou célébration convenue de l'homme grec ne pouvaient dès lors, selon Heidegger, qu'être frappés d'inauthenticité. Sa déconvenue explique qu'Heidegger se soit détourné d'une idéologie et d'une pratique qui, bien loin de revivre la pensée grecque de l'être, se bornait, selon lui, à singer l'Antiquité dans une superficielle imitation.

Notes du chapitre

[1] ↑ Heinrich Böll, *Wanderer, kommst Du nach Spa…*, 1950, rééd. München, DTV, 1994, 212 p., p. 45-56.

[2] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 11.

[3] ↑ Eberhardt Jäckel, *Hitlers Weltanschauung. Entwurf einer Herrschaft*, Tübingen, Rainer Wunderlich Verlag, 1969, 160 p., p. 113. Peu d'historiens se sont penchés sur le rapport personnel d'Hitler à l'histoire, le premier à le faire fut Percy Ernst Schramm, dans l'avant-propos qu'il consacre à l'édition de 1963 des *Propos de table d'Hitler* par Picker.

[4] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, p. 100, 20 avril 1947.

[5] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 7 juillet 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[6] ↑ Cicéron, *De Oratore*, II, 36.

[7] ↑ À Rome, les historiens sont unanimes à dire, avec Salluste (*La guerre de Jugurtha*, 4) : « Magno usui est memoria rerum gestarum. » L'historien romain dont l'œuvre, abondante, nous est le mieux parvenue, Tite-Live (*Ab Urbe Condita Libri*, I), écrit : « Ce qu'il y a principalement de sain et de fécond dans la connaissance des faits, c'est qu'on considère toutes sortes de modèles exemplaires, déposés dans un monument en pleine lumière : là, vous pouvez prendre pour vous et pour votre État ce que vous devez imiter, et rejeter ce qui est honteux tant dans la conception que dans l'issue. »

[8] ↑ Polybe, *Histoires*.

[9] ↑ L'expression est due à Polybe, qui parle de πραγματικες ιστοριας.

[10] ↑ La *Realschule*, en Autriche comme en Allemagne, était, contrairement au *Gymnasium*, plus classique, tournée vers les matières dites modernes, comme les langues. La *Realschule* n'avait pas pour vocation de préparer à l'*Abitur* et à un cursus universitaire, mais aux métiers d'employés et aux petits concours de la fonction publique impériale (en Autriche). Cf. Ian Kershaw, *Hitler. 1889-1936 : Hubris*, *op. cit.*

[11] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 11.

[12] ↑ *Ibid.*

[13] ↑ *Ibid.*

[14] ↑ Fritz Stern, *The politics of Cultural Despair : A Study in the Rise of the Germanic Ideology*, The University of California Press, 1961, trad. fr. *Politique et désespoir. Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, Armand Colin, 1990, 359 p.

[15] ↑ Il s'agit de Paul de Lagarde, Julius Langbehn, et Arthur Moeller van den Bruck.

[16] ↑ Fritz Stern, *Politique et désespoir*, *op. cit.*, p. 283.

[17] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 14.

[18] ↑ *Ibid.*, p. 12.

[19] ↑ *Ibid.*, p. 11.

[20] ↑ *Ibid.*

[21] ↑ *Ibid.*

[22] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 70.

[23] ↑ *Ibid.*, p. 70.

[24] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf, op. cit.*, p. 14.

[25] ↑ *Ibid.*, p. 467.

[26] ↑ *Ibid.*, p. 129.

[27] ↑ *Ibid.*, p. 468.

[28] ↑ *Ibid.*, p. 11.

[29] ↑ *Ibid.*, p. 468.

[30] ↑ *Ibid.*

[31] ↑ *Ibid.*, p. 454.

[32] ↑ Kurt Krippendorf, « Grundsätzliche Erwägungen zur Neugestaltung des Geschichtsunterrichts », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für den Geschichtsunterricht und staatsbürgerliche Erziehung in allen Schulgattungen*, Leipzig und Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1933, Heft 9, p. 481-495 (p. 483).

[33] ↑ *Ibid.*, p. 483.

[34] ↑ *Ibid.*, p. 485.

[35] ↑ *Ibid.*

[36] ↑ *Ibid.*, p. 488.

[37] ↑ Professeur d'histoire grecque à l'Université de Vienne, Fritz Schachermeyr (1895-1986) s'illustre en 1940 et 1944 par deux titres opportunément adéquats à l'esprit de l'historiographie raciste, dont, comme de nombreux articles en témoignent, il est un fervent avocat : *Les lois de la vie en histoire*, puis *Indogermains et Orient*. Il poursuit à Vienne, après 1945, une brillante carrière de spécialiste éminent et reconnu de la préhistoire grecque, multipliant les ouvrages et rédigeant le tome III, consacré à la Grèce, de la *Propyläen-Weltgeschichte* en 1962. Sur Fritz Schachermeyr, cf. l'hagiographique mais instructif collectif « In memoriam Fritz Schachermeyr, 1895-1986 », *American Journal of Ancient History*, Cambridge, Mass., 1996, 91 p.

[38] ↑ Sur Franz Oppermann, cf. Jürgen Malitz, « Römertum im Dritten reich : Hans Oppermann », *in* Peter Kneissl, Volker Losemann (éd.), *Imperium Romanum, Studien zu Geschichte und Rezeption, Festschrift für Karl Christ*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1998, 804 p., p. 519-544.

[39] ↑ *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p.

[40] ↑ Hermann Gieselbusch, « Gymnasium in dieser Zeit », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate, op. cit.*, p. 1-9.

[41] ↑ Gerhart Salomon, « Humanismuswende », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate, op. cit.*, p. 9-16.

[42] ↑ Benno von Hagen, « Wege zu einem Humanismus im Dritten Reich », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate, op. cit.*, p. 17-22.

[43] ↑ Gustav Klingenstein, « Humanistische Bildung als deutsche Waffe », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate, op. cit.*, p. 23-35.

[44] ↑ « Die Gegenwartsbedeutung des deutschen Gymnasiums », Deutscher Philologenverband, in *Das Humanistische Gymnasium*, 1933, p. 209.

[45] ↑ *Ibid.*, p. 210.

[46] ↑ Fritz Bucherer, « Humanistische Bildung im nationalsozialistischen Staate », *in Das Humanistische Gymnasium*, 1934, p. 7.

[47] ↑ Werner Jaeger, « Die Erziehung des politischen Menschen und die Antike », in *Volk im Werden*, I, 3, 1933, p. 43-49 (p. 43).

[48] ↑ *Ibid.*, p. 43.

[49] ↑ *Ibid.*, p. 44.

[50] ↑ Wilhelm Brachmann, « Der “humanistische” Gedanke », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der* NSDAP, 1937, p. 490-504 (p. 496).

[51] ↑ *Ibid.*, p. 496.

[52] ↑ *Ibid.*

[53] ↑ Werner Jaeger, « Die Erziehung des politischen Menschen und die Antike », art. cité, p. 48.

[54] ↑ *Ibid.*

[55] ↑ *Ibid.*

[56] ↑ La propagande nazie exalte ce fameux « esprit de Potsdam », en référence à ce jour d’union et de renaissance nationale, grand-messe organisée le 21 mars 1933 par le nouveau chancelier qui convoque le Reichstag dans la Garnisonskirche, sur le tombeau de Frédéric II, pour se faire voter les pouvoirs exceptionnels dans une assemblée où le brun côtoie le Feldgrau, les SA la vieille aristocratie des Junker prussiens, le soldat Hitler, le maréchal Hindenburg. C’est la fusion des deux Allemagne, prussienne et nazie, impériale et raciste, celle du petit caporal et du grand Frédéric, du soldat et du Generalfeldmarschall, du chancelier et du président, de la tradition et de la révolution nationale, de l’héritage et de l’homme nouveau.

[57] ↑ Werner Jaeger, art. cité, p. 43.

[58] ↑ *Ibid.*

[59] ↑ *Ibid.*, p. 44.

[60] ↑ *Ibid.*, p. 47.

[61] ↑ *Ibid.*

[62] ↑ *Ibid.*

[63] ↑ *Ibid.*

[64] ↑ *Ibid.*, p. 48.

[65] ↑ *Ibid.*

[66] ↑ Werner Jaeger, « Humanismus und Jugendbildung », 1921, *in* Werner Jaeger, *Humanistische Reden und Vorträge*, Berlin, 1937.

[67] ↑ Wilhelm Brachmann, « Antike und Gegenwart. Ein Beitrag zum Problem des gegenwärtigen Humanismus in Deutschland und Italien », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1941, p. 926-932 (p. 932).

[68] ↑ *Ibid.*, p. 932.

[69] ↑ Alfred Bäumler, « Der Kampf um den Humanismus », in *Politik und Erziehung*, Dresden, Junker und Dünnhaupt, 1937, p. 57-67 (p. 57).

[70] ↑ *Ibid.*, p. 58-59.

[71] ↑ *Ibid.*, p. 59.

[72] ↑ *Ibid.*, p. 65.

[73] ↑ *Ibid.*

[74] ↑ *Ibid.*, p. 63.

[75] ↑ *Ibid.*

[76] ↑ Cf. *infra*, II, 2 les rapprochements que fait Hitler entre l'eugénisme nazi et l'exposition spartiate.

[77] ↑ L'expression est de Nietzsche, notamment dans la *Généalogie de la morale*.

[78] ↑ Cf. *infra*, II, 2.

[79] ↑ Cf. Leo Strauss, « On German Nihilism », 1941, trad. fr. « Sur le nihilisme allemand », in *Nihilisme et politique*, Paris, Payot & Rivages, 2001 ; rééd. 2004, 153 p., p. 33-80.

[80] ↑ Sur la définition d'une morale nazie, cf. Myriam Revault d'Allones, *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*, Paris, Flammarion, « Champs », 1995, 169 p. ; Rüdiger Safranski, *Das Böse, oder das Drama des Freiheit*, 1997, trad. fr. *Le mal ou le théâtre de la liberté*, Paris, Le Livre de poche, 1999, 349 p.

[81] ↑ Alfred Bäumler, « Das Volk und die Gebildeten », allocution radiodiffusée, 3 avril 1933, in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker und Dünnhaupt, 1943, p.

113-122 (p. 114).

[82] ↑ *Ibid.*, p. 114.

[83] ↑ *Ibid.*, p. 115.

[84] ↑ Alfred Bäumler, « Antrittsvorlesung in Berlin », 10 mai 1933, p. 123-138 (p. 128).

[85] ↑ *Ibid.*

[86] ↑ Alfred Bäumler, « Der theoretische und der politische Mensch », in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker und Dünnhaupt, 1943, p. 94-112 (p. 94).

[87] ↑ Wilhelm Frick, *Kampfziel der deutschen Schule*, Langensalza, 1933.

[88] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 238.

[89] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[90] ↑ Alfred Rosenberg, « Von der Auffassung über nationalsozialistische Erziehung », discours cité, *in* Alfred Rosenberg, *Gestaltung der Idee, op. cit.*, p. 47-58

[91] ↑ *Ibid.*

[92] ↑ *Ibid.*

[93] ↑ *Ibid.*

[94] ↑ Ernst Krieck, *Musische Erziehung*, Leipzig, Armanen-Verlag, 1933, 50 p., Vorwort.

[95] ↑ *Ibid.*, p. 45.

[96] ↑ Ernst Krieck, *Menschenformung. Grundzüge der vergleichenden Erziehungswissenschaft*, Leipzig, Verlag Quelle und Mayer, 1925, rééd. 1933, 371 p., p. 205.

[97] ↑ *Ibid.*, p. 205.

[98] ↑ Cf. *infra*, II, 2.

[99] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der Nordischen Weltgeschichte », in *Vergangenheit und Gegenwart*, 23, 1933, p. 589-600 (p. 599).

[100] ↑ *Ibid.*, p. 599.

[101] ↑ Hans Bogner, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », in *Forschungen zur Judenfrage*, Band I, Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, p. 81-92 (p. 83).

[102] ↑ *Ibid.*, p. 83.

[103] ↑ Sur cette question, cf. *infra*, III, 1.

[104] ↑ Hans Bogner, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », art. cité, p. 84.

[105] ↑ *Ibid.*, p. 84.

[106] ↑ Karl Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », in *Forschungen zur Judenfrage*, Band II, Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, p. 9-30 (p. 20).

[107] ↑ *Ibid.*, p. 20.

[108] ↑ Ernst Krieck, *Nationalpolitische Erziehung*, Leipzig, Armanen-Verlag, 1932, 25e éd., 1943, 186 p., p. 7.

[109] ↑ Ernst Krieck, *Musische Erziehung, op. cit.*, p. 36.

[110] ↑ *Ibid.*, p. 38.

[111] ↑ *Ibid.*, p. 23 et 32 pour une formulation identique.

[112] ↑ Hans Bogner, *Die Bildung der politischen Elite*, Oldenburg, Stalling Verlag, Schriften an die Nation, 1932, 72 p., p. 7.

[113] ↑ *Ibid.*, p. 32.

[114] ↑ *Ibid.*, p. 35.

[115] ↑ *Ibid.*

[116] ↑ *Ibid.*, p. 26.

[117] ↑ *Ibid.*, p. 11.

[118] ↑ *Ibid.*, p. 46-47.

[119] ↑ *Ibid.*, p. 52-53.

[120] ↑ Martin Heidegger, « Die Selbstbehauptung der deutschen Universität », trad. fr. « L'auto-affirmation de l'université allemande », discours de rectorat, 27 mai 1933.

[121] ↑ *Ibid.*

[122] ↑ *Ibid.*

[123] ↑ *Ibid.*

[124] ↑ *Ibid.*

[125] ↑ Cf. Rüdiger Safranski, *Ein Meister aus Deutschland. Heidegger und seine Zeit*, 1994, trad. fr. *Heidegger et son temps*, Paris, Le Livre de poche, 1996, 639 p.

[126] ↑ Éducation communautaire.

[127] ↑ August Heissmeyer, SS-Obergruppenführer, Inspekteur der Napolas, « Bericht über die Arbeit der Nationalpolitischen Erziehungsanstalten », BABL/R 43 II/956 *b*, microfiche 2, f^{os} 51-79 (f^{o} 54).

[128] ↑ « Richtlinien für den Geschichtsunterricht », Zentralblatt Preussen, 1933, p. 197 sq. Cité *in* Helmut Genschel, *Politische Erziehung, op. cit.*, p. 19-20.

[129] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der Nordischen Weltgeschichte », art. cité.

[130] ↑ « Ein Streit für und wider die Antike », *ibid.*, p. 589.

[131] ↑ Cf. I, 1.

[132] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der Nordischen Weltgeschichte », art. cité, p. 589.

[133] ↑ *Ibid.*, p. 592.

[134] ↑ *Ibid.*, p. 594.

[135] ↑ *Ibid.*, p. 593.

[136] ↑ *Ibid.*, p. 596.

[137] ↑ *Ibid.*, p. 593.

[138] ↑ *Ibid.*, p. 597.

[139] ↑ *Ibid.*, p. 594.

[140] ↑ *Ibid.*, p. 600.

[141] ↑ Hans Bogner, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », art. cité, p. 81.

[142] ↑ *Ibid.*, p. 81.

[143] ↑ Hans Friedrich Karl Günther, *Die nordische Rasse bei den Indogermanen Asiens. Zugleich ein Beitrag zur Frage nach der Urheimat und Rassenherkunft der Indogermanen*, München, Lehmanns Verlag, 1934, 247 p., p. 241.

[144] ↑ *Ibid.* p. 241.

[145] ↑ Hans Friedrich Karl Günther, « Humanitas », in *Altsprachliche Bildung im Neuaufbau der deutschen Schule. Sonderausgabe des Deutschen Gymnasialvereins an seine Mitglieder*, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1937, 52 p., cité *in* Wilhelm Brachmann, « Der “humanistische” Gedanke », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der* NSDAP, 1937, p. 490-504 (p. 493).

[146] ↑ Wilhelm Brachmann, « Der “humanistische” Gedanke », art. cité, p. 502.

[147] ↑ *Ibid.*

[148] ↑ *Ibid.*, p. 491.

[149] ↑ *Ibid.*

[150] ↑ *Ibid.*, p. 490.

[151] ↑ *Ibid.*, p. 491.

[152] ↑ *Ibid.*

[153] ↑ *Ibid.*

[154] ↑ *Ibid.*, p. 493.

[155] ↑ *Ibid.*, p. 494.

[156] ↑ *Ibid.*

[157] ↑ Wilhelm Frick, *Kampfziel der deutschen Schule*, discours cité.

[158] ↑ Friedrich Klose, « Altrömische Wertbegriffe (*honos* et *dignitas*) », *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1938, vol. VI.

[159] ↑ *Ibid.*

[160] ↑ Cf. Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française, 1870-1914*, Paris, PUF, 1959, 569 p.

[161] ↑ Cf. Jacques Le Rider, *Freud, de l'Acropole au Sinaï. Le retour à l'Antique des Modernes viennois*, Paris, PUF, « Perspectives germaniques », 2002, 305 p., p. 22.

[162] ↑ Sur ces aspects, et pour une contextualisation plus générale de la question, on se reportera à Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe, XVI^e^-XX^e^ siècle*, Paris, Armand Colin, « L'évolution de l'humanité », 414 p.

[163] ↑ Cf. Helmut Heiber, *Universität unterm Hakenkreuz I. Der Professor im Dritten Reich. Bilder aus der akademischen Provinz*, Munich, KG Saur, 1991, 652 p., p. 400.

[164] ↑ Walter Eberhardt, « Die Antike und wir », *Nationalsozialistische Wissenschaft. Schriftenreihe der Nationalsozialistischen Monatshefte*, Heft 2, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1935, 15 p.

[165] ↑ *Ibid.*, p. 4.

[166] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[167] ↑ *Ibid.*, p. 11.

[168] ↑ *Ibid.*

[169] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[170] ↑ Cf. *a contrario* la contribution suivante : Franz Miltner, « Die Antike als Einheit in der Geschichte », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 458 p., p. 433-453.

[171] ↑ Walter Eberhardt, « Die Antike und wir », art. cité, p. 9.

[172] ↑ *Ibid.*, p. 9.

[173] ↑ Alfred Bäumler, « Der Kampf um den Humanismus », in *Politik und Erziehung*, Dresden, Junker und Dünnhaupt, 1937, p. 57-67 (p. 64).

[174] ↑ Walther Eberhard, « Die Antike und wir », art. cité, p. 11.

[175] ↑ *Ibid.*

[176] ↑ Sur tous ces aspects d'histoire des relations internationales, cf. Robert Frank, René Girault, *Turbulente Europe et nouveaux mondes, 1914-1941, Histoire des*

relations internationales contemporaines, t. II, Paris, Masson, 1988, 279 p.

[177] ↑ Cf. *supra*, le discours prononcé par Mussolini le 6 septembre 1934.

[178] ↑ Sur Hans Oppermann, cf. Jürgen Malitz, « Römertum im Dritten Reich : Hans Oppermann », *in* Peter Kneissl, Volker Losemann (éd.), *Imperium Romanum, Studien zu Geschichte und Rezeption, Festschrift für Karl Christ*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1998, 804 p., p. 519-544.

[179] ↑ Hans Oppermann, « Der erzieherische Wert des lateinischen Unterrichts », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 50-59.

[180] ↑ Hans Oppermann, « Rezension von Walter Eberhardts “Die Antike und Wir” », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, 11, 1935.

[181] ↑ Bernhard Rust, « Die Grundlagen der nationalsozialistischen Erziehung », in *Hochschule und Ausland*, 1935, Heft 1, p. 1-18. La note synthèse du ministère de l’Éducation préparant la réforme de l’enseignement des langues anciennes reprend longuement cette comparaison entre le latin et le sport : cf. « Richtlinien für die alten Sprachen », p. 7, BABL/R/4901/4614, f^{o} 403.

[182] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[183] ↑ Sur Bernhard Rust, cf. Ulf Pedersen, *Bernhard Rust : ein nationalsozialistischer Bildungspolitiker vor dem Hintergrund seiner Zeit*, Braunschweig, Forschungsstelle für Schulgeschichte und Schulentwicklung, TU Braunschweig, 1994, 375 p.

[184] ↑ Cf. *infra*, dans ce même chapitre.

[185] ↑ Décret du 29 janvier 1938, « Neuordnung des Höheren Schulwesens ». Le contenu détaillé des programmes d’histoire et de lettres classiques est présenté dans Bernhard Rust (dir.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*

[186] ↑ Hans Oppermann, « Die alten Sprachen in der Neuordnung des höheren Schulwesens », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, vol. III.

[187] ↑ *Ibid.*

[188] ↑ C’est nous qui soulignons.

[189] ↑ Helmut Berve, « An unsere Leser », *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, 1938, vol. I.

[190] ↑ Walter Breywisch, Ludwig Mader, *Zur Eingliederung des altsprachlichen Unterrichts in die nationale Schule*, Francfort, Verlag Moritz Diesterweg, 1934, 96 p., p. 18-24.

[191] ↑ *Ibid.*

[192] ↑ Werner Jaeger, « Die Erziehung des politischen Menschen und die Antike », in *Volk im Werden*, I, 3, 1933, p. 43-49 (p. 47).

[193] ↑ « Richtlinien für die alten Sprachen », 21. Juli 1937, BABL/R/4901/4614, f^{os} 397-433 (f^{o} 405).

[194] ↑ Nationalsozialistischer Lehrerbund.

[195] ↑ *Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium. Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts*, hrsg.. auf Veranlassung des Reichssachbearbeiters für alte Sprache im NSLB, Francfort, Moritz Diesterweg Verlag.

[196] ↑ Sur Auguste et la figure du chef dans l'Antiquité, cf. *infra*, II, 3.

[197] ↑ Hans Oppermann, « Horaz, Dichtung und Staat », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 458 p., p. 265-295.

[198] ↑ Hans Oppermann, « Horaz als Dichter der Gemeinschaft », *Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium*, Heft 6, Francfort, Verlag Moritz Diesterweg, 1938, p. 61-75 (p. 61).

[199] ↑ *Ibid.*, p. 61.

[200] ↑ *Ibid.*, p. 67.

[201] ↑ Hans Oppermann *et al.*, *Probleme der augusteischen Erneuerung*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium – Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts, hrsg. auf Verlanlassung des Reichsfachbearbeiters für alte Sprachen im NSLB, Heft 6, Frankfurt-am-Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1938, 85 p. Cf. *infra*, le développement sur Auguste.

[202] ↑ Hans Oppermann, « Horaz als Dichter der Gemeinschaft », art. cité, p. 71.

[203] ↑ *Ibid.*, p. 72.

[204] ↑ Josef Derbolav, « Weltanschauliche Fragen im Dichtwerk des Horaz », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1942, p. 83-103 (p. 101).

[205] ↑ *Ibid.*, p. 101.

[206] ↑ *Ibid.*, p. 102.

[207] ↑ *Ibid.*

[208] ↑ *Ibid.*, p. 103.

[209] ↑ *Ibid.*

[210] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 243.

[211] ↑ Cf. déjà en 1933, Kurt Sachse, « Vorschläge zum altsprachlichen Lehrplan eines deutschen Gymnasiums », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 59-80.

[212] ↑ « Richtlinien für den altsprachlichen Unterricht », von ministerialrat D^r Bauernschmidt, Bayerisches Staatsministerium für Unterricht und Kultus, 29 décembre 1933, BABL/R/4901/4614, f^o 47-48.

[213] ↑ *Ibid.*

[214] ↑ « Vorschläge für die Gestaltung des Unterrichts in den alten Sprachen », von Oberstudiendirektor Billen, 1936, 26 p., BABL/R/4901/4614, f^os 244-269 (f^os 245-246).

[215] ↑ « Grundsätzliches zum Lehrplan des deutschen Gymnasiums, zugleich als Begründung für eine Stundentafel », Kollegium des Gymnasiums in Rostock, 7 juillet 1936, BABL/R/4901/4614, f^os 26-43 (f^o 32).

[216] ↑ *Ibid.*

[217] ↑ *Ibid.*

[218] ↑ *Ibid.*

[219] ↑ « Richtlinien für Lateinisch », Mecklenburgisches Staatsministerium, Abt. Unterricht, BABL/R/4901/4614, f^os 270-278 (f^os 271-273).

[220] ↑ « Richtlinien für Griechisch », Mecklenburgisches Staatsministerium, Abt. Unterricht, BABL/R/4901/4614, f^os 279-285.

[221] ↑ « Richtlinien für Lateinisch », mémoire cité, BABL/R/4901/4614, f^os 270-278 (f^o 271-273).

[222] ↑ *Ibid.*

[223] ↑ « Richtlinien für den altsprachlichen Unterricht », mémoire cité, 29 décembre 1933, BABL/R/4901/4614, f^o 47-48.

[224] ↑ *Ibid.*

[225] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 231.

[226] ↑ *Ibid.*, p. 231.

[227] ↑ *Ibid.*

[228] ↑ *Ibid.*, p. 241.

[229] ↑ *Ibid.*, p. 242.

[230] ↑ *Ibid.*, p. 242-243.

[231] ↑ *Ibid.*, p. 243.

[232] ↑ *Ibid.*

[233] ↑ *Ibid.*, p. 249.

[234] ↑ *Ibid.*

[235] ↑ *Ibid.*

[236] ↑ *Ibid.*, p. 250. Cf. *infra*, II, 2.

[237] ↑ Cf. *infra*, II, 1.

[238] ↑ Martin Luther, *Von der babylonischen Gefangenschaft der Kirche*, 1520.

[239] ↑ Élisabeth Decultot, *Johann Joachim Winckelmann. Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, PUF, « Perspectives germaniques », 2000, 337 p., p. 123.

[240] ↑ *Ibid.*, p. 123.

[241] ↑ *Ibid.*, p. 125.

[242] ↑ Cité *in* Walther Rehm, *Griechentum und Goethezeit. Geschichte eines Glaubens*, Leipzig, Diederich Verlag, Erbe der Alten, 1936, rééd. Bern und München, Francke Verlag, 1968, 436 p. (p. 230).

[243] ↑ Pic de La Mirandole, *De dignitate hominis oratio*, préface aux *DCCCC Conclusiones*.

[244] ↑ Johann Wolfgang Goethe, « Prometheus », 1774.

[245] ↑ Walther Rehm, *Griechentum und Goethezeit, op. cit.*, p. 18.

[246] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[247] ↑ Johann Joachim Winckelmann, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst*, Dresde, 1756.

[248] ↑ Walther Rehm, *Griechentum und Goethezeit, op. cit.*, p. 17.

[249] ↑ *Ibid.*, p. 20-21.

[250] ↑ Eliza-Marian Butler, *The Tyranny of Greece over Germany. A Study of the Influence exercised by Greek Art and Poetry over the Great German Writers of the Eighteenth, Nineteenth and Twentieth Centuries*, Cambridge, Cambridge University Press, 1935, 351 p.

[251] ↑ *Ibid.*, p. 7.

[252] ↑ *Ibid.*, p. 3.

[253] ↑ *Ibid.*, p. 4.

[254] ↑ *Ibid.*, p. 80.

[255] ↑ Walther Rehm, *Griechentum und Goethezeit, op. cit.*, p. 6.

[256] ↑ On trouvera une étude de cette abstention au voyage dans un article lucide consacré au cas de Hölderlin, publié en 1943 : Karl Weibel, « Hölderlins Hellastraum », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1943, II.

[257] ↑ Élisabeth Decultot, *Johann Joachim Winckelmann, op. cit.*, p. 147.

[258] ↑ *Ibid.*, p. 148.

[259] ↑ On sait par ailleurs que Martin Heidegger attendra une date tardive, 1962, pour se rendre en Grèce. Il hésite à accepter ce voyage, que sa femme, Elfriede, lui offre en cadeau pour un anniversaire de leurs noces : « Dem folgte allerdings ein langes Zögern aus der Furcht vor der Enttäuschung », Martin Heidegger, *Aufenthalte*, 1962, trad. fr. *Séjours*, Monaco, Éd. du Rocher, 1993, p. 3.

[260] ↑ Sur le George-Kreis, on se reportera à : Karl-Hans Kluncker, *Das geheime Deutschland : über Stefan George und seinen Kreis*, Bonn, Bouvier Verlag, 1985, 164 p. ; Ulrich Raulff, *Vom Künstlerstaat. Ästhetische und politische Utopien*, Munich, Hanser, 2006, 187 p.

[261] ↑ Cf. notamment Suzanne L. Marchand, *Down from Olympus. Archeology and philhellenism in Germany*, 1750-1970, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1996, 400 p., et Karl Christ, Arnoldo Momigliano (dir.), *Die Antike im 19. Jahrhundert in Italien und in Deutschland*, Bologne, Berlin, 1988. On lira également Michel Espagne, (dir.), *Philhellénisme et transferts culturels dans l'Europe du XIX^e siècle, Revue germanique internationale*, Paris, CNRS Éd., 2005, n^o 1-2, 256 p.

[262] ↑ Correspondant à Athènes du journal *La Gazette de France* lors des premiers jeux Olympiques de 1896, l'hellénomane Charles Maurras décrit avec une nuance de dédain et de dépit la complexion diaphane de la famille royale, barbares venus du nord vers le soleil de la Grèce : « Le teint transparent, les yeux d'un bleu pâle […] tous […] font songer […] au climat hyperboréen. Je ne crois pas que tout ce monde tarde trop à s'helléniser. le peuple hellène absorbe et assimile tous les barbares qu'il lui plaît » (*in* Charles Maurras, *Lettres des Jeux olympiques*, Paris, Flammarion, 2004, 186 p., troisième lettre, p. 48).

[263] ↑ Cf. Kurt Bittel, *Beiträge zur Geschichte des Deutschen Archäologischen Instituts 1929 bis 1979*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1979, 186 p., et Lothar Wickert, *Beiträge zur Geschichte des Deutschen Archäologischen Instituts 1879 bis 1929*, Mainz, Verlag Philipp von Zabern, 1979, 203 p.

[264] ↑ Hans Bogner, *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit*, *op. cit.*, p. 14.

[265] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 104.

[266] ↑ Martin Heidegger, *Einführung in die Metaphysik*, 1935, trad. fr. *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, « Tel », p. 49.

[267] ↑ Cf. Werner Beumelburg, *Sperrfeuer um Deutschland*, Oldenburg, Stalling, 1929, 182 p.

[268] ↑ Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique, op. cit.*, p. 49.

[269] ↑ *Ibid.*

[270] ↑ *Ibid.*, p. 50.

[271] ↑ *Ibid.*

[272] ↑ *Ibid.*

[273] ↑ Martin Heidegger, « L'auto-affirmation de l'université allemande », discours du rectorat, 27 mai 1933.

[274] ↑ Cf. Charles Bambach, *Heidegger's Roots. Nietzsche, National Socialism and the Greeks*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2003, 350 p.

[275] ↑ Heidegger est plutôt porté à la critique de Platon, dans lequel il voit le premier fossoyeur de la pensée de l'être. La séparation entre l'Idée et le réel ouvre la voie à la réification techniciste du monde. Aristote donne le coup de grâce à cette pensée présocratique si attentive à l'être : en opérant une césure épistémologique et axiologique entre monde supralunaire et monde sublunaire, Aristote condamne le sublunaire, qu'il recense, fouille et classe, à la réification scientifique et à l'exploitation technique.

[276] ↑ Rüdiger Safranski, *Ein Meister aus Deutschland, op. cit.*

[277] ↑ Martin Heidegger, « Die Bedrohung der Wissenschaft », trad. fr. « La menace qui pèse sur la science », 1937, *in* François Fedier (éd.), *op. cit.*

[278] ↑ *Ibid.*

[279] ↑ *Ibid.*

[280] ↑ *Ibid.*

[281] ↑ *Ibid.*

[282] ↑ *Ibid.*

[283] ↑ *Ibid.*

[284] ↑ L'enseignement de la philosophie est concurrencé par tout enseignement immédiatement utile à l'effort de réarmement. Ce qui tient désormais lieu de philosophie est l'enseignement de la *Weltanschauung*. Il est révélateur que l'ancien instituteur et pédagogue Ernst Krieck (1882-1947), professeur en École normale *(Pädagogische Hochschule)*, ait été nommé en 1933 professeur de philosophie et recteur de l'Université de Francfort-sur-le-Main, puis professeur de philosophie à Heidelberg en 1934, université dont il devient le recteur en 1937. Heidegger, qui est violemment attaqué par Krieck dans sa revue *Volk im Werden*, s'en prend nommément à l'idéologue dans le texte de sa conférence.

[285] ↑ Martin Heidegger, « La menace qui pèse sur la science », 1937, texte cité.

[286] ↑ *Ibid.*

[287] ↑ Martin Heidegger, *Nietzsche*, I, 1941.

[288] ↑ C'est-à-dire ouvert, à l'époque moderne, par le désenchantement du monde et la pensée de Descartes.

[289] ↑ Martin Heidegger, *Concepts fondamentaux*, 1941, introduction, *e)*.

[290] ↑ *Ibid.*

[291] ↑ *Ibid.*

[292] ↑ *Ibid.*

[293] ↑ Martin Heidegger, Cours sur Hölderlin, 1942, *Gesamtausgabe*, t. 53. Cité *in* Luc Ferry, Alain Renaut, *Heidegger et les modernes*, Paris, Grasset, 1988, 232 p.

[294] ↑ Comme le propose Emmanuel Faye dans *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Paris, Albin Michel, 2005, 570 p.

[295] ↑ Martin Heidegger, conférence du 1er décembre 1949, citée *in* Luc Ferry, Alain Renaut, *Heidegger et les modernes, op. cit.*

[296] ↑ « À la page 202, Heidegger parle de "l'intime vérité et grandeur de ce mouvement (c'est-à-dire de la rencontre entre la technique déterminée à un niveau planétaire et l'homme moderne)…". Dans la mesure où ces propos se trouvent publiés pour la première fois en 1953 sans aucun commentaire, il est permis de supposer qu'ils reproduisent fidèlement ce que pense aujourd'hui Heidegger » (Jürgen Habermas, *Philosophisch-politische Profile*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt-am-Main, 1971, trad. fr. *Profils philosophiques et politiques*, Paris, Gallimard, « Tel », 1974, 293 p.).

[297] ↑ Cité par François Fédier, *Martin Heidegger. Écrits politiques* Paris, Gallimard, « Bibliothèque de Philosophie », 1995, 323 p., introd.

Deuxième partie. L'imitation de l'Antiquité

Présentation

> « Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté [...]. Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Saint-Just, Napoléon, les héros, de même que les partis et la masse de la première Révolution française, accomplirent dans le costume romain, et en se servant d'une phraséologie romaine, la tâche de leur époque, à savoir l'éclosion et l'instauration d'une société bourgeoise moderne. »
>
> **Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*.**

> « Am schönsten geträumt wurde der Traum des nordischen Menschentums in Hellas. » [1]
>
> **Alfred Rosenberg.**

> « Es ist […] kein Wunder, dass jedes politisch heroische Zeitalter in seiner Kunst sofort die Brücke schlägt zu einer nicht minder heroischen Vergangenheit. Griechen und Römer werden dann plötzlich den Germanen so nahe, weil alle ihre Wurzeln in einer Grundrasse zu suchen haben, und daher üben auch die unsterblichen Leistungen der alten Völker immer wieder ihre anziehende Wirkung aus auf die ihnen rassisch verwandten Nachkommen. » [2]
>
> **Adolf Hitler.**

Notes du chapitre

[1] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 34.

[2] ↑ Adolf Hitler, « Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg », 1er septembre 1933, cité *in* Werner Siebarth, *Hitlers Wollen. Nach Kernsätzen aus seinen Schriften und Reden*, München, Zentralverlag der NSDAP, 1935, 266 p., p. 140.

I. Le *Corpus sanum* de l'homme nouveau : de la pierre à la chair : esthétique et eugénique du corps aryen

> « Je fournis au bureau de certification de l'aryanité [...] une attestation concernant ma grand-mère, pour l'obtention de laquelle j'ai couru pendant des mois. L'employé qui ressemble à une statue de marbre et est assis derrière un mur, tend le bras pardessus ce mur, prend l'attestation et la déchire en morceaux, qu'il brûle dans un foyer installé dans le mur : "Et maintenant, est-ce que tu es encore purement aryenne ?" » [1]
>
> **Rêve d'un Berlinois.**

> « *Que les Grecs étaient d'origine nordique, leurs sculptures le prouve assez. Les figures de dieux qu'ils ont figées dans la pierre expriment dans leur corps, la forme de leur crâne, l'expression de leur visage et dans leurs traits cette ascendance nordique. On les différencie à peine des représentants contemporains de la race nordique. La même chose vaut pour les Romains* [2] ».
>
> **Extrait d'un fascicule formation idéologique du Parti.**

On lit à même la pierre des statues antiques la nordicité des modèles et des artistes : la sculpture grecque et la sculpture romaine constituent un conservatoire de la norme raciale, de la beauté nordique et sont, à ce titre, signalés à la particulière attention des membres du Parti par le fascicule dont l'extrait précède. L'art du III^{e} Reich devait lui aussi montrer la voie de la perfection esthétique de cette race nordique : les nus de Breker et de Thorak devaient figer dans la pierre et livrer à la contemplation et à l'admiration du peuple les torses, profils et cuisses des types achevés de la race. Ces archétypes sculpturaux étaient suffisamment présents dans l'espace public, par la médiation de la statue exposée, de l'image cinématographique, de l'exposition, pour être prégnants dans les rêves d'un Berlinois qui voit dans l'officier d'État chargé d'attester, ou non, de son aryanité, de sa pureté raciale, une « statue de marbre ».

Dans le rapport de l'Allemagne au canon grec, tout, de fait, commence par une histoire de statues, avec Winckelmann. Les nationaux-socialistes ajouteront à ce penchant esthétique pour l'art antique une volonté zootechniciste et eugéniste de passer de la pierre, le conservatoire, à la chair, à la production effective d'une race dont la beauté attesterait la supériorité.

La fascination allemande pour le corps grec

Le fantasme nazi d'une perfection corporelle, d'une forme corporelle parfaite s'inscrit dans l'histoire au moins biséculaire

de la redécouverte de l'art antique.

Cette redécouverte, initiée à la Renaissance, a été poursuivie au XVIIIe siècle par Johann Joachim Winckelmann (1717-1768). Archéologue et bibliothécaire, Winckelmann est invité à Rome en 1759 par le cardinal Albani, qui lui confie la charge de sa collection d'antiques. À la demande du prélat, il en rédige le catalogue, et publie, en 1764, une *Histoire de l'art de l'Antiquité*. L'ouvrage, qui exalte, à travers ses copies romaines, la statuaire grecque, connaît un succès immédiat et immense dans toute l'Europe. Avec le texte et les reproductions de Winckelmann, c'est tout un canon de virilité sûre et sereine, à la fois physique et éthique, qui est proposé à l'Europe cultivée : les athlètes grecs de Winckelmann sont forts et harmonieux, sereins et maîtres d'eux-mêmes, même dans l'effort, tels le Laocoon, qui semble s'étirer au réveil alors qu'il est aux prises avec un animal rien moins qu'amène.

L'œuvre de Winckelmann, ainsi que les fouilles de Pompéi et d'Herculanum, introduisent le classicisme architectural et plastique antique dans un âge rococo, et inoculent au XVIIIe siècle une certaine anticomanie, qui devait fortement peser sur les destinées de l'art en Occident. Nous savons que la Révolution française se fait en habits de Romains, et que l'Europe, au XIXe siècle, se couvre d'édifices dont la monumentalité et les proportions remettent l'antique au goût du jour : Rome et Pompéi engendrent le style Empire, la lecture de Winckelmann inspire les Révolutionnaires français et leur peintre Jacques-Louis David.

Cette reviviscence de l'antique a dicté la définition d'un canon corporel. George Mosse date du XVIIIe siècle précisément l'avènement d'une nouvelle « image de l'homme »[3], d'un nouveau canon esthétique et éthique de la virilité, un idéal masculin propre à la modernité, fécondé par l'art et la vertu antique.

Le XVIIIe, puis le XIXe siècle vont rêver aux athlètes de Winckelmann, et tenter de les reproduire. Le canon esthétique et la réflexion morale entrent en synergie avec la médecine et l'hygiène, qui se développent à cette époque, et qui ambitionnent de soigner, d'amender et de sculpter le corps.

En Allemagne, la gymnastique se développe, avec les ouvrages et les associations de Guts Muth et de Ludwig Jahn, qui publie en 1816 sa *Deutsche Turnkunst*. Les frontispices de tous les *Gymnasien* d'Allemagne exhibent fièrement la devise *Mens sana in corpore sano*[4], censée résumer cette vieille sagesse antique qu'il convient de mettre en œuvre. Au-delà du corps, c'est tout l'individu qui est en jeu. La modernité occidentale commence à croire à l'adage latin : *Vultus animi speculum*, le visage est le miroir de l'âme. Elle assimile la valeur intérieure à l'aspect extérieur, établit entre les deux une parfaite correspondance, confond l'apparence physique et l'essence morale. La conformation d'un corps doit permettre de dévoiler et de lire un esprit. Ce postulat est au principe de la *Physiognomonie*, publiée en 1781 par le médecin suisse allémanique Johann Kaspar Lavater[5] : il y a unité, homologie, de l'extérieur à l'interne, et la physiognomonie est cette

nouvelle science qui se propose de « reconnaître le caractère caché d'un être humain par son apparence extérieure » [6].
Naît ainsi une sémiologie de l'apparence physique, qui se propose de lire les corps et les visages à livre ouvert pour en inférer un jugement d'ordre général sur la totalité de l'individu, opérant une réduction stricte du psychologique au physique et reposant sur une confusion revendiquée et assumée des catégories esthétiques et éthiques.
Se constitue ainsi un type masculin qui allie la perfection esthétique du corps à la beauté de l'esprit, la séduction physique à l'excellence morale : la simple observation visuelle permet de conclure de l'une à l'autre. Mosse montre que la modernité occidentale est profondément imprégnée par cette idée qui culmine dans *Le portrait de Dorian Gray*, où Oscar Wilde décrit les effets d'une vie dissolue sur un visage. Le héros éponyme de la nouvelle ne vieillit pas, mais son portrait porte tous les stigmates de ses vices moraux.
L'idéal de virilité hérité de l'Antiquité, incarnation d'une perfection à la fois esthétique et éthique, est prégnant dans les mouvements de jeunesse allemands avant la Première Guerre mondiale, et se retrouve, après 1918, dans les monuments aux morts à la guerre, où se rencontrent parfois des représentations du corps antique, sous la forme d'éphèbes grecs sacrifiés au combat ou de gladiateurs [7].
Les nazis sont tributaires de ces conceptions et de cette rémanence de l'idéal esthétique transmis par la pierre de l'art antique. L'art grec est une composante incontournable de toute formation scolaire et universitaire en Allemagne, et la

connaissance de la Grèce fait partie de ces éléments fondamentaux de la culture de tout honnête homme.
Il n'est donc pas étonnant que, au moment de définir un canon racial et esthétique, les nazis se tournent vers la statuaire grecque, héritage rémanent réactualisé par Winckelmann. Mosse observe qu'il existe une indéniable filiation entre les écrits de Winckelmann et les discours nazis sur l'homme nouveau :

> « Cette vénération pour la sublimité du corps masculin allait perdurer et devenir constitutive du stéréotype. La continuité est frappante quand on sait que, un siècle et demi plus tard, Adolf Hitler évoqua l'immortel idéal de la beauté grecque, alliant une exceptionnelle beauté physique à un esprit radieux et une âme noble. Hitler alla même plus loin, et établit la primauté du corps en déclarant que rien ne pouvait embellir un corps contrefait, pas même un esprit rayonnant » [8] ,

la beauté de l'esprit ne pouvant racheter la laideur du corps, puisqu'il y a étroite solidarité entre les deux aspects, voire nécessaire procession de l'un à l'autre.
La statuaire grecque, cependant, ne fonctionne pas comme une simple analogie ou comme une métaphore de la perfection. Plus que cela, elle est la représentation d'un sang et d'une chair nordiques, d'une substance raciale identique à celle des Allemands, chair de leur chair et sang de leur sang. On lit ainsi, dans un fascicule de formation du NSDAP :

> « Que les Grecs étaient d'origine nordique est assez montré par leurs sculptures. Les figures de dieux qu'ils ont figées dans la pierre expriment dans leur corps, la forme de leur crâne, l'expression de leur visage et dans leurs traits cette ascendance nordique. On les différencie à peine des représentants contemporains de la race nordique. La même chose vaut pour les Romains. » [9]

La statuaire grecque est ainsi, pour l'historien de l'art Paul Schultze-Naumburg et pour Hitler notamment, une manière de conservatoire qui préserve et conserve, dans la dureté d'une pierre qui a su traverser les siècles, une image de la race nordique. Le raciologue Ludwig Schemann, quant à lui, s'émerveille : « Elle [la statuaire grecque] est parvenue à fixer pour les yeux l'idéal nordique et à le transmettre de siècle en siècle. » [10] Elle représente donc un potentiel racial pétrifié, immobile, qu'il faut porter à une pleine actualité, en lui donnant la chair et le mouvement de la vie.

Les Jeux de Berlin : Olympiades nazies, Olympie allemande

Les jeux Olympiques de 1936 offrent une occasion rêvée pour souligner et célébrer la parenté helléno-germanique, et pour en opérer une mise en scène esthétique : le spectacle du corps athlétique allemand peut y être mis en relation avec l'imagerie grecque, bien que la grande célébration de 1936 ne se borne pas à cela.

Le lien entre les sports grec et allemand sont déjà mis en évidence par toute une littérature qui, au XIX^e^ siècle, rapprochait hellènes et germains par l'agonalité de leurs deux civilisations [11] .

La centralité du *Wettkampf,* l'αγον sportif et guerrier, dans les cultures grecque et allemande, serait ainsi une preuve suffisante de la communauté d'esprit qui lie ces deux peuples, et qui ne peut reposer que sur une communauté de substance raciale.

Ernst Curtius (1814-1896) consacre ainsi, en 1856, une monographie, intitulée *Wettkampf,* à cette thèse. Il y avance que les Indogermains sont caractérisés par une tension vers l'action, la conquête, la défense, le combat, la création, alors que les sémites et les orientaux sont paralysés par des passions énervantes qui les dominent. Curtius conclut donc, à propos du site d'Olympie dont il allait diriger les fouilles, par une phrase qui devient un *Standardzitat* nazi aux alentours de 1936 : « Was dort in dunkler Tiefe liegt ist Leben von unserem Leben », ce qui là-bas gît dans une profonde nuit est le sang de notre sang. Nietzsche, dans son *Homers Wettkampf* (1872), puis Jakob Burckhardt, dans sa *Griechische Kulturgeschichte* (1898-1902), reprennent la même argumentation : les Grecs sont, comme les Germains, des « hommes colonisateurs et agonaux », à l'opposé des orientaux, pusillanimes et avachis, épuisés par des passions qu'ils sont incapables de maîtriser. De même, bien des partisans et théoriciens de la jeune *Turnbewegung* allemande se réclament du prestigieux précédent grec pour exalter l'œuvre de Guths-Muths et de Jahn, dont ils soulignent l'essence

grecque, donc indogermanique, donc allemande [12]. Une telle proximité culturelle, une telle communion dans l'idiosyncrasie agonale fait signe vers une identité de substance raciale.
C'est cette identité que les Jeux vont venir rappeler, mettre en scène, en images, en voix, en costumes et en espace. Une publication officielle du Comité de propagande des jeux Olympiques de 1936, intitulée *Olympia 1936. Une tâche nationale* précise que l'une des tâches imposée par l'organisation des Jeux, outre la préparation de l'infrastructure matérielle et technique et le bon accueil des participants et spectateurs, est l'exploitation propagandistique de l'événement dans le sens d'une remémoration de l'histoire de la race :

> « On doit en outre chercher à mettre en lumière la parenté intime de notre culture sportive avec la culture gymnique des anciens Grecs (course de relais au flambeau Olympie-Berlin, expositions sur l'Antiquité). » [13]

Les jeux Olympiques sont d'abord une occasion de rappeler que la Grèce antique est une chasse gardée de l'Allemagne. On répète à l'envi que la redécouverte de la culture grecque est une œuvre allemande. Le 2 août 1936, pour rendre compte de l'ouverture des Jeux par le Führer, le *Völkischer Beobachter* publie sur une pleine page une sélection de textes grecs et allemands, juxtaposant le *Homers Wettkampf* de Nietzsche, à des extraits tirés de Homère, Lucien et Hérodote [14]. De manière générale, le journal cite tout ce qui évoque le lien culturel privilégié entre l'Allemagne et la Grèce. Hölderlin est souvent convoqué à cette fin, comme dans cet article du

Völkischer Beobachter qui cite le *Gesang der Deutschen* pour montrer la *Sehnsucht* de l'esprit allemand, nostalgique de Délos et d'Olympie, un poème commenté en ces termes par l'auteur de l'article :

> « La conscience indubitable que l'idée olympique des Grecs nous est [...] profondément apparentée s'est imposée au grand poète du fond d'un héritage racial nordique issu du fond des âges. » [15]

Contre toute évidence, et malgré quelques hommages de pure courtoisie à l'œuvre de Pierre de Coubertin [16], qui a le malheur d'être français, il s'agit également de défendre que les jeux Olympiques eux-mêmes sont une recréation allemande. La même édition du *Völkischer Beobachter* publie un long article intitulé « Les précurseurs de la renaissance des Jeux : Winckelmann, Curtius et Dörpfeld, pionniers de l'idée olympique », qui, selon un mode très convenu, célèbre Winckelmann comme « le véritable découvreur de l'hellénité qui, le premier, souligna le fondement racial de l'art et de la culture », panthéonise Curtius, « prophète de l'idée olympique » et Dörpfeld, « découvreur d'Olympie » pour montrer qu'Olympie et ses prolongements sont un chantier et un projet essentiellement allemands [17]. Toute la presse des mois de juillet et août 1936 conspire à l'éclipse de Coubertin : l'*Olympia-Zeitung*, qui salue brièvement le Comte, préfère s'attarder longuement sur Curtius, le seul qui ait permis la redécouverte d'Olympie et la renaissance de son idée. Le journal cite cette phrase de l'archéologue allemand qui, comme Humboldt et

Goethe, affirme que seuls les Allemands sont en mesure de pleinement saisir l'essence de l'hellénité : les Allemands sont « mieux placés que quiconque pour comprendre le sens de l'Olympie moderne » [18], identité de substance raciale oblige. Ainsi également de l'hebdomadaire SS *Das Schwarze Korps*, qui relativise considérablement l'œuvre du Français pour célébrer Curtius [19].

Alfred Rosenberg, dans une proclamation en plusieurs langues adressée en guise de bienvenue aux peuples du monde et publiée dans le *Völkischer Beobachter* du 17 juillet 1936, avait donné le ton :

> « Depuis toujours, des hommes allemands ont [...] fait porter leur regard vers la culture originelle de la Grèce antique [...]. Quelques grandes figures de la science allemande, comme Schliemman et Dörpfeld, ont consacré une longue et laborieuse vie à mettre au jour les trésors de la Grèce qu'ils ressentaient comme étant particulièrement proches. Tout ce qu'ils ont fait à Olympie et à Troie peut justement être considéré comme le bien commun de tous les peuples civilisés. Leur travail a notamment rapprochés la Grèce spirituelle de l'Allemagne spirituelle. » [20]

Même Carl Diem, vieille figure du CIO et ami de Pierre de Coubertin, minimise le rôle du Français pour exalter les historiens et archéologues allemands. Retraçant l'histoire des fouilles du site d'Olympie, il évoque brièvement une première campagne française (1829), pour préciser immédiatement, que « c'est au Reich allemand à nouveau recréé qu'il fut réservé de

réaliser cette œuvre culturelle sublime des fouilles d'Olympie, qui demeureront un titre de gloire de l'esprit allemand » [21], avant de tirer la révérence d'usage à Winckelmann et Curtius.
Après l'annexion de l'Antiquité gréco-romaine à l'histoire de la race indogermanique, voici donc un bel exemple de soustraction frauduleuse : Pierre de Coubertin s'efface derrière les grands résurrecteurs de l'idée grecque en Allemagne, n'ayant eu pour seul mérite que d'être la cheville ouvrière, le pur et simple instrument d'une idée essentiellement allemande. La preuve de cette indéfectible affinité helléno-germanique réside dans la grande entreprise des fouilles d'Olympie, entreprise puis reprise par des archéologues allemands. Ces fouilles et excavations sur le site même de la naissance des Jeux font l'objet d'une célébration opportune sous la forme d'un livre d'art photographique, intitulé *Olympia*, fruit de la collaboration opportune entre un archéologue et un photographe réputés, qui fut publié en 1936 [22]. Les excavations allemandes, reprises dès 1934 à l'initiative du Führer dans le cadre de la préparation des Jeux de 1936, font également l'objet de comptes rendus réguliers dans la revue de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, mais aussi d'une plus large publicité dans la presse ss. Les fouilles menées à Olympie sont en effet confiées à un jeune archéologue, Hans Schleif, dont la carrière et les émoluments, jusque-là en souffrance, bénéficient considérablement de son entrée dans l'Ordre noir en 1935 [23]. Les travaux de Hans Schleif sont plébiscités par l'hebdomadaire *Das Schwarze Korps*, qui publie fièrement, en 1936, la maquette du site d'Olympie réalisée par le ss-Unterscharführer :

> « À l'endroit où, il y a 3500 ans, en l'honneur du roi Pélops, ce conquérant nordique, sur cette presqu'île du Péloponnèse qui porte son nom, se déroulèrent des Jeux solennels, des courses et des épreuves autour du tumulus funéraire, a été consacré le sanctuaire d'Olympie. Dans le cadre de l'exposition "Sport der Hellenen" organisée par les musées de Berlin, le ssUnterscharführer Dr.-Ing. Habil. Hans Schleif, qui a lui-même fait des fouilles à Olympie aux côtés de Wilhelm Dörpfeld, a réalisé cette maquette, la plus précise possible, du sanctuaire. » [24]

Deux ans plus tard, en 1938, une double page de reportage et de bilan est consacrée, dans *Le corps noir*, au thème « Olympia : les fouilles du Führer », fouilles que Hans Schleif dirige [25] .
Cette promotion de la parenté helléno-germanique est portée par la parole officielle, qui est largement relayée par la presse. Nous avons vu que la couverture des événements sportifs, des lieux et des cérémonies par le *Völkischer Beobachter* est abondante. Le Comité d'organisation des Jeux de Berlin fait également éditer un journal des Jeux, l'*Olympia-Zeitung* [26] , quotidien spécial qui paraît du 21 juillet 1936 au 17 août et qui propose, outre une chronique suivie des événements sportifs, des reportages fournis sur l'art et la culture grecs, des comptes rendus précis et illustrés du parcours de la flamme olympique et des diverses manifestations périphériques au déroulement des Jeux.
L'*Olympia-Zeitung* invite ainsi ses lecteurs à se rendre à deux expositions sur l'histoire du sport en Occident dans un article intitulé « Hier, il y a 600 ans / 2000 ans ». L'article fait la

promotion de l'exposition *Exercices physiques allemands médiévaux par le texte et par l'image* [27] et de l'exposition *Sport der Hellenen*, qui ouvre à Berlin le 29 juillet 1936. Ces deux manifestations, en reliant la pratique médiévale allemande à la culture grecque, viennent ajouter à la démonstration de la parenté helléno-germanique un abondant matériel d'images et de *realia*. Mus par un insistant souci pédagogique, les organisateurs de cette exposition illustrent matériellement le lien, martelé, entre la Grèce antique et l'Allemagne national-socialiste, en montrant au public des reproductions de vases et de coupelles grecs sur lesquels des discoboles portent des disques frappés de la croix gammée. La preuve est donc faite, par l'image, l'objet et le symbole, de l'identité indogermanique des Grecs qui, leur usage de la swastika faisant foi, peuvent être érigés en précurseurs naturels du mouvement nazi, comme le démontrait déjà Theobald Bieder dans une monographie de 1933 consacrée à ce symbole [28] et Alfred Rosenberg dans son *Mythe du xx^e siècle*. Ces reproductions figurent en bonne place dans le catalogue de l'exposition, comme dans les illustrations d'un ouvrage collectif, intitulé *Sport und Staat*, édité en 1935 en préparation des Jeux.

On voit donc que la parenté helléno-germanique est exaltée et célébrée par le canal de vecteurs divers : les expositions déjà mentionnées, ainsi que l'affiche officielle des Jeux d'été de 1936, qui représente un athlète grec au front ceint de lauriers, sur fond de porte de Brandebourg, mais aussi l'architecture dorique du stade olympique dessiné par Werner Marsch pour Berlin.

Le nom à attribuer à ce stade a d'ailleurs donné lieu à une dispute, tout comme le principe même des jeux Olympiques avait, chez les nazis, fait débat [29]. La querelle du baptême est une illustration parmi d'autres du caractère sensible, pour l'honneur et l'identité nationale allemande, de la question des humanités et de leur place. Les débats qui font rage après 1933 sur la place des humanités et sur cette préséance que les germanistes, en histoire comme en lettres, contestent désormais fortement aux classicistes évoquent à bien des égards, dans les conflits de pouvoir qu'elle recouvre, mais aussi dans les enjeux de définition identitaire et culturelle qu'elle suscite, la querelle des Anciens et des Modernes dans la France du XVIIe siècle. Le premier épisode en avait été la querelle des inscriptions : comment devait-on intituler et légender les tableaux de la galerie des glaces de Versailles ? en latin ou en français ? Les Anciens souhaitaient au roi et à son palais la *dignitas* hiératique, la noblesse compassée du latin, les Modernes plaidaient pour une consécration épigraphique de la langue française.

Le IIIe Reich eut lui aussi, en 1936, sa querelle des inscriptions : comment le stade olympique de Berlin, construit pour les Jeux de 1936, devait-il être baptisé ? d'un nom grec ou d'un nom allemand ? Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich, et, à ce titre, membre du Comité d'organisation des Jeux, rédige une déclaration « relative à l'introduction d'un nom allemand pour le stade et le forum des sports » :

> « La nouvelle installation est édifiée comme une arène pour les combattants d'élite de tous les peuples. En outre, le stade et le forum des sports seront des sites où les jeunes gens et les jeunes filles allemands seront éduqués de manière à devenir des hommes et des femmes énergiques. Je considère comme plus digne de cette grande tâche patriotique de donner à ces installations de lutte et d'exercice des noms allemands plutôt que des noms latins ou grecs. » [30]

Frick propose ainsi de baptiser le stade *Deutsche Kampfbahn*, arène allemande de combat.
Se heurtant à l'opposition de Goebbels, plus favorable à un nom à l'antique, Frick se tourne alors vers la chancellerie du Reich pour demander l'arbitrage du Führer. Dans une lettre en date du 22 janvier 1936 à Lammers, secrétaire d'État et chef de la chancellerie, Frick expose son différent avec le ministre de la Propagande qui a proposé le nom grécisant de *Olympia-Stadion* alors que le premier stade construit à Grunewald pour les Jeux avortés de 1916 portait jusqu'à présent, rappelle-t-il, le nom de *Deutsche Kampfbahn*. Frick demande une décision urgente, car le baptême du stade s'impose avant toute impression de documents et billets d'entrée, et que le délai avant l'ouverture des Jeux n'est plus guère que de six mois [31] .
La réponse ne tarde pas. La décision du Führer est signifiée à Frick deux jours plus tard, par une lettre du 24 janvier 1936 : « Le Führer souhaite que le grand stade reçoive le nom de Olympia-Stadion » [32] , optant ainsi pour tout ce qu'il y a de plus grec. L'antiquisant Hitler tranche donc en faveur des Anciens contre les Modernes dans cette querelle du baptême. Les

« modernes » germanisants ne baissent pas pour autant la garde : l'hebdomadaire ss *Le Corps noir* emploie l'expression « arène de combat du domaine sportif du Reich *(Kampfbahn des Reichssportfeldes)* » [33] périphrase contournée et martiale qui permet de désigner le stade olympique par une circonclocution qui masque le grec.

Des Jeux en habits gréco-romains : la grande mise en scène de la parenté helléno-germanique

Hitler tient en effet à ce que les Jeux se tiennent en habits gréco-romains. Le style architectural retenu est d'un néo-classicisme strict, et le stade est flanqué d'une *Freilichtbühne* à la grecque, un amphithéâtre décrit par le *Völkischer Beobachter* comme un « théâtre antique » [34] et voué à accueillir des chorégies en plein air, dernière et prestigieuse réalisation du programme national des *Thingstätten* [35] . C'est dans le cadre de cette Dietrich-Eckhardt-Bühne qu'est mis en scène, les 9 et 16 août 1936, le *Herakles* de Haendel, opéra de thème grec écrit par un compositeur allemand, sur un héros célébré pour ses prouesses physiques, mais aussi pour le lien qu'il incarne entre le Septentrion indogermanique et la Méditerranée nordique : Hercule qui est, selon l'*Olympia-Zeitung*, le « héros physiquement le plus impressionnant de l'Antiquité », que Tacite liait déjà à la Germanie [36] , est non seulement un héros nordique, mais encore celui qui « a introduit les Jeux en rapportant la couronne de laurier des rives du Danube, de telle

sorte que, à l'époque déjà, les pays nordiques étaient liés à la fête olympique »[37]. La journaliste décrit l'ambiance « fantastique » de la représentation en ces termes :

> « Nous sommes transportés dans l'Antiquité grecque. Nos regards passent outre les musiciens et la musique semble venir de nulle part. Ce ne sont pas des acteurs qui occupent la scène, mais Héraklès lui-même, dont nous partageons, avec empathie, le destin. »[38]

Au même moment, le 3 août 1936, et toujours en l'honneur de ces Jeux grecs, le *Staatliches Schauspielhaus* de Berlin met en scène l'*Orestie* d'Eschyle, dont le critique du *Völkischer Beobachter* vante la « superbe déesse nordique »[39] Athéna[40]. Au même titre que la course de relais, la mise en scène du *Herakles* de Haendel fait partie de ces cérémonies qui, tout au long des Jeux, mettent en costumes et en espace la proximité de l'Allemagne contemporaine à la Grèce antique. Parmi ces cérémonies, il faut évoquer la réception par Hermann Goering des représentants des diverses délégations nationales au pied de l'autel de Pergame, dans le *Altes Museum* de Berlin, réception dont le *Völkischer Beobachter* se fait l'écho, photographies à l'appui[41]. On peut y voir les marches de l'autel occupées par des jeunes filles en drapé à l'antique ainsi que des garçons grimés en archers, avec un sens consommé du kitsch costumé qui a marqué d'autres cérémonies, comme l'allumage et le départ de la flamme dans les ruines d'Olympie. L'*Olympia-Zeitung* a consacré sa couverture et un reportage photographique complet au défilé de treize jeunes filles vêtues

à l'antique et accompagnant les porteur du flambeau sous le soleil grec [42] .

Lors de la réception des délégations, à l'autel de Pergame, Bernhard Rust célèbre, dans son discours, le caractère sacré de l'Olympiade berlinoise, rite funéraire et mémoriel à l'instar des Jeux grecs : « Les jeux Olympiques modernes ont retrouvé leurs racines les plus profondes », car ils constituent un culte rendu aux morts de la Grande Guerre dont la « vie est passée dans un monde nouveau, celui du mythe, qui commence à pénétrer et fertiliser notre pensée, de même que les Grecs, ont, au sommet de leur civilisation, vécu de l'esprit du mythe » [43] .

Outre ces grandes réceptions officielles et les expositions d'art périphériques aux Jeux, nombre de petites manifestations ponctuelles viennent rappeler que le III^{e} Reich ressuscite, à l'occasion des Jeux, la Grèce ancienne, comme cette exposition temporaire de deux groupes de nus à l'antique du sculpteur Encke, sur la Pariser Platz, devant la porte de Brandebourg, à laquelle le *Völkischer Beobachter* confère une publicité [44] .

Le dernier grand vecteur de promotion de cette parenté helléno-germanique est le cinéma. Le film olympique de Leni Riefenstahl exalte, dans son prologue, le corps glorieux de l'athlète allemand, résurrection du corps antique. Une fois acquis le principe de l'organisation des jeux Olympiques, le ministère pour l'Éducation du peuple et la Propagande passe commande de deux films, l'un pour les Jeux d'hiver à Garmisch-Partenkirchen, qui sera intitulé *Jeunesse du monde*, et l'autre pour les Jeux d'été, à Berlin. Le premier est confié à Hans Heidemann, *Reichsfilmdramaturg* et vice-président de la

Reichsfilmkammer, le second à une autre éminence du cinéma allemand de l'époque, Leni Riefenstahl, considérablement appréciée par Hitler pour ses *Bergfilme* des années 1920 et pour son chef-d'œuvre, *Das blaue Licht*, qui lui avaient valu la réalisation des trois *Reichsparteitagsfilme* de 1933 à 1935 [45]. Doté de moyens considérables, tourné sur 400 km de pellicules, *Olympia*, qui est composé de deux parties, est diffusé pour l'anniversaire du Führer le 20 avril 1938, obtenant la plus haute distinction cinématographique du III^{e} Reich, le *Nationaler Filmpreis*.

Les premières scènes de *Olympia* sont éloquentes. Dans les ruines d'Olympie, la caméra filme des statues d'athlètes grecs, qui, peu à peu, s'animent et s'élancent pour prendre le chemin de Berlin, dans une course de relais qui portera la flamme olympique jusqu'à la capitale du Reich. Le prologue de Leni Riefenstahl se veut une allégorie du rapport que les nazis prétendent entretenir à l'histoire grecque : comme le nazisme, la caméra de la cinéaste redonne vie à cette pierre qui a figé pour les siècles l'image de cette beauté nordique accomplie qu'est le discobole de Myron : « Dans le Prologue [...], l'idéal de la forme classique se détache [de son socle] avec sa réalisation vivante par l'athlète d'aujourd'hui » [46], commente la cinéaste.

La pose du discobole figé dans une concentration intense et pétrifiée se prolonge par le mouvement de lancer de poids de l'athlète vivant : la pierre grecque s'anime et devient chair allemande dans un fondu-enchaîné qui célèbre la continuité nordique. Pour cette scène fameuse, Leni Riefenstahl avait fait appel au célèbre décathlète allemand Erwin Huber, dont le

corps, glabre, bronzé et galbé, ne montre aucun signe de fatigue ni de transpiration, ne laisse transparaître, donc, aucun signe de sublunaire humanité. Sculptural, et rendu semblable à une statue, le corps de Huber est filmé en contre-plongée, comme auparavant le discobole : de même que l'œuvre de Myron était le modèle de l'athlète contemporain, de même l'athlète est-il le modèle de référence proposé à la contemplation et à l'imitation du spectateur.

Le prologue du film de Riefenstahl met donc en scène et en images le dialogue transséculaire des corps de pierre grecque et de chair allemande, mais introduit également au colloque des édifices. Ces images tournées dans les ruines antiques introduisent en effet à celles du stade olympique de Berlin, grandiose édifice néo-classique qui accueille la flamme olympique après sa traversée de l'Europe du sud au nord : le gigantesque édifice néo-dorique de la capitale allemande répond en écho aux ruines d'Olympie, que l'architecture nazie vient relever en digne et droite succession. Pour lier les deux pôles de l'olympisme, le sanctuaire grec et Berlin, le ministère de la Propagande imagine d'organiser la course de relais de la flamme olympique.

La course de relais de la flamme olympique, métaphore du lien entre hellénité et germanité

Dans l'Antiquité, un feu sacré était allumé sur l'autel d'Hestia dans le Prytanée d'Olympie pendant toute la durée des Jeux

panhelléniques

La première flamme olympique des Jeux contemporains a été allumée, sur les vœux de Pierre de Coubertin, dans le stade d'Amsterdam pour les jeux Olympiques de 1928. Elle a été reprise lors des Jeux de Los Angeles en 1932, mais l'idée d'une course de relais du flambeau olympique est bien due aux organisateurs allemands des Jeux de Berlin, notamment à Carl Diem, qui édite en 1937 un petit ouvrage [47], dans lequel il explique avoir voulu faire de la course de relais une métaphore du lien *(Verknüpfung)* entre Antiquité et modernité, hellénité et germanité. L'idée séduit Goebbels pour qui elle permet de symboliser concrètement le lien physique direct qui unit la Grèce antique au nouveau Reich. En dépit des circonstances de sa naissance et de la charge symbolique qu'elle portait, la course de relais de la flamme olympique sera conservée par le CIO après la guerre, pour faire l'objet, encore aujourd'hui, d'un large écho festif.

La proposition de Diem fut acceptée par le CIO lors de la session athénienne du 18 mai 1934 [48]. Un de ses membres, Jean Ketseas, ami de Diem, a alors proposé d'allumer le feu à l'antique, selon le rite décrit par Plutarque dans sa *Vie de Numa Pompilius*. De fait, se félicite un correspondant allemand de l'*Olympia-Zeitung*, la flamme est allumée en 1936 à Olympie « comme dans l'Antiquité » [49] :

> « Dans l'ancien stade du domaine sacré, le feu olympique est allumé [...]. À l'imitation de l'Antiquité, de la même manière que les anciens Grecs, selon la description de Plutarque,

> faisaient surgir leur feu sacré, les Grecs allument leur flamme olympique »

par concentration des rayons du soleil au moyen d'un miroir concave conçu par la firme optique allemande Zeiss, tandis que le flambeau est dessiné d'après des modèles antiques. Walter Lemcke, sculpteur qui réalise également la cloche du stade de Berlin, s'inspire des modèles trouvés par Diem et Lewald, des colonnes en formes de flambeau au musée d'Eleusis, et d'un bas-relief attique du palais Colonna, à Rome. Cette abondante documentation sur les flambeaux est rassemblée par Alfred Schiff, directeur administratif de la *Hochschule für Leibesübungen* (École supérieure d'éducation physique), qui rassemble pour l'exposition *Sport der Hellenen*. C'est la firme Krupp qui se charge de la réalisation de la torche en acier V2A-Nirostal.

Le *Fackelstaffellauf* est minutieusement préparé par l'*Organisationskomittee*. Le directeur de la *Sportabteilung*, Werner Klingeberg, fait lui-même un repérage des lieux en faisant le parcours au volant d'une Daimler-Benz gracieusement mise à disposition par la compagnie automobile, au titre du mécénat.

L'allumage de la flamme à Olympie, le 20 juillet 1936, et son parcours, sont accompagnés par de nombreux journalistes ainsi que par l'équipe de Riefenstahl, qui décide de tourner à nouveau la scène de l'allumage pour gommer soigneusement tout élément anachronique, vil ou burlesque qui viendrait troubler le caractère hiératiquement antique de la scène. La couverture de presse est intense : le *Völkischer Beobachter* des

22, 23 et 24 juillet 1936 consacre chaque jour sur une pleine page articles et photographies à l'allumage, au départ et aux premiers kilomètres de la flamme[50], suivant ensuite le parcours du relais par des articles quotidiens.

La flamme olympique est relayée pendant douze jours, sur 3 075 km, par 3 400 coureurs, jusqu'à son arrivée à Berlin le 1er août 1936, pour l'ouverture officielle des Jeux, après être passée par la Bulgarie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie et être entrée sur le territoire allemand du futur *Altreich*, le 31 juillet, par un village frontalier nommé, cela ne s'invente pas, Hellendorf, un toponyme qui venait à point nommé illustrer la parenté étroite entre Grecs et Allemands.

La course de la flamme olympique, qui, allumée dans les ruines de la cité des Jeux, vient embraser la vasque du stade de Berlin, matérialise de manière visible et concrète cette parenté proclamée entre les Grecs de l'Antiquité et les Allemands contemporains, en affirmant par le cérémoniel une continuité des uns aux autres, semblable, dans l'esprit, au cortège de l'art allemand, à Munich, qui fait se succéder les chars des différentes époques de l'art allemand en commençant par la statue de Pallas Athéna.

Le lien physique créé par cette course entre deux villes, Olympie et Berlin, métaphorise le lien indissoluble du sang, transcendant la distance spatiale et temporelle. La course de relais pose les Allemands contemporains en dignes et purs héritiers d'un sang et d'un esprit racial jadis si bien incarnés par les Grecs de l'Antiquité, poussant le lien de parenté vers une quasi-filiation : la Germanie originelle a engendré la Grèce, mais

les Grecs anciens sont un peu les pères de l'Allemagne d'aujourd'hui, qui s'efforce de les imiter pour retrouver l'harmonie d'un esprit clair et d'un corps parfait si fidèle à l'esprit indogermanique. La course de la flamme est celle du génie racial sur l'axe linéaire et cursif du temps, le procès du *Geist* et du *Blut* raciaux sur l'axe chronologique qui relie Grecs et Allemands.

La symbolique du feu rappelle en outre la figure de Prométhée, métaphore de l'aryen dans *Mein Kampf*, ainsi que le rituel antique du feu sacré. Dans l'Antiquité, toute création de colonie implique de transporter une flamme du foyer civique dans la nouvelle cité. Le feu des Vestales a été introduit dans le Latium par Énée, qui, significativement, n'avait quitté Troie que son père sur les épaules et flambeau poliade en main. Les nazis, par leur mise en scène de la course de relais, réitèrent le rite sacré de la *translatio igni*, symbole matériel et concret de la *translatio imperii et studiorum* opérée de la Grèce à sa digne héritière indogermanique, l'Allemagne.

Paideia grecque et éducation allemande : *der volle Mensch*

L'organisation des jeux Olympiques a donc doublement fonction de propagande : vitrine du régime pour les visiteurs et athlètes du monde entier, les Jeux doivent fonctionner comme mise en scène mémorielle du lien existant entre la Grèce ancienne et l'Allemagne contemporaine.

Les Jeux sont d'autant plus une « tâche nationale » qu'ils doivent ancrer dans l'esprit et le corps du peuple allemand une résolution volontaire et une appétence plus ferme pour la pratique régulière du sport. Les organisateurs des Jeux se fixent comme but de créer un mouvement de pratique sportive sur le long terme, et non pas seulement une brève exaltation bornée au temps court d'un seul été. Comme le proclame le livre officiel des organisateurs : « C'est [pour nous] un devoir non moins important que d'ancrer une pratique durable et pérenne de l'exercice physique dans tout le peuple allemand. » [51] C'est ce qu'explique également une proclamation conjointe de Goebbels, Frick et du *Reichssportführer* von Tschammer und Osten : « Nous, les Allemands, nous nous sommes longtemps contentés de dominer le domaine de l'esprit » pour devenir « la nation des poètes et des penseurs ». Les contingences du monde réel sont cependant telles que « l'éducation du corps doit trouver sa place à côté de la formation de l'esprit » [52] : la patrie des *Dichter und Denker*, athlètes de l'esprit, est également celle des athlètes du corps.

Les Jeux sont l'occasion d'exalter et de promouvoir un type humain à la perfection achevée, celui de l'homme complet, qui viendrait dépasser l'homme scindé, clivé, amputé de l'éducation traditionnelle, trop intellectuelle et trop méprisante pour le corps. Le thème de la complétude, de l'achèvement de l'homme grec, fait l'objet d'une récurrence obsessionnelle dans la littérature et la presse de l'époque. Les Jeux, « obligation nationale » sont également « une obligation pour toi »,

camarade du peuple, l'obligation de pratiquer régulièrement un exercice physique qui amendera puis perfectionnera ton corps :

> « Le jeune Grec issu de l'ordre des hommes libres qui se rendait à Olympie était idéalement sportif, chanteur, danseur, guerrier et paysan, le tout en un seul homme. Nous éprouvons doublement le besoin d'un tel modèle depuis que le national-socialisme a réveillé en nous le désir de faire revivre la totalité de la vie et de nous libérer de [...] l'intellectualisation générale. » [53]

Les Grecs ont en effet incarné ce désir, profondément nordique, de « trouver l'unité parfaite entre le corps et l'âme » [54], pour faire en sorte que « le corps soit un temple pour un esprit volontaire et noble » [55], une idée qui « a longtemps dormi dans le flux de notre sang » [56] avant d'être réveillée par le national-socialisme et actualisée par la pratique du sport.
En antichrétien convaincu, Rosenberg fustige dans sa proclamation du 17 juillet 1936 les « vieilles théories qui se sont efforcées, dans les siècles passés, d'arracher l'âme et l'esprit au corps » : *Seele*, *Geist* et *Körper*, une saine « trinité » qu'il convient à nouveau de « prêcher » [57] contre la sainte Trinité abstraite et mortifère des ennemis du corps. Dans la même édition du *Völkischer Beobachter*, un article commente longuement le passage où, dans *Mein Kampf*, Hitler célèbre l'« idéal de beauté grecque » [58] :

> « À partir de la trinité harmonique entre le corps, l'âme et l'esprit, le Grec a créé l'idéal désirable de l'homme accompli.

> La culture et le soin du corps, la noblesse de l'âme avaient en Grèce les mêmes droits, et c'est de la synthèse de ces trois facteurs éducatifs que procédait la figure idéale du *kalos kai agathos.* » [59]

L'éducation grecque, comme la nouvelle éducation allemande, ne vise donc à rien d'autre qu'à faire se lever une jeunesse « physiquement forte, intellectuellement vivante et moralement saine » [60] .

L'homme complet, le *voller Mensch*, en rupture et en opposition avec l'homme physiquement amputé du monachisme orientalo-hellénistique et du Moyen Âge chrétien, est donc unanimement célébré par les caciques intellectuels et les hiérarques politiques du Reich. En pleine campagne de presse olympique, le *Völkischer Beobachter* revient sur ce thème en citant Bernhard Rust, ministre de l'Éducation du Reich, qui, à l'occasion de l'ouverture du Congrès international du sport des jeunes, célèbre cet « homme harmonieux », cet « homme conçu comme totalité » [61] , dont la sculpture grecque nous offre une si sublime image. Cette insistance rappelle la célébration de l'homme total grec et de l'éducation grecque comme synthèse réussie du *musisch* et du *gymnisch* par les deux principaux théoriciens de la pédagogie nouvelle sous le III^{e} Reich, Ernst Krieck et Alfred Bäumler [62] .

Cette célébration d'une *paideia* grecque qui forme l'homme dans la totalité de sa complétude spirituelle et physique est également orchestrée par l'hebdomadaire des ss, le *Corps noir*, dans un article de 1935 consacré aux jeux Olympiques grecs :

> « Les Grecs de l'Antiquité éduquaient de manière exemplaire le corps à la beauté et au mouvement, mais n'oubliaient pas d'approfondir la formation de leur esprit. *Mens sana in corpore sano*, une phrase du poète Juvénal, est la devise de toute éducation dans l'Antiquité »[63], une « double éducation » qui était confiée à l'État par le truchement des « gymnases publics »[64].

L'horizon ultime de la pratique du sport, outre la santé de l'individu, la beauté de la race et la vigueur de la communauté du peuple, demeure l'*agon* suprême et vital, non plus sportif, mais guerrier, le premier n'étant qu'une propédeutique au second. En Grèce déjà, la pratique indogermanique du sport visait à aguerrir le corps pour le préparer à l'affrontement guerrier. L'exercice physique régulier, selon Solon, cité par une publication officielle du Comité d'organisation des Jeux de 1936, permet d'assurer « la liberté de l'individu, l'autonomie et le bien-être de la patrie »[65].

Le corps glorieux de la race et son antithèse

La célébration du corps grec ne se borne pas au seul temps des Jeux. L'art officiel du régime se veut imitation de cette statuaire grecque tant célébrée. Les sculptures d'Arno Breker et de Joseph Thorak représentent de mâles athlètes et de virils guerriers, nus et vigoureux, selon les canons de l'art grec,

mâtinés cependant de cette agressivité toute belliqueuse que le régime veut promouvoir.

L'art officiel nazi vise à rendre visible le canon physique érigé en norme, en étalon de la nouvelle race à produire. Ce canon ne se définit pas seulement positivement. Il se définit également par contraste et en opposition avec une autre phénoménalité physique, celle du non-aryen. Lors de l'exposition *Le Juif éternel*, organisée à Paris en 1941, une statue de Breker, représentant un athlète nu, trône au centre des moulages et photographies de corps juifs, comme étalon de mesure, comme référence esthétique et anthropométrique, qui vise à rendre saisissant le contraste entre la laideur juive exhibée, et la beauté aryenne [66] .

Le type corporel aryen, en effet, ne peut se concevoir sans un contretype qui en exalte et rehausse la beauté. En l'absence de toute connaissance de l'ADN et donc de toute expertise génétique sérieuse [67] , le XIX^e^ et le premier XX^e^ siècle définissent une race par des critères purement phénoménaux. La race, c'est, fondamentalement un sang, pur de tout mélange, une couleur, et un corps, un corps qui est le témoin candide et nécessaire de la pureté ou de la mixité raciale. Le mélange racial, le crime racial, se lit sur la phénoménalité du corps. Le corps l'exprime et donne à le voir : un *Mischling* porte nécessairement sur son corps les stigmates de l'infamie raciale *(Rassenschande)* et de la dégénérescence (*Entartung* ou *Ausartung*).

Le contretype de l'aryen, c'est l'altérité qui est immédiatement présente aux yeux des nazis : c'est le Juif. Le noir est plus

lointain. Il contamine et ronge la France coloniale, en voie de négrification [68], et les États-Unis, mais épargne l'Allemagne : Hitler ne lui consacre que de rapides allusions, les nazis s'étranglant tout de même à la question des *Rheinlandbastarde*, enfants illégitimes de fusiliers français noirs stationnés dans la région du Rhin lors de l'occupation de la Ruhr. Le problème du Juif, du contretype juif, c'est que son altérité n'est pas forcément visible, que son corps ne porte pas toujours la marque de sa différence. Le Juif allemand est souvent bien intégré socialement, et ne se distingue même plus par l'apparence vestimentaire : il est invisible, insaisissable. Le nazisme va donc s'efforcer de le rendre visible, pour offrir à l'aryen le contretype physique qui définira par contraste son excellence et sa beauté.

Les nazis définissent donc des critères anthropométriques, censés différencier le Juif des aryens. L'anthropométrie nazie reprend ainsi le stéréotype éculé, hérité de l'antijudaïsme chrétien, du nez juif en bec de faucon, à l'opposé du nez droit grec [69]. La définition de ces critères s'appuie sur une tradition déjà longue d'anthropométrie [70], née au XIX^e siècle. Elle est confiée à des médecins SS de l'Office de la race et de la colonisation (RuSHA) créé en décembre 1931 [71].

Le raciologue Ludwig Schemann s'émerveille et se félicite de rencontrer le phénotype nordique dans n'importe quelle histoire de l'art grec :

> « On peut [...] feuilleter des centaines et des centaines de reproductions grecques sans rencontrer rien d'autre que

> cette beauté dont l'opposition au type sémitique est devenue, avec raison, proverbiale. » [72]

Les nazis illustrent également le contraste entre type et contretype par la production d'images de Juifs expressément choisis pour leur hideur. Ces images mettent en scène des Juifs volontairement sélectionnés pour les différences visibles dont ils peuvent faire montre. Les films de la propagande raciste nazie, notamment *Der ewige Jude*, réalisé en 1940 par Veit Harlan, ne mettent ainsi pas en scène des Juifs allemands, mais des Juifs du ghetto de Varsovie, affublés de leur costume traditionnel, et éprouvés par les conditions de leur pénible survie. Les brimades, la famine, la maladie déforment et marquent les corps, les rendant propres à susciter la répulsion du public. Les corps faméliques, épuisés, les visages sales et mal rasés, aux joues creusées, doivent produire une image visible et vivante de la dégénérescence corporelle que les Juifs sont censés incarner et de la menace que représente tout mélange avec leur sous-humanité. Le film *Le Juif éternel* assimile explicitement le Juif à un animal : il s'ouvre par la scène révulsante de rats pullulant, renvoyant ainsi le Juif à une animalité hideuse, qui l'exclut de l'humanité et appelle une politique volontaire et salvatrice de dératisation. Plus pervers et menaçant encore que le rat, le Juif est souvent assimilé à une vermine, à un insecte ou à une bactérie. Dans le film, la laideur juive est opposée à la parfaite et harmonieuse plastique des statues grecques, qui apparaissent à l'image dans une séquence où le commentateur énumère les trésors culturels menacés par la barbarie sémite.

Contre la décadence et la perversion, contre l'empoisonnement du sang et de l'esprit, il est nécessaire de retrouver les canons incontestables d'un art qui soit pure expression du génie nordique. Les nazis, iconoclastes et brûleurs de livres, déchaînent leur violence contre une culture qu'ils estiment vicée et contagieuse, au nom d'une culture supérieure, celle du génie nordique, dont le canon est constitué par le tryptique de l'art grec, de l'art médiéval allemand et de l'art renaissant italien. Cette séquence du Juif éternel présente « la conception de la beauté par l'homme nordique », qui fait se succéder des œuvres grecques, germaniques médiévales et renaissantes sur l'air de la *Toccata* de Bach avant que n'apparaissent des œuvres d'art dégénéré sur un air à la consonance orientale fortement marquée.

Cette confrontation du type et du contretype avait déjà été mise en scène lors de deux expositions fameuses, et concomitantes, à Munich, en 1937. Le 18 juillet 1937 est inauguré le musée de l'Art allemand, la *Haus der Deutschen Kunst*, dont Hitler avait posé la première pierre dès 1933. Ce musée doit rassembler toutes les créations du génie germanique contemporain, dans une *Grosse Deutsche Kunstausstellung* où les œuvres sont impitoyablement sélectionnées par un jury où Hitler en personne se plaît à officier. L'exposition, avec les sculptures vedettes de Thorak et de Breker, consacre la beauté du corps aryen. Le lendemain s'ouvre dans la même ville l'exposition itinérante *Entartete Kunst, L'art dégénéré*. De manière significative, l'accent porte sur le corps : le catalogue de l'exposition présente, sur 57 reproductions, 52 images de corps,

des corps difformes et malades, déformés par l'anxiété, rongés par l'angoisse. La couverture, notamment, représente une sculpture de Freundlich, intitulée *Der neue Mensch, Le nouvel homme*. La tête, vérolée et hideuse, présente des lèvres saillantes et un nez épaté, une forte exophtalmie, des yeux bridés et des bosses frontales, autant de signes qui la renvoient à la négritude et à une maladie mentale du type du mongolisme. Le message est explicite : l'homme nouveau de l'art dégénéré et de la régression raciale est à mille lieues de l'athlète solaire et rayonnant exalté par le nazisme. L'art dégénéré, qualifié de bolchevisme culturel *(Kunstbolschewismus)*, est interprété comme le symptôme d'une affection mentale, elle-même due au mélange racial. Le catalogue se plaît à juxtaposer des œuvres d'art et des dessins de malades mentaux [73], invitant notamment le lecteur à distinguer l'œuvre d'art du gribouillis. Deux œuvres d'Oskar Kokoschka sont ainsi mises en regard d'une esquisse réalisée par un malade mental : « Lequel de ces trois dessins est l'œuvre amateur d'un pensionnaire d'asile ? Eh non : c'est le premier, en haut, à droite ! » [74] On retrouve ici la correspondance entre apparence physique, essence morale et productions de l'esprit. Pour les nazis, des œuvres laides et repoussantes ne peuvent donc qu'être produites par des corps et des esprits malades, lesquels, comme leurs œuvres, présentent un risque de contamination. Inversement, la production et l'exposition d'œuvres belles, la reproduction de corps beaux contribuent à engendrer une race parfaite par un phénomène d'inspiration,

voire de réduplication qui confère à l'image une efficace performative qui tient de la magie.
Pour les nazis, il s'agit de reconstruire une race idéale ayant existé par le passé, voire, à la limite, de construire cette idéalité raciale en tentant de dépasser cette perfection esthétique et éthique dont la pierre grecque a conservé l'image.

La résurrection du canon antique

Dans le discours qu'il prononce à Munich, en juillet 1937, pour l'ouverture du musée de l'Art allemand, Hitler se félicite des progrès raciaux de son peuple, visibles dans les corps mêmes des Allemands qui, selon lui, tendent à se rapprocher du canon antique :

> « Notre époque œuvre à faire advenir un nouveau type d'homme. Des efforts considérables sont réalisés dans des domaines innombrables pour rehausser notre peuple, pour rendre nos hommes, nos enfants, nos jeunes, nos filles et nos femmes plus sains, plus forts et plus beaux [...]. Jamais l'humanité n'a plus ressemblé, n'a été spirituellement et physiquement plus proche de l'Antiquité qu'aujourd'hui. » [75]

Ces corps, le monde entier a pu les contempler lors des jeux Olympiques de Berlin, l'année précédente, en 1936. Conçus comme le grand théâtre de la beauté nordique, les Jeux ont été la vitrine internationale du régime, une parade de la race, la parousie d'un corps glorieux et d'un nouveau type d'homme : ils ont permis l'exhibition de corps purs et parfaits, créés par

une politique eugéniste et sélectionniste exemplaire, celle de l'État *völkisch*.

L'eugénisme d'État vise la palingénésie du canon racial. La référence à l'Antiquité est fondamentale, car la statuaire grecque conserve l'image de la norme. Hitler le répète un an plus tard, à Munich, en 1938, dans le discours qu'il prononce lors de la réception du *Discobole* Lancelotti [76], acquis par les musées de Munich pour la somme de cinq millions de Reichsmark, selon la volonté de Führer et avec le bienveillant accord de Mussolini, l'État italien en étant le propriétaire. Dans son discours, le Führer exhorte son peuple à ressembler à ce qu'il considère être le canon esthétique de la race nordique, le modèle à imiter :

> « Puissiez-vous y trouver un étalon de mesure pour les tâches et les réalisations de notre temps. Puissiez-vous tous tendre vers le beau et le sublime, pour que notre peuple et notre art soutiennent également le regard critique des millénaires. » [77]

À l'égard de la postérité, il s'agit donc d'incarner soi-même ce canon physique nordique, les Allemands du III^{e} Reich devant entrer dans l'éternité à l'instar de ces Grecs qui leur ont légué l'image de la perfection. La couverture médiatique de l'événement, réception de la statue et discours d'Hitler, insiste sur le caractère physiquement canonique du *Discobole* : les actualités cinématographiques du 20 juillet 1938 [78] consacrent ainsi une longue séquence à la beauté plastique de l'œuvre,

avant d'enchaîner sur la pratique contemporaine du sport par un reportage sur les *Reichswettkämpfe* de la SA.
L'eugénisme nazi ne se borne pas à exclure et à annexer. Il veut aussi éduquer les corps à la performance et à la beauté. L'idéal grec de beauté physique est, là encore, déterminant. Dans un discours déjà cité, Hitler invite son auditoire, non seulement à imiter la beauté du discobole de Myron, mais encore à la dépasser. En 1937, Hitler constatait avec satisfaction la proximité des Allemands contemporains avec l'idéal grec. En 1938, il ne s'en contente plus :

> « Puissiez-vous tous, vous qui visitez cette Maison, ne pas manquer de vous rendre à la Glyptothèque et de voir, à quel point l'homme, jadis, était beau, combien il avait un beau corps. Nous ne pouvons parler de progrès que si nous parvenons à égaler cette beauté. Mais ce n'est pas tout : il faut, si possible, la dépasser. » [79]

La tâche est ambitieuse, mais Hitler est convaincu que la politique volontariste de promotion du sport et de l'hygiène raciale par le nazisme permettra de l'accomplir d'ici un siècle. Après avoir rêvassé sur la photographie d'une « belle nageuse », il livre ces considérations à Albert Speer :

> « Regardez un peu les beaux corps que nous avons aujourd'hui. Mais ce n'est que dans un siècle que notre jeunesse pourra, grâce au sport, approcher à nouveau les idéaux grecs. C'est fou ce que le corps a été négligé dans les siècles passés. Mais c'est en cela que notre temps se

différencie de toutes les époques qui nous séparent de l'Antiquité. » [80]

Comment égaler, voire dépasser l'idéal de beauté grecque ? Il va falloir sculpter la matière vivante pour faire advenir un corps qui soit d'« inspiration grecque », le « type grec » étant « l'emblème de la santé physique et mentale » [81] . Il s'agit d'être soi-même artiste, de conformer la chair du corps, comme les artistes grecs ont jadis donné forme à des blocs de marbre.

Dans l'État raciste nazi, chaque individu est investi de la responsabilité de donner à son corps, par l'effort, la plus belle et la plus vigoureuse forme possible. Cette responsabilité transcende le seul bien-être ou la seule beauté individuelle. Au-delà de l'individu, le corps, en vertu d'un principe holistique appartient au peuple et à la race, ou, comme le dit un slogan nazi, au Führer. L'activité de perfectionnement individuel du corps a une répercussion sur la race dans son entier [82] .

Cette œuvre de perfectionnement physique est réalisée sous la direction et la férule du sculpteur en chef, le Führer. La métaphore du Führer-sculpteur, du Führer-artiste, est courante sous le III^{e} Reich, comme le montre un dessin célèbre paru dans *Kladderadatsch* [83] en 1933, qui représente Hitler pétrissant la chair de l'humanité pour transformer une œuvre d'art dégénéré en un guerrier à la Breker. Volontaristes et animés du désir de changer le cours de l'histoire, les nazis se complaisent dans la pose du démiurge et du créateur. Comme le dit Joseph Goebbels :

> « La masse n'est pour nous qu'un matériau informe. Ce n'est que par la main de l'artiste que de la masse naît un peuple et du peuple une nation. » [84]

Goebbels le répète plus explicitement encore dans une lettre ouverte à Wilhelm Furtwängler :

> « Nous qui donnons forme à la politique allemande moderne, nous nous sentons comme des artistes auxquels a été confiée la haute responsabilité de former, à partir de la masse brute, l'image solide et pleine du peuple. » [85]

Le Führer et l'État vont donc sculpter la matière raciale du peuple allemand avec un œil rivé sur le canon antique : ils vont buriner, tailler, ciseler et polir d'après l'antique.
La beauté antique représente la norme de la perfection raciale, l'étalon et de la noblesse et de la beauté du corps nordique. Un fascicule de formation idéologique apprend aux SS à évaluer la nordicité du corps contemporain en le comparant aux représentations du corps grec ou romain. Une double illustration déjà évoquée [86] représente un jeune SS photographié de trois quarts avec, en vis-à-vis immédiat, un profil romain, le nordique contemporain étant censé répondre avec évidence à l'indogermanique romain [87] .
Le même livret présentait une opposition du type nordique et du contretype sémite en juxtaposant deux portraits judiciaires présentés comme ceux de deux Juifs, sales, échevelés et mal rasés à dessein, accusés de *Rassenschande*, de crime sexuel contre la race, une contravention aux lois de Nuremberg qui

leur interdisent toute relation avec des femmes aryennes, et d'une *statue antique*, au corps et au visage éphébiques et apolliniens [88]. La juxtaposition de ces deux mines patibulaires et de la sereine harmonie de l'éphèbe grec en « attitude de prière nordique » [89], et le simple fait d'imaginer une quelconque activité sexuelle des deux premiers pouvant contaminer le troisième, vise à provoquer le dégoût du lecteur.

De l'*agon* grec au sport allemand

Le premier outil de conformation des corps, c'est le sport, cette pratique physique et agonale qui a été léguée par la Grèce, ses palestres et ses jeux Olympiques. Ce sont d'ailleurs les jeux Olympiques qui ont montré au monde entier l'excellence du corps allemand régénéré :

> « Des compétitions sportives, des concours, des jeux endurcissent des millions de jeunes corps et nous les montrent de plus en plus sous un jour qu'on ne leur connaissait plus depuis peut-être mille ans. Un nouveau type humain, rayonnant de beauté, est en train de croître [...]. Ce type d'homme [nous l'avons vu] apparaître aux yeux du monde entier pour la première fois l'an dernier, au cours des jeux Olympiques [...]. » [90]

Dans *Mein Kampf*, Hitler dit sans ambages que le système éducatif de l'État raciste doit être une entreprise de production de corps athlétiques, beaux et endurants. Hitler fustige un enseignement traditionnel trop orienté vers l'apprentissage

intellectuel, un enseignement qui produit des cerveaux sans corps. L'école allemande a oublié le modèle grec, même si, dans le nom de *Gymnasium*, elle en revendique la prestigieuse ascendance. Les Grecs développaient harmonieusement le corps et l'esprit, les *Gymnasien* produisent des savants difformes, des érudits physiquement débiles :

> « Ce que l'on appelle aujourd'hui Gymnasium est une déformation honteuse de son modèle grec. On a oublié dans notre éducation que, à la longue, un esprit sain ne peut se loger que dans un corps sain. » [91]

Le système éducatif allemand a donc oublié les fondamentaux de l'éducation : le corps doit être développé au moins autant que l'esprit. Un esprit hypertrophié dans un corps malade n'est rien d'autre qu'un symptôme de dégénérescence :

> « En général, on ne trouvera un esprit sain et puissant que dans un corps sain et puissant. Le fait que des génies, parfois, sont des êtres peu développés physiquement, malades même, ne peut rien dire là contre. Il s'agit ici d'exceptions qui, comme toujours, ne font que confirmer la règle. » [92]

La priorité de l'éducation scolaire dans un État raciste reviendra donc à l'éducation physique, « au dressage de corps sains jusqu'à la moelle. Dans un second temps, seulement, intervient le développement des capacités intellectuelles » [93]. Hitler préconise deux heures quotidiennes de sport, au minimum [94]. Le savoir de type intellectuel est disqualifié : il est révoqué et

rejeté comme encombrant, il n'est qu'un lest inutile qui paralyse l'instinct et anesthésie l'esprit de décision en plongeant l'individu dans la passivité d'une contemplation aboulique et dans l'apathie de la fatigue intellectuelle.

L'exaltation du sport est le refrain du péan chanté à la gloire d'un corps que les nazis se font fort de redécouvrir après deux millénaires d'aliénation judéo-chrétienne. L'attention portée au corps, et la dignité conférée au corps nu constituent autant d'arguments qui viennent étayer la thèse d'une parenté nordique des Grecs et des Allemands : leur commune proximité à la nature, leur absence de distance au corps, leur pratique du naturisme.

La *Lebensreform* du XIX^e^ siècle finissant avait exalté la liberté du corps, le rapprochement avec la nature, l'hygiène et la pratique de l'exercice physique pour rompre avec une civilisation urbaine et industrielle jugée spirituellement malsaine et physiquement diffamante [95]. Depuis les années 1920, un officier de la Reichswehr, Hans Surén s'est fait, dans le plus pur esprit de la réforme de la vie et du lyrisme bucolique à la *Wandervögel,* le chantre inspiré et lyrique de la pratique du sport nu, combinaison d'une FKK [96] traditionnelle et de l'éducation physique et gymnique inspirée de sa propre pratique militaire. Auteur à succès, il vend 175 000 exemplaires de son ouvrage majeur, *L'homme et le soleil. L'esprit aryen-olympique* [97], publié une première fois en 1924 et réédité avec à-propos au moment des Jeux de 1936. Il y développe la thèse que l'homme nordique est un être solaire, vivant en immédiate proximité et en totale harmonie avec la nature, dans une

nudité qui, une fois tombées toutes les artificieuses barrières de la morale judéo-chrétienne et du vêtement, d'une culture hostile au corps, lui permet de rejoindre la *magna mater alma* de toute vie. Surén définit la race nordique non seulement par un phénotype physique, mais aussi, suivant en cela Ludwig Clauss, inventeur de la psychologie raciale, par une psychè collective, par un esprit, qu'il qualifie en l'espèce d'aryen-olympique. Cet esprit est fait de « soleil, nature et nudité » [98], une synthèse de sport, de naturisme, d'exposition permanente à l'air et à la lumière qui caractérisait déjà les anciens Grecs, « nos ancêtres » [99]. C'est donc, tout au long de l'ouvrage, l'exemple des Grecs qui est développé pour démontrer la proximité entre la race nordique, la nature et le soleil :

> « Amis ! rappelez-vous le temps glorieux des anciens Germains et des Grecs ! une peau brune était la première exigence chez un homme, une peau blanche passait pour féminine. » [100]

Pour redonner de l'ardeur au combat à ses hommes en passe de céder à l'assaut des Perses, Léonidas, rappelle Surén, leur exhibe les corps nus de prisonniers perses « dont la peau blanche eut un tel effet sur les Grecs qu'ils rirent de ces hommes efféminés et repartirent pleins de courage à l'assaut contre l'ennemi supérieur en nombre, qu'ils mirent presque en déroute » [101]. Les Anciens ne tenaient donc pas, contrairement aux femmes délicates du XVIII^{e} siècle, à préserver la blancheur immaculée de leur peau nordique. En hommes accomplis, ils l'exposaient à l'air et à la lumière des travaux et des guerres et

méprisaient l'adipeux albâtre des Perses. Comme « les Anciens tenaient au soleil plus qu'à tout » et que les « vertus médicales du soleil étaient bien connues des peuples de l'Antiquité (Égyptiens, Grecs et Romains) » [102], les Grecs vivaient la plupart du temps dans le plus simple et naturel appareil, sans en concevoir la moindre gêne : anciens Grecs et anciens Germains « n'ont jamais été prudes. Le corps nu leur était naturel, sacré et beau, une vraie joie » [103]. Les jeunes gens notamment étaient accoutumés « à une nudité en commun » [104], sans réticences ni fausse pudeur. Surén cite longuement Plutarque décrivant la coexistence des garçons et des filles de Sparte qui assistaient nus aux cérémonies poliades et participaient ainsi aux épreuves sportives, afin de se juger et de s'émuler mutuellement. Il s'agissait aussi de choisir le bon compagnon, pour procréer de beaux corps qui constitueraient une race saine et pure [105].

La condamnation de la nudité est intervenue avec l'irruption en Grèce d'une doctrine hostile au corps et aux choses terrestres, tournée vers la chimère d'un hypothétique arrièremonde et vers la destruction de celui-ci. Le christianisme asiatique et sémitique a détourné l'homme nordique de son corps et de la communion avec les éléments [106].

Cette condamnation du christianisme et de son mépris du corps et du monde est courante chez les nazis, qui l'empruntent en partie à Nietzsche. Pour désarmer les barbares du nord, les sémites n'ont rien trouvé de plus efficace que le dogme du péché originel et la culpabilisation de tout ce qui touchait au corps, ce corps puissant et beau qui fondait l'identité et la fierté

de la bête blonde germanique. Comme l'écrit Richard Darré, qui rappelle et exalte l'exemple de la nudité spartiate :

> « La race nordique a toujours été étrangère à toute négation du corps. Ce n'est que quand l'ombre immense d'une ascèse hostile à la beauté s'est levée à l'est qu'elle a provoqué, dans l'Antiquité, une éclipse de la culture. » [107]

Le corps est alors devenu la détestable matrice du péché, peccamineuse matière charnelle qu'il convenait désormais de châtier par l'ascèse et la macération.
L'hebdomadaire des SS, *Le Corps noir*, formule ces griefs dans deux articles consacrés à la question de la nudité en art et à la pratique du nudisme [108] :

> « Il fut un temps où l'opposition entre le corps et l'âme constituait la pierre angulaire de la pensée. La dogmatique chrétienne du Moyen Âge a utilisé, dans son combat contre une élite nordique si active et heureuse de vivre, l'idée orientale du péché originel [...]. Somme toute, la conception nordique l'a emporté sur cet univers médiéval et sombre de la culpabilité et du péché. Nous savons, comme l'avaient déjà, en bons hommes nordiques, perçu les Grecs et les Romains, qu'une âme saine ne se peut loger que dans un corps sain. » [109]

Contre un âge médiéval et chrétien qui érige en devoir la haine de soi, les Grecs et les Romains permettent donc de retrouver les racines nordiques d'une pleine santé corporelle et mentale. Il s'agit, par le recours à l'Antiquité, de renouer la chaîne des

temps, interrompue par le christianisme, élément non germanique, essentiellement sémitique. Il s'agit de retrouver cette joie simple et immédiate du corps qui était propre aux Grecs, et qui a été niée, refoulée, condamnée par une morbide ascèse orientalo-sémitique :

> « Le peuple nordique des Grecs a, en son temps déjà, indiqué les seules règles valables pour une représentation du corps de notre race. Depuis le moment où, à la Renaissance, le sentiment nordique de la vie s'est imposé contre l'obscurantisme monastique, les figures de la plastique classique apparaissent au monde entier comme les plus parfaites expressions de notre conception du beau. » [110]

Surén décrit avec émotion comment les Grecs inaugurèrent, au cours de la VIII^{e} Olympiade, la pratique du sport olympique nu. Le passage, véritable hypotypose au lyrisme exalté et à l'homophilie [111] plus que latente, vaut d'être cité :

> « Les Grecs arrivent de toutes parts. Les toges souples et amples descendent avec grâce des épaules, ne couvrant les corps qu'en partie. Les bras nus, dorés par le soleil, sont bien formés, même chez les savants qui convergent vers le stade en conversant gravement. Cette jeunesse au corps superbe, nu le plus souvent, et bronzé, donne à voir une image heureuse. Les yeux des garçons brillent de fierté et de la conscience de leur force en devenir. » [112]

La tradition rapporte que c'est lors de ces Jeux que le coureur Orsippos de Mégare se libère de son cache-sexe en pleine course, inaugurant la pratique de la nudité sportive. Les scènes de cet ordre abondent dans l'ouvrage. Tout ceci permet à Surén de rappeller que l'« on savait, en Grèce, combien la culture du corps était liée à la vie, à la mort, avec la prospérité d'un peuple » [113] :

> « La nudité et la gymnastique sont depuis des siècles à l'origine de la force et de la santé du peuple grec. C'est nu, que, chaque jour, les Hellènes s'entraînent au gymnase ou à la palestre. » [114]

Il s'agit donc, pour le salut de l'Allemagne et de la race nordique, dont les Allemands contemporains sont les seuls et derniers réels représentants, de retrouver l'« esprit vital de la Grèce » qui « est fondamentalement un esprit germanique. Tous deux coulent de la même source aryenne » [115]. Surén se permet d'être plus royaliste que le roi et de contester la dénomination de jeux Olympiques pour les Jeux de Berlin de l'été 1936. Si, en effet, « le vrai esprit olympique est un esprit aryen » [116], constat qui donne son titre à l'ouvrage, alors « l'esprit olympique international est une contradiction en soi, car l'esprit olympique ne peut être qu'aryen » [117], et seule la « race nordique » [118] incarne cet esprit. En conséquence, « il aurait été préférable de qualifier ces jeux internationaux, non de jeux Olympiques, mais de jeux sportifs mondiaux, car c'est bien de cela qu'il s'agissait. Les jeux Olympiques devraient être réservés aux peuples dont le sang est nordique de manière

prédominante » [119] : l'hospitalité olympique le cède à l'hostilité, l'internationalisme de Coubertin à l'exclusivisme de la race.
Le moment est venu de retrouver cet esprit aryen-olympique, car la conjoncture politique est, depuis l'arrivée au pouvoir des nazis, favorable. La renaissance de l'Allemagne présuppose une renaissance de ce corps de la race nordique déposé dans la mémoire de pierre de la statuaire antique. Surén fait du modèle grec, issu des profondeurs du corps et de l'esprit de la race, l'idéal régulateur du peuple allemand à venir :

> « Notre époque, aujourd'hui, est mûre pour une renaissance de la germanité et de l'hellénité par une pratique de l'exercice physique », car l'Allemagne éprouve une « profonde nostalgie pour l'ennoblissement germanique-hellénique de tout notre être corporel. » [120]

Du sport à la guerre

C'est ici que l'on glisse du sport à la guerre, de l'esthétique au stratégique, du beau au belliqueux. Le sport a certes pour vocation de créer de la santé et de la beauté. Il est donc au service de l'individu et de la race. Mais il sert également le peuple et l'État, car c'est bien la guerre qui constitue l'horizon ultime de l'exercice physique. Là encore, pour Surén, c'est le modèle grec de l'éducation physique d'État qui doit servir de référence :

> « Depuis la prise de pouvoir national-socialiste, nous vivons dans une époque d'action. L'action exige de chaque national-

> socialiste de travailler son corps selon les préceptes de l'esprit aryen-olympique. Le grand législateur Solon a élevé l'éducation gymnique au rang d'éducation d'État. La gymnastique est devenue un devoir du citoyen – elle doit devenir aujourd'hui un devoir du peuple. C'est sur elle que se bâtit la performance, non seulement de l'athlète, mais encore du soldat. » [121]

Seule une telle éducation physique d'État permettra au corps de la race de se renforcer et de se bander pour la guerre : « Soyez des héros, comme l'étaient vos ancêtres » [122], exhorte le sportif-officier Surén, qui veut voir advenir des figures athlétiques, esthétiques et héroïques « à l'imitation de nos ancêtres de Grèce et de Germanie » [123].
Goering préface ainsi en ces termes un ouvrage consacré aux jeux Olympiques de 1936 :

> « L'homme national-socialiste n'advient que lorsque l'éducation de l'esprit est associée au durcissement du corps, qui doit être semblable à l'acier [...]. Puisse cet ouvrage haranguer la jeunesse allemande et lui faire voir qu'une discipline de fer, une ambition désintéressée et l'esprit de groupe sont les garants de cette victoire pleine d'honneur que nous espérons d'elle. » [124]

Le sport est érigé en impératif individuel et politique. Il produit des corps sains qui seront utiles à la communauté, dans le travail de la paix, et dans les activités de la guerre. Il faut donc durcir les corps, leur donner la dureté, la résistance et la

plasticité de l'acier, celui des machines, des machines de guerre : « Le garçon doit, après son activité quotidienne, durcir son corps, le rendre semblable à l'acier » [125], écrit Hitler. La métaphore de l'acier est omniprésente dès qu'il s'agit d'évoquer les exercices du corps. Le sport qu'Hitler préconise avant tout est, outre la gymnastique, la boxe, qui dresse à l'endurance, à la rapidité et à l'agressivité, un sport de combat qui doit être une propédeutique à l'affrontement guerrier [126]. Le corps produit, fabriqué par la zootechnique raciste du nazisme et par la pratique du sport est donc, en dernière analyse, le corps du guerrier, un corps galbé, dur, et froid, sculpté non pour les délices de la contemplation esthétique, mais pour l'inéluctable horizon du combat.

Le modèle du corps aryen est le corps agressif du guerrier menaçant et imposant, dont Breker s'est fait une spécialité, et dont les meilleurs exemples sont sans doute les deux nus représentant le Parti *(Partei)*, qui brandit un flambeau, et celui représentant l'Armée *(Wehrmacht)*, reconnaissable à son épée, qui accueillent depuis 1937 les visiteurs de la chancellerie du Reich, à Berlin. Outre ces deux réalisations, Breker avait esquissé des modèles de bas-reliefs destinés à orner les édifices publics du futur axe monumental nord-sud qui devait constituer l'épine dorsale de la nouvelle capitale du Reich, Germania. Breker imagina une série de nus guerriers, à la musculature saillante et bien dessinée, et dont le principe reprenait une thématique antique. Ces nus devaient être représentés de profil et figés en archétypes de la camaraderie, des représailles, du départ au combat, de la vigilance. Ils

fonctionnaient donc comme autant d'allégories des vertus mâles et militaires des citoyens de la nouvelle Allemagne, des vertus marmoréennes et éternelles, issues du plus lointain passé de la race et revigorées par le national-socialisme. Les projets de Breker sont dominés par la figure de l'hoplite : ses nus sont le plus souvent munis du *peplos* grec, dont la représentation donne lieu à de beaux effets de drapé, ainsi que de l'*hoplon*, le bouclier rond du fantassin grec, et d'un *gladius* dont la forme et le fourreau évoquent plus Rome. Le syncrétisme gréco-romain est évident dans un des projets de bas-relief monumental de Breker, *Der Wächter*, ainsi que dans une esquisse de frise monumentale pour la Soldatenhalle de Berlin, *Auszug zum Kampf,* dont l'imitation patente de la frise du Parthénon est ornée d'*aquilae* plus propres aux légions romaines. Cette apparente confusion peut surprendre, mais la présence concomitante d'éléments grecs et romains n'est due ni à l'inadvertance ni à l'ignorance de l'artiste. Nous la pensons volontaire et signifiante : mêler ainsi le grec et le romain permet la représentation synthétique d'une humanité germanique-nordique appréhendée sous le jour syncrétique de l'unité de sa race, anhistorique et agéographique ; hoplites et légionnaires, Grecs et Romains se fondent et se confondent pour donner à voir l'archétype éternel du guerrier nordique que la nouvelle Allemagne ressuscite. La figure de l'hoplite, comme allégorie anhistorique et nordique de la guerre, est quant à elle présente chez d'autres artistes du temps, comme Willy Meiler ou Hubert Netzer.

Érotique du nu antique nazi

Avec la *Gewalt*, la *Faszination* va de conserve. Ces corps agressifs sont également des corps désirables. L'inflation des sculptures de nus sous le III^{e} Reich n'a pas été sans débats. Comment concilier cette omniprésence publique et muséographique du nu, aussi bien masculin que féminin, et la pudeur presque victorienne de la société allemande de l'époque et du nazisme lui-même, pudibond en diable à l'image de son Führer, qui déclarait que la seule pornographie autorisée dans le Reich était l'antisémitisme [127] ? Remarquons d'abord que le nu nazi est l'objet d'un travail de distanciation sexuelle. Si, de fait, le sexe apparaît, le corps est dépourvu de tout élément érotique réaliste. La peau est glabre, lisse et froide, sans couleur ni pilosité apparente, notamment pubienne : la sculpture fait à dessein l'effet d'une statue, mais seulement d'une statue, sans aucun des effets de réel qui pourraient rappeler un corps vivant. Les corps sont nus, mais d'une nudité idéelle : le marbre blanc fait office, comme le disait David d'Angers, de « vêtement d'immortalité », revêtant les nus d'un véritable « costume de nudité », selon l'heureuse expression de Birgit Bressa [128], qui parle même d'une « transmutation mortifiante, une métamorphose de la chair en pierre » [129], seul gage paradoxal de l'immortalité. En effet, si l'art se donne pour fin de représenter l'archétype éternel de la race, le nu, atemporel car non référencé, non assigné à une époque par aucun élément historiquement situé, s'impose. L'antique, identifié par un drapé, une toge, un glaive, par la patine dépolie et

achromatique des siècles, peut lui aussi signifier cette atemporalité car sa longue postérité vaut en elle-même certificat d'éternité.

Il n'empêche que le nu nazi peut être impudique. Silke Wenk, qui a travaillé sur le nu féminin, remarque que, contrairement aux conventions traditionnelles, qui masquent le sexe de la femme par un geste de pudeur, l'art nazi expose la féminité sans en rien celer : « Leur corps est tout entier présenté, ouvert, avec un pubis visible et, avant tout, avec une poitrine à chaque fois soulignée, voire érigée. » [130] Il existe donc des éléments lestés d'une charge érotique réelle dans la sculpture du nu nazi.

C'est que ces représentations ne sont pas seulement exposées pour mettre en évidence un canon physique et exercer l'œil de l'expertise raciale par la production d'un étalon aux mesures idéales. Le corps aryen fait l'objet d'une mise en scène, d'une promotion. Il doit être exhibé, exposé, et désiré. Le corps aryen doit être regardé et provoquer une émotion d'ordre érotique qui doit conduire à l'imitation : le désir doit être désir de ressemblance. Ainsi du groupe du *Jugement de Pâris*, sculpté par Thorak, et exposé à la Maison de l'art allemand de Munich, en 1941. Le corps des trois déesses grecques, donc indogermaniques, est constitué en objet érotique par le regard du juge Pâris, dont la posture d'observateur et d'évaluateur constitue une mise en abîme de la propre position du visiteur de l'exposition, incité à regarder, juger et désirer lui-même le corps féminin ainsi exposé à son regard. Cet érotisme ouvertement prôné et revendiqué, pleinement assumé, du nu nazi participe de cette *Faszination* que le nazisme érige en

mode de séduction et de gouvernance politique et dont Peter Reichel s'est fait l'historien [131] .
La beauté du corps aryen ainsi exposé suscite l'émotion et l'émulation. Comme le note Hans Surén, dans son ouvrage le plus vendu, la *Gymnastique des Allemands* :

> « La contemplation d'un corps bien conformé libère une profonde influence pédagogique, non seulement en matière physique, mais aussi en matière morale. La nudité d'un corps noble est une grande incitation à l'imitation, ce que les anciens Grecs savaient bien. » [132]

C'est ainsi la beauté du corps nu sculpté, comme du corps vivant, qui suscite l'émulation sportive pour une amélioration de la race en chacun des spectateurs de cette perfection. L'objectif de la pratique du sport est donc moins la performance physique que la beauté plastique. La performance n'est somme toute que secondaire, il faut avant toute chose que le corps de l'athlète soit beau :

> « J'ai parfois été révulsé par un athlète qui venait de gagner la course, parce que l'homme était intérieurement et extérieurement dysharmonique et laid [...]. Ce n'est pas là la culture nordique du corps. Qui voudrait donc conserver cet athlète à la postérité en l'immortalisant dans le marbre ? » [133]

L'athlète doit donc être beau comme une statue, donnant à ses contemporains l'image de la perfection esthétique et léguant à la postérité un témoignage de beauté. Ce qui importe, dans

l'athlète vivant, c'est donc la position d'une norme, d'un étalon : son « corps bruni, comme s'il était une statue de bronze, attire l'œil dans une admiration pure et incite à tout faire pour accéder à une telle beauté » [134] .

Un art sain pour des corps sains : de l'art comme matrice ou comme contamination

Le corps de pierre, sculpté et exposé, contribue ainsi à l'œuvre de construction du corps de chair : l'œuvre d'art, étalon et référence, est également modèle et défi. La chair doit imiter la pierre, celle, venue du fond des âges, de la sculpture grecque, ou des œuvres de Thorak et Breker, imitées de l'art antique. C'est ainsi qu'Hitler invite, nous l'avons vu, à tenter d'égaler la beauté du discobole grec.

Par ailleurs, l'art a déjà une fonction active, performative, matricielle, dans la conformation idéale des corps et de la race. L'art est conçu par les nazis comme une matrice d'engendrement de la race par autocontemplation. L'image contemplée s'imprime dans l'imagination, donnant ensuite forme et beauté à la chair engendrée par le contemplateur : par la médiation de la vue et de la mémoire, l'image du corps engendre ainsi le corps, la forme vient amender la matière, l'idée vient structurer le réel. Cette théorie de l'engendrement par l'image est ancienne en Occident. Éric Michaud [135] la fait remonter à la Bible et à l'Antiquité grecque. Elle eut par la suite une fortune tenace : dans sa *Cité du soleil*, Tommaso

Campanella estime ainsi que des images de beaux corps doivent être présentées aux femmes par l'État afin qu'elles engendrent des beaux enfants. De même, Baudelaire écrit :

> « L'idée que l'homme se fait du beau s'imprime dans tout son ajustement, chiffone ou raidit son habit, arrondit ou aligne son geste, et même pénètre subtilement, à la longue, les traits de son visage. L'homme finit par ressembler à ce qu'il voudrait être. » [136]

Il y a donc une relation dialectique entre l'art et le corps : l'art est, dans la tradition de l'idéalisme hégélien, l'expression de l'esprit, puis, précise Schultze-Naumburg, de l'esprit de la race, mais, en retour, l'art modèle le corps, il lui donne forme, comme l'affirme Hitler à Nuremberg, en 1935 :

> « L'art, précisément puisqu'il est l'émanation la plus directe et la plus fidèle du Volksgeist, constitue la force qui modèle inconsciemment de la façon la plus active la force du peuple [...]. » [137]

Dans *L'art et la race* (1928), Paul Schultze-Naumburg part du sens commun : comment accorder la diversité des jugements esthétiques et admettre que les divergences entre les critiques d'art ne ruinent pas la crédibilité de l'entreprise critique ?
Si l'on veut rendre raison de cette diversité sans douter de la légitimité de la critique, on doit faire intervenir le concept de race. Le jugement artistique, tout comme la création en art, sont liés à la race. Les critiques, comme les artistes, sont enfermés dans le cercle étroit et nécessitant de leur physiologie,

dans la détermination biologique qui pèse sur eux : « Il lui est impossible [à l'artiste] de s'émanciper des conditions de son propre corps. » [138]

Comme le note Schultze-Naumburg dans un autre ouvrage, cette dépendance « de l'artiste vis-à-vis de sa propre corporéité » est particulièrement visible dans le fait « que toutes les représentations physiques que crée un artiste présentent une ressemblance réelle avec son propre corps. C'est comme si le peintre ou le sculpteur réalisait toujours nécessairement des autoportraits » [139] . Or qu'est-ce que le corps sinon l'expression physique individuelle de la race ?

C'est donc elle qui est le principe déterminant de la création artistique. C'est l'être physique de l'artiste tout entier qui passe, sublimé mais inchangé, dans l'œuvre d'art. Plus qu'un autoportrait ou la réduplication symbolique d'une corporéité, la création culturelle est en tout point semblable à la procréation naturelle, et elle est soumise aux mêmes lois que la transmission héréditaire des qualités :

> « La création d'une œuvre d'art est un processus d'enfantement spirituel tout à fait comparable à la procréation d'un enfant. Les lois de l'hérédité nous ont appris que les enfants ont nécessairement les dispositions héréditaires qui se trouvent déjà chez leurs ascendants [...]. C'est ainsi que ne sont hérités chez l'enfant moral, l'œuvre d'art, que les dispositions héréditaires présentes chez son créateur. » [140]

L’essence de la race se réalise, se matérialise donc dans l’œuvre d’art. Plus précisément, l’idéal de beauté propre à la race vient trouver son expression dans l’œuvre d’art, car une race, c’est un sang avec ses qualités, mais c’est aussi « une représentation, que nous appelons le concept régulateur de la race, une représentation de l’harmonie accomplie entre le corps et l’esprit » qui, à chaque membre de la race, « montre la direction et le but » [141] de son existence physique et morale. Il y a donc pour l’auteur une répercussion mécanique du sang et de son idéal de beauté, à la création : si le sang est pur et bon, l’idéal esthétique et la création artistique l’exprimant seront sublimes. Si, au contraire, le sang de l’artiste est mélangé ou pourri, l’idéal esthétique sera morbide et la représentation subséquente, malsaine.

Voilà précisément ce sur quoi Schultze-Naumburg fonde la dichotomie entre art nordique classique et art dégénéré, dont il est le premier et principal théoricien.

L’art nordique est la pure expression de la race indogermanique et de son idéal d’humanité accomplie. Il a connu selon l’auteur deux époques majeures : celle des Grecs, qui « possédaient de beaux corps [142] », et celle de la Renaissance italienne. Les peintres italiens de la Renaissance étaient eux aussi, on s’en doute, des hommes nordiques, car les grandes migrations barbares tardo-antiques ont laissé dans la péninsule une veine de sang indogermanique qui a trouvé à s’exprimer après la longue nuit médiévale : la Renaissance est ainsi d’essence « lombarde » [143], donc germanique.

Quant aux Grecs, on ne redira jamais assez leur nature nordique même si cette affirmation, concède-t-il, surprend encore certains [144] :

> « Cet extraordinaire peuple des Grecs [qui] a créé tout ce qui nous apparaît aujourd'hui comme humainement inaccessible […] est un peuple nordique. » [145]

Parfaite incarnation de la race nordique, les Grecs ont figé la beauté de leurs corps dans le marbre de leurs statues, et la représentation du corps grec est « demeurée le canon de la beauté physique au sein du monde occidental » [146] .
Dans le chapitre X de son ouvrage intitulé *La beauté nordique. Son désir et sa représentation dans la vie et l'art*, Paul Schultze-Naumburg présente 38 reproductions d'œuvres d'art : 25 sont des bustes et des statues grecs, 7 sont médiévales et 6 sont des œuvres de la Renaissance [147] . Les deux tiers des œuvres fondamentales de l'art nordique sont donc grecques.
Bien éloigné de la perfection classique, l'art contemporain, celui de la République de Weimar « préfère et souligne la représentation de la dégénérescence » [148] .
L'humanité représentée par l'art dégénéré n'est plus le corps accompli de l'athlète, mais

> « l'idiot, la pute et la poitrine tombante. Il faut appeler un chat un chat. C'est le véritable enfer du sous-homme qui s'ouvre à nous. On respire, quand on quitte cette atmosphère pour l'air pur d'autres cultures, comme celles de l'Antiquité et de la

Renaissance où une noble humanité cherche dans son art à exprimer son désir nostalgique [de beauté] » [149] .

Pour comprendre cet art dégénéré, il faut observer l'humanité dégénérée qui l'a produit « dans les asiles psychiatriques, les hopitaux pour handicapés physiques, les ladreries, dans tous les recoins où les plus dégénérés se terrent » [150] .
Joignant l'acte à l'injonction, Schultze-Naumburg met en regard, dans *L'art et la race*, des reproductions d'œuvres d'art contemporaines et des photographies de malades mentaux ou d'handicapés physiques, concluant qu'il « faut travailler à ce que de tels pauvres hères ne puissent plus souffrir en les éliminant et en prévenant toute naissance de cet acabit » [151] . Le justicier et purificateur de l'art se fait donc également eugéniste, car censure et dirigisme artistique sont partie prenante d'une politique d'hygiène et de purification de la race. Dans l'avantpropos à la troisième édition de *L'art et la race* (1938), Schultze-Naumburg se félicite ainsi que, grâce à l'avènement du nazisme, « la destruction des inférieurs n'est plus une idéologie lointaine, mais qu'elle est ancrée dans la législation, et donc désormais réalité ». La rage iconoclaste des nazis contre l'art dégénéré, qualifié de *Kunstbolschewismus* s'explique par cette croyance qu'un art laid est non seulement le produit d'une humanité biologiquement dégradée, mais que, en retour, cet art engendre une humanité monstrueuse [152] .
Pour combattre cette contamination des corps par la représentation de corps hideux et difformes, il fallait non seulement détruire les images infectieuses et malignes, mais aussi diffuser de la manière la plus large possible les figurations

de corps sains. Les œuvres de Breker étaient ainsi destinées à la reproduction sérielle : « Breker adaptait grandement sa production artistique aux exigences de la reproduction » [153], créant donc une véritable entreprise de production en série et de diffusion massive de l'image saine. À l'été 1942 furent ainsi fondés les « Ateliers de sculpture Arno Breker SA », installés à Wriezen-sur-Oder, qui viennent compléter l'atelier originel de Berlin-Dahlem, et qui comptent rien moins que 46 collaborateurs en 1943. Les sculptures de Breker sont reproduites en série, sous forme de statuettes, mais aussi de photographies. La photographie, qui permet la multiplication à l'infini de l'œuvre d'art sculptée, devient même peu à peu la raison d'être de l'œuvre. Birgit Bressa note ainsi que « jusqu'à la fin de la guerre, les œuvres étaient principalement réalisées dans la seule fin de leur reproduction médiale et pour leur mise en scène esthético-photographique » [154]. Nombre de sculptures sont ainsi réalisées en taille réduite, à l'état de modèles inachevés : les techniques de prise de vue photographique permettent de donner l'illusion de la monumentalité et de l'accomplissement. Le but de cette reproduction technique et photographique de l'œuvre d'art est de toucher le plus large public possible, pas seulement celui qui fréquente et visite la *Haus der Deutschen Kunst* ou qui se rend aux *Parteitage* de Nuremberg. Cette diffusion massive du canon émulateur doit permettre une amélioration rapide des corps et de la race. On rejoint ici la fulgurante intuition de Walter Benjamin, dans son texte *L'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique* (1936), qui étudie le phénomène d'« esthétisation de la vie

politique »[155] propre au fascisme : « À la reproduction en masse correspond, en effet, une reproduction des masses. »[156] Benjamin pensait surtout aux « grands cortèges de fête », aux « monstrueux meetings », aux « manifestations sportives qui rassemblent des masses entières », et où la masse, par la médiation de l'« appareil de prise de vues », « peut se voir elle-même face à face »[157]. Le même constat peut être fait, cependant, pour l'art, et notamment la sculpture qui servent le but d'une reproduction des masses au sens littéral de réduplication ou d'engendrement de masses de corps sains par l'image massivement diffusée de corps sains.

Le nazisme nourrit donc l'utopie d'une production et d'une reproduction de corps parfaits, conformes à l'idéal hellénico-nordique. Il est volonté de reviviscence d'un idéal, de résurrection d'un canon esthétique conservé dans la mémoire de la pierre. Le corps grec a traversé les millénaires dans sa gangue pétrifiée, il représente un potentiel que le régime nazi veut amener à une pleine actualité, veut déployer dans le réel et dans la chair.

Conclusion

Sur des modèles anciens, faisons des hommes nouveaux. L'homme nouveau du III^{e} Reich est d'abord un corps, et ce corps ne peut advenir que par le ressourcement dans une Antiquité promue au rang d'archétype et de canon de la beauté raciale. Les Grecs et les Romains étant des populations indogermaniques, leur corps passé est la réalisation du type

nordique qu'il convient de préserver ou de réitérer dans le présent de la race. Le corps grec et romain nous est conservé par la statuaire antique, qu'Hitler propose à titre de canon et d'émulation au public allemand, dans le discours qu'il prononce pour la réception du *Discobole* à Munich en 1938 : cet archétype sublime et achevé du corps aryen doit, par imprégnation de l'image et par l'exhortation à la perfection qu'il constitue, engendrer la beauté de ses congénères contemporains.

Cet engendrement se fait par la contemplation : la représentation est performative, le beau engendre le beau tandis que le laid, issu d'un corps malade, est une infection qui diffuse la pathologie de la laideur chez le spectateur : les corps galbés et harmonieux de l'art officiel sont hissés sur le pavois de la publicité muséale et technique à grande échelle, tandis que les corps morbides de l'art dégénéré sont voués aux gémonies du voilement et de la destruction.

Pour tendre vers la beauté du canon grec, il ne suffit cependant pas d'aller au musée : il faut aussi s'astreindre à la pratique du sport, devoir sanitaire envers soi-même et envers la race, car, en toute bonne conception holistique et totalitaire, le corps appartient moins à l'individu qu'au groupe, conçu sur le mode métaphorique et biologique du grand organisme social, dont les membres sont liés par une communauté de sang et de destin. Le sport fait l'objet d'une intense promotion sous le III^{e} Reich : réhabilitée par Hitler au nom de l'idéal grec trahi par des *Gymnasien* humanistes rationalistes et cérébraux, la pratique du sport est désormais une priorité de l'enseignement scolaire et universitaire. Il s'agit de ressusciter l'idéal grec de l'homme

complet, de l'homme total, réconcilié dans la synthèse harmonieuse de son corps et de son esprit. Corps et esprit sont restés trop longtemps clivés et scindés par un christianisme oriental et ascétique qui avait malignement rompu la belle unité nordique. L'exercice sportif, un rapport apaisé de l'homme à son corps et du corps à la nature, la pratique du nudisme, sont des héritages indogermaniques illustrés par la culture grecque, et tragiquement interrompus par un christianisme médiéval qui ne conçoit plus la chair qu'en termes de péché et de germe peccamineux exclus du soin et dignes seulement de châtiment.

Le sport ne vise pas seulement à produire des corps beaux et dont le caractère désirable doit susciter l'émulation. La réhabilitation d'une culture grecque, donc nordique, du corps doit permettre l'avènement de corps aguerris, disposés à l'engagement guerrier. Le sport, en effet, n'est pas seulement devoir rendu au corps et à la race, il est aussi service de la communauté et manifestation d'une tension belliqueuse propre à ces civilisations agonales que sont les cultures nordiques : l'αγον grec et le *Wettkampf* allemand se répondent par-delà les siècles et célèbrent leur commune essence et mutuelle origine dans cette grande manifestation que constituent les jeux Olympiques de Berlin en 1936. Attribués en 1931 par le CIO à l'Allemagne de Weimar, ils sont maintenus par la volonté et l'activisme d'Hitler qui veut en faire, outre une vitrine bienvenue de la nouvelle Allemagne, la grande parade des corps allemands, ainsi qu'une grande célébration festive du lien privilégié entre hellénité et germanité. Les Jeux allemands

se font donc en habits antiques, dans le décor dorique d'un stade olympique flanqué d'un théâtre grec, et dans le kitsch cérémoniel des *peplon* exhibés à Olympie et sur l'autel de Pergame. La pédagogie est portée à son comble dans une mise en scène du lien de sang et de race entre la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine : la course de relais de la flamme entre Olympie et Berlin. Cette course, qui fait l'objet d'une abondante couverture par la presse allemande, est également immortalisée par Leni Riefenstahl, qui consacre la scène d'ouverture de son film olympique à un prologue dans les ruines, faisant apparaître, çà et là, la beauté d'Alexandre, d'Athéna et des caryatides, avant de présenter un discobole grec subitement animé du sang et de la chair d'un athlète allemand contemporain : le peuple de la nouvelle Allemagne, où se comptent les représentants les plus nombreux et les plus fiables de la race indogermaniques, renoue solennellement, à l'occasion des Jeux de 1936, avec l'éthique grecque et agonale du sport et du corps. La véritable renaissance occidentale n'est donc pas cet humanisme abstrait des lettrés, mais la redécouverte d'une culture authentiquement nordique, émigrée jadis en Méditerranée et qui, dans le sillage de la flamme, regagne sa matrice septentrionale.

Notes du chapitre

[1] ↑ Charlotte Beradt, *Das Dritte Reich des Traums*, Francfort, Suhrkamp, 1981, rééd. fr. *Rêver sous le III^e Reich*, Paris, Payot, 2004, 240 p., p. 112.

[2] ↑ JEKELI, Hermann, „Rasse ist Verpflichtung“, in *Rasse und Volk – Stoffsammlung für die weltanschauliche Schulung – Herausgegeben vom Beauftragten für die weltanschauliche Schulung der deutschen Volksgruppe in Rumänien*, NSDAP, Heft 2, Nov. 1941, 95 p., pp. 03-25.

[3] ↑ Georg Lachmann Mosse, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Pocket Agora, 1996, 254 p.

[4] ↑ Juvénal, *Satires*, X.

[5] ↑ Sur la physiognomonie en général et sa réception par le national-socialisme, cf. Claudia Schmölders, *Das Vorurteil im Leibe : Einführung in die Physiognomik*, Berlin, Akademie-Verlag, 1995, 271 p., et, Id., *Hitlers Gesicht. Eine physiognomische Biographie*, Munich, Beck, 2000, 264 p.

[6] ↑ Johann Christian Lavater, *Physiognomonie*, 1781, cité *in* Georg Lachmann Mosse, *op. cit.*, p. 33.

[7] ↑ Cf. George Lachman Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, New York et Oxford, Oxford University Press, 1990, trad. fr. *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 293 p., p. 70-72, 88 et 119. On trouve de ces exemples de monuments aux morts allemands, sous forme de maquettes, à l'historial de la Grande Guerre de Péronne. Sur ce thème, on se reportera également à Michael Jeismann, Reinhart Koselleck, *Der politische Totenkult. Kriegerdenkmäler in der Moderne*, Munich, Fink, 1994, 440 p.

[8] ↑ Georg Lachmann Mosse, *L'image de l'homme…*, *op. cit.*, p. 38. L'auteur fait ici référence à une citation de *Mein Kampf* commentée plus bas.

[9] ↑ Hermann Jekeli, « Rasse ist Verpflichtung », in *Rasse und Volk*, *op. cit.*, p. 15.

[10] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 105.

[11] ↑ Sur ces aspects, cf. *supra*, I, 1, et cf. également la première partie de Ingomar Weiler, « Zur Rezeption des griechischen Sports im Nationalsozialismus : Kontinuität oder Diskontinuität in der deutschen Ideengeschichte ? », *in* Beat Näf (éd.), *Antike und Altertumwissenschaft in der Zeit von Faschismus und Nationalsozialismus*, Kolloquium der Universität Zürich, 14.-18. Oktober 1998, Cicero, Mandelbochtal, 2001, 641 p., p. 267-284.

[12] ↑ Cf. notamment J. H. Krause (1802-1882), *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, Halle, 1841.

[13] ↑ Gerhard Krause, Erich Mindt, *Olympia 1936. Eine nationale Aufgabe, Im Auftrag des Reichssportführers und des Propagandaauschusses für die olympischen Spiele 1936*, Berlin, Reichsportverlag, 1935, 148 p., p. 83-84.

[14] ↑ *Völkischer Beobachter*, 2 août 1936, p. 7.

[15] ↑ « Olympia, das Erbe der Hellenen. Blüte und Verfall der Olympischen Spiele der Griechen », von D^{r} Hans Kern, in *Völkischer Beobachter*, 2 août 1936, p. 8.

[16] ↑ Cf. notamment Manfred Hausmann, « Der Gedanke von Olympia », in *Olympia-Zeitung*, n° 1, 21 juillet 1936, p. 2 : Coubertin, en ressuscitant les Jeux, a accompli « un acte sublime, dont les peuples de la terre ne peuvent pas assez le remercier ». Par ailleurs, la place du Olympia Gelände de Berlin menant au stade est baptisée à son nom.

[17] ↑ « Wegbereiter der Wiedergeburt. Winckelmann, Curtius und Dörpfeld. Pioniere des olympischen Gedankens », in *Völkischer Beobachter*, 2 août 1936, p. 7-8.

[18] ↑ Manfred Hausmann, « Der Gedanke von Olympia », in *Olympia-Zeitung*, n° 1, 21 juillet 1936, p. 2.

[19] ↑ « Olympias klassische Kampfspiele », in *Das Schwarze Korps*, 22 mai 1935, p. 8.

[20] ↑ Alfred Rosenberg, « Die Olympischen Spiele im Dienste der ewigen Werte », in *Völkischer Beobachter*, « Olympia-Sonderausgabe », 17 juillet 1936, Folge 1, p. 2.

[21] ↑ Carl Diem, « Die Geschichte der Olympischen Spiele », *in* Friedrich Mildner (éd.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p., vol. I, p. 35-53.

[22] ↑ Gerhart Rodenwaldt, Walter Hege, *Olympia*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1936, 155 p.

[23] ↑ Sur Hans Schleif, cf. Veit Stürmer, « Hans Schleif. Eine Karriere zwischen Archäologischem Institut und Ahnenerbe e.V. », *in* Achim Leube (éd.), *Prähistorie und Nationalsozialismus. Die mittel- und osteuropäische Ur- und Frühgeschichtsforschung in den Jahren 1933-1945*, Heidelberg, Synchron, 2002, 674 p., p. 429-450.

[24] ↑ « Die Ursprungstätte der olympischen Spiele », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1936, 29, p. 3

[25] ↑ « Olympia. Die Ausgrabung des Führers », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1938, 33, p. 10-11.

[26] ↑ *Olympia-Zeitung. Offizielles Organ der XI. Olympischen Spiele 1936 in Berlin*, herausgegeben im Reichssportverlag, Berlin, juillet-août 1936, n° 3, 23 juillet 1936, p. 47.

[27] ↑ « Deutsche Leibesübungen des Mittelalters in Buch und Bild », Berlin, 1936.

[28] ↑ Theobald Bieder, *Das Hakenkreuz*, Leipzig, Verlag Theodor Weicher, 1934, 59 p. Cf. *supra*, I, 1.

[29] ↑ Cf. Jean-Marie Brohm, *Les jeux Olympiques à Berlin*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1983, 221 p., chap. I.

[30] ↑ Hajo Bernett, *Sportpolitik im Dritten Reich. Aus den Akten der Reichskanzlei*, Stuttgart, Schondorf, Beiträge zur Lehre und Forschung der Leibeserziehung, Band 39, 1971, 132 p., p. 51-52.

[31] ↑ Wilhelm Frick à la chancellerie du Reich, 22 janvier 1936, BABL/R 43 II/731, microfiche 2, f° 51.

[32] ↑ Karl Lammers à Wilhem Frick, 24 janvier 1936, BABL/R 43 II/731, microfiche 2 f° 52.

[33] ↑ « Deutsche am Wege der Olympiafackel », in *Das Schwarze Korps*, 23 juillet 1936, p. 8.

[34] ↑ « Auferstehung des antiken Theaters », in *Völkischer Beobachter*, 17 juillet 1936, « Olympia-Sonderausgabe », Folge 2, p. 28.

[35] ↑ Cf. *infra*, II, 2.

[36] ↑ Cf. Tacite, *Germania*, 3 : évoquant les voyages d'Hercule dans ces contrées, Tacite explique comment le demi-dieu grec est devenu un héros national germanique : « Fuisse apud eos et Hercules memorant. » Hercule ne fut pas le seul prestigieux visiteur de ces contrées septentrionales. À l'en croire, Ulysse fit le voyage, et y laissa un autel, sur lequel son culte fut longtemps célébré.

[37] ↑ Gerhard Krause, Erich Mindt, *Olympia 1936, op. cit.*, p. 19.

[38] ↑ « Händels "Herakles" auf der Dietrich-Eckart-Bühne », Felicitas von Reznicek, in *Olympia-Zeitung*, n° 20, 9 août 1936, p. 384.

[39] ↑ *Völkischer Beobachter*, 4 août 1936.

[40] ↑ Cf. Lothar Schirmer, « Theater und Antike. Probleme der Antikenrezeption auf Berliner Bühnen vom Ende des 18. Jahrhunderts bis zur Gegenwart », *in* Willmuth Arenhövel, Christa Schreiber, *Berlin und die Antike. Architektur, Kunstgewerbe, Malerei, Skulptur, Theater und Wissenschaft vom 16. Jahrhundert bis Heute*, Berlin, Deutsches Archäologisches Institut, 1979, 588 p., p. 303-351.

[41] ↑ Cf. *Völkischer Beobachter*, 31 juillet 1936, p. 3.

[42] ↑ « Wir tragen das Feuer », in *Olympia-Zeitung*, n° 2, 22 juillet 1936, p. 1 et 27.

[43] ↑ Bernhard Rust, discours de réception des délégations nationales à l'autel de Pergame, in *Völkischer Beobachter*, 31 juillet 1936, p. 3.

[44] ↑ *Völkischer Beobachter*, 29 juillet 1936, p. 5

[45] ↑ Il s'agit de *Sieg des Glaubens* (1933), *Triumph des Willens* (1934) et *Tag der Freiheit : unsere Wehrmacht* (1935).

[46] ↑ Leni Riefenstahl, interview à la revue *Lichtbild-Bühne*, 13 avril 1938, cité *in* Daniel Wildmann, *Begehrte Körper. Konstruktion und Inszenierung des « arischen Menschenkörpers » im Dritten Reich*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1998, 144 p., p. 41.

[47] ↑ Carl Diem, *Olympische Reise : unter der Sonne Homers, dazu ein Körnlein attischen Salzes*, Berlin, Deutscher Schriftenverlag, 1937, 80 p.

[48] ↑ Nous empruntons ces éléments à l'article de Walter Borgers, « Fackelläufe bei olympischen Spielen. Vorgeschichte und Bedeutung », *in* Walter Borgers, *Olympische Lauffeuer*, Kassel, Agon Verlag, 1994, p. 6-25.

[49] ↑ Werner Klingeberg, « Der Weg der Fackel », in *Olympia-Zeitung*, n° 1, 21 juillet 1936, p. 6.

[50] ↑ « Griechische Feiertage. Die Entzündung der heiligen Flamme », in *Völkischer Beobachter*, 22 juillet 1936, p. 12 ; « Griechenland umjubelt die Fackelläufer », *ibid.*, 23 juillet 1936, p. 3, et « Der Weg des olympischen Feuers », *ibid.*, 24 juillet 1936, p. 4.

[51] ↑ Gerhard Krause, Erich Mindt, *Olympia 1936, op. cit.*, p. 75.

[52] ↑ « Appel des Reichsministers Dr Goebbels, des Reichsministers Frick und des Reichssportführers von Tschammer und Osten, janvier 1935 », *in* Gerhard Krause, Erich Mindt, *Olympia 1936, op. cit.*, p. 76.

[53] ↑ *Ibid.*, p. 126.

[54] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[55] ↑ *Ibid.*, p. 14.

[56] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[57] ↑ Alfred Rosenberg, « Die Olympischen Spiele im Dienste der ewigen Werte », in *Völkischer Beobachter*, « Olympia-Sonderausgabe », 17 juillet 1936, Folge 1, p. 2.

[58] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 453.

[59] ↑ Friedrich Richter, « Der olympische Gedanke als Kulturträger », in *Völkischer Beobachter*, « Olympia-Sonderausgabe », 17 juillet 1936, Folge 1, p. 5.

[60] ↑ *Ibid.*

[61] ↑ « Reichsminister Rust eröffnet das internationale Sport-Studentenlager », in *Völkischer Beobachter*, 25 juillet 1936, p. 6.

[62] ↑ Cf. *supra*, I, 3.

[63] ↑ « Olympias klassische Kampfspiele », in *Das Schwarze Korps*, 22 mai 1935, p. 8.

[64] ↑ *Ibid.*

[65] ↑ Solon dans un dialogue de Lucien, *in* Gerhard Krause, Erich Mindt, *Olympia 1936, op. cit.*, p. 38.

[66] ↑ Cf. Michele C. Cone, *Artists under Vichy*, Princeton, 1992, 264 p., p. 155.

[67] ↑ La génétique est certes née avec les lois de Mendel, mais l'ADN, qui permet une identification physique des individus, n'est découvert qu'en 1944 par Oswald Avery, qui démontre que cet acide est responsable de la transmission des caractères héréditaires. La structure de l'ADN est ensuite découverte par Watson et

Crick, en 1953. Cf. François, Jacob, *La logique du vivant. Une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 1970, 354 p., et Michel Morange, *Histoire de la biologie moléculaire*, Paris, La Découverte, 1994, 357 p.

[68] ↑ C'est ce qu'affirme Hitler dans *Mein Kampf*.

[69] ↑ Georg Lachmann Mosse, *L'image de l'homme, op. cit.*, p. 77.

[70] ↑ Ce sont des anthropologues de la prestigieuse Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft (1911-1948) qui forment les experts raciaux de la SS. Le professeur d'anthropologie Eugen Fischer, recteur de l'Université de Berlin forme ainsi, d'octobre 1934 à août 1935, des médecins de la SS à l'expertise raciale. Le but est de leur permettre de reconnaître un type racial supérieur ou inférieur par simple observation. Sur ces aspects, cf. Benno Müller-Hill, *Tödliche Wissenschaft*, 1984, trad. fr. *Science nazie, science de mort. L'extermination des Juifs, des Tsiganes et des malades mentaux de 1933 à 1945*, Paris, Odile Jacob, 1989, 246 p., et Robert N. Proctor, *Racial Hygiene. Medicine under the Nazis*, 1954, rééd. Cambridge, Harvard University Press, 1998, 414 p.

[71] ↑ Le RuSHA (Rasse- und Siedlungshauptamt der SS) a été fondé le 31 décembre 1931. Sa direction est assurée par Richard Walther Darré, avec grade de SS-Standartenführer.

[72] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 78.

[73] ↑ *Entartete Kunst. Ausstellungsführer*, Reichspropagandaleitung, Amtsleitung Kultur, Berlin, 1937, 32 p. Cf. notamment les p. 27, 29 et 31. On en trouvera une reproduction complète *in* Peter-Klaus Schuster (éd.),*Die Kunststadt München 1937, op. cit.*

[74] ↑ *Ibid.*, p. 31.

[75] ↑ Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la Grande Exposition de l'art allemand *(Grosse Deutsche Kunstausstellung)* de 1937, Munich, 18 juillet 1937.

[76] ↑ Il s'agit d'une copie romaine, d'époque impériale (Antonins) du fameux *Discobole* de Myron dont l'original grec, en bronze, a été perdu.

[77] ↑ Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la Grande Exposition de l'art allemand de 1938, Munich, 1938.

[78] ↑ Cf. Deulig Tonwochen Nr. 342/1938 du 20 juillet 1938, et Fox Tönende Wochenschauen Nr. 411/1938 du 20 juillet 1938, Bundesarchiv – Abteilung Filmarchiv.

[79] ↑ Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la Grande Exposition de l'art allemand de 1938, Munich, 1938.

[80] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 110. Speer poursuit en commentant : « En disant Grecs, il pensait aux Doriens. Entrait naturellement en jeu la supposition des scientifiques de l'époque, qui estimaient que le peuple des Doriens

venait du nord et que donc sa civilisation n'appartenait pas à l'aire méditerranéenne » (p. 110).

[81] ↑ Georg Lachmann Mosse, *op. cit.*, p. 193.

[82] ↑ Par les enfants engendrés, par l'exemple suscité, et par les services qu'un corps sain peut rendre à la communauté du peuple, en temps de guerre comme en temps de paix (travail).

[83] ↑ Frederic Spotts, *Hitler and the Power of Aesthetics*, New York, The Overlook Press, 2003, 456 p., chap. VI.

[84] ↑ Joseph Goebbels, *Kampf um Berlin*, 1931, cité *in* Éric Michaud, *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, Gallimard, « Le Temps des images », 1996, 392 p.

[85] ↑ Joseph Goebbels, lettre à Wilhelm Furtwängler, 11 avril 1933, citée *in* Éric Michaud, *op. cit.*

[86] ↑ Cf. *supra*, I, 2.

[87] ↑ *Blut und Boden. Lichtbildvortrag. Erster Teil : Das Blut, seine Bedeutung, Reinerhaltung und Verbesserung*, hrsg. vom Reichsführer-SS, chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 35 p., image 41, p. 18, BABL/RD/NSD 41/87.

[88] ↑ *Blut und Boden*, fasc. cité, images 27 et 28, p. 18.

[89] ↑ *Ibid.*

[90] ↑ Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la Grande Exposition de l'art allemand de 1937, Munich, 18 juillet 1937.

[91] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 276.

[92] ↑ *Ibid.*, p. 451-452.

[93] ↑ *Ibid.*, p. 452.

[94] ↑ *Ibid.*, p. 454.

[95] ↑ *Die Lebensreform : Entwürfe zur Neugestaltung von Leben und Kunst um 1900*, Darmstadt, Institut Mathildenhöhe, 2001, 2 vol., 624 p. et 607 p.

[96] ↑ *Freie Körperkultur, i.e.* le naturisme.

[97] ↑ Hans Surén, *Mensch und Sonne. Arisch-olympischer Geist*, Berlin, Scherl Verlag, 1924, rééd. 1936 et 1940, 264 p.

[98] ↑ *Ibid.*, p. 190.

[99] ↑ *Ibid.*, p. 89 et 91.

[100] ↑ *Ibid.*, p. 16.

[101] ↑ *Ibid.*, p. 16-17.

[102] ↑ *Ibid.*, p. 18.

[103] ↑ *Ibid.*

[104] ↑ *Ibid.*, p. 87.

[105] ↑ *Ibid.*, p. 88.

[106] ↑ *Ibid.*, p. 15.

[107] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse, op. cit.*, p. 444.

[108] ↑ « Was ist schamlos ? », in *Das Schwarze Korps*, 20 janvier 1938, p. 8 ; « Anstössig ? », in *Das Schwarze Korps*, 16 avril 1936, p. 13.

[109] ↑ « Anstössig ? », art. cité, p. 13.

[110] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[111] ↑ Cf. Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, Hamburg, Rowohlt, 2 vol., 1980.

[112] ↑ Hans Surén, *Mensch und Sonne. Arisch-olympischer Geist, op. cit.*, p. 158.

[113] ↑ *Ibid.*, p. 160.

[114] ↑ *Ibid.*, p. 163.

[115] ↑ *Ibid.*, p. 164.

[116] ↑ *Ibid.*

[117] ↑ *Ibid.*, p. 178.

[118] ↑ *Ibid.*

[119] ↑ *Ibid.*, p. 179.

[120] ↑ *Ibid.*, p. 172.

[121] ↑ *Ibid.*, p. 213.

[122] ↑ *Ibid.*, p. 171.

[123] ↑ *Ibid.*, p. 172.

[124] ↑ Hermann Goering, avant-propos, in *Olympia 1936, op. cit.*

[125] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 277.

[126] ↑ *Ibid.*, p. 454.

[127] ↑ Ce puritanisme victorien participait sans doute d'une économie des pulsions qui visait à contenir et contraindre une énergie qui serait mieux orientée et libérée dans une direction voulue. Cette gestion politique des affects par les totalitarismes contemporains a bien été mise en lumière par George Orwell dans son roman *1984*.

[128] ↑ Birgit Bressa, *Nachleben der Antike. Klassische Bilder des Körpers in der NSSkulptur Arno Brekers*, Universität Tübingen, 2001, thèse, 440 p., V, 6, 5, « Das Kostüm der Nacktheit », p. 283 sq.

[129] ↑ *Ibid.*, p. 288.

[130] ↑ Silke Wenk, « Aufgerichtete weibliche Körper. Zur allegorischen Struktur im Deutschen Faschismus », in *Inszenierung der Macht*, Ausstellungskatalog, Berlin, 1987, p. 103-118.

[131] ↑ Sur ces aspects, cf. Bernd Ogan, Wolfgang W. Weiss, *Faszination und Gewalt. Zur politischen Ästhetik des Nationalsozialismus, op. cit.*, et Peter Reichel, *Der schöne Schein des Dritten Reiches*, Carl Hanser Verlag, 1991, trad. fr., *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1993, 455 p.

[132] ↑ Hans Surén, *Gymnastik der Deutschen. Lehren für Berufstätige. Gesetze für Sport und Arbeit, Männer und Frauen*, Stuttgart, Franck'sche Verlagshandlung, 1925, rééd. 1939, 175 p.

[133] ↑ Hans Surén, *Mensch und Sonne. Arisch-olympischer Geist, op. cit.*, p. 191.

[134] ↑ *Ibid.*, p. 192.

[135] ↑ Éric Michaud, *Un art de l'éternité…, op. cit.*

[136] ↑ Charles Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, chap. I : « Le peintre de la vie moderne », cité *in* Éric Michaud, *op. cit.*

[137] ↑ Adolf Hitler, Discours d'ouverture de la session artistique du Congrès de Nuremberg, 1935.

[138] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Kunst und Rasse*, Munich, Lehmann Verlag, 1928, rééd. 1934 et 1938, 176 p., p. 9.

[139] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Rassengebundene Kunst, op. cit.*, p. 11.

[140] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[141] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[142] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Nordische Schönheit, op. cit.*, p. 9.

[143] ↑ *Ibid.*, p. 151. Cf. également *Kunst und Rasse*, p. 79.

[144] ↑ *Ibid.*, p. 148.

[145] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Kunst und Rasse, op. cit.*, p. 68-69.

[146] ↑ *Ibid.*, p. 71.

[147] ↑ Paul Schultze-Naumburg, *Nordische Schönheit, op. cit.*, chap. X : « Beispiele der Kunstgeschichte », p. 166-226.

[148] ↑ *Ibid.*, p. 111.

[149] ↑ *Ibid.*, p. 112.

[150] ↑ *Ibid.*, p. 113.

[151] ↑ *Ibid.*

[152] ↑ Cf. Éric Michaud, *op. cit.*, p. 243-244.

[153] ↑ Birgit Bressa, *op. cit.*, p. 300.

[154] ↑ *Ibid.*, p. 301.

[155] ↑ Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'heure de sa reproductibilité technique, in* Walter Benjamin, *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, « Folio », 2000, p. 269-316.

[156] ↑ *Ibid.*, n. 1, p. 313.

[157] ↑ *Ibid.*

II. État raciste et société holiste : Platon philosophe-roi ou le III^e^ Reich comme seconde Sparte

> « Le XVIII^e^ siècle [...] nous a fourni un nouvel exemple de l'influence de l'histoire et de l'abus de ses comparaisons. Vous sentez que je veux parler de cette manie de citations et d'imitations grecques et romaines qui, dans ces derniers temps, nous ont comme frappés de vertige. Noms, surnoms, vêtements, usages, lois, tout a voulu être spartiate ou romain [1] [...]. Ils ont oublié qu'à Sparte une aristocratie de trente mille nobles tenait sous un joug affreux six cent mille serfs, qu'à Athènes il y avait quatre têtes d'esclaves pour une tête libre. » [2]
>
> **Volney.**

> « Platon et la tyrannie de la raison ? Comme vous voyez juste ! [...] Comment se peut-il qu'en 1933 ait pu paraître à Berlin, chez De Gruyter, un livre ayant pour titre *Platon et Hitler*? » [3]
>
> **Karl Jaspers, à Hannah Arendt.**

À en croire le philosophe et épistémologue viennois Karl Popper, « le programme politique de Platon est parfaitement totalitaire » [4]. On peut à bon droit s'étonner de

l'anachronisme contestable qui consiste à appliquer cette catégorie politique contemporaine à une œuvre vieille de 2 500 ans. Popper, juif et autrichien, a consacré un livre à défendre cette idée, qu'il commença à écrire « le jour où l'Autriche fut envahie » [5], en 1938, et qu'il publia une première fois en 1945. Le plus souvent, ce livre, qui heurte philosophes et platoniciens, est présenté *in abstracto*, rarement référé au contexte intellectuel dans lequel il a été écrit. Si, à bien des égards, il tient du pamphlet, c'est qu'il reprend la lecture que le nazisme, puis une grande partie du monde universitaire allemand, propose de Platon, effectivement présenté, dans les années 1930 et 1940, comme un penseur de la dictature et de l'État raciste.

Le maître-penseur : Platon héros nordique et héraut de la nordicité

L'helléniste Hans Bogner se réjouit en 1937 de ce qu'« aucun classique grec n'est autant lu actuellement, jusque par des profanes, que Platon » [6] : aucun classique grec, ni aucun philosophe. On fait souvent de Nietzsche le philosophe du national-socialisme. *A posteriori*, il apparaît clairement qu'un Nietzsche tronqué et mal compris a été un élément de la genèse sinon du nazisme, du moins du monde symbolique, de l'air du temps ou du *Zeitgeist* dont il participait. Nietzsche a légué des concepts qui sont devenus des réflexes sémantiques ou des slogans, comme celui d'*Übermensch*, interprété dans un sens physique et racial alors que Nietzsche y voyait un type de psychisme et d'ethos. Nietzsche, en outre, avait pleinement

participé de cette *Lebensphilosophie* et de cette promotion d'une métaphysique du vitalisme, qui avait marqué les mouvements de jeunesse et les régiments de la Première Guerre mondiale dont nombre de nazis sont issus [7]. Mais, dans un article consacré à « Nietzsche et le national-socialisme », Alfred Bäumler, qui se revendique spécialiste du penseur de Sils-Maria, et qui a consacré un ouvrage entier à tenter de le nazifier [8], le reconnaît lui-même : si l'on peut mettre au jour de nombreuses affinités entre la vision du monde national-socialiste et la philosophie de Nietzsche, notamment une conception guerrière et élitaire de la vie, « le national-socialisme n'a, dans ses origines, presque rien emprunté directement à Nietzsche. Dans les années qui suivirent la guerre, personne ne pensait à relier le nouveau mouvement à Nietzsche » [9]. Certes, sous le III^{e} Reich, l'activité éditoriale, note Ernst Nolte, fut intense autour de la figure ou de la pensée de Nietzsche, dont nombre de commentateurs tentèrent de faire « le philosophe de la nouvelle Allemagne » [10]. Mais si Hitler, en 1935, rend un hommage officiel appuyé au philosophe en assistant, à Weimar, aux obsèques de sa sœur, Élisabeth Foerster, il ne le cite ou mentionne quasiment jamais dans ses discours ou propos privés [11], et Rosenberg moins encore. Tous lui préfèrent Chamberlain, gendre et fidèle héritier de Wagner, dont Nietzsche, faute difficilement pardonnable, s'était violemment détourné, en scellant la rupture par un pamphlet accablant pour un compositeur appelé à être l'idole du Führer et l'étendard de l'esprit *teutsch* le plus bruyant.

Le philosophe officiel du III^e^ Reich, celui qui doit en être à la fois la caution intellectuelle et l'anticipation politique semble donc être moins Nietzsche que Platon, un Grec et non pas un Allemand, ce qui ne pose guère problème tant les platoniciens soulignent la nordicité de leur héros. Ils rappellent également que les études platoniciennes sont nées en Allemagne, ou, comme le dit l'un d'entre eux, Kurt Hildebrandt, que « la flamme authentique d'une humanité platonicienne renaît au nord, sur le sol aride de la Altmark » [12], grâce aux bons offices de Winckelmann d'abord, puis de tout ce que le philhellénisme allemand compte d'éminences intellectuelles.

Le Platon des décennies 1930 et 1940 est toutefois revu et relu sous un jour très politique. Déjà sous la République de Weimar [13], et plus massivement encore, à partir de 1933, le centre de gravité du corpus platonicien se déplace : l'accent ne porte plus sur les textes épistémologiques ou gnoséologiques du philosophe athénien, mais sur ses textes politiques. Le Platon métaphysicien et théoricien des Idées fut celui d'un humanisme désincarné et d'une *Aufklärung* au rationalisme hypertrophié. Il cède le pas au Platon politique, penseur de la cité idéale et de la régénération de la communauté.

Dans un fascicule destiné aux enseignants de grec, l'helléniste Hans Bogner l'affirme sans détours : le cœur de l'œuvre de Platon, c'est le triptyque constitué de la « *Politeia*, du *Politikos*, du *Nomos* » [14], soit de la *République*, du *Politique* et des *Lois*, auxquels le raciologue Hans Günther adjoint les *Lettres* [15]. Le Platon qui importe désormais est le Platon « penseur de l'État » [16], et non le « représentant de la théorie des Idées » [17] :

pour Günther, Platon n'est pas un simple savant, il « est de la lignée des Solon et des Clisthène. C'est l'histoire d'Athènes, ce sont ses grands législateurs et hommes d'État [...] qui constituent l'arrière-plan de son œuvre », et non « les φυσικοι ioniens » ou le « premier livre de la *Métaphysique* d'Aristote » [18]. Sa haute figure est donc plus à sa place dans le Panthéon des législateurs et des hommes d'État que dans celui des simples penseurs. Comme le résume avec force Werner Jaeger dans un article rédigé en 1933 pour la revue nazie *Volk im Werden*, dans lequel il attaque avec vigueur le XVIIIe siècle et son humanisme individualiste, « le Platon de notre génération est un créateur d'États, un législateur. Ce n'est plus le systématicien néo-kantien et l'honorable philosophe scholarque que nos prédécesseurs avaient vu en lui » [19]. Kant n'est donc, pour Jaeger, guère en odeur de sainteté dans les *Seminare* de philosophie des universités allemandes. Bien loin d'être l'archétype du génie allemand, il est le dangereux avatar de Lumières cosmopolites et désincarnées. Le prétendu idéalisme platonicien est, au contraire, un réalisme rude et lucide, dont « seul un lecteur superficiel peut dire qu'il s'agit d'un inaccessible et céleste idéal kantien » [20].

Les nazis et leurs affidés du monde de la pédagogie et de l'université rejettent résolument, nous l'avons vu, la figure hâve et chétive du théoricien anémié et blanchi à l'ombre de sa tour d'ivoire et au jour pâle des bibliothèques [21]. Platon leur apparaît comme l'antithèse parfaite de ce type honni. Il est bien au contraire l'achèvement de l'« homme complet » [22], à la fois penseur puissant, sportif émérite et guerrier accompli. Rien

d'étonnant quand on songe, comme le rappelle Hans Günther, que Platon était un homme nordique, issu « de la plus haute noblesse de l'Attique [...] où jusqu'à une époque tardive le sang nordique de l'hellénité originelle s'est le mieux conservé » [23]. Günther, qui lui consacre une monographie, souligne lui aussi que Platon n'est pas seulement ce « simple logicien ou théoricien de la connaissance » que les « professeurs de philosophie » [24], ces incorrigibles perpétrateurs d'abstraction rationnelle, en ont fait.

Cette nouvelle exégèse de l'opus platonicien n'est pas circonscrite au champ clos des joutes académiques. Platon est également objet d'enseignement pour les classes du cycle secondaire, par le truchement du cours d'histoire et du cours de grec. Platoniciens et hellénistes défendent qu'il faut porter Platon à la connaissance des lycéens du III^{e} Reich, car il n'est rien moins que « l'éducateur de l'homme allemand » [25] selon Adolf Rusch, professeur de lettres classiques du lycée Mommsen de Berlin-Grunewald. Dans un article intitulé « Platon éducateur de l'homme allemand », Rusch rappelle que l'école nouvelle doit oublier l'individu pour ne retenir que le groupe, la communauté du peuple. Or Platon est l'homme du combat contre « la sophistique » [26], expression d'un « individualisme outrancier ». Contre « la maxime selon laquelle l'homme serait la mesure de toute chose », il replace ce dernier « dans le tout de l'ordre du monde », et notamment de l'ordre de la *polis*. Platon est donc, « pour l'éducation du jeune homme dans l'État qui est le nôtre aujourd'hui et pour l'État qui

est le nôtre », « le plus sûr moyen » [27] de parvenir à lever une génération nouvelle, dévouée au corps du peuple et à l'État.
À lire les manuels scolaires, on constate que le Platon du cours d'histoire est présenté comme une haute figure de la résistance nordique à la décadence raciale, intellectuelle et morale de la cité athénienne et du monde grec en général, hélas promis, malgré les objurgations du philosophe, à une sortie sans gloire de la scène historique. Le cours de grec, quant à lui, présente également en Platon le dernier sursaut de l'hellénité nordique. Un mémoire rédigé par un enseignant de lettres classiques défend qu'

> « il faut enseigner Platon aux élèves, précisément parce qu'avec lui se dresse l'esprit nordique dans un combat contre la décadence la plus délétère, contre toute une époque de destruction. Même s'il ne put pas empêcher la dégénérescence du peuple athénien, son combat résonne encore de nos jours chez tous les hommes appartenant à sa race » [28] .

À tous ceux qui s'aviseraient de ne voir en Platon qu'un esprit éthéré en apesanteur dans le ciel diaphane des Idées, ce mémorandum adressé par un enseignant au ministère, oppose que, bien au contraire,

> « l'esprit actif nordique a trouvé sa plus sublime expression dans la philosophie de Platon. La quête de la connaissance se trouve chez lui placée au service de la formation des hommes et des États. Si la contemplation est, chez l'Oriental, une fin en

soi, la contemplation platonicienne n'est, elle, jamais dissociée de l'action » [29] .

Le déterminisme racial est visible dans l'attitude de Platon par rapport aux penseurs postérieurs, issus d'Orient : la *vita activa*, le *bios politikos*, est éminemment platonicienne, parce que l'esprit nordique est engagé, actif, édificateur. Le *Leistungsmensch* de la typologie psycho-raciale de Ludwig Clauss [30] s'oppose une fois de plus au *Darbietungsmensch* oriental, soumis, effacé et sournois. Chez Platon, l'activité intellectuelle ne peut être une fin en soi, elle est toujours référée à une fin autre, qui est l'édification d'une cité idéale.

Enseigner Platon revient ainsi à « pratiquer une éducation raciale » [31] . On aura donc soin, en toute bonne pédagogie raciste, d'opposer à Platon « la sophistique et la rhétorique comme expression d'une influence étrangère à la race » [32] et comme « signe de décadence » [33] .

Les programmes de 1938 tiennent compte des plaidoyers de ce type. Platon compte au nombre des quatre auteurs inscrits au programme des différentes sections de grec [34] , avec Homère, Thucydide et Xénophon, étonnamment présent et préféré à d'autres classiques de l'enseignement du grec, comme Isocrate et Démosthène, figures d'un IVe siècle athénien décadent, tout comme Aristote ou les stoïciens, qui ne sont, ni l'un ni les autres, et pour les mêmes raisons, inscrits au programme de l'enseignement du grec. Le poids de Platon dans les programmes est renforcé si l'on considère tout ce qu'il y a de

platonicien chez Xénophon qui fut son rival et, comme lui, un philospartiate résolument opposé à la démocratie athénienne.
Enseignants et érudits se sont souvent mépris sur le compte de Platon, qui ne se borne pas à avoir été un génial théoricien de la connaissance. Ils ont mal compris le rôle qu'il confère aux philosophes dans la nouvelle cité qu'il souhaite édifier pour remédier à la décadence athénienne. Les philosophes doivent régner, disait certes Platon, mais le mot « philosophe » ne désignait pas pour lui ce que l'on en entend aujourd'hui. Günther observe que le mot philosophe, qui n'est plus pour nous « qu'un mot composé de quatre syllabes mortes qui ne parlent plus qu'à l'érudit » [35], avait une tout autre signification pour les Grecs. Selon Günther, le philosophe est celui qui désire, pense et vit la vérité, il est donc ce *voller Mensch* dont l'accomplissement est incarné par Platon, et qu'il ne faut pas confondre avec le *Philosophie professor* épigonal et médiocre que Günther prend à partie à plusieurs reprises [36]. Kurt Hildebrandt, historien des idées et philosophe spécialiste de Platon [37], prévient lui aussi qu'il ne faut pas confondre le philosophe avec « le savant de cathèdre » [38] ou le « chercheur abstrait » [39] : le véritable philosophe, c'est Socrate, soldat sur les théâtres de la guerre du Péloponnèse, et qui, rendu à la vie civile, « se bat avec l'arme de la dialectique de l'ironie » [40]. Hildebrandt est bien le seul à faire de Socrate une figure positive [41].
Plus spécifiquement, le philosophe est donc un guerrier, et, de fait, la sémantique militaire structure une grande partie du discours sur Platon : « Le philosophe de Platon est le contraire

de l'érudit abstrait : il est l'homme qui s'est affirmé dans la guerre comme dans la conduite des affaires de l'État » [42], note Hildebrandt.
On voit donc que la conception agonale du monde propre aux Grecs imprègne toute l'œuvre de cet Hellène par excellence qu'est Platon, preuve, s'il en est, de son caractère nordique : « Platon se range à l'avis d'Héraclite : *polemos* est le père de toute chose », ce qui entraîne que « l'éducation des guerriers est placée au centre de la *politeia* » [43], tant « être véritablement homme signifie pour lui être un guerrier » [44]. Ce que l'on appelle les philosophes-rois sont d'ailleurs originellement et avant tout des guerriers que l'on n'a « tirés de la caste des guerriers qu'à l'âge de 50 ans », après qu'ils se soient particulièrement distingués dans le service des armes et de l'esprit [45]. La figure du guerrier et la réalité du combat font donc l'objet d'un adoubement intellectuel et d'une valorisation culturelle : à la même époque, le philosophe Ernst Krieck exhorte les étudiants à être des soldats politiques, tandis que Martin Heidegger définit, aux côtés du service des armes et de celui du travail, le service du savoir.

Racisme et inégalitarisme : Platon, précurseur du Führer

Fille de la guerre du Péloponnèse et de la crise qu'elle provoque, solidaire d'une culture grecque agonale foncièrement guerrière, l'œuvre de Platon ne se limite pas aux bornes étroites d'un « petit État hellénique sans empire

extérieur » [46] . Selon Hildebrandt, Platon vise la constitution de ce qu'il nomme un *Grossgriechenland* [47] , une Grande Grèce qui évoque étrangement la Grande Allemagne, le *Grossdeutschland* pangermaniste puis nazi. Hildebrandt évoque implicitement le spectre de la *Kleinstaaterei* grecque et de la discorde civile fratricide, d'une guerre permanente entre cités grecques dont Platon percevait bien qu'elle les mènerait à leur disparition. Cet éclatement politique des cités grecques morcelées en entités rivales était souvent assimilé au fractionnement extrême des États allemands avant l'unification de 1871. Platon est donc un *Kämpfer*, qui se bat pour la régénération et la survie de son peuple, sorti exsangue et affaibli de la guerre du Péloponnèse, et menacé de subversion raciale par le mélange avec les races asiatiques. L'œuvre de Platon est ainsi dramatisée, présentée comme un lever d'oriflamme dans un contexte de crise historique majeure. Platon se dresse comme recours dans un contexte marqué par l'urgence historique, comme le rappelle Günther, qui fait de lui la dernière vigie nordique d'un monde qui, contaminé et perverti, est sur le point de s'effondrer.

Le parallèle avec Adolf Hitler s'impose donc, que Joachim Bannes, autre spécialiste de Platon, proclame le plus sérieusement du monde dans le titre d'un fascicule qu'il consacre au maître de l'Académie et à l'œuvre du Führer. Dans *Le combat d'Hitler et la République de Platon. Une étude sur le fondement idéologique du mouvement de libération national-socialiste* [48] , Bannes compare *Mein Kampf* à la *Politeia* de Platon, et se livre à une étude comparée et parallèle de la biographie du Führer et du philosophe. Tout ceci lui permet de

conclure sur les profondes affinités entre ces deux penseurs et praticiens de l'État. Hans Bogner, lui, se contente de suggérer l'amalgame entre le Führer de l'Allemagne contemporaine et le Führer de la philosophie athénienne en remarquant que l'enseignement du maître et les solutions vigoureuses qu'il préconisait pour son temps étaient formulées sur « un ton dictatorial » [49], ce qui ne s'accorde guère avec la réalité d'un Platon dialogique et questionnant, aux dialogues souvent aporétiques, pour qui l'essentiel réside dans la question, dans le mouvement de l'esprit qui s'arrache à la certitude pour tenter d'atteindre au vrai. Pour tous les platoniciens que nous avons lus, il ne fait aucun doute que Platon est le théoricien du *Führergedanke* [50], de l'idée d'un Führer sélectionné et racialement irréprochable.

Comme Hitler, Platon est un guerrier nordique qui se bat pour sauver son peuple d'une disparition qui le menace. Telle est la lecture que propose l'helléniste Hans Holtorf de Platon, dans l'introduction à une anthologie de textes de *La République* qu'il a constituée à l'usage des lycées :

> « Dans cette époque de profond ébranlement de toutes les valeurs morales, le grand Platon se dresse et mène un combat héroïque contre la dégénérescence de son peuple, contre l'esprit désastreux de destruction absolue [...]. Cette grande figure de sage en appelle à la grandeur de l'âme nordique [...]. Le combat que mène aujourd'hui Adolf Hitler a le même objectif sublime. Les paroles du Führer montrent dans quelle direction l'œuvre de Platon doit nous mener et doit entrer dans les âmes de la jeunesse allemande. » [51]

Pour Hans Heyse, historien de la philosophie, qui consacre son discours d'investiture rectorale à « L'idée de science et l'université allemande », Platon est le modèle que doit suivre tout combattant de l'idée national-socialiste. Le professeur, qui n'est pas effarouché par l'anachronisme, estime que le propos de Platon n'est pas l'élaboration de ce mièvre pseudo-idéalisme que « le classicisme et un humanisme dépassé en ont retenu », mais « l'essai d'une totale rénovation de l'être national-hellénique » [52].

Cette rénovation d'une cité athénienne en passe de disparaître exige une politique strictement raciste dont, bien avant le XIXe siècle, Platon est censé avoir été le héraut. Une relecture des textes de Platon est donc opérée au prisme du postulat raciste. Hans Günther, dans la monographie qu'il consacre au racisme platonicien, fait ainsi du maître de l'Académie un précurseur de « Gobineau, Mendel et Galton » [53], de ces hommes dont aucun « n'a jamais méconnu la loi d'airain de l'inégalité » [54] entre les êtres, que l'idéalisme perverti et délétère de 1789 est venu combattre [55]. Platon prend acte de ce fait indubitable qu'est l'inégalité des hommes : *La République* enseigne qu'il est trois types d'hommes, appelés selon leurs dons et leur conformation à être des producteurs, des guerriers ou des rois. Platon recourt, pour exposer son propos et désigner ces trois types, à la parabole des âmes d'or, d'argent et de bronze, dans laquelle Günther veut voir une métaphore des différences de race. Si les philosophes doivent régner, il est évident que « seuls les hommes au sang pur peuvent philosopher » [56] : « la prédisposition à la philosophie » n'est donc pas une question

d'apprentissage ou d'application, mais bien « une question de race » [57], non une activité loisible au libre arbitre et au travail de chacun, mais une vocation biologiquement déterminée. Günther congédie donc l'universalité de la raison, tout comme Hildebrandt, qui en déduit que « l'État dépend de la race pure, de la sélection juste » [58] des philosophes-rois et de l'affectation adéquate de chacun à la fonction que la nature lui a assignée. L'helléniste et historien Hans Bogner s'interroge pareillement :

> « Qui a le droit de philosopher ? […] Certainement pas des bâtards, mais uniquement des hommes au sang pur (Rep. 535 *c* sq.) […] des hommes droits de corps et d'esprit (536 *b*). » [59]

Il en résulte donc bel et bien que « l'aptitude à la philosophie était pour Platon une question de race » [60].
Si cette lecture eugénique de Platon n'est pas totalement délirante, elle fait violence au texte de *La République* qui, s'il parle de « cheptel » et de sélection, n'enferme pas les individus dans le strict déterminisme d'une naissance appelée à conditionner toute leur existence. Le racisme nazi enferme *ad vitam* le sujet dans l'orbe étroit de sa race, alors que, chez Platon, tout individu qui en est, par ses qualités propres, jugé digne, est éligible à une entrée dans la caste des guerriers et des philosophes-rois [61].
Le racisme de Platon aboutit cependant, pour nos auteurs, logiquement à l'eugénisme, dont le fondateur de l'Académie est promu théoricien fondateur [62]. Le biologiste et anthropologue Fritz Lenz n'hésite pas à revendiquer pour ses travaux son

prestigieux patronage, car Platon « était tout autant eugéniste que philosophe » [63]. Richard Darré qui, lui aussi, consacre un travail à Platon, fait de même, en reliant subtilement idéalisme et sélectionnisme. Comment, en effet, se prétendre théoricien des Idées si l'on n'érige pas l'Idée, qui est à la fois Forme et Norme, très haut au-dessus d'une réalité dévaluée ? Qui dit idée, dit donc hiérarchie, et sélection :

> « C'est Platon qui a donné au mot *idea* son sens philosophique, qui est devenu par sa doctrine le premier fondateur de l'idéalisme [...] [et] qui a attribué à l'empire de l'Idée une valeur absolue, dominant tout – et ce même Platon, en sa qualité d'idéaliste, fut amené à concevoir l'idée de sélection. » [64]

Hans Günther, quant à lui, rappelle dans quelle situation d'urgence et de péril historique Platon apparaît :

> « Il faut se souvenir que, au temps de Platon, la noblesse attique, les Eupatrides [...] était en train de mourir et que cette noblesse d'ascendance raciale nordique s'était croisée bien des fois avec des souches étrangères depuis les origines de l'Attique. » [65]

Le temps de Platon « fut une époque de décadence » [66] marquée par la « dénordification et [...] la dégénérescence raciale » provoquées par une guerre du Péloponnèse absurde et fratricide, qui provoqué une hémorragie du meilleur sang nordique, la décimation des grands blonds dolichocéphales de la Grèce originelle :

> « À l'époque de Platon, les blonds devaient être devenus une minorité bien faible [...] la race dominante à l'époque, la race nordique, [ayant] dû frôler la disparition totale lors de cette guerre. » [67]

Les chefs naturels de la communauté athénienne, les hommes nordiques, ayant été décimés par la guerre, la capitale de l'Attique s'abandonne à une démocratie, régime populiste et bas, qui exalte l'individu et perd de vue la fin naturelle de l'État, la communauté du peuple. Platon s'assigne donc pour mission de redonner une caste dirigeante à la cité, « d'éduquer des Führer » [68] pour la *polis* athénienne, ce qui présuppose de disposer du matériel humain adéquat. On ne fait pas des chefs à partir de n'importe quelle matière humaine, « il faut d'abord trouver la matière dont on fait des dirigeants » [69]. Pour redonner à Athènes une caste supérieure d'hommes nordiques revenus à la pureté et à la beauté originelle des paysans indogermaniques de l'Attique [70], il faut favoriser les mariages entre égaux raciaux, afin de permettre la procréation d'enfants racialement purs [71] et imposer « l'élimination de tous les enfants difformes ou malades, l'extermination de tout ce qui est incapable de vivre » [72].

Bien loin d'être un idéaliste naïf et innocent, Platon est ainsi exalté comme un représentant du réalisme le moins complaisant, le plus viril. Dans un opuscule intitulé *L'État et la race* (1928), le platonicien Kurt Hildebrandt renverse la perspective habituellement adoptée sur Platon : « Platon n'était pas un utopiste, mais développait un réel savoir de la réalité et de la nécessité » [73] naturelles. Les mesures ségrégatives,

sélectionnistes et eugénistes prônées dans *La République* sont citées en exemple de politique raciste accomplie [74], des idées qui ont « imposé de douloureux sacrifices à l'idéalisme » [75] irresponsable de l'humanisme moderne et contemporain.

Platon n'est pas cruel quand il donne de telles lois à sa cité idéale, il est simplement un esprit conséquent qui épouse sans hésiter les lois et les desseins de la nature : « Ses lois ont quelque chose de la loi naturelle » [76] qu'elles respectent donc en interdisant toute atteinte contre-sélective au bon déroulement d'une vie naturelle que la vie sociale ne doit venir obérer par aucun artifice. Les maximes du national-socialisme, dit Hitler dans *Mein Kampf*, partagent le caractère impérieux et décisif des lois de la nature.

Vitupérant les obstacles à la sélection dressés par l'État-providence naissant, Hildebrandt rend hommage à Platon, qui a « parfaitement compris que tout obstacle à ce que l'on désigne aujourd'hui comme une sélection naturelle » peut bien profiter à l'individu ainsi soigné, épargné, mais « nuit au peuple envisagé dans son ensemble ». Le bien-être, le bonheur ou la survie de l'individu importent peu au créateur d'État, au législateur et au Führer nordique : Platon « envisage toujours la totalité [du peuple], se détournant donc du cas individuel » [77], tant « la clémence [contre un individu dégénéré] serait apparue à Platon comme une cruauté contre le peuple envisagé comme tout » [78], dure loi des nombres qui, pour le platonicien, comme pour les eugénistes, oppose le zéro individuel à l'infini de la masse. Une telle politique apparaît difficilement concevable à l'humaniste confit en miséricorde qui, myope, arrête son

regard à l'individu et oublie de considérer ce qui lui donne sens, existence et vie, son groupe, qu'un sujet difforme ou raté peut contaminer s'il est autorisé à vivre et à procréer : l'auteur réitère ici tous les arguments des partisans de l'eugénisme et de l'éradication du risque biologique par une politique de neutralisation (stérilisation) ou de destruction (élimination physique). Pour apaiser les peurs ou prévenir les objections des humanistes contemporains, Hans Günther, magnanime, précise cependant qu'il ne demande pas l'impitoyable dureté des prescriptions de Platon. Ses solutions sont celles, civilisées, de l'eugénisme contemporain : il se contente de réclamer la « stérilisation » [79] des individus ratés en lieu et place de la peine de mort dont il prête l'exigence à Platon.

En irréductible ennemi de l'idéologie humaniste, compatissante et faible, des Lumières, Hans Günther rappelle que les ennemis de Platon n'étaient autres que les sophistes, qui étaient « des hommes de race asiatique, comme nous l'enseigne la science raciale » [80]. Un manuel de l'enseignement secondaire affirme comme lui que si les Grecs ont été réceptifs au discours individualiste des sophistes, c'est que leur sang était déjà gâté, en vertu de ce strict déterminisme qui déduit l'esprit de la race :

> « La sophistique est complètement étrangère à la pensée nordique, et s'avère un rejeton de la race d'Asie Mineure, qui a coutume d'opposer des concepts et de mettre en question des idées héritées, pour les détruire. L'influence de cette philosophie ne pouvait grandir que parce que les Grecs étaient devenus infidèles à leur origine. S'ils étaient demeurés un peuple de race pure, cet accent porté sur l'exceptionnalité

de l'individu et de ses droits leur aurait été incompréhensible. » [81]

Une partie de ce paragraphe extrait d'un manuel est un décalque littéral d'un passage de Hans Günther, copié au mot près sans être cité [82]. Fidèle à sa symptomatologie raciale de toute œuvre culturelle, Günther considère la sophistique « totalement imprégnée d'esprit non hellénique » [83].
Les temps n'ayant guère changé, car les principes raciaux à l'œuvre et les combats sont les mêmes aujourd'hui que dans l'Antiquité, les nouveaux ennemis de la race nordique sont 1789 et celui que Günther appelle, significativement, le « sophiste Rousseau » [84], digne rejeton d'une France mélangée et tout entière livrée à une idéologie égalitaire dont le projet d'« école unique » [85] du radical Herriot, antithèse absolue de l'éducation sélectionniste et élitaire de Platon, est un déplorable et révélateur symptôme.
Contre l'égalitarisme aveugle de la modernité révolutionnaire qui proclame un inepte et imprudent « la même chose pour tous » [86], il faudrait revenir à un viril, nordique et platonicien « à chacun son dû » [87], un *Jedem das seine* qui résonne comme une bien sinistre anticipation de la maxime forgée sur le portail d'entrée du camp de Buchenwald. L'égalité démocratique est répudiée au profit de l'équité, qui proportionne le droit au sujet. Platon est donc, comme le dit Hildebrandt, un « maître pour notre époque » [88] : la « biologie moderne aurait du mal à proposer des lois plus adaptées à la sélection des meilleurs que les lois de Platon » [89]. Quiconque veut édifier un État organique, un État-corps qui repose à la fois sur l'« unité par le

sang »[90] et sur une stricte hiérarchisation raciale et fonctionnelle de la communauté du peuple doit suivre les préceptes de Platon. La lecture du grand philosophe nordique, prévient Hans Bogner, ne doit pas procéder d'une simple et inutile « hellénomanie esthétique »[91], mais exprimer la ferme volonté de mettre en œuvre « une renaissance de notre existence »[92] nationale, renaissance qui repose sur « l'héritage divers et riche d'un passé de mille ans »[93]. Bogner se félicite que la Grèce soit à l'ordre du jour de l'Allemagne contemporaine :

> « La présence et la prédominance de l'hellénique dans l'Allemagne nouvelle s'impose à tout observateur ; que l'on pense seulement à nos nouveaux édifices, aux Jeux et à l'idée olympiques, au sport, à l'unité redécouverte du corps et de l'âme, à l'État désormais conçu comme institution d'éducation et de sélection des hommes, à nos arts plastiques. À l'occasion de manifestations publiques, la foncière parenté et affinité élective qui existe entre germanité et hellénité est souvent soulignée. »[94]

Théâtre choral et amphithéâtres grecs : la représentation d'une *Volksgemeinschaft* holistique

Bogner l'helléniste a raison de se réjouir : la communauté holistique de l'Allemagne nouvelle s'érige en imitant l'architecture, mais aussi la liturgie théâtrale grecque, source

d'une partie des « manifestations publiques » qu'il évoque. Par l'architecture et la dramaturgie, le théâtre à l'antique et le chœur à l'attique viennent instituer la communauté nationale. Dans les instances culturelles du Parti national-socialiste se crée, le 23 janvier 1933, un *Reichsbund für deutsche Freilichtund Volksschauspiele e.V.*, qui a pour mission de créer les conditions matérielles de représentations théâtrales à vocation politique. Le *Bund*, rattaché à la fois au Parti et au ministère de la Culture du peuple et de la Propagande, élabore un projet de construction de 400 théâtres en plein air, dénommés *Thingstätten*, et dont une soixantaine sera effectivement édifiée. Ces grands travaux, qui s'inscrivent parfaitement dans la politique économique de relance contracyclique par les grands travaux, sont confiés au *Reichsarbeitsdienst* de Robert Ley.

Les mots de *Thing*, de *Thingplatz* ou de *Thingstätte* sont empruntés aux traductions de Tacite qui décrit cette assemblée législative et judiciaire propre aux Germains [95], assemblée qui allait, jusqu'à Boulainvilliers et Montesquieu, nourrir le fantasme de la démocratie germanique et de la liberté des forêts [96].

Ces édifices, destinés à accueillir les manifestations politiques, festives et culturelles de la *Volksgemeinschaft*, sont censés renouer « avec la préhistoire germanique », avec « les plus profondes racines raciales » [97] du peuple allemand. Le *Thingplatz* du Heiligenberg [98], au-dessus de la vallée du Neckar à Heidelberg, est ainsi inauguré par Goebbels lui-même le 22 juin 1935 sur une colline où l'on conserve les traces de ce que

l'on suppose être des cultes germaniques. Toutes les *Thingstätten* [99], cependant, présentent une architecture qui est le strict décalque des théâtres grecs de l'Antiquité. Du théâtre d'Attique ou d'Asie Mineure est reprise la forme en hémicycle des gradins. À Heidelberg, comme en Grèce, cette partie (le *koilon*), réservée aux spectateurs, est creusée à même le sol et épouse une pente naturelle. Les rayons en convergent vers une *orchestra* où se rassemble le chœur et qui, comme à Épidaure, est circulaire. L'acoustique est assurée par un mur de fond qui combine les éléments architecturaux de la *skéné* grecque et du *thymélé*, l'autel de Dionysos.

Les *Thingstätten* sont en effet conçues pour accueillir les représentations d'un théâtre choral de plein air, à la grecque, genre dramaturgique nouveau promu par la politique culturelle du régime. Ces *Chorische Dichtungen*, dont les auteurs sont choyés par le régime, qui leur offre prébendes, directions de théâtres et uniformes de SS, empruntent leurs thèmes à l'histoire médiévale allemande ou au temps présent : le sort tragique d'Albert Leo Schlageter [100] et la prise de pouvoir de 1933 [101] sont ainsi des sujets prisés pour contribuer à l'édification politique des masses par le moyen du théâtre. La forme de ces pièces, qui égrènent la litanie des appels d'un protagoniste et des réponses du chœur, est imitée du théâtre attique de Thespis, qui créa la tragédie quand il adjoignit au chœur tragique de la liturgie dionysiaque un acteur principal. La forme grecque est donc bienvenue pour constituer la scène en allégorie de la relation entre le *Führer* (protagoniste) et le *Volk* (chœur).

Le programme d'édification des *Thingstätten*, trop coûteux, fut abandonné à partir de 1936. On se rendit en outre compte que l'Allemagne n'offrait pas des cieux aussi cléments que ceux de Méditerranée pour des représentations en plein air. Enfin, la lourde scénographie et le pesant didactisme des *Chorische Dichtungen*, qui lassaient passablement le public, le céda aux manifestations, défilés, rassemblements aux flambeaux organisés par le Parti. La publicité du lien à l'Antiquité par la manifestation festive fut abandonnée aux *Tage der deutschen Kunst* de Munich et aux diverses manifestations des jeux Olympiques de Berlin en 1936.

Aristote au purgatoire

Le contraste entre l'intérêt dont jouit Platon sous le III^{e} Reich et la déréliction à laquelle on abandonne Aristote est frappante, mais significative.

Le volume des études platoniciennes excède de bien loin celui des ouvrages et articles consacrés à Aristote, qui, quantitativement, sombre dans un net désintérêt et, qualitativement, est aussi déprécié que Platon se trouve exalté.

Au premier abord, on pourrait croire qu'Aristote est idéologiquement bien en cour tant l'expression de *politischer Mensch* est récurrente sous la plume des intellectuels et idéologues nazis.

Cette expression de *politischer Mensch*, que l'on doit à Alfred Bäumler, est en effet un décalque strict du grec *zoon politikon* aristotélicien, présenté dans le livre I de la *Politique*, que

Bäumler, philhellène et helléniste, connaît bien. Mais nous avons vu cependant qu'il reformule la conception aristotélicienne pour faire de l'être sociable par essence et par destination cher à Aristote un soldat politique du Reich nouveau [102]. Il opère cependant un retour, mais un retour discret et anonyme, à Aristote, quand, dans un autre article, il définit l'être politique comme « un être en communauté » [103] et qu'il rappelle que « politique est un mot grec » [104].

Le fait que Bäumler, nourri de lettres et de philosophie grecques, ne cite directement le nom d'Aristote qu'une seule fois, alors qu'il lui emprunte son concept politique fondamental est révélateur de la piètre estime dans laquelle le Stagirite est tenu par les intellectuels nazis. La référence aristotélicienne est philosophiquement honteuse, car elle est historiquement malvenue et racialement infamante.

Aristote est en outre exécuté en quelques mots par Rosenberg, dans *Le mythe du xx^e^ siècle* : simple « vulgarisateur schématisant » [105], il est stigmatisé pour n'être qu'un logicien pesamment cérébral, dans la droite ligne de Socrate l'oriental, aux antipodes de la complétude nordique d'un Platon athlète de la pensée et du corps.

La disqualification d'Aristote est poursuivie par Ernst Krieck qui lui impute la décadence de l'éducation grecque traditionnelle. Aristote aurait permis l'émergence d'un rationalisme sec et désincarné, trop littéraire et abstrait, qui a perdu tout sens de l'harmonie entre corps et esprit. Le Stagirite est présenté comme « le grand maître de ce système d'éducation » [106] hellénistique, celui d'un humanisme dévoyé, car conçu comme

un savoir mort et muséal, unilatéralement rationaliste, qui a perdu de vue l'unité organique de l'être humain. Contemporain de l'hellénisme et de l'effacement de la cité athénienne, Aristote est peu prisé car son œuvre intervient dans une époque de décadence raciale et intellectuelle, de double dénordification, spirituelle et physique, de la Grèce. Aristote n'a guère d'intérêt, suggère Krieck, que comme conservatoire d'un savoir grec qu'il a minutieusement recensé en encyclopédiste scrupuleux. Aristote se révèle là, comme en bien d'autres choses, un simple « conservateur » [107], à l'opposé du véritable créateur nordique incarné par Platon, et, en tout cas, un pur « rationaliste » [108] étranger à la plénitude de la vie.

Les seules notations positives, quoique brèves, que l'on puisse lire sur le compte d'Aristote sont rares. Elles se rencontrent chez Ludwig Schemann, qui estime « incompréhensible » [109] cette déshérence d'Aristote, théoricien de l'esclavage et de la hiérarchie raciale [110], puis dans un manuel du secondaire : Aristote, maître du conquérant nordique Alexandre, y apparaît comme la haute figure d'un sage mettant en garde contre « les bouleversements du sang », contre « le métissage des Grecs avec des peuples étrangers à la race » [111] nordique, éléments appréciables à porter à son compte, mais dont les mentions et rappels sont marginaux.

Le stoïcisme ou l'anti-Platon

Bien plus nocifs qu'Aristote sont les stoïciens. La doctrine des stoïciens, dont l'école se fédère au IV^{e} siècle, marque une

rupture par rapport à la conception traditionnelle du monde et de l'homme que défendaient les anciens. La cosmologie grecque était celle d'un monde clos, hiérarchisé et finalisé, où tout être ou objet tendait vers son lieu naturel. De cette cosmologie procédait une conception hiérarchique et inégalitaire de la cité des hommes où, comme dans le cosmos, chacun occupait une place qui lui était assignée par l'ordre objectif et inégalitaire de la nature, les deux ordres, naturel *(cosmos)* et civique *(polis)* se répondant par homologie de structure [112].

Contre cette vision inégalitaire et plurale, les stoïciens ont défendu une conception unitaire, moniste, d'une humanité définie par l'égale présence de la raison en chacun de ses représentants [113].

Pour les nazis, la Stoa, la tard venue des écoles philosophiques grecques, est l'expression philosophique du crépuscule de la race : elle marque le passage du nordique-hellénique flamboyant à un hellénisme vespéral, antithèse de cette hellénité pure et héroïque qui avait été tant bien que mal maintenue jusqu'à Platon et incarnée une dernière fois par l'Académicien.

Produit de l'immigration asiatico-sémitique qui submerge Athènes, exsangue, à la fin du v^{e} siècle, et du mélange racial qu'elle induit, l'école stoïcienne promeut une doctrine égalitaire qui détruit tout sens de la hiérarchie raciale, comme le remarque le raciologue gobinien Ludwig Schemann :

> « On a senti et dit depuis longtemps combien le sang a joué un rôle essentiel dans la fondation, puis dans le développement de l'école stoïcienne. Celle-ci a surgi de cercles presque exclusivement sémitiques. » [114]

L'historien viennois de l'Antiquité Fritz Schachermeyr le confirme et le dénonce avec véhémence :

> « L'hellénisme nous montre le peuple grec en pleine dissolution dans le cosmopolitisme, donc en pleine dénordification. Le produit le plus remarquable de l'hellénisme, la Stoa, va bien dans la même direction. Elle a été élaborée par des sémites et des bâtards, pour devenir un pseudo idéal tout juste bon à donner des arguments aux apatrides et aux ennemis raciaux des époques ultérieures. » [115]

Schachermeyr pousse l'acribie raciologique jusqu'à recenser avec une méticuleuse précision les origines géographiques, et donc les identités raciales, des chefs de l'école stoïcienne :

> « Parmi les scholarques qui se sont succédé jusqu'à Panaitios, il n'y en eut qu'un qui venait d'une ville au sang majoritairement grec [...]. Les autres venaient de Cilicie, de Chypre et de Babylone. Zénon, le fondateur, était issu de la ville sémitique de Kition, sur l'île de Chypre [...]. » [116]

Dans un autre de ses textes, Schachermeyr attribue génériquement aux philosophes hellénistiques une « ascendance levantine » [117] . Max Pohlenz, grand spécialiste du

Portique, et auteur d'ouvrages de référence sur le stoïcisme jusque dans les années 1970, parle, à propos du même Zénon, d'un « phénicien de plein sang » [118], d'un *Vollblutphöniker* :

> « Nous rencontrons dans la doctrine stoïcienne bien des traits qui nous rappellent que ses fondateurs n'étaient pas des Grecs. » [119]

Inhelléniques, *unhellenisch* [120], donc non nordiques, sont les idées et ce sang qui les a produites.
Nul esprit nordique n'aurait pu imaginer que tous les hommes pussent être considérés comme égaux et fussent appelés à être membres de l'*universi generis humani societas* du stoïcien romain Cicéron, de cette χοσμοπολις sans repères privée de toute hiérarchie fondée sur l'axiologie du sang. Schachermeyr reprend ici un thème cher aux théoriciens de la race et du racisme qui, depuis Gobineau, attribuent toute idée égalitaire, individualiste et démocratique, à un sang gâté par le mélange, écrêté de toute qualité remarquable, un sang qui, donc, a perdu toute notion de son excellence et de la hiérarchie raciale : un sang pur de tout mélange et conscient de sa valeur ne peut produire, par strict déterminisme biologique et simple consécution physiologique, que des idéaux élitaires, et non des idées égalitaires [121]. La Stoa apparaît ainsi aux raciologues et historiens nazis comme l'anti-Platon par excellence. Ludwig Schemann, disciple fribourgeois de Gobineau, dénonce dans la Stoa, poison sémite, cette « idée cosmopolite et égalitaire » [122] qui constitue le cœur de sa doctrine.

Symptôme de la dégénérescence raciale grecque, la doctrine stoïcienne fut ensuite le puissant levier de la décadence romaine : après Cynocéphales (197) et la conquête de la Grèce par les Romains, le stoïcisme fait en effet partie des dépouilles opimes et du butin des vainqueurs. Livres, prisonniers de guerre et *greaculi* ramenés dans les fourgons des légions importent à Rome ce qui devient peu à peu la philosophie de référence des élites républicaines, puis impériales. Elles y trouvent un rigorisme compatible avec le *mos majorum* et une idéologie universaliste qui sied au mieux à l'impérialisme romain et à son projet d'hégémonie universelle. L'humanité unitaire des stoïciens a pour séjour un espace commun, appelé par la domination impériale romaine et l'unification de l'œkoumène qu'elle entraîne, à devenir une *cosmopolis*, cette *civitas maxima* unifiée qui réunisse la totalité de l'humanité sous un pouvoir et une juridiction identiques [123] .

C'est sous l'inspiration de la doctrine stoïcienne que l'empereur Caracalla, guidé en outre par des intérêts fiscaux bien compris, accorde à tous les résidents de l'Empire la citoyenneté romaine en 212 [124] , une *constitutio antoniana*, que Rosenberg érige en cause du « chaos racial romain ».

Hans Günther, lui aussi, rappelle que « le stoïcisme a été considéré comme une des forces racialement destructrices de l'histoire romaine » [125] : la République nordique des origines, celle des vieux Romains, strictement hiérarchique et inégalitaire, a été mise à mal par l'« individualisme » et la « citoyenneté cosmopolite » que prône le stoïcisme.

La faute dirimante de la Stoa est qu'elle « ne considérait que l'individu isolé d'un côté, et, de l'autre, la communauté des meilleurs issus de tous les peuples et de toutes les races, c'est-à-dire ni comme membre d'une lignée, d'un clan, d'un peuple ou d'une race ; la Stoa, par sa doctrine, levait toutes les barrières du sang » [126].

Comme la sophistique quelques siècles plus tôt, le stoïcisme est une déflagration intellectuelle qui annonce la Révolution de 1789. Fritz Schachermeyr affirme ainsi, en le déplorant, que « la conséquence de cette égalité fondamentale des hommes a été la conception d'une dignité de l'homme, de droits de l'homme, l'exigence de tolérance » [127]. Bref, par la faute du stoïcisme, « humanité rime désormais avec nivellement » [128], et l'individualisme le plus délétère se trouve associé à l'universalisme le plus dissolvant.

Cette diabolique conjonction a entraîné la désagrégation du grand corps de la race par l'infiltration et le mélange de principes allogènes qui ont fait apparaître une nouvelle vision de l'homme et de son rapport au groupe. Jadis, quand le corps nordique des citoyens grecs était encore homogène et solidaire dans sa prime pureté, l'entr'appartenance mutuelle et spontanée de ses membres allait de soi : l'homogénéité du sang s'exprimait intellectuellement par une conception organiciste et holiste du corps politique, et l'individu ne prenait sens et ne revêtait dignité qu'en tant que membre du corps racial.

Le mélange des sangs a brouillé cette conception unitaire du corps racial. Délié de toute appartenance à un sang et à un sol, la figure du cosmopolite advenue avec l'assomption de

l'hellénisme ne peut plus se définir que comme individu atomique, comme monade isolée et absoute de tout lien à un groupe qui, de toute manière, n'existe tout simplement plus : la bâtardise hellénistique dissout la *polis* pour faire surgir l'individu [129]. Ainsi s'explique, selon l'auteur d'un manuel destiné aux enseignants d'histoire, l'opposition antipodique entre la conception platonicienne de l'État, qui est sévèrement holistique, et la sensibilité individualiste des philosophies hellénistiques :

> « À la place de l'intérêt général, de l'inscription dans une communauté constituée par le sang, s'est imposée la domination effrénée de l'individu, du cosmopolite qui ne reconnaît d'autre lien que celui de sa raison. Le Grec n'a plus de patrie, son pays, c'est le monde [...]. » [130]

Cet avènement de l'individu, « détaché de l'État et de son peuple, érigé en centre du monde » [131], le fractionnement du peuple grec « en une infinité d'atomes, dont chacun n'existe que pour lui-même », est l'œuvre de philosophes racialement dégénérés, comme « le fondateur de la Stoa, Zénon, un sémite hellénisé » [132].

Outre le principe racial, érigé en facteur explicatif, ce sont les arguments du débat contre les Lumières et l'individualisme jusnaturaliste moderne qui sont opposés à l'hellénisme, caricature, biologiquement dégénérée et intellectuellement décadente, de l'hellénité nordique des origines. Le XIX^e^ siècle romantique allemand et ses épigones français, comme Barrès, opposent la cohérence naturelle, holiste d'une *Gemeinschaft*,

celle de la naissance, de la terre, des morts et du sang, à la fragilité culturelle de la *Gesellschaft*, artefact construit par la volonté contractante d'individus libres d'adhérer à un pacte social auquel ils sont supposés préexister : à la *Gemeinschaft* holiste du sang, de la détermination et de la nature s'oppose la *Gesellschaft* individualiste du choix, de la volonté et de la culture.

Un manuel de lycée nous explique que toute l'ambition de Platon était la résurrection d'un principe holiste racial, d'une société conçue comme corps biologiquement solidaire, c'est-à-dire comme *Gemeinschaft* :

> « Le véritable État n'est pas, aux yeux de Platon, composé d'individus [...]. Il est bien plutôt un organisme, une entité solidaire. Le citoyen n'est qu'un membre ou une part du tout et ne reçoit sa direction et sa définition que de la totalité. » [133]

Un autre manuel lui consacre deux pages de même acabit et le présente en Don Quichotte de l'Attique, héros du sublime et « vain combat contre la décadence raciale » [134] .

Stigmatisée comme une philosophie de l'individualisme et de la rétraction, une doctrine du bonheur privé et de l'ataraxie loin de l'affairement du monde, le stoïcisme est une pensée de la dissolution de la cité, de la désagrégation du groupe politique et racial. Les stoïciens sont des destructeurs d'État parce que leur doctrine procède d'un sang destructeur de culture, vandale et anarchique : dans la typologie ternaire des races proposée par Hitler dans *Mein Kampf*, ces orientaux et sémites appartiennent

à l'espèce des *Kulturzerstörer*, par opposition aux *Kulturbegründer* aryens [135].
Malgré cela, précisent tout de même Günther et Schemann, le stoïcisme a pu séduire de vieux Romains encore essentiellement nordiques, comme Sénèque et Marc Aurèle, parce que ces hommes ne ressentaient plus de lien avec un peuple romain racialement mélangé, et pouvaient donc souhaiter et concevoir se retirer dans le quant-à-soi d'un bonheur privé, où ils auraient tout loisir de méditer le *fatum* et d'atteindre l'ataraxie [136] : le déliement était ici un choix dicté par la médiocrité raciale du peuple romain.

Le philosophe à la triste figure : Socrate le Silène, métèque et décadent

Le ver asiatique des stoïciens était présent dans le fruit philosophique grec depuis Socrate. Celui que Platon, sans doute en raison d'une légère déficience raciale personnelle, une once de sang dinarique sans doute [137], a choisi comme maître, le séducteur et corrupteur de la jeunesse athénienne, est présenté à bien des égards comme une antithèse à Platon, par la race comme par l'ethos.
La répudiation de Socrate par les études platoniciennes sous le III^{e} Reich ne connaît guère d'exception. Seul Hans Bogner recommande la lecture en classe de grec de *L'Apologie de Socrate*, qui valorise la figure d'un maître dont Platon est le « disciple le plus fidèle » [138], voire l'« évangéliste » [139]. Bogner nous présente la figure aussi positive que minoritaire d'un

Socrate croisant le fer de la dialectique avec des sophistes étrangers corrupteurs de la cité, et vent debout contre la décadence d'Athènes.

Il est bien le seul. Dans son ouvrage consacré au racisme platonicien, Günther [140] réussit le tour de force de ne pas mentionner une seule et traîtresse fois le nom de Socrate en plus de 100 pages. Dans d'autres ouvrages, il ne se limite pas à une disqualification par défaut, mais instruit avec virulence, comme tant d'autres, le procès du sous-homme Socrate.

D'abord, et contrairement à Platon, Socrate est laid, d'une laideur qui jure affreusement avec le canon nordique : « Xénophon décrit Socrate comme étant petit, râblé, avec un cou trapu, et un ventre bedonnant et pendant », rappelle Günther [141]. La hideur du corps répond, en bonne sémiologie physiognomonique, à celle de l'esprit. Günther propose une interprétation originale du dialogue socratique et de la maïeutique, qui deviennent une « familiarité vulgaire et anti-nordique » : « Ce manque de retenue et de distinction [...] que trahit son comportement, puisqu'il assaille des inconnus de questions dans la rue et qu'il se mêle des conversations d'autrui » [142] est étranger à la pudeur et à la mesure nordiques. Devant un tel faisceau de symptômes accablants, le verdict, implacable, s'impose : Socrate est, à l'évidence, de « race ostique » [143], un élément inférieur, mélangé, allogène à la race grecque, qui apparaît et tend à s'imposer dans une période de décadence athénienne, où l'élément racial nordique est en recul [144]. D'autres, comme l'historien de l'art Paul Schultze-

Naumburg, voient en lui « un représentant parfait du type alpin » [145].

La nocivité de Socrate ne se limite pas à ses intrusions intempestives dans les conversations privées de ses contemporains. Pour Rosenberg, Socrate est l'annonciateur des stoïciens en tant qu'il fonde l'individualisme philosophique grec. En enseignant que la vertu peut faire l'objet d'un apprentissage, Socrate a sapé le fondement élitaire de l'inégalitarisme grec [146] : Socrate propose une conception nouvelle de l'humanité, « une nouvelle classification des hommes, non plus d'après la race ou le peuple, mais en individus. Socrate fut ainsi, après l'effondrement de la démocratie athénienne, le social-démocrate internationaliste du temps » [147].

Cet individualisme délétère a eu comme monstrueuse postérité l'humanisme individualiste occidental des siècles ultérieurs qui « comme Socrate, cherchait l'homme, non le Grec, le Germain, le Juif ou le Chinois », et que Hans Günther dénonce avec le souffle d'un Joseph de Maistre.

Cette conception unitaire de la communauté humaine, qui détruit la vision strictement hiérarchique et inégalitaire traditionnellement propre aux Grecs, est poursuivie par Antisthène [148], véritable disciple et continuateur de Socrate. Platon est donc ainsi disculpé par Alfred Rosenberg de toute accusation de socratisme :

> « C'est son élève Antisthène (fils d'une esclave d'Asie Mineure) qui a tiré les conséquences [de l'enseignement de Platon] et

> qui a prêché la mise à bas de toute barrière entre les races et les peuples, comme si c'était un progrès. » [149]

Comme les stoïciens, et bien avant eux, Socrate, contemporain de l'épuisement démographique d'une Athènes saignée par les guerres, fut à la fois symptôme et facteur de la décadence de l'esprit grec et de la dégénérescence raciale des Hellènes : « La meilleure illustration de ce chaos, de cet effondrement fatal à la race et à l'âme des Grecs fut bien Socrate. » [150]

Platon n'a ni promu ni diffusé l'enseignement de Socrate. Il a en fait présenté à ses élèves et lecteurs un Socrate platonicien, en mettant « les mots de son âme dans la bouche de Socrate » [151], personnage des dialogues devenu ainsi un simple porte-parole du message de Platon. Contrairement à ce que l'on peut croire, Platon ne fut donc pas un disciple de l'homme au démon. Ce beau spécimen nordique ne fut pas la dupe d'un *Untermensch* ostique, mais, bien au rebours, le défenseur désespéré de sa race, « un homme » célébré par Rosenberg pour avoir « en dernière analyse, voulu sauver la race de son peuple par une constitution brutale, dictatoriale jusque dans ses détails : rien de cela ne fut socratique ; ce fut le dernier grand épanouissement d'une hellénité à l'esprit supérieur » [152].

On voit donc que les figures de Socrate et des stoïciens sont confondues dans une dénonciation et répudiation : Socrate et la Stoa ont sapé et miné l'édifice inégalitaire, hiérarchique et holistique de la communauté grecque traditionnelle par leur promotion coupable de l'individualisme. À partir du moment où Socrate puis les stoïciens proclament que l'individu est

source de toute valeur, les notions de peuple et de race perdent nécessairement la leur.
La vigilance, selon Fritz Schachermeyr, s'impose ainsi au savant humaniste, au classiciste et à l'antiquisant, s'ils veulent, comme le souhaite tant l'auteur, conserver tout leur rôle et toute leur place dans le nouvel État national-socialiste. Ces spécialistes de l'Antiquité doivent transmettre un matériau racialement valide et spirituellement pertinent :

> « On a jusqu'ici accepté tout ce qui venait de l'Antiquité comme une sorte de révélation sublime [...]. C'est ainsi que l'humaniste, qui était d'un côté le conservateur de l'esprit nordique le plus noble est devenu le médiateur de tout ce patrimoine spirituel anti-nordique. » [153]

Seul un humanisme aveugle, une adoration béate de l'antique qui ne fait pas le départ du bon grain nordique et de l'ivraie asiatico-sémitique, a pu conserver à la culture ce « poison destructeur » [154] qui a « dissout les peuples nordiques de l'Antiquité » [155] et qui demeure encore actif dans le monde contemporain. Toute Antiquité n'est pas bonne à prendre, et un humanisme qui se respecte présuppose donc un tri attentif dans les humanités.
Le projet platonicien de rénovation de l'État athénien et de la civilisation attique était adossé au modèle de Sparte, dont Platon était un admirateur fervent : l'engouement pour ce « philospartiate dorisant » [156] est, sous le III^{e} Reich, indissociable de l'intérêt renouvelé pour l'histoire

lacédémonienne et pour le modèle d'organisation offert par la cité de Laconie.
Comme Platon, Sparte connaît chez les hellénistes et les pédagogues un regain de faveur depuis 1933. Helmut Berve, spécialiste d'histoire grecque et auteur d'une monographie sur Sparte publiée pour la première fois en 1920, souligne dans l'avant-propos de son édition de 1937 toute l'attention dont Sparte fait désormais l'objet :

> « Peu de réalités du monde antique rencontrent aujourd'hui un intérêt aussi général et aussi vif que l'État spartiate. Éducation des jeunes, esprit communautaire, mode de vie militaire, mise au pas et probation héroïque de l'individu, ces devoirs et ces vertus, donc, que nous avons redécouverts, nous apparaissent dessinés dans une clarté totale et réalisés avec une absence de compromis qui nous engagent à nous plonger dans cette communauté unique. » [157]

Le mythe spartiate, de l'Antiquité au IIIe Reich

Les Lacédémoniens ont cultivé la discrétion, voire le secret. Le laconisme est devenu proverbial dès l'Antiquité : non contents de peu parler, ils ont peu écrit et peu construit, ne laissant rien à la postérité qui attestât de leur puissance politique et militaire dans le monde grec des Ve et IVe siècles avant notre ère. Thucydide l'Athénien lui-même s'émeut de cette distance entre la parcimonie du témoignage symbolique et la puissance

effective [158] : Athènes érige le Parthénon et crée la tragédie, Sparte, elle, ne construit rien, et se contente d'exercer ses troupes au rythme du fifre et de la poésie martiale, un brin fruste, de Tyrtée, alors qu'elle domine l'œkoumène hellénique.

Le silence spartiate a tôt créé un appel d'air pour le mythe. En l'absence de discours des Lacédémoniens sur eux-mêmes, leur représentation a été construite par leurs alliés et ennemis contemporains. Admirateurs et détracteurs ont forgé le mythe de Sparte, légende noire ou dorée, excessive dans l'admiration comme dans l'exécration, et largement fantasmatique, faute de sources léguées par les intéressés eux-mêmes. Ce mirage spartiate, entre idéalisation et caricature, est dû à l'intérêt que suscitait la taiseuse et puissante cité chez les historiens, philosophes, géographes et doxographes de l'Antiquité, qui ont fait de Sparte un archétype servant à la fois d'étalon de jauge et d'argument polémique dans les débats politiques, dans l'Athènes du IVe siècle par exemple. À ce titre, le mirage spartiate est devenu un objet d'étude pour les historiens, qui se sont intéressés à la naissance du mythe [159] et à sa postérité, tant il était devenu performatif, un acteur de l'histoire à part entière.

Elizabeth Rawson, qui s'est faite l'historienne de *La tradition spartiate dans la pensée européenne* [160] mentionne le national-socialisme dès la première page de son ouvrage, le considérant comme un apogée de la fascination pour Sparte en Europe [161]. L'intérêt allemand pour Sparte ne date pas de 1933, même s'il ne fut pas d'emblée évident. Dans le chapitre qu'elle lui consacre [162], Rawson montre que Winckelmann a inauguré

une tradition philo-athénienne qui considérait Sparte et la Laconie comme le cousin pauvre et piteux d'une Attique culturellement brillante. Dans son sillage, les grands noms du philhellénisme allemand du premier XIXe siècle ont exalté la culture et la liberté athéniennes : la démocratie attique est célébrée par Hegel comme une étape supplémentaire de la marche du *Weltgeist* vers la liberté, Sparte constituant de ce point de vue un angle mort de la grande épopée de l'Esprit du monde. Pour la *Weimarer Klassik* et l'idéalisme allemand, Sparte est donc plutôt un repoussoir, un État tyrannique et militariste que Humboldt, en individualiste libéral, critique pour son omniprésence dans l'éducation de jeunes gens arrachés à leurs familles et dépouillés de leurs personnalités par un drill communautaire intensif.

Le second XIXe siècle et l'édification du Reich par Bismarck suscitent quelques timides comparaisons entre la Prusse du chancelier et Sparte, puissance continentale qui, par la force des armes et la constitution de la Ligue du Péloponnèse, parvint à unifier le monde grec au IVe siècle après avoir défait Athènes. Las, Sparte fut vaincue par Philippe, et seuls les Macédoniens purent rassembler les cités grecques dans une ligue qui leur était tout dévouée. Dès le XVIIIe siècle, les comparaisons entre Frédéric II et Philippe de Macédoine étaient courantes, et c'est dans cette tradition que s'inscrit Johann Gustav Droysen quand il publie en 1877 une biographie d'Alexandre où plane l'ombre immense de Bismarck. Sparte reste donc la malaimée du philhellénisme allemand : Burckhardt et Nietzsche

entretiennent la *damnatio memoriae* en faisant de Sparte un État arriéré rétif à toute culture raffinée et hostile à la liberté.
Sparte ne devra son salut symbolique qu'au racisme aryaniste. Le mythe indogermanique avait déjà produit une appréciation positive de Sparte par l'historien Carl Ottfried Müller qui consacre, en 1824, une longue monographie au peuple dorien [163], dont il ressort que les Spartiates, qu'il qualifie de *Preussen der Antike* sont, par leur pureté raciale et leur valeur militaire, un parangon de nordicité. La thèse de Müller est reprise par le père de l'anthropologie raciste allemande du début du XX^{e} siècle, Ludwig Woltmann qui, dans son *Anthropologie politique* (1903) [164], fait de Sparte l'archétype de l'État indogermanique, caractérisé par un eugénisme et un militarisme exemplaires, tendu vers un expansionnisme conquérant.
L'intérêt de Sparte est double aux yeux des nazis : Sparte est pour eux l'archétype de l'État nordique élitaire, raciste et eugéniste, pré-totalitaire dans sa conception et sa pratique de l'éducation, mais également la plus belle illustration des vertus d'obéissance et d'abnégation militaires. Cet aspect du mythe spartiate sera mobilisé, nous le verrons plus loin, au moment de Stalingrad [165].
L'historien Karl Christ, spécialiste de l'historiographie de l'Antiquité, note qu'« il n'est guère d'autre sujet d'histoire ancienne qui ait été autant malmené politiquement et idéologiquement que Sparte dans l'Allemagne nazie » [166]. En conséquence, le thème est « devenu tabou » [167] dans l'Allemagne d'après guerre, et il fallut attendre 1983 pour que

l'historiographie allemande puisse à nouveau se pencher sur la Laconie et que soit publiée la première étude scientifique sérieuse sur le sujet depuis 1933.

Le « spartianisme », entre totalitarisme et refondation de l'Occident

Dans un article consacré à l'intérêt de l'histoire ancienne pour l'édification du nouveau régime, l'historien de la Grèce Helmut Berve défend la valeur de Sparte, dont il est par ailleurs spécialiste, et de l'exemple spartiate. Il prévient que les amateurs éthérés de belles lettres et de grande culture méconnaîtront la grandeur et l'intérêt de Sparte s'ils n'y voient qu'un désert de vers et de lyres. Mais ceux-là mêmes qui y voient une cité « pauvre et fruste » ne doivent pas oublier que l'héritage le plus riche de cette cité réside dans « la création d'un mode de vie communautaire parfait » [168], à tel point que le « plus grand penseur des Grecs » [169], entendons Platon, « y voyait plus que partout ailleurs un modèle de vie digne » [170], sinon heureuse. Opposant l'individualisme ionien au communautarisme dorien, il fait de Sparte une préceptrice en matière d'édification de la communauté citoyenne et raciale.

De fait, le III^{e} Reich est perçu de l'extérieur comme une seconde Sparte. Au XVIII^{e} siècle déjà, Voltaire estimait que la Prusse était Sparte le matin et Athènes l'après-midi : à Potsdam, cité-caserne et lieu d'édification de Sans-Souci, la matinée était dévolue aux exercices de la troupe, tandis que le reste du jour était voué aux muses et à la philosophie.

Plus que son militarisme, c'est son caractère apparemment totalitaire qui semble faire de Sparte la préfiguration du III^{e} Reich. Viktor Ehrenberg, historien social-démocrate exilé dès 1933, prononce depuis Prague, en 1934, une conférence radiodiffusée où il rappelle que Sparte fut le premier État qui s'introduisit dans tous les aspects de la vie de l'individu, comme, plus tard, la dictature nazie :

> « C'est pour cette raison que les représentants modernes du totalitarisme ont revendiqué Sparte comme le modèle ou comme l'idéal de leurs propres menées. » [171]

Dressés à la vie en commun et à l'abnégation pour le salut de la communauté et de l'État, les Spartiates sont, aux yeux d'Ehrenberg, qui reprend là un concept nazi, « le type le plus conséquent du soldat politique » [172] . Après avoir stigmatisé la coercition étouffante et le militarisme effréné propres à Lacédémone, Ehrenberg conclut en prévenant :

> « Sparte ne nous a pas légué un modèle que nous devrions imiter ; elle nous signale plutôt les dangers que nous devons éviter. » [173]

Un observateur plus lointain, et ayant moins eu à souffrir des nazis, le germaniste français Henri Lichtenberger, consacre un chapitre entier de la réédition de son *Allemagne nouvelle* (1937) à ce qu'il appelle le « spartanisme » nazi. Le professeur de la Sorbonne interprète cette rigueur spartiate comme l'aboutissement vigoureux et conséquent d'une *Kulturkritik*

lasse du matérialisme égoïste et individualiste d'une civilisation occidentale dont on sait depuis quelque temps qu'elle est mortelle. Contre l'« économisme », c'est-à-dire cette « mentalité avant tout orientée vers l'acquisition de richesses et du confort, par la diffusion des types du citadin détaché de la terre et de la nature, du bourgeois hanté par le souci du lendemain, imbu de ses préjugés de caste, figé dans un égoïsme à courte vue, de l'intellectuel dédaigneux du travail manuel et plein d'illusions sur le pouvoir de la raison, de l'esthète épris d'un rêve stérile de beauté et de culture »[174], Hitler et les nazis, note Lichtenberger, souhaitent refonder la communauté allemande dans le sens d'une vigoureuse restauration des mœurs civiques et de l'abnégation. Hitler a voulu « rompre violemment avec des errements qui risquaient d'amener une crise de la culture occidentale, et préconisé l'organisation d'une société nouvelle fondée sur une étroite solidarité nationale, sur les rudes vertus du paysan, de l'artisan et du soldat, sur la pratique de la stricte discipline et le sacrifice volontaire consenti par l'individu à la communauté, en un mot sur ces qualités civiques, robustes et mâles qui ont fait, dans l'Antiquité grecque, la gloire de Sparte »[175].

Cette rénovation de la civilisation occidentale qu'ambitionnent les nazis exige un « dressage spartiate des générations nouvelles »[176]. Ce terme de dressage *(Züchtung)*, dont la rudesse animale est peu amène, est pourtant revendiqué et pleinement assumé par un compagnon de route du national-socialisme, qui s'en détournera en 1936, le poète expressionniste Gottfried Benn. Benn voit dans Sparte la grande

force organisatrice de la Grèce, le principe apollinien qui donne forme et ordre à la passion créatrice de ce peuple. Dans un chapitre intitulé « Le monde dorique » de son ouvrage *Art et pouvoir* (1934), Benn estime qu'« entre l'ivresse et l'art, Sparte doit entrer en scène, Apollon, la grande force qui dresse et éduque » [177]. Benn s'enthousiasme de cette cité-État grecque, « venue du nord » [178], qui faisait du holisme et de l'impérialisme ses deux piliers : « Il n'y avait qu'une morale interne : l'État, et qu'une morale externe : la victoire » [179], permise par un « racisme radical, un racisme d'État » [180]. Cette morale était tout entière dirigée vers la production et le dressage de « corps beaux » [181] : « Leur rêve, c'est le dressage et la jeunesse éternelle, l'imitation des dieux, par une volonté de fer, un racisme aristocratique fort, le souci de la race au-delà de soi. » [182] Il faut se souvenir ici que Benn est médecin : il voit, un temps, dans le national-socialisme l'opportunité historique d'une régénération physique de l'Allemagne accompagnée d'une renaissance culturelle du pays. Il semble conjuguer le regard clinicien d'un Céline avec l'espérance ontologique d'un Heidegger quand, prônant la redécouverte de la culture dorique, il espère que, suivant son exemple, la nouvelle Allemagne va retremper ses hommes dans un vivifiant bain de virilité et de volontarisme, qui rompe avec les errements et les pamoisons d'une contemporanéité féminine, nerveuse et décadente.

L'éducation spartiate : l'*agogê* de l'homme nouveau

Que l'exemple spartiate possède une valeur éducative particulière est révélé par le projet confié à Otto Wilhelm von Vacano. Cet archéologue, qui consacre sa thèse à Olympie puis son habilitation à Sparte [183], est chargé de rédiger un manuel d'histoire lacédémonienne à l'usage des *Adolf-Hitler-Schulen*. Publié, pour sa première édition, en 1940, le manuel de Vacano est composé d'un recueil de textes tirés de sources antiques et d'un récit bref, passablement anodin, de l'histoire de la cité dorienne. Le ton de Vacano est modéré, voire neutre en comparaison de toute la littérature historiographique que l'on peut lire par ailleurs à l'époque et de nombreux autres manuels. Certes, Vacano reprend docilement la vulgate du temps sur les origines de Sparte, dont la création est attribuée à « une migration de paysans venus du nord » [184], chassés de leur foyer originel par « un excédent démographique » [185]. Esquissant un parallèle avec la colonisation germanique médiévale à l'est, il précise que « nous devons nous représenter ces migrations semblables aux expéditions colonisatrices paysannes du Moyen Âge vers l'est » [186]. Certes, il rappelle la sainte horreur spartiate pour toute forme de démocratie, régime individualiste et égalitaire destructeur du *kosmos* hiérarchique et holiste de leurs pères [187], source de leur inconciliable opposition à Athènes. Vacano donne également dans la rhétorique du temps en désignant par synecdoque le peuple *(Volk)* par le mot sang *(Blut)* et en attribuant la ruine

finale de Sparte à une hémorragie *(Ausbluten)* [188] de ce bon sang nordique versé à flots trop généreux sur les champs de bataille de la Grèce et de l'Asie : « Les forces de ce sang [nordique] ont été consumées dans l'engagement » [189] militaire.

Il demeure que seul le titre sacrifie à l'explicite en faisant de l'histoire de Sparte *Le combat pour la vie d'une élite nordique*, un titre dont le programme est moins réalisé par le texte de Vacano lui-même que par l'exorde dont il est précédé, rédigé par Kurt Petter, *Kommandeur* des *Adolf-Hitler-Schulen*, qui souligne avec vigueur le caractère édifiant de l'exemple spartiate pour les nouvelles générations de la race nordique :

> « Camarades !
> « C'est en lisant ce livre que je me suis à nouveau rendu compte combien nous pouvons apprendre de Sparte pour notre œuvre de nationaux-socialistes. Bien des conclusions et des principes qui guidèrent les Spartiates dans la construction de leur État et dans l'éducation de leur élite valent aussi pour nous. Cependant, nous ne devons pas répéter les fautes qui menèrent à leur ruine. Nous voulons aider le Führer à construire un Grand Reich : Sparte doit nous servir d'exemple et d'avertissement ! » [190]

La vision que les manuels de l'enseignement secondaire proposent de Sparte est tout aussi explicite que la préface de Petter.

Le manuel de Walther Gehl consacre ainsi trois pages à « La protection de la race dans l'État socialiste et guerrier des

Spartiates doriens »[191]. L'auteur commence par rappeler l'origine des Spartiates, issus d'une « nouvelle vague de paysans-guerriers *(Bauernkrieger)* nordiques »[192] qui soumettent et réduisent en servage une population préexistante, des autochtones avec lesquels « les nordiques achéens », issus d'une première vague migratoire, plus ancienne, « s'étaient mélangés »[193]. Les Lacédémoniens ont dû édifier un État capable de préserver la force et la pureté de cette mince couche de conquérants nordiques, bien inférieurs en nombre aux populations indigènes occupant le territoire de Laconie : « Dans l'État spartiate, la hiérarchie sociale était en même temps une hiérarchie raciale », les fonctions et les charges étant distribuées selon le degré de pureté raciale. Le principe raciste est affecté d'une force coercitive quasi totalitaire : « Toute la vie des Spartiates était dominée par l'idée d'un État raciste », note l'auteur, qui précise que l'éducation physique était obligatoire, le célibat interdit et les mariages stériles dissous. Cet eugénisme ombrageux n'était cependant pas une fin en soi, car c'est bien « l'aptitude à la guerre [qui] était le but de l'éducation communautaire d'État », une éducation rude et fruste où « le seul art que l'on cultivait était la musique [...] dont on avait besoin pour la marche et le combat ». Eugénisme et militarisme convergent dans une entreprise de défense d'une élite nordique fière de sa race et soucieuse de préserver sa naturelle domination sur une population serve abondante. État prétotalitaire, Sparte soumet sa population à une vie de caserne, pour le bien de la communauté :

> « Les jeunes garçons étaient soumis à partir de l'âge de sept ans à une vie de camp permanente et dressés à l'exercice physique, au combat des armes, à l'endurcissement, à l'obéissance et à la maîtrise de soi. »

Tous les *topoï*, décidément, sont convoqués pour dresser l'édifiant tableau d'une Sparte où le renoncement à soi et le sacrifice à la communauté sont érigés en pierre angulaire d'une cité-caserne. Le langage s'en ressent, car, de même que la musique y bat le rythme de la marche pour l'infanterie, « les réponses, dans le pays de Laconie, devaient être courtes, claquantes et pertinentes – c'est-à-dire laconiques » [194], précisément.

Quand Hitler, dans le chapitre de *Mein Kampf* consacré à l'éducation écrit qu'« il faut que chaque enfant fasse passer avant son intérêt particulier l'intérêt général, qu'il sacrifie ses préférences personnelles à l'avenir de la race et au bien de l'État. Ce qu'on exige de lui, ce sont les vertus du soldat, caractère, obéissance, oubli de soi », Sparte n'est certes pas nommée, mais c'est bien l'*agogê* lacédémonienne qui est décrite, sous la plume d'un homme qui, nous le savons, a des lectures en histoire ancienne, qui connaît et apprécie Sparte, modèle de communauté nordique.

L'*agogê* spartiate est célébrée par Helmut Berve, qui y voit la seule voie propre à éduquer une race des seigneurs appelée à exercer un contrôle total sur soi avant de dominer de vastes espaces et des populations nombreuses :

> « La contrainte exercée sur les pulsions et leur intégration dans une communauté qui ne leur attribuait qu'une seule direction a créé à Sparte, comme elle le ferait partout ailleurs, un modèle d'homme-seigneur » [195], à la fois « habitué à obéir et appelé à commander » [196].

Quant à Bernard Rust, ministre de l'Éducation du Reich, il donne lui aussi joyeusement dans le mythe spartiate en 1933 :

> « Je ne laisserai personne dans le doute : nous devons éduquer une jeunesse spartiate, et ceux qui ne sont pas prêts à entrer dans cette communauté spartiate devront renoncer à jamais devenir citoyens de notre État. » [197]

Le ministre se félicite en effet que la jeunesse allemande ait « une relation nouvelle et vivante à la réalité de la polis grecque [depuis] qu'elle s'est libérée de l'aliénation d'une culture qui n'était pas la sienne [et que] s'est ouvert son regard pour les profonds points communs qui l'unissent [...] à la jeunesse héroïque de Sparte » [198], du point de vue éthique, mais avant tout racial.
Dans son discours inaugural pour l'exposition « L'éducation physique médiévale en mots et en images » Rust rappelle « que la Grèce n'est pas présente chez nous depuis l'humanisme, mais que, bien au contraire le monde de Sparte est bel et bien allemand » [199].

Holisme, socialisme, eugénisme

Comme Sparte aux temps jadis, l'Allemagne nazie offre l'exemple d'une communauté égalitaire, unie dans un projet commun, sans distinction de classe, une *Volksgemeinschaft* rendue viable par le patriotisme, le civisme et le racisme. Dans la propagande économique et sociale du régime, le terme spartiate revêt une connotation méliorative. Un livre à la gloire des travailleurs du DAF qui, jour après jour, construisent les autoroutes du Reich, décrit avec attendrissement et fierté la « petite mansarde spartiate » [200] du chef de chantier, Führer de ses ouvriers, mais humble parmi les humbles. La description, en des termes idylliques, d'un irénisme social lénifiant, de la vie en commun du *Bauarbeiterlager*, exalte la camaraderie bon enfant, le socialisme par le travail, l'effort, et la joie d'une communauté nationale dont le spectre conjuré de la lutte des classes s'est éloigné.

Le souvenir de la communauté des *homoioi*, des égaux spartiates est invoqué et réactivé par Goebbels dans son discours prononcé le 18 février 1943, deux semaines après la capitulation allemande de Stalingrad. Le nazisme rouge-brun du Gauleiter Goebbels, qui a disputé Berlin au KPD au début des années 1930 grâce à un message ouvriériste et égalitaire propre à l'aile gauche du NSDAP dont il est issu, trouve à se réemployer dans une proclamation de la guerre totale qui fait flèche de tout bois démagogique : les promenades équestres au grand galop dans les bois de Berlin, les gants crème ne sont plus de saison. La guerre totale exige l'effort solidaire de la communauté des égaux, camarades de race, unis dans la résistance au danger :

> « Le peuple allemand veut mener une vie spartiate, et que tout le monde vive en spartiate, les puissants comme les faibles, les riches comme les pauvres. » [201]

Que Sparte soit une communauté nordique est répété à l'envi dans un discours historiographique ou propagandiste qui ne manque jamais de rappeler la communauté de substance raciale entre les Spartiates et les Allemands. Pour Helmut Berve, « l'histoire de Sparte possède une valeur éternelle pour tous les peuples appartenant à la même famille que les Grecs, cette famille à laquelle nous savons appartenir plus que jamais » [202] .

Berve justifie l'élimination à la naissance des enfants difformes ou non viables par la cité. Les Spartiates ont tout simplement fait d'un « processus de sélection à l'œuvre dans la nature » [203] une coutume sociale. Fidèles à la loi naturelle, ils ont veillé à ce que l'ordre de la culture et de l'histoire, celui de la cité, ne vienne contrarier l'œuvre de la nature par aucun dispositif contre-sélectif.

Fritz Lenz, dans sa somme sur l'eugénisme, cite également les Spartiates en modèle :

> « Il est bien connu de tous que, chez les anciens Spartiates, l'exclusion des enfants faibles était courante. Selon Plutarque, le législateur Lycurgue avait ce faisant des intentions sélectives précises. » [204]

Cette coutume spartiate s'inscrit dans un contexte racio-culturel plus large, celui d'un us propre à la race indogermanique :

> « On a largement pratiqué, dans l'Antiquité classique, l'élimination des enfants, et cette pratique était libre. Cette coutume semble avoir été un caractère de la race indogermique » [205] ,

en Grèce, comme à Rome, où « même le doux Sénèque » [206] est censé s'être fait l'avocat résolu d'une euthanasie des enfants faibles ou difformes : « Nous noyons le faible et le difforme. Ce n'est pas du fanatisme, mais de la raison que de séparer le viable du non-viable. » [207] La loi de la nature est dure, mais c'est la loi : toute action contre-sélective, toute *Gegenauslese* [208] par des mesures de soutien et d'accompagnement des éléments raciaux malades, artificiellement maintenus en vie par une société compatissante est « plus grave » [209] que ces us censément barbares.

Hans Günther, quant à lui, loue Platon, « protecteur de la vie » selon le titre de sa monographie, d'avoir pris conscience des « lois de l'hérédité et de la sélection » [210] et de « formuler cette vérité en apparence paradoxale : il y a plus de philosophie à Sparte qu'à Athènes » [211], la teneur en philosophie d'une cité étant mesurée à la faculté d'agir dans le respect des lois de la biologie. La philosophie, c'est le bon sens, et celui-ci impose de ne pas obvier à la nature et de s'en faire les supplétifs scrupuleux.

L'héritage immortel de Sparte est, aux yeux de Ludwig Schemann, cette phrase de Léonidas, tirée non de sa fameuse exorde des Thermopyles, mais de ses adieux à son épouse, « ce testament si laconique », empreint d'une abnégation élevée, qu'il fait « à sa femme : épouse un homme noble et enfante des

hommes nobles, phrase qui formule un canon de l'eugénisme aristocratique et héroïque » [212] de Sparte.

Hitler lui-même se saisit du thème. Dans son *Zweites Buch* demeuré inédit (1928), Hitler fait de Sparte le modèle du III^{e} Reich à venir. Sparte, « premier État raciste » de l'histoire, est l'archétype de l'État nordique. Une élite indogermanique racialement supérieure, mais numériquement faible, a su asseoir son incontestable domination sur une multitude d'hilotes et de périèques grâce à une politique active d'eugénisme raciste sélectif, qui éliminait sans pitié les éléments faibles ou difformes :

> « Les Spartiaques [*sic*] furent autrefois capables de prendre cette si sage mesure devant laquelle recula notre machin bourgeois-patriotique contemporain, au sentimentalisme égaré. La domination des 6 000 Spartiates sur les 350 000 hilotes n'était pensable qu'en raison de la valeur raciale supérieure des Spartiates. Mais celle-ci a été le résultat d'une préservation planifiée de la race, en sorte que nous devons voir dans l'État spartiate le premier État raciste. L'élimination d'enfants malades, faibles, mal formés, entendons par là leur extermination, était plus digne et, en réalité, mille fois plus humaine que la pathétique bêtise d'aujourd'hui, qui consiste à conserver à tout prix les sujets les plus malades alors que l'on prive de vie des centaines de milliers d'enfants sains par une politique antinataliste ou par des moyens abortifs, ce qui aboutit à élever une postérité de dégénérés accablés de maladies. » [213]

Hitler fait ici référence à la sélection des enfants viables exercée à la naissance par la cité, qui décidait de les conserver ou qui ordonnait leur exposition dans un ravin du Taygète. Le sort des enfants jugés difformes ou non viables était dicté par les impératifs militaires de la cité, qui réclamait des citoyens vigoureux et aptes au service. Ces méditations historiques consacrées par Hitler à Sparte annoncent dans des termes étonnamment prémonitoires l'exécution du programme T4, par laquelle l'eugénisme nazi, de prophylactique et stérilisateur qu'il s'était borné à être, est devenu éradicateur et meurtrier : dès les années 1920, la référence à Sparte, cité nordique par excellence, crée donc les possibilités mentales d'un imaginaire meurtrier et d'une politique eugéniste de destruction des êtres inférieurs.

Cet impitoyable sélectionnisme fait ainsi de Sparte, aux yeux d'Hitler, un modèle achevé d'État eugéniste, l'« État le plus clairement raciste de l'histoire » [214], dont le III^{e} Reich peut se réclamer. Si le *Zweites Buch* ne fut jamais publié, l'exemple de Sparte est invoqué par le Führer, et sans ambages, dans ses discours publics :

> « L'histoire mondiale nous propose l'exemple d'un État qui opérait une sélection de sa progéniture. Cet État, c'est Sparte [...]. Les Spartiates ont purement et simplement détruit tout ce qui vivait sans être parfaitement sain. C'était, il faut le reconnaître, une pratique cruelle. Mais par cette sélection, on épargnait aux générations suivantes bien des maladies, et les

> Spartiates qui avaient passé la sélection jouissaient d'une existence bien plus aisée. » [215]

Cette promotion publique de l'eugénisme spartiate recourt là encore aux arguments traditionnels de la biologie éradicatrice d'État : le sacrifice d'une minorité tarée assure la santé du plus grand nombre, opération par laquelle il ne s'agit que de se faire les supplétifs zélés et les auxiliaires obéissants de la nature.
L'histoire de la race nordique enseigne donc en somme, à travers l'exemple spartiate, comment créer une élite aristocratique forte et capable, *in fine*, de se soumettre des populations bien plus nombreuses. Ce n'est qu'au prix d'un eugénisme sélectionniste actif, ce n'est que par la destruction d'éléments faibles et tarés, que le noyau racial subsistant pourra ensuite consacrer ses forces à la domination d'autres peuples, sans être obéré par une encombrante charge de malades.
Les SS, dont l'idéologie vigoureusement élitiste et sélective les persuade d'être l'élite raciale, l'aristocratie nordique, du peuple allemand, se sont approprié la référence à Sparte. C'est avant tout au sein même du peuple allemand que les nouveaux Spartiates, les *homoioi* noirs, de la SS constituent une élite appelée à dominer une masse racialement plus douteuse, mâtinée de dinariques et d'alpins, comme le confie un officier supérieur à Eugen Kogon, en 1937 :

> « Ce que nous, les créateurs de la postérité du Führer, voulons, c'est un État moderne qui suive le modèle de la cité-État grecque. Les grandes réalisations culturelles de

> l'Antiquité, nous les devons à ces démocraties gouvernées par des aristocrates et soutenues par une large base économique composée d'hilotes. 5 à 10% de la population, sa plus fine élite, doit régner, le reste doit travailler et obéir. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons réaliser ces grandes choses que nous devons exiger de nous-mêmes et du peuple allemand. » [216]

Le sélectionnisme actif et l'eugénisme sans complaisance exercé contre son propre peuple est donc bien référé à cette fin ultime qui est la conquête et la domination, par une élite raciale minoritaire, de vastes espaces et de peuples bien supérieurs en nombre.

Hitler s'émerveille en privé de la manière dont une aristocratie raciale nordique si réduite, si ténue, a pu et su imposer sa domination au monde grec, coloniser une partie de la Méditerranée. Que « 6 000 familles spartiates » aient pu dominer « non seulement 340 000 hilotes, mais aussi l'Asie Mineure et la Sicile » pendant « quelques centaines d'années » prouve assez « la grandeur de leur sang » [217]. Les propos de l'officier SS cité par Kogon et ceux d'Hitler montrent combien Sparte offrait aux nazis un modèle de domination qui leur semblait transposable à une Europe et à des territoires de l'Est soumis à leur joug [218].

L'exemple spartiate est également prisé par Richard Walther Darré. Tout à son propos qui vise à démontrer que les Indogermains, dont on n'a retenu que les migrations et les prouesses guerrières, sont avant tout des paysans sédentaires, Darré renverse la perspective traditionnelle sur l'histoire de

Sparte, indûment entrée dans l'histoire pour ses seules vertus militaires, qui furent, selon lui, périphériques à sa véritable nature paysanne. Le penseur agrarien relativise le caractère guerrier de Sparte, dont il annexe l'exemple à la défense et illustration de son utopie *Blut und Boden*. Si Sparte est un *mahnendes Beispiel*, un avertissement, par sa ruine, c'est moins parce que les Spartiates ont trop aimé la guerre et ont été trop dispendieux de leur sang que parce qu'ils ont peu à peu renoncé à leur essence paysanne.

Pour Darré, Sparte n'est pas seulement cet « État guerrier par excellence » [219] que les contemporains et la postérité ont cru bon d'y voir. Sparte fut un État militaire malgré lui, qui dut s'armer, s'entraîner et s'astreindre à une discipline de fer pour protéger une élite nordique racialement supérieure mais numériquement inférieure, cernée par des éléments raciaux de faible valeur qualitative, mais à la masse surabondante, les fameux hilotes et périèques. L'essence de Sparte n'est donc pas militaire, elle est avant tout paysanne : les Spartiates sont un peuple indogermanique, donc un peuple de paysans. Comme toute la Grèce, la Laconie a été colonisée par une « grande migration paysanne nordique » [220] en quête de terres à cultiver. Cernée par des peuples racialement allogènes et donc hostiles, Sparte n'a trouvé son salut que dans un « État militaire à la discipline incroyablement sévère » [221], qui n'était ni une fin en soi, ni l'expression d'un esprit nordique militariste par essence, mais la simple « organisation de défense d'un État paysan ouvert, c'est-à-dire une organisation de défense

militaire comme la Prusse en a développé une dans l'histoire allemande » [222] récente.
Sa perspective conduit Darré à proposer une lecture de la ruine des Lacédémoniens qui conteste l'interprétation traditionnelle. L'auteur consacre ainsi 15 pages à montrer que l'État spartiate n'a pas été ruiné par l'hémorragie de sang nordique provoquée par ses guerres à répétition : une telle interprétation repose sur « une erreur de calcul fondamentale » [223], une ineptie qui ignore qu'un homme tombé à la guerre peut être remplacé par l'enfantement d'une relève suffisante et assurée par la remarquable fertilité de la race indogermanique. Contrairement à ce que l'on croit un peu vite, Sparte « n'a pas été dénordifiée par la guerre, mais par des questions économiques liées à la propriété du sol ». L'oliganthropie spartiate pèse peu selon lui face au partage des lots *(kleroï)* entre héritiers, qui ont parcellarisé une terre devenue de ce fait moins rentable et donc peu à peu abandonnée aux hilotes et périèques. Darré fait ainsi d'une pierre deux coups : la guerre n'est pas néfaste en soi, il serait « inepte » de le défendre car aucune guerre n'a jamais eu raison d'un peuple nordique. C'est donc la question du rapport à la terre et de l'ancrage paysan des peuples indogermaniques qui est « la question centrale du destin de la race nordique » [224] : « Les guerres n'ont pas dénordifié Sparte » [225], mais, bien plutôt, l'éloignement de ce « fondement paysan sain » [226] qui était le sien à l'origine.

Conclusion

Comment donner ses lettres de noblesse à un régime qui pâtit de son anti-intellectualisme proclamé ? les deux chapitre précédents montraient comment l'exaltation du corps et de l'homme total étaient issus d'une tradition grecque, que le national-socialisme se bornait à ressusciter. Dans les développements que nous concluons ici, nous avons montré comment, de Rosenberg, Darré et Günther aux historiens de l'Antiquité, en passant par les spécialistes de philosophie grecque, toute l'histoire de la pensée hellénique est relue à travers le prisme raciste : il est des penseurs nordiques, exclusivistes, hiérarchiques, racistes, eugénistes, et des penseurs du métissage et du mélange, dont les idées de mixtion et d'égalité des individus sont issues de la bigarrure de leur propre sang, de cet écrêtage des qualités et de l'éminence que produit malheureusement l'infection du sang supérieur par des humeurs inférieures. Pire, il s'est introduit dans la pensée grecque, comme un bacille ou un microbe, des éléments racialement allogènes qui ont prôné l'égalité des hommes fondée sur leur égale possession de la raison, contre l'évidence abasourdissante de l'inégalité. Cette opposition est visible déjà dans la confrontation de Socrate et de Platon : l'ostique Socrate, dont la laideur et la difformité sont rappelées à l'envi, ratiocine l'égalité alors que le nordique, fidèle en cela à l'excellence de sa race, vise à en protéger l'éminence par une politique fondatrice d'une cité inégalitaire. D'autres éléments intellectuels et raciaux allogènes s'introduisent dans la cité de la pensée grecque, avec cette cohorte d'orientaux et de sémites que représentent les stoïciens, lourds du danger que constitue leur

promotion d'une cité universelle, d'un immense colloque des raisons égales en dignité et en droit, d'une *cosmopolis* de l'indifférenciation et du mélange.

De cela, il ne saurait évidemment être question sous le III^{e} Reich : la nature a ses incoercibles rigueurs, et l'inégalité est un fait avéré. Le fondement du racisme nazi est, outre la distinction, la hiérarchisation stricte des races qui, sous aucun prétexte, ne peuvent être sujettes à la mixtion et au mélange. Platon et sa théorie des trois races, Platon et sa tripartition de la cité en philosophes-rois, en soldats et en producteurs, peut dès lors être revendiqué comme précurseur grec-nordique du racisme national-socialiste et de sa conception de la société. C'est ce à quoi s'emploient les philosophes hellénistes soucieux, là encore, de prouver le bien-fondé de leurs études et travaux dans une nouvelle Allemagne dont l'anti-intellectualisme affiché paraissait faire *a priori* peu de cas du devenir des études platoniciennes.

Platon fait donc l'objet d'une réception et d'une publicité favorables dans les années du III^{e} Reich. À Athènes, il était connu pour son philospartianisme : son oncle Critias, un des Trente de la tyrannie du même nom, avait été un collaborateur des Lacédémoniens. Le lien entre Platon et Sparte est effectif entre 1933 et 1945 : la cité de Laconie jouit de la faveur des chefs et des théoriciens, Hitler, Darré, Günther, ainsi que des historiens de la Grèce toujours attentifs à ériger leur période en source de méditations et de modèles. État militaire, raciste et eugéniste, Sparte, par sa politique biologique sélective, est saluée par Hitler comme premier véritable État raciste

nordique, précurseur en cela du III^{e} Reich. La violence du procédé de sélection et d'élimination des enfants jugés insatisfaisants acclimate un imaginaire de l'éradication eugéniste qui, de théorie, deviendra réalité entre 1933 et 1939. Le souci scrupuleux apporté à la construction d'une élite raciale dont la faiblesse numérique serait compensée par l'excellence biologique, ce que montre bien l'opposition existant entre les *homoïoï* et les populations environnantes d'hilotes et de périèques, offre un modèle de hiérarchisation et de domination raciale dont Darré et les SS s'emparent pour modéliser les relations de races à l'intérieur de l'Allemagne, puis, à terme, dans les territoires conquis d'un Grand Reich dilaté.

Sparte, cité militaire, nordique et raciste, est donc convoquée comme modèle de la nouvelle Allemagne, au même titre que l'*imperium* romain.

Notes du chapitre

[1] ↑ Cf. Camille Desmoulins : « Nous avions tous la tête farcie de grec et de latin. Nous étions des républicains de collège », cité *in* Claude Nicolet, *Histoire, nation, République*, Paris, Odile Jacob, 2000, 342 p.

[2] ↑ Constantin-François Volney, *Leçons d'histoire à l'École normale en l'an III de la République française*, Paris, éd. J. Gaulmier, 1980, p. 140-141.

[3] ↑ Karl Jaspers, lettre à Hannah Arendt, 7 janvier 1951, *in* Hannah Arendt, Karl Jaspers, *« La philosophie n'est pas tout à fait innocente ». Correspondance*, Paris, Payot, 2006, 287 p., p. 246.

[4] ↑ Karl Raimund Popper, *The open Society and its Ennemies. The Spell of Plato*, 1945, rééd. Londres, Butler & Tanner, 1957, 322 p., trad. fr. *La société ouverte et ses ennemis, t. I : L'ascendant de Platon*, Paris, Le Seuil, 1979, 261 p., p. 139.

[5] ↑ *Ibid.*, p. 8.

[6] ↑ Hans Bogner, *Platon im Unterricht*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium, Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts, Heft 1, Frankfurt-am-Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1937, 39 p., p. 3. Du même auteur, et sur Platon, cf. Hans Bogner, *Die verwirklichte Demokratie. Die Lehren der Antike*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1930, 232 p., chap. VI : « Platon », p. 197-217.

[7] ↑ Martha Zapata, « Die Rezeption der Philosophie Friedrich Nietzsches im deutschen Faschismus », *in* Ilse Korotin (hg.), *« Die besten Geister der Nation » : Philosophie und Nationalsozialismus*, Vienne, Picus Verlag, 1994, 351 p., p. 186-220.

[8] ↑ Alfred Bäumler, *Nietzsche, der Philosoph und Politiker*, Leipzig, Reclam, 1931, 182 p.

[9] ↑ Alfred Bäumler, « Nietzsche und der Nationalsozialismus », in *Nationalsozialistische Monatshefte*, V, 1934, p. 289-298, rééd. in *Studien zur deutschen Geistesgeschichte*, Dresden, Junker und Dünnhaupt, 1937, p. 281-295 (p. 281).

[10] ↑ Ernst Nolte, *Nietzsche und der Nietzscheanismus*, 1990, rééd. Munich, Herbig, 2000, 352 p., p. 307.

[11] ↑ Ernst Nolte, « Nietzsche im Nationalsozialismus », *in* Frank-Lothar Kroll (dir.), *Neue Wege der Ideengeschichte. Festschrift für Kurt Kluxen zum 85. Geburtstag*, Paderborn, 1986, p. 379-389 (p. 380).

[12] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht*, Berlin, Georg Bondi, 1933, 400 p., p. 7.

[13] ↑ Cf. Werner Jaeger, « Die griechische Staatsethik im Zeitalter des Platon. Rede zur Reichsgründungsfeier der Berliner Universität am 18. Januar 1924 », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*, hrsg. von Werner Jaeger, X-1, Berlin, Walther de Gruyter Verlag, 1934, p. 1-16. Cette inflexion de l'exégèse platonicienne a été exposée par Theresa Orozco. Cf. Theresa Orozco, « Die Platon-Rezeption in Deutschland um 1933 », *in* Ilse Korotin (éd.), *« Die besten Geister der Nation » : Philosophie und Nationalsozialismus*, Vienne, Picus Verlag, 1994, p. 141-185.

[14] ↑ Hans Bogner, *Platon im Unterricht…*, *op. cit.*, p. 8.

[15] ↑ Hans Friedrich Karl Günther, *Platon als Hüter des Lebens. Platons Zucht- und Erziehungsgedanken und deren Bedeutung für die Gegenwart*, München, Lehmann Verlag, 1928, 2e éd., 1935, 80 p., avant-propos.

[16] ↑ *Ibid.*, p. 16.

[17] ↑ *Ibid.*

[18] ↑ *Ibid.*

[19] ↑ Werner Jaeger, « Die Erziehung des politischen Menschen und die Antike », in *Volk im Werden*, I, 3, 1933, p. 43-49 (p. 46).

[20] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 265.

[21] ↑ Cf. *supra*, I, 3.

[22] ↑ Hans Friedrich Karl Günther, *Platon als Hüter des Lebens…, op. cit.*, p. 9.

[23] ↑ *Ibid.*

[24] ↑ *Ibid.*, p. 11. Tout au long de son ouvrage, Günther ne cesse de prendre à partie les *Philosophieprofessoren* en question, qu'il oppose à la figure du philosophe grec.

[25] ↑ Adolf Rusch, « Platon als Erzieher zum deutschen Menschen », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 44-49.

[26] ↑ *Ibid.*, p. 45.

[27] ↑ *Ibid.*

[28] ↑ « Vorschläge für die Gestaltung des Unterrichts in den alten Sprachen », von Oberstudiendirektor Billen, 1936, 26 p., BABL/R/4901/4614, f^{os} 244-269 (f^{o} 245-246).

[29] ↑ Richtlinien für Griechisch, Mecklemburgisches Staatsministerium, Abt. Unterricht, BABL/R/4901/4614, f^{os} 279-285 (f^{os} 281-282).

[30] ↑ Ludwig Ferdinand Clauss, *Rasse und Seele, op. cit.*

[31] ↑ *Ibid.*

[32] ↑ *Ibid.*

[33] ↑ *Ibid.*

[34] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 250.

[35] ↑ Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens, op. cit.*, p. 19.

[36] ↑ *Ibid.*, p. 19 et 62.

[37] ↑ Kurt Hildebrandt (1881-1966), membre du cercle de Stefan George, a consacré de nombreux ouvrages à Platon, mais aussi à Nietzsche et à Wagner. Il a également publié des essais sur l'État et la politique raciste (*Staat und Rasse. Drei Vorträge*, 1928).

[38] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 226.

[39] ↑ *Ibid.*, p. 247.

[40] ↑ *Ibid.*, p. 229.

[41] ↑ Cf. *infra*.

[42] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 226.

[43] ↑ *Ibid.*, p. 234.

[44] ↑ *Ibid.*, p. 238.

[45] ↑ *Ibid.*, p. 240.

[46] ↑ *Ibid.*, p. 241.

[47] ↑ *Ibid.*

[48] ↑ Joachim Bannes, *Hitlers Kampf und Platons Staat. Eine Studie über den ideologischen Aufbau der nationalsozialistischen Freiheitsbewegung*, Berlin, Walther de Gruyter Verlag, 1933, 21 p.

[49] ↑ Hans Bogner, *op. cit.*, p. 15.

[50] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 395.

[51] ↑ Hans Holtorf, *Platon. Auslese und Bildung der Führer und Wehrmänner. Eine Auslese aus dem Staat*, Eclogae Grecolatinae, 73, Berlin, 1934.

[52] ↑ Hans Heyse, *Die Idee der Wissenschaft und die Deutsche Universität*, Rektoratsrede zu Königsberg, 4 décembre 1933, Königsberg, Gräfe und Unzer Verlag, 1933, 15 p.

[53] ↑ Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens, op. cit.*, p. 22.

[54] ↑ *Ibid.*

[55] ↑ *Ibid.*, p. 20.

[56] ↑ *Ibid.*, p. 29.

[57] ↑ *Ibid.*, p. 28.

[58] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 260.

[59] ↑ Hans Bogner, *op. cit.*, p. 13.

[60] ↑ Hans Bogner, *Die Bildung der politischen Elite*, Oldenburg, Stalling Verlag, Schriften an die Nation, 1932, 72 p., p. 36.

[61] ↑ Sur ces aspects, cf. Luc Brisson, *Lectures de Platon*, Paris, Vrin, 2000, 272 p., et Jonathan Barnes, Luc Brisson, Jacques Brunschwig, Monique Canto-Sperber, Grégory Vlastos, *Philosophie grecque*, Paris, PUF, 1998, 885 p.

[62] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 396.

[63] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *Menschliche Auslese und Rassenhygiene (Eugenik), op. cit.*, p. 413.

[64] ↑ Richard Walther Darré, *Der Neuadel aus Blut und Boden*, München, J. F. Lehmann Verlag, 1930, 231 p.

[65] ↑ Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens, op. cit.*, p. 24.

[66] ↑ *Ibid.*, p. 14.

[67] ↑ *Ibid.*

[68] ↑ *Ibid.*, p. 20.

[69] ↑ *Ibid.*

[70] ↑ *Ibid.*, p. 30.

[71] ↑ *Ibid.*, p. 34.

[72] ↑ *Ibid.*, p. 33.

[73] ↑ Kurt Hildebrandt, *Staat und Rasse. Drei Vorträge*, Veröffentlichungen der Schleswig-holsteinischen Universitätsgesellschaft, 19, Breslau, Ferdinand Hirt, 1928, 53 p., p. 37.

[74] ↑ *Ibid.*, p. 35.

[75] ↑ *Ibid.*, p. 36.

[76] ↑ *Ibid.*, p. 41.

[77] ↑ *Ibid.*

[78] ↑ *Ibid.*, p. 42.

[79] ↑ *Ibid.*, p. 66.

[80] ↑ *Ibid.*, p. 29.

[81] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, *Lehrbuch der Geschichte. Oberstufe*, 1. Band, Frankfurt-am-Main, Verlag Moritz Diesterweg, *ca*. 1940, 203 p., p. 64.

[82] ↑ « La race d'Asie Mineure a coutume de faire jouer des concepts les uns contre les autres, de critiquer de vieilles affirmations, de mettre en question, puis de détruire des conceptions héritées » (*in* Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte…*, *op. cit.*, p. 60).

[83] ↑ *Ibid.*, p. 60. Sur l'interprétation raciologique du phénomène sophistique, cf. également Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*

[84] ↑ Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens, op. cit.*, p. 68.

[85] ↑ *Ibid.*, p. 70. En français dans le texte.

[86] ↑ *Ibid.*, p. 71.

[87] ↑ *Ibid.*

[88] ↑ Kurt Hildebrandt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht, op. cit.*, p. 243.

[89] ↑ *Ibid.*, p. 246.

[90] ↑ *Ibid.*, p. 246-247.

[91] ↑ Hans Bogner, *op. cit.*, p. 9.

[92] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[93] ↑ *Ibid.*

[94] ↑ *Ibid.*, p. 9.

[95] ↑ Cf. Tacite, *Germania*, XI.

[96] ↑ Cf. Claude Nicolet, *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, Paris, Perrin, 2003, 361 p., notamment le chapitre III.

[97] ↑ « Die Thingstätten », in *Der Deutsche*, n° 152, 4 juillet 1934.

[98] ↑ Cf. Lenz Meinhold, *Die Heidelberger Thingstätte. Die Thingbewegung im Dritten Reich. Kunst als Mittel politischer Propaganda*, Schutzgemeinschaft Heiligenberg e.V., Heidelberg, 1975, 183 p.

[99] ↑ Sur la signification et l'architecture des Thingstätten, cf. Anna Teut, *Architektur im Dritten Reich*, chap. V : « Die dritte Bühne », p. 227-234. Cf. également BABL/R 55/264.

[100] ↑ Cf. Hanns Johst, *Schlageter*, 1932. Johst a été successivement nommé directeur du théâtre de Berlin, président de la Chambre des écrivains du Reich et SS-Brigadeführer.

[101] ↑ Cf. Richard Euringer, *Deutsche Passion*, 1933, et Kurt Heynicke, *Der Weg ins Reich*, 1935.

[102] ↑ Cf. *supra*, I, 3.

[103] ↑ Alfred Bäumler, « Sinn aud Aufbau der deutschen Leibesübungen », in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker und Dünnhaupt, 1943, p. 45-75 (p. 70).

[104] ↑ *Ibid.*, p. 58.

[105] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*, p. 287.

[106] ↑ Ernst Krieck, *Musische Erziehung*, *op. cit.*, p. 20.

[107] ↑ *Ibid.*

[108] ↑ *Ibid.*

[109] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 132.

[110] ↑ Sur Aristote, *ibid.* p. 132-137.

[111] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, *Lehrbuch der Geschichte. Oberstufe*, 1. Band, Frankfurt-am-Main, Verlag Moritz Diesterweg, *ca*. 1940, 203 p., p. 69.

[112] ↑ Cf. Jean-Pierre Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, PUF, « Quadrige », 1962, 129 p., et Michel Villey, *La formation de la pensée juridique moderne*, Paris, Montchrétien, 1975, 718 p.

[113] ↑ Cf. Épictète, *Entretiens*, III, 13, et Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, IV, 45.

[114] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, *op. cit.*, p. 145-146.

[115] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der Nordischen Weltgeschichte », in *Vergangenheit und Gegenwart*, 23, 1933, p. 589-600 (p. 599).

[116] ↑ *Ibid.*, n. 15, p. 599.

[117] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient. Ihre kulturelle und machtpolitische Auseinandersetzung im Altertum*, Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1944, 635 p., p. 305.

[118] ↑ Max Pohlenz, « Die Stoa. Geschichte einer geistigen Bewegung », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, I : *Hellas*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 394 p., p. 354-368 (p. 356).

[119] ↑ *Ibid.*, p. 360.

[120] ↑ *Ibid.*

[121] ↑ Cf. *infra*, III, 2 sur la démocratie comme symptôme et catalyse de la décadence raciale.

[122] ↑ Ludwig Schemann, *op. cit.*, p. 145.

[123] ↑ Sur ces aspects, on se reportera à Carlos Levy, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Le Livre de poche – Références, 1997, 253 p. ; Lucien Jerphagnon, *Histoire de la pensée. Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 1989, 591 p.

[124] ↑ Cf. Paul Petit, *La crise de l'empire (161-284)*, Paris, Le Seuil, 1978, 250 p., et Lucien Jerphagnon, *Histoire de la Rome antique*, Paris, Tallandier, 1987, rééd. Hachette, « Pluriel », 1994, 550 p.

[125] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 106.

[126] ↑ *Ibid.*

[127] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 307.

[128] ↑ *Ibid.*, p. 307.

[129] ↑ Max Pohlenz, « Die Stoa. Geschichte einer geistigen Bewegung », art. cité, p. 354-355.

[130] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum*, Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1936, 172 p., p. 78.

[131] ↑ *Ibid.*, p. 79.

[132] ↑ *Ibid.*

[133] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, *Lehrbuch der Geschichte*, manuel cité, p. 67.

[134] ↑ Walther Gehl, *Geschichte*, manuel cité, p. 58 pour la citation, p. 58-60 sur Platon.

[135] ↑ Cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 318.

[136] ↑ Hans Günther, *Kleine Rassenkunde Europas*, p. 146 sq., et Ludwig Schemann, *op. cit.*, p. 146.

[137] ↑ Selon Hans Günther, « Platon est issu de la noblesse hellénique originelle, et participe donc de l'essence nordique, même si on peut déceler en lui une influence dinarique » (Hans Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 59).

[138] ↑ Hans Bogner, *Platon im Unterricht, op. cit.*, p. 35.

[139] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[140] ↑ Hans F. K. Günther, *Platon als Hüter des Lebens, op. cit.*

[141] ↑ *Ibid.*, p. 29. Dans *Le mythe du xx^e siècle*, Rosenberg décrit avec insistance la laideur de Socrate : « elefantenstark » (p. 284), « ein struppiger Satyrtyp » (p. 287), « schon tausendfach als Silen gekennzeichnet » (p. 285), « der hässliche Sokrates » (p. 285).

[142] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 29.

[143] ↑ *Ibid.*, p. 29.

[144] ↑ Cf. Alfred Rosenberg, *Der Mythus…, op. cit.*, p. 285.

[145] ↑ Cf. Paul Schultze-Naumburg, *Kunst und Rasse, op. cit.*, p. 75.

[146] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 78-79.

[147] ↑ *Ibid.*, p. 286.

[148] ↑ Antisthène (445-360) est un des premiers représentants de l'école cynique à Athènes.

[149] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 286.

[150] ↑ *Ibid.*, p. 287.

[151] ↑ *Ibid.*, p. 286.

[152] ↑ *Ibid.*, p. 288.

[153] ↑ Fritz Schachermeyr, art. cité, p. 599.

[154] ↑ *Ibid.*

[155] ↑ *Ibid.*

[156] ↑ Joachim Bannes, *Hitlers Kampf und Platons Staat, op. cit.*, p. 8. L'expression utilisée est, en allemand, « spartafreundlich-dorisierend ».

[157] ↑ Helmut Berve, *Sparta*, Leipzig, Bibliographisches Institut AG, 1920, rééd. 1937, 148 p., avant-propos, p. 7.

[158] ↑ Cf. Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I, passage cité en exergue du II, 3. Thucydide s'y livre à une réflexion méthodologique sur le crédit que l'historien peut apporter au témoignage des ruines dans son enquête sur le passé.

[159] ↑ Cf. François Ollier, *Le mirage spartiate. Étude sur l'idéalisation de Sparte dans l'Antiquité grecque de l'origine jusqu'aux cyniques*, Paris, De Boccard, 1933, 447 p., et, Id., *Le mirage spartiate II. Étude sur l'idéalisation de Sparte dans l'Antiquité grecque du début de l'école cynique jusqu'à la fin de la cité*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, 220 p.

[160] ↑ Elizabeth Rawson, *The Spartan Tradition in European Thought*, Oxford, 1969, 390 p.

[161] ↑ « Admiration for Sparta reached a fantastic conclusion under the Nazis. To some writers, at that time, Sparta was the most purely nordic state in Greece, and an exemplar of National-Socialist virtues » (*in* Elizabeth Rawson, *op. cit.*, p. 1).

[162] ↑ Elizabeth Rawson, *The Spartan Tradition in European Thought, op. cit.*, « Sparta in Germany », chap. XIX.

[163] ↑ Carl-Ottfried Müller, *Die Dorier, op. cit.* Cf. *supra*, I, 1.

[164] ↑ Ludwig Woltmann, *Politische Anthropologie*, 1903.

[165] ↑ Cf. *infra*, III, 3.

[166] ↑ Karl Christ, « Spartaforschung und Spartabild. Eine Einleitung », 1983, *in* Karl Christ (éd.), *Sparta*, Darmstadt, 1986, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 519 p., p. 1-73 (p. 59).

[167] ↑ *Ibid.*

[168] ↑ Helmut Berve, « Was ist von der griechischen Geschichte lebendig ? », *Süddeutsche Monatshefte*, 33, 1935-1936.

[169] ↑ *Ibid.*

[170] ↑ *Ibid.*

[171] ↑ Viktor Ehrenberg, « Ein totalitärer Staat », conférence radiodiffusée de Prague, 1934, *in* Karl Christ (éd.), *Sparta*, Darmstadt, 1986, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 519 p., p. 217-228 (p. 219).

[172] ↑ *Ibid.*, p. 224.

[173] ↑ *Ibid.*, p. 228.

[174] ↑ Henri Lichtenberger, *L'Allemagne nouvelle*, Paris, Flammarion, 1937, 287 p., chap. V, p. 153-176.

[175] ↑ *Ibid.*

[176] ↑ Henri Lichtenberger, *L'Allemagne nouvelle, op. cit.*

[177] ↑ Gottfried Benn, « Dorische Welt. Eine Untersuchung über die Beziehung von Kunst und Macht », *in* Gottfried Benn, *Kunst und Macht*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1934, 171 p., p. 11-56 (p. 45).

[178] ↑ *Ibid.*, p. 14.

[179] ↑ *Ibid.*, p. 26.

[180] ↑ *Ibid.*

[181] ↑ *Ibid.*, p. 33.

[182] ↑ *Ibid.*, p. 29.

[183] ↑ Otto Wilhelm von Vacano (1910-1997) devient après la guerre un spécialiste reconnu de l'Étrurie. Il est titulaire, jusque dans les années 1990, de la chaire d'archéologie classique de l'Université de Tübingen.

[184] ↑ Otto Wilhelm von Vacano, *Sparta. Der Lebenskampf einer nordischen Herrenschicht*, Kempten, Bücherei der Adolf-Hitler-Schulen, 1940, rééd. 1943, 131 p., p. 7.

[185] ↑ *Ibid.*, p. 7.

[186] ↑ *Ibid.*, p. 8.

[187] ↑ *Ibid.*, p. 24.

[188] ↑ *Ibid.*, p. 23.

[189] ↑ *Ibid.*, p. 26.

[190] ↑ Kurt Petter, « Meine Kameraden », *in* Vacano, *op. cit.*

[191] ↑ Walther Gehl, manuel cité, p. 35 à 38.

[192] ↑ *Ibid.*, p. 35.

[193] ↑ *Ibid.*, p. 37.

[194] ↑ *Ibid.*

[195] ↑ Helmut Berve, *Sparta, op. cit.*, p. 45.

[196] ↑ *Ibid.*, p. 121.

[197] ↑ Bernard Rust, « Ansprache bei der Eröffnung der Hochschule für Lehrerbildung in Lauenburg, Pommern », 24 juin 1933, cité *in* Karl Christ (éd.), *Sparta, op. cit.*, p. 53.

[198] ↑ Bernard Rust, « Das nationalsozialistische Deutschland und die Wissenschaft », Hamburg, 1936, p. 17.

[199] ↑ Bernard Rust, cité in *Völkischer Beobachter*, 17 juillet 1936.

[200] ↑ Fritz Todt (hg.), *Deutschlands Autobahnen. Adolf Hitlers Strassen*, herausgegeben im Auftrag des Generalinspektors für das deutsche Strassenwesen, Bayreuth, Gauverlag Bayerische Ostmark, 1937, 278 p., p. 114.

[201] ↑ Joseph Goebbels, discours du 18 février 1943, *in* Joseph Goebbels, *Reden*, Band II, 1939-1945, édité par Helmut Heiber, Düsseldorf, Droste Verlag, 1971, 466 p., p. 172-208.

[202] ↑ Helmut Berve, *Sparta, op. cit.*, conclusion, p. 147.

[203] ↑ *Ibid.*, p. 39.

[204] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *op. cit.*, p. 16.

[205] ↑ *Ibid.*

[206] ↑ *Ibid.*

[207] ↑ *Ibid.*

[208] ↑ *Ibid.*, p. 236.

[209] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[210] ↑ Hans Friedrich Karl Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 60.

[211] ↑ *Ibid.*

[212] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften, op. cit.*, p. 81. Sur l'eugénisme grec, et plus spécifiquement spartiate, cf. les p. 79 à 82.

[213] ↑ Adolf Hitler, *Hitlers zweites Buch. Ein Dokument aus dem Jahr 1928*, hrsg. von Gerhard L. Weinberg, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1961, 227 p., p. 56-57.

[214] ↑ Adolf Hitler, discours du 4 août 1929, cité *in* Adolf Hitler, *Hitler. Reden, Schriften, Anordnungen, op. cit.*, III, 2, p. 348.

[215] ↑ Adolf Hitler, discours du 18 octobre 1928, cité *in* Adolf Hitler, *Hitler. Reden, Schriften, Anordnungen, op. cit.*, II, 2, p. 164.

[216] ↑ Eugen Kogon, *Der ss-Staat*, Hamburg, 1946 ; rééd. Munich, Heyne Verlag, 1974, 430 p., p. 41-42.

[217] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 17 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Picker, *op. cit.*

[218] ↑ Cf. *infra*, II, 3, sur la colonisation nazie.

[219] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse, op. cit.*, p. 169.

[220] ↑ *Ibid.*, p. 166.

[221] ↑ *Ibid.*, p. 167.

[222] ↑ *Ibid.*

[223] ↑ *Ibid.*, p. 169.

[224] ↑ *Ibid.*

[225] ↑ *Ibid.*, p. 182.

[226] ↑ *Ibid.*

III. De l'*imperium* au Reich : les leçons de l'hégémonie romaine et de la colonisation antique

> « Aut Caesar, aut nullus. Emperor of the world ! »
>
> **Adenoïd Hinkel (Charlie Chaplin), *The Great Dictator*, 1941.**

> « Ainsi, à supposer que Sparte soit dévastée et que seuls subsistent les sanctuaires et les fondations de ses édifices, les générations qui viendraient dans un lointain futur douteraient fort, je pense, que sa puissance réelle eût été à la hauteur de son prestigieux souvenir [...]. Parce qu'il n'y a pas d'agglomération centrale, parce que les sanctuaires et les monuments sont modestes, parce que, comme c'était autrefois le cas dans toute la Grèce, les Lacédémoniens vivent disséminés en bourgades, on pourrait croire que Sparte n'était qu'une puissance de second ordre. Qu'Athènes, en revanche, vienne à subir le même sort, le spectacle qu'offriraient les ruines de cette ville ferait croire que sa puissance était double de ce qu'elle est en réalité. »
>
> **Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I.**

> « Désormais tu n'es plus, Ô matière vivante !
> Qu'un granit entouré d'une vague épouvante. »
>
> **Baudelaire, *Spleen* LXXVI.**

C’est en latin que, dans une scène célèbre du *Dictateur* (1941), Charlie Chaplin a jugé bon d’exprimer la mégalomanie nationale-socialiste : le débat sur les fins dernières de la politique expansionniste nazie est tranché par ce film bien reçu, aux États-Unis, après Pearl Harbor, qui fait d’Hitler un potentat affamé d’hégémonie mondiale, digne successeur des Césars et de tous leurs imitateurs postérieurs.

On note, dans le rapport qu’entretient Hitler à l’Antiquité, une tension entre l’imitation et le défi, une volonté de dépasser le modèle, qui implique de marcher dans ses pas, de se conformer à ses actes et décisions. Rome indique le sens de l’histoire, c’est-à-dire à la fois sa fin et la direction à suivre pour parvenir à cette fin. L’histoire romaine est donc, comme le dit Hitler dans *Mein Kampf*, « die beste Lehrmeisterin »[1], la meilleure préceptrice, la meilleure école de l’apprenti conquérant. L’art de la guerre et de la domination s’apprend dans les manuels d’histoire romaine, véritable école des princes et des soldats depuis le Moyen Âge.

Source d’une infinité de leçons et d’enseignements précis, l’histoire romaine apprend à édifier des empires, mais aussi les signes matériels de cet empire. La prétention nationale-socialiste à l’impérialité doit se donner à voir dans une imitation et un dépassement des édifices antiques, ce granite de Nuremberg, autrefois matière vivante de la *Volksgemeinschaft* réunie en Congrès, et désormais champs désolés où ne règne plus que la vague épouvante des Walpurgis passées.

Rome, modèle de souveraineté et d'aristocratie germanique

L'Empire romain est, pour Hitler, tout à la fois le précurseur et le précepteur du grand Reich nazi : il le préfigure et l'instruit. Étudier l'histoire romaine s'impose d'autant plus que les Romains ont eu le même projet d'hégémonie universelle que les nazis, et l'ont mené à bien, la conquête ayant été consacrée par une domination de plusieurs siècles. Il y a donc beaucoup à apprendre d'eux, jusque dans les détails apparemment les plus triviaux. Des enseignements de l'histoire romaine, divers et nombreux, les écrits, discours et propos de table d'Hitler dressent un inventaire hétéroclite et profus.
Rome, créatrice du droit occidental, au premier chef du droit public, est d'abord la créatrice du principe de souveraineté. C'est Rome qui, selon Hitler, a créé l'idée moderne d'État :

> « L'Italie est la patrie de l'idée d'État, et l'Empire romain, cet Empire mondial, a été la seule manifestation d'un État politique qui eut quelque grandeur. » [2]

Rome, cette cité de soldats et de juristes, a avant tout légué à l'Occident l'idée d'État comme instance créatrice de normes et productrice de contraintes, instance dotée de souveraineté et de puissance. Or, pour le Führer, l'existence d'un État, et d'un État puissant, est une condition nécessaire à l'émergence d'une culture, comme le montre, selon lui, l'histoire de l'Antiquité :

> « La plus grande production culturelle ne peut être atteinte, comme le montre l'Antiquité, que par l'organisation sévère d'un État, parce que le travail culturel est un travail en commun, et que le travail en commun exige une organisation. » [3]

Hitler ne fait que répéter ici ce qu'il a déjà abondamment écrit dans *Mein Kampf* : l'État, comme forme politique d'organisation du social, permet seul l'émergence et la production d'une culture. Le travail de production culturelle n'est pensable que dans le cadre d'une structure qui assigne à chacun sa tâche et coordonne, voire sollicite et dirige les efforts de chacun. La création d'un État, comme toute création culturelle, ne peut qu'être l'œuvre d'un esprit aryen, le seul qui parvienne à transcender son égoïsme pour œuvrer à l'édification d'une communauté solidaire. L'État et la culture sont donc les signes manifestes du généreux idéalisme aryen, qui s'oppose diamétralement à l'égoïsme et au matérialisme sordide des Juifs [4] , un individualisme avide, étranger à toute abnégation et à tout sens de la communauté politique.

La souveraineté exige que l'État soit parfaitement libre et autonome vis-à-vis de l'extérieur, c'est-à-dire pleinement souverain. Rome administre une leçon à la République de Weimar, État à la souveraineté amputée par le traité de Versailles, notamment par les articles 231 et 232, qui, au motif d'une culpabilité unilatérale de l'Allemagne dans le déclenchement du conflit mondial, privent ce pays d'une armée digne de ce nom, et lui imposent des réparations. Dans le concert des nations, l'Allemagne n'est donc pas *gleichberechtigt*,

elle est entravée par des fers qui nient sa pleine et entière souveraineté. Or l'histoire ancienne, romaine comme grecque, nous montre que la liberté d'un État, c'est-à-dire, dans les termes du droit international public, sa souveraineté, est la condition nécessaire de son rayonnement culturel, ainsi que l'affirme Hitler dans *Mein Kampf* :

> « L'importance culturelle d'une nation est presque toujours liée à sa liberté et à son indépendance politique. Ces dernières sont la condition pour l'existence ou l'émergence de la culture. C'est pourquoi il n'est pas de sacrifice assez grand pour la liberté politique. Ce qui est retiré aux besoins culturels par la militarisation de l'État reviendra plus tard, surmultiplié, à la culture [...]. Les guerres médiques ont accouché du rayonnement du siècle de Périclès, et c'est après les angoisses des guerres puniques que l'État romain a commencé à se consacrer à une culture supérieure. » [5]

Une fois qu'elles furent libérées de la menace d'une domination perse ou carthaginoise, Athènes et Rome purent pleinement se consacrer à la production d'une culture que la sujétion, la soumission à une puissance étrangère eussent prévenue. Contrairement au sens commun qui oppose militarisation et culture, l'une étant censée être, par les ressources, le souci et l'énergie qu'elle mobilise, exclusive de l'autre, Hitler établit un lien de cause à conséquence entre guerre, liberté, puissance politique d'une part et vigueur de la création culturelle d'autre part. Les apogées culturels de l'histoire occidentale, l'Athènes de Périclès et la Rome classique, ont ainsi succédé

chronologiquement et logiquement à des périodes de guerre totale qui ont permis l'affirmation d'une souveraineté totale.
L'État romain ajoute à ce modèle de souveraineté un mode de dévolution et d'organisation du pouvoir qui, par l'intérêt qu'il présente, est éligible à l'imitation. Même avant le principat augustéen qui a vu, sous une autre forme, la résurrection à Rome d'une forme de monarchie oubliée, sur son territoire, depuis cinq siècles, la *res publica* romaine fut, selon Hitler, tout autre chose qu'une République au sens contemporain du mot. Dans un discours sur Stresemann prononcé le 2 mai 1928 à Munich, Hitler confère au *Führerprinzip* de son Parti et de son futur État la patine, l'adoubement et la noblesse d'une origine romaine :

> « La démocratie romaine entretient à peu près le même rapport avec la démocratie allemande que le national-socialisme avec votre démocratisme. La démocratie romaine fut en vérité une oligarchie élitaire du genre le plus extrême. » [6]

Nous avons traduit par oligarchie, qui est la définition consensuelle, par les historiens et les politologues, du régime de la *res publica* romaine [7], l'expression *Führeraristokratie* employée par Hitler qui désigne une aristocratie pyramidale coiffée en son sommet par un Führer. Ce schéma d'organisation du pouvoir est, en théorie, celui du NSDAP depuis 1919, comme il le sera de l'État national-socialiste à partir de 1933.
Hitler a en effet imposé le *Führerprinzip* à l'État central, aux *Länder*, coiffés, depuis leur *Gleichschaltung*, par les *Gauleiter*

des circonscriptions *(Gaue)* du NSDAP, ainsi qu'aux communes. Dans un de ses propos de table, Hitler aborde la question de l'administration communale en se référant à l'exemple des *coloniae* et *municipae* romaines : « À cet égard aussi nous pouvons apprendre beaucoup des Romains »[8], qui confiaient la fondation et l'administration de leurs villes à un seul individu, « tout le pouvoir étant placé dans les mains d'une seule personne »[9]. La *res publica* romaine offre donc l'exemple achevé de cette « *démocratie germanique* » tant vantée par Hitler, forme naturelle, organiciste et spontanée de dévolution et d'exercice du pouvoir par les chefs naturels de la communauté, désignés et élus par un mystérieux, providentiel mais nécessaire avènement[10].

La Wehrmacht dans les pas des légions

Modèle d'État, créateur du droit et du principe de souveraineté, l'Empire romain fut également conquérant. De sa puissance et de ses succès militaires, le chef de guerre contemporain, fût-il *Gröfaz*[11], a beaucoup à apprendre. Rome fut un État militaire et enseigne la guerre à qui veut bien écouter ses leçons. Selon Rosenberg, Rome, maîtresse de guerre, nous montre « comment une communauté humaine qui est menacée doit s'organiser et se défendre »[12]. Ses enseignements sont nombreux, touchant aux détails mêmes de l'organisation d'un conflit. Ainsi l'histoire romaine apprend-elle comment nourrir les soldats d'une armée, ce qui, dans le contexte de l'enlisement sur le front de l'Est en 1942, commence à devenir une

préoccupation des hiérarques du régime. Lors d'un déjeuner à la chancellerie du Reich, le 25 avril 1942,

> « le Reichsminister D^r^ Goebbels aborda la question de la valeur nutritive d'une livre de pommes de terre par rapport à une livre de viande. Le chef *[sic]* répondit que leurs valeurs étaient identiques et développa un peu ce sujet : nous savons des relations qui nous sont parvenues sur l'alimentation des soldats de la Rome antique que les fruits et les céréales en étaient les composantes principales. Les soldats romains auraient tellement détesté la viande que les moments où ils devaient en manger à cause de problèmes de ravitaillement étaient particulièrement signalés. Les représentations du temps nous montrent que les soldats avaient une dentition parfaite, ce qui prouve qu'une dentition humaine n'a pas besoin de viande pour rester saine » [13] .

Les rations des soldats de la Wehrmacht peuvent donc bien ne pas contenir de viande, cela n'entamera ni leur ardeur au combat, ni la santé de leurs gencives. Hitler trouve donc dans l'histoire romaine confirmation de ses préjugés de végétarien intransigeant, accoutumé à agonir d'accablants reproches le premier *Leichenfresser*, dévoreur de cadavres, qui, à sa table, avait le malheur d'opter pour un met carné.
En matière tactique, l'histoire ancienne enseigne que le général vainqueur est toujours celui qui dispose de l'armement le plus perfectionné. Dès l'Antiquité, remarque finement Hitler, les stratèges et généraux ont porté une attention toute particulière

à la technique, ce qu'il s'empresse d'expliquer à ses commensaux :

> « Lors du repas du soir, le chef remarqua qu'il était étonnant à quel point, dans l'Antiquité, la technique avait été adaptée à la guerre. Les victoires d'Hannibal sont aussi impensables sans éléphants que celles d'Alexandre sans ses chars, sa cavalerie, sa technique de tireurs protégés, etc. En temps de guerre, le meilleur soldat, c'est-à-dire le plus victorieux, est toujours celui qui possède et domine les moyens techniques les plus récents, non seulement pour l'attaque, mais aussi pour le transport et pour le ravitaillement. » [14]

Dans une autre conversation, un mois plus tard, Hitler revient sur ces questions et médite sur l'importance du char d'assaut en le comparant, *mutatis mutandis*, à l'éléphant du Carthaginois Hannibal :

> « Lors du déjeuner, le chef a parlé de questions militaires. Il a remarqué entre autres que, de même qu'employer des éléphants comme arme offensive a été, du temps d'Hannibal, le plus judicieux, de même, les tanks d'aujourd'hui constituent l'arme d'attaque la plus parfaite et la plus importante. » [15]

Un modèle de Panzer, le SdKFz 184, un pachyderme d'acier de 65 t, porte d'ailleurs le nom d'Éléphant [16] .
De César, le chef de guerre Hitler, ne retient qu'une seule chose : la prudence politique, cette *phronésis* tant vantée dans l'Antiquité. Un général, comme un homme de pouvoir, doit être

à l'écoute et à l'unisson de ses troupes, respecter leurs craintes, ne pas heurter de front leurs sentiments, fussent-ils irrationnels :

> « En temps de guerre, particulièrement, le peuple est superstitieux. Même les Romains de l'Antiquité l'ont été, Jules César compris. Peut-être que la superstition d'un homme comme César n'était pas du tout de la superstition, mais sa conscience du fait que le peuple, lui, est superstitieux. Je ne ferais jamais attaquer au treize d'un mois. Non que je sois superstitieux, mais parce que je sais que d'autres le sont. » [17]

Un général doit donc tenir compte de la simplesse de ses hommes et être animé d'un machiavélisme bien compris qui épouse les sentiments du peuple sans les partager.
De l'art de la guerre romain, Hitler a peut-être, et plus fondamentalement, retenu que, là où la force doit être employée, elle doit l'être totalement, afin de détruire au mieux les capacités matérielles de riposte de l'adversaire, et briser toute velléité psychologique de réponse par un message de terreur. L'irréductible volonté romaine de détruire Carthage, les prises de la capitale phénicienne et de Jérusalem, rasées jusqu'aux fondations et, dit-on, vouées par l'exécration aux dieux infernaux, labourées et parsemées de sel, a sans doute influencé la conception qu'avait Hitler de l'emploi total de la force guerrière : la guerre à l'est, mais aussi la violence des unités ss en Europe centrale et, à la fin de la guerre, sur le front

de l'Ouest ne sont pas sans évoquer l'impitoyable *delenda* des légions de Scipion l'Africain.

La volonté de puissance allemande et la conséquence avec laquelle les nazis ont mené à bien leur politique de guerre et d'annexion évoquent Rome à un témoin attentif du temps, la philosophe Simone Weil, qui pense irrésistiblement à l'Empire romain quand elle songe à Hitler : « Ce qui, il y a deux mille ans, ressemblait à l'Allemagne hitlérienne, ce ne sont pas les Germains, c'est Rome. » [18] Simone Weil inscrit donc le III^{e} Reich dans la continuité d'un Empire romain violent et prédateur, celui que Tacite dénonce dans la fameuse prosopopée de Galgacus : « Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium ; atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. » [19] Pour Simone Weil, qui consacre plusieurs articles à la question en 1938, « l'analogie entre le système hitlérien et l'ancienne Rome est si frappante qu'on pourrait croire que seul depuis deux mille ans Hitler a su copier correctement les Romains » [20]. Il y a en effet une étrange similitude des fins, la conquête en vue de la constitution d'un Empire, mais aussi des moyens, cette « brutalité sans limite » [21] que l'auteur reproche à des Romains trop vite absous en raison des bénéfices civilisateurs de leurs menées militaires [22], aspects positifs d'une colonisation célébrée par une histoire de vainqueurs :

> « En tout cas tout ce qui nous indigne et aussi tout ce qui nous frappe d'étonnement dans ses procédés lui est commun avec Rome. Ni l'objet de la politique, à savoir

> imposer aux peuples la paix au moyen de la servitude et les soumettre par contrainte à une forme d'organisation et de civilisation prétendue supérieure, ni les méthodes de la politique ne diffèrent. »

Émettant un avis tranché sur la part relative des références antique et germanique dans le national-socialisme, Simone Weil conclut :

> « Ce qu'Hitler a ajouté de proprement germanique aux traditions romaines n'est que pure littérature et mythologie fabriquée de toutes pièces. » [23]

Après la conquête, rendue possible par des rations végétariennes et quelques menues concessions à l'humeur des troupes, vient le temps de l'hégémonie. L'Empire conquis doit être sécurisé et fermement tenu en main par le conquérant désireux d'y établir une domination durable. L'histoire romaine, selon Hitler, enseigne là encore comment faire :

> « On doit en outre être très attentif à ce que le peuple allemand, s'il veut se maintenir comme un peuple de soldats, ne confie pas d'armes aux hommes des territoires qu'il aura conquis ou occupés. C'est le secret de la force de la Rome antique que seul le citoyen romain, dans tout l'Empire romain, avait le droit de porter des armes. » [24]

Le territoire du Reich sera donc, à l'image de l'Empire romain, sous la juridiction d'une élite combattante, celle de l'armée allemande. Le reste de l'humanité, ces hommes ployés sous le

joug de la domination nazie, n'aura pas le droit de porter des armes. Hitler répète sa conviction et ce précepte au cours d'un autre entretien :

> « Une hégémonie universelle réelle ne peut être fondée que sur notre propre sang. L'État romain n'a fait appel à des affranchis que lorsque son propre sang fut épuisé. Ce n'est qu'à partir de la troisième guerre punique qu'il y eut des légions d'affranchis. » [25]

Ici, la référence romaine est complétée par une autre référence, grecque cette fois-ci. Cette conception d'un État raciste et militaire évoque Sparte, ou du moins l'image qu'Hitler propose de la cité lacédémonienne en 1928 dans son projet d'ouvrage sur les principes de politique extérieure des nazis, édité en 1961 sous le titre de *Zweites Buch* [26] . À la suite d'un extrait déjà cité consacré à Sparte, Hitler évoque Rome pour exprimer sa conviction qu'un Empire ne peut être fondé que sur un noyau racial homogène et puissant. C'est, à son sens, une des leçons majeures de la conquête romaine. L'Empire romain n'a pu s'édifier que sur la base d'une union de peuples racialement apparentés, les peuples du Latium, soumis au joug de la force romaine. Cette union raciale a été le prodrome indispensable à la conquête de l'Italie et de la Méditerranée : des peuples auparavant divisés et impuissants ont pu, sous la férule de Rome, atteindre une masse critique suffisante pour acquérir une force de frappe qui leur permît de conquérir le monde. Hitler voit dans cette union latine forgée par le glaive et par la volonté de Rome une analogie à la nécessaire union des

Stämme allemands par la Prusse, prélude à toute guerre extérieure :

> « C'est une expérience vieille comme le monde : des unions ethniques durables ne peuvent se produire que lorsque des peuples apparentés et de même valeur raciale sont concernés, et quand, en outre, leur agrégation se produit sous la forme du lent processus d'un combat hégémonique. C'est ainsi que Rome, jadis, s'est soumise les États du Latium les uns après les autres jusqu'à ce que sa force atteigne un niveau suffisant pour devenir le centre de cristallisation d'un Empire mondial. L'histoire de l'émergence de l'Empire britannique est identique, comme celle de la Prusse, qui a mis fin à la division des États allemands. » [27]

Il est impératif, par la suite, de préserver ce noyau racial homogène et puissant. L'État devra veiller à encourager la fécondité de ce peuple par une politique nataliste adéquate [28] .

Reichsautobahnen et voies romaines : l'édification d'un empire

Après la conquête vient également le temps de l'édification, de la construction d'infrastructures qui rendent l'Empire politiquement, militairement et commercialement viable : un ambitieux réseau de voies de communication. Point d'Empire, en effet, sans ces routes qui intègrent les territoires et homogénéisent l'espace. Hitler associe spontanément la notion d'Empire à celle de route : celui-là construit celles-ci, celles-ci

structurent celui-là. On différencie en effet un Empire de toutes les autres formes de domination à sa faculté de transformer et structurer l'espace, de l'organiser pour une longue durée :

> « L'empire universel des Romains était, comme l'Empire péruvien et d'autres puissances mondiales, un empire fondé sur les routes. » [29]

La vertu civilisatrice d'un Empire se reconnaît à la construction de telles infrastructures, comme le remarque Hitler dans une conversation du 27 juin 1942 :

> « Lors du dîner, le chef nous dit que la naissance de toute culture s'exprime dans la construction de routes. De même que les Romains du temps de César puis des premiers siècles de notre ère ont circonscrit les marais et forêts des pays germaniques par des routes, de même, nous devons avant toute chose construire des routes en Russie » [30] ,

vaste espace dont la conquête, quand les armées allemandes reprennent l'initiative à l'été 1942, semble à nouveau possible.
Ainsi les routes se voient-elles élevées à la dignité de monument culturel. En 1937, Fritz Todt, inspecteur général des autoroutes du Reich, célébrait en des termes similaires la construction des autoroutes dans un ouvrage édité par ses services et intitulé *Autoroutes d'Allemagne. Les routes d'Adolf Hitler* [31] . L'avant-propos de Fritz Todt nous éclaire sur la signification culturelle de la construction des routes :

> « Les routes sont des biens culturels. Chaque route que nous empruntons a son histoire séculaire et sa signification. Une route est une œuvre d'art. Elle procède de la force créatrice de l'ingénieur. » [32]

Une route n'est pas un bien strictement utilitaire. Elle n'est pas l'objet banal et courant que l'on croit. Elle n'est ni plus ni moins que l'objectivation, au sens hégélien, d'une idée, d'un esprit, en l'occurrence d'une idée impériale :

> « À toute époque, la route a toujours été l'expression de l'histoire de son temps, et la trace qu'elle a laissée témoigne encore de ce passé [...]. Dans son mode de construction, dans son dessin, ce n'est pas seulement la technique des différents siècles qui se reflète, mais plus encore l'esprit et la volonté de ses créateurs. » [33]

Comme pour témoigner de cette dignité culturelle des routes, Todt convoque l'histoire ancienne. Les routes sont attestées depuis l'Antiquité, et Hérodote lui-même les juge dignes d'être mentionnées dans son œuvre, signant leur consécration historique et culturelle dans l'Antiquité :

> « Hérodote lui-même nous parle de la première route pavée. Il rapporte que cette route a été construite trois mille ans avant notre ère à l'occasion de la construction de la pyramide de Kheops. Hérodote met sur un même plan la réalisation de cette route et la construction de la pyramide. » [34]

Objectivation d'un esprit créateur d'art, la route est également matérialisation de l'idée impériale :

> « La route doit être l'expression de l'essence allemande. C'est dans ce sens que nous travaillons à l'œuvre gigantesque des routes d'Adolf Hitler. Notre programme de construction est une expression marquante de la volonté de vie allemande et de l'unité du Reich allemand. » [35]

Les autoroutes du Reich, en unifiant le territoire, en reliant ses différentes parties, expriment son unité politique : « Les lignes de ces nouvelles routes soulignent résolument l'unité nouvellement acquise du Reich. » [36] Cette signification politique est visible déjà dans le modèle de la route romaine :

> « De généreux travaux de constructions de routes ont toujours été un signe d'un particulier effort. Des routes gigantesques ont été bâties, pour s'assurer la conquête d'empires immenses. » [37]

Par son rôle logistique, la route, qui permet la circulation des troupes, le mouvement des armées, est en effet un instrument de conquête. De manière significative, Fritz Todt indique d'ailleurs que les autoroutes du Reich sont orientées vers l'est :

> « Elles conduisent jusqu'en Inde et en Extrême-Orient. L'homme nordique a toujours emprunté, tout au long de l'histoire, le chemin menant vers l'Inde. Alexandre le Grand l'a foulé, et nous trouvons sur ce chemin d'innombrables

> documents culturels de la race nordique qui en témoignent. » [38]

Ces chemins qui conduisent vers l'est sont « les mêmes routes qui ont conduit la conquête politique et culturelle de l'Est allemand » [39], référence au *Drang nach Osten* du Moyen Âge germanique. Les routes du Reich s'inspirent d'un autre modèle impérial, celui de Napoléon, grand admirateur de l'Empire romain et de son réseau de communication : à l'exemple de celles de Rome, « les routes de Napoléon I^{er} expriment par leur direction et par leur impitoyable tracé la brutale volonté de pouvoir du grand conquérant, et elles témoignent aussi de la grandeur de ses idées » [40]. Expression d'une volonté de puissance politique, vecteurs d'un projet de conquête militaire, les routes du Führer, comme celles des Romains et de Napoléon, seront droites et rectilignes comme des fûts de canon, *ultima ratio regum*. Cette rectilinéarité procède d'un impératif stratégique de gain de temps, comme le confie Hitler à ses convives :

> « Toutes les routes militaires ont été construites par des tyrans : les romaines, les prussiennes, les françaises. Elles vont tout droit, alors que les autres chemins de procession nous font perdre trois fois plus de temps. » [41]

Ces routes militaires, construites pour la conquête, ne sont pas seulement rectilignes. Elles sont en outre pourvues de toutes les commodités de ravitaillement et de relais. Hitler cite en exemple les routes romaines jalonnées de relais de poste, ces

mutationes qui permettaient le repos du voyageur et le changement des chevaux, et ponctuées, à intervalles réguliers, de camps militaires. Le Führer s'émerveille du modèle de la voie romaine :

> « Il est incroyable de voir avec quelle rapidité les légions romaines pouvaient avaler des distances infinies sur ces routes. Elles disposaient apparemment déjà de l'attelage. Les routes franchissent les collines et les montagnes, tout droit, les relais étaient disposés de telle sorte que les troupes, à l'issue d'un jour de marche, puissent avoir leurs quartiers. » [42]

Mais, au-delà de la conquête, les routes sont les artères de la civilisation. Fritz Todt précise que « les routes sont aussi au service d'une civilisation bénéfique et pacifique » [43]. En effet, c'est sur les routes que « déferle le trafic, que bat le pouls de la vie » [44].

Les Romains ont créé le modèle routier, tant au point de vue technique qu'au point de vue politique :

> « Les maîtres incontestés de la construction routière dans l'Antiquité ont été les Romains. Leur immense empire est impensable sans le réseau étendu de ses routes stratégiques et commerciales. Le réseau routier romain a atteint une longueur de 85 000 km et s'étirait de l'Écosse à Jérusalem, des Pyrénées jusqu'au Danube. Sur les antiques routes romaines existaient déjà des relais de poste de première classe, qui se sont révélé être d'une importance tout aussi grande pour la

> politique et le commerce. La technique de construction des routes romaines était très avancée. Nous en admirons encore aujourd'hui les coupes. » [45]

Œuvre d'art, objectivation de l'idée, les autoroutes du Reich ressortissent cependant d'une monumentalité spécifique. Les routes sont, selon Todt, célébrées par Hérodote à l'instar des pyramides, les contemporains du III^{e} Reich n'étant pas en reste de comparaisons outrancières, pour exalter l'œuvre d'Hitler, comme on peut le lire dans la revue officielle *Die Strasse*, en 1938 : « Les autoroutes du Reich doivent, à l'instar de la muraille de Chine, de l'Acropole des Athéniens, des pyramides d'Égypte, devenir une tour dans le paysage de l'histoire. » [46] En 1941, le poète autrichien Josef Weinheber rédige une *Ode aux routes d'Adolf Hitler*, où il magnifie les autoroutes, « Semblables à si peu d'œuvres de l'homme / À l'éternité des pyramides, peut-être / Aux monuments de la Rome antique » [47] .

Il est cependant malaisé pour une autoroute de se dresser comme une tour dans le paysage de l'histoire. La monumentalité de la route est bi- et non tridimensionnelle : la route s'inscrit dans le plan, elle ne s'érige pas dans l'espace. Pour rendre tangible le gigantisme du travail accompli, la propagande du régime accumule les chiffres ou des photomontages qui juxtaposent un immense tas de gravas, censé représenter les déblais de construction, et des montagnes naturelles. La route pâtit de son caractère non spectaculaire. Il manque aux deux dimensions dans lesquelles elle s'étire la troisième dimension, verticale, propre au monument, comme

le remarque ironiquement Ernst Bloch de son exil londonien, en 1937 : « Une architecture singulière, longue de milliers de kilomètres, mais, comme monument, c'est un peu plat. » [48]

Cette œuvre d'art plate et presque invisible va donc se doter d'ouvrages d'art, de ponts et viaducs notamment, dont le style reproduit volontairement la monumentalité impériale romaine.

La construction des viaducs est directement inspirée de Rome. Le III^e^ Reich ressuscite les arches et la pierre impériales, alors que les techniques de construction et les matériaux modernes, le béton et l'acier, rendaient inutile la résurrection de ces dinosaures architecturaux *more romano*.

Mais la construction de routes et de ponts signe l'affirmation d'une impérialité. Hitler et Fritz Todt, nous l'avons vu, lient les notions d'Empire et de route. Les ponts à la romaine fonctionneront donc comme le signe de cette association, bien illustrée par le vocable vite consacré et figé de *Reichsautobahn* : le néologisme *Autobahn* est, dès son apparition, inséparable du mot *Reich*, et l'autoroute ne se conçoit que comme autoroute du Reich, autoroute impériale. L'examen de projets et de réalisations d'architecture viaire et autoroutière nous permet de voir concrètement comment l'on passe d'un discours à une pratique, d'une idée impériale à une réalisation. La revue *Die Kunst im Deutschen Reich*, revue d'art officielle du III^e^ Reich, offre de nombreuses photographies, croquis et coupes de ponts autoroutiers. Friedrich Tamms [49], architecte en charge des ponts autoroutiers à l'Organisation Todt, esquisse un projet qui, s'il ne fut jamais mené à bien, est l'exemple le plus frappant

d’une imitation romaine totalement revendiquée. Tamms reprend du type de l’aqueduc la superposition des arches, présentes ici sur trois niveaux, interrompues par une grande arche centrale, ce qui en rend le principe dispendieux et purement décoratif. Le but semble ici de faire du romain pour faire du romain, et non pour satisfaire à une quelconque fonctionnalité technique.
Son collègue et ami Albert Speer n’est pas en reste, qui élabore en 1937 un projet d’entrée d’autoroute pour Salzbourg. Un gigantesque autel, qui rappelle l’*ara pacis* augustéenne est flanqué de deux colonnes monumentales qui évoquent les colonnes d’Hercule, ou les deux jambes du mythique Colosse de Rhodes, une des merveilles du monde, colonnes coiffées de l’aigle nazie. Les deux colonnes marquent le passage frontalier entre une Autriche non encore rattachée par l’Anschluss et le *Altreich*.

Impérialisme et architecture impériale : l’architecture d’État comme monument culturel et attribut de la puissance

La diffusion du modèle architectural romain sous le III^{e} Reich ne s’est pas limitée à quelques esquisses et réalisations de ponts et monuments autoroutiers. On sait, par des propos privés et par le témoignage d’Albert Speer, le goût d’Hitler pour l’art en général et pour l’architecture en particulier. Lui qui commença, en 1925, à crayonner des esquisses pour un futur arc de

triomphe et bien d'autres monuments dans un carnet conservé aujourd'hui au *Kunstgeschichtliches Seminar* de l'Université de Göttingen [50], confia à son architecte en chef combien sa véritable vocation artistique avait été contrariée :

> « Speer, vous êtes mon architecte. Vous savez que cela a toujours été mon vœu de devenir architecte [...]. La Grande Guerre et cette criminelle révolution de novembre m'en ont empêché. Sinon je serais peut-être aujourd'hui ce que vous êtes vous, le premier architecte de l'Allemagne. Mais ce sont les Juifs ! [...] Ce sont les Juifs qui m'ont fait entrer en politique. » [51]

L'importance conférée à l'art, et avant tout à l'architecture, art de représentation par excellence, art d'inscription du pouvoir dans l'espace, procède donc d'un penchant personnel avéré, mais aussi d'une conception de la politique en termes de persuasion, appel à la passion par le truchement du sentiment esthétique [52]. Hitler estime qu'un État qui se respecte doit se doter des attributs architecturaux de sa puissance. La souveraineté doit parler dans et par la pierre, et un État fort doit marquer l'espace de son empreinte, en ne laissant pas proliférer les édifices privés.

Dans un long passage de *Mein Kampf*, comme dans nombre de ses discours, Hitler s'émeut de la disproportion contemporaine entre édifices privés et édifices publics, ces derniers étant réduits par un mercantilisme triomphant et par la démission de l'État à la portion congrue. Hitler déplore que « ce que l'époque la plus récente a ajouté au patrimoine culturel de nos grandes

villes est absolument insuffisant » [53] . Aucune d'entre elles « ne possède de ces grands monuments dominant l'ensemble de la ville, qui sont comme les symboles de l'époque. C'était toutefois le cas dans les villes de l'Antiquité, puisque presque chacune d'entre elles possédait un monument particulier de sa fierté » [54] . Par rapport et par opposition au déficit culturel de l'époque contemporaine, l'Antiquité apparaît comme un paradigme de décisionnisme politique et de fertilité architecturale.

Les monuments publics des villes antiques étaient le produit du volontarisme urbanistique et architectonique de l'État, ils étaient l'expression affirmée de la communauté, et non des intérêts privés :

> « Ce n'est pas dans les bâtiments privés que résidait le caractère d'une ville de l'Antiquité, mais dans les monuments de la communauté, qui semblaient être conçus, non pour l'instant, mais pour l'éternité parce qu'ils devaient refléter, non la richesse d'un particulier, mais la grandeur et l'importance de la communauté. » [55]

La force de l'État réduisait donc au respect et au silence toute manifestation d'individualisme intempestif et ostentatoire par une sorte de compromis somptuaire tacite qui attribuait la prééminence aux édifices publics :

> « Les quelques colosses qui se dressent encore aujourd'hui et que nous admirons dans les monceaux de débris et dans les champs de ruines du monde antique ne sont pas d'anciens

> grands magasins, mais des temples et des édifices d'État, donc des œuvres dont la communauté était propriétaire. Jusque dans la pompe de la Rome tardo-antique, ce ne sont pas les villas et les palais de particuliers qui avaient la première place, mais les temples et les thermes, les stades, les cirques, les aqueducs et les basiliques, etc., de l'État, donc du peuple tout entier. » [56]

De même durant le Moyen Âge germanique : « Ce qui, dans l'Antiquité, s'exprimait dans l'Acropole ou le Panthéon, prenait désormais la forme de la cathédrale gothique » qui se dressait au-dessus « du grouillement » des petites maisons de la ville médiévale, une « conception qui correspondait finalement à celle de l'Antiquité » [57]. Il manque à l'État de l'époque contemporaine les signes de sa culture et de sa puissance : la « contribution financière à la construction d'édifices d'État étant ridicule et insuffisante » [58], l'espace est conquis, gangrené et occupé par des constructions privées, signes d'une décadence culturelle marquée par l'individualisme triomphant et le culte de l'argent. Significativement, c'est en reprenant les catégories antithétiques privé/public, mercantile/étatique, qu'Hitler disqualifie la chancellerie du Reich où il s'installe le 30 janvier 1933. Speer, qui sera chargé de bâtir le nouveau palais du chancelier rapporte qu'« il qualifiait la chancellerie [...] de "tout juste bonne pour un Konzern de fabriques de savonnettes", en aucun cas le centre d'un Reich devenu puissant ». C'est pourquoi, en lui passant commande d'un nouvel édifice, il « exigea d'ores et déjà une coulisse architecturale de

dimensions impériales » [59] , l'adjectif impérial n'étant ni fortuit, ni anodin dans la bouche d'Hitler.

Le Führer, une fois au pouvoir, n'hésiterait donc pas à consacrer des sommes d'argent considérables à l'édification de monuments gigantesques, balayant toute hésitation des grands argentiers du Reich par la considération des dimensions et de la pérennité des édifices construits. Le coût du Grand Stade de Nuremberg, évalué à 250 millions de Reichsmark par Speer était, selon Hitler, « moindre que deux cuirassés de type Bismarck. Quand on voit avec quelle célérité un cuirassé est détruit ! ou alors, s'il n'est pas coulé, il devient en dix ans de toute façon un tas de ferraille, alors que cet édifice sera encore debout dans des siècles » [60] .

Les préoccupations comptables sont donc balayées par un désir d'éternité, un dur désir de durer propre à la mentalité romaine, un ethos antique dont Hitler, par ses lectures historiques et sa valorisation du héros, s'était imprégné. Hitler est préoccupé par le regard que la postérité portera sur son temps si la situation en reste là [61] .

Cette prééminence accordée à une architecture de représentation qui soit défense et illustration de l'État, « renforcement de son autorité » [62] et de sa majesté est un trait antique, ce que les classicistes ne manquent pas de relever, comme Joseph Vogt, professeur d'histoire romaine à l'Université de Leipzig, qui se félicite que le rapport du nazisme à l'Antiquité ne soit plus le rapport mort d'érudits désincarnés, mais un rapport authentique de ressaisie et de renaissance, comme l'atteste selon lui l'architecture du nouveau régime.

Vogt se félicite que « l'architecture comprise comme une autoreprésentation monumentale de la communauté » [63] ait été ressuscitée. Comme dans l'Antiquité, l'architecture redevient l'« expression d'une conception de la communauté orientée par l'État ». Le III^{e} Reich place ses pas dans ceux du I^{er} Reich, l'Empire romain, dont les édifices sont des « réalisations apparentées » [64] à ceux de la nouvelle Allemagne :

> « C'est ainsi que le complexe olympique ressemble plus à un forum romain qu'à un sanctuaire grec ; la place Royale de Munich, avec les temples en l'honneur des héros du Mouvement rappelle le temple des héros d'une capitale grecque ou romaine. » [65]

L'architecture comme expression de l'existence de la communauté holistique est, par là même, manifestation de la puissance de l'État. Antique dans son inspiration, elle est donc plus spécifiquement romaine. Joseph Vogt cite son collègue Gerhart Rodenwaldt, historien de l'art et de l'architecture qui, quelques années plus tard, consacre sa contribution au grand ouvrage collectif *La nouvelle image de l'Antiquité* à « L'architecture d'État à Rome ». Rodenwaldt y compare Hitler à Auguste qui, selon la *Vita Augusti* de Suétone et les *Res gestae divi Augusti*, avait reçu une ville de briques et laissé une capitale de marbre : « Comme tous les grands hommes d'État, il a considéré l'architecture [...] comme le moyen d'expression du pouvoir. » [66] Il a été soucieux de rendre tangible la *maiestas imperii* [67] par l'« autorité des édifices publics » [68], donnant ainsi naissance à une « architecture *pro maiestate imperii* » [69].

Hitler, selon Rodenwaldt, se révèle le digne continuateur de l'œuvre augustéenne en ce que

> « les édifices du temps présent évoquent dans leur composition, dans leur planification et leurs volumes l'architecture d'État romaine. Dans les grands projets qui doivent redessiner la capitale du Reich *pro maiestate imperii*, nous retrouvons le croisement des axes, l'intensité de l'orientation, la coordination des rues, des places et des espaces intérieurs monumentaux [...]. Nous ressemblons aussi aux Romains en ce que nous nous confrontons à nouveau avec les principes et les fondements de l'architecture monumentale européenne que les Grecs ont posé avec les temples qu'ils vouaient à leurs dieux » [70] .

Le trait dominant de cette architecture d'État est son classicisme affiché, même si le style adopté reste peu défini, hésitant entre le romanisme impérial cher à l'Autrichien Hitler et le dorisme sévère dont Troost et Speer se réclament.
Paul Ludwig Troost fut le premier architecte d'Hitler. Prématurément décédé en 1934, il eut tout de même le temps de donner au Führer ses premières joies de bâtisseur, en concrétisant les projets munichois du chef de la *Bewegung*. Troost édifie ainsi pour le Parti la *Braunes Haus* de Munich, puis, après la prise de pouvoir, une *Ehrenhalle* en mémoire des victimes nazies du putsch de 1923. Il a enfin le temps, avant de mourir, de dessiner cette *Haus der deutschen Kunst* chère aux projets artistiques d'Hitler. Speer qualifie le style de son prédécesseur de « traditionalisme spartiate » [71] . La relation

d'Hitler à Troost était telle que, à la mort subite du maître, Hitler évoqua la possibilité de reprendre son cabinet, ce qui, après tout, note Speer avec ironie, n'était « pas plus absurde que d'exercer plus tard la direction des opérations militaires » [72] .
Speer professe une admiration respectueuse pour Troost. Confessant avoir eu l'ambition d'être « l'héritier légitime des classicistes berlinois » [73], voire d'être « un second Schinkel » [74], il éprouve un amour pour l'architecture grecque et classique qui ne se démentira jamais, comme en témoignent les gravures qui ornent, après la guerre, sa cellule de Spandau. Ses vingt ans de prison ne seront guère égayés que par un « bronze de Polyclète, une esquisse de Schinkel pour un château sur l'Acropole, un chapiteau ionique, une frise antique. La première chose que je vois le matin de mon lit est l'Erechteion de l'Acropole » [75] . Speer qualifie son propre style de « néo-classique, puisque je pensais l'avoir dérivé du style dorien » [76] et consacre des voyages à l'étude d'édifices doriens : « Je fis mon premier voyage à l'étranger en mai 1935 en suivant mon penchant pour le monde dorique, non pas en Italie », pays qui constituait, après tout, la destination obligée de tout intellectuel allemand depuis Winckelmann au moins, mais « en Grèce » [77] . Speer raconte que « nous y cherchâmes, ma femme et moi, avant tout des témoignages du monde dorique », ce qui reste l'objectif d'un second voyage effectué en mars 1939, en Sicile et en Italie du Sud, sur ces terres de la Grande Grèce colonisée, où Speer admire tout particulièrement « les ruines de temples doriques à Ségeste, à Syracuse, à Sélinonte et

Agrigente », un « complément précieux à notre premier voyage grec » [78].

Hitler passe donc commande de monuments classiques à son architecte en chef. Son goût pour l'Antiquité l'y portait, ainsi que ses prétentions à une longue postérité mémorielle : « Hitler appréciait avant tout dans le style classique ce qui le plaçait au-dessus des temps. » [79] La postérité des édifices antiques, notamment ceux qui ont été légués par l'Empire romain, fait d'eux comme des métaphores de l'éternité. Un homme aussi obsédé par le temps et aussi soucieux de durée [80] qu'Hitler ne pouvait qu'en être profondément ému et séduit. Ce style classique, c'est un style grec et, plus précisément, dorique, car Hitler, note Speer, « croyait avoir trouvé dans le peuple dorien quelques points communs avec son monde germanique » [81] et parce que « la civilisation des Grecs représentait pour Hitler, dans tous les domaines, la plus parfaite apogée qui soit » [82].

Speer tempère son appréciation de l'esthétique hitlérienne en précisant que le goût du Führer restait lesté par ce qu'il avait vu dans la Vienne impériale de sa jeunesse, « le monde des années 1880 à 1910 », marqué par un « néo-baroque ornementé » [83], celui du Ring viennois et du palais Garnier parisien, qu'Hitler aimait tant, et vers lequel il tend à revenir à partir de 1937. Selon son architecte favori, le Führer s'éloigne alors du style dorien pour épouser un style néo-Empire surchargé, qui évoque désormais moins la stricte sévérité des temples doriques que « les palais prestigieux des despotes orientaux » [84]. Speer y voit là, *a posteriori*, une régression vers un « art décadent » [85] qui, tout bien réfléchi, annonçait la chute

d'un Reich aussi enflé que ses édifices, de même que le style Empire français, qui avait succédé à la gravité spartiate de la Révolution, avait accompagné l'ascension et les défaites de Napoléon [86]. En quelques pages, Speer développe une philosophie critique de l'art qui rend son évolution solidaire d'un contexte politique dont il est l'expression et le symptôme. L'ex-architecte de l'Empire nazi se défie désormais du style impérial et de ce qu'il présage : après les outrances du rococo tardif, la Révolution française était revenue à un style dépouillé et strict, lisible dans les projets « des Boullée, Ledoux et Lequeu » [87], ces architectes utopistes dont Speer se réclame. Le directoire a enrichi la sévérité antique des années 1789-1794 par plus d'ornements, avant que l'Empire ne vienne exagérer dans la richesse et l'ornementation. La période 1789-1815 offre donc « résumée sur à peine vingt ans [...] ce qui se développe sinon sur des siècles : l'évolution des édifices doriens de la première Antiquité vers les façades baroques tourmentées de l'hellénisme tardif » [88], une évolution encore réduite par le nazisme à quatre ans de sévérité et huit ans d'exagération impériale, tant dans l'ornementation que dans les proportions assignées aux bâtiments, ce que, à l'époque, Speer « ne voyai[t] pas » [89] encore. Speer constate en effet, avec le regain de puissance allemande et l'affirmation d'ambitions impérialistes de moins en moins discrètes, une tendance à la surcharge ornementale, mais, surtout, à un gigantisme qu'il assimile au despotisme oriental, avant de constater que les Grecs, eux aussi, étaient sujets à « des tendances mégalomaniaques » [90].

Hybris, la mégalomanie faite pierre

Speer qualifie l'architecture impériale d'Hitler de *gebaute Megalomanie* [91] et rapporte que son propre père, interdit devant la démesure des édifices projetés, lui aurait dit : « Mon Dieu, vous êtes devenus complètement fous. » [92] C'est la réaction spontanée de l'observateur extérieur. Les projets de Speer pour la reconfiguration de Berlin sont d'un gigantisme proprement démentiel. Le dôme de la Grande Halle devait ainsi culminer à 250 m de haut, soit la hauteur de l'actuelle tour de l'*Alexanderplatz* à Berlin, à la base du mât d'antenne. L'aigle qui devait la coiffer devait culminer à 290 m, soit un peu moins que la hauteur de la tour Eiffel : « Ce qu'il aimait dans le classicisme, note Speer, c'était finalement la possibilité d'être monumental. Il était follement entiché de gigantisme. » [93]

L'historien Jochen Thies, dans un ouvrage intitulé *L'architecte de l'hégémonie mondiale* [94], lit dans cette démesure architecturale l'affirmation d'une ambition impériale à l'échelle mondiale, une ambition aussi inouïe que les proportions des édifices projetés sont inédites : leur taille est à la démesure des ambitions stratégiques du Führer. Thies estime qu'une logique interne relie cette architecture grandiose aux projets militaires de construction de bombardiers à long rayon d'action capables de frapper les États-Unis. Édifices impériaux et forteresses volantes sont l'expression d'une même tension vers l'hégémonie mondiale [95] : il ne fait donc guère de doute que l'expansionnisme d'Hitler ne pouvait se contenter de la simple conquête d'un espace vital à l'est. Son combat est mené à

l'échelle planétaire contre une conspiration juive d'ampleur mondiale. Hitler est, note Thies, obnubilé par l'exemple de l'Empire britannique, modèle contemporain réussi d'hégémonie à l'échelle du monde, et par la Rome antique qui demeure, en architecture comme en politique, le modèle et le défi du Führer [96], l'étalon historique absolu à l'aune duquel doit se mesurer toute grandeur.

Un Empire qui se respecte doit subsumer les constructions politiques présentes mais aussi passées. De même, l'architecture de représentation de cet Empire doit surpasser tout ce qui pourrait lui être opposé. Hitler formule ses jugements esthétiques dans des catégories plus quantitatives que qualitatives : *Wucht, Gewalt, Monumentalität, Riesenhaftigkeit* sont les coordonnées de son référentiel personnel et les attributs par lesquels il exprime son admiration pour des édifices qui ne sont ainsi souvent évalués qu'à l'aune de leur taille, leur gigantisme valant consécration dans l'échelle de valeurs du Führer.

Ce goût avéré d'Hitler pour le monumental n'est pas l'expression d'une pathologie personnelle, d'une éléphatiasis esthétique, mais il est au contraire affecté d'une signification politique expresse et précise. Le gigantisme des monuments du III^{e} Reich doit rendre aux Allemands la conscience perdue de leur dignité et de leur éminence, un sentiment violé et volé par le honteux diktat de Versailles et par les interminables années de crise de la *Systemzeit* de Weimar. Selon le Führer, en effet, « ce n'est que par de telles œuvres que l'on rend à un peuple sa

confiance en soi » [97]. Lors de l'inauguration solennelle de la nouvelle chancellerie du Reich, le 9 janvier 1939, il déclare :

> « Cela a toujours été mon but de redonner son estime de soi au peuple allemand, sur tous les plans. Certains se demandent peut-être pourquoi le Führer proclame que telle chose est la plus grande, pourquoi nos rues sont les plus grandes, pourquoi il veut qu'elles soient les plus grandes [...]. Pourquoi toujours viser le plus grand ? Mes camarades allemands, je fais cela pour redonner sa confiance en soi au peuple allemand. » [98]

Hitler multiplie les interventions où il dit sans ambages sa volonté de surpasser tous les plus grands monuments existant dans le monde entier. L'hymne du vieux Reich, qui reste, avec le *Horst-Wessel-Lied*, celui de la nouvelle Allemagne, proclamait un « Deutschland über alles in der Welt » qu'Hitler prend au pied de la lettre pour lui donner une signification architecturale très concrète, expression anticipée et préfiguration d'une réalisation politique qui suivrait bientôt.
La référence contemporaine, synchronique, d'Hitler est l'Amérique : tout, dans la nouvelle Allemagne, doit dépasser les réalisations américaines. Hitler veut ainsi bâtir « le plus grand pont du monde » à Hambourg, en lieu et place d'un tunnel, plus commode techniquement, car il s'agit moins ici de commodité technique que de

> « donner conscience de cela aux Allemands [...] : qu'est-ce que l'Amérique avec ses ponts ? Nous pouvons faire

> exactement la même chose. Voilà pourquoi je fais construire des gratte-ciel qui ont la même puissance que les plus grands gratte-ciel des États-Unis. Voilà pourquoi je fais construire à Berlin une capitale puissante. Voilà pourquoi je fais construire ces équipements gigantesques à Nuremberg ou à Munich, et ces immenses autoroutes dans tout le Reich allemand, non pour des raisons de circulation, mais parce que je suis convaincu qu'il est nécessaire de donner au peuple allemand cette confiance en lui qui, déjà pas bien grande dans le passé, a été brisée » [99] .

Le Führer-architecte orchestre la lourde symphonie des superlatifs : Berlin devra être dotée, avec son axe nord-sud, de la plus longue et large avenue du monde, du plus grand aéroport du monde, du plus puissant émetteur du monde [100], Nuremberg devra accueillir le plus grand stade du monde [101] : « Pourquoi toujours le plus grand ? Je fais cela pour redonner à chaque Allemand une juste conscience de soi. » [102] Cependant, si l'Amérique, ses ponts suspendus et ses gratte-ciel sont bien la référence contemporaine, le regard d'Hitler est surtout tourné vers Rome, « notre seule rivale dans le monde » [103], seule puissance historique avec laquelle Hitler, *sub specie aeternitatis*, accepte de se mesurer : « Sa mégalomanie valait pour les espaces comme elle s'appliquait au temps » [104], note Speer.

Rome, modèle et défi

Il faut dire ici à quel point Rome est érigée par Hitler en modèle et en défi de sa propre œuvre politique d'édification d'un Empire. Pour tous les conquérants de la postérité, l'Empire romain, avec son réseau de routes, de villes qui étaient bâties comme autant de petites Rome, avec son État, son droit et son armée qui dominaient un territoire grand comme le monde alors connu, cet Empire, auquel ne résistaient guère que les lointains Parthes orientaux, est apparu comme le modèle par excellence de l'hégémonie universelle. Il alliait les armes de la force militaire aux mots de la langue et de la civilisation romaine que diffusaient légions et proconsuls de l'*Africa* à la *Britannia*. Il n'est donc guère surprenant que Charlemagne, Othon, puis Napoléon aient voulu mettre en scène leur pouvoir sous des oripeaux antiques et rejouer l'histoire en habits de Romains. Rome est pour Hitler, comme pour tous ces conquérants, signe et modèle du pouvoir hégémonique, de la domination universelle. Dans une langue symbolique où les signifiants sont réduits à des traits saillants minimaux, le nom de Rome fonctionne comme le symbole du pouvoir, de la même manière qu'Athènes signifie philosophie et que la Prusse est synonyme de discipline et d'organisation. Hitler se livre d'ailleurs lui-même explicitement à une analyse de type linguistique, en faisant observer la postérité du nom de César : « C'est fou ce qu'un nom peut devenir ! Pendant deux mille ans, César a été un concept désignant le commandement suprême. » [105] De même que le mot « Rome » est devenu le signifiant d'une réalité impériale, le nom de César est celui du commandement militaire en chef et du pouvoir.

L'exceptionnelle exemplarité du modèle romain se lit donc à même la langue, et César, comme Rome, qui se sont immortalisés par des hauts faits inouïs, survivent dans la mémoire commune comme signes de réalités glorieuses qu'ils peuvent seuls désigner adéquatement, tant ils en sont les archétypes, les modèles et les symboles achevés. Les noms sont eux-mêmes devenus des monuments [106] .
Rome est à la fois symbole et archétype d'une conquête militaire et de l'établissement d'un pouvoir mondial, mais un pouvoir qui transforme en profondeur, en imposant sa culture et sa langue, bref, un pouvoir qui modèle et façonne l'espace et les peuples. Ce modèle est superlatif, il n'a jamais été inégalé, pas même, et pas encore, par le Reich Grand-Allemand :

> « Aujourd'hui encore, l'Empire universel de Rome n'a pas son pareil. Avec quelle infatigable énergie n'a-t-il pas dominé tous les peuples environnants ; et il n'est pas un Empire qui ait autant rayonné d'une culture aussi uniforme. » [107]

Hitler, admiratif et insatisfait, estime donc, dans ce propos privé de novembre 1941, alors que la Wehrmacht patrouille dans les faubourgs de Moscou, que Rome n'a pas encore son pareil, *nicht seinesgleichen*. L'ambition d'Hitler est de créer un Empire sur le modèle romain : l'*imperium romanum, das römische Weltreich*, doit bientôt avoir son pendant avec le Reich, qui est sur le point de soumettre le continent européen entier, et de répandre, de diffuser sa race et sa culture. En 1941, la guerre contre l'URSS est explicitement définie comme une guerre raciale d'extermination des Slaves et des Juifs, qui doivent disparaître

pour laisser la place à des colons allemands. L'uniformisation, l'homogénéisation raciale de l'espace impérial doit être le pendant de la diffusion par Rome du latin, de sa culture et de son droit.

Si Rome est si présente dans l'esprit et les propos d'Hitler, c'est sans doute également parce que l'histoire romaine inscrit dans l'ordre du possible le projet *a priori* irréalisable, proprement mégalomaniaque, d'un Empire universel. Référer un projet politique, parût-il insane, à des événements et périodes du passé effectivement avérés, revient à inscrire cette idée dans le concret du possible, d'un passé réel, donc d'un potentiel toujours actualisable. En se réclamant de Rome, Hitler trouve des précurseurs et des précepteurs à ce qui, sans cela, ne serait que folie vide et vaine. Par la référence à l'Antiquité romaine, la folie impérialiste d'Hitler trouve ce minimum d'ancrage dans le réel qui rend le mythe tant soit peu crédible et viable. Aux yeux d'Hitler, Rome préfigure, de fait, le Reich.

Pour Nietzsche, l'inscription dans le réel est une des fonctions de l'histoire, un des modes par lesquels elle sert la vie. Dans sa *Seconde considération inactuelle* (1874), Nietzsche note en effet que « l'homme créatif et puissant, celui qui mène un grand combat, cherche des modèles, des initiateurs et des consolateurs, et n'arrive pas à les trouver parmi ses compagnons ni dans le temps présent » [108]. L'histoire va dès lors avoir pour fonction de lui faire découvrir des grandeurs passées qui vont pouvoir l'inspirer, l'encourager dans sa tâche, en lui montrant que bien qu'elle soit exorbitante au présent, une telle grandeur reste possible, puisqu'elle est, de fait, avérée

dans le passé. Ce type d'histoire, Nietzsche le nomme « histoire monumentale ». L'histoire devient pèlerinage aux sources de la grandeur historique, par la découverte des monuments du temps passé, de ces hauts faits et œuvres majeures du passé qui annoncent celles du présent, ou du moins témoignent de leur possibilité. L'homme d'action, le grand homme du présent tire de cette contemplation des monuments que lui présente l'histoire courage, détermination et consolation face à l'incompréhension de ses contemporains :

> « Il en retient que la grandeur qui fut a pour le moins été possible et pourrait toujours bien revenir. Il a plus de cœur à avancer puisqu'il a chassé le soupçon qui l'assaille aux heures de faiblesse, de vouloir peut-être l'impossible. » [109]

Plus grand que le Colisée

Le monument de Rome est un exemple, un modèle à imiter, un défi à relever, le seul qui soit digne du Reich par son extension territoriale, par sa puissance militaire et par sa postérité mémorielle. Les *imagines* des ancêtres, conservées dans l'autel familial ont toujours cette double fonction de conseil et d'injonction, d'exemplarité et de défi [110]. Hitler confie à ses familiers, lors d'une conversation du 21 octobre 1941 au quartier général, le sens qu'il confère à la reconfiguration urbaine de Berlin : « C'est seulement ainsi que nous serons en mesure de porter ombrage au seul concurrent qui vaille pour nous, c'est-à-dire Rome. » [111] Le Führer tient ces propos dans un contexte d'euphorie géostratégique et militaire, au moment

où le *Blitzkrieg* à l'est semble un succès et où le Reich Grand-Germanique paraît à porté de réalisation.
Si Hitler veut en effet tout dépasser par ses édifices, Speer précise qu'il s'agit surtout de surclasser les maîtres de l'Antiquité : Hitler était enthousiaste quand son architecte favori « pouvai[t] lui prouver que nous avions battu, du moins dans les proportions, des édifices historiquement significatifs » [112] : la comparaison dans l'espace importe moins que dans le temps, les États-Unis moins que Rome. Speer jalonne ainsi ses mémoires d'une avalanche de mesures et de démesure, précisant que la tribune du Zeppelinfeld de Nuremberg « avait une longueur de 390 m et une hauteur de 24 m. Elle dépassait ainsi la longueur des thermes de Caracalla à Rome de 180 m, soit presque le double » [113]. Pour éviter un surcroît de dépenses, elle devait être érigée non en granite, mais en travertin, matériaux moins noble, mais qui se trouve être celui du Colisée de Rome. La tribune devait être coiffée d'une statue allégorique de 60 m de haut, ce qui amène immédiatement les précisions suivantes, où sont mobilisés les référents américain et romain, géographique et historique :

> « Néron fit ériger une statue monumentale de 36 m de haut en 64 de notre ère, sur le Capitole [114]. La statue de la Liberté à New York est haute de 46 m, la nôtre devait donc la dépasser de 14 m. » [115]

À Nuremberg toujours, le Grand Stade voulu par Hitler devait avoir une capacité de « 400 000 spectateurs. L'édifice le plus grand qui puisse lui être comparé dans l'histoire était le Circus

Maximus de Rome, qui ne pouvait accueillir que 150 à 200 000 personnes, alors que nos stades contemporains, à l'époque, étaient limités à 100 000 places »[116], comme le stade olympique de Berlin, dû à son collègue Werner March. Ces capacités sont à l'échelle de l'expansion géographique et démographique de l'Allemagne, dilatée en Grand Reich dont la population, selon *Mein Kampf*, devait atteindre, à moyen terme séculaire, 250 millions d'individus. L'inflation dimensionnelle ne touche pas seulement Nuremberg, mais affecte également la capitale du Reich. À Berlin, le projet impérial rend indispensable de remplacer la chancellerie de 1939 par un nouveau *Führerpalais* sur la Adolf-Hitler-Platz. Celui-ci doit surclasser le modèle antique et éclipser « le légendaire domaine palatial de Néron, la Maison Dorée, avec sa surface de plus de 1 million de mètres carrés » : avec deux millions de mètres carrés, le palais « d'Hitler soutenait la comparaison »[117].

Les morts eux aussi méritent l'hommage de l'hyperbole architecturale. Les *Totenburgen*, dont la réalisation est confiée à l'architecte Wilhelm Kreis, ces « gigantesques complexes funéraires », devaient ressembler aux « tumuli du monde antique »[118], mais, encore une fois, portés à l'hypertrophie, avec des hauteurs de 100 m et plus.

Ce déluge de chiffres et cette valse des comparaisons rend palpable, dans le texte de Speer, l'exaltation des maîtres du Reich, convaincus de l'exceptionnalité de leur édifice historique : les édifices de la Rome impériale, thermes de Dioclétien, Circus Maximus, Domus Aurea, sont bel et bien l'étalon de référence premier du gigantisme nazi. C'est Rome,

référence et modèle de l'impérialité, qui offre le précédent urbain pour une capitale du Reich appelée à l'imiter et à la surpasser.

Germania, *nova Roma*: un manifeste de pierre

Le fait de nommer une ville, fût-ce seulement pour la refonder, est un acte d'affirmation de puissance par l'inauguration d'une nouvelle ère. Telle était l'ambition de Néron qui, nous rapporte Suétone, voulait redessiner la vieille capitale de l'*Imperium* et la rebaptiser, pour qu'elle fût son éponyme, *Neropolis*.

En voulant doter sa ville capitale de nouveaux édifices, expressions du pouvoir (ministères, Soldatenhalle pour l'OKW), mais aussi lieux d'aménités sociales, comme les thermes qui devaient être édifiés sur l'axe Nord-Sud, Hitler s'inscrivait dans une double tradition romaine : celle du *princeps* bâtisseur, qui conduisait chaque nouvel empereur ambitieux à doter Rome d'un nouveau forum, et celle de l'évergète, bienfaiteur qui, prince ou particulier, faisait don à la cité d'équipements nécessaires à la vie sociale [119].

Hitler avait le projet de doter Berlin d'un visage nouveau. Cette seconde naissance de la capitale du Reich s'accompagnerait d'un nouveau baptême de la ville, acte sémantique performatif qui marquerait une renaissance, un temps nouveau. Le nom choisi fut *Germania*, un vocable qui, paradoxalement, n'a rien de germanique [120]. *Germania* est un mot strictement latin, popularisé par Tacite, à la monographie duquel il est associé

depuis la Renaissance. Ses dérivés en allemand, *Germanen, germanisch*, ont des équivalents nordiques, dérivés de la racine proprement saxonne *teutsch*, latinisée en *tuidisc, tedesco, tudesque*. Le caractère latin de *Germania* est encore accentué par la désinence finale en *-a*, marque latine du féminin. Il est notable que les SS ne suivent pas Tacite pour baptiser leur revue d'anthropologie et d'archéologie nordique. Au *Germani*a tacitéen, ils préfèrent un *Germani*en dont la finale en *-en* est plus spécifiquement nordique.

Nouvelle Rome par son nom, Germania était conçue par Hitler comme la capitale d'un Empire mondial. La nouvelle capitale du Reich comme, plus généralement, tous les nouveaux édifices du régime, sont pensés pour être des manifestes de l'impérialité, pour inscrire le pouvoir nazi dans l'espace, mais aussi dans le temps long d'une postérité millénaire. Il s'agit, par une architecture écrasante, de soutenir le pouvoir des Führer à venir, ses successeurs, en laissant un testament de pierre qui le figeât pour l'éternité [121].

Le nouvel Empire mondial qu'ambitionnait Hitler, pour soutenir la comparaison et être digne de son modèle passé, devait parler la langue de l'impérialité, c'est-à-dire celle de la monumentalité romaine. De fait, la nouvelle capitale devait produire tous les signes de la romanité impériale, en possédant elle aussi tous les éléments architecturaux qui définissaient Rome et faisaient de la Ville, par la diffusion/projection de ces éléments dans les villes des *Provinciae*, la capitale de l'Empire.

Ainsi Germania se devait-elle de posséder son arc de triomphe, élément central de l'architecture militaire et urbaine romaine

qui reproduit et pérennise dans la pierre la porte du camp.
L'arc de triomphe de Germania, dessiné par Speer d'après des esquisses d'Hitler, devait être plus haut, plus large et plus profond que celui de Napoléon I^{er}, autre résurrecteur d'Empire, à Paris : l'arc hitlérien devait mesurer 117 m de haut, soit plus du double de celui des Champs-Élysées (50 m), 170 m de large et 119 m de profondeur. Esquissé par Hitler lui-même dans son *Skizzenbuch* de 1925, l'arc était « un des cœurs de son projet » et l'un « des témoignages les mieux conservés de ses conceptions architectoniques, qu'il avait développées dans son carnet d'esquisses des années 1920 » [122]. Le monument devait se situer à l'extrémité de la double haie de canons inaugurée par la gare du sud et à l'ouverture de l'allée monumentale qui s'achèverait par la *Grosse Halle*.
Cette dernière devait être le monument identificatoire de la nouvelle capitale. Conçue pour être, à l'avenir, le théâtre des grands discours du Führer du peuple allemand, cet immense quadrilatère ouvert par une colonnade et coiffé d'un gigantesque dôme devait pouvoir accueillir un public de 180 000 spectateurs. Excroissance achevée de la démesure architecturale nazie, la Grande Halle, avec 315 m de côté, devait occuper une surface au sol de presque 100 000 m^2, et présenter un diamètre de coupole de 250 m. En dehors de ces dimensions inouïes, la Halle était, avec ses colonnes et sa coupole, d'inspiration romaine évidente : « Le Panthéon de Rome nous avait servi de modèle » [123], note Speer. Le panthéon romain était bien connu d'Hitler, historien de l'art autodidacte dans sa jeunesse, qui avait pu réaliser un des rêves de sa vie en allant

voir les Antiquités de Rome lors de sa visite d'État à Mussolini en mai 1938. Arrivé le 3 mai à Ostie, Hitler est retenu par des obligations protocolaires jusqu'au 6. Le 7 mai, une pluie providentielle lui épargne le long défilé militaire programmé par les Italiens, et lui permet de sillonner la Rome antique à sa guise. Après être retourné à titre privé à la *Mostra Augustea della Romanità*, déjà visitée la veille, il visite, entre le palais des Conservateurs et les thermes de Dioclétien, le Panthéon dit d'Agrippa, dans lequel il demande à pénétrer seul. Il y reste un long moment, recueilli, à admirer le dôme que les projets de Speer reproduiront en en multipliant les mesures par vingt [124]. L'escalier menant à l'édifice devait être flanqué par « deux statues de 15 m de haut. Hitler en avait déterminé la symbolique au moment où nous travaillions aux premières esquisses : la première représentait Atlas portant le ciel, la seconde, Tellus, soutenant le globe de la terre » [125]. C'est donc dans une langue mythologique gréco-romaine qu'Hitler voulait allégoriser son pouvoir : celui qui parlait ainsi était le maître de la terre et des cieux, dont il portait tout le poids et dont il était le pilier.

Outre ces édifices d'architecture militaire et politique, qui reproduisaient ou transposaient les éléments classiques d'une architecture impériale romaine, Germania devait être également dotée de thermes, manifestation par excellence de l'évergétisme antique, et témoignage de toute l'attention que les nazis accordent au soin du corps [126]. Speer note que « l'on alla jusqu'à planifier une halle de bains dans le style romain et dont les dimensions seraient celles des thermes de l'époque

impériale »[127]. Hitler connaissait les thermes de Dioclétien pour en avoir observé les ruines lors de son exploration archéologique privée du 7 mai 1938 à Rome. Les siennes devaient être situées à la naissance de l'axe nord-sud, à l'est de la gare du Sud, en vis-à-vis du ministère des Postes.

Les édifices de Germania devaient être distribués le long d'un axe nord-sud dont Berlin n'a jamais été dotée. L'axe traditionnel de Berlin, l'axe royal prussien, scandé par le château royal, la statue de Frédéric II, la porte de Brandebourg et la colonne de la victoire est un axe est-ouest : c'est celui de *Unter den Linden*, prolongé, après la Porte, par une longue avenue filant vers Charlottenburg, via la Victoire. Cet axe est encore celui qui, partition de guerre froide oblige, structure l'espace de la ville actuelle. Hitler voulait à toute force créer un axe nord-sud en surimposant une avenue monumentale à un nombre imposant de voies ferrées d'orientation S.-O.-N.-E. qui desservaient la Potsdamer Bahnhof et l'Anhalter Bahnhof et qui étaient vouées à la disparition pour être regroupées et orientées en faisceau vers la future gare du Sud. Outre la disparition de cette emprise ferroviaire, le nouvel axe projeté requérait la destruction de centaines d'hectares de logements et de voies urbaines. On ne peut guère comprendre ce volontarisme urbanistique et les coûts qu'il aurait occasionnés si l'on n'y voit pas la volonté du Führer de donner à sa ville un *cardo*, un axe nord-sud, axe principal de toute ville romaine. D'origine militaire, l'urbanisme romain était un décalque du plan orthogonal du camp légionnaire : quatre portes, deux axes, des quartiers de cantonnement rectilinéaires, avec croisements à angle droit et

place d'appel à l'intersection des deux axes, le *cardo* et le *decumanus*, second axe, d'orientation est-ouest. Si, dans Rome même, ville trop ancienne et constituée par un synoecisme archaïque, la structure hippodamique est peu lisible, celle-ci caractérise très souvent toute nouvelle *colonia* ou fondation.
La capitale dont héritait Hitler était trop peu romaine à son goût : avec une double axialité, croisée à angle presque droit au niveau de l'actuel monument soviétique du Tiergarten, la capitale du Reich allait, avec son nouveau *cardo* et son *decumanus* traditionnel, être pleinement impériale.
La structure générale et nombre d'édifices spécifiques sont d'inspiration ouvertement romaine. Le décorum urbain doit lui aussi évoquer Rome, par un effet de citation architecturale : sur l'axe Est-Ouest, sur l'avenue Unter den Linden plus précisément, sont ainsi érigés des pylônes dessinés par l'architecte et *Reichsbühnenbildner* Benno von Arent à l'occasion de la visite de Mussolini en septembre 1937. Il s'agit de colonnes strictes à chapiteaux doriques, surmontées de l'aigle de souveraineté *(Hoheitsadler)*. D'abord provisoires, ces pylônes se trouvent être tout à fait du goût d'Hitler, qui décide de les pérenniser. Ces colonnes sont donc, une fois le Duce reparti, fixées dans la pierre, de manière permanente. Dans *The Great Dictator* (1941), Charlie Chaplin se gausse de cette mise en scène à l'antique de l'espace berlinois. Une scène du film représente le trajet du dictateur Adenoïd Hynkel du lieu de son discours à son palais. L'avenue qu'il emprunte dans sa lourde berline décapotable noire est jalonnée d'œuvres d'art antiques ou antiquisantes, comme une Vénus de Milo subitement dotée

d’assez de bras pour faire le salut nazi et un penseur de Rodin à la tête mollement appuyée sur un de ses deux bras, pendant que l’autre exécute le même *Hitlergruss*.

L’effet de citation romaine et mythologique dans le décorum et la décoration

Nous savons qu’Hitler a apporté un soin attentif et tout particulier à dessiner les uniformes insignes et symboles du Parti, d’après un patron fasciste italien dont il appréciait l’aspect néoromain. Hitler, qui confesse et professe une ancienne et sincère admiration envers Mussolini, et qui confie à ses interlocuteurs que « la chemise brune ne serait peut-être pas apparue sans la chemise noire » [128], a emprunté au fascisme italien tout ce qui rappelait la vénérable majesté de la Rome antique, comme ces *insignia* du Parti qui environnent le corps uniformisé du national-socialiste. L’aigle des étendards du Parti, menaçant dans sa position d’envol, serres crispées et ailes déployées, est inspiré de Rome, tout comme ces étendards eux-mêmes, ces fameuses *Standarten* qui peuplent de leurs étoffes, de leurs aigles et de leurs croix les rassemblements du Parti. Hitler les a dessinés lui-même à l’imitation de ceux des légions, en notant, dans son carnet d’esquisse *César via Mussolini* [129]. Hitler s’est consciencieusement documenté sur la question, ce qui rend son imitation des étendards romains très convaincante. On observe ainsi qu’ils rassemblent syncrétiquement les divers éléments de la symbolique militaire

romaine [130] : le *vexillum*, cette étoffe carrée rouge qui fait office de drapeau de la légion, et qui est ici frappé d'une croix gammée sur fond blanc et de la devise « Deutschland Erwache ! », l'*aquila* (l'aigle) et, enfin, le *signum*, ce mat qui, à Rome, égrenne croissants et disques. Les *Standarten* nazies présentent à la place une croix gammée sertie dans une *corona civica* de feuilles de chêne, et un cartouche indiquant la provenance géographique de l'unité représentée (ville ou Gau), *corona* et cartouche étant aussi empruntés à la symbolique militaire romaine. Les couronnes civiques revêtent une signification et une importance toute particulière. Elles étaient des distinctions attribuées à qui avait sauvé la vie d'un concitoyen dans une bataille. Auguste s'est vu décerner une telle couronne pour avoir sauvé l'État de la guerre civile et du chaos. Sans doute Hitler, véritable *pater patriae* qui avait sauvé l'Allemagne du chaos de Weimar et de la subversion communiste, pensait-il que le Parti méritait une telle couronne. Les croix gammées, aussi omniprésentes que les aigles, sont, lorsqu'elles sont présentées, non sur des drapeaux (cercle blanc sur fond rouge), mais en tant que motif architectural, cerclées dans cette fameuse couronne de feuilles de chêne tressées.

D'autres éléments du décorum nazi sont également empruntés à Rome. Le pouvoir suprême du Reich se donne à voir en habits de Romains, par l'architecture, mais aussi par la décoration intérieure [131]. Le programme iconographique de la nouvelle chancellerie du Reich, livrée en janvier 1939 par un Speer dont l'efficacité impressionne Hitler, ce qui lui vaudra une promotion ministérielle trois ans plus tard, est saturé de

citations antiques, tant par le choix des supports (marbre, mosaïque) que par les thèmes représentés. Un *Marmorsaal* au pourpre dominant présente ainsi de nombreuses mosaïques, art romain par excellence, qui donnent à voir des aigles, des couronnes de lauriers, des rameaux d'olivier, des flambeaux et des thyrses. L'emploi de la mosaïque ne fut pas limité qu'à la chancellerie, palais du Führer. Les navires de l'organisation Kraft durch Freude *(KdF-Schiffe)*, palais flottants du peuple travailleur et méritant, étaient dotés de piscines dont la décoration adoptait la matière et les thèmes antiques. Les thermes du *KdF-Schiff* Wilhelm-Gustloff [132] (1938) étaient ainsi ornés de panneaux de mosaïque représentant un Neptune souverain des ondes et des eaux. Dans la chancellerie, d'autres supports, comme les tapisseries murales et les tableaux de grand format, se rattachent plus à la tradition du prince absolu des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, mais leurs sujets sont là encore empruntés à l'Antiquité : 21 tapisseries du XVII^e^ siècle représentent ainsi, en trois séries, la vie d'Alexandre le Grand (8), l'histoire du consul romain Decius Mus (5) et la geste de Didon et Énée. La symbolique alexandrine, comme allégorie de l'impérialisme, est transparente. La figure de Decius Mus, consul romain qui se voua aux dieux et chercha la mort dans la bataille pour faire triompher Rome des Latins (III^e^ siècle av. n. è.), symbolise le sacrifice du chef dévoué jusqu'à la mort à sa cité [133], et celle d'Énée évoque un chef qui, comme le Führer [134], ne se laisse pas détourner de sa mission par l'amour pour une femme ou par quelque autre sentiment : Énée quitte

Didon pour aller fonder sa colonie du Latium, dont Rome devait naître.

Le bureau du Führer parle lui aussi une langue allégorique empruntée à l'Antiquité. La table de travail d'Hitler est ainsi incrustée de trois panneaux de marqueteries qui font directement face au visiteur placé en contrebas sur un siège volontairement abaissé [135] . Hitler souhaitait que le visiteur de la nouvelle chancellerie parût se trouver devant le maître du monde : face à son bureau, tout invité, journaliste, ministre ou plénipotentiaire étranger, comprenait qu'il parlait à un roi de guerre. Les marqueteries du bureau représentent en effet Mars, placé au centre sur un entrecroisement de javelot et d'épée sortie du fourreau, flanqué, à sa droite, de la Méduse et, à sa gauche, de Minerve. La Gorgone, aux crocs de fauve et aux cheveux de serpent, avait un regard fixe qui pétrifiait son adversaire. Vaincue par Persée, elle fut arborée par Athéna sur son égide, imitée en cela par les hoplites grecs qui représentaient la tête de Méduse sur leur bouclier, rituel à la fois apotropaïque, mais aussi propitiatoire, l'image de Méduse devant sidérer d'effroi l'adversaire et le pétrifier sur place. Minerve (Athéna), déesse vierge et guerrière, participe elle aussi du même message : l'épée du Reich est dégainée, la violence brute (Mars), atroce (Méduse) et supérieurement intelligente (Minerve) de la machine de guerre allemande ne demande qu'à être déchaînée.

Gigantisme et hiératisme antiques, de Nuremberg à Paris : l'image de la nouvelle Allemagne

La capitale du Reich n'était pas la seule ville à faire l'objet de toute la sollicitude architecturale du Führer. La ville de Munich, promue « capitale du mouvement » *(Haupstadt der Bewegung)* et la *Reichsstadt* Nuremberg devaient elles aussi être redessinées selon un patron antique et monumental. À Nuremberg, la tribune du Zeppelinfeld, où se déroulaient les grands rassemblements de masse des congrès du Parti, est « indubitablement inspirée de l'autel de Pergame » [136], pièce maîtresse, imposante et prestigieuse, du Pergamon-Museum de Berlin.

Le *Reichsparteitagsgelände* de Nuremberg devait être également doté d'une vaste aire de manœuvres pour les démonstrations de la Wehrmacht, à laquelle une journée entière du Congrès est traditionnellement consacrée. Significativement, cette aire reçoit le nom de « Champ de Mars », en référence au *Campus Martius* romain, lieu de rassemblement des citoyens en armes, où les classes des légions se présentaient à l'appel et constituaient les comices du vote, à l'extérieur du *pomoerium* où jamais arme ne pénétrait. Speer précise cependant que la symbolique du nom est double, car il « ne devait pas seulement rappeler le dieu de la guerre Mars, mais aussi évoquer le mois où Hitler avait réintroduit le service militaire » [137], ce mois de mars 1935 où une loi avait

réorganisé la Wehrmacht et rétabli la conscription [138], en violation du traité de Versailles.
Le grand complexe de Nuremberg devait être parachevé par la construction du Grand Stade, dont Hitler passe commande à Speer. Ce stade devait pouvoir accueillir 400 000 spectateurs, afin d'être le digne théâtre des discours du Congrès et des futurs jeux Olympiques qui, une fois la guerre gagnée, devaient pour toujours avoir lieu en Allemagne. Le Grand Stade est inspiré du Colisée romain, dont il reproduit les galeries superposées, mais aussi du stade d'Athènes, le stade d'Hérode Agrippa, restauré pour les Jeux de 1896. Speer se souvient avoir été, lors d'un voyage en Grèce effectué en mai 1935, « profondément impressionné par le stade d'Athènes après sa reconstruction. Lorsque, deux ans plus tard, j'eus moi-même à dessiner un stade, j'en repris la forme en fer à cheval » [139].
Des observateurs contemporains avertis cédèrent à l'effet de cette architecture néo-antique, en voyant dans le III^{e} Reich ce qu'Hitler voulait donner à en voir : une résurrection de ce que l'Antiquité avait connu de plus puissant, dominateur, écrasant. Robert Brasillach, auteur d'une célèbre anthologie de la poésie grecque, décrit ainsi ses impressions du Congrès de Nuremberg :

> « Au Zeppelinfeld, en dehors de la ville, un stade immense a été construit, dans cette architecture quasi mycénienne qu'affectionne le III^{e} Reich. Sur les gradins, il peut tenir 100 000 personnes assises, dans l'arène, 2 ou 300 000. » [140]

L'effet d'écrasement et de puissance est tel que Brasillach recourt ici au souvenir de la Grèce archaïque, préclassique, de cette architecture cyclopéenne propre à la royauté de Mycène. Drieu La Rochelle, quant à lui, voit dans Nuremberg une image de l'Athènes de Périclès, lui aussi Führer-architecte de son temps : « C'est ce que j'ai vu de plus beau depuis l'Acropole » [141], déclare-t-il après avoir assisté aux chorégies du Congrès de Nuremberg, en 1935.

Les contemporains prennent donc acte de ce manifeste de puissance, sur le mode de l'admiration, ou du dénigrement, comme l'ambassadeur de France à Berlin, André François-Poncet, qui lâche, dédaigneux, que les nazis « construisirent un stade géant pour 100 000 spectateurs. De l'extérieur, l'édifice était décevant. Il n'avait pas l'imposante majesté du Colisée de Rome » [142].

Au-delà des villes emblématiques du Reich et du Parti, d'autres cités, les capitales des différents *Gaue* du Reich étaient appelées à être autant de projections et imitations de la *Reichshaupstadt Germania* dans les provinces : « Le modèle berlinois était devenu le schéma à reproduire » [143], note Albert Speer, une reproduction qui évoque le phénomène romain de la projection de l'Urbs dans les différentes villes de l'Empire, toutes dotées de leur forum, de leurs thermes, basiliques, temples et marchés. Speer observe avec ironie la passion subite des *Gauleiter*, ces Führer au petit pied, pour l'architecture, et leur fervente imitation des plans berlinois [144] :

> « La planification berlinoise eut pour conséquence d'innombrables projets dans les autres villes du Reich.

> Chaque *Gauleiter* voulait désormais s'immortaliser dans sa ville. » [145]

De même, dans les territoires conquis et les nouveaux *Gaue* de l'Est, Hitler songe à une projection à l'identique du modèle berlinois et de quelques monuments typiquement allemands qui matérialiseront l'acculturation indogermanique du nouveau paysage conquis, à l'imitation des *coloniae* de l'Empire romain, mais aussi de la colonisation grecque [146] .

À l'étranger, l'image du Reich est engagée sur le mode dorique, non seulement par les *Repräsentationsbauten* de Berlin et Nuremberg, mais aussi par l'édification du pavillon de l'Allemagne à l'exposition universelle de Paris, en 1937. Le précédent pavillon, celui de l'exposition de Barcelone, en 1929, avait été conçu par Mies van der Rohe comme un hymne au fonctionnalisme, un monument de *Neue Sachlichkeit* dans le plus pur style du *Bauhaus*. Vouée aux gémonies de l'art dégénérée, cette architecture moderniste ne peut plus sérieusement constituer la vitrine internationale de l'Allemagne. Un dorisme strict et froid préside à son architecture, élaborée en commun par Speer et Hitler. Le hiératisme impavide de cette haute structure en colonne coiffée d'un chapiteau de l'ordre dorique et surmontée de l'aigle nazie oppose un mur d'impassibilité aux courbes remuantes et fougueuses de l'ouvrier et de la kolkhozienne qui semblent se ruer vers les lendemains qui chantent [147] . Le fait que le pavillon soviétique ait été placé en vis-à-vis de celui de l'Allemagne sur le Trocadéro constitue une « pointe intentionnelle de la part de la direction de l'exposition », note

Speer, qui précise qu'il avait pris connaissance de la hauteur, tenue secrète, de l'édifice russe, pour pouvoir hisser l'aigle au-dessus, et lui permettre d'abaisser son regard en contre-plongée sur le prolétariat en marche vers le bonheur humain.
Que le style architectural néo-antique soit signifiant, qu'il soit un manifeste de pierre et fasse parler aux villes nazies la langue de l'impérialité ne fait guère de doute. Il faut cependant faire la part de l'air du temps dans ce recours à des formes architecturales empruntées à une vénérable et hiératique tradition occidentale : des édifices staliniens jusqu'aux bâtiments fédéraux du Washington des années 1920 et 1930, en passant par le Trocadéro parisien de 1937, le néo-classique fait partout recette, et ne semble être l'apanage ni des totalitarismes, ni, *a fortiori*, du nazisme.
Albert Speer relativise d'ailleurs volontiers l'originalité de sa propre œuvre et de ses projets en niant que le classicisme nazi fût spécifique ou inédit :

> « Je fus sidéré de voir combien la France affectionnait le néo-classicisme dans ses édifices de représentation. On a prétendu par la suite que ce style caractérisait en propre l'architecture des États totalitaires. C'est faux. C'est bien plutôt un signe de l'époque, qui a marqué autant Washington, que Londres, Paris, Rome, Berlin ou Moscou. » [148]

Ce qui, de la part de Speer, constitue manifestement un plaidoyer ou une disculpation, est réfuté par Miguel Abensour, qui refuse cette idée selon laquelle l'architecture serait indifférente ou neutre politiquement. Il n'y a pas « d'autonomie

de l'architectural par rapport au politique », car « l'institution d'un espace » par la création architecturale est solidaire de « la logique de l'institution totalitaire du social » [149]. Ce qui est proprement spécifique à l'architecture nazie, c'est cette écrasante monumentalité qui vise à constituer le peuple, *erschlagen* [150], assommé, abasourdi, comme le note Speer, en masse assujettie. Le gigantisme qui caractérise les projets et les réalisations nazies vise, par le contraste et la disproportion, à éluder l'individu et à écraser les masses humaines de telle sorte qu'elles se coagulent, qu'elles en deviennent compactes, afin que tout interstice, tout espace de distanciation, de différenciation entre moi et autrui disparaisse dans le grand tout totalitaire d'une solidarité organique achevée. L'espace politique de l'*agon* démocratique, espace « du lien paradoxal de la division » [151], se trouve ainsi détruit [152]. L'architecture nazie, en créant les conditions d'une constitution fusionnelle de la masse, est le lieu de la fusion du peuple réduit à l'état de masse compacte assujettie. Elle est la scénographie granitique, la mise en scène pétrifiée d'un nouveau type de rapport entre l'individu et l'État, sur le mode de la masse, que ce soit la masse compacte de la pierre, ou la masse humaine qui, rassemblée en colonnes, prolonge par son architectonique propre les piliers et les axes de l'édifice.

Un tel argumentaire pourrait être également appliqué à l'architecture stalinienne et à ce qu'elle emprunte au néo-classicisme. Dans le cas de l'URSS, cependant, les dimensions projetées sont moindres et l'architecture néo-classique n'est aucunement un vecteur de diffusion du discours génétique de

la race. L'architecture de Speer use de la monumentalité pour constituer la masse sujette du pouvoir totalitaire et emprunte à la grammaire classique pour signifier la parenté de race qui existe entre Doriens, Romains et Allemands contemporains. Le recours au classicisme n'a, en URSS, rien d'exclusif et s'accommode d'une coexistence avec d'autres styles [153] : l'Union soviétique a pris acte de la multiplicité de ses peuples et de son caractère multiethnique. À notre connaissance, l'art officiel soviétique ne s'est jamais mis en quête d'un style primal, originel, matriciel qui ferait office de canon, alors que, dans le cas du III^{e} Reich, le néo-dorique et le néo-romain sont censés exprimer l'essence artistique première d'une substance raciale inchangée depuis des millénaires. L'adoption de ce style néo-classique manifeste le lien avec cette Antiquité reculée de la race et proclame la volonté d'en retrouver et d'en préserver l'originelle pureté.

Figure du chef et *Führerpersönlichkeit* dans l'Antiquité

L'architecture nazie est toute allégorie du *Führerprinzip* et de son rapport à la *Volksgemeinschaft*. Qui dit Empire ou régime autoritaire à vocation impérialiste dit *princeps*, ou Führer. Une série d'articles et d'ouvrages publiés sous le III^{e} Reich thématisent la figure d'un chef nordique inspiré par les modèles de l'Antiquité.

L'incontournable Fritz Schachermeyr voue un article entier à « La figure du chef nordique dans l'Antiquité ». Après un long

passage sur la valeur et l'utilité des humanités pour toute éducation de race nationale-socialiste, l'auteur définit le chef nordique comme « cette individualité exceptionnelle » [154] qui parvient, par la force de sa volonté, à transformer son environnement dans le sens d'une idée, un idéaliste inspiré, donc, qui réussit à faire de son idée une réalité, définition qui n'est pas sans rappeler les nombreuses tirades d'Hitler sur le matérialisme vulgaire des marxistes et des Juifs par oppositions à l'idéalisme élevé des nazis. Le chef nordique de l'Antiquité est un artiste qui, comme s'il travaillait la matière, objective, réifie ses fulgurances et inspirations, et qui, par la force de sa volonté et le rayonnement de son charisme, unifie un corps social qui, sans lui, deviendrait « un conglomérat d'individualistes autarciques [...], une masse atomisée » [155] . Toutes ces notations épousent étroitement la mystique du chef élu. La figure sotériologique et rédemptrice du Führer, salut de l'Allemagne et garante de son unité, est dessinée par Hitler dans *Mein Kampf*. En filigrane, mais un filigrane grossièrement cardé, tant les fils sont apparents, c'est donc un portrait du Führer qui est dessiné ici, développé par un rapprochement explicite entre Périclès et Hitler.

Périclès, en effet, apparaît dans un temps de crise de la démocratie athénienne, une crise « exactement semblable à celle que nous connûmes nous-mêmes avant l'entrée en scène d'Adolf Hitler » [156] . Mais la volonté manifestée par Périclès de réformer l'État athénien achoppe sur « ce substrat méditerranéen étranger à la race » nordique de Périclès et des élites indogermaniques d'Athènes. Le parallèle entre chefs

grecs et chefs allemands est poursuivi par Scharchermeyr, qui compare Aristide, Cimon, Clisthène, Thémistocle, Périclès, Pisistrate [157], à Frédéric le Grand, Bismarck, et Adolf Hitler [158]. Ces chefs allemands doivent être compris « dans leur caractère germanique » et « dans leur identité nordique », identité partagée avec des chefs grecs qui, eux non plus, ne doivent pas être étudiés pour l'amour de la seule Grèce, mais afin d'éduquer et édifier une génération de nouveaux chefs nationaux-socialistes.

La haute figure de Périclès, qui intéressait tant Hitler, fait l'objet d'un discours de Helmut Berve, une leçon inaugurale lors de la prise de rectorat de ce professeur de Leipzig. Le titre qui désigne tout recteur depuis 1933 est « Rektor und Führer der Universität » : voilà donc un Führer contemporain, historien de l'Antiquité, qui se réclame d'un Führer antique. Berve commence par rappeler que le nom de Périclès est devenu l'éponyme du v^{e} siècle grec qui représente « un acmé unique de l'humanité indogermanique » [159].

La politique démocratique de Périclès ne fut pas synonyme de simple clientélisme démagogique : il s'est agi pour lui de faire participer chaque Athénien à la vie de la cité, bref d'en faire une communauté réelle et consciente de l'être. Périclès voulait, selon Berve, « activer politiquement toutes les couches du peuple athénien et les fondre dans une réelle communauté de vie politique » [160], une interprétation holistique qui rend compréhensible et acceptable la sensibilité démocratique de ce grand chef nordique.

La politique de grands travaux menée par Périclès, l'édification de l'Acropole, avait avant tout pour but de donner travail et subsistance à tous, ce qui consonne étrangement avec le *Arbeit und Brot* des nazis et leur politique de relance contracyclique par un interventionnisme économique de l'État. Pour rassembler les moyens de cette politique, il a fallu trouver un financement : comme il était exclu d'accabler les Athéniens par une excessive fiscalité, il a bien fallu se résoudre à une politique impérialiste. L'impérialisme athénien est donc pleinement justifié comme fondement d'un projet politique holistique : la constitution d'une *Volksgemeinschaft* solidaire, grand dessein péricléen [161]. Berve remarque que « l'esprit de conséquence avec lequel un programme de guerre fut élaboré et bientôt appliqué ne laisse aucun doute sur le fait qu'une volonté impérieuse et orientée était à l'œuvre » [162], Périclès étant qualifié de « Führer impavide », un chef sans peur et sans reproche. La guerre, comme le remarque d'ailleurs Hitler dans *Mein Kampf*, a donc du bon. La puissance et la souveraineté d'un État, acquises de haute lutte par la guerre, permettent d'édifier et de léguer à la postérité les signes culturels de cette puissance :

> « C'est donc la force brutale d'Athènes et la volonté sans concession de son Führer qui ont permis l'érection de ces merveilles que sont le Parthénon et les Propylées sur l'Acropole, qui représentent aujourd'hui encore, même à l'état de ruines, les témoignages les plus sublimes de la force créatrice de l'homme. »

On ne peine donc guère à trouver un équivalent contemporain à cet homme courageux, porteur d'un projet politique d'union nationale sous-tendu par un nécessaire impéralisme, indispensable pour financer une ambitieuse et généreuse politique de grands travaux, cet homme qui se bat et qui fascine, incorruptible et téméraire, fidèle à ses compagnons et à ses idéaux.

L'analogie est d'autant plus explicite que Berve nous présente Périclès en Führer-artiste, en grand architecte de la nouvelle Athènes : « L'implication de Périclès dans l'édification de l'Acropole » fut totale. Le stratège cultivait « une relation de confiance avec Phidias, à qui il avait confié la supervision de l'ensemble » des travaux qui devaient dessiner une nouvelle Athènes à la mesure de son Empire, une thalassocratie conquérante, sûre d'elle-même et dominatrice. Le parallèle entre la relation Périclès-Phidias et le duo Hitler-Speer est frappant, de même que l'assimilation du projet de nouvelle Athènes à celui de Germania. Périclès, comme tous les grands chefs nordiques, fut mis à l'épreuve par la guerre : la guerre du Péloponnèse fut son « heure de vérité » [163], comme plus tard la guerre de Sept ans pour Frédéric II. Cet homme, dont « la vie a été un combat jusqu'à son dernier souffle », a fasciné ses contemporains, amis ou ennemis politiques, par son charisme [164]. Cet édifiant portrait du chef nordique s'achève par l'inévitable tirade sur les enseignements indogermaniques de l'histoire ancienne pour notre temps [165].

Quelques figures exceptionnelles de l'Antiquité gréco-romaine sont ainsi érigées en paradigmes du Führer nordique par

l'historiographie, l'enseignement et la propagande sous le III^e^ Reich. Il s'agit surtout de Périclès, mais aussi d'Auguste, le jugement étant réservé ou suspendu, voire parfois franchement négatif, à l'égard d'Alexandre et de César qui, tous les deux, souffrent d'impérialité impénitente [166] : le problème des grands empires mondiaux de l'Antiquité est d'avoir été des facteurs de mélange des populations et des plates-formes de diffusion de la diaspora juive. César, qui dota le judaïsme de privilèges, est par ailleurs bien trop proche des Juifs [167], ce qui lui vaut d'être boudé par Rosenberg, qui ne le nomme pas une seule fois dans l'index du *Mythe du xx^e^ siècle*.

Les biographies de Périclès, tout comme celles d'Auguste, ainsi que le contexte des v^e^ et i^er^ siècles avant notre ère, fonctionnent comme des allégories de la situation politique de l'Allemagne de Weimar. Dans le cas d'Auguste, notamment, il faut reconnaître que, pour les historiens de l'Antiquité, le parallèle avec Hitler est trop beau pour ne pas être réellement tentant : une situation de guerre civile et de déliquescence de l'État, mâtinée d'une guerre extérieure Orient/Occident, prend fin avec l'apparition d'un sauveur suscité par la providence qui sauve Rome en la faisant renouer avec ses traditions les plus profondes [168].

Antiquité et culte du grand homme : histoire, providentialisme et postulat individualiste

Hitler, nous le savons, aime l'histoire, sans doute en vertu de ce narcissisme de l'homme politique qui s'identifie volontiers aux grandes figures du passé. L'historiographie de son temps repose sur un postulat individualiste. Elle consiste généralement en une galerie de portraits, en une succession de biographies qui tendent volontiers à l'hagiographie du grand homme, roi, ministre ou chef de guerre. Ce sont les hommes qui font l'histoire : cette phrase, citée à satiété, est empruntée à Treitschke [169], mais privée de sa signification originelle. Treitschke voulait dire que le monde humain n'est pas soumis à la nécessité des lois naturelles et que l'homme, être de raison, est libre, non que les grands hommes font l'histoire. C'est pourtant bien cette idée que défendent les nazis, dans le cadre de leur conception élitiste et providentialiste de l'histoire :

> « Nous avons été élus par le destin pour faire l'histoire, au plus sublime sens du terme. Ce qui est refusé à des millions d'hommes, la Providence nous l'a accordé. La postérité la plus reculée se souviendra encore de nous. » [170]

Ce postulat individualiste et héroïque souffre d'autant moins la contestation ou la critique qu'il exalte ce volontarisme et cette énergie individuels qu'Hitler prétend incarner et qu'il attend de chacun des Allemands. Par ailleurs, le postulat individualiste de l'histoire traditionnelle permet de magnifier la figure du grand homme contemporain, celui de l'histoire au présent : le Führer. Les nazis développent conséquemment un culte de la personnalité du Führer qui va de pair avec le culte des héros politiques du Parti, Albert Leo Schlageter, jeune nazi fusillé par

les Français lors de l'occupation de la Ruhr, les morts du putsch manqué du 9 novembre 1923, célébrés chaque année à Munich, où un *Ehrentempel* accueille, après 1933, leur sarcophage de bronze, puis Horst Wessel, ou encore Wilhelm Gustloff, autant de figures qui viennent opportunément peupler l'indispensable galerie de martyrs de la cause.

Au sommet de cette hiérarchie des héros se trouve le Führer, le grand homme de l'Allemagne d'aujourd'hui. Hitler fait l'histoire, il lui donne forme et consistance, comme les grands hommes du passé ont modelé leur temps, ainsi que le note Goebbels dans son *Journal* :

> « Les grands hommes font les grandes époques, mais les grandes époques ne font pas les grands hommes. Que signifie grande époque ? Il y a des temps calmes et des temps agités. Notre temps est de ceux-là. Mais une époque ne devient grande que par l'homme, Alexandre, César, Barberousse, Napoléon, Frédéric, Bismarck… » [171]

Le dernier terme de l'énumération, le sceau des prophètes, est bien évidemment Hitler, comme sur ces affiches de 1933 qui représentent Frédéric le Grand, Bismarck, Hindenburg et Hitler, soit le roi, le prince-chancelier, le maréchal et le caporal [172], incarnations de l'Allemagne éternelle et figures suprêmes du Panthéon national.

Dans un discours de 1926, Hitler justifie ce culte de la personnalité du chef que l'on reproche souvent aux nazis. Il est légitime de célébrer le grand homme dans la personne du chef,

car c'est bien le grand homme, suscité par la providence, qui fait l'histoire :

> « On nous reproche de célébrer un culte de la personnalité. Ce n'est pas vrai. Au cours de toutes les grandes époques de l'histoire, une seule grande personnalité émerge au sein d'un mouvement, et ce ne sont pas des mouvements que l'histoire retient, mais des individus. Aujourd'hui, on parle encore de César, de Constantin, mais pas de mouvement romain. De même, dans deux mille ans, on ne parlera plus que des chefs du mouvement national-socialiste. » [173]

Hitler se voit volontiers comme le terme d'une série de grands hommes non seulement nationaux, mais aussi universels. Speer note que le Führer, à l'occasion de son 54e anniversaire, le 20 avril 1943, « se perdit en longues considérations sur le rôle de l'individu dans l'histoire. Tout était dû à la volonté d'un seul : Périclès, Alexandre, César, Auguste, puis le prince Eugène, Frédéric, Napoléon [...]. Sa conception de l'histoire était toute de romantisme et orientée par la notion de héros » [174] .
Contre le matérialisme dialectique du marxisme qui fait du prétendu grand homme une réalité suscitée par la nécessité de la loi historique, l'écume superficielle levée par la puissante lame de fond des rapports de classe, le nazisme célèbre le volontarisme et le génie du héros, la force de la personnalité saillante, prométhéenne, s'inscrivant ainsi dans la tradition héritée de l'Antiquité d'une conception de l'histoire qui célèbre les grands hommes, les hommes illustres, comme des modèles, des *bona exempla* [175] à révérer et à imiter. L'histoire est avant

tout rédaction et juxtaposition de leurs biographies, comme chez Plutarque, qui rédige des *Bioi* ou *Vitae*, ces vies parallèles des hommes illustres grecs et romains.
Grands hommes et héros doivent donc être révérés selon leur juste valeur et dignité, puisqu'ils sont des modèles de vertu et d'action, et parce qu'ils font tous signe vers le héros des héros, le Führer. Dans *Mein Kampf*, Hitler recommande au professeur d'histoire d'accorder une attention toute particulière aux grands hommes allemands, illustrations de la valeur du pays, donc propres à exalter un sentiment de fierté nationale :

> « L'admiration accordée à chaque haut fait doit être transmuée en fierté, fierté de ce que son auteur est membre du même peuple. Il faut, de la multitude des grands noms de l'histoire allemande, faire ressortir les plus grands et les présenter de manière si insistante à la jeunesse qu'ils deviennent les piliers d'un inébranlable sentiment national. » [176]

L'histoire doit être présentée comme le Panthéon des gloires et des fiertés nationales, de ces grands hommes qui ont marqué leur temps comme ambitionnent de le faire les nazis. Ainsi Hitler fixe-t-il cette ligne programmatique à l'enseignement de l'histoire, dans un discours au Reichstag du 23 mars 1933 :

> « L'héroïsme annonce avec passion qu'il sera désormais le créateur et le Führer des destins politiques [...]. Le respect sacré des grands hommes doit à nouveau être confié en héritage à la jeunesse allemande. » [177]

Cette consigne est mécaniquement répercutée par une circulaire de Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur de Prusse et du Reich, qui expose le 20 juillet 1933 des « directives pour les manuels d'enseignement de l'histoire ». La circulaire débute par un exposé de principes généraux, au nombre duquel le renforcement de la part du cours dévolue à la préhistoire, le principe de la race, ainsi que « l'idée de héros [...] couplée avec l'idée de Führer propre à notre temps », ces deux notions « éveillant avec la force qui leur est propre, cette puissance qui mobilise les cœurs, l'enthousiasme sans lequel l'histoire devient aisément, pour la plupart des élèves, un ennuyeux empilement de connaissances » [178].

Cette conception individualiste et héroïque de l'histoire provient de l'enseignement de la matière tel qu'il a été longtemps pratiqué dans les écoles. Des générations d'élèves ont été ainsi nourries au culte du grand homme. L'historien finlandais Vappu Tallgren a consacré sa thèse au mythe héroïque chez Hitler [179]. En même temps qu'il est appel de mythe, le nazisme est en effet appel de héros, de figures idéal-typiques sans ambivalence, propres à incarner une vertu et à galvaniser qui prend connaissance de sa geste. Tallgren se livre à une généalogie du mythe héroïque chez Hitler en en explorant l'origine dans l'enseignement de l'histoire que l'écolier Adolf Hitler, comme tous les Allemands de sa génération, a reçu. Les manuels utilisés par les enseignants sont éloquents, comme celui qu'utilisait le maître auquel Hitler rend, dans *Mein Kampf*, un hommage appuyé, le D^{r}. Pötsch [180] :

> « Il fut déterminant pour la carrière d'Hitler que la conception de l'histoire à l'œuvre dans les manuels de ces générations de jeunes Allemands [...] ait été une conception héroïque » [181] et que ces manuels aient été rédigés « selon le principe : ce sont les hommes qui font l'histoire » [182] .

Le manuel d'histoire ancienne utilisé par Pötsch fait donc la part belle à Périclès, à la fois résurrecteur de la puissance athénienne et bâtisseur de ses plus beaux monuments, un homme à l'exceptionnalité quasi surhumaine, figure jupitérienne qui, selon le manuel, ne faisait rien moins que donner le « tonnerre et les éclairs » [183] quand il parlait [184] .
Si l'on ajoute que, aux dires d'Hitler lui-même, Pötsch présentait l'histoire mondiale comme l'épopée héroïque de la race indogermanique, on comprend quel fut le caractère déterminant des conceptions héroïques contenues dans ces manuels et dans cet enseignement scolaires : Hitler en conçoit son culte du héros, comme tous les élèves de sa génération soumis à l'enseignement d'une histoire tributaire d'un postulat individualiste et d'un présupposé héroïsant marqué. Tallgren remarque qu'Hitler rédige son autobiographie, dans *Mein Kampf*, en suivant, sans doute inconsciemment, les étapes de l'initiation du héros : sa jeunesse présente les signes de son élection, la guerre marque sa première épreuve, annonciatrice de la déchéance, suivie du retour et de la révélation d'une mission, le tout sous l'extraordinaire protection d'une mystérieuse et bienveillante providence.

Le goût de l'antique d'un autodidacte autrichien

Comme tant d'élèves de sa génération, Hitler retira de l'enseignement de l'histoire qu'il connut à l'école à la fois une vision héroïque de l'histoire et un goût prononcé pour l'Antiquité. On trouve une réminiscence directe de l'enseignement reçu dans l'admiration qu'Hitler nourrissait pour Périclès, figure exaltée par le cours et le manuel du D^{r}. Pötsch, et qui était, à en croire Ernst Hanfstaengl, son héros de jeunesse, dont il se serait même considéré comme la réincarnation [185] . Par la suite, et selon son biographe, Joachim Fest, Hitler le bâtisseur « se voyait comme le successeur de Périclès et développait volontiers les parallèles : il voyait les autoroutes, aux dires d'Albert Speer, comme son Parthénon » [186] .

Son intérêt pour une Antiquité héroïque fut renforcé par les nombreuses lectures que le jeune Viennois désoccupé des années 1907 à 1913 [187] dévorait dans son oisiveté.

Josef Greiner, qui a été le compagnon d'Hitler dans le foyer pour jeunes hommes de Vienne (1910-1913), lui reproche le peu d'intérêt qu'il manifestait pour l'apprentissage d'un métier qui lui eût permis de mieux vivre :

> « Au lieu de cela, il ramenait de la lecture par kilos entiers de la bibliothèque d'emprunt. Il s'immergeait dans des traductions de la littérature grecque et latine, comme

> Sophocle, Homère et Aristophane, ou encore Horace et Ovide. » [188]

Plus encore que la chose littéraire, c'est l'histoire antique qui passionne le jeune Hitler : « Il se consacrait avec prédilection à l'histoire de la Rome antique » [189], qu'il interprète comme la geste d'une branche de la race nordique profondément hostile à la judéité [190]. Tous les témoignages de l'époque, comme celui de son premier compagnon et colocataire viennois, August Kubizek [191], confirment ce goût marqué pour la lecture d'un jeune homme dont l'adhérence à la réalité semblait faible et qui faisait de toute conversation avec autrui un long monologue exalté et pontifiant sur ses lectures du jour. Cet appétit pour l'écrit de l'autodidacte passionné et orateur de cantine ne se démentit pas par la suite. Hanfstaengl note que, dans les années 1920, à Munich, le jeune Führer du NSDAP restait un *Bücherfresser* [192] dont la bibliothèque, en 1923, comprenait, outre des livres d'histoire allemande et des biographies de Wagner, un recueil de légendes antiques, *Les plus belles légendes de l'Antiquité classique*, de Gustav Schwab [193], qui demeure aujourd'hui encore un classique. On constate à quel point l'univers mental d'Hitler est structuré par des références empruntées à l'Antiquité. Ces dernières font office de coordonnées culturelles spontanées : César, Pyrrhus, Caton lui sont familiers, mais aussi Hérostrate et Ephialte qui, sous sa plume, deviennent des noms communs. Hitler traite ainsi les ministres de Weimar, coupables d'avoir négocié et ratifié le plan Young, d'« Ephialtes » [194], et un commissaire de police

d'« Hérostrate » [195] destructeur de l'Allemagne, parce que trop sévère envers les SA.
Le temps ne fait qu'accentuer le goût d'Hitler pour cette histoire dont la lecture le rend familier des grands hommes auxquels cet ego en délicatesse avec lui-même s'identifie, ces grands hommes dont l'œuvre et les hauts faits préfigurent, annoncent, anticipent les siens propres, et qui sont comme une promesse d'éternité. Sa faveur pour l'histoire ancienne, l'histoire de l'Antiquité occidentale, s'adresse à Rome plus qu'à la Grèce. L'historien Alexander Demandt note combien cette préférence relève chez Hitler de l'idiosyncrasie personnelle, et non d'une tendance culturelle propre à l'Allemagne. La culture allemande, depuis le XVIIIe siècle, exalte bien plus l'hellénité que la romanité, abandonnée à la France qui se prétend, à juste titre, plus romaine que l'Allemagne. Dans le choix d'un modèle romain, l'admiration pour Mussolini et, quoi qu'il en ait, l'éducation catholique d'Hitler ont sans doute joué un rôle déterminant [196], ainsi que sa nationalité autrichienne. Il faut se souvenir qu'Hitler n'a quitté l'Autriche pour Munich qu'à l'âge de 23 ans, après avoir vécu à Linz et à Vienne. Il a donc eu tout loisir de s'imprégner du *genius loci* autrichien, qui, rappelle Jacques Le Rider, est catholique et romain : le régime de Metternich, puis celui de François-Joseph, n'éprouve que défiance face à une référence grecque dont le classicisme weimarien raffole, mais qui présente le danger d'exalter le principe démocratique (Athènes) et national (le philhellénisme anti-turc) [197], double menace pour un empire multinational et néo-absolutiste.

La fascination d'Hitler pour Rome est allée jusqu'au rejet de l'écriture gothique, remplacée par une typographie romaine [198] . Un décret du ministère de l'Économie du Reich en date du 29 janvier 1941 prohibe désormais la *Fraktur* et ordonne l'emploi de la police de caractère latine *Antiqua* pour tous les documents du Parti et de l'État. Les archives de la chancellerie du Reich recèlent des correspondances de germanomanes outrés qui expriment leur dépit en termes à peine feutrés [199] : des particuliers, mais aussi le vénérable *Deutscher Sprachverein*, protestent hautement auprès des services de la chancellerie. Lammers, avant d'y répondre, se tourne vers Martin Bormann qui lui précise par lettre la pensée du Führer : « la prétendue écriture allemande » [200] doit « être considérée, dans l'esprit du Führer, comme une écriture non allemande *(undeutsch)*, une écriture juive » [201] . Seuls des caractères latins peuvent donc exprimer, dans l'esprit du Führer, une pensée indogermanique médiatisée dans sa pureté, une pensée claire et droite non souillée par un vecteur né dans le jour trouble d'un ghetto interlope. C'est sans doute au souci des petits détails que l'on reconnaît les grands Führer [202] .
Ce goût de l'antique ne se démentira jamais. Ainsi Goebbels note-t-il dans son *Journal*, à la date du 8 avril 1941, au moment où la Wehrmacht doit secourir les armées de Mussolini, en difficulté en Grèce et dans les Balkans, que le Führer a refusé de bombarder Athènes, pour en préserver les trésors architecturaux et archéologiques :

> « Le Pirée a été miné. Le Führer interdit un bombardement d'Athènes. C'est juste et noble de sa part. Rome et Athènes

> sont comme La Mecque pour lui. Il regrette beaucoup de devoir combattre les Grecs. » [203]

Goebbels poursuit en commentant : « Le Führer est un homme qui est tout entier tourné vers l'Antiquité. » [204] Cette Antiquité est, comme pour de nombreux anticomanes allemands, amoureux courtois d'un portrait sans oser jamais la confrontation avec la belle, une Antiquité fantasmée, d'autant plus belle en rêve qu'elle n'a jamais été éprouvée par une quelconque réalité. Speer note :

> « Évidemment qu'il rêvait d'Antiquité ; une fois dans sa vie, disait-il alors, il voulait avoir le temps de voir l'Acropole. » [205]

Vœu pieux qui sera exaucé pour Rome et Paris, jamais, cependant, pour la Grèce.
De fait, les héros du Panthéon personnel d'Hitler étaient avec prédominance et prédilection des héros antiques. Speer remarque qu'Hitler « tirait tous ses héros de deux périodes : l'Antiquité et les XVIIIe et XIXe siècles. Seul Charlemagne [206] faisait exception, car il considérait son Empire comme une préfiguration de ses propres visées hégémoniques en Europe » [207] et la *renovatio imperii* carolingienne comme une résurrection de l'Empire romain. Aucune des autres grandes figures médiévales, renaissantes ou classiques n'est jamais évoquée par Hitler. Les grands Hohenstaufen ou les grands rois de France, comme Louis XIV « n'existaient pas à ses yeux » [208] .
Pourquoi Hitler professe-t-il un goût aussi marqué pour l'Antiquité et notamment, ce qui, dans le cas allemand, mais

moins dans le cas autrichien, est plus surprenant, pour l'Antiquité romaine ? On peut induire de *Mein Kampf* et de ses propos de table plusieurs séries de raisons.

D'abord, l'histoire ancienne se présente, comme nous l'avons vu, sous la forme d'une galerie de bustes sévèrement stylisés, de représentations héroïques et paradigmatiques qui n'ont retenu des personnages considérés que des traits saillants et jugés dignes d'être proposés en modèle à la postérité. L'histoire ancienne est préceptrice, mais c'est une maîtresse d'école aux vues un peu courtes, qui ne s'embarrasse que rarement de nuances, célébrant la noble et civique rigueur de Brutus l'Ancien, qui fait égorger ses fils accusés de complot contre l'État, la vertu et l'abnégation de Cincinnatus, l'opiniâtreté de Caton, les exploits stratégiques et tactiques de César. Les profils marmoréens de l'histoire ancienne n'ont donc qu'une seule facette, une simplification accentuée par la pratique pédagogique de l'histoire ou de la version latine et grecque, qui vise avant tout l'immédiate évidence du message et l'édification des élèves.

Transfigurés par la stylisation héroïque, les personnages de l'histoire ancienne deviennent des archétypes, qui ont évacué toute la complexité et toutes les contradictions du personnage vivant. Une telle stylisation, la production de tels archétypes convenait bien à Hitler, qui s'accommodait volontiers d'idées tranchées, et se vantait dans *Mein Kampf* de savoir tout simplifier, faisant de cette faculté de simplification l'art politique par excellence [209] .

En outre, les vertus célébrées par l'historiographie de l'Antiquité et par l'histoire ancienne sont celles qu'Hitler souhaite voir acquérir par le peuple allemand : abnégation, sacrifice à la communauté, sens du devoir, qualités physiques et militaires, respect de la parole donnée et sens de la camaraderie [210], toutes choses qui constituent les passages obligés de la *laus* et de l'*epitaphios logos* étudié par Nicole Loraux [211], de la louange d'un héros dans l'historiographie antique ou dans l'oraison funèbre. Ces mâles vertus, qui caractérisent en propre les valeureux Lacédémoniens ou les Romains des origines, doivent être réactualisées, dans le temps présent, par les Allemands.

Les goûts artistiques et architecturaux d'Hitler, ancien apprenti aquarelliste et architecte par vocation, semblent également le porter vers l'Antiquité. La formation au dessin se fait à l'époque d'après le canon antique. Quant à l'architecture, Hitler admire par-dessus tout les monuments que Rome a légués à la postérité, comme le Colisée ou le Panthéon, et ce depuis sa jeunesse. Greiner rapporte qu'Hitler aimait par-dessus tout « les édifices de la Rome antique » [212] et que « s'il avait eu de l'argent, il serait parti dans l'instant pour Rome » [213]. Le jeune homme s'indignait d'ailleurs avec fureur des destructions causées par la rage iconoclaste des premiers chrétiens contre les idoles et les témoignages du paganisme [214]. Ce goût jamais démenti pour l'architecture antique, Speer, dans ses *Souvenirs*, le confirme en expert [215], précisant que les monologues dont Hitler accablait ses hôtes étaient composés « de tirades sans fin » sur quelques thèmes obsessionnels comme « l'Église

catholique, les régimes alimentaires, les temples grecs et les bergers allemands »[216]. Le jeune homme désargenté de Vienne ne pourra réaliser son rêve de voyage romain qu'une vingtaine d'années plus tard, lors d'une visite d'État, en mai 1938 :

> « J'ai vu Rome et Paris. Je dois dire que Paris n'a, mis à part peut-être l'arc de triomphe, rien de bien grand dans le style du Colisée ou du Château Saint-Ange, ou encore du Vatican [...]. Quand je compare le Panthéon antique avec son homologue parisien ! Qu'est-ce qu'il est mal construit ! Et ces statues ! Ce que j'ai vu à Paris me laisse indifférent, alors que Rome m'a véritablement saisi. »[217]

Il est remarquable qu'Hitler ne retienne de Paris que cet arc de triomphe, édifié à la romaine par un empereur français qui se voulait successeur de Charlemagne, et donc des Césars. Ce qui émeut Hitler dans l'architecture romaine est, outre son caractère colossal, expression d'un pouvoir exorbitant, sa résistance au temps, son inscription dans la durée, nous y reviendrons. Comme Rome, en effet, Hitler est obsédé par le souci de durer, de livrer témoignages et monuments à la postérité[218] : l'architecture de Rome, par ce caractère atemporel qui semble défier, c'est-à-dire transcender ou nier, le temps, lui apparaît comme le parfait modèle à imiter.

Le goût marqué d'un Hitler pour le kitsch antiquisant est également typique d'une petite-bourgeoisie allemande ou autrichienne en ascension qui veut se donner l'apparence de la grande culture. Or les nazis sont fondamentalement, y compris

Ribbentrop, qui se donnait des airs et qui avait l'habitude de fréquenter le grand monde, des parvenus intimidés par les usages du monde et qui veulent à toute force en adopter les conventions, le *Handküsser* Hitler, avec sa civilité viennoise un peu outrée et empruntée, avant tout autre [219]. Hitler se fait ainsi confectionner par Gerdy Troost, l'épouse de Paul Ludwig Troost, son architecte en chef, décédé en 1934, un service de couverts en argent avec frise du Parthénon et ornementations grecques diverses sur les cuillères, fourchettes et couteaux. En partageant avec chacun de ses invités la pieuse mémoire de la Grèce antique, Hitler voulait exprimer son affinité avec l'Antiquité, sa proximité à une période historique qu'il qualifiait de « lumière de l'humanité » [220]. Assortis aux cuillères, deux bas-reliefs moulés réalisés par le sculpteur Josef Wackerle sont placés, sur commande d'Hitler, dans le salon de sa demeure de l'Obersalzberg : dans des poses convenues, et dotés de tous leurs attributs, sont représentés Pan avec son bouc et sa flûte et Artémis, la Diane chasseresse, flanquée d'une biche et d'un carquois [221]. La nature sauvage et la chasse, deux allégories attendues pour une maison de campagne.

Enfin, on peut penser que ce goût pour l'Antiquité, qui le conduit à recourir à Hannibal pour lire les développements de la campagne de Russie [222], est la manifestation d'une tendance marquée chez Hitler à s'abstraire de la réalité pour se réfugier dans le fantasme, à se retrancher, en dernière analyse, dans l'espace du mythe [223]. Se vivre et se lire sur le mode de l'allégorie est une manière de sublimer une réalité forcément triviale et décevante précisément dans ce qu'elle a de réel. Nous

savons Hitler grand amateur de films, qu'il voyait en projections privées à la chancellerie, mais aussi de Karl May. Le Führer cite parfois son auteur favori à une généralité ébahie, qui doit se pincer et se frotter les yeux quand surgissent au détour d'un briefing d'état-major les tigres et les Indiens du prolixe auteur de romans exotiques, ou quelque monologue sur les guerres puniques. La présence et la prégnance du modèle antique ne sont cependant pas attestées que chez le seul Hitler, comme le montre le thème de la colonisation.

L'édification d'un Empire par la colonisation : *« Landshungrige Bauern »* nordiques et quête de *Lebensraum* dans l'Antiquité

La race indogermanique est à la fois moralement réservée, pudique et discrète, et, d'un point de vue pratique, passablement extravertie : elle sort d'elle-même par la création artistique qui objective son esprit, et elle tend vers l'expansion de son *Lebensraum*. Son essence se confond avec la volonté de puissance qui l'anime et qui, dans le registre géographique et spatial, revêt la modalité de la conquête coloniale. Les Grecs, déjà, étaient de fervents colonisateurs, comme nous le rappelle l'historien et helléniste Hans Bogner :

> « Ces hommes de la race des seigneurs que nous rencontrons chez Homère étaient des conquérants libres dans des terres à coloniser. » [224]

Richard Walther Darré (1895-1953) [225] est, au sein du NSDAP, le défenseur d'une utopie colonisatrice agrarienne, qu'il conçoit comme un modèle de société alternatif à la modernité industrielle et urbaine visant à restaurer l'harmonie préétablie qui lie le sang et le sol de la race. Agronome de formation, il est, par ses nombreuses publications, la principale figure intellectuelle de l'idéologie antimoderniste dite *Blut und Boden* en même temps qu'un acteur important de la politique raciste du Reich par ses fonctions de chef du RUSHA de la SS [226] (1931-1938), puis de ministre de l'Agriculture du Reich (1933-1942). C'est en 1929 que Darré publie la somme fondatrice de son racisme agrarien, géorgiquement intitulé *La paysannerie comme source de vie de la race nordique* [227] . Cet ouvrage profus et touffu, au style dense et à l'érudition laborieuse, se veut une biographie historique de la race nordique en même temps qu'un traité prospectif des mesures à prendre pour préserver son existence à l'avenir. La thèse défendue par l'ouvrage est que les Indogermains ne sont pas, comme on l'a trop longtemps cru, une simple race de grands guerriers, moins encore de nomades conquérants, mais qu'ils constituent par essence une race sédentaire et paysanne, enracinée dans la glèbe de son foyer originel, puis dans la terre des provinces conquises par les migrations et les guerres. Le nombre et le succès de ces guerres ont faussé la perspective sur une race nordique dans laquelle on a trop souvent vu un simple « peuple de héros guerriers » [228] . Les figures du héros et du paysan étant difficilement conciliables dans l'imaginaire collectif, on s'est borné à ne retenir que les exploits conquérants de la race

nordique, au détriment de son œuvre pacifique et créatrice de sédentarisation et de mise en valeur des terres conquises. Si, selon la définition d'Hitler, la race nordique est la seule créatrice de culture [229], on ne peut se satisfaire d'une conception guerrière et nomadique des peuples aryens : des guerriers nomades ne créent rien de durable. Certes, les Indogermains sont des conquérants. Ils sont issus d'un foyer originel situé au nord de l'Europe occidentale, « un foyer de rayonnement dont nous supposons qu'il se situe au sud de la Suède » [230] ou « comme cela est également plausible, dans le nord de l'Allemagne » [231] et sont venus conquérir les contrées méditerranéennes où ils ont fondé les civilisations grecque et romaine.

Les Indogermains se sont donc établis de manière durable sur une terre où ils se sont enracinés. L'image traditionnelle du reître belliqueux et malandrin, uniquement tourné vers la guerre et l'expédition conquérante est donc fausse : le nomadisme prédateur et parasitaire de la horde guerrière toujours en mouvement est propre à la race sémitique et aux races asiatiques. Le nomade sémite ou asiatique vient, prend, détruit et se jette comme un virus sur une autre proie après épuisement du premier territoire razzié :

> « L'esprit sémitique n'a jamais eu, à aucun moment de l'histoire du monde, le moindre intérêt pour le paysannat. Un nomade n'en est tout simplement pas capable » [232], lui qui se complaît dans « une existence parasitaire » [233].

Darré souhaite donc réconcilier les deux faces du Janus nordique, à la fois conquérant et paysan. L'épée et la charrue sont étroitement liées dans l'ethos nordique, tant « paysan » rime avec « liberté » : un paysan asservi n'étant plus un paysan, mais un « valet » ou un « fermier »[234] à la solde d'autrui, il importe de se savoir défendre. Le but de Darré est de démontrer que la migration et la conquête ne sont pas, pour la race nordique, une fin en soi, comme chez les nomades sémites, mais un moyen au service d'un projet de société sédentaire et agraire. Si les Indogermains ont jeté armes et chariots sur les routes de la conquête, ce n'est pas par goût de la bataille ou sous l'effet d'une pulsion belliqueuse spontanée. Les expéditions de conquête indogermanique des origines furent des « expéditions de paysans »[235] en quête de terres. Les Indogermains des origines étaient des « paysans affamés de terres »[236], en bute à la pénurie d'un sol insuffisant pour nourrir un peuple dynamique et fertile, en pleine expansion démographique.

À titre de preuve, Darré consacre d'érudits développements au rituel romain d'origine sabine du *ver sacrum*[237]. Chez les Sabins, ce rituel consiste, dans un contexte de menace grave, à vouer au dieu Mars les animaux, végétaux et enfants nés au printemps suivant. Les enfants ainsi consacrés, *sacer*, propriété absolue du dieu, sont plus tard envoyés coloniser une terre et fonder une autre cité. Darré fait du *ver sacrum* un rite de migration de printemps lors duquel les Romains des origines, ceux de la Rome archaïque nordique, envoient leur excédent de population fonder des colonies. Cette migration de

printemps est pour Darré à la fois héritage et réitération commémorative de la migration originelle qui amena les premières populations nordiques « sur les bords du Tibre » [238], ce qu'il déduit d'un raisonnement calendaire élaboré : « Si l'on considère la période qui devait apparaître comme la plus favorable à la migration aux yeux d'un peuple de paysans d'Europe du Nord, en particulier en Suède, on observe que la période de l'hiver, qui s'étire de septembre à mars, est exclue. » Exclue également la période qui va de juin (temps des semailles) à août (temps de la récolte), forcément sédentaire pour un peuple paysan qui vit des fruits de son agriculture : « Il ne reste donc que les mois de mars à mai de disponibles pour la migration. On obtient donc, au jour près, la période migratoire du *ver sacrum* [239] romain. » Ces pages consacrées au *ver sacrum* confirment une fois de plus le caractère nordique des Romains et fait remonter aux origines les plus reculées de la race indogermanique le rite de la migration colonisatrice de printemps, qui évacue un excédent démographique vers une terre nouvelle à conquérir et à coloniser :

> « Voilà à peu près l'image que l'on peut s'en faire : un espace colonisé se remplit peu à peu, et, de temps à autres, une partie des familles est évacuée » [240] quand « la situation devient critique » [241].

Tout malthusianisme étant viscéralement étranger à l'esprit *lebensbejahend* et aux ventres fertiles de la race nordique, la seule solution à une densification de la population était, et demeure, l'émigration colonisatrice [242].

Du fond de l'histoire, Darré fait donc surgir l'éternel problème du *Lebensraum*, facteur explicatif cardinal d'une géopolitique nordique à la fois rétrospective (la quête de terres par une population nordique trop abondante explique la totalité de l'histoire indogermanique) et programmatique : si « l'existence d'un peuple sans espace suffisant est le problème originel de toute l'histoire depuis qu'il existe une paysannerie indogermanique en Europe du Nord »[243], et si, par ailleurs, cette pénurie de terres « se poursuit jusqu'à nos jours »[244], il est prévisible que les Allemands contemporains, dignes et purs héritiers des Indogermains des origines, reprendront tôt ou tard la route de la conquête guerrière et de la colonisation. Darré vient donc étayer par l'histoire de la race les prétentions nazies à l'expansion de l'espace vital allemand, expression d'un profond dépit d'avoir été tenus à l'écart de la colonisation et d'avoir été amputés, par le traité de Versailles, d'une part importante du territoire de l'ancien Reich. La revendication d'un espace vital suffisant pour permettre la survie du peuple allemand est un des leitmotive structurants du discours nazi depuis la création du NSDAP : elle implique à la fois la révision du traité de Versailles et l'acquisition pacifique ou non, négociée ou extorquée, de territoires supplémentaires pour l'Allemagne.

L'éternelle fertilité démographique de la race nordique rend pérenne, tout au long de l'histoire, le problème de la pénurie des terres. En exposant pourquoi les Indogermains des origines ont conquis la Grèce et l'Italie, et pourquoi les Romains s'adonnaient au *ver sacrum*, Darré justifie par l'histoire et esquisse prospectivement la politique de colonisation militaire

et agrarienne qu'il préconisera lorsque, nommé chef du RUSHA de la SS, il participera, un temps, à l'élaboration des plans de conquête et de colonisation de l'Est russe.

L'enquête menée par Darré sur l'essence de la race nordique, la biographie historique qu'il en propose, se fonde exclusivement sur un exposé long et fastidieux des exemples grec et romain, peuples nordiques par excellence. Pour prouver le caractère profondément sédentaire de la race nordique, Darré produit une longue étude topographique et symbolique de la maison grecque et romaine. Polarisée par le foyer central, la maison antique révèle une « étonnante parenté » avec la « maison germanique » [245] médiévale et moderne. L'importance accordée au feu comme centre de gravité topographique et symbolique de la demeure est l'expression d'une conception du monde à la fois hiérarchisée et enracinée, qui repose sur le culte des morts enfouis dans la terre et sur la domination d'un *paterfamilias* consacré par un droit rigoureusement patrimonial : « Ces brèves considérations sur la maison romaine et grecque ont sans doute suffi à prouver » la proximité avec la « maison germanique » et à montrer que « malgré l'intervalle de mille cinq cents ans au moins, le cœur essentiel de la famille indogermanique et germanique est resté inchangé » [246]. Darré multiplie également toutes les considérations d'anthropologie historique qui viendraient étayer la thèse de l'indogermanité des Grecs et des Romains, renvoyant même en note à l'ouvrage de son collègue nordiciste Hans Günther pour plus ample information [247].

Les conquérants nordiques de la Grèce et de l'Italie ambitionnaient une colonisation sédentaire et agricole durable des territoires militairement conquis. Les guerriers-paysans venus du nord se sont établis en plein champ, sur des territoires ouverts et propres à l'agriculture, au lieu de se retrancher dans des forteresses urbaines d'où ils auraient mené des raids alimentaires, en opérant des razzias ou en prélevant un écot sur le produit d'une terre qui aurait été confiée à la seule exploitation de populations autochtones asservies :

> « Alors que les populations qui se trouvaient là [avant la conquête] restaient dans leurs villes, les Doriens et les Éléens s'établirent dans des villages ouverts, dans des Komes et des Dèmes. » [248]

En effet, si les Indogermains « n'avaient été préoccupés que de conquête, ils n'auraient finalement rien eu d'autre à faire que de défaire les princes qu'ils y trouvaient et de s'établir eux-mêmes dans les forteresses conquises » [249] . Bien au contraire, et comme, plus tard, les Germains des invasions barbares qui « laissèrent de côté les cités romaines pour s'établir dans des fermes et des villages », les conquérants nordiques de la Grèce « n'ont accordé aucune attention aux villes qu'ils y trouvaient et se sont établis à la campagne » [250] pour exploiter la terre et mener à bien une colonisation agricole durable.
Contre tous les préjugés sur le supposé nomadisme guerrier des Indogermains, « la conquête de la Grèce se révèle être, quand on l'étudie plus attentivement, une affaire purement agrarienne » [251] .

Ver sacrum, hilotisation et *Wehrbauerntum* : la référence antique dans l'imaginaire de colonisation à l'Est

Richard Darré n'a pas participé comme acteur direct à la conquête et à la colonisation des territoires de l'Est. Dès 1936, il apparaît, au sein de l'appareil d'État nazi, isolé par sa posture antimoderniste et son agrarianisme intransigeant, alors que le Plan quadriennal lance l'Allemagne dans la course à l'armement. Déchu par Himmler de ses fonctions à la tête du RUSHA en 1938, il est renvoyé du ministère de l'Agriculture en 1942. Malgré cette disgrâce personnelle, son influence intellectuelle acquise demeure et son mythe agrarien, adossé à l'histoire ancienne, contribue à informer l'imaginaire de colonisation des nazis à l'est : on constate en effet dans le discours de la colonisation à l'est une présence des thèmes, thèses et concepts issus de la réflexion de Darré sur la colonisation indogermanique dans l'Antiquité.

La colonisation des territoires de l'Est est conçue en termes principalement agrariens. C'est une « refondation sociobiologique » [252] de la race nordique que l'*Ostkolonisation* doit permettre, par l'édification d'une société agraire libérée des fléaux de la modernité industrielle et urbaine. La représentation de l'Est conquis, pacifié et colonisé est fortement tributaire de la conception agrarienne défendue par Darré. Les plans des SS, rendus publics lors d'une exposition organisée à Berlin à la fin de l'année 1941, présentent une société paysanne réglée à l'harmonie retrouvée. Les plans de redéfinition des

finages et de construction des villages ne mentionnent, note Christian Ingrao, la présence d'aucune institution répressive, police ou justice, tant « la communauté est imaginée comme dénuée de tout conflit » [253] . L'utopie agrarienne fonctionne ici à plein, délivrée, cependant, de tout passéisme rétrograde par une référence explicite à la modernité scientifique et technique, qui doit doter les nouvelles campagnes colonisées de machines et d'automobiles [254] .

L'édification de cette utopie implique que les nazis placent leur pas dans ceux de leurs prédécesseurs antiques, même si la référence à l'Antiquité n'est pas exclusive. L'imaginaire colonisateur des nazis à l'est a, en effet, été informé et construit par plusieurs réminiscences et références historiques superposées. La première, à la fois la plus évidente et la plus prégnante, est médiévale : c'est celle du *Drang nach Osten* [255] des chevaliers Teutoniques, conquérants de la Prusse païenne (1230), et dont l'élan vers les vastes espaces russes avait été brisé sur les rives du lac Peïpous par le prince Alexandre Nevsky (1242) que le cinéaste Eisenstein devait opportunément venir saluer dans un film éponyme de 1938 [256] . Nous savons que le *Reichsführer* SS se voyait volontiers en héritier ou en réincarnation du roi Henri I^er^ (roi d'Allemagne de 919 à 936) auquel l'Ordre noir est tenu de rendre un culte officiel imprégné de ce pathos médiévalisant dont son chef raffolait. La figure de Henri I^er^ est souvent confondue dans une même révérence par les SS avec celle du duc de Saxe Henri le Lion (1129-1195), qui, en sus de porter lui aussi le même prénom que Himmler, est crédité d'une politique de colonisation intensive à

l'est, pendant que son cousin, l'empereur Frédéric Barberousse, cédait aux sirènes de l'Italie. Le culte henricien de *Reichsheini* [257] suscite là encore l'ironie désapprobatrice d'Hitler, dont les préférences historiques sont bien différentes de celles de son policier en chef.

Cette sensibilité notoire de Himmler pour le Moyen Âge germanique, relayée par la formation idéologique de ses troupes et de ses cadres, conduit la SS à se représenter la guerre à l'est comme la poursuite ou la réitération d'une épopée médiévale précocement interrompue. Si la référence médiévale prime, l'imaginaire de guerre et de colonisation des SS à l'est est informé par la mémoire de la colonisation guerrière agrarienne à l'antique, celle du *ver sacrum* romain et de la cité spartiate, référence antique léguée aux SS par Darré et Günther. Seconde sans être secondaire, cette référence est présente. Doriens et Teutoniques se confondent d'ailleurs dans une même volonté de puissance territoriale. Esquissant un parallèle entre les migrations de paysans-soldats nordiques des origines et la colonisation germanique médiévale à l'est, Vacano, auteur d'un célèbre manuel d'histoire lacédémonienne, précise que « nous devons nous représenter ces migrations semblables aux expéditions colonisatrices paysannes du Moyen Âge vers l'est » [258] : la même race exprime dans ces deux mouvements une identique tension vers l'expansion de l'espace vital, régulièrement trop étroit pour une race fertile et en croissance démographique constante.

Paysans-soldats et esclaves : le modèle de colonisation spartiate

En dépit de la disgrâce institutionnelle de Darré, on observe une rémanence du modèle antique dans le vocabulaire employé par les acteurs de la colonisation ss et dans le discours de promotion interne : *Wehrbauern, ver sacrum, Kolonien, Sklaven, Versklavung, Heloten*. La référence à l'Antiquité affleure ainsi de manière sous-jacente dans la notion et l'idéal du paysan-soldat *(Wehrbauerntum)*. Les chevaliers Teutoniques furent des moines-soldats, des aristocrates qui priaient et combattaient, et non des paysans-soldats qui maniaient le soc de charrue pour travailler la terre.

Le *ver sacrum* n'a pas été lui non plus congédié avec Darré. Dans un discours de 1942, Himmler qualifie la colonisation des territoires de l'Est de *neuer Frühling* [259], tant pour la terre elle-même que pour la race indogermanique, tandis que des fascicules ss réinvestissent le thème du printemps sacré cher à Darré [260].

La réduction en esclavage des populations soumises à l'est est en outre une idée centrale et récurrente. La disproportion numérique entre les conquérants et les vaincus rend l'exploitation de si vastes territoires impossibles sans maind'œuvre auxiliaire massive. Au terme de *Zwangsarbeiter*, plus propre au technolecte nazi, est préféré celui de *Sklaven*, qui évoque l'Antiquité et qui, employé sans ambages ni scrupule par les dirigeants du III^{e} Reich, exprime toute la brutalité avec

laquelle ils envisageaient leur Empire en devenir. Himmler déclare ainsi :

> « Si nous ne remplissons pas nos camps avec des esclaves – je dis ici les choses très clairement –, avec des esclaves que nous contraignons au travail et qui, sans considération des pertes, construisent nos villes, nos villages et nos fermes » [261] ,

la colonisation à l'est s'avérera difficile, car la race conquérante, c'est une obsession, y est minoritaire.
Les termes d'esclave *(Sklave)* et de réduction en esclavage *(Versklavung)* le cèdent même à deux autres notions encore plus explicitement grecques, et plus précisément spartiates, celles de hilotes *(Heloten)* et d'hilotisation *(Helotisierung)*, notamment dans la bouche de Reinhardt Heydrich. Ce dernier, dans un discours du 2 octobre 1941 consacré aux modalités de l'occupation des vastes territoires conquis à l'est, déclare que la population slave est à utiliser

> « comme une matière première brute, comme des ouvriers devant travailler aux grands projets de notre culture, comme des hilotes, si je dois le dire de manière tout à fait drastique » [262] .

À l'automne 1941, le Blitzkrieg en Russie est une réussite, et le succès de Barbarossa pose avec une acuité particulière la question de la colonisation et de l'exploitation durable de l'Est : la Wehrmacht a conquis d'immenses territoires où ne pourra s'installer, pendant des générations, qu'une mince « couche

allemande superficielle » [263], faible élite raciale, qui aura sous sa juridiction de vastes terres et une population abondante.
Cet imaginaire de l'hilote est bien enraciné chez les SS qui, fidèles à leur élitisme racial, n'en limitent pas l'emploi aux seuls Slaves, comme en témoigne cet entretien déjà cité d'Eugen Kogon avec un officier supérieur SS à Vienne, en 1937. Comme jadis dans les « cités-États helléniques », une aristocratie raciale régnera sur « une large base économique de hilotes » non nordiques, dont les éléments raciaux inférieurs se recruteront à l'extérieur comme à l'intérieur de l'Allemagne. La hiérarchie raciale détermine en effet une organisation sociale et politique pyramidale, dont le sommet est occupé par une élite nordique restreinte, qui répercute ses ordres vers une première base hilotique allemande, composée des éléments dinariques, alpins, westiques du peuple allemand. Une seconde base, plus élargie, est constituée par la masse des sous-hommes, slaves notamment, qui n'est appelée qu'à l'esclavage ; être au service d'une culture supérieure honore cette sous-humanité animale et brute [264]. En conséquence, le Plan général Est prévoit dès juin 1941 l'asservissement de 14 millions de personnes à l'est, esclaves affectés à l'édification du Reich dans les territoires conquis [265]. Ces idées sont également celles d'Hitler, pour qui il ne fait pas de doute que la conquête des territoires de l'Est doit donner lieu non à une colonisation d'exploitation, mais à une colonisation de peuplement : « Contrairement aux Anglais, nous ne nous contenterons pas d'exploiter, nous allons peupler. Nous ne sommes pas un peuple de commerçants, nous sommes

un peuple de paysans »[266], semblables ainsi aux Doriens conquérants du Péloponnèse.
Tout se fera à leur imitation, et le modèle spartiate d'une colonisation par une élite nordique de vastes territoires occupés par une population supérieure en nombre sera réitéré. Hitler se montre, nous le savons, fasciné par le miracle spartiate de la domination durable d'une mince aristocratie raciale sur une masse d'inférieurs, par l'Empire de « 6 000 spartiates » sur « 350 000 hilotes »[267].
La colonisation nazie à l'est, nouveau *Bauerntreck* de paysans-soldats vers l'est, marche donc dans les pas des Teutoniques tout autant que des Grecs. Prégnant dans le principe même de la colonisation à l'est, le modèle de la colonisation grecque est également présent dans les modalités pratiques de sa réalisation. L'aménagement des territoires colonisés se fera, pour assurer une présence durable, à l'imitation de la pratique des métropoles antiques qui, grecques comme romaines, reproduisaient leurs formes architecturales pour s'approprier les espaces conquis par la projection de leur patrimoine symbolique. Speer rapporte ainsi qu'Hitler tint les propos suivants à ce sujet :

> « Nous ne devons pas hésiter à copier des édifices célèbres, afin que se développe en Russie aussi un sentiment de chez-soi. Dans l'Antiquité, on n'a jamais cherché à créer de nouvelles formes architecturales pour les colonies. Que l'on pense aux temples de Sicile. »[268]

Ces aménagements urbains sont destinés à une population de paysans-soldats qui constitueront une marche de l'Est, front pionnier et *Ostwall* tout à la fois. Ce front et cette protection, marche avancée du Reich aux confins de l'Est, sera peuplé et cultivé par des vétérans ss et des troupes ss en constant renouvellement.

Pour Reinhardt Heydrich, la stabilisation du front pionnier passe par une sécurisation de la frontière, pointe avancée et interface de la colonisation aryenne à l'est : les légions de vétérans ss doivent être fixées sur les lieux de leur combat et constituer « un mur de protection composé de payans-soldats *(Wehrbauern)* […] contre le raz de marée asiatique » [269] . Ce que l'épée et le sang ont conquis, le soc et la sueur en feront une terre fertile pour nourrir la race nordique : le glaive et la charrue viennent ainsi illustrer la couverture d'un fascicule ss intitulé *La sécurisation de l'Europe, Die Sicherung Europas* [270] .

Les vétérans ss sont donc à la fois le fer de lance de la conquête, le socle de la colonisation aryenne à l'est, et le bouclier de l'Empire. Après avoir bien mérité du Reich, ils se verront attribuer des terres loties à l'instar des légionnaires romains, installés dans des *coloniae* qui devaient projeter la ville éternelle sur tout l'espace de l'Empire et compter comme autant de postes avancés, des têtes de pont d'une défense contre les barbares.

La ss fonde son message de promotion sur cette promesse de terres à l'est. Un fascicule de recrutement des Waffen-ss affirme ainsi fièrement « Voilà comment la ss assure un avenir à ses hommes ! » [271] : l'engagé se voit promettre le statut de « franc

paysan à l'est ». Aux termes du fascicule, la *Ostsiedlung* offre un avenir confortable aux ss éprouvés dans de durs combats et retraités du service des armes, après avoir accompli leur temps, mais cèle à peine la fonction militaire et raciale de cette installation massive de paysanssoldats à la frontière de l'Empire :

> « Les camarades ss du front érigent ainsi une nouvelle paysannerie allemande, un vivant mur de l'Est, dont la force et la sûreté est garantie par les paysans-soldats de la ss. » [272]

Cette retraite paysanne et colonisatrice est donc un service de réserve qui ressemble fort à un service d'active. Devant un auditoire plus restreint, et dans un discours d'avril 1943 où le contexte de l'après-Stalingrad pèse de tout son poids, Himmler ne cache pas que la vie des paysans-soldats placés aux avant-postes du Reich sera tout sauf une sinécure : on saura ainsi qu'être ss ne se réduit pas, en temps de paix, à parader dans un uniforme noir bien seyant [273] .

Conclusion

Tous les empires de l'histoire occidentale ont été conçus et pensés comme des réitérations du modèle impérial romain originel. Charlemagne, qui œuvrait à la *restauratio imperii*, Othon, Charles Quint, Napoléon ont tous désiré ce que, à son tour, Hitler a projeté : égaler l'extension, la puissance et le prestige de l'empire des Césars. Cette ambition, dans le cas nazi, peut se fonder sur une argumentation raciologique qui établit

peu ou prou une identité d'essence raciale entre les Romains des origines et les Allemands contemporains : Rome fut, à ses débuts du moins, une oligarchie raciste dont le III^{e} Reich imite l'esprit et les lois. Nous verrons que la résurrection de l'Empire romain est célébrée par des analogies historiographiques : pour les historiens de l'Antiquité, toujours, là encore, désespérément soucieux de plaider l'utilité de leur discipline, Berlin en lutte avec Londres rappelle Rome lors des guerres puniques, Carthage et l'Angleterre étant deux puissances maritimes, commerciales et enjuivées.

Pour construire un empire, il faut détruire Carthage, et disposer pour cela de l'outil militaire idoine. La puissance et les succès des légions en font un modèle logistique et stratégique à imiter. Les leçons de l'histoire sont à chercher dans le mode d'alimentation essentiellement végétarien des légionnaires et dans le charisme de leurs chefs visionnaires : Hitler, *Gröfaz* improvisé, se rêve en César et fait partager à ses hôtes ses *Commentarii* en forme de glose de l'art de la guerre romain. Les historiens, eux, préfèrent exalter la figure d'Auguste, au règne plus long et plus fécond que celui, avorté, de son oncle. La période s'y prête: l'Italie célèbre le second millénaire de la naissance d'Auguste en 1938, sous la forme notamment d'une exposition qu'Hitler visite à deux reprises. Résurrecteur de la Rome des origines, des valeurs, d'un État fort, Auguste est la meilleure analogie antique d'un Führer qui, lui aussi, dut restaurer l'État après les discordes civiles et une crise sans exemple.

L’imitation de Rome n’est pas seulement militaire ou politique : elle est également de nature monumentale. Pour construire un empire, il faut doter sa capitale et ses principales cités des monuments qui manifestent suffisamment sa prétention à l’expansion et à la puissance. Ces édifices de représentation devront donc se signaler par leur gigantisme et par leur style néo-romain : les projets de Speer et les esquisses d’Hitler pour *Germania* abondent en monuments qui sont, par l’effet de citation stylistique, des signes immédiats de l’impérialité.

Il n’y a pourtant, dans l’architecture de représentation nationale-socialiste, ni purisme, ni précision : il importe avant tout que les édifices construits procurent un sentiment de romanité, « fassent » romain, ou, plus généralement, antique. On voit donc le néo-romain se juxtaposer au néo-dorique, ces deux styles étant érigés en piliers de l’architecture d’État. On pourrait y voir le symptôme d’une confusion grossière. Hitler, après tout, est un autodidacte dont la connaissance, passionnée, mais approximative, du monde antique vaut au lecteur de ses propos privés quelques froncements de sourcil. Ce n’est cependant le cas ni de Speer, ni de Troost, architectes confirmés et formés à l’histoire de l’art la plus classique. La coexistence du dorique et du romain est donc sans doute plus une assertion qu’une confusion : le grec et le romain se mêlent, comme dans les nus de Breker et dans les mosaïques de la chancellerie, car il y a identité raciale et procession du nordique au gréco-romain, et du gréco-romain au germanique. Une architecture romaine exprime une volonté de puissance et un impérialisme fidèles à la tradition nordique-romaine, tandis que le style dorique

rappelle que l'esprit de la race nordique, objectivé dans les temples de Ségeste ou de Syracuse, a été, depuis l'aube des temps, créateur de toute culture. Les plus fidèles et les plus purs représentants actuels de cette race sont donc partout chez eux où son esprit a été à l'œuvre, légitimation supplémentaire d'un impérialisme inscrite dans la pierre des édifices de représentation.

Il y a donc un lien organique entre les monuments de l'Allemagne contemporaine, l'histoire la plus reculée de la race et son avenir impérial. Il faut remonter aux migrations originelles, celles du grand trek agricole et conquérant, pour voir à l'œuvre une race nordique avide de terres, de victoires et de champs à fertiliser. Richard Walter Darré nous familiarise avec cette histoire et décrit une race qui, après les migrations et la conquête, donna des peuples à la fois guerriers et paysans, conquérants parce que agricoles, alliant le soc à l'épée. Darré ne se borne cependant pas à l'éloge ou au panégyrique. Il écrit pour promouvoir une civilisation nordique agricole qui, si elle abandonne son lien millénaire à la terre et si elle ne préserve pas la pureté de son sang, est vouée à la disparition.

L'Antiquité gréco-romaine est en effet, certes, cette inépuisable source d'*exempla*, de vertus, de modèles à imiter, mais elle est aussi le cimetière des civilisations disparues, dont les vestiges, blanchis comme des os, se dressent en mélancolique et prémonitoire avertissement à un présent parfois trop prompt à oublier que les civilisations sont mortelles.

Notes du chapitre

[1] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 470.

[2] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 juillet 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *Hitlers Tischgespräche, op. cit.*

[3] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 31 mars 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[4] ↑ Cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 319-326 et 327.

[5] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 690.

[6] ↑ Adolf Hitler, Rede auf einer NSDAP-Versammlung in München, 2 mai 1928.

[7] ↑ Cf. Claude Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, « Tel », 1976, 543 p.

[8] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 3 mai 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[9] ↑ *Ibid.*

[10] ↑ Cf. *infra*, nos développements sur « La démocratie comme abâtardissement racial », en III, 2.

[11] ↑ C'est ainsi qu'Hitler fut surnommé par la généralité, sidérée de le voir prendre le commandement opérationnel. Abréviation burlesque de *Grösster Feldherr Aller Zeiten*, le plus grand général de tous les temps.

[12] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des Zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*

[13] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 25 avril 1942, Chancellerie du Reich, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[14] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 3 juin 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[15] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 juillet 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[16] ↑ Les chars allemands de la Seconde Guerre mondiale portent des noms d'animaux : on trouve ainsi des chars Tigre, Tigre royal, Panthère, Éléphant et… Souris *(Maus)*, un prototype produit à deux exemplaires, qui pesait 188 t et consommait 1 500 l au 100, le plus gros char jamais conçu, qui avait pour seul défaut de ne quasiment pas pouvoir se mouvoir.

[17] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 6 septembre 1942, Werwolf, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[18] ↑ Simone Weil, « Quelques réflexions sur les origines de l'hitlérisme : Hitler et la politique extérieure de la Rome antique », *Nouveaux Cahiers*, 1940, rééd. in *Écrits*

historiques et politiques, Paris, 1960, rééd. in *Œuvres complètes*, Paris, NRF-Gallimard, t. II, vol. 3 : *Vers la guerre (1937-1940)*, 1989, 347 p., p. 168-219 (p. 176).

[19] ↑ Tacite, *De vita et moribus Iulii Agricolae*, 30.

[20] ↑ Simone Weil, art. cité, p. 181.

[21] ↑ *Ibid.*, p. 182.

[22] ↑ Simone Weil note que si Hitler était aussi doué que les Romains, « notre pays serait écrasé, avec d'autres, sous une *pax germanica* dont nos descendants, dans deux mille ans, célébreraient éperdument les bienfaits » (*ibid.*, p. 198). Le pays sera effectivement écrasé, mais la libération interviendra dans un délai moindre.

[23] ↑ *Ibid.*, p. 198.

[24] ↑ Henry Picker (éd.), *op. cit.*, conversation du 23 avril 1942, Wolfschanze.

[25] ↑ Henry Picker (éd.), *op. cit.*, conversation du 27 janvier 1942, Wolfschanze.

[26] ↑ Adolf Hitler, *Hitlers zweites Buch. Ein Dokument aus dem Jahr 1928*, p. 56-57.

[27] ↑ *Ibid.*

[28] ↑ Cf. *infra*, III, 1.

[29] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[30] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 27 juin 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[31] ↑ Fritz Todt, Generalinspektor für das Deutsche Strassenwesen (éd.), *Deutschlands Autobahnen. Adolf Hitlers Strassen*, Bayreuth, Gauverlag Bayerische Ostmark, 1937, 278 p.

[32] ↑ *Ibid.*

[33] ↑ *Ibid.*

[34] ↑ *Ibid.*

[35] ↑ *Ibid.*

[36] ↑ *Ibid.*

[37] ↑ *Ibid.*

[38] ↑ *Ibid.*

[39] ↑ *Ibid.*

[40] ↑ *Ibid.*

[41] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 26 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[42] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[43] ↑ Fritz Todt (éd.), *Deutschlands Autobahnen. Adolf Hitlers Strassen, op. cit.*

[44] ↑ *Ibid.*

[45] ↑ *Ibid.*

[46] ↑ Emil Maier-Dorn, « Die kulturelle Bedeutung der Reichsautobahn », *Die Strasse*, 23, 1938, cité *in* Erhard Schütz, Eckhard Gruber, *Mythos Reichsautobahn. Bau und Inszenierung der « Strassen des Führers », 1933-1941*, Berlin, Ch. Links Verlag, 1996, 180 p.

[47] ↑ Josef Weinheber, « Ode an die Strassen Adolf Hitlers », Blut und Stahl, Potsdam, 1941, cité *in* Erhard Schütz, Eckhard Gruber, *op. cit.*

[48] ↑ Cité *in* Erhard Schütz, Eckhard Gruber, *op. cit.*

[49] ↑ Condisciple de Speer à Munich, puis à la Technische Hochschule de Berlin-Charlottenburg, Friedrich Tamms (1904-1980) est nommé en 1935 Beratender Architekt für die Reichsautobahnen, avant de rejoindre Speer à la Generalbauinspektion de Berlin en 1939. Cf.Werner Durth, *Deutsche Architekten : biographische Verflechtungen, 1900-1970*, München, DTV, 1986, 525 p.

[50] ↑ Sur le carnet d'esquisses d'Hitler, cf. Frederic Spotts, *Hitler and the Power of Aesthetics, op. cit.*, ainsi que George L. Mosse, *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich, op. cit.*, p. 185.

[51] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 326, 20 novembre 1952.

[52] ↑ Sur les fondements psychologiques du pouvoir, cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 116.

[53] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 289.

[54] ↑ *Ibid.*, p. 289.

[55] ↑ *Ibid.*, p. 290.

[56] ↑ *Ibid.*, p. 290. Cf. également Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1935 : « Ce qui conférait aux villes de l'Antiquité et du Moyen Âge leurs traits caractéristiques et admirables n'était pas la taille des édifices civils et privés, mais les œuvres de la communauté, qui s'élevaient bien au-dessus d'eux. »

[57] ↑ *Ibid.*, p. 290.

[58] ↑ *Ibid.*, p. 291.

[59] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 116.

[60] ↑ *Ibid.*, p. 82. Hitler conseille à Speer de ruser avec le ministre des Finances si celui-ci vient à s'enquérir du coup des travaux : « Esquivez si le ministre des Finances vous demande combien ça coûte. Dites que l'on n'a pas encore beaucoup d'expérience en matière de travaux de cette ampleur. »

[61] ↑ Cf. *infra*, III, 3 pour le commentaire d'une citation de *Mein Kampf*, p. 289.

[62] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1937.

[63] ↑ Joseph Vogt, « Unsere Stellung zur Antike », Breslau, Schlesische Gesellschaft für vaterländische Kultur, Breslau, Ferdinand Hirt Verlag, 1937, 16 p., p. 13.

[64] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[65] ↑ *Ibid.*, p. 14.

[66] ↑ Gerhart Rodenwaldt, « Römische Staatsarchitektur », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 458 p., p. 356-378.

[67] ↑ *Ibid.*

[68] ↑ *Ibid.*

[69] ↑ *Ibid.*

[70] ↑ *Ibid.*

[71] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 54.

[72] ↑ *Ibid.*, p. 63.

[73] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 417, 7 mai 1955.

[74] ↑ *Ibid.*, p. 17, 2 octobre 1946.

[75] ↑ *Ibid.*, p. 200, 12 mars 1949.

[76] ↑ *Ibid.*, p. 75.

[77] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 76.

[78] ↑ *Ibid.*, p. 161-162.

[79] ↑ *Ibid.*, p. 55.

[80] ↑ Durer dans la mémoire ne signifie pas forcément laisser à la postérité un édifice durable. Laisser des ruines et un mythe funèbre peut s'avérer un moyen plus efficace de gagner les mémoires (cf. plus loin).

[81] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 55.

[82] ↑ *Ibid.*, p. 110.

[83] ↑ *Ibid.*, p. 55.

[84] ↑ *Ibid.*, p. 174-175.

[85] ↑ *Ibid.*

[86] ↑ *Ibid.*

[87] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, Berlin, Propyläen Verlag, 1980, 671 p., p. 512, 16 juillet 1959.

[88] ↑ *Ibid.*, p. 175. Speer précise que ces pensées furent échangées à une table de chez Maxim's, en 1941, en compagnie de quelques commensaux français : Despiaux, Jean Cocteau. Sans doute à l'occasion de l'expo Breker, qui avait mobilisé une grande partie de l'intelligentsia parisienne de l'époque.

[89] ↑ *Ibid.*, p. 175.

[90] ↑ *Ibid.*, p. 162.

[91] ↑ Titre du chapitre V des *Mémoires* de Speer, *ibid.*, p. 63.

[92] ↑ *Ibid.*, p. 148.

[93] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 166, 24 octobre 1948.

[94] ↑ Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft. Die Endziele Hitlers*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1976, 221 p.

[95] ↑ C'est également le sentiment de Speer : « L'édification de ces monuments devait aussi servir à formuler une prétention à l'empire mondial, longtemps avant qu'il ne le formule ouvertement à son entourage le plus immédiat » (*in* Albert Speer, *Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 83).

[96] ↑ Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 72 sq.

[97] ↑ Adolf Hitler, Discours devant des officiers de la Wehrmacht, 10 février 1939, cité par Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 79-80.

[98] ↑ Adolf Hitler, « Rede des Führers anlässlich der Übergabe der neuen Reichskanzlei im Berliner Sportpalast », 9 janvier 1939.

[99] ↑ *Ibid.*

[100] ↑ À Herzberg, dans le Niederlausitz.

[101] ↑ Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 80-81.

[102] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 82. Il s'agit d'une conversation de 1939.

[103] ↑ Propos privé d'Hitler cité dans Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 81. Cf. également Werner Jochmann (hg.), *op. cit.*, conversation du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier.

[104] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 88, 26 mars 1947.

[105] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 3 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[106] ↑ Cf. les excellents développements consacrés à la notion de monument par le latiniste Jacques Gaillard dans son essai intitulé *Rome, le temps, les choses*, Arles, Actes Sud, 1995, 293 p.

[107] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[108] ↑ Frédéric Nietzsche, *Seconde considération inactuelle. De l'utilité et des inconvénients de la connaissance historique pour la vie*, II, 1874.

[109] ↑ *Ibid.*

[110] ↑ « J'ai en effet souvent entendu dire que Quintus Fabius Maximus, Publius Scipion et d'autres illustres personnages de notre cité avaient coutume de dire que, chaque fois qu'ils contemplaient les portraits de leurs ancêtres, leur âme s'embrasait très fort pour la vertu. Sans doute ce n'était pas cette cire ni cette argile qui recelaient une telle faculté, mais c'est au souvenir des faits passés que cette flamme prenait son essor dans le cœur des hommes d'exception et ne s'apaisait pas avant que leur propre vertu eût égalé leur réputation et leur gloire » (Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 4).

[111] ↑ Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*, conversation du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier.

[112] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 83.

[113] ↑ *Ibid.*, p. 68.

[114] ↑ Il s'agit ici de la statue de Néron-Hélios, grand projet néronien avec la construction de la Domus aurea.

[115] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 81.

[116] ↑ *Ibid.*, p. 81. Speer ajoute une comparaison volumétrique et précise que le Grand Stade aurait eu un volume de construction de 8,5 millions de mètres cubes, « soit exactement le triple de la pyramide de Kheops », p. 81.

[117] ↑ *Ibid.*, p. 171.

[118] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, 21 juillet 1950, p. 237.

[119] ↑ Cf. Paul Veyne, *Le pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Le Seuil, 1976, 895 p. Cf. également Lucien Jerphagnon, *Les divins Césars. Idéologie et pouvoir dans la Rome impériale*, Paris, Tallandier, 2004, 585 p.

[120] ↑ Cf. Tacite, *De origine et situ Germanorum*, 5.

[121] ↑ Cf. Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 172, et *Spandauer Tagebücher*, p. 403.

[122] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 150. Le carnet d'esquisse se trouve en fait conservé à l'Université de Göttingen. Cf. *supra*, et George L. Mosse, *The Nationalization of the Masses, op. cit.*, p. 185.

[123] ↑ *Ibid.*, p. 147.

[124] ↑ Cf. Alexander Scobie, *Hitler's State Architecture, op. cit.*

[125] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 168.

[126] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[127] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 149.

[128] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 juillet 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker, *op. cit.* Outre la chemise, Hitler a emprunté aux *squadristi* fascistes le poignard, héritier du *pugio* des légionnaires romains. À leur imitation, les SS porteront un *Dolch* d'apparat et de combat.

[129] ↑ Cf. Frédéric Spotts, *op. cit.*, p. 50.

[130] ↑ Sur ce sujet, cf. Yann Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, Paris, Picard, 2002, 292 p., et Henry Parker, *The Roman Legions*, New York, Barnes & Noble, 1958, 296 p.

[131] ↑ Sur ces aspects, cf. Angela Schönberger, *Die neue Reichskanzlei von Albert Speer : zum Zusammenhang von nationalsozialistischer Ideologie und Architektur*, Berlin (BRd), Gebr. Mann, 1981, 282 p., p. 88-148.

[132] ↑ Le même qui fut coulé par la marine soviétique le 30 janvier 1945, puis immortalisé par Günther Grass dans son roman *Im Krebsgang* (2002), le premier à avoir pour sujet la tragédie des *Kriegsvertriebene* de l'hiver 1945.

[133] ↑ Sur la responsabilité totale du Führer jusqu'au sacrifice suprême, cf. *Mein Kampf*, p. 99.

[134] ↑ Les propos privés d'Hitler concernant le nécessaire célibat de tout Führer qui se respecte sont nombreux. Hitler ne s'est résolu à épouser sa compagne Eva Braun que le jour de leur double suicide, le 30 avril 1945.

[135] ↑ Ce détail de psychologie machiavélienne est relevé par Chaplin dans une scène fameuse du *Dictateur* où Benzino Napaloni est assis face au bureau de Hynkel sur un prie-dieu.

[136] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 68.

[137] ↑ La *allgemeine Wehrpflicht* a été rétablie le 16 mars 1935.

[138] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 80.

[139] ↑ *Ibid.*, p. 76. Cf. également p. 81.

[140] ↑ Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, 1940, rééd. Paris, Le Livre de poche, 1992, 448 p., p. 343. Cf. également, du même, « La poésie du national-socialisme », in *Notre Combat*, n° 42, avril 1943, p. 6-7.

[141] ↑ Cité *in* Dominique Desanti, *Drieu La Rochelle ou le séducteur mystifié*, Paris, Flammarion, 1978, 472 p., p. 315, *in* Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 292.

[142] ↑ André François-Poncet, *Souvenirs d'une ambassade à Berlin, septembre 1931-octobre 1938*, Paris, Flammarion, 1946, 356 p., chap. VII.

[143] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, p. 238, 21 juillet 1950.

[144] ↑ « Si Hitler avait eu la manie de l'élevage des chevaux, les dirigeants du régime se seraient certainement passionnés pour les chevaux. À la place de cela, il

apparut quantité de projets portant marqués par les plans d'Hitler » (*in* Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 157).

[145] ↑ *Ibid.*, p. 157.

[146] ↑ Cf. *infra*, sur la colonisation nazie à l'est.

[147] ↑ Speer parle d'une « masse cubique, répartie en lourds piliers, qui semblait contenir cet assaut furieux » (*in* Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 95).

[148] ↑ *Ibid.*, p. 95.

[149] ↑ Miguel Abensour, *De la compacité. Architecture et régimes totalitaires*, Paris, Sens & Tonka, 1997, 71 p., p. 15.

[150] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 149.

[151] ↑ Miguel Abensour, *op. cit.*, p. 30.

[152] ↑ *Ibid.*, p. 39 et 51 sq.

[153] ↑ Il existe en Allemagne nazie aussi une diversité des styles, selon le type d'architecture : les édifices communautaires sont de style folklorique, les édifices industriels de style fonctionnaliste. Mais l'architecture de représentation d'État est néo-classique sans exception. Sur la diversité fonctionnelle des styles, cf. Anna Teut, *Architektur im Dritten Reich, 1933-1945, op. cit.*

[154] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die nordische Führerpersönlichkeit im Altertum », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 36-43 (p. 37).

[155] ↑ *Ibid.*, p. 39.

[156] ↑ *Ibid.*, p. 41.

[157] ↑ *Ibid.*

[158] ↑ *Ibid.*, p. 43.

[159] ↑ Helmut Berve, *Perikles*, Rektoratsrede, 10. Februar 1940, Leipzig, Barth Verlag, Leipziger Universitätsreden, Heft II, 1940, 29 p.

[160] ↑ *Ibid.*

[161] ↑ Sur cette lecture possible du III^{e} Reich, on lira avec profit Götz Aly, *Comment Hitler a acheté les Allemands : le III^{e} Reich, une dictature au service du peuple*, Paris, Flammarion, 2005, 373 p.

[162] ↑ Helmut Berve, *Perikles*, Rektoratsrede, *op. cit.*

[163] ↑ *Ibid.*, p. 21.

[164] ↑ Cf. Vincent Azoulay, *Xénophon et les grâces du pouvoir. De la charis au charisme*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2004, 512 p.

[165] ↑ *Ibid.*, p. 28.

[166] ↑ Cf. *infra*, III, 1.

[167] ↑ Cf. les pages consacrées à César dans l'essai de Jules Isaac, *Genèse de l'antisémitisme : essai historique*, Paris, Calmann-Lévy, 1956, 350 p.

[168] ↑ Cf. notamment Hans Oppermann *et al.*, *Probleme der augusteischen Erneuerung, op. cit.*, 1938, 85 p., et Hans Volkmann, « *Mos maiorum* als Grundzug des augusteischen Prinzipats », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler und Amelang, 1942, 458 p., p. 246-264.

[169] ↑ Heinrich von Treitschke, *Deutsche Geschichte*, I, 1879, p. 28, d'après Christian Meier, *Von Athen bis Auschwitz. Betrachtungen zur Lage der Geschichte*, München, C. H. Beck, 2002, 235 p.

[170] ↑ Adolf Hitler, discours du 16 septembre 1935, cité *in* Christian Meier, *Von Athen bis Auschwitz*, *op. cit.*, p. 107.

[171] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebuch*, 19 juillet 1924.

[172] ↑ Cette célèbre affiche nazie, parue pour le « jour de Potsdam » du 21 mars 1933 proclame en légende : « Ce que le Roi a conquis, le Prince lui a donné forme, le feldmaréchal l'a défendu, le soldat l'a sauvé et unifié. »

[173] ↑ Adolf Hitler, discours du 23 mars 1926, prononcé à Munich, cité in *Hitler. Reden, Schriften, Anordnungen, op. cit.*, Band I, p. 357.

[174] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, p. 100, 20 avril 1947. Speer rapporte ici une conversation avec Hitler en date du 20 avril 1943.

[175] ↑ Tacite, *Histoires*, I.

[176] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 473.

[177] ↑ Adolf Hitler, discours du 23 mars 1933, Berlin, *in* Werner Siebarth, *Hitlers Wollen*, *op. cit.*

[178] ↑ Wilhelm Frick, « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher », décret cité, p. 197-199.

[179] ↑ Vappu Tallgren, *Hitler und die Helden : Heroismus und Weltanschauung*, Helsinki, Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Dissertationes humanarum litterarum, 1981, 278 p.

[180] ↑ Mayer, *Lehrbuch der Geschichte für die unteren Klassen der Mittelschulen*, I : *Teil : Das Altertum*, 142 p.

[181] ↑ Vappu Tallgren, *Hitler und die Helden…*, *op. cit.*, p. 99-100.

[182] ↑ *Ibid.*, p. 100.

[183] ↑ *Ibid.*

[184] ↑ Sur la figure de Périclès et son traitement sous le III^{e} Reich, cf. *infra*.

[185] ↑ Cf. Ernst Hanfstaengl, cité *in* Vappu Tallgren, *op. cit.*, p. 140.

[186] ↑ Joachim Fest, *Hitler*, Frankfurt am Main, Ullstein Verlag, 1973, p. 526.

[187] ↑ Cf. Ian Kershaw, *Hitler. 1889-1936 : Hubris*, Londres, The Penguin Press, 1998, trad. Paris, Flammarion, 1999, 1 161 p.

[188] ↑ Joseph Greiner, *Das Ende des Hitler-Mythos*, Wien, Amalthea-Verlag, 1947, 348 p., p. 83.

[189] ↑ *Ibid.*, p. 84.

[190] ↑ Hitler raconte à Greiner avoir lu quelque part que, dans les catacombes, les tombes de juifs convertis sont marquées de l'étoile de David, alors que celles des anciens païens romains sont frappées de la croix gammée : ce fait « transporta Hitler dans un enthousiasme insensé. Il pensa pouvoir en conclure avec évidence que les Romains convertis, en dépit de la communauté de foi chrétienne, ne voulaient rien avoir à faire avec les Juifs, même dans la mort » (*ibid.*, p. 84).

[191] ↑ August Kubizek, *Hitler, mein Jugendfreund*, Graz, Leopold Stocker Verlag, 1953, 352 p.

[192] ↑ Ernst Hanfstaengl, *Zwischen weissem und braunem Haus. Memoiren eines politischen Aussenseiters*, Munich, Piper, 1970, 402 p., p. 45.

[193] ↑ Gustav Schwab (1792-1850), *Die schönsten Sagen des klassischen Altertums*. Un classique édité entre 1838 et 1840, souvent traduit et aux rééditions multiples (5e éd. dès 1862), dont les dernières en date ont été publiées en 2001, chez Insel Verlag, et en 2002, dans la série orange, celle des lettres classiques, de la *Reihe Reclam*, 1 035 p.

[194] ↑ Adolf Hitler, « Politik der Woche », in *Völkischer Beobachter*, 13 avril 1929. Sur Ephialte, cf. Hérodote, *Histoires*, VII, 213.

[195] ↑ Adolf Hitler, « Sage mir, wer Dich lobt… », in *Völkischer Beobachter*, 8 avril 1931.

[196] ↑ Alexander Demandt, « Klassik als Klischee : Hitler und die Antike », in *Historische Zeitschrift*, 274 (2002), p. 281-313.

[197] ↑ Cf. Jacques Le Rider, *Freud, de l'Acropole au Sinaï. Le retour à l'Antique des Modernes viennois*, Paris, PUF, « Perspectives germaniques », 2002, 305 p., introd., « Les Anciens et les Modernes, de 1800 à 1900 ».

[198] ↑ Il n'est pas surprenant qu'Hitler, qui faisait rédiger ses documents sur une machine spéciale, la *Führerschreibmaschine*, avec caractères et interlignes doubles, pour pouvoir lire sans lunettes et ainsi masquer sa presbytie en public, se soit intéressé à ces questions.

[199] ↑ Un dépit qui est à la mesure des espoirs conçus par les germanomanes de la typographie lors de l'accession des nazis au pouvoir. La revue *Die deutsche Schrift*, dans un numéro de septembre 1934, annonçait une nuit des longs couteaux contre les *Lateinschriftler*, BABL/R 43/II/953, microfiche 2, fo 71.

[200] ↑ *Deutsche Schrift*, comme *Fraktur*, est un équivalent de *gothische Schrift*.

[201] ↑ Martin Bormann, lettre à Karl Lammers, Führerhauptquartier, 7 novembre 1941, BABL/R 43/II/953, microfiche 1, f° 23.

[202] ↑ Il est remarquable de constater, dans les publications du temps, que tout ce qui émane du Parti ou de l'État, du document légal au moindre follicule de propagande, en passant par le manuel universitaire ou la revue scientifique, voit sa typographie convertie au cours de l'année 1941.

[203] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebuch*, 8 avril 1941. Il écrit également, à la date du 30 avril 1941 : « Le Führer est triste qu'il ait été nécessaire de combattre la Grèce. Les Grecs ne l'ont sûrement pas mérité. Il a l'intention de les traiter aussi humainement que possible. Nous regardons les actualités quimontrent notre entrée dans Athènes. Le Führer n'y peut trouver absolument aucun plaisir, tant il est attristé par le sort de la Grèce. »

[204] ↑ *Ibid.*, 8 avril 1941.

[205] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 166, 24 octobre 1948.

[206] ↑ Figure problématique, un temps vilipendée par la presse SS : Charlemagne est l'ennemi de Widukind, le massacreur de Saxons *(Sachsenschlächter)*, qui a converti de force les preux Germains au christianisme oriental et sémitique.

[207] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 100, 20 avril 1947. Speer rapporte ici une conversation avec Hitler du 20 avril 1943.

[208] ↑ *Ibid.*

[209] ↑ Cf. *infra*, II.

[210] ↑ Cf. *supra*, I, 3 et II, 2.

[211] ↑ Cf. Nicole Loraux, *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris, Mouton-Éd. de l'EHESS, 1981, 509 p.

[212] ↑ Josef Greiner, *op. cit.*, p. 85.

[213] ↑ *Ibid.*, p. 86.

[214] ↑ *Ibid.*, p. 85.

[215] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 54-55.

[216] ↑ *Ibid.*, p. 120.

[217] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 juillet 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[218] ↑ Cf., Hannah Arendt, *Between Past and Future*, 1954, trad. fr. *La crise de la culture*, Paris, Folio, 1972, 380 p., notamment la préface, et les chapitre I et II, et Jacques Gaillard, *Rome, le temps, les choses, op. cit.*

[219] ↑ Cf. Fabrice d'Almeida, *La vie mondaine sous le III^e Reich*, Paris, Perrin, 2006, 418 p.

[220] ↑ Henry Picker (éd.), *op. cit.*, n. 309, p. 334.

[221] ↑ Josef Wackerle, « Relief im Teehaus des Führers im Obersalzberg », reproduction in *Die Kunst im deutschen Reich*, 1939.

[222] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 juillet 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[223] ↑ Sur ce point, cf. Joachim Fest, *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin, 2002, 207 p.

[224] ↑ Hans Bogner, *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit, op. cit.*, p. 19.

[225] ↑ Sur Darré et l'idéologie du *Blut und Boden*, on consultera : Gustavo Corni, *Blut und Boden : Rassenideologie und Agrarpolitik im Staat Hitlers*, Idstein, Schulz-Kirchner, 1994, 227 p., et Matthias Eidenberg, *Blut und Boden : Zur Funktion und Genese der Metaphern des Agrarismus und Biologismus in der* NS *Bauernpropaganda R. W. Darrés*, Bern, New York, Lang, 1993, 230 p.

[226] ↑ RUSHA est l'abbréviation de *Rasse und Siedlungshauptamt*, Office central de la race et de la colonisation, créé par Himmler en 1931 pour être confié à Darré.

[227] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse, op. cit.*

[228] ↑ *Ibid.*, p. 11. L'historien de la Grèce Hans Bogner note : « Les seigneurs *(Herrenmenschen)* que nous rencontrons chez Homère, étaient des conquérants libres et francs sur une terre de colonisation », *in* Hans Bogner, *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit, op. cit.*, p. 19.

[229] ↑ Cf. *Mein Kampf*, p. 318, repris par Richard Walther Darré, *op. cit.*, p. 59 : « Partout où la race nordique apparaît dans l'histoire de l'humanité, elle est toujours créatrice et n'a jamais détruit aucune culture. »

[230] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse, op. cit.*, p. 190.

[231] ↑ *Ibid.*, p. 196.

[232] ↑ *Ibid.*, p. 58-59.

[233] ↑ *Ibid.*, p. 50.

[234] ↑ *Ibid.*, p. 60.

[235] ↑ L'expression utilisée par Darré est celle de *Bauerntreck*, *ibid.*, p. 196.

[236] ↑ *Ibid.*, p. 191.

[237] ↑ Sur le *ver sacrum*, cf. Jacques Heurgon, *Trois études sur le* ver sacrum, Bruxelles, Latomus, 1957, 51 p. Il faut noter que le thème du *ver sacrum*, poétiquement ressuscité par Nietzsche, fut un leitmotiv de la *Sezession* viennoise : sa revue est baptisée *Ver sacrum* par Klimt en 1898 et son bâtiment, face à la

Karlskirche, porte cette inscription, proclamation d'une renaissance des arts et d'une fertilité retrouvée de la création.

[238] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum…*, *op. cit.*, p. 195.

[239] ↑ *Ibid.*, p. 198-199.

[240] ↑ *Ibid.*, p. 201.

[241] ↑ *Ibid.*

[242] ↑ *Ibid.*

[243] ↑ *Ibid.*, p. 200.

[244] ↑ *Ibid.*

[245] ↑ *Ibid.*, p. 154.

[246] ↑ *Ibid.*, p. 157.

[247] ↑ « Pendant l'impression de cet ouvrage, on a attiré l'attention de l'auteur sur le nouvel ouvrage de Günther, *Histoire raciale du peuple grec et du peuple romain*, qui présente des preuves conséquentes de l'origine nordique des Grecs et des Romains » (Richard Walther Darré, *op. cit.*, n. 1 p. 150).

[248] ↑ *Ibid.*, p. 160.

[249] ↑ *Ibid.*, p. 159.

[250] ↑ *Ibid.*

[251] ↑ *Ibid.*, p. 161.

[252] ↑ Christian Ingrao, *Les intellectuels ss du sd, 1900-1945*, thèse de doctorat d'histoire, Amiens, 2001, 750 p., p. 393.

[253] ↑ *Ibid.*, p. 390.

[254] ↑ *Ibid.*, p. 387-388.

[255] ↑ Wolfgang Wippermann, *Der deutsche Drang nach Osten. Ideologie und Wirklichkeit eines politischen Schlagwortes*, Darmstadt, 1981, 153 p.

[256] ↑ La destinée du film d'Eisenstein dut étroitement épouser les oscillations de la politique soviétique. Célébré comme un chef-d'œuvre en 1938, le film fut retiré des écrans après la signature du pacte germano-soviétique du 23 août 1939, avant d'être brandi en étendard de la Grande Guerre patriotique à la suite de l'invasion allemande du 22 juin 1941. *Habent sua fata libelli.*

[257] ↑ Cet hypochoristique, qui vient abréger *Reichsführer Heinrich*, désigne Himmler dans les rangs de la ss.

[258] ↑ Otto Wilhelm von Vacano, *Sparta. Der Lebenskampf einer Nordischen Herrenschicht, op. cit.*, p. 8.

[259] ↑ Heinrich Himmler, « Rede des Reichsführers-SS am 19.6.1942 vor dem Führerkorps der Division *Das Reich* », BABL/NS 19/4009, f° 127 (p. 50).

[260] ↑ Cf. notamment *Das Reich und Europa*, Reichsführer SS, SS-Hauptamt, Berlin, s. d., 49 p., p. 2, BABL/RD/NSD 41/115, cité *supra*, II, 2.

[261] ↑ Heinrich Himmler, « Der Reichsführer-SS vor den Oberabschnittsführern und Hauptamtchefs im Haus der Flieger in Berlin am 9. Juni 1942 », BABL/NS 19/4009, f° 5 (p. 18).

[262] ↑ Reinhard Heydrich, discours du 2 octobre 1941, *in* Czeslan Madajczyk, *Vom Generalplan Ost zum Generalsiedlungsplan*, Munich, Saur, 1994, p. 21.

[263] ↑ *Ibid.*, p. 21.

[264] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[265] ↑ Cf. Mechtild Rössler, Sabine Schleiermacher, *Der Generalplan Ost : Hauptlinien der nationalsozialistischen Planungs- und Vernichtungspolitik*, Berlin, Akademie-Verlag, 1993, 378 p.

[266] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, p. 87.

[267] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[268] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, 21 juillet 1950, p. 237 sq.

[269] ↑ Reinhard Heydrich, discours du 2 octobre 1941, *in* Czeslan Madajczyk, *op. cit.*, p. 21.

[270] ↑ *Die Sicherung Europas*, hrsg. vom Reichsführer-SS, SS-Hauptamt, s.l.n.d., 88 p.

[271] ↑ *Dich ruft die SS*, Hauptamt SS, Berlin, Verlag Hermann Hillger, s.l.n.d., 96 p., BABL/RD/NSD 41/127, p. 68.

[272] ↑ *Ibid.*, p. 68.

[273] ↑ Rede des Reichsführers SS Heinrich Himmler in Charkow, April 1943, f° 142, BABL/NS 19/4010.

Troisième partie. L'écho de l'Antiquité

Présentation

> « Arische Stämme unterwerfen – häufig in wahrhaft lächerlich geringer Volkszahl – fremde Völker und entwickeln nun, angeregt durch die besonderen Lebensverhältnisse des neuen Gebietes (Fruchtbarkeit, klimatische Zustände, usw.) sowie begünstigt durch die Menge der zur Verfügung stehenden Hilfskräfte an Menschen niederer Art, ihre in ihnen schlummernden geistigen und organisatorischen Fähigkeiten. Sie erschaffen in oft wenigen Jahrtausenden, ja Jahrhunderten, Kulturen, die ursprünglich vollständig die inneren Züge ihres Wesens tragen, angepasst den oben schon angedeuteten besonderen Eigenschaften des Bodens sowie der unterworfenen Menschen. Endlich aber vergehen sich die Eroberer gegen das imAnfang eingehaltene Prinzip derReinhaltung ihres Blutes, beginnen sich mit den unterjochten Einwohnern zu vermischen und beenden damit ihr eigenes Dasein. » [1]
>
> **Adolf Hitler, *Mein Kampf*.**

L'extrait de *Mein Kampf* cité ci-dessus résume la biographie historique de ces peuples créateurs de culture que sont les Indogermains : issus du septentrion matriciel, ils émigrent en quête de terre et d'épopée et se soumettent les populations autochtones pour édifier de grandes civilisations. Dirigisme et

esclavagisme rendent possible l'avènement de monuments historiques et culturels. Survient ensuite, hélas, le péché contre le sang : « ce principe, au début respecté, de la préservation de la pureté du sang » est oublié, au profit d'un mélange coupable et destructeur de l'excellence aryenne.

L'histoire de l'Antiquité exemplifie à merveille ce tragique destin : les grands peuples indogermaniques de l'Antiquité, les Grecs et les Romains, ont lutté pour imposer la souveraineté de leur sang, avant d'ouvrir grand le corps et les veines de leur race à l'infiltration d'un sang inférieur qui a vicié leur propre fluide. Hitler, notamment à partir de 1942, répète qu'il pense souvent aux causes de la disparition du monde antique, une angoisse historique et civilisationnelle qui étreint également biologistes et historiens qui, par l'action volontariste de l'État, veulent répondre au fatalisme spenglerien du cycle ou à la velléitaire résignation gobinienne du mélange fatal.

Annexée et imitée, l'histoire de l'Antiquité gréco-romaine résonne également comme un strident et funèbre écho au Reich de mille ans, un glas racial et culturel qui, une fois la défaite acquise, le cède au tocsin du fracas.

Notes du chapitre

[1] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 319. Cf. également p. 324.

I. L'histoire comme lutte des races : l'affrontement Orient/Occident dans l'Antiquité

> « Cependant, ajouta-t-il avec une lueur nostalgique dans l'expression, la guerre, cela peut être quelque chose de beau, vous savez ! Pensez aux Grecs de l'Antiquité ! »
>
> **Christopher Isherwood, *Goodbye to Berlin*, 1939** [1] **.**

> « Nous sommes intimement convaincus que, là-bas, à l'Est, l'Allemagne et ses alliés défendent aujourd'hui aussi bien Homère et Auguste que les Hohenstaufen, Beethoven et Goethe [2] ».
>
> **Alfred Rosenberg**

L'histoire comme théâtre de la lutte des races

Hitler affirmait dans *Mein Kampf* que la discipline historique et l'enseignement de l'histoire devaient dégager une « ligne directrice claire » [3] du bruit et de la fureur confuse des faits et gestes humains. Pour Hitler, la leçon fondamentale, capitale de l'histoire, celle qui subsume toutes les autres, tient en une loi : l'histoire de l'humanité est celle de la lutte des races.

Ce principe repose sur un triple postulat. Premièrement, il existe des races, croyance unanimement partagée depuis l'avènement du racialisme [4] scientifique au XIXe siècle. Deuxièmement, ces races se livrent un combat pour la domination de l'espace et pour leur survie, un combat éternel, qui entre cependant dans une phase décisive. L'histoire universelle tout entière se trouve réduite à la chronique de cet affrontement des races, principe explicatif universel du devenir historique, comme Hitler l'affirme dans *Mein Kampf* : « L'histoire universelle dans son entier n'est rien d'autre que la manifestation de l'instinct de conservation des races [...]. » [5] Dans un monde clos comme l'est notre planète, les races se livrent un combat sans merci pour la domination d'une terre qui doit assurer leur survie mais qui ne peut les accueillir toutes. Hitler expose son racisme darwiniste dans un discours prononcé en 1942 devant une promotion de jeunes officiers de la Wehrmacht sur le point d'être affectés aux fronts de l'Est et de l'Ouest :

> « Nous sommes tous les créations d'une nature qui, pour autant que nous le sachions, ne connaît qu'une loi, une dure loi : une loi, qui donne au plus fort le droit de vivre et retire la vie au plus faible. Nous, les hommes, nous ne pouvons pas nous émanciper de cette loi. Les planètes tournent d'après une loi éternelle autour de soleils, de lunes et de planètes, et dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, il ne règne qu'un seul principe : le plus grand détermine le cours du plus petit. Et sur notre terre elle-même, nous voyons que

> les êtres vivants se combattent les uns les autres depuis toujours. Un animal ne vit que pour autant qu'il en tue un autre. On peut dire qu'il s'agit là d'un monde bien cruel, bien terrible, car l'existence de l'un est liée à la destruction de l'autre. Nous pouvons nous abstraire de ce monde par l'esprit, mais, en réalité, nous vivons en plein dedans. » [6]

Dans ce monde, la nature a confié la terre aux espèces et aux races comme on donne une arène aux gladiateurs. La surface de la terre n'est que le « champ où elles éprouvent leurs forces » [7] .

Troisièmement, dans ce combat des races, l'arme la plus sournoise est le mélange, la mixité par accouplement interracial. Songeant ici à la disparition des grandes civilisations de l'Antiquité qui l'intrigue tant [8] , Hitler tranche : « Toutes les grandes cultures du passé ont disparu parce que la race créatrice à l'origine est morte de l'empoisonnement de son sang. » [9]

Pour attirer l'attention des jeunes Allemands sur la question de la race, l'histoire ancienne est particulièrement appropriée. La réforme de l'enseignement de l'histoire que prône Hitler devra faire une place toute particulière à l'histoire ancienne, romaine notamment, comme le Führer l'expose dans *Mein Kampf* :

> « Dans le cours d'histoire, on devra porter une attention toute particulière à l'étude de l'Antiquité. L'histoire romaine, appréhendée dans ses grandes lignes, est et demeure la meilleure préceptrice, non seulement pour aujourd'hui, mais encore pour tous les temps. L'idéal de civilisation grec doit lui

> aussi nous être préservé dans sa beauté canonique. On ne doit pas se laisser égarer par les différences entre les peuples singuliers : il y a unité de race. Le combat qui fait rage aujourd'hui a des enjeux immenses : une civilisation se bat pour son existence, une existence qui rassemble des millénaires et renferme ensemble les Grecs et Germains. » [10]

L'importance qu'Hitler confère à l'histoire antique s'accompagne d'une révérence au latin et à son apprentissage : le latin est « l'école d'une pensée aiguisée et logique » [11], qui produit une intelligence claire et pure semblable à l'intelligence antique. Avec l'histoire romaine et le latin, c'est donc l'enseignement des Humanités latines qui est célébré par Hitler, comme le note Joseph Goebbels dans son *Journal*, en 1940 : « Il loue [...] l'éducation humaniste et classique. L'Antiquité classique recèlerait tout ce qu'un jeune homme allemand doit savoir. » [12] Dans ce qu'il faut savoir de l'Antiquité, il y a la nocivité du Juif, destructeur des cultures et des États aryens : dans une esquisse d'histoire universelle intitulé *Die germanische Revolution*, Hitler note qu'il débutera sa future œuvre par un récit de l'histoire d'Athènes et de Rome, qui illustre l'opposition entre « le Juif et l'aryen », la prévalence croissante du premier étant « la cause de la décadence » [13] des grandes civilisations antiques.

Dès 1933, une abondante bibliographie vient théoriser la mutation paradigmatique que représente, pour la recherche historique et l'enseignement de l'histoire, la primauté du concept cardinal de race et du thème de la lutte raciale. On peut

citer, entre autres, les essais de l'historien Rudolf Benze [14] et du directeur de l'Office de la Politique de la Race du NSDAP, le médecin Walter Gross, qui consacre en 1936 une longue conférence à « L'idée de race dans la nouvelle conception de l'histoire » [15]. L'historien et pédagogue Dietrich Klagges, par ailleurs auteur de manuels scolaires, consacre, dans l'imposant traité de didactique historique à l'usage de ses collègues enseignants déjà cité, un long chapitre à la question de la race, « La question raciale est la clé de l'histoire universelle » [16], dont l'intitulé, pour le moins explicite, n'est ni plus ni moins, l'auteur ne le précise pas, qu'une citation tirée de *Mein Kampf* [17].

Dans le cas spécifique de l'histoire ancienne, c'est Fritz Schachermeyr qui exhorte ses collègues à intégrer pleinement le nouveau paradigme raciste à leur pratique scientifique, et qui, pour les y aider, leur propose une propédeutique sous la forme d'un essai où il se livre à une épistémologie programmatique de la nouvelle histoire. Publié en 1940 et intitulé *Les lois de la vie en histoire. Essai d'introduction à la pensée biologico-historique* [18], l'opus de Schachermeyr est un manifeste pour l'application des concepts biologiques et de la pensée raciste aux études et recherches historiques : les lois de la nature et de la vie doivent être prises en considération par l'historien comme facteurs heuristiques, s'il prétend élaborer un discours réellement scientifique. Conservatrice par essence et dotée d'une surprenante force d'inertie, l'histoire comme discipline doit enfin entrer dans la modernité scientifique et reconnaître l'évidence de la race pour « donner à la jeune Allemagne une nouvelle science, une science qui lui soit

adaptée » [19]. Passablement dense, hâtif et indigeste, l'essai de Schachermeyr mêle exposés analytiques de concepts biologiques (race, mélange, dégénérescence) et exemples historiques empruntés à toutes époques et toutes zones géographiques.

Un de ses collègues, Fritz Geyer, rédige une somme d'histoire ancienne considérée du point de vue de la race, pour compléter et étayer l'ouvrage racio-historique de Hans Günther sur les Grecs et les Romains, somme que Günther lui-même, qui n'est pas historien de formation, appelait de ses vœux à titre de validation. Le propos du *Race, peuple et État dans l'Antiquité* [20] de Geyer (1936) est simple : il s'agit d'« éclairer de manière radicalement nouvelle » l'histoire ancienne en montrant comment les civilisations anciennes, fortes de leur nordicité, ont été minées et abattues par le mélange des sangs, puis que seul un afflux de « sang nordique frais » a pu « sauver l'héritage de l'Antiquité » [21].

L'enseignement scolaire de l'histoire est au diapason. Le sommaire du manuel de Gehl [22], publié en 1940, et déjà cité plus haut, est éloquent. Pour nous introduire à « la décadence raciale de l'hellénité », titre d'une partie, le manuel développe la « décadence spirituelle causée par des Lumières délétères », elles-mêmes imputables à « l'affaiblissement de la force raciale des Grecs par la fratricide guerre du Péloponnèse », conjugués aux « effets de destruction raciale, sociale et étatique d'une démocratie débridée », les quelques réactions, comme celles de la tyrannie des Trente et de Platon constituant un « combat vain contre la décadence raciale ». Ces phénomènes propres au v^{e}

siècle ne sont que des prodromes aux catastrophes raciales des IVe siècles et suivants, ceux de la période hellénistique, où l'on voit « l'éloignement définitif du sang et du sol », l'édification de « l'Empire gréco-oriental d'Alexandre », porteuse d'une « civilisation urbaine hellénistique » qui n'est autre qu'une « culture du mélange racial ». Rome, quant à elle, ne perd rien pour attendre : un chapitre entier est consacré à « la disparition du monde antique dans le chaos racial » de la fin du monde romain.

Festung Europa : des Champs catalauniques (451) à Stalingrad

Dans cette lutte millénaire entre Orient et Occident, le dernier refuge de la race indogermanique est la citadelle Europe, la *Festung Europa*, thème massivement présent dans le discours nazi après la défaite de Stalingrad (1943) et le recul subséquent des lignes allemandes.
Un fascicule SS expose toute la continuité raciale, culturelle, éthique, du combat européen, confondant dans une même logique d'opposition à l'Est les Marathonomaques grecs, les légionnaires romains et les chevaliers teutoniques :

> « Un processus historique gigantesque débute, que nous concevons comme la lutte de l'Occident contre l'Orient, et qui se poursuit encore de nos jours. Les combattants de Marathon et les vainqueurs de Carthage sont tout autant que les guerriers de Poitiers et de Vienne, tout autant que nos

soldats à l'est, les combattants de ces valeurs que nous savons européennes. » [23]

La lutte finale du combat racial à l'est scellera la constitution de l'Europe :

« Nous voyons idéologiquement notre combat pour la réorganisation de l'Europe comme un sceau apposé à deux mille ans d'histoire universelle et comme le début d'une nouvelle ère. » [24]

L'identité des substances raciales, l'identité des ennemis et des enjeux font de ces guerres que les siècles séparent un seul et même combat, comme l'explique Hitler lui-même dans un discours au Reichstag de décembre 1941, à un moment où la probable victoire contre l'URSS rend tangible la constitution d'un Reich Grand-Germanique, d'une *Europa*, qui prendrait la relève de l'Empire romain :

« Lors de la bataille des champs catalauniques, les Romains et les Germains sont apparus pour la première fois côte à côte dans un combat fatidique d'une importance immense, pour défendre une civilisation qui, née des Grecs, avait ensuite, via les Romains, conquis aussi les Germains.
« L'Europe était née. L'Occident est apparu en Grèce et à Rome, et sa défense était désormais, pour bien des siècles, l'affaire non plus seulement des Romains, mais avant tout celle des Germains. Ce concept que nous nommons Europe se déployait désormais dans l'espace, de la même manière que l'Occident, illuminé par la civilisation grecque, rempli de

> l'immense héritage de l'Empire romain, étendait son espace par la colonisation germanique [...]. De même que les Grecs, jadis, contre les Perses, ne défendaient pas seulement la Grèce, de même que les Romains, contre les Carthaginois, ne défendaient pas seulement Rome, de même que les Romains et les Germains, contre les Huns, ne défendaient pas l'Occident [...], de même que tous, en leur temps, ont défendu l'Europe, de même, l'Allemagne d'aujourd'hui ne se bat pas pour elle seule, mais pour la totalité de notre continent [...]. Si Rome avait eu autrefois le mérite immortel de créer et de défendre ce continent, il revenait désormais aux Germains de [le] défendre et protéger. » [25]

La victoire du principe nordique lors de la bataille des Champs catalauniques (451), la contention, pour un temps, de l'assaut de l'Est, est célébrée par le Führer :

> « Si, par exemple, la bataille des Champs catalauniques (en 451 de notre ère) ne s'était pas soldée par la victoire de Rome sur les Huns, l'essor culturel de l'Occident aurait été impossible à l'époque, et le monde civilisé aurait connu un déclin, comme celui qui nous menace à cause des Soviets. » [26]

Hitler revient sur l'événement dans ses propos privés :

> « Le sort de tous les États dont la force biologique déclinait a toujours été de céder à l'assaut asiatique. Cela a d'abord été les Grecs face aux Perses, puis l'expédition des Carthaginois contre Rome, puis les Huns aux Champs catalauniques [...] et

> maintenant la plus grave des attaques : la mobilisation de l'Asie par le bolchevisme. » [27]

La bataille des Champs catalauniques n'est pas une marotte personnelle du Führer. Ce coup d'arrêt porté au flot asiatique, ce barrage opposé à la déferlante d'une sous-humanité orientale par les Romains et les Germains, fait l'objet d'une publicité plus large. Hitler en parle dans son discours du 11 décembre 1941, suivi en cela par le Reichsführer SS, qui fait référence à la bataille de 451 à de nombreuses reprises dans des discours aux jeunes Junker [28] de l'Ordre noir ou aux Waffen-SS auxquels il déclare :

> « Lorsque vous, mes hommes, combattez là-bas, à l'est, eh bien vous menez exactement le même combat que nos pères et nos ancêtres ont mené depuis des siècles, de manière récurrente. C'est le même combat, contre la même sous-humanité, contre les mêmes sous-races qui sont apparues jadis sous le nom de Huns [...]. Aujourd'hui, elles attaquent sous le nom de Russes et sous la bannière politique du bolchevisme. » [29]

La propagande des fascicules de formation idéologique de la SS reprend le même discours, et thématise à l'identique la bataille de 451. Un fascicule célèbre et destiné à un large public, intitulé *Der Untermensch*, présente en page 3 une représentation syncrétique de l'assaut asiatique contre l'Europe : on y voit trois cavaliers de l'apocalypse, dont la cruauté n'a d'égale que la laideur, mener la charge contre la civilisation européenne en

foulant du sabot de leurs chevaux des femmes et des enfants. Leur accoutrement et leurs visages réunissent tous les traits des Huns, Hongrois, Tatars, et autres Mongols que l'Occident, depuis Rome, et jusqu'au III^{e} Reich, a tant bien que mal contenus [30]. Un autre fascicule, destiné à la formation idéologique de la Waffen-ss combattant à l'est, contient une carte représentant les coups d'arrêt portés à l'assaut asiatique : le premier, décisif, est celui de 451 [31].

Le thème d'une lutte millénaire entre Orient et Occident, entre un Orient parasitaire au mieux, au pire destructeur, et un Occident indogermanique créateur de toute culture, de toute beauté et de toute valeur, est fortement thématisé par l'historiographie de l'époque qui, dans ses titres mêmes, donne à voir un face-à-face conflictuel entre deux principes irréductibles : Schachermeyr rédige ainsi une somme intitulée *Les Indogermains et l'Orient. Leur affrontement culturel et politique dans l'Antiquité* (1944), tandis que l'historien Fritz Taeger propose une synthèse sur *Orient et Occident dans l'Antiquité* (1936), qu'il achève en soulignant l'identité du combat passé et du combat présent : la lutte des Grecs et des Romains dans l'Antiquité, « qui étaient d'un sang identique au nôtre » [32], est la même que cette guerre qui, en 1936, est présentée comme un orage désiré sur le point d'éclater :

> « L'est, sous une forme modifiée, s'attaque à nouveau à l'ouest. Dans notre peuple, les forces éternelles de l'Occident se rassemblent contre ce monde étranger. Nous combattons

> pour notre avenir, et il importe à chacun d'entre nous que ce combat ne soit pas perdu. » [33]

Ces propos de l'historien Taeger, publiés en 1936, n'ont rien d'indifférent : ils exercent, par leur publicité et par la radicalité du discours raciste qu'ils proposent, une fonction sociale de mobilisation des forces de la race indogermanique pour le combat final à livrer contre son éternel antagoniste.

Delenda est Carthago, delenda est Hierosolyma

Les historiens de l'Antiquité réunis dans « l'effort de guerre des sciences humaines allemandes » [34] livrent quant à eux au public leur *Rome et Carthage* (1943), métaphore de l'affrontement racial entre un Orient sémitique représenté par une Phénicie enjuivée et un Occident nordique défendu par la vieille Rome italique.
Dans l'avant-propos de l'ouvrage, Joseph Vogt donne lui-même au couple antagoniste Rome/Carthage la valeur d'une allégorie racio-politique :

> « Rome et Carthage sont des noms issus de l'histoire qui sont devenus de fermes concepts, les symboles d'une haine raciale abyssale et d'une guerre d'extermination [...]. Quatre générations durant s'est étirée la lutte entre ces deux peuples de races opposées [...]. » [35]

La victoire de Rome dans ce combat racial « saturé de haine » a eu une conséquence « de la première importance » :

> « Le peuple sémite a été mis à l'écart de toute position de domination [en Méditerranée]. » [36]

Cette lutte entre Rome et Carthage a longtemps été interprétée comme une guerre de puissances en quête de domination du bassin méditerranéen. La problématique de l'ouvrage, cette *Fragestellung* qui intitule l'avant-propos, se veut résolument raciste :

> « Une question jusque-là peu considérée vient au premier plan : ce conflit, si lourd de conséquences, a-t-il été déterminé par le sang des peuples en lice, par le fait, donc, que face à Rome, qui était essentiellement nordique, se dressait le monde de Carthage, dont l'altérité dérivait de l'essence punique de ce peuple ? » [37]

On est donc en présence d'un « affrontement de races », tant le peuple carthaginois peut-être « caractérisé comme foncièrement sémitique » [38].
Or, déplore Vogt, « l'Antiquité ne connaissait pas le concept moderne de race » [39], ce qui pose un problème méthodologique, celui de la transposition conceptuelle au risque d'une surdétermination dans la lecture des sources. La perspective du chercheur en sciences humaines et en histoire doit désormais être de proposer une étiologie raciale du comportement des peuples et des individus, de traquer la race comme principe explicatif du devenir historique :

> « Le chercheur contemporain tente de mettre en relation des traits de caractère des peuples avec leur structure raciale. Il se pose ainsi la question de savoir si la fameuse absence de foi punique est à attribuer à l'élément racial arménoïde, arabique ou hamitique du peuple punique. » [40] , [41]

La problématique ainsi posée, le programme de recherche et d'étude sur Rome et Carthage peut se dérouler dans le sommaire. Les titres des contributions, et leurs auteurs, confirment assez les intentions annoncées dans l'avant-propos : Fritz Schachermeyr propose ainsi des « Considérations racio-historiques sur Carthage » [42] , Matthias Gelzer une étude sur « L'opposition raciale comme facteur historique dans le déclenchement de la guerre romano-punique » [43] , tandis que Fritz Taeger se penche sur « Les guerres de peuples et de races en Méditerranée occidentale » [44] et que Joseph Vogt, en conclusion, anticipe sur la décadence de l'Empire en consacrant un exposé aux relations entre « Le peuple punique et la dynastie des Sévère » [45] .

Cet ouvrage collectif, fleuron du *Kriegseinsatz der deutschen Geisteswissenschaften* en histoire ancienne, n'est pas le seul à proposer cette herméneutique raciale des guerres puniques : Rosenberg, suivant en cela Chamberlain, avait déjà attiré l'attention, dans son *Mythe du xx^e^ siècle*, sur la *rassengeschichtliche Bedeutung* de la lutte entre Rome et Carthage. C'est après la défaite des Grecs et leur submersion par l'élément asiatique que les Romains font leur entrée dans l'arène du combat racial pour affronter les ennemis de la race

nordique, ennemi cette fois-ci plus africain et sémitique qu'asiatique. Pour Rosenberg, l'histoire romaine reproduit un schème historique identique à celui de l'histoire grecque, tout en l'amplifiant, puisque la scène de la lutte des races est désormais étendue à la quasi-totalité du monde connu, soumis à l'empire de Rome :

> « Dans l'essentiel, l'histoire de Rome nous montre le même processus qu'en Grèce, bien que plus violent dans ses dimensions spatiales et dans ses répercussions politiques. » [46]

L'ennemi racial de Rome prend tout d'abord l'aspect du conquérant carthaginois. Le royaume de Carthage est le grand contradicteur de la puissance romaine dans les IIIe et IIe siècles avant notre ère, et Rosenberg fait de la confrontation des deux puissances, en lutte pour la domination commerciale et militaire de la Méditerranée, un choc entre deux races antagonistes :

> « Encerclée par les races des marins d'Asie Mineure, Rome a dû de plus en plus souvent tirer sans aucune pitié son glaive pour s'affirmer. La destruction de Carthage a été un événement incroyablement déterminant du point de vue de l'histoire des races : elle a préservé la future civilisation occidentale des miasmes de cette peste phénicienne. » [47]

Le *delenda carthago* du vieux Caton a donc une signification *rassengeschichtlich* : Rome a détruit une race phénicienne, à la

fois africaine et asiatique, qui aurait étouffé dans l'œuf la civilisation occidentale si Hannibal ou tout autre général carthaginois avait pris Rome. Rome a préservé une race nordique menacée par l'infection phénicienne, et permis la subsistance de la race supérieure, qui sinon aurait été engloutie.
La lutte de Rome contre Carthage est déjà célébrée par Houston Stewart Chamberlain, dans *Les fondements du XIXe siècle*, une lecture qui fut capitale pour Rosenberg, qui, par de nombreux aspects, se contente d'en opérer la réécriture, voire le pur et simple décalque :

> « Si le peuple phénicien n'avait pas été exterminé, si ses restes n'avaient pas été privés d'un point de ralliement par la destruction de sa capitale, l'humanité n'aurait jamais connu ce XIXe siècle [...]. Tels sont les hommes, telle est la race sémitique dont nous avons été sauvés par le brutal *delenda est carthago* des Romains. » [48]

La lutte de Rome contre Carthage, puis sa victoire, est, pour les nazis, un jalon fondamental dans l'histoire de la lutte des races. Après une conversation avec Hitler, Joseph Goebbels note dans son journal, à la date du 1er mars 1945 : « Les guerres puniques ont été un événement décisif de l'histoire universelle, un événement qui a eu des répercussions pendant des siècles » [49], sur toute l'histoire postérieure, qui, sans Rome, n'aurait jamais connu la civilisation occidentale ni la survie d'une race aryenne menacée, désormais, par un nouvel Hannibal [50], Staline.
Dans son ouvrage, Rosenberg déplore seulement que Rome n'ait pas poussé son avantage plus loin. Rome a débarrassé le

monde de la menace punique, mais s'est arrêtée en chemin, alors qu'il aurait fallu poursuivre la guerre et l'extermination jusqu'en Palestine, pour réduire et mettre à bas Jérusalem :

> « L'histoire universelle aurait pris sans cela une direction toute différente si, à l'exemple de la destruction de Carthage, les Romains avaient également détruit tous les repères syriens, asiatiques, judéo-sémitiques. Titus est venu trop tard : le parasite asiatique ne se trouvait plus à Jérusalem même, mais la pieuvre avait étendu ses bras jusqu'en Égypte et en Grèce, contre Rome. » [51]

Titus, vainqueur, avec son père Vespasien, de Jérusalem, est intervenu trop tardivement et imparfaitement : la prise de Jérusalem et la destruction du temple, en 70, auraient dû avoir lieu bien plus tôt. Par ailleurs, pour prévenir et contenir la dissémination infectieuse du parasite sémitique dans tout l'Empire, les Romains auraient dû exterminer les Juifs vaincus : si la stratégie ne l'exigeait pas, la biologie le commandait. Cette erreur fatale allait avoir raison de Rome et entraîner sa disparition.

Avec la guerre romaine en Palestine, le Juif fait son entrée dans le combat des races. L'ennemi de la Grèce était une Asie racialement inférieure. Le premier ennemi de Rome a été une Phénicie bâtarde, à la fois africaine et asiatique [52] . Le principe sémitique, lui, n'entre en lutte ouverte contre l'humanité supérieure qu'au I^{er} siècle de notre ère. La guerre des Juifs, toutefois, l'affrontement direct avec les légions, n'est qu'une exception dans la lutte des Juifs contre Rome : la guerre

ouverte, l'affrontement militaire, est rare. Contrairement à la Perse des guerres médiques, et à la Carthage d'Hannibal, qui combattaient les armes à la main, les Juifs combattent dans l'ombre, dans la nuit du complot. Dans leur lutte contre l'Empire romain, les Juifs ont eu recours à une arme insidieuse et sournoise, une arme voilée : le christianisme paulinien [53] .

Le combat millénaire de l'Orient contre l'Occident dans l'enseignement et la formation idéologique

Les manuels scolaires ainsi que les fascicules de formation idéologique du Parti et de ses organes contribuent eux aussi à diffuser cette lecture raciale des guerres puniques. Ainsi du fascicule du NSDAP intitulé *Cette guerre est une guerre idéologique* [54] , qui propose, dans le contexte de guerre de 1942, un développement intitulé « Six mille ans de guerre raciale » [55] :

> « Après un bref heurt avec le peuple grec, Carthage bute à nouveau sur un monde nordique paysan, celui de la Rome antique. On peine à imaginer de plus grands contrastes que ceux du luxe, de la richesse et de la corruption de cette ville de marchands avec la simplicité, la modestie et le dévouement à l'État de Rome. Il devait se produire un conflit entre cet État mercantile et la République raciale de l'ancien Latium. Ces deux mondes étaient faits pour s'affronter, et

> c'est ainsi que l'on en vint à la plus grande et la plus décisive guerre de races de l'histoire de l'Antiquité. » [56]

Carthage, en nation mercantile et rusée, voulait affronter Rome sur le terrain de l'« infiltration », mais les Romains ont ramené le combat sur le champ d'honneur : « Ce fut une guerre de soldats » [57], comme on pouvait l'attendre d'un peuple nordique franc, fidèle et guerrier, ennemi de toute ruse ou circonvention. Les manuels scolaires font la part belle à cet exemple rêvé d'affrontement racial entre principes nordique et sémitique : le manuel de Walther Gehl consacre un chapitre entier, soit sept pages, à « La guerre raciale contre le peuple sémite » [58] : c'est la victoire contre un ennemi de race qui a permis à la cité du Latium, auparavant modeste et cantonnée à l'Italie, de tendre vers l'Empire universel, car il fallait au préalable écarter la contradiction raciale, l'opposition frontale de l'éternel ennemi sémite. Le manuel de Hohmann et Schiefer, quant à lui, explique très pédagogiquement les enjeux du conflit :

> « Les Romains étaient des Indogermains, les Carthaginois des Sémites. La guerre à venir était une guerre de races où il s'agissait de déterminer qui, de la civilisation nordique ou orientale, allait dominer les côtes de la Méditerranée. La volonté de puissance nordique luttait contre l'esprit mercantile des Sémites. » [59]

Après une narration en détail des péripéties de la guerre, les auteurs actent la victoire de Rome :

> « La décision avait été enlevée par la race aryenne, et l'Europe échappait au danger de la domination par un peuple sémitique. » [60]

La Grèce et Rome ont succombé à l'est, dans cette gigantomachie raciale, ces deux civilisations nordiques ont péri, moins du combat direct, d'ailleurs, même si les guerres ont provoqué une hémorragie du meilleur sang nordique, que de l'infiltration subreptice, insidieuse, infectieuse, fatale, de sang allogène.

Les nouveaux programmes d'histoire de l'enseignement secondaire de 1938 présentent résolument l'histoire de l'indogermanité antique sous le jour du conflit avec l'Est : manuels et professeurs enseigneront que « l'histoire des peuples indogermaniques dans l'espace vital méridional est celle de la confrontation de leur patrimoine avec des influences étrangères » [61] .

Les guerres médiques, que Fritz Schachermeyr qualifie de « combat de géants pour la liberté grecque contre l'ennemi héréditaire perse » [62] , seront développées à titre d'exemple de cette gigantomachie raciale : « Les guerres contre les Perses sont le combat pour la liberté grecque contre la menace d'un asservissement de la cité et de l'esprit par l'Orient. » [63]

Pour ce qui est de Rome, les programmes de 1938 disposent que le professeur doit présenter « les guerres puniques comme une guerre de races », dont les Romains sortent vainqueurs, avant d'être défaits par les vaincus : le professeur devra en effet exposer « les suites fatales de l'impérialisme romain ("la punicisation de Rome") » [64] , l'ouverture de Rome sur le monde

ayant abouti, par un manque coupable de vigilance, à la submersion du sang romain et à la décadence des mœurs. Le manuel d'histoire de Hohmann et Schiefer suit le programme à la lettre. Les trompettes de la victoire raciale de Rome sur Carthage à peine embouchées, la restriction intervient :

> « Mais la victoire fut cher payée. La paysannerie romaine sortait exsangue [65] des horribles pertes humaines et de la dévastation systématique des campagnes italiennes. Le peuple romain était touché à la racine. De profonds bouleversements dans l'économie et la société devaient ébranler les fondements de l'État. Il fut ensuite fatal à Rome de se laisser entraîner dans l'Orient hellénistique. » [66]

Un article de la revue *Volk und Rasse*, consacré à « L'histoire romaine d'un point de vue racial » confirme que Rome a conquis l'Est, mais que « l'Est s'est vengé. Rome a payé sa victoire politique par l'extermination du vieux peuple romain, avec la totale mutation, la totale dilution de sa substance raciale et spirituelle. Rome a péri à cause de l'Orient. À la place de cette race nordique qui dominait auparavant, il y avait désormais une mélasse de races, faite de tous les sangs de l'Empire […] » [67] .

La question juive dans l'Antiquité : *Weltreich* et *Weltjudentum*, ou la naissance de l'Internationale juive

Au cœur de cet affrontement racial et civilisationnel entre Orient et Occident se trouve la guerre des Juifs contre l'humanité nordique. La cause orientale, quand se trouve thématisée l'opposition Orient/Occident, et la cause juive ne font qu'une : c'est bien l'hostilité des Juifs à la race nordique qui est le foyer matriciel de cette opposition entre Orient et Occident. Les races inférieures et autres amalgames raciaux abâtardis de l'Est se sont répandus dans le monde antique par le vecteur diasporique. Dans un opuscule consacré à la question du « Juif dans l'Antiquité gréco-romaine », Hans Oppermann précise que « la contribution des Juifs à l'orientalisation générale du monde antique est clairement identifiable. Les Juifs ont donc joué un rôle tout particulier dans cette universelle poussée de l'Est »[68]. Orientalisation et « enjuivement du monde antique »[69] sont donc synonymes. Dans le discours antisémite nazi, l'amalgame est souvent réalisé entre orient et judéité : les Juifs ne constituent pas une race, ils ne sont qu'un peuple composé de races inférieures amalgamées. Oppermann parle, à propos des Juifs, de « race orientale » et de « race d'Asie Mineure »[70], tandis que Ferdinand Fried recense trois composantes de l'agrégat racial juif, impur dans son essentielle et originelle mixtion, les Israélites *(sic)*, les babyloniens, les « phéniciens et puniques »[71].

Dans cette guerre à mort que se livrent Orient et Occident, principe sémitique et principe nordique, tous les auteurs s'accordent à dire que ce sont bel et bien les Juifs qui attaquent. Les Juifs, apprend-on, sont haineux et belliqueux par essence. Leur mode d'être est la haine envers toute différence, envers

les goyim qui n'ont pas l'heur de partager leur élection selon Fritz Schachermeyr qui écrit : « Haïr, voilà la grande affaire des Juifs. » [72] Au thème de la haine juive est consacré un fascicule de formation politique du NSDAP, opportunément intitulé *Trois mille ans de haine juive*. Le fascicule est un chef-d'œuvre de ce phénomène typique d'inversion de la réalité propre au travail de propagande nazi qui vient prêter à l'ennemi les caractères définitoires de la haine nazie elle-même [73] . L'antisémitisme et sa mise en œuvre par une politique de persécution prophylactique, puis d'extermination, sont donc pleinement justifiés, au titre de la légitime défense raciale, la guerre de races menée par le Parti et sa garde prétorienne, la SS, étant présentée comme une guerre préventive. L'inversion des réalités et de causalités interverties est bien rendue par la logique chiasmatique de cet incipit : « Le Juif ne nous hait pas parce que nous le combattons, mais nous le combattons parce qu'il nous hait. » [74] Le document se livre ensuite à une intéressante étiologie du haïr juif, attribué par les auteurs à la disproportion entre l'estime mégalomaniaque que le peuple élu conçoit de lui-même, et sa faiblesse effective. D'inspiration nietzschéenne par son analytique du ressentiment, cette lecture rapporte la haine à l'impuissance, à cette frustration de tant vouloir et de si peu pouvoir, l'harmonie de la volonté et de la puissance étant l'apanage de l'humanité supérieure nordique : « C'est la haine de l'inférieur et de l'insuffisant, née de cette tension entre une conscience de soi démesurée et une impuissance politique totale » qui conduit le Juif à éprouver une haine féroce contre les « grandes puissances de son

temps » [75] , Babylone, l'Égypte, l'Empire perse, toutes d'essence nordique.
De nombreux auteurs, comme Hans Bogner, soulignent que les Juifs haïssent Rome, combattent l'Empire et finissent par subvertir l'ordre romain, car, individualistes farouches et vandales, ils ne sont guère fidèles qu'à eux-mêmes et, au mieux, à leur « tribu » [76] , alors que les Indogermains se définissent par la réalité supérieure de l'« État » [77] qu'ils construisent.
Essentiellement destructeurs, les Juifs haïssent toute construction étatique ambitieuse :

> « Les Juifs haïssent Rome et n'en finissent plus de rêver à sa destruction » [78] , note Oppermann, qui ajoute que « la haine du Juif contre Rome est la haine innée du parasite contre toute-puissance créatrice d'un ordre étatique, la haine d'une race asociale contre l'ordre imposé par une puissance, et que représente l'Empire romain. Cette haine naît du sentiment certain que le Juif ne peut se développer que là où l'État est faible » [79] .

Les Juifs n'ont jamais ambitionné la « création d'un État » qui leur fût propre, mais ont misé sur la « diffusion des individus, sur leur dispersion dans les États déjà existant » [80] . Leur essence et leur existence parasitaires sont faites de consommation vampirique et improductive, alors que la race nordique se voue à l'édification d'États et de cultures [81] .
Le document ss remarque que cette haine, comme en atteste le texte biblique, est depuis toujours insatiable : « Pour les Juifs, la

guerre a toujours été synonyme de guerre d'extermination » [82], comme en atteste le « pogrom d'aryens » perpétré par les Juifs en Perse qui s'est soldé par la mort de 75 000 Perses nordiques, célébré par le livre d'Esther (9,5 et 16) et toujours commémoré par la fête de Purim [83]. On voit bien dans le traitement de cet exemple comment les caractéristiques propres de l'antisémitisme nazi sont retournées contre ceux qui en sont les victimes : les victimes sont qualifiées par les mêmes mots que ceux qui désignent le crime antisémite (pogrom, extermination), ce qui opère une inversion des causalités, les attributs du bourreau venant revêtir la victime. Le massacre des aryens perses n'a cependant pas suffi à étancher la soif de sang nordique des Juifs, qui se tournent désormais contre la nouvelle puissance dominante et se mettent en quête de « défier un Empire universel comme l'Empire romain ». La guerre des Juifs contre Rome est hyperbolique dans ses modalités et préfiguratrice des entreprises de subversion que les Juifs vont mener par la suite :

> « Le combat a été mené avec un incroyable fanatisme, et a eu pour conséquence des cruautés inimaginables. Ce fut la plus effroyable révolution juive, émaillée de massacres de masse, de celles auxquelles seul le bolchevisme nous a accoutumés. » [84]

L'historien Ferdinand Fried, dans son essai sur *L'ascension des Juifs*, insiste sur cet aspect dont eurent à pâtir les peuples indogermaniques de l'Antiquité : « C'est avec haine que les

Romains et les Grecs étaient persécutés et sanguinairement exterminés » [85], une « haine sémitique abyssale » [86].
Seule l'action impitoyable et résolue des légions romaines d'Hadrien a enfin raison de la subversion révolutionnaire des Juifs, mais Hadrien, comme Titus, ne pousse pas l'avantage jusqu'au terme qui aurait été souhaitable, la destruction radicale du peuple juif, son éradication biologique :

> « La charrue laboura le site du Temple pour montrer qu'il ne devrait plus jamais être rebâti. Ainsi fut brisé le rêve d'un État juif, mais pas celui de la domination mondiale [...]. L'État juif avait disparu, mais pas le peuple juif. » [87]

Dès lors, le peuple juif subsistant, dispersé dans l'Empire, les réseaux de solidarité demeurant, la lutte ouverte le cède à l'action subreptice et sournoise de la mine, de la sape souterraine, « entrisme et minage » [88], par l'infiltration raciale, par les intrigues curiales et le noyautage financier [89]. Les Juifs sont donc possédés par leur « haine de race » [90]. C'est un peuple de chiens enragés qui ne rêvent que mort et dévastation, ce qui justifie la guerre de races préventive et les mesures radicales d'isolement, d'éloignement, voire d'extermination d'un ennemi qui doit être détruit avant qu'il ne frappe : comme le montre l'exemple tragique de Rome, « on ne peut pas pactiser avec lui, on ne peut que le détruire » [91], sans cette demi-mesure ou cette faiblesse qui ont entravé la répression romaine contre ce peuple essentiellement destructeur.

La première modalité de la guerre des Juifs contre l'humanité nordique a donc été celle, violente, de la guerre ouverte. La vigoureuse réponse opposée à la rébellion juive par les légions de Titus et d'Hadrien a conduit les Sémites à emprunter d'autres voies de subversion, une lutte désormais souterraine et masquée par la nuit du complot racial.

Diaspora et assimilation des Juifs dans l'Antiquité

Les Juifs révèlent leur absence de pureté raciale dans leur nomadisme, leur urbanisme, leur déliement de toute terre et de tout sol : « Le lien au sol de la patrie joue, dans la pensée et l'action des Juifs un rôle pour nous incroyablement minime » [92], note l'historien Hans Oppermann. Les Juifs sont un peuple de commerçants, un peuple essentiellement urbain qui investit principalement les grandes villes du monde hellénistique, puis de l'Empire romain, pour y établir comptoirs et boutiques, comme autant de points d'appui d'un réseau mondial. Peuple de l'artefact et de l'argent, c'est un peuple sans lien à la terre, donc à peine un peuple, lui qui n'est même pas une race [93]. Cette absence de lien à aucune terre, ce nomadisme géographique, est aussi une absence de foi, un nomadisme moral : à la *fides romana*, éthique germanique de l'enracinement dans la sincérité, s'oppose la rouerie punique, puis juive. Les Juifs sont des traîtres, comme le montre la figure de Flavius Josèphe [94], historien romanisé de la guerre des Juifs, doublement parjure, traître à tout et envers tous [95].

Nomades, immigrés, diasporiques, les Juifs choisissent la voie subreptice de l'assimilation, manière d'entrisme racial délétère pour le corps qui les accueille : « La diaspora juive a rapidement et goulûment pris le chemin de l'assimilation au peuple grec » [96], écrit Georg Kuhn, dans un article sur « Le judaïsme mondial dans l'Antiquité » pour l'Institut d'histoire de la nouvelle Allemagne. Les Juifs, dénonce-t-il, se sont, dès l'Antiquité, insinués partout, parvenant à se rendre invisibles. Ayant abandonné leur langue maternelle et leur sol originel, ils ont mimé la grécité, tout en restant Juifs : « Le Juif a préservé sa judéité, tout en abandonnant sa langue maternelle » [97], l'araméen et l'hébreu, « abandonnés » [98] au profit du grec, puis du latin, les deux langues universelles d'un oekoumène homogénéisé par l'hellénisme alexandrin, puis par l'Empire romain : « L'assimilation linguistique des Juifs s'est limitée à ces deux langues, qui sont des langues mondiales d'importance supranationale » [99], les Juifs ne s'embarrassant pas d'apprendre le démotique égyptien ou tout autre langue confidentielle et confinée à l'orbe étroit d'une nation singulière. Non contents de renoncer à leur langue, ils renoncent également à leur onomastique traditionnelle, adoptant des noms grecs pour mieux se fondre dans la masse hellénisée du monde hellénistique :

> « C'est ainsi qu'un Juif nommé Jésus prend avec les Grecs le nom de Jason, un Juif du nom de Joseph se fait appeler Justus parmi les Romains, de la même manière que, à l'époque moderne, un Lévy se fait appeler Löwe et un Salomonsohn Solmsen » [100],

note Oppermann. Les stratégies d'infiltration et d'assimilation des Juifs éprouvées depuis l'Antiquité sont réinvesties plus tard, dans d'autres territoires indogermaniques :

> « De même que les Juifs prenaient des vieux noms germaniques en Allemagne, comme Siegfried ou Siegmund, de même les Juifs de la diaspora affectionnaient-ils des noms grecs. » [101]

L'onomastique, en Grèce, à Rome, comme en Allemagne, sert de camouflage et permet à des Juifs ainsi masqués de se fondre dans la population d'accueil. Les villes de l'Antiquité connaissent un entrisme juif, préfiguration du sort qui frappe les villes contemporaines : Gerhard Kittel compare ainsi le sort de Minorque en 418 et celui de Vienne en 1934, investies et noyautées par les Juifs [102] .

Tandis qu'Hans Oppermann ironise sur les remarquables « facultés d'adaptation des Juifs » [103] , toutes ces stratégies de l'assimilation juive sont présentées et étudiées par Eugen Fischer et Gerhard Kittel dans un volume commun de la série « Recherches sur la question juive », intitulé *Le judaïsme antique* (1943) [104] : le biologiste et l'historien se félicitent de cette « coopération entre les sciences de l'esprit et les sciences de la nature » [105] , dans le contexte de ce « combat décisif » [106] , destinal, que l'Europe mène contre « une juiverie mondiale qui n'est ni nouvelle ni moderne », car elle est apparue dans l'Antiquité gréco-romaine. Il s'agit donc de « tirer les leçons des expériences de l'Antiquité » en considérant l'histoire, à l'instar d'Hitler, dans *Mein Kampf*, comme « une grande

préceptrice »[107]. L'histoire nous montre que l'accession des Juifs à la puissance ne s'est pas faite selon les modalités traditionnelles de la prise de possession ou de la conquête, de la virile et guerrière saisie nordique, mais avec ruse, tant le Juif sait s'immiscer, simuler et dissimuler. Ce n'est pas ainsi « le conquérant ou le colonisateur, mais le Juif errant de l'Antiquité »[108] qui a conquis le monde, par la voie de l'assimilation[109] : « La juiverie d'assimilation de l'Antiquité, qui s'est adaptée à son environnement par la langue, l'onomastique, le style de vie [...], et qui mettait tout son orgueil à apparaître, par l'éducation et la culture, comme pleinement grecs ou romains »[110] a investi un monde dont le sain principe nordique aurait dû lui interdire l'accès.

La diffusion diasporique et l'assimilation des Juifs par les nations aboutissent à la création d'une véritable internationale juive, servie par la présence de structures impériales (routes et ports), et par un contexte de *pax romana*, autant de conditions qui permettent une intégration des territoires et une homogénéisation de l'espace. Dotée d'infrastructures, l'Internationale juive tisse sa toile :

> « On peut encore et encore observer à quel point les communautés juives du monde antique travaillent de conserve, ouvertement ou secrètement, et combien cette juiverie naissante est solidaire. »[111]

Les grands esprits de l'Antiquité se sont récriés face à l'infiltration juive. Le sang nordique encore sain a été révulsé par la diffusion du principe sémitique. Martial[112] et tant

d'autres, parmi « les représentants les plus importants de la littérature romaine, Cicéron et Tacite, Sénèque et Quintilien, mais aussi des poètes comme Persius et Juvénal, abondaient dans ces reproches » [113] et récriminations antisémites. Ces grands esprits romains auront bien perçu ce que notait Mommsen pour une période plus contemporaine, et les citations d'auteurs romains abondent, qui prouvent bien le caractère indogermanique de ces hommes, ainsi que leur radicale aversion pour la judéité. Un fascicule de formation idéologique pour le Parti et la Wehrmacht, intitulé *Le combat pour notre vision du monde* [114], présente tout un chapitre sur le sujet, sous le titre « Le Juif comme parasite universel » [115]. Présenté sous la forme résumée et étique d'un cheminement, d'un simple plan, le texte demande aux formateurs de parler à leur public du rôle néfaste et létal joué par le Juif dans l'Antiquité :

> « Intrusion dans le monde grec et romain. Minage de l'Empire romain. Mommsen : "Les Juifs comme efficace ferment de la décomposition." Haine de la juiverie envers l'Empire universel de Rome [...]. » [116]

L'exemple antique, là encore, loin d'être confiné aux publications savantes, fait l'objet d'une large diffusion propagandistique dans les unités de combat, dont l'ardeur à la lutte doit être aiguisée par la démonstration historique de la menace combattue.
On trouve dans ce fascicule une référence à une citation extraite du troisième volume de l'*Histoire romaine* de Theodor

Mommsen : « Dès l'Antiquité, les Juifs furent un efficace ferment du cosmopolitisme et de la décomposition nationale. » Cette phrase de Mommsen, caution intellectuelle d'autant plus appréciée que l'historien était de tendance libérale, fait l'objet de deux essais, le premier de l'historien Eugen Täubler, qui réédite le chapitre que Mommsen consacre aux Juifs dans l'Antiquité [117], et le second de Richard Fester, qui cite et commente abondamment Mommsen avant de se lancer dans une histoire mondiale du « judaïsme comme élément de destruction des peuples » [118].

Dès 1935, par ailleurs, la phrase de Mommsen sur le rôle des Juifs à Rome devient une citation prisée par les hiérarques nazis : Hitler lui-même la reprend dans son discours de clôture du Congrès du Parti à Nuremberg en 1935 [119], avant que Goebbels ne l'adapte librement dans le fameux discours qu'il tient le 18 février 1943 au Sportpalast de Berlin : « La juiverie internationale se révèle être l'élément diabolique de la décomposition » [120] : dans une heure aussi grave pour le Reich que l'immédiat après-Stalingrad, la référence romaine est présente et l'assimilation de la situation présente de l'Allemagne à celle de Rome affrontée à la subversion juive est pleinement réinvestie.

Or les Juifs ont pu se répandre par les nations grâce aux constructions impériales. Les Juifs se sont dispersés dans la totalité de l'œkoumène à la faveur des deux grandes constructions impériales de l'Antiquité qui leur offraient voies de communication, paix relative et réseaux de comptoirs : l'empire d'Alexandre est ainsi coupable, de même que l'Empire

romain, à la fois coupable et victime d'une mixtion des peuples qui finira par avoir raison de lui, le statut ambigu de la construction impériale romaine répondant au statut racial ambigu de la Rome des origines.

Une séquence du film *Le Juif éternel* (1941)[121] montre, avec force cartes et animations graphiques, comment s'est opérée cette diffusion du peuple juif dans les quatre coins du monde : « Nous ne nous occuperions sans doute pas autant d'eux s'ils étaient demeurés dans leur patrie orientale. L'Empire universel et cosmopolitique d'Alexandre le Grand [...] puis, surtout, l'Empire mondial infini des Romains »[122], par la paix induite, par les équipements infrastructurels favorisant les voyages et les échanges, par l'intégration des territoires, ont permis la diaspora de ce peuple. L'Empire international a eu pour avatar « le Juif international tel que nous le connaissons aujourd'hui »[123]. Cette séquence précède immédiatement le célèbre extrait qui présente une foule grouillante de rats, un animal dont le film précise que lui aussi vient d'Orient et d'Asie, et qu'il a suivi les mêmes routes migratoires que les peuples sémitiques. Le propos implicite de cette séquence d'un film de 1940 est de suggérer que, contrairement aux précédents malheureux que furent l'empire alexandrin et son successeur romain, le nouvel Empire indogermanique ne réitérera pas la même erreur en laissant aux populations juives vivant sous sa juridiction le loisir de se répandre librement dans l'espace impérial[124].

Fritz Schachermeyr souligne lui aussi les affinités entre « juiverie mondiale et Empire mondial »[125] : il remarque que

les Juifs sont de chauds partisans de César et de son projet impérial, et que la « puissance mondiale » [126] de l'« hydre » [127] juive est indissolublement liée à un Empire mondial qui a permis sa diffusion par le vaste monde. Très tôt, les Juifs ont tenté de circonvenir le pouvoir impérial romain en s'invitant à la cour de Rome : Titus a eu finalement la main légère sur la Palestine et n'a pas exterminé le peuple juif comme il aurait dû le faire parce que, selon l'historien, il a été séduit par « Bérénice l'hérodienne » [128], une femme de sang juif que le peuple romain a justement renvoyée dans ses pénates orientales [129].
En vertu de cette détermination du spirituel par le physique et de cette réduction systématique de l'intellectuel au biologique, cette lutte entre principes raciaux a également été une « guerre des idéologies », un *Weltanschauungskampf* entre la perversion orientale et le génie occidental, auquel Joseph Vogt consacre en 1939 une monographie touffue [130].

Le Juif Paul et la subversion de l'Empire

Pour Hitler et pour les nazis, le christianisme est fondamentalement judéo-christianisme, un christianisme juif, promu et diffusé dans le monde entier pour mettre à bas l'Empire.
S'il a su rester relativement prudent et modéré dans *Mein Kampf* et dans ses discours publics, le Führer ne s'embarrasse pas de périphrases pour dire tout le bien qu'il pense du christianisme dans ses propos privés : « Je ne voudrais pas voir

un curé dans un périmètre de 10 km, si je devais être enterré aujourd'hui. » [131]

Hitler est à la fois résolument antichrétien et profondément agnostique, tout en croyant à l'existence d'une forme de providence et à la loi de la nature, celle de la lutte des races où s'impose le plus fort. Dans ses propos, la providence et la loi de la nature sont identifiées, et, devant la question métaphysique de l'au-delà, Hitler fait preuve d'un agnosticisme tranquille [132] .

Sa seule certitude, tangible et réelle, c'est l'existence du sang et de la race, et sa soumission à la loi de la nature, qui assujettit chaque race à plus fort qu'elle, et qui condamne une race accueillant le mélange à une inéluctable dégénérescence. La race doit se survivre à elle-même, de génération en génération, et chaque individu qui la compose n'est que le moyen en vue de cette fin : « Je veux parvenir à un état où chacun sait qu'il vit et meurt pour la survie de sa race. » [133] Hitler pose donc l'existence et la transcendance, non d'une divinité extérieure, mais du sang. La religion nazie est ainsi une curieuse synthèse de transcendance et d'immanence : la transcendance d'une race qu'il faut préserver et qui doit se perpétuer, l'immanence d'un sang qui est ce qu'il y a de plus intime à chacun.

Cette saine religion de la nature s'oppose au christianisme qui est, pour Hitler, une religion de Juifs, à ceci près que « le Christ était un aryen » [134] : « Jésus n'était sans doute pas juif. Les Juifs le traitaient de fils de pute, le fils d'une putain et d'un soldat romain. » [135] Hitler excipe donc de la loi juive et estime que, pourvu d'une ascendance paternelle romaine, Jésus échappe à la judéité [136] .

La figure du Christ est ainsi absoute des nombreux reproches qu'Hitler adresse à la religion chrétienne. Le message du Christ a, selon lui, été perverti par ses disciples et apôtres, notamment par le Juif Paul, converti tardif et néophyte zélote, qui apparaît comme le double maléfique de Jésus. Paul est le mauvais démon du christianisme, celui qui a mis cette religion au service des Juifs, et qui en a perverti le message : « La falsification décisive de la doctrine de Jésus est due à Paul. C'est avec raffinement qu'il a déformé et dévalué la doctrine du galiléen pour parvenir à ses propres fins. » [137] Hitler défend que le christianisme originel, celui de Jésus, était l'expression d'une révolte aryenne contre la domination des Juifs en Palestine : « Le Galiléen avait l'intention de libérer son pays de Galilée de l'emprise des Juifs. Il s'est révolté, avec sa doctrine, contre le capitalisme juif, et c'est pour cela que les Juifs l'ont tué. » [138]

Rosenberg distingue également le christianisme originel, christique, d'un christianisme ultérieur, dégénéré, contaminé par l'élément juif qui s'en empare et le dénature. Il dénonce et stigmatise « cet abâtardissement, cette orientalisation, cette judaïsation du christianisme » [139], qui était originellement un message aryen. Le caractère nordique du message originel s'exprime encore, selon lui, dans l'Évangile de Jean, qui « exhale un esprit aristocratique » [140].

Le Juif Saul, plus tard converti sous le nom de Paul, était à l'origine un ennemi résolu, un boureau zélé des Chrétiens, comme le rappelle Hitler dans un propos de 1941 où affleure le contexte de la guerre en URSS :

> « Un des commissaires les plus odieux de la répression était Saul. Mais quand Saul se rendit compte que nombre d'hommes allait jusqu'à mourir pour la doctrine du Galiléen, il se produisit ce que l'on a appelé l'illumination de Saul » [141]

sur le chemin de Damas. Le tortionnaire Saul est devenu Paul, le fidèle, le prosélyte, l'apôtre. Cette conversion n'a pour Hitler rien de sincère. Elle n'est pas l'expérience mystique d'une rencontre avec le divin, comme Paul l'a prétendu, mais un froid calcul politique. Paul s'est converti parce qu'il « se rendit compte que, grâce à la doctrine du Galiléen, on pouvait, si on l'utilisait bien, précipiter l'Empire romain, que les Juifs haïssaient, dans la ruine » [142] . Les Juifs haïssaient ces Romains qui les avaient vaincus, et qui les avaient privés de tout leur or : « Les Romains confisquaient même l'or accumulé par les Juifs dans les temples. Or l'argent était et demeure leur Dieu. Les Romains avaient donc touché à ce que les Juifs avaient de plus sacré. » [143] D'où le ressentiment inexpiable de Saul : « Saul-Paul eut une illumination : on pouvait mettre à bas l'Empire romain en diffusant la doctrine de l'égalité de tous les hommes devant un Dieu unique » [144] : Paul est le Bar Kochba de l'Évangile.

Paul a bien perçu le caractère révolutionnaire et éminemment subversif du message chrétien : si tous les hommes sont des créatures de Dieu, égales devant lui, et également chéries par lui, un système politique fondé sur la hiérarchisation et la discrimination, comme l'Empire aristocratique romain, est voué à l'extinction. De fait, c'est bien ce potentiel politiquement subversif du christianisme que Paul exploite, en gagnant la lie de l'Empire à son message d'égalité devant Dieu. Le

christianisme va désormais fédérer tous les ratés, les faibles et les esclaves d'un Empire qui consacrait la supériorité aristocratique d'une élite raciale [145] :

> « Alors que tous les éléments nobles de Rome refusaient cette nouvelle doctrine, le christianisme souleva la tourbe de cette ville d'un million d'habitants. » [146]

Le christianisme a été l'arme des opprimés et des inférieurs, l'étendard d'une plèbe abondante et vile, qui ne demandait qu'à se soulever contre l'aristocratie raciale romaine et à ébranler l'Empire : « Paul a utilisé sa doctrine pour mobiliser la plèbe » [147] et la diriger contre l'Empire romain. Ne reculant devant aucun anachronisme, Hitler fait de Paul un précurseur, voire un agent, du bolchevisme. La subversion politique qu'il a introduite à Rome est comparable, identique même, au bolchevisme contemporain : « Paul [...] a donné naissance à un prébolchevisme. » [148] Ce propos a été tenu le 13 décembre 1941, après qu'Hitler a donné l'ordre oral d'exterminer les Juifs d'Europe et de l'Est [149]. Au moment même où est décidée l'extermination, Hitler fait donc des références fréquentes et soutenues à la destruction de l'Empire romain par un christianisme paulinien qui est la manifestation antique du complot juif. La présence de l'analogie chrétiens-bolcheviques / Rome-Reich suscite inquiétude et angoisse, un sentiment d'urgence historique qui vient acclimater un imaginaire de l'extirpation et suggérer la solution exterminatrice : au moment où un coup d'arrêt est porté à l'invasion de l'Est, au moment où la Wehrmacht, pour la première fois depuis 1939,

recule, il s'agit de tout faire pour que le Reich ne subisse pas le sort de Rome. Au cours de ces semaines décisives, contemporaines de l'ordre d'extermination puis de la conférence de Wannsee, Hitler développe des propos liés à la « disparition du monde antique », respectivement les 28 janvier et 17 février 1942.

Ce discours férocement antipaulinien n'est pas l'apanage du seul Hitler. Pour Rosenberg lui aussi, le sémitisme qui a rapidement contaminé le christianisme, est subversif et anarchique, destructeur de tout principe aristocratique. Il a infecté le christianisme élitaire des origines par « la conception sémitique d'une puissance divine arbitraire, et d'une domination violente qui exclut toute distinction sociale » [150]. Le christianisme sémitisé est en effet un égalitarisme, qui conduit tout droit à la révolution, à la démocratie, à la destruction d'une saine hiérarchie raciale et sociale.

La disparition de l'Empire romain est donc, pour Rosenberg et Hitler, directement imputable à cette révolution judéo-chrétienne, à l'insurrection de masses inférieures ralliées par la subversivité du message égalitariste contre les maîtres nordiques :

> « Le phénomène majeur de l'Antiquité – la disparition du monde antique – est due à la mobilisation de la vile plèbe sous la bannière du christianisme, alors que cette notion avait à l'époque aussi peu de rapport avec la religion que, aujourd'hui, le socialisme marxiste avec la solution de la question sociale. » [151]

L'alignement de Rosenberg sur la conviction d'Hitler est total :

> « Paul a, ce que l'on ne reconnaîtra jamais dans les cercles ecclésiaux, donné son ampleur internationale à la révolution juive, qui avait été jusque-là contenue. Il a ouvert la voie au chaos racial du monde antique et les Juifs de Rome savaient très bien ce qu'ils faisaient quand ils lui ouvraient tout grand les portes de leurs synagogues, pour lui donner une tribune. » [152]

Le christianisme est la forme du complot juif dans le monde antique. Ce que les Juifs n'ont pas pu atteindre par la rébellion ouverte, par le soulèvement armé contre Rome, ils l'ont perpétré par l'introduction à Rome d'un monothéisme égalitariste qui est venu miner l'État romain, et saper les fondements de sa société et de sa civilisation.
Hitler et Rosenberg renversent donc les termes de notre perception commune de l'histoire. Le christianisme est généralement perçu comme un phénomène de régénération et de transformation de l'Empire romain, dont on attribue la chute aux invasions barbares, que les Allemands appellent *Völkerwanderungen*. Hitler tient à préciser que cette idée est fausse : « C'est par le christianisme que Rome a été brisée, non par les Germains ou les Huns. » [153] Toute la littérature antisémite du temps s'accorde à dire que, dégénérée par le sang juif et oriental, Rome a été régénérée par une heureuse perfusion germanique, et non détruite par ce qui est trop souvent présenté comme des invasions destructrices : Rome est morte d'un assaut de l'Est et du Sud, non du Nord, par une

vague sémitique et orientale, et non par la pénétration des Germains, éternels boucs émissaires des discours sur la grandeur et la décadence des Romains.
Depuis la pollution du Tibre par l'Oronte, Rome, aux yeux du raciologue Ludwig Schemann, n'est plus dans Rome, elle est tout au nord :

> « Ce qui vivait à Rome et en Italie, mais aussi dans l'ensemble de l'Empire, ne faisait que porter le nom de Romain. En vérité, sous l'apparence de ce nom, se combattaient deux gigantesques communautés de sang, deux principes historiques, deux visions du monde »[154], « l'élément nordique originel étant à l'agonie »[155].

Cette bénéfique renordicisation de Rome par la germanisation est présentée à longueur d'ouvrages[156]. La germanisation de Rome par ce que les fâcheux appellent des « invasions barbares » est en fait un processus bénéfique de renordicisation *(Aufnordung)*, antithèse et antidote à cette dénordicisation *(Entnordung)* coupable et destructrice que constitue la dilution du sang germanique par l'afflux de sang allogène. Ce topos nordique est ressassé par de nombreux ouvrages, comme celui de Ferdinand Fried :

> « Alors que les soldats allemands [*sic* : et non "germaniques"] de l'Empire romain ne faisaient que prendre en main une domination qui leur avait été depuis longtemps dévolue, afin d'éviter une dissolution totale, un chaos – et, en dernière analyse, pour créer un nouvel ordre, un nouvel ordre mondial

même, ces sauvages, ces animaux sémites n'ont fait que détruire, tuer sans retenue et sans raison, mus par le désir de vengeance, la haine de race et le fanatisme religieux, détruisant ainsi un ordre mondial sans pouvoir le remplacer par quelque chose de neuf qui leur fût propre. » [157]

Un fascicule de formation idéologique de la SS parle à ce propos de *ver sacrum*, métaphore qui vient désigner la régénération de l'Empire romain moribond, car métissé, par l'afflux de sang germanique pur et frais : « Ce fut vraiment, pour cette civilisation antique vieillie, un "printemps sacré" qui s'empara d'elle » [158], véritable regain racial, une reverdie biologique due à l'afflux d'un sang nordique revenu couler en force dans les veines d'un Empire souillé.

Obscurantisme chrétien contre clarté antique

Le christianisme signe selon Hitler la victoire de l'obscurantisme, d'une sombre ignorance et d'un ombrageux fanatisme, contre la clarté de l'intelligence antique. Le Führer développe une image parfaitement idéalisée de l'Antiquité romaine, qu'il résume souvent par deux mots : intelligence et tolérance. Tout à l'opposé, le christianisme représente la victoire de ce qu'il y a de plus sombre et de plus morbide dans l'homme, une haine crasse et fanatique de l'intelligence et du savoir, et une intolérance meurtrière : « Le christianisme juif n'a pas compris l'Antiquité : l'Antiquité aspirait à la clarté, la

recherche était libre. » [159] Ignorant, obscurantiste et vandale, le christianisme a détruit la culture antique. L'iconoclasme rageur des chrétiens qui ont abattu temples et statues, et incendié des bibliothèques, a réduit en cendres des trésors de savoir et d'intelligence, cette intelligence dont le christianisme est l'antithèse achevée :

> « Au moment où, dans l'Antiquité, les plébéiens ont été mobilisés pour la cause chrétienne, l'intelligence avait abandonné la culture antique [...]. On peut s'estimer heureux que le Parthénon soit encore debout, de même que le Panthéon et d'autres temples, bien que nous n'en ayons plus aucune utilité religieuse. Comme il serait beau d'en avoir encore plus ! » [160]

Le vandalisme dont le christianisme s'est rendu coupable prouve assez son foncier obscurantisme :

> « Quel réquisitoire contre le christianisme que ces destructions des bibliothèques de l'Antiquité ! On a appelé œuvre du diable les créations intellectuelles de l'Antiquité. » [161]

Le christianisme s'est livré à un opiniâtre et systématique travail de destruction de la culture antique, une destruction méticuleuse, qui ne devait rien en laisser subsister :

> « Le christianisme s'est mis en tête de détruire les créations intellectuelles de l'Antiquité avec méthode. Ce qui nous est parvenu nous a été transmis par hasard, ou bien par des

écrivains romains libéraux. Nous ne connaissons peut-être même pas les biens intellectuels les plus nobles de l'Antiquité : qui sait ce qu'il y avait ! » [162]

Si l'époque contemporaine connaît si peu et si mal l'Antiquité, la faute en incombe au christianisme, coupable de crime culturel. Dans leur rage, les chrétiens ont même, fulmine Hitler, détruit la merveille des merveilles, ce monument de la culture antique que représentait la bibliothèque d'Alexandrie. Celle-ci fut cependant incendiée un demi-siècle avant la naissance du Christ, soit quatre cent cinquante ans avant le déchaînement iconoclaste qu'il impute aux chrétiens. On observe ici encore cette propension des nazis à attribuer à l'ennemi leurs caractères propres : les chrétiens sont censés être des barbares incendiaires et destructeurs de culture, alors que les autodafés du 10 mai 1933, rituel de purification spirituelle, sont tout ce qu'il y a de plus national-socialiste. Par ailleurs, cette mauvaise connaissance de l'Antiquité, dont Hitler se lamente, devrait plutôt le réjouir. L'espace laissé par un savoir inexistant laisse le champ libre au fantasme et à l'imagination, à toute forme de déformation fictionnelle du passé, et, ici donc, à l'erreur grossière :

« Si nous ne possédons aujourd'hui que si peu des témoignages grandioses de l'apogée raciale des Romains et des Grecs, c'est uniquement parce que les judéo-chrétiens ont détruit, au IVe siècle, temple sur temple. La destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, elle aussi, fut l'œuvre des judéo-chrétiens. » [163]

Une fois la culture antique détruite, c'est le règne de l'obscurantisme que le christianisme inaugure. Hitler se demande souvent comment un esprit tant soit peu évolué peut accorder foi et crédit à toutes les sottises et balivernes que le christianisme nous présente comme vérité révélée :

> « Le christianisme est la chose la plus stupide qu'un cerveau délirant ait pu produire, une honte pour la divinité. Un nègre avec son fétiche est incomparablement plus évolué que celui qui croit sérieusement au miracle de la transsubstantiation. » [164]

Cette ineptie du message religieux chrétien est, à ses yeux, la plus sûre garantie de sa nécessaire disparition :

> « Le christianisme a indubitablement dépassé tous les sommets de la bêtise : c'est pour cela que son édifice entier disparaîtra un jour. Le savoir s'est aujourd'hui répandu dans toute l'humanité. Plus le christianisme s'accroche au dogme, plus vite il s'effacera. » [165]

Pour Hitler, qui est fasciné par la pérennité de l'Église catholique, seule institution politique à exister depuis deux mille ans [166] , le temps du christianisme est échu :

> « Que devons-nous faire, me demandez-vous ? Je vais vous le dire : nous allons empêcher que l'Église fasse autre chose que ce qu'elle fait actuellement, c'est-à-dire perdre du terrain, pied à pied [...]. Le film est fini, plus personne ne va le voir. » [167]

Cet obscurantisme vandale, frénétique, ouvre vers une autre dimension du christianisme, un autre de ses sombres aspects : cette religion intolérante et fanatique a instauré un régime de terreur en Occident. C'est dans *Mein Kampf* qu'Hitler sonne la première charge :

> « Le christianisme ne pouvait se contenter de construire son propre autel, il devait nécessairement détruire les autels païens. Ce n'est que sur cette intolérance fanatique qu'a pu se fonder une foi apodictique, dont l'intolérance fut précisément la condition nécessaire. » [168]

Une foi « apodictique », c'est-à-dire une foi qui ne souffre aucune contestation ni aucun doute, va nécessairement de pair avec une intolérance fanatique, qui ne tolère aucune autre forme de croyance et de religiosité. Le christianisme a ainsi inauguré un règne de terreur, qui contraste douloureusement avec la liberté, l'intelligence et la tolérance propres au monde antique :

> « Chacun peut aujourd'hui constater avec douleur qu'avec le christianisme, c'est la terreur spirituelle qui s'est insinuée dans le monde antique, qui était bien plus libéral. » [169]

L'Antiquité gréco-latine fait donc figure de paradis perdu de l'intelligence et de la tolérance, un monde qui apparaît rétrospectivement comme clair et lumineux. Dans son *Journal*, Goebbels note à la date du 8 avril 1941, au moment de l'invasion de la Grèce, que le Führer

> « hait le christianisme, parce qu'il a détruit tout ce qu'il y a de noble dans l'humanité. Schopenhauer dit que le christianisme et la syphilis ont aliéné l'humanité et ont fait son malheur. Quel contraste entre un Zeus souriant de sagesse et de bonté et un Christ crucifié grimaçant de souffrance ! […] Quelle distance entre une cathédrale si sombre et un temple antique, clair et libre ! […] Le Führer ne veut rien savoir du gothique. Il hait ce qui est sombre et ce mysticisme rampant. Il veut de la clarté, de la lumière, de la beauté. C'est aussi l'idéal de notre temps » [170] .

L'Antiquité, claire, tolérante et libre, par la liberté et l'intelligence apollinienne qui la caractérisent, a bien été l'époque du plein épanouissement de l'homme nordique, de ses facultés physiques et intellectuelles. Le christianisme, régressif, oppressif et obscurantiste, assimilé à une pandémie, est venu le contaminer, le mutiler : le Zeus souverain et souriant des temples grecs l'a cédé au Christ macabre des crucifix pendant que l'homme nordique, de souverain et de conquérant qu'il était, est devenu maladif, rongé par la mauvaise conscience du péché. La croyance au péché, la détestation de soi, la révulsion chrétienne devant le caractère peccamineux de l'homme est un symptôme en même temps qu'un facteur aggravant de dégénérescence raciale, comme l'explique Rosenberg dans le *Mythe du xx^e^ siècle* :

> « Le christianisme s'est insinué dans cette Rome perdue pour la race. Il y a introduit un concept qui fait mieux comprendre sa victoire : la doctrine du caractère peccamineux du monde,

> et celle de la grâce, qui lui est liée. La doctrine du péché originel aurait été incompréhensible à un peuple doté d'un caractère racial franc, parce que, dans une telle nation, il règne une infrangible confiance en soi et en sa volonté, conçue comme destin. Les héros de Homère connaissaient aussi peu le péché que les anciens Indiens, les Germains de Tacite ou de la légende de Dietrich. Bien au rebours, la conscience lancinante du péché est un symptôme de l'abâtardissement physique. La honte raciale produit des caractères déglingués, égare la pensée et l'action, détruit la confiance en soi. » [171]

Le métissage racial entraîne ainsi la perversion d'un esprit auparavant sain et clair. La confiance en soi cède devant la haine de soi, la raison s'efface devant la folie. Le déterminisme biologique de Rosenberg est total : une dégénérescence physique et raciale a pour conséquence la perversion et l'appauvrissement de l'esprit. La doctrine chrétienne du péché témoigne de cette dégénérescence, qu'elle nourrit et amplifie en retour. Le christianisme, par la haine de soi et le mépris du monde qu'il prêche et érige en dogme, détruit non seulement les esprits, mais aussi les corps, ce corps qu'il nie et répudie comme source du péché. La destruction de l'homme par le christianisme prend la forme insidieuse et dangereuse d'une ascèse, comme le dénonce Richard Walther Darré, l'idéologue de la SS et proche ami de Himmler, dans son ouvrage majeur :

> « La race nordique est originellement étrangère à une négation du corps. Ce n'est qu'à partir du moment où, dans

> l'Antiquité, l'ombre émergente d'une ascèse ennemie de la beauté, ascèse venue de l'Orient et concrétisée par le mode de vie monastique, a provoqué une décadence culturelle, qu'a commencé une inversion des valeurs morales, qui n'ont finalement plus vu dans le corps que le péché incarné. » [172]

Le christianisme, « du bolchevisme sous un masque métaphysique »

Le christianisme, qui mine ainsi l'homme, ne vise ni plus ni moins qu'à la destruction de la vie, qu'à l'extermination de l'humanité. Hitler fait du christianisme un ange exterminateur dans un propos tenu le lendemain même de l'ordre oral donné à Himmler de mettre en œuvre la solution finale de la question juive : « Il [le christianisme] conduit à l'annihilation de l'humanité, c'est du pur bolchevisme sous un masque métaphysique. » [173] Après avoir détruit l'humanité nordique dans sa forme romaine, le christianisme a anesthésié, paralysé le Germain, successeur nordique du Romain. Sans cette religion, « les Germains auraient conquis le monde. Ils n'en ont été empêchés que par le christianisme » [174]. La religion chrétienne vide donc la vie de sa substance, paralyse la volonté et l'agressivité par son message d'amour et par la doctrine du péché, source de mauvaise conscience et de haine de soi. Elle est donc un facteur politique néfaste. Elle combat l'orgueil, la vitalité, l'affirmation puissante et guerrière de la vie, dévalorise l'ici-bas, pour survaloriser un au-delà fantasmé :

> « Le Juif est venu chez nous pour nous donner cette idée bestiale de la survie dans l'au-delà. On peut donc éliminer la vie ici-bas, parce qu'elle se poursuit dans l'au-delà, alors que, en vérité, l'homme cesse d'être quand il perd sa forme corporelle. » [175]

Le christianisme juif a rompu l'immédiateté et l'évidence du rapport antique à la nature et au monde. Le monde était, pour l'homme antique, tout de lumière et de divinité. Le christianisme juif en a fait un univers sombre de mort et de terreur, pour en détruire toute vie et toute création. Il est donc idéologiquement et politiquement dangereux de tolérer un message qui fonde tous ses espoirs dans une vie après la mort. Hitler le dit sans ambages : « Nous ne voulons pas d'une humanité qui lorgne vers l'au-delà. » [176] Comme l'homme antique, l'Allemand doit s'épanouir et se réaliser dans le *hic et nunc* du monde qui l'entoure, non se réfugier dans des songes creux et néfastes. Ce message de mort s'est imposé par la violence et la terreur. Son intolérance a conduit à des carnages :

> « Dans le monde antique, il flottait sur la relation de l'homme à la divinité un parfum de respect sacré. Ce qui la définissait, c'était la tolérance. C'est le christianisme, et lui seul, qui a cruellement tué, censément au nom de l'amour, des masses innombrables. Ce qui le définit, c'est l'intolérance. » [177]

Le christianisme, morbide et macabre, a tué la joie et la vie par la terreur :

> « Nous avons des villes en Allemagne où toute joie a été tuée [...]. On doit cependant songer que ces communautés sont encore sous le choc des horreurs de l'inquisition. Dans la région de Würzburg, on trouve des villages où littéralement toutes les femmes ont été brûlées [...]. On ne peut pas savoir combien de cruauté, de méchanceté et de mensonge nous ont été inoculés par le christianisme. » [178]

À cette terreur fanatique, il faudra soi-même répondre par la terreur et le fanatisme, comme l'annonce Hitler dans *Mein Kampf* :

> « Une telle idéologie, caractérisée par une satanique intolérance, ne pourra être brisée que par une nouvelle idée qui soit portée par le même esprit, par la même volonté, quoiqu'elle soit, elle, pure et vraie [...]. Le monde ne peut être libéré de cette oppression que par une autre oppression, la terreur ne peut être vaincue que par la terreur. » [179]

Une fois encore, donc, le national-socialisme ne fait qu'opposer une réponse à l'agression.
Par opposition à la terreur et à l'intolérance propres au christianisme, l'Antiquité, romaine surtout, est caractérisée par une liberté confessionnelle et une tolérance absolues :

> « Les Romains étaient la tolérance même. Il leur serait apparu absurde de révérer un dieu universel, car si trois peuples en guerre avaient prié le même dieu, deux d'entre eux auraient prié en vain. Les Romains étaient donc extrêmement tolérants. À Rome, on laissait chacun adorer qui il voulait, on

> laissait même une place consacrée au dieu inconnu dans les temples. En outre, chacun pouvait prier son dieu de la manière qui lui plaisait, et chacun pouvait proclamer sa foi sans difficulté. » [180]

Hitler, qui se dit volontiers agnostique, entrevoit la possibilité d'un retour à cette tolérance antique :

> « Je peux tout à fait imaginer que, en matière de religion, nous reviendrons à un âge de tolérance absolue. Disons-le : chacun doit pouvoir faire son salut à sa façon ! L'Antiquité a connu cette tolérance. Nul n'a jamais tenté de convertir quiconque à un autre dieu. » [181]

Hitler se réclame ici à la fois du modèle romain et de Frédéric II de Prusse, son autre grand modèle historique, qu'il cite : *Jeder kann nach seiner Façon selig werden* [182] .
Généreux, libéraux et tolérants, les Romains ont été abusés par le sournois apôtre de la subversion politique qui allait emporter l'empire de Rome. Paul a en effet tiré parti de cette tolérance religieuse pour prêcher le message qui allait lui rallier le prolétariat de l'Empire :

> « Paul a utilisé cette tolérance qui lui donnait, à lui et à ses partisans, un blanc-seing pour combattre l'État romain. Jusqu'à aujourd'hui, la méthode est restée la même : sous le masque de prétendues doctrines religieuses, les prêtres ont toujours prêché contre l'État. » [183]

Hitler déplore que ce message de subversion sociale et politique ait trouvé de coupables complices en la personne de certains Empereurs. Hitler admire la haute figure de Julien, que la postérité chrétienne a ignominieusement affublé du surnom d'Apostat. Julien a été fidèle à la religion de ses pères et de sa cité, et a tout tenté pour faire barrage au christianisme triomphant :

> « Quand la couronne voit vaciller le trône, elle recherche le soutien de la tourbe. On ferait mieux de parler de Constantin le Traître et de Julien le Fidèle, plutôt que de surnommer l'un "le grand" et l'autre "l'apostat". Ce que le christianisme a bien pu écrire contre Julien est totalement stupide, un peu comme ce que les plumitifs juifs ont déversé sur nous, alors que les écrits de Julien sont des vérités toutes pures. » [184]

Hitler a apparemment lu les lettres de Julien l'Apostat, dont il parle, en privé, à plusieurs reprises :

> « Je ne savais pas à quel point un homme comme Julien avait dénoncé les chrétiens et le christianisme. C'est un livre à lire. » [185]

Un livre à lire et à diffuser, pour éclairer les masses superstitieuses et fanatisées par le christianisme. Julien est un modèle d'intelligence et de clarté pour le Führer, et ses écrits peuvent être dotés, par la propagande, d'une efficace politique :

> « On devrait diffuser par millions ce livre des maximes de Julien : quelle intelligence ! De la clarté antique toute pure !

C’est fantastique ! » [186]

De Rome au Reich : judéo-christianisme, judéo-bolchevisme, christo-bolchevisme

Ce n’est pas par inadvertance ou par abus de langage qu’Hitler qualifie le christianisme de bolchevisme métaphysique ou qu’il fait de Saul un « commissaire » [187] . Le terme désigne, dans le contexte de l’année 1941, les commissaires politiques du Parti communiste d’URSS, ces mêmes commissaires qu’un ordre du 6 juin 1941 demandait aux *Einsatzgruppen* d’exécuter systématiquement lors de la campagne de Russie. Hitler compare souvent le christianisme au bolchevisme. Plus qu’une comparaison, il s’agit d’une assimilation, qui veut nous convaincre de l’identité des deux phénomènes. Le christianisme de l’Antiquité et le bolchevisme contemporain sont sans doute séparés par deux mille ans d’histoire, mais Hitler décèle dans ces deux mouvements une identité substantielle. Cette comparaison exerce donc une fonction légitimatrice fondamentale : la vigueur de l’engagement politique et militaire contre le bolchevisme se justifie par la nocivité avérée, dans le passé, de son précédent chrétien, destructeur de l’Empire romain et dont l’avatar contemporain pourrait être fatal au nouveau Reich indogermanique. Christianisme et bolchevisme sont en effet tous deux des idéologies qui mobilisent la lie de l’humanité contre l’État et la domination des chefs. Christianisme et bolchevisme sont des messages politiques subversifs, des ferments de révolution et

d'anarchie. L'un annonce l'autre : « Le christianisme a été un prébolchevisme, la mobilisation par le Juif de masses d'esclaves pour détruire l'édifice de l'État. » [188] Bolchevisme et christianisme sont identiques dans leur essence et dans leur principe. L'un comme l'autre est un message d'égalité, qui vise à mobiliser les opprimés contre les meilleurs, détenteurs du pouvoir de l'État.

Pire qu'un prodrome, le christianisme est donc substantiellement identique au bolchevisme, qu'il ne fait que mettre en scène sous des oripeaux et un accoutrement différents. Le christianisme a été un règne de terreur culturelle et spirituelle, le bolchevisme est, lui, terreur physique et matérielle :

> « Ce que le bolchevisme met en scène aujourd'hui dans le domaine matérialiste et technique, le christianisme l'a déjà fait dans le domaine théorique et métaphysique. » [189]

Les deux phénomènes sont substantiellement apparentés et ils ont été engendrés par la même matrice, celle de la haine juive :

> « Le coup le plus dur qui ait frappé l'humanité est le christianisme. Le bolchevisme est le fils naturel et illégitime du christianisme. Tous deux sont des créations du Juif. » [190]

De même que le christianisme ne peut être compris que comme judéo-christianisme, de même, le bolchevisme doit être dénoncé comme judéo-bolchevisme. Ces deux idéologies sont des armes de subversion révolutionnaires forgées par le Juif contre l'humanité aryenne et nordique. À Rome, le

christianisme a détruit l'État érigé par l'humanité nordique, et provoqué une régression culturelle dans une vague de vandalisme inédite. Cette révolution, suivie d'une régression, s'est répétée en Russie, d'où elle menace de submerger le monde entier si le Reich ne se dresse pas contre elle : « Rome a été bolchevisée, et ce bolchevisme a eu à Rome les mêmes effets que ceux que nous avons vu, plus tard, en Russie » [191], des conséquences destructrices et désolantes dont Hitler prend connaissance avec les premiers rapports du SD sur les exécutions hâtives et les initiatives de terre brûlée du NKVD à l'été et à l'automne 1941.

Le complot juif n'est donc pas né avec le Protocole des sages de Sion. Il ne date pas de l'époque contemporaine. Le complot juif est une entreprise bimillénaire, un combat sournois que les Juifs ont d'abord mené, avec le christianisme, contre l'Empire romain, avant d'attaquer l'aryen par le bolchevisme. Hitler exprime ce fantasme de la façon la plus ramassée qui soit par ce raccourci saisissant en forme de parallélisme : « Saul a donné naissance à Paul, et Mardochai à Karl Marx. » [192] Saul le Juif est devenu, par calcul et opportunisme politique, Paul l'apôtre. De même, le Juif Mardochai, nom de famille du père de Karl Marx, s'est grimé en Marx, prophète de la subversion communiste. Le message est relayé et diffusé par un fascicule de la SS qui dénonce le complot judéo-christo-bolchevique en assimilant le « juif Paul » au « juif Marx », le « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » aux paroles de Paul dans l'épître aux Galates (III, 26-29) :

> « Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ ; vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car vous êtes tous un en Jésus-Christ. » [193]

Le parallèle entre l'universalisme du message paulinien, proprement révolutionnaire en ce qu'il transcende les barrières des peuples et des nations, et l'internationalisme de la maxime marxiste, est censé imposer la conclusion que, comme l'écrivent les auteurs du fascicule SS, Paul et Marx, « c'est une seule et même chose » [194] . L'idée semble tellement aller de soi qu'on la retrouve chez Fried qui écrit que les révoltes des Juifs contre Rome, cette « conspiration juive mondiale naissante » [195] , sont « déjà bolcheviques » [196] .
Hitler réitère sa conviction dans un autre propos, en février 1942 :

> « C'est le même Juif qui a autrefois introduit le christianisme en contrebande dans le monde antique, et qui a détruit cette chose merveilleuse, qui a à nouveau trouvé notre talon d'Achille [...]. Il l'a fait en changeant son nom : jadis, Saul se rebaptisa en Paul, et, aujourd'hui, Mardochai prend le nom de Marx. Le Juif s'est insinué dans les failles de la société pour provoquer quelques révolutions dans le monde. » [197]

Christianisme et bolchevisme ont des points communs à ce point frappants qu'ils paraissent visiblement identiques. Tous deux sont des idéologies révolutionnaires, égalitaires et

destructrices. Tous deux sont des messages à vocation universelle, visant à fédérer et organiser les opprimés du monde entier contre les seigneurs de la race nordique. Le communisme est une doctrine internationaliste qui ambitionne de subvertir le monde entier dans un grand soir universel, une pieuvre qui étend ses bras et tentacules sur les cinq continents. Le christianisme, lui aussi, est un internationalisme. Le christianisme juif dirigé par Paul contre Rome a opposé à l'idée romaine d'État national et racial souverain le concept d'un Empire spirituel universel, confondant dans une même égalité devant Dieu toutes les races, seigneurs et esclaves confondus :

> « Avec son christianisme, Paul a opposé à l'idée romaine d'État celle d'un Empire supra-étatique. Paul a proclamé l'égalité de tous les hommes devant un seul Dieu, et, en faisant cela, il a éclipsé la puissance de l'État romain. » [198]

La révolution judéo-chrétienne avait une vocation planétaire, universelle. Pour cela, elle devait abattre l'État national et racial romain.

Nous retrouvons ainsi le principe unificateur et heuristique du devenir historique. La lutte des races, la gigantomachie raciale qui oppose le Juif à l'aryen, a affronté l'Empire romain au christianisme. Le même schème se répète, deux mille ans plus tard, dans le combat qui oppose le nazisme au bolchevisme. Les temps, les circonstances ont changé, mais les acteurs sont les mêmes : le Reich a pris la place et relevé le flambeau de Rome, comme, jadis, Rome avait relayé la Grèce dans le combat des

races. Dans le même passage de *Mein Kampf* où il faisait de l'histoire romaine la « meilleure préceptrice », Hitler affirme :

> « Des différences entre les peuples pris individuellement ne doivent pas nous faire oublier cette communauté supérieure d'une race qui les unit. Le combat qui fait rage aujourd'hui se livre pour de très grands enjeux : une civilisation se bat pour son existence, une existence qui réunit des millénaires et qui rassemble hellénité et germanité. » [199]

Il est, en cela, fidèlement suivi par Rosenberg :

> « Nous voyons bien, fondamentalement, que les Germains n'ont pas échappé au même combat que celui des Grecs et des Romains. Ils peuvent aussi peu y échapper que ces deux autres grandes vagues nordiques. » [200]

Rosenberg se fait menaçant et formule un avertissement clair, en prévenant qu'« une victoire dans la foulée de cette humanité aurait les mêmes conséquences que jadis les victoires de l'Asie Mineure sur Athènes et Rome » [201] . Une défaite dans le combat contre les races inférieures entraînerait le métissage et la submersion par un sang impur, mélange fatal qui entraînera la vengeance d'un sang personnifié à l'égal d'un dieu :

> « Personne de ceux qui méprisaient la religion du sang n'a jamais échappé à la vengeance de ce sang : ni les Indiens, ni les Perses, ni les Grecs, ni les Romains. L'Europe nordique elle-même n'y échappera pas. » [202]

Hitler, Rosenberg et leurs vulgarisateurs proposent donc une lecture de l'histoire qui en opère comme une simplification au degré deux. Le premier degré de simplification consiste à ramener l'apparente contingence et le visible désordre des faits et gestes humains à l'unité explicative d'une loi de l'histoire, qui est en même temps loi de la nature : des races s'affrontent pour leur survie. Le second degré de simplification consiste à montrer que, malgré la différence des temps, par-delà les âges, les acteurs de l'histoire sont les mêmes, et que, au cours de l'histoire, les deux mêmes races se sont affrontées, même si elles le font sous des habits différents.

La permanence, malgré les siècles, de cet affrontement historique, va jusqu'à abolir la différence des époques et la perception même d'un temps différencié, d'un flux temporel unidirectionnel qui fait se succéder, dans une série chronologique, des faits et des hommes historiquement singuliers, non assimilables les uns aux autres. Quand Hitler qualifie le christianisme de « pré-bolchevisme », il fait preuve d'un semblant d'esprit historique, téléologique, certes, mais qui distingue tout de même un avant et un après : le christianisme de l'Antiquité a légué le bolchevisme à la postérité, voire l'a enfanté. Mais, le plus souvent, Hitler abolit la différence des temps et supprime toute distinction entre les époques. L'assimilation entre christianisme et bolchevisme confond dans une même indistinction phénomènes et époques d'une histoire qui n'est plus flux linéaire du temps, unidirectionnel et irréversible, mais continuum substantiel, un temps arrêté ou cyclique, un temps qui est propre à l'esprit mythique : « Le

christianisme fut un bolchevisme, un bolchevisme qui a tout détruit sur son passage. » [203] Le temps est nié, réduit à l'unité d'un éternel présent. Hitler, significativement, ne décolère pas contre les « bolcheviks de l'époque » [204] quand il fustige le vandalisme culturel propre aux chrétiens et aux communistes, propre, en dernière analyse, au Juif, destructeur de toute culture :

> « Jadis comme aujourd'hui, on détruit l'art et la civilisation : qu'est-ce qu'ils ont pu détruire, les bolcheviks de l'époque, comme art et comme culture ! À Rome, en Grèce, partout ! le Juif a fait la même chose chez nous et en Russie. Il faut comparer le haut niveau de l'art et de la civilisation romaine, visible dans les maisons comme dans les temples, avec ce que la lie bolchevique a produit de culture chrétienne dans les catacombes. On détruisait à l'époque les bibliothèques, et, aujourd'hui, on voit en Russie la même chose : tout est ravalé à un niveau médiocre, qui égalise tout. » [205]

Trop de philosophie de l'histoire tue donc l'histoire. Le temps disparaît, uniforme et continu, sous l'unité de l'interprétation.
La diversité du réel est ordonnée à l'unité d'une loi et à l'identité des acteurs. L'histoire est lue comme le combat unique et réitéré de races identiques, qui demeurent telles qu'en elles-mêmes. Ce combat prend volontiers, chez l'homme nordique, l'aspect du combat ouvert, de l'affrontement guerrier sur le champ d'honneur, comme lors des guerres médiques ou lors de la prise de Jérusalem par Titus. Chez les Juifs au contraire, le combat est sourd et sournois, nocturne, masqué.

Le combat juif prend l'aspect du complot, un complot juif universel dans le temps comme dans l'espace.
Le mythe du complot juif a un double mérite : il a une vertu pan-explicative, universellement heuristique. Il participe de cette volonté de simplifier tous les problèmes, une simplification à laquelle Hitler attribue son succès politique, comme il le confie à Bertrand de Jouvenel :

> « Je vais vous révéler ce qui m'a permis de m'élever à cette position. Nos problèmes paraissaient compliqués [...]. Ces problèmes, je les ai simplifiés et je les ai réduits à leur dénominateur commun. Et les masses l'ont reconnu, et elles m'ont suivi. » [206]

La simplification, dans le cas du complot juif, a un autre mérite. Le mythe du complot a l'immense avantage de subsumer la diversité des ennemis sous l'unité d'une seule figure. Dans *Mein Kampf*, Hitler explique froidement l'utilité propagandistique et politique de ramener la pluralité des oppositions à l'unité d'un dénominateur commun :

> « Un trait de génie d'un grand chef est de laisser toujours entendre que des ennemis, même très éloignés les uns des autres, appartiennent à une seule et même catégorie, car chez les faibles et les indécis, se savoir des ennemis différents éveille bien trop aisément un doute quant au bien-fondé de leur propre cause. » [207]

Le doute peut corroder la foi quand on est unanimement rejeté par les sociaux-démocrates, les communistes, les chrétiens-

démocrates, les Églises et les chancelleries étrangères. Il est malaisé de croire longtemps que l'on a raison contre tous. Savoir, au contraire, que toutes ces oppositions sont dues à la malice d'un Juif protéiforme, qui manipule, investit et noyaute tout, rassure : l'ennemi n'est plus divers, multiple et nombreux, il se retrouve seul. La partie se rééquilibre, et se ramène au heurt frontal de deux forces. L'histoire de l'Antiquité vient opportunément valider ce principe trans-historique de la lutte des races.

Conclusion

Nihil novi sub sole. Cette sentence biblique, expression d'une conception d'un temps figé dans la réitération du cycle, qualifie adéquatement la vision nationale-socialiste de l'histoire. À la lutte des classes du matérialisme dialectique répond la lutte des races de la dialectique biologique. Le darwinisme social et le racisme des Galton, Chamberlain et Vacher de Lapouge ont convergé pour enfanter la grande geste binaire des deux principes et de leur affrontement. Les fascicules de formation idéologique du Parti et de ses organes décrivent six mille ans de guerre raciale, ou trois mille ans de haine juive contre la surhumanité indogermanique. Depuis la grande dispersion de 70, les Juifs diasporiques se sont insinués dans l'Occident nordique, qu'ils investissent et minent de l'intérieur, mais qu'ils attaquent aussi de l'extérieur, faisant porter leurs coups de l'Est lointain, dont ils se sont soumis les populations asiatiques et slaves, une sous-humanité amorphe et vile, que la redoutable

intelligence juive met en branle à ses fins : l'Empire romain fut la cible des assauts d'Attila tandis que le Reich, son lointain successeur, doit initier une guerre préventive contre l'URSS, nouvelle menace judéo-orientale qui, désormais, a revêtu les oripeaux du bolchevisme.

Car c'est bien d'oripeaux qu'il s'agit : la menace juive, protéiforme et dissimulatrice, en a adopté d'autres par le passé. Le discours des historiens et des propagandistes du III^{e} Reich fait ainsi la généalogie de la menace juive depuis l'Antiquité : la Carthage punique fut l'ennemie sémite de Rome, avant que Jérusalem, rebelle à l'ordre romain, ne relève l'étendard de la lutte juive contre la race nordique. Scipion l'Africain, puis Titus y ont mis bon ordre, mais en retenant leurs coups : il aurait fallu exterminer des populations juives qui, épargnées, ont eu tout loisir de se disperser par les nations. Le vaste et inquiétant réseau de la diaspora a bénéficié, dès avant la destruction de Jérusalem, de l'existence d'empires mondiaux qui avaient jeté sur l'œkoumène assez de voies de communication et qui avaient instauré assez de sécurité pour permettre les voyages et les créations de comptoirs par des Juifs qui se répandaient et qui tissaient leur toile. Dès l'Antiquité, la rouerie assimilatrice des Juifs est visible : ce corps étranger se fond et se confond dans l'organisme d'accueil, jusqu'à devenir méconnaissable par les miracles de la cosmétique et de l'onomastique.

L'activité de ce corps étranger ne se borne cependant pas à l'infiltration. Les Juifs, fidèles en cela à l'essence de leur race, définie par *Mein Kampf* comme la subversion et la désolation de toute culture, visent également à détruire. Peu portés au

combat franc de plein jour, et par ailleurs considérablement dissuadés de s'y livrer par leur défaite dans la guerre ouverte contre Rome, les Juifs se vouent dès lors à l'obscurité du complot, dont le levier est élaboré par Paul : sémite converti par intérêt, Saul-Paul se saisit du message chrétien pour en faire une arme contre cet État inégalitaire, hiérarchique et raciste qu'est l'Empire romain. Pour ébranler et détruire l'édifice, il n'est qu'à mobiliser les masses racialement et socialement inférieures et assujetties de l'Empire par un discours égalitaire : si Dieu, comme le dit le Christ, aime également tous ses enfants, l'édifice élitaire d'un Empire raciste se voit dérober ses soutènements. Le judéo-christianisme paulinien a donc eu raison de Rome, déchaînant sa rage destructrice de culture, sa furie iconoclaste, contre les œuvres de la culture antique, faisant du monde un désert d'art et de civilisation, où s'est abattue une nuit de mille ans, celle du Moyen Âge chrétien.

La forte et angoissante dramatisation qui est à l'œuvre dans cette réécriture de l'histoire de l'Antiquité, romaine notamment, permet opportunément de construire une terrifiante et mobilisatrice figure de l'ennemi de race.

En effet, ce qui s'est victorieusement joué contre Rome menace d'être répété contre le Reich : le complot judéo-chrétien est devenu le complot judéo-bolchevique. Le marxisme possède la même force de mobilisation eschatologique et défend le même message égalitariste propre à soulever, une fois de plus, les masses inférieures et mauvaises contre l'élite nordique.

Il n'est donc rien de neuf sous le soleil dans une vision de l'histoire qui rejette la conception vectorielle, héraclitéenne, de

l'écoulement unidirectionnel du temps. De même que le Juif Saul est devenu l'apôtre Paul, le Juif Mardochai est devenu le prophète Marx : il y a identité du complot judéo-chrétien et du complot judéo-bolchevique comme il y a, au fond, identité et permanence des substances raciales en présence et de leur éternel affrontement. Le racisme nazi et son biologisme dialectique proposent donc une vision de l'histoire qui est profondément anhistorique, un temps conçu comme permanence et réitération du même, comme cycle et non comme vecteur, un temps livré à l'herméneutique bégayante et bornée d'un principe unique, celui de l'affrontement des races.

Notes du chapitre

[1] ↑ Trad. fr. *Adieu à Berlin*, Le Livre de poche, p. 152.

[2] ↑ ROSENBERG, Alfred, « Innere und äussere Freiheit des Deutschen », in GOEBBELS, Joseph (et alii), *Ich kämpfe ! Sonderdruck zum 10. Jahrestag der Machtergreifung, 30. Januar 1943*, Hauptkulturamt in der Reichspropagandaleitung der NSDAP, Munich, Zentralverlag der NSDAP, 1943, 67 p., pp. 26-35, p. 35.

[3] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 468.

[4] ↑ Cf. André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Les Mille et une nuits, 1998, 207 p., ainsi que Pierre-André Taguieff, « Racisme aryaniste, socialisme et eugénisme chez Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) », art. cité.

[5] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 324.

[6] ↑ Adolf Hitler, discours du 15 mars 1942, *in* Hildegard von Kotze, Helmuth Krausnick, *Es spricht der Führer. Sieben exemplarische Hitler-Reden*, Sigbert Mohn Verlag, 1966, 379 p.

[7] ↑ *Ibid.*

[8] ↑ Cf. Adolf Hitler, propos privé, Führersonderzug, 28 janvier 1942, *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[9] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 316.

[10] ↑ *Ibid.*, p. 470.

[11] ↑ *Ibid.*, p. 466.

[12] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebuch*, 23 avril 1940.

[13] ↑ Cf. Werner Maser, *Hitlers Briefe und Notizen : sein Weltbild in handschriftlichen Dokumenten*, Düsseldorf, Droste, 1988, 399 p., p. 289-297.

[14] ↑ Rudolf Benze, *Geschichte im Rassenkampf*, Erfurt, Verlag Kurt Stenger, Volk & Wissen, 1934, 24 p.

[15] ↑ Walter Gross, *Der Rassengedanke im neuen Geschichtsbild*, Schriften der deutschen Hochschule für Politik, Berlin, Junker & Dünnhaupt Verlag, 1936, 32 p.

[16] ↑ « Die Rassenfrage ist der Schlüssel zur Weltgeschichte », *in* Dietrich Klagges, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung*, *op. cit.*, p. 87-103.

[17] ↑ Cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 372 : « Die Rassenfrage ist der Schlüssel zur Weltgeschichte. »

[18] ↑ Fritz Schachermeyr, *Lebensgesetzlichkeit in der Geschichte. Versuch einer Einführung in das geschichtsbiologische Denken*, Klostermann, Frankfurt am Main, 1940, 240 p.

[19] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der nordischen Weltgeschichte », art. cité, p. 594.

[20] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum*, *op. cit.*

[21] ↑ *Ibid.*, avant-propos.

[22] ↑ Walther Gehl, *Geschichte. 6. Klasse. Oberschulen / Gymnasien und Oberschulen in Aufbauform. Von der Urzeit bis zum Ende der Hohenstaufen*, Breslau, Ferdinand Hirt, 1940, 273 p.

[23] ↑ *Das Reich und Europa*, fasc. cité, p. 2.

[24] ↑ *Deutschland ordnet Europa neu !*, 1942, p. 19.

[25] ↑ Adolf Hitler, discours au Reichstag, 11 décembre 1941.

[26] ↑ Adolf Hitler, propos privés, *in* Henry Picker, p. 209, 9 avril 1942 au soir, Wolfsschanze.

[27] ↑ Adolf Hitler, propos privé, 12 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann, *op. cit.*, p. 136.

[28] ↑ Heinrich Himmler, « Rede des Reichsführers-SS am 23.11.1942 – SS Junkerschule Tölz », BABL/NS/19/4009, p. 9, f° 188 : « Aux Champs catalauniques », l'assaut hunnique « venu d'Asie a été repoussé lors d'une bataille sanglante ».

[29] ↑ Heinrich Himmler, « Der Reichsführer-SS zu den Ersatzmannschaften für die Kampfgruppe Nord am Sonntag, dem 13. Juli 1941, in Stettin », BABL/NS/19/4008, f° 35.

[30] ↑ *Der Untermensch*, Hrggb. vom SS-Hauptamt – Schulungsamt, Nordland-Verlag, s.l.n.d., BABL/RD/NSD 41/131, p. 3.

[31] ↑ « Die wichtigsten Völkerwanderungszüge », carte tirée de *Sicherung Europas*, SS-Hauptamt, s.l.n.d., 86 p.

[32] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike, op. cit.*, p. 5.

[33] ↑ *Ibid.*, p. 27.

[34] ↑ *Kriegseinsatz der Deutschen Geisteswissenschaften*. Cf. Frank-Rutger Hausmann, *Deutsche Geisteswissenschaft im Zweiten Weltkrieg. Die Aktion Ritterbusch, 1940-1945*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 414 p.

[35] ↑ Joseph Vogt, « Unsere Fragestellung », *in* Joseph Vogt (éd.), *Rom und Karhago. Ein Gemeinschaftswerk*, Leipzig, Koehler & Amelang, Kriegseinsatz der Deutschen Geisteswissenschaften, 1943, 414 p., p. 5.

[36] ↑ *Ibid.*, p. 6.

[37] ↑ *Ibid.*, p. 7.

[38] ↑ *Ibid.*

[39] ↑ *Ibid.*, p. 8.

[40] ↑ *Ibid.*

[41] ↑ Cette question est examinée par Fritz Schachermeyr dans la contribution qu'il signe à l'ouvrage, p. 28-29.

[42] ↑ Fritz Schachermeyr, « Karthago in rassengeschichtlicher Betrachtung », *in* Joseph Vogt, (dir.), *Rom und Karthago, op. cit.*, p. 9-43.

[43] ↑ Matthias Gelzer, « Der Rassengegensatz als geschichtlicher Faktor beim Ausbruch der römisch-karthagischen Kriege », *in* Joseph Vogt (dir.), *Rom und Karthago, op. cit.*, p. 178-202.

[44] ↑ Fritz Taeger, « Völker- und Rassenkämpfe im westlichen Mittelmeer », *in* Joseph Vogt (dir.), *Rom und Karthago, op. cit.*, p. 44-82.

[45] ↑ Joseph Vogt, « Das Puniertum und die Dynastie des Septimius Severus », *in* Joseph Vogt (dir.), *Rom und Karthago, op. cit.*, p. 346-366.

[46] ↑ Alfred Rosenberg, *Des Mythus des 20. Jahrhunderts, op. cit.*, p. 54.

[47] ↑ *Ibid.*, p. 55.

[48] ↑ Houston Stewart Chamberlain, *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, 1898, chap. II : « Römisches Recht ».

[49] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, 1er mars 1945.

[50] ↑ Cf. *infra*, III, 3, les articles de la presse allemande développant une comparaison entre la seconde guerre punique et la menace que fait peser l'Armée rouge sur Berlin.

[51] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 55-56.

[52] ↑ La haine que les Juifs éprouvent pour Rome est attribuée par Ferdinand Fried à un esprit de revanche et de représailles, un esprit de solidarité sémitique envers la cité détruite par Scipion l'Africain. Cf. Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden*, Reichsbauernstadt Goslar, Verlag Blut und Boden, Die Goslarer Volksbücherei, 1937, 145 p., p. 99.

[53] ↑ Cf. *infra*, III, 2.

[54] ↑ *Dieser Krieg ist ein weltanschaulicher Krieg*, Schulungsgrundlagen für die Reichsthemen der NSDAP für das Jahr 1941/1942, Der Beauftragte des Führers für die Überwachung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP, Berlin, 1942, 116 p., BABL/RD/NSD 16/29.

[55] ↑ « Sechstausend Jahre Rassenkampf », in *Dieser Krieg ist ein weltanschaulicher Krieg*, fasc. cité, p. 39-46.

[56] ↑ *Ibid.*, p. 43.

[57] ↑ *Ibid.*

[58] ↑ « Roms Aufstieg zur Weltmacht im Rassenkampf gegen das Semitentum », *in* Walther Gehl, *op. cit.*, p. 80-87.

[59] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, *Lehrbuch der Geschichte, op. cit.*, p. 91.

[60] ↑ *Ibid.*, p. 95.

[61] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 74.

[62] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die nordische Führerpersönlichkeit im Altertum », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig und Berlin, Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 36-43 (p. 42).

[63] ↑ *Ibid.*, p. 92.

[64] ↑ *Ibid.*

[65] ↑ Au sens littéral de *ausgeblutet* (littéralement : vidée de son sang).

[66] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, manuel cité, p. 95.

[67] ↑ H. Rübel, « Römische Geschichte in rassischer Beleuchtung », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmann Verlag, 1943, I, p. 5-12 (p. 11).

[68] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, Hrggb. vom Beauftragten des Führers für die Überwachung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP, 1943, 16 p., p. 6.

[69] ↑ *Ibid.*

[70] ↑ *Ibid.*, p. 8.

[71] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 101.

[72] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 447.

[73] ↑ Cf. notamment ce titre édité par la SA : E. V. von Rudolf, *Der Judenspiegel. Judentum und Antisemitismus in der Weltgeschichte*, Kampfschriften der Obersten SAFührung, Band 1, Munich, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachf. Verlag, 1937, 70 p., BABL/RD/NSD 40/25-1.

[74] ↑ *3000 Jahre jüdischer Hass*, Schulungs-Unterlage Nr. 13, Der Reichsorganisationsleiter der NSDAP, Hauptschulungsamt, s.l.n.d., 8 p., BABL/RD/NSD 9/34-13, p. 2.

[75] ↑ *Ibid.*

[76] ↑ Hans Bogner, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », art. cité, p. 82.

[77] ↑ *Ibid.*

[78] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 14.

[79] ↑ *Ibid.*

[80] ↑ Ferdinand Fried, *op. cit.*, p. 100.

[81] ↑ *Ibid.*, p. 101.

[82] ↑ *3000 Jahre jüdischer Hass*, fasc. cité, p. 4.

[83] ↑ *Ibid.*, p. 5.

[84] ↑ *Ibid.*

[85] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 125.

[86] ↑ *Ibid.*, p. 124.

[87] ↑ *3000 Jahre jüdischer Hass*, fasc. cité, p. 5-6.

[88] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 99.

[89] ↑ *3000 Jahre jüdischer Hass*, fasc. cité, p. 7.

[90] ↑ *Ibid.*, p. 8.

[91] ↑ *Ibid.* Le fascicule reprend ici une phrase de *Mein Kampf*, p. 59 : « Mit dem Juden gibt es kein Paktieren, sondern nur das harte Entweder-Oder. »

[92] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 8.

[93] ↑ Karl Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 15.

[94] ↑ Cf. Pierre Vidal-Naquet (éd.), *Flavius Josèphe. La guerre des Juifs*, précédé de *Du bon usage de la trahison*, Paris, Minuit, 1976, 602 p. ; Pierre Vidal-Naquet, *Flavius Josèphe et « La guerre des Juifs »*, Paris, Bayard-BNF, 2005, 76 p. Voir également Mireille Hadas-Lebel, *Flavius Josèphe*, Paris, Fayard, 1989, 298 p.

[95] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 12.

[96] ↑ Karl Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 19.

[97] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 10.

[98] ↑ Karl Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 19.

[99] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 11.

[100] ↑ *Ibid.*, p. 11.

[101] ↑ *Ibid.* Cf. également Karl-Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 19.

[102] ↑ Gerhard Kittel, *Die historischen Voraussetzungen der jüdischen Rassenmischung*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1939, 46 p., p. 22. Cf. également Hans Oppermann, *op. cit.*, p. 5.

[103] ↑ Hans Oppermann, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum, op. cit.*, p. 13.

[104] ↑ Eugen Fischer, Gerhard Kittel, *Das antike Weltjudentum, op. cit.*

[105] ↑ *Ibid.*, p. 5.

[106] ↑ *Ibid.*, p. 9.

[107] ↑ *Ibid.* L'expression de *Lehrmeisterin* est directement reprise de *Mein Kampf*. Cf. *supra*, I, 3.

[108] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[109] ↑ « Der Assimilationsjude », *op. cit.*, p. 49-53.

[110] ↑ *Ibid.*, p. 10.

[111] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 114.

[112] ↑ Karl Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 18.

[113] ↑ Hans Bogner, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », art. cité, p. 87.

[114] ↑ *Der kampf um unsere Weltanschauung. Gedankenführungen zu weltanschaulichpolitischen Vorträgen zur Partei- und Wehrmachtschulung*, Amt Wehrmachtschulung der Dienststelle des Reichsleiters Rosenberg, Stein, Slatner, s.d., 148 p., BABL/RD/BDC 4. 1.

[115] ↑ *Ibid.*, p. 138-141.

[116] ↑ *Ibid.*, p. 139-140.

[117] ↑ Eugen Täubler, « Nachwort », *in* Theodor Mommsen, *Judäa und die Juden*, Berlin, Schocken Verlag, 1936, 92 p.

[118] ↑ Richard Fester, *Das Judentum als Zersetzungselement der Völker. Weltgeschichtliche Betrachtungen*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1941, 72 p.

[119] ↑ *Ibid.*, p. 5.

[120] ↑ Joseph Goebbels, discours du 18 février 1943, *in* Joseph Goebbels, *Reden*, Band II, 1939-1945, édité par Helmut Heiber, Düsseldorf, Droste Verlag, 1971, 466 p., p. 178.

[121] ↑ Sur ce film, cf. Stefan Mannes, *Antisemitismus im nationalsozialistischen Propagandafilm : Jud Süss und Der ewige Jude*, Köln, Teiresias, 1999, 122 p.

[122] ↑ *Der Ewige Jude*, 1940, réalisation Fritz Hippler. L'autre monument cinématographique dressé à l'antisémitisme d'État nazi est le film de fiction, en costumes du XVIIe siècle, intitulé *Jud Süss*, réalisé par Veit Harlan.

[123] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 99.

[124] ↑ Cf. Stig Hornshøj-Møller, *« Der ewige Jude ». Quellenkritische Analyse eines antisemitischen Propagandafilms*, Institut für den Wissenschaftlichen Film, Göttingen, 1995. L'auteur interprète la validation du film par Hitler, le 20 mai 1940, comme un premier acquiescement à l'extermination des Juifs d'Europe.

[125] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 481.

[126] ↑ *Ibid.*, p. 482.

[127] ↑ *Ibid.*

[128] ↑ *Ibid.*, p. 486.

[129] ↑ Sur Bérénice, cf. également Karl-Georg Kuhn, « Weltjudentum in der Antike », art. cité, p. 28.

[130] ↑ Joseph Vogt, *Kaiser Julian und das Judentum. Studien zum Weltanschauungskampf der Spätantike*, in Morgenland. Darstellungen aus Geschichte und Kultur des Ostens, Heft 30, Leipzig, Hinrichs Verlag, 1939, 74 p.

[131] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 27 février 1942, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[132] ↑ « Je ne sais rien de l'au-delà, et suis assez honnête pour le reconnaître », propos privé du 11 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[133] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 13 décembre 1941, Berlin, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[134] ↑ *Ibid.*

[135] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[136] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 30 novembre 1944, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[137] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[138] ↑ *Ibid.*

[139] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des Zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, livre I, Das Ringen der Werte, chap. I, Rasse und Rassenlehre.

[140] ↑ *Ibid.*

[141] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[142] ↑ *Ibid.*

[143] ↑ *Ibid.*

[144] ↑ *Ibid.*

[145] ↑ On trouve une analyse du passage du christique au chrétien et de la prédication paulinienne dans *L'antéchrist* et dans la *Généalogie de la morale*, de Nietzsche. Les catégories nietzschéennes ressortissent cependant du psychologique et de l'éthique, et non de l'expertise raciale.

[146] ↑ *Ibid.*

[147] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 13 décembre 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[148] ↑ *Ibid.*

[149] ↑ Cf. Christian Gerlach, *Krieg, Ernährung, Völkermord. Forschungen zur deutschen Vernichtungspolitik im Zweiten Weltkrieg*, Hamburg, Hamburger Édition, 1998, 307 p.

[150] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*, livre I, chap. I.

[151] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 17 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[152] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*, livre I, chap. I.

[153] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 27 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[154] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften, op. cit.*, p. 167.

[155] ↑ *Ibid.*

[156] ↑ *Ibid.*, p. 168-171.

[157] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 122.

[158] ↑ *Das Reich und Europa*, fasc. cité, p. 2.

[159] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 17 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[160] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 11 novembre 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[161] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 25 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[162] ↑ *Ibid.*

[163] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 5 juillet 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[164] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 13 décembre 1941, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[165] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 14 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[166] ↑ Cf. Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler*, New York, Europa Verlag, 1940, chap. IV.

[167] ↑ Adolf Hitler, cité *in* Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler*, *op. cit.*, chap. IV : « Der Antichrist ».

[168] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 506-507.

[169] ↑ *Ibid.*

[170] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebuch*, 8 avril 1941.

[171] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*, livre I, chap. I.

[172] ↑ Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse*, *op. cit.*

[173] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 14 décembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[174] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 28 août 1942, Werwolf, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[175] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 17 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[176] ↑ Adolf Hitler, cité *in* Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler, op. cit.*, chap. IV : « Der Antichrist ».

[177] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 11 juillet 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[178] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 3 février 1942, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[179] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 506-507.

[180] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[181] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 27 février 1942, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[182] ↑ Un *Flüsterwitz* populaire dans l'Allemagne des années 1930 représentait Hitler et Frédéric II au paradis, le vieux Fritz tentant désespérément d'expliquer au Führer que *Façon* s'écrivait avec un c cédille, et non avec ss.

[183] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[184] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 27 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[185] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[186] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 25 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[187] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[188] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 19 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[189] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 janvier 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[190] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 11 juillet 1941, Führerhauptquartier, cité *in*Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[191] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[192] ↑ *Ibid.*

[193] ↑ Saint Paul, *Galates*, 3, 26-29.

[194] ↑ *Deutschland ordnet Europa neu !*, Berlin, Hrggb. vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Heft 4, 1942, 27 p., BABL/RD 18/16, p. 19.

[195] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 113.

[196] ↑ *Ibid.*

[197] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 17 février 1942, Wolfschanze, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[198] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[199] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 470.

[200] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…, op. cit.*, livre I, chap. I.

[201] ↑ *Ibid.*

[202] ↑ *Ibid.*

[203] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[204] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[205] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 21 octobre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[206] ↑ Adolf Hitler, interview du 21 février 1936, accordée à Bertrand de Jouvenel, cité *in* J.-P. Stern, *Hitler, le Führer et le peuple*, 1975, trad. fr., Paris, Flammarion, 1985, 308 p.

[207] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 128-129.

II. *Volkstod, Rasseselbstmord* : comment meurent les civilisations

> « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avions entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques [...]. Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde. Nous sentons qu'une civilisation a la même fragilité qu'une vie. » [1]
>
> **Paul Valéry.**

Hitler confie à son entourage, dans un propos privé du 28 janvier 1942, huit jours après la conférence de Wannsee : « Je pense souvent aux raisons de la mort du monde antique. » [2] L'histoire ancienne se prête à une méditation sur les causes de la grandeur et de la décadence. De fait, à partir de 1933, se développe une étiologie de la mort des grandes civilisations de l'Antiquité, une recherche des causes qui doit servir d'avertissement et de leçon au présent.

Cette réflexion est adossée à la peur ressentie devant un événement proprement terrifiant : la mort de deux civilisations qui semblaient promises à l'éternité. La récurrence des exemples antiques, qui illustrent les différentes causes du *Volkstod*, de la mort du peuple, atteste de l'importance conférée à cet événement historique majeur que fut la disparition de grandes et puissantes civilisations indogermaniques : le spectacle de ruines blanchies, ossements d'un corps racial défunt constituent un avertissement tonitruant au présent, une mise en garde solennelle.

La dénatalité : du malthusianisme chez les Grecs et les Romains

Les nazis, tout en déplorant l'exiguïté d'un territoire national trop étriqué pour la masse puissante du peuple allemand, sont animés par de fermes convictions natalistes. Ils affirment, à l'instar de Jean Bodin, et contre Malthus, qu'il n'est de richesse que d'hommes : un État puissant, qui veut avoir les moyens économiques et militaires de sa puissance, doit disposer du nombre de bras adéquat. En outre, si la race nordique est le principe instituant la civilisation humaine, il faut que cette race trouve à s'incarner dans la réalité d'une chair nombreuse et féconde. Enfin, dans la conception social-darwinienne qui est la leur, les nazis considèrent qu'un peuple numériquement inférieur est voué, à plus ou moins long terme, à être submergé par une race étrangère à son sang, ou à être investie, infestée

par elle. Dans les deux cas, la dénatalité aura signé son arrêt de mort.

Un peuple qui ne fait plus d'enfants est donc un peuple qui se meurt, et l'histoire n'est que trop généreuse en exemples qui viennent valider cette thèse. Le plus souvent d'ailleurs, ce sont bien des peuples et des civilisations supérieurs, issus d'un sang nordique devenu trop parcimonieux, qui disparaissent. Ainsi des civilisations nordiques de l'Antiquité dont la disparition, événement historique d'ampleur et de conséquence inédites, est en bonne partie due au recul des naissances. Un statisticien SS s'est fait une spécialité de l'étude de la dénatalité antique, consacrant au phénomène cinq articles et un petit livre entre 1935 et 1939. Richard Korherr, qui sera plus tard chargé des bilans statistiques de l'extermination, publie en 1935 une grosse brochure intitulée *Dénatalité. Avertissement au peuple allemand* [3], où il développe longuement les cas de la Grèce antique et de Rome, sur lesquels il reviendra dans une communication au Congrès international de la population, à Paris, en 1937. Dans cet exposé, il défend que les Grecs et les Romains, en restreignant le nombre des naissances, ont commis un « suicide racial » [4] que n'ont pu enrayer les politiques natalistes mises en œuvre par la République, puis par Auguste et Tibère. Les dégrèvements fiscaux accordés aux couples fertiles, conjugués à la pénalisation du célibat et de la stérilité du couple n'ont cependant pas été efficaces face à ce malthusianisme avant la lettre. Suit une série de quatre articles, en 1938 et 1939, intitulée « La mort des civilisations de

l'Antiquité. Une statistique commentée »[5], qui développe et approfondit ces exemples.

Richard Korherr est lu très attentivement par Heinrich Himmler qui préface personnellement le premier opuscule de Korherr en 1935. Le statisticien, écrit le Reichsführer SS, présente « l'histoire et le chant funèbre de ces grands peuples qui sont morts »[6]. La dénatalité étant un *Volkstod*, il est indispensable que la victoire du national-socialisme soit aussi la victoire de l'enfant allemand. La brochure, dont Himmler recommande la lecture, est, comme le suggère son titre, un avertissement au présent : l'histoire nous montre comment, dans le passé, des civilisations sûres d'elles-mêmes et dominatrices se sont effondrées parce qu'elles n'ont pas accordé assez d'attention à la perpétuation de la race.

Dans certains de ses discours, quand il s'agit d'aborder la question de la natalité allemande, Himmler fait référence aux travaux de Korherr. Ainsi de ce discours de 1942, où il prône une politique nataliste plus décisive que tout ce qui a déjà été tenté par le passé et qui a été marqué du sceau de l'échec :

> « Il ne suffit pas de dire : nous créerons des aides, des abattements fiscaux, des bons logements, etc. Messieurs, ces mesures sont vieilles comme le monde ! On les trouve déjà à Babylone et à Rome, avant que l'Empire romain ne disparaisse, en Grèce et à Sparte, et à Athènes [...]. »[7]

Ce ne sont pas seulement les discours d'Himmler, mais aussi les fascicules de formation idéologique de la SS qui se font l'écho des thèses de Korherr. Ainsi le fascicule intitulé *Rassenpolitik*,

édité en 1943, explique-t-il sur deux pages que la mort de Sparte et celle de Rome sont dues en grande partie à la dénatalité qui a les a frappés [8] .
Hitler lui-même, dans un de ses propos de table, fait observer à ses convives que l'Empire romain est mort d'un déficit des naissances imputable aux progrès d'une idéologie individualiste et matérialiste délétère, dont les effets antinatalistes ont eu des conséquences politiques gravissimes :

> « Je songe souvent à la cause de la disparition du monde antique. L'élite était parvenue à la richesse : à partir de ce moment, elle ne songea plus qu'à assurer à ses héritiers une vie insouciante. On se disait : plus on a d'enfants, moins la part d'héritage qui revient à chacun est importante. C'est ainsi que l'on en est venu à la réduction du nombre des naissances. » [9]

La dépopulation : *Selbstzerfleischung* et hémorragie

Au-delà de la dénatalité, c'est le phénomène de dépopulation qui inquiète les nazis.
Les fondateurs d'un eugénisme scientifique allemand, les trois biologistes et anthropologues Fritz Lenz, Eugen Fischer et Erwin Baur, se montrent hantés par cette question de la mort des civilisations antiques. Comment expliquer cet événement historique inouï qui est la mort de cités et d'États puissants, à la population nombreuse, à l'art florissant ? Comment expliquer

le silence des ruines ? La mort des civilisations résonne comme un avertissement apocalyptique, venu du fond des âges, pour dicter la réaction idoine aux contemporains : les ruines crient la nécessité d'un eugénisme d'État qui évitera à l'Allemagne le sort des civilisations mortes. La litanie funèbre, la mémoire de la Grèce et de Rome reviennent obsessionnellement dans leurs écrits : Fischer s'est penché sur la question juive, Baur a médité les facteurs biologiques de la ruine des peuples, Lenz truffe son ouvrage de références à l'histoire grecque et latine.

Dans un article de 1932, Erwin Baur s'interroge sur « La mort des peuples civilisés à la lumière de la biologie » [10] : comment expliquer que des civilisations qui semblaient tutoyer l'éternité se soient avérées mortelles ? Et s'il en allait de même pour un présent trop certain de sa pérennité ? Le point de départ de la réflexion, l'événement qui motive la question est cet « effondrement d'une rapidité dramatique » [11] qu'ont connu les grands peuples indogermaniques de l'Antiquité, « l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, Rome » [12]. Les causes de la mort de ces peuples sont « de nature biologique » [13].

Dans sa somme sur l'eugénisme, Fritz Lenz détaille ces causes, et cite abondamment les exemples grec et romain. Les guerres, notamment les innombrables guerres civiles romaines ou les guerres fratricides entre les cité-États de Grèce ont saigné à blanc les élites nordiques de ces deux régions méditerranéennes :

> « Dans la Grèce ancienne, l'élite culturelle et politique a payé un sévère écot aux guerres civiles, ce qui a considérablement

> contribué à la disparition de la culture hellénique » [14] , et « la même chose vaut pour l'Empire romain » [15] .

Des « guerres suicidaires » de cet ordre ont en effet également frappé Rome [16] , qui y a perdu « une grande partie de son meilleur sang » [17] :

> « La population d'Italie centrale a été considérablement réduite, pour se renflouer ensuite avec des descendants d'esclaves et d'affranchis, qui étaient avant tout issus d'Asie Mineure ou d'Égypte. » [18]

L'imputation de la perte de force vitale à la guerre, au premier chef la guerre civile grecque entre frères de race, est présente dans l'ensemble de la littérature consacrée au monde antique à l'époque. Fritz Geyer dit ainsi de la guerre du Péloponnèse : « Cette guerre fratricide a été fatale à la Grèce. Elle a été menée avec une cruauté et un mépris de la vie du compatriote tel que ses effets sur les élites nordiques ont été totalement destructeurs » [19] , un avis partagé par Hans Günther [20] , tandis qu'un manuel de l'enseignement secondaire présente cette « guerre de Trente ans du Péloponnèse » comme « le massacre suicidaire » [21] de la race nordique, comparable en cela à la guerre de Trente ans qui laissa l'Allemagne exsangue en 1648. Schemann, quant à lui, parle, à propos des guerres sociales, puis des guerres civiles romaines, d'« auto-extermination » [22] . Ces guerres civiles sont toujours dues au « même démon qui se glisse dans les rangs des aryens », le démon de la division, qui a pris les « dimensions inouïes d'une guerre civile nordique

pendant la guerre mondiale » [23]. Seul Darré fait exception, qui attribue, sans surprise, la dépopulation antique avant tout à l'abandon du principe agricole : un État nordique se relève toujours de ses guerres, grâce à la fertilité de son sang, mais périclite quand son peuple délaisse ses champs [24].

Pour la majorité des auteurs, la guerre, avant tout la guerre civile ou fratricide, est destructrice de la race. C'est bien le meilleur sang qui s'écoule et se perd dans les sables, car seuls les hommes libres, les plus vaillants et les plus capables sont envoyés au combat. La guerre, qui ouvre dans le corps du peuple des « abîmes béants » [25] a donc un effet contre-sélectif : « Pendant que les élites se détruisent à la guerre, les esclaves ou les inférieurs [...] peuvent se développer. » [26] On trouvera un saisissant écho de ces conceptions dans les instructions dictées par Hitler à Speer, chargé de mettre en œuvre la tactique de la terre brûlée sur le territoire du Reich. Interdit devant un tel nihilisme, Speer se voit opposer par le Führer : « Ce qu'il restera de ce combat, ce sont de toute façon les moins bons, car les meilleurs sont déjà tombés. » [27]

Non contentes de se faire la guerre et de dépérir ainsi, les élites nordiques de Grèce et de Rome adoptent également un comportement contraceptif qui réduit encore leur poids et leur présence. Lenz en prononce le réquisitoire : « C'est la contraception volontaire qui a donné le vrai coup de grâce au peuple grec, une contraception qui, comme chez nous, concerne avant tout les classes supérieures. » [28] Cette contraception, fruit de l'individualisme et du goût pour le luxe, n'a pas épargné Rome, malgré la politique nataliste

d'Auguste [29] : « Les causes de la mort de l'Empire romain sont tout à fait semblables » [30] à celles qui ont été fatales au peuple grec. Les guerres civiles et la contraception ont créé un appel d'air, un vide qui, selon Lenz, a été comblé par des éléments raciaux allogènes et inférieurs : « À la place des anciens Romains, on a vu apparaître des esclaves affranchis et leur descendance, provenant avant tout d'Asie Mineure. » [31] Les Romains ont donc fait couler leur meilleur sang, conquis le monde connu « non pour leur peuple, qu'ils ont laissé mourir, mais pour des immigrants étrangers et pour les fils de leurs esclaves. Quelle tragicomédie raciale ! » [32] : la tragédie de l'extinction du meilleur sang remplacé, conséquence atrocement burlesque, par un sang inférieur.

Les guerres, notamment les absurdes guerres civiles, entraînent ainsi une mutation de l'identité raciale romaine. À la place de l'élément nordique originel, décimé, s'impose, par importation, puis par simple translation sociale, un autre principe racial, servile et inférieur. Un article de la revue *Volk und Rasse* décrit en 1943 le phénomène : « On pensa pouvoir compenser les pertes en sang romain par une importation massive d'esclaves – le plus souvent orientaux. Au début, on limita leur descendance, puis on toléra leur procréation comme source de main-d'œuvre à bon marché » [33], avant de les affranchir généreusement. Accèdent ainsi à la liberté, puis à la citoyenneté des esclaves « d'Asie Mineure, des Syriens, des Puniques » [34], une « massive importation d'esclaves » [35] que dénonce Fritz Geyer et qui laisse une Rome « fortement orientalisée » [36]. De même, la citoyenneté athénienne avait, en son temps, été

bradée à l'encan des guerres du Péloponnèse, la cité attique accueillant tout ce qui se prêtait au service des armes, par manque d'hommes [37].

Si, du fait des guerres et de l'affaiblissement du principe nordique, on peut dater le début d'une décadence romaine de la seconde guerre punique, l'élément nordique a eu, à Rome, à affronter très tôt une race inférieure. Il faut bien voir, en effet, que la péninsule italienne n'a jamais « hébergé une race homogène » [38], et que les Italiques nordiques immigrant ont rencontré une population indigène préexistante. Ces deux races ont cohabité dans la primitive cité romaine, structurée par des castes sociales qui étaient en fait, selon le raciologue Ludwig Schemann, des castes raciales : « En dépit de quelques mélanges, les patriciens appartenaient majoritairement à la race nordique alors que les plébéiens, descendants des indigènes, étaient avant tout westiques. L'opposition entre patriciens et plébéiens était donc de nature raciale » [39], ce que confirme Fritz Lenz quand, citant Vacher de Lapouge, il écrit que « la lutte des classes est une lutte des races » [40]. La véritable guerre est donc là, entre les races, alors que les élites nordiques ont, trop souvent au cours de l'histoire, investi leur pulsion belliqueuse dans une lutte intraraciale fratricide, introversion d'une saine bellicosité qui aurait due être extravertie, dirigée vers l'extérieur de la race, vers cet ennemi biologique qu'est l'allogène.

In tiberim defluxit Orontes : la décadence romaine

Les conséquences de cette saignée par les guerres sont nombreuses. La perte d'hommes et de sang, la mutation des mœurs romaines par acclimatation d'un style de vie oriental, conduisent les rudes Romains des origines à se détourner du travail de la terre pour jouir de la richesse des conquêtes.

On constate ainsi un abandon de la petite propriété agricole et la formation de latifundia capitalistiques, qui signent la mort de l'identité paysanne romaine. La maison d'édition de Richard Walther Darré, *Sang et sol*, édite un ouvrage qui traite de la question [41]. L'auteur y expose les conséquences catastrophiques de la rétraction du principe agricole à Rome, fidèle en cela à l'orthodoxie *Blut und Boden* de Darré qui, dans *La paysannerie*, attribue la dénordification moins à une hémorragie du bon sang nordique par la guerre qu'à l'abandon de l'agriculture [42] . L'ouvrage en question, rédigé par Ferdinand Fried et intitulé *Les latifundia ont détruit Rome* expose les conséquences dramatiques de la concentration des terres à l'époque des grandes conquêtes romaines.

Selon l'ouvrage, les guerres menées par Rome pour conquérir l'Italie et l'oekoumène méditerranéenne ont saigné à blanc le vieux peuple paysan des *Altrömer* indogermaniques. Cette dépopulation romaine a entraîné la déshérence de terres traditionnellement cultivées et abandonnées par des paysans-soldats envoyés courir le monde au sein de leurs légions. Quand les légionnaires avaient l'heur de revenir vivants, ils

rentraient au pays profondément changés, voire corrompus, par la richesse acquise à la guerre : la rapine militaire, l'acquisition d'un conséquent butin, et le contact des légions avec un Orient mercantile donnent aux vertueux romains des origines un goût du lucre et de l'argent qui les conduit à considérer leurs terres comme un espace de rendement capitalistique, et non plus comme celui du foyer, du travail de la terre, des morts et de la mémoire, comme le lieu du lucre et non plus du rapport sacral à la race. Cette mutation du regard impliquait à la fois la concentration des terres en vacance dans de grands domaines permettant la réalisation d'économies d'échelle, ainsi qu'une modification dans la nature des productions.
L'auteur constate que les cultures vivrières sont abandonnées au profit des cultures spéculatives, le blé et les céréales reculent face au vin et à l'huile, dont le rapport financier est bien supérieur pour un travail équivalent ou moindre :

> « La conséquence de cette politique d'affaires sans scrupules fut une surproduction massive de vin et d'huile, alors que, dans le même temps, une pénurie de céréales conduisait à la famine dans les villes. » [43]

Ces grands domaines, les latifundia [44], sont confiés à l'exploitation d'une armée d'esclaves ramenés en Italie dans les fourgons des légions, car, gangrenés par le luxe et le lucre, les Romains ont perdu le goût du travail pour celui du gain facile et d'une vie à bon compte. Les vertus des vieux Romains nordiques capitulent devant un Orient apparemment vaincu,

mais finalement vainqueur de Rome : comme l'écrit Juvénal dans ses *Satires*, l'Oronte s'écoule dans le Tibre, belle métaphore fluviale de l'infection sanguine, revanche d'un sang vaincu qui se venge de son vainqueur. Un sang étranger coule dans les veines de Rome, ce qui entraîne une corruption des mœurs, visible dans l'orientalisation des lettres romaines et l'inflexion nette du style d'un atticisme strict vers un asiatisme ampoulé, comme dans l'évolution de la claire *Lebensbejahung* nordique vers une *Jensseitsigkeit* et un pessimisme tout orientaux, qui font le lit du christianisme, crime spirituel contre le corps d'une race saine et désormais voué à la mortification [45] . Toute une série d'articles des *Neue Jahrbücher*, la revue des professeurs de lettres classiques, traite de cette décadence morale, conséquence nécessaire de la dégénérescence raciale.

Un de ces articles, intitulé « Le début de la décadence morale romaine » [46] , incrimine les conquêtes réalisées par les Romains à l'est et au sud, et la perversion du vainqueur par les vaincus : le *mos majorum* d'Ennius *(Moribus antiquis res stat romana virisque)* qui a permis à Rome de s'édifier et de conquérir le monde, ces vieilles valeurs romaines de discipline, de patriotisme, de dévouement au bien commun, de *gravitas*, ont été ébranlées, perverties, dévaluées par la rencontre de l'Orient et d'une Grèce orientalisée depuis des siècles, et vouées à la jouissance immédiate et à l'individualisme. Seul le principat d'Auguste inaugure un bref redressement, balayé ensuite par l'inexorable métissage racial de Rome et l'avènement d'Empereurs sémitiques, orientaux et africains. Caton l'Ancien,

par son opiniâtre défense des valeurs de la *romanitas* traditionnelle, incarne la résistance à cette décadence [47], et fait, à ce titre, l'objet d'un autre article de la même revue. L'historien Fritz Geyer n'est pas en reste, et se joint au concert des déplorations en écrivant :

> « L'ancienne conception de l'État périclite. Jusqu'alors, il n'était rien de plus élevé aux yeux du Romain, qu'il soit noble ou paysan, que la *res publica* ; l'État était au-dessus des intérêts privés, l'intérêt général passait avant l'intérêt particulier [...]. Mais voilà qu'arrivait d'Orient l'esprit matérialiste. » [48]

Pour Ferdinand Fried, la désertification des campagnes, l'abandon des cultures vivrières et de la mentalité rurale et vigoureuse des origines, le renoncement des Romains à une vie saine et rude, l'abandon du mode de vie originel, celui du paysan-soldat, aboutit ni plus ni moins qu'à la « destruction du sang » [49] nordique à Rome. L'esprit de jouissance met à mal l'esprit de sacrifice, le parasitisme a raison du volontarisme propre à la race nordique édificatrice de culture et d'États. Infecté par le mélange, le vieux sang du nord est frappé d'une mortelle tétanie : « On perdit bientôt tout goût pour le travail de la terre » [50], et l'on « s'habitua bien trop vite à la vie oisive du parasite, qui venait combler tous les besoins de l'homme du Sud » [51]. L'enseignement scolaire de l'histoire emboîte le pas des historiens et raciologues en dénonçant lui aussi les conséquences fatales du contact avec l'Orient. Le manuel d'histoire de Hohmann déplore ainsi « l'effondrement des mœurs » [52] romaines consécutif aux victoires de l'*Urbs*. Docile,

un fascicule de formation idéologique de la SS explique quant à lui que, si le caractère supérieur de la civilisation grecque et romaine est dû à leur pureté de sang nordique, le mélange a entraîné leur décadence et leur chute [53].

On constate que, dans tous ces écrits, est développée une physique des espaces et des sangs : un phénomène simple d'équilibre des pressions démographique et sanguine fait que tout espace délaissé par les représentants de la race indogermanique est investi, selon le principe des vases communiquants, par une population et un sang allogènes. La dépopulation grecque et romaine entraîne donc, par un phénomène physique de pression relative des fluides l'infiltration, l'infection, le mélange.

Hitler, que nous avons vu préoccupé par la mort des civilisations antiques, opère une réduction des causes de leur disparition au seul principe biologique. Il écrit ainsi dans *Mein Kampf* : « Toutes les grandes civilisations du passé ont disparu, parce que la race créatrice qui les portait est morte d'un empoisonnement de son sang » [54], principe validé par les exemples grec et romain tels qu'ils sont développés dans la littérature que nous venons de parcourir.

La dénordification du peuple romain

On trouve sur la question du mélange des sangs un intéressant article de la revue *Volk und Rasse* intitulé « La dénordification du peuple romain ».

L'auteur de l'article relit et interprète l'histoire romaine comme la chronique d'une décadence raciale inéluctable due à la lente et inexorable déperdition d'un sang nordique qui n'aura pas assez été préservé contre l'infiltration d'un principe allogène et délétère. Par commodité, et en opérant une curieuse mais commode réduction du peuple aux princes, l'auteur de l'article prend pour seul véritable objet l'histoire des dynasties impériales successives, constatant, reproductions de bustes à l'appui, l'altération, le reflux, puis la disparition du principe nordique originel. Si Auguste et Livie sont « encore de sang nordique » [55], la maison flavienne semble décaler le centre de gravité racial vers l'élément falien (dalique), tant le buste de Vespasien « pourrait représenter un vieux paysan de Westphalie » [56]. Cette dynastie n'en demeure pas moins « la dernière dynastie romaine à être nordique pour l'essentiel ». Hadrien présente des traits d'« importants mélanges d'origine non nordique », qui paraîtraient presque acceptables au regard des « traits fortement étrangers à la race nordique » de Septime Sévère, un « natif d'Afrique », dont le fils, Caracalla, grand collectionneur d'épithètes amicaux, est ici qualifié de « dégoûtant bâtard » pour avoir « officiellement légalisé le chaos racial dans l'Empire romain ». La régente qui lui succède, Julia Mammaea, est explicitement décrite comme une antithèse raciale à « Livie, essentiellement déterminée par l'élément nordique » : la comparaison entre les deux femmes vient rendre tangible et visible la profonde décadence raciale des Romains. Sur la pente raide de la dégénérescence, le règne de Maximin le Thrace, fils d'un paysan goth, offre un bref

replat, avant que l'inéluctable chute ne reprenne, avec l'accession à la pourpre de Philippe l'Arabe, un « sémite de plein sang » [57] (Vollblutsemit), fils de bédouin, qui a dû son ascension à l'armée.

L'auteur, qui cite abondamment Rosenberg et Chamberlain en reprenant leurs observations et leurs catégories, conclut que « l'observation attentive de ces dix portraits et la comparaison des traits d'Auguste et de Livie avec ceux, par exemple, de Caracalla, Julia Mammaea et de Justinien II montre plus clairement que ne le ferait toute description précise ce que signifie le mot chaos des races ou chaos des peuples » [58].

Cette pitoyable dégénérescence raciale du peuple romain, cet irrésistible recul de l'élément nordique, acculé, refoulé, chassé par tous les mélanges d'un inouï maelström racial, a tôt commencé. L'auteur de l'article affirme que « le premier pas vers le chaos des peuples, comme l'a appelé Chamberlain, avait été fait avec la loi de 443 avant notre ère qui autorisait les mariages entre patriciens et plébéiens » [59], et qui est significativement comparée à « la loi de 1823 qui a autorisé l'union entre les Allemands et les Juifs » [60]. Il suit en cela Rosenberg, qui affirme que le premier mélange racial date du mariage mixte entre plébéiens et patriciens. Les plébéiens étaient une masse d'esclaves racialement inférieure, soumise à l'aristocratie des seigneurs nordiques. Les frontières entre classes sociales recouvrent des lignes de partage raciales, l'état de sujétion sociale s'originant dans une infériorité raciale patente :

> « Au milieu du v^e^ siècle, on a fait un premier pas vers le chaos : le mariage mixte entre patriciens et plébéiens est devenu légal. La mixité raciale par le mariage signa ainsi, à Rome comme en Perse et en Grèce, la dégénérescence de la race et de l'État. » [61]

L'irréversible décadence de la civilisation romaine et de son État a donc commencé très tôt. De cette triste histoire n'émergent que de rares exceptions de pureté raciale :

> « Dans ces temps de chaos, peu d'individualités se distinguent : Sylla, le général brutal aux yeux bleus, le profil purement nordique d'Auguste. Mais, à eux seuls, ils ne pouvaient inverser le destin. » [62]

Rome a connu le destin de tout État, de toute civilisation qui viole la loi de la nature. L'altération du sang et la dégénérescence raciale conduisent inéluctablement à la mort d'un monde. Rosenberg martèle que Rome a péri d'avoir oublié les lois éternelles de la race et du combat des races. Après avoir été la plus prestigieuse création de l'humanité nordique, Rome s'est souillée en tolérant le mélange racial, bref en oubliant la loi d'airain de la nature. Rome a accueilli avec une complaisance coupable la semence d'un sang étranger, jusqu'à tolérer des Empereurs africains, comme Caracalla. Aux yeux de Rosenberg, Caracalla le syrien est coupable d'avoir conféré à tous les habitants de l'Empire la citoyenneté romaine, en 212, mettant par là fin à une tradition d'aristocratie raciale propre à Rome depuis ses origines :

> « Poussé par sa mère syrienne, fille d'un prêtre de Baal en Asie Mineure, Caracalla, ce répugnant bâtard qui se pavane sur le trône des Césars, donne la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire. Ce fut la fin du monde romain. » [63]

Toute hiérarchie, toute distinction fondée sur la race s'évanouissant, le monde romain, auparavant raciste et inégalitaire, voit s'effondrer cette puissance qu'il avait bâtie sur une stricte et attentive préservation de sa pureté raciale.

La gloire de l'Empire romain avant sa sémitisation et sa négrification offre un cruel contraste avec la dégénérescence de la race et de la pensée romaine due à l'abâtardissement des Empereurs du Moyen et du Bas-Empire [64]. À la création d'un Empire modèle a succédé, par la suite, l'extension coupable du droit non plus seulement aux seuls aryens, mais à tous les habitants de l'Empire. Le droit indogermanique des origines dégénère en universalisme avec Caracalla, « bâtard racial » [65], puis avec le christianisme.

Les Empereurs du Bas-Empire « sont des représentants de toutes les races du bassin méditerranéen, notamment la race négroïde, la race sémitique, la race africaine et la race romaine-germanique » [66] : ainsi d'Héliogabale, qualifié par Fritz Taeger de « honteux morveux syrien » [67] ou de « répugnant bouffon » [68], par Schachermeyr. Fils de « fellahs syriens à moitié nomades », Héliogabale se moquait de Rome et de la romanité. Il « restait un syrien » [69] et voulait simplement imposer le culte de Baal, dont il était prêtre, à tout l'Empire.

La perversion de la tradition juridique romaine par le mélange racial aboutit à ce que « l'encre soit plus forte que le sang » [70], c'est-à-dire à ce qu'un trait de plume, désormais, décide du statut d'une personne, et non plus son sang : le simple artefact de la convention et de la décision libre l'emporte désormais sur la nécessité biologique. Schachermeyr précise et aiguise le réquisitoire en incriminant nommément deux juristes romains du Bas-Empire, Ulpien [71] et Papinien [72], deux levantins nord-africains, qui ont marqué de leur empreinte néfaste un droit romain, nordique à l'origine, puis judéisé [73]. Il est suivi en cela par Ferdinand Fried, qui tance vertement le « phénicio-sémitique » [74] Ulpien, le « syrien » Papinien, ainsi que Salvius Julien, originaire d'« Afrique », et Julius Paulus, « le plus important d'entre eux, qui était aussi vraisemblablement d'origine sémitique » [75].

Caracalla, maître d'œuvre de ce grand chambardement juridique et racial, n'est pour Fried qu'un « dégoûtant bâtard » [76] : « La race orientale-asiatique, du sang de nègre et dieu sait quoi de trouble mélange se croisaient dans les artères de cette horreur. » [77] On atteint ici un satisfaisant niveau d'injure. Pour une fois, Schachermeyr, pour qui « Caracalla ressemblait à une bête de proie du désert africain » [78], est en retard d'un degré dans l'invective.

Chez tous les historiens de l'Antiquité qui, à l'époque, se réclament d'une lecture raciale de l'histoire, et, en l'espèce, de l'histoire romaine, la dynastie des Sévère est sévèrement jugée. Joseph Vogt, dans le volume du *Kriegseinsatz* consacré à Rome et Carthage (1943), signe ainsi une contribution sur « Le peuple

punique et la dynastie des Sévère »[79] où il interprète l'avènement de la dynastie africaine de Septime Sévère comme la revanche raciale d'un peuple punique défait par les armes, mais encore actif de manière obscure et souterraine, car les Romains, qui avaient rasé la ville jusque dans ses fondations, avaient omis d'en exterminer le peuple. De même que l'Oronte s'écoule dans le Tibre, le sang punique vient tacher la pourpre et se répandre sur le Palatin.

Ces analyses sont reprises et radicalisées, par l'invective, chez Ferdinand Fried, qui, dans son ouvrage intitulé *L'Ascension des Juifs*, relate sur une dizaine de pages la dégénérescence romaine sous le règne des Empereurs sémites à partir de Septime Sévère[80]. Il qualifie la période, longue pourtant de deux siècles, d'« époque de terreur »[81], de « dictature de la terreur »[82], une terreur raciale provoquée par le déchaînement de cette « haine sémitique »[83] trop longtemps contenue et refoulée par des Juifs qui souhaitent en découdre avec l'humanité supérieure nordique.

Le faisceau des causes converge donc vers le centre de gravité racial. Fritz Geyer rappelle que le débat et les hypothèses sur la fin de l'Antiquité préoccupent l'Occident depuis 476[84], les multiples considérations sur les causes de la grandeur et de la chute de l'Empire romain étant toutes reprises à son compte et subsumées par l'auteur sous le seul principe racial :

> « Pour conclure, on peut dire que toutes les tentatives d'explication de la fin du monde antique présentent une part de vérité : l'épuisement intellectuel et physique (Burckhardt), la destruction des meilleurs (Seeck), le combat entre la

> civilisation urbaine et la barbarie rurale (Rostovtzeff), la lutte contre le christianisme (Gibbon), tout cela a effectivement contribué à la fin de l'Antiquité. Mais ce ne sont que des symptômes et non des causes. La cause est le dépérissement des élites raciales nordiques qui avaient créé la civilisation antique. » [85]

Fritz Schachermeyr, soucieux de faire de l'histoire ancienne une science de la race est tout aussi catégorique :

> « Les raciologues ont établi depuis longtemps que la décadence, la dissolution des peuples grec et romain étaient dues à l'influence d'un sang non nordique, et donc d'un esprit étranger à la race. » [86]

Il faut tirer les leçons de l'histoire et veiller attentivement à ce que le sang nordique se préserve de tout mélange :

> « Personne n'aurait l'idée de contester que le peuple grec a été dissout par ce sang non nordique, égéen, qui s'est mélangé au sien, et que le peuple romain a été fatalement blessé par l'afflux de sang étranger à sa race : de là vient notre rejet de ce qui n'est pas nordique, rejet que nous fondons sur l'histoire des Grecs et des Romains. » [87]

La thèse de la décadence par le mélange n'est pas seulement le fait d'une jeune génération ambitieuse et désireuse de complaire aux maîtres de l'heure ou d'épouser l'air du temps. Elle est également accréditée par des universitaires aussi éminents que le vénérable Ernst Kornemann, déjà émérite

lorsqu'il prononce, en 1940, une conférence sur la grandeur et la décadence de l'Empire romain, prédécesseur et préfigurateur du grand Reich allemand dans son œuvre de redéfinition de l'espace européen. Pour Kornemann, la décadence de l'Empire est due au « mélange et à la dégradation des races, qui a remplacé la vieille paysannerie romaine de l'époque impériale par un micmac de peuples » [88] .

L'avertissement à l'Allemagne

Les historiens de l'Antiquité et les doctrinaires du Parti s'intéressent à la mort des civilisations antiques, censée exemplifier la vulgate nazie sur la dégénérescence de la race et de la culture en cas de mélange. C'est le message que l'enseignement de l'histoire adresse à la jeunesse allemande. Les « Directives pour les manuels d'histoire » de 1933 précisent que la mort de la civilisation grecque doit être lue comme l'exemple d'une décadence raciale par défaut de protection de l'élément nordique. Le texte rappelle que les conquérants nordiques ne formaient en Grèce qu'une « minorité », et qu'ils faisaient ainsi face à une masse d'indigènes, puis d'esclaves, majoritairement d'« origine asiatique ». La frontière tracée entre supérieurs et inférieurs s'est ouverte avec la démocratie et son égalitarisme délétère :

> « Avec la suppression des distinctions de castes avec la démocratie et le mélange des races, rapide et croissant, que cela a provoqué, accentué encore par la dénatalité (voir Polybe !), le sort de la race nordique en Grèce était scellé, et la

> décadence de la civilisation grecque a métastasé si rapidement que le peuple grec a été ravalé en à peine deux cents ans à l'insignifiance la plus totale. » [89]

Le texte du *Bulletin officiel* prussien opère, nous le savons, un renvoi explicite à l'ouvrage de Günther sur l'histoire raciale des Grecs et des Romains : les enseignants y trouveront le triste récit d'une mort par contamination du sang. L'histoire de Rome n'est, elle aussi, que la longue oraison funèbre d'une race qui oublie son éminence et se meurt :

> « La composante nordique du peuple romain est presque totalement détruite par des guerres incessantes. Sous le règne de Tibère, il ne demeurait plus que six des vieux lignages patriciens ! L'écrasante majorité de la population italienne était composée de descendants d'esclaves orientaux. Le caractère désespéré de la situation fut le ferment de l'idéologie stoïcienne des Romains. C'est ainsi que, au tournant du millénaire, la dénordification du Sud européen fut presque totalement achevée. » [90]

Les programmes de 1938 renchérissent sur les instructions de 1933. Les manuels et les enseignants devront montrer comment « le mépris des lois impitoyables de la race a finalement conduit ces peuples à la destruction de leur sang et de leur âme, donc à la dégénérescence et à la mort » [91]. Il faudra montrer, dans le détail des faits, que « la guerre du Péloponnèse fut une guerre fratricide, qui extermina la race » [92] et conduisit, par manque de représentants de la race

nordique, à « l'aliénation raciale d'Athènes ». La dénordification de la cité attique fut cependant combattue par « quelques voix isolées, notamment celle de Platon », dont le message, malgré son insuccès, doit être enseigné. Après ce v^e^ siècle où la race nordique se suicida par une guerre fratricide et une hémorragie du meilleur sang, les siècles postérieurs se définissent par un mélange malheureux, celui de « l'hellénisme [qui] est une culture métisse caractérisée ». Dans son métissage, l'époque hellénistique annonce la période impériale romaine, marquée par des « influences hellénistiques, orientales, juives », par la « puissance du capital, la dépopulation des campagnes, le cosmopolitisme », soit, au total, une « civilisation impériale déracinée, opposée à la civilisation paysanne du nord » [93].

Les manuels scolaires suivent ces consignes à la lettre. Un bref examen de la table des matières du manuel de Gehl, déjà examinée plus haut, est éloquent : un long chapitre est ainsi consacré à « La dégénérescence raciale des Grecs », où se trouvent détaillées « La contamination spirituelle par une *Aufklärung* insensée », « L'affaiblissement de la force raciale des Grecs par le massacre fratricide de la guerre péloponnésienne de Trente ans », avant que ne soient traités « La destruction de la race, du peuple et de l'État par une démocratie effrénée », et « L'échec du combat contre la décadence raciale ». Autant, donc, pour le v^e^ siècle, prodrome et cause de la destruction finale de la nordicité grecque par l'hellénisme. Un chapitre traite ainsi du « découplage total du sang et du sol dans l'hellénisme », au sein des villes notamment, auxquelles est réservé un traitement spécial : « La civilisation cosmopolite et urbaine de l'hellénisme

comme culture du métissage racial ». Pour ce qui est de Rome, on trouve dans le même manuel des sous-chapitres intitulés « La dénordification de l'élite romaine dans les combats constants pour le pouvoir », phénomène propre à la Rome républicaine, déjà, avant que l'Empire ne dissolve le sang nordique dans un magma de peuples : « La dissolution du monde antique dans le chaos racial » fait ainsi l'objet d'un chapitre, le propos étant précisé par cet autre intitulé, qui annonce un développement sur « L'orientalisation du sang et de l'esprit de l'Empire ».

Les brochures de formation idéologique de la *Hitlerjugend* donnent aussi une publicité à cette nouvelle lecture de l'Antiquité. Dans un de ces fascicules, Walter Gross, chef de l'Office de la race du NSDAP, fait de la fidélité, vertu allemande, un double impératif pour la jeunesse : fidélité à la personne du Führer et fidélité à l'idée de la race sont les plus sûrs garants de la survie du peuple allemand et de sa victoire [94] . Dans ce texte, dont l'intitulé, *Ton honneur est la fidélité au sang de son peuple*, reprend la devise des SS [95] , Gross présente à son jeune lectorat l'histoire grecque comme le tragique abandon du principe de la race, une trahison commise par un peuple indogermanique contre son propre sang. Si les immigrants indogermaniques ont longtemps refusé tout mélange avec la population indigène, « leur conscience de race a peu à peu faibli, le mélange avec les hommes méprisés qu'ils s'étaient soumis fut plus fréquent, jusqu'à devenir la règle, et, à la place de l'élite nordique de sang pur, on vit de plus en plus apparaître le bâtard. De pair avec cette évolution se produisirent l'affaiblissement et la

dégénérescence de l'esprit et de l'énergie historique »[96]. Tragique erreur historique et raciale, ce mélange, toléré par des Grecs d'abord attentifs à préserver la pureté de leur race a abouti à la disparition pure et simple d'un principe nordique noyé et dilué dans un afflux de sang étranger :

> « La fin de cette histoire est ici aussi la décadence d'un grand peuple et la perte d'une culture supérieure, dont la Grèce actuelle possède encore bien des témoignages de pierre, alors que ses habitants n'ont plus rien à voir avec cette fière race de jadis. »[97]

Les ss sont eux aussi formés à une raciologie qui prend appui sur l'exemple antique. Le danger de l'infection du sang nordique par un principe allogène et inférieur est ainsi illustré par le mythe de Jason et Médée dans un article du *ss-Leitheft*. Il n'est guère surprenant que les ss s'intéressent aux Argonautes, héros grecs partis en quête d'une toison d'or gardée dans la lointaine Colchide, pays fabuleux et reculé, situé sur les rives orientales de la mer Noire. L'expédition argonautique devient ainsi la préfiguration de la marche vers l'est des troupes du Reich indogermanique, et le mythe de Jason résonne dès lors comme un avertissement aux troupes ss du front de l'Est, dont les membres sont fortement dissuadés de tout commerce sexuel avec les femmes rencontrées sur place.
Racontée aux ss par des ss, la tragédie de Médée devient en effet la tragédie du mélange des races, du « mariage interracial », comme l'indique le titre de l'article.

L'article rappelle que les Grecs, « cet ancien peuple civilisé de sang nordique » [98], étaient conscients de la valeur de leur sang. Leur mythologie condamnait tout autant les mélanges raciaux que, dans l'Allemagne contemporaine, « les lois du Führer » [99]. Ainsi de la geste des Argonautes et de Jason, héros « épanoui et beau comme un dieu » à la « chevelure éclatante d'une blonde beauté » [100], figure apollinienne de la pureté raciale indogermanique. Ce pur héros nordique succombe malheureusement aux charmes d'une allogène, la caucasienne Médée, « barbare étrangère à la race » [101]. Après deux ans de bonheur apparent, le couple se fissure, car Jason, de plus en plus conscient « de la différence de leurs races », se tourne vers « une femme issue de la sienne », Creüse. Médée révèle alors toute la violente perversion de son sang en empoisonnant Creüse, puis en assassinant ses propres enfants. Ce qui est chez Euripide la tragédie d'un puissant amour déçu est pour les SS la tragédie du métissage et de ses atroces conséquences, symboliquement résumées, dans le mythe, par le meurtre des enfants, donc l'extinction de la descendance, et l'assassinat de l'épouse de bonne race, souche d'un pur sang futur :

> « L'hymen entre Jason et Médée est donc une union entre deux personnes de races différentes, un péché contre le sang, non seulement selon nos critères, mais aussi selon la conception originelle des Grecs. » [102]

Par cette histoire, « légende ancienne d'un peuple de conquérants nordiques » [103], les Grecs ont voulu « peindre les conséquences de la mésunion raciale » [104]. Ils n'ont cependant

pas su écouter les lois de la nature et les prescriptions de leur mythe pour se préserver : le sort de Jason les a donc frappés.
La même fatalité raciale a eu raison de Rome. Un fascicule ss illustré, pratiquant une active pédagogie de l'image, notamment de l'image du corps, représente en vis-à-vis un buste d'Auguste et le buste d'un anonyme « bourgeois romain de la décadence ». Le texte qui accompagne la reproduction commente :

> « Notre image montre deux Romains de l'Antiquité. Le premier est encore porteur d'un sang nordique pur, comme les édificateurs de l'Empire romain. Le second présente sans erreur possible les symptômes du mélange des sangs, de la pénétration du sang d'Asie Mineure dans le corps jadis nordique du peuple. » [105]

Un résumé de ces considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Grecs et des Romains est proposé dans les fascicules de formation idéologique du Parti. Un de ces cahiers rappelle qu'aussi longtemps qu'ils ont « appliqué les lois raciales les plus dures et la loi radicale de la sélection » [106], les Grecs ont pu maintenir la qualité de leur sang et la fécondité de leur culture, mais que leur sort s'est trouvé scellé dès qu'ils ont baissé la garde de leur vigilance raciale :

> « Des étrangers absolus deviennent athéniens, la démocratie s'installe » [107] avec pour conséquence « la mort de ce précieux sang nordique dans un mélange de peuples qui est un temps encore capable de maintenir une certaine hauteur

> culturelle, mais pétrifiée, mais aussi de consumer les dernières réserves de sang ».

L'auteur poursuit en appliquant le même schéma de lecture à l'histoire romaine : « Cela s'est déroulé ainsi, à Rome comme en Grèce » [108], avant de résumer en une page la triste et édifiante histoire raciale du peuple romain.

De la démocratie comme abâtardissement racial

Pour l'historiographie raciste, tout est signe de santé biologique ou de dégénérescence. Dans cette perspective herméneutique, la démocratie est interprétée à la fois comme le symptôme et le catalyseur de l'abâtardissement racial athénien.
Il existe une véritable et saine démocratie, celle, d'essence nordique, décrite par Tacite dans sa monographie consacrée aux Germains, celle de l'assemblée du *Stamm*, le *Thing*. Oligarchie des meilleurs, donc, au sens strict, aristocratie, cette démocratie germanique est vantée par Hitler dans *Mein Kampf* [109] et par Joseph Goebbels dans une édition spéciale du *Völkischer Beobachter* consacrée à la Grèce et aux jeux Olympiques. Dans ces pages où l'on trouve une proclamation de bienvenue aux peuples du monde entier à l'occasion des Jeux, Goebbels défend que l'Allemagne nazie est une véritable démocratie, car qu'est-ce que le principe d'une démocratie sinon que « ce qui est bon pour le peuple doit être réalisé [… ?]. Les meilleurs parmi le peuple sont appelés à remplir cette

mission. Ils sont les promoteurs d'une démocratie aristocratique qui, dans un processus de continuelle sélection, élève les élus au commandement, parce qu'ils possèdent la volonté et l'art de diriger »[110]. Une fois ce tour de bonneteau sémantique opéré, il est tout à fait loisible aux nazis de répudier la démocratie athénienne comme fausse démocratie : le gouvernement d'un peuple autonome, qui se dote par le vote de ses propres lois, est en effet bien éloigné du modèle censitaire et fortement exclusiviste de la démocratie germanique.

Dans le même esprit, et dans un essai consacré à la splendeur et à la décadence de la démocratie grecque[111], l'helléniste et historien Hans Bogner décrit comment la démocratie athénienne comprise comme une juste aristocratie, cette *Adelsherrschaft* à laquelle il consacre son premier chapitre, a dégénéré en une démagogie finalement fatale à la puissance attique, après les élargissements successifs du corps électoral et la mise en place d'un clientélisme politique, où des démagogues flattent la populace par la pratique, rémunératrice pour elle et ruineuse pour la cité, de la guerre à outrance, avec le résultat que l'on sait. Bogner cite et commente longuement les comédies d'Aristophane, notamment *Les guêpes* et *Les cavaliers*[112], dans lesquelles le comique athénien fustige longuement la politique classiste de Cléon qui assoie sa popularité sur une guerre qui procure aux miséreux de la quatrième classe athénienne, les Thètes, solde et butin en prolongeant un conflit où la flotte et la masse des rameurs prolétariens joue le premier rôle. Bogner ne fait que reprendre

et développer la critique quasi sociologique des détracteurs athéniens de la démocratie, qui pointaient la fondamentale ambiguïté du terme *demos*, à la fois peuple souverain dans sa majesté rousseauiste et populace dans son acception socialement la plus misérable, masses viles que le démagogue flatte par le verbe et le ventre. Le manuel d'histoire de Hohmann décrit d'ailleurs la démocratie athénienne comme une simple « question de ventre et de jouissance » [113], tandis que celui de Gehl consacre de longues pages aux vices de la démocratie attique [114].

Dans un autre de ses essais, consacré à la formation de l'élite politique, Bogner assimile démocratie et misocratie : la démocratie est haine du pouvoir en ce que son égalitarisme compulsif écarte toute figure de chef et ne tolère aucune figure de supériorité [115] :

> « L'opposition toujours présente à Sparte du noble et du commun fut simplement rayée par décret, on fit comme si chacun était égal à tous. Le commun le crut volontiers, par excitation et par prétention. » [116]

Bogner note que, dans un temps de décadence et de délitement de la puissance athénienne, seul un homme, Alcibiade, digne représentant de l'ancienne noblesse aurait pu sauver l'ordre ancien, mais la démocratie n'en voulait pas, car l'excellence du personnage insultait la médiocrité du commun : Alcibiade, « de l'avis de tous, aurait pu sauver l'État », mais « il n'en eut pas le loisir, car les hommes du commun prirent ombrage de sa dimension » [117]. Envieuse, « la masse ne pouvait que se méfier

de lui » [118], et Alcibiade vit se coaliser contre lui l'universalité des médiocres, un *vulgum pecus* haineux qui eut raison de lui par une grotesque inculpation pour sacrilège, cette affaire des Hermès qui éloigna le grand Athénien de sa cité. Le vice essentiel de ce régime est donc qu'il écarte le Führer naturel, car ce dernier ne ressemble pas à la masse qui, en dernier ressort, impose sa voix par le suffrage :

> « Le pouvoir de la masse ne supportait plus aucun chef, ne souffrait plus l'homme qui se distinguait immanquablement de la masse et qui contredisait à vue d'œil la fiction de l'égalité. » [119]

L'union des faibles constitue une force qui écarte et élimine le fort : la démocratie entendue comme *Massenherrschaft* et non plus comme juste et saine aristocratie *(Adelsherrschaft)* se révèle donc contre-sélective. Ennemie des chefs naturels et amie de la médiocrité, la démocratie a, selon Fritz Geyer, une tendance au « nivellement, qui écarte toute personnalité dominante, qui promeut l'idéal de l'égalité absolue devant la loi et dans la pratique du gouvernement (isonomie et iségorie) » [120]. L'institution de l'ostracisme qui, à l'origine, devait prévenir toute tentative d'instaurer la tyrannie, « s'est révélée être une arme dans la lutte des classes, au moyen de laquelle on parvenait à écarter tout homme qui s'élevait au-dessus du vulgaire » [121]. Ce qui aurait pu être, à l'origine, une démocratie au sens nordique-germanique d'oligarchie des meilleurs a dégénéré, selon lui également, en « tyrannie de la

masse »[122], cette « ochlocratie » décrite et déplorée par Aristote, dans le livre VI de sa *Politique*[123].

Ce vice démocratique, la tendance incoercible au nivellement par le bas est justiciable, on s'en doute, d'une lecture raciologique[124]. Issu des penseurs français du racisme, Gobineau et Vacher de Lapouge, ce point de vue sur la démocratie est repris et vulgarisé par Rosenberg. Rosenberg défend que le symptôme sûr de la décadence raciale grecque est la victoire de la démocratie sur les formes de régime monarchique et aristocratique qui avaient dominé en Grèce archaïque. L'avènement de la démocratie, c'est le triomphe de la masse des esclaves et des ratés sur l'élite raciale des chefs :

> « Cette démocratie n'était pas le gouvernement du peuple, mais la domination de l'Asie Mineure sur ces peuples grecs qui gaspillaient forces et hommes. »[125]

Pour Rosenberg, la démocratie, plus qu'un simple régime politique, est le symptôme d'une pathologie raciale, d'un mélange et d'une dégénérescence. La démocratie, en promouvant l'égalité devant la loi et l'égal accès à la parole, est l'antinomie d'une saine aristocratie fondée sur l'excellence raciale d'un petit nombre. Cette thèse est issue d'un auteur que Rosenberg affectionne et auquel il rendra hommage lors d'un discours prononcé à Paris en 1940[126], Joseph Arthur de Gobineau. Pour Gobineau, la France est le théâtre d'un mélange racial sans exemple. Les races pures (blanche, jaune, noire) n'existent certes plus depuis longtemps. Mais la France souffre

d'une mixité raciale inouïe. Le symptôme de ce mélange, c'est, depuis la révolution, son régime démocratique.
La thèse de Gobineau est déterministe : des sangs qui se mélangent abolissent l'excellence et la hiérarchie. Ce qui est noble et pur disparaît : les mélanges « abaissent, énervent, humilient, étêtent dans ses plus nobles éléments » [127] l'humanité. Tout ce qui est racialement éminent disparaît donc, dissous dans une mixité raciale délétère.
La disparition de la noblesse et de l'éminence se répercute du sang aux idées politiques, juridiques et sociales. Un sang mélangé, qui ne contient plus rien de noble, ne peut concevoir l'inégalité :

> « Quand le plus grand nombre des citoyens de l'État sent couler dans ses veines un sang mélangé, ce plus grand nombre, transformant en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour lui, se sent appelé à affirmer que tous les hommes sont égaux. » [128]

La démocratie égalitaire est donc l'idéologie politique des peuples métissés, qui élève et sublime son caractère impur et mélangé en norme politique universelle. L'égalitarisme et la démocratie sont les idées nécessaires d'une humanité mélangée et dégénérée. Ce n'est pas un type racial pur qui a élaboré dans son cerveau malade les doctrines de la République et de l'égalité des hommes, mais bel et bien ce que Gobineau appelle le « raisonneur métis ».
Gobineau opère donc une réduction symptomale de la démocratie, pour en faire le signe certain et terrifiant de

l'inéluctable marche vers le néant de l'humanité.
Cette thèse sera reprise par Georges Vacher de Lapouge, autre lecture décisive pour Rosenberg. Vacher écrit que « la démocratie actuelle correspond à l'avènement d'éléments ethniques nouveaux, des masses brachycéphales qui s'essayent au pouvoir [...]. La tendance à l'uniformité est un facteur infaillible de régression » [129]. L'égalitarisme humaniste de la démocratie signe la mort des élites raciales, leur fusion dans la confusion du mélange : « La politique des masses, c'est l'aplatissement de tout ce qui est supérieur et l'asservissement de tout ce qui est indépendant. » [130]
Cette thèse est bien résumée par Karl Kynast, qui la partage et l'expose dans son *Apollon et Dionysos* :

> « On comprend bien que l'homme de race inférieure, tout comme le bâtard, nie la différence des races entre les hommes et, du même coup, ces différences de castes qui reposent sur des différences de nature. Lorsque commence le mélange des races et le renforcement des races inférieures, nul principe n'est aussi vivement prêché et diffusé que le principe démocratique selon lequel tous les hommes seraient égaux. » [131]

Dans cette débâcle raciale et politique, qui frappe autant la France républicaine que la Grèce antique, Rosenberg nous dépeint Platon comme un représentant noble et pur de l'hellénité nordique, tentant de s'opposer par ses écrits et sa féroce critique politique au triomphe de la démocratie sur l'aristocratie. Rosenberg ne se méprend pas sur les intentions

générales de Platon, effectivement opposé, sa vie durant, à une démocratie athénienne qui avait tué Socrate. Les écrits politiques de Platon s'inscrivent, comme ceux de Xénophon, dans un courant de philospartianisme aristocratique, de réaction et d'opposition résolue à la démocratie athénienne qui avait culminé lors de la tyrannie des Trente, à la fin de la guerre du Péloponnèse. Rosenberg va jusqu'à ranger Platon à l'avis de Calliclès, contradicteur de Socrate dans le *Gorgias* :

> « Platon, dans le *Gorgias*, fait proclamer par Calliclès, mais en vain, le plus sage des Évangiles : la loi de la nature exige que le plus fort domine le plus faible. » [132]

Le récit de la fin de la Grèce classique par Alfred Rosenberg propose une lecture raciale unilatérale du phénomène. Les Grecs, selon Rosenberg, ont oublié trop vite qu'ils avaient une race à préserver, dans sa pureté et sa beauté, un sang supérieur à protéger de tout mélange avec le sang asiatique. Ils n'ont donc pas échappé à la vengeance de ce sang, personnifié et érigé en divinité vengeresse par Rosenberg au début de son ouvrage :

> « Personne de ceux qui méprisaient la religion du sang n'a jamais échappé à cette vengeance du sang : ni les Indiens, ni les Perses, ni les Grecs, ni les Romains. » [133]

Le sang s'est vengé : les Grecs, qui avaient accepté le mélange, se sont irrémédiablement abâtardis, et ont succombé à une inexorable décadence. Mélangés et mêlés, les Grecs sont devenus ces Levantins qui ne sont plus grecs que par un étrange abus sémantique. Le nom grec est dénaturé, et ce qui

désignait autrefois les plus beaux rejetons de la race nordique revêt à présent une signification péjorative : l'infiltration de « l'asiatisme mercantile et menteur » fait que « mensonge et fausseté désignent désormais ce qui est "grec", ce qui a conduit Lysandre à dire que l'on trompe les enfants avec des dés, les hommes avec des serments » [134].

Leur lente disparition n'aura cependant pas été vaine. Avant de se mélanger, les Grecs ont vaillamment combattu l'Asie, comme l'attestent les guerres médiques. Ce n'est qu'à partir du moment où les renforts venus du nord, ces vagues d'immigration de peuplades nordiques, se sont taris, que les Grecs ont succombé. Par leur combat, toutefois, ils ont tenu en respect, et, pour un temps du moins, en échec, la sous-humanité asiatique, qui, sans eux, aurait déferlé sur le sol de l'Europe bien plus tôt. Dans la grande lutte de l'humanité nordique contre ses ennemis, ici l'Asie, l'épisode grec aura donc eu un effet dilatoire :

> « Malgré tout, l'homme grec avait, même au moment de sa décadence, entravé l'avance de l'Asie, il avait dispensé ses brillants talents à toute la terre, des dons qui permirent aux Romains nordiques de créer une nouvelle civilisation, et qui connurent leur apogée plus tard, dans l'Occident germanique. » [135]

Les Grecs, dans leur retraite même, retardent l'avancée de l'Asie, et transmettent le flambeau de la civilisation aux Romains. Rosenberg reprend ici à son compte la thèse antique et médiévale de la *translatio studiorum et imperii*, de la

transmission du pouvoir et du savoir, de la Grèce à Rome, puis de Rome à l'Occident germain. Rome, note Fritz Schachemeyr, succède à la Grèce comme incarnation historique de l'humanité aryenne nordique, et comme protectrice de la pureté de son sang : « Rome a, par son glaive, tenu en respect, pendant longtemps, ce fléau venu d'Asie Mineure, qui s'était renforcé. » [136]

La dénordification *(Entnordung)* est donc le concept central qui permet de comprendre et d'accepter comme un juste sort le scandale que constitue la mort de brillantes civilisations antiques. Véritable *Götterdämmerung* raciale, la mort de la Grèce et de Rome annonce une sensibilité toute germanique au tragique historique. Selon Schachermeyr, l'histoire grecque est imprégnée « du même tragique nordique que, plus tard, le Germain a exprimé dans le mythe de la fin des mondes, et auquel, plus tard, Richard Wagner a donné forme dans le Ring des Nibelungen. Ici donc repose toute une matière qui nous invite à la réflexion et qui nous met en garde contre le destin mortel de la dénordification » [137] .

Le règne d'Alexandre le Grand et la période hellénistique, consécutifs au v^{e} siècle démocratique athénien, permettent sans doute d'en cerner au mieux les conséquences.

Alexandre et la période hellénistique : le grand maëlstrom des races

La période hellénistique est honnie et condamnée pour avoir été une sorte de contre-Antiquité, antithèse au miracle

nordique de l'excellence culturelle et raciale. Présentée comme une première période de mondialisation des migrations, des échanges et des cultures, elle ouvrit les vannes et les veines au mélange des sangs. Or il n'y aurait pas eu d'hellénisme sans Alexandre, sans cette intégration des territoires au sein d'un Empire alexandrin, partagé ensuite entre les diadoques, qui léguèrent aux épigones un monde doté d'une même culture grecque, ou peu s'en faut. La figure d'Alexandre, ainsi que sa glorieuse épopée, sont donc affectées d'une fondamentale ambiguïté : comment présenter Alexandre ? doit-on célébrer le conquérant nordique ou condamner l'homme qui a permis le mélange racial fatal au monde hellénique, cet hellénisme décadent et délétère ? D'un côté, en effet, Alexandre le Macédonien est un nordique aux cheveux d'or et aux yeux d'azur, mais, de l'autre, on sait qu'il rêvait d'une monarchie universelle et qu'il enjoignit ses lieutenants de se marier avec des jeunes femmes issues de la Perse récemment conquise, pour fusionner et souder les élites des deux cultures. En outre, il légua à la postérité une mondialisation culturelle et raciale des plus fâcheuses.

L'ambiguïté alexandrine fait ainsi l'objet d'une forte thématisation de la part des historiens de l'Antiquité. Pour Fritz Schachermeyr, « Alexandre était un Indogermain doté d'un sang nordique prédominant, cela ne fait aucun doute »[138]. L'excellence de sa race, la qualité de son sang d'homme nordique, permet d'expliquer l'aspect grandiose de son combat longtemps victorieux, d'une expédition encore inégalée, et de la revendiquer à l'actif de la race indogermanique : sa guerre

fut, selon Fritz Taeger, une « enivrante victoire de l'Ouest » [139], et résonne « encore aujourd'hui » [140] l'écho de ses victoires.
Mais son projet d'Empire mondial par fusion des races, s'est révélé « dangereux pour la race » [141] : il a érigé son idée d'Empire universel en fin dernière, alors que celle-ci n'aurait dû être qu'un moyen pour la défense et le renforcement de la race : « L'Empire mondial représente à ses yeux la valeur cardinale ; tout lui est subordonné. » [142] Telle est l'erreur du conquérant nordique, dominé par son *hybris*, et tout à l'idée d'unifier l'oekoumène sous un seul pouvoir. Il en oublie ainsi la dignité et l'éminence du sang nordique, ravalé comme tous les autres sangs au rang de matériau pour l'édification de l'Empire : « Tout ne lui est plus que matériau plastique » [143], ce qui égalise les conditions, le rang et la valeur des Grecs, des Perses et de tout autre peuple. Comme « l'idée de race » a « cessé de représenter une valeur » [144] à ses yeux, Alexandre recourt à la « fusion des peuples » : « Ce fut la raison d'État d'un Empire universel qui lui dicta l'idée de ce mélange. » [145] Taeger remarque que l'*hybris*, en l'arrachant à sa terre pour le jeter sur les routes de la conquête mondiale, a fait oublier à Alexandre les devoirs qu'il avait envers son sang :

> « Le conquérant s'est délié du sol qui l'avait nourri et dont les meilleurs forces lui avaient offert ses victoires. Il est devenu le successeur des Achéménides, il est devenu un Grand Roi asiatique, un maître du monde qui aimait revêtir le costume royal médo-perse et qui tenta même d'introduire la proskynèse, contre laquelle s'étaient révoltés les deux Spartiates autrefois envoyés en pénitence. » [146]

Au-delà du simple cas alexandrin, c'est l'idée même d'un Empire universel oublieux de la hiérarchie des races qui, par les mélanges qu'elle induit, est délétère : Schachermeyr adresse à César le même reproche qu'à Alexandre. Le Romain, nordique comme l'était le macédonien, avait un projet impérial nivelant, mais il a heureusement été stoppé net, comme Alexandre, par une mort précoce [147]. Auguste, lui, sera plus soucieux de préserver le noyau racial romain [148].
La réprobation est telle que le *Brockhaus* de 1937 va jusqu'à opposer un père nordique, Philippe, haute et belle figure de roi grec indogermanique, à un fils dégénéré, Alexandre :

> « Son fils Alexandre le Grand a uni toute l'hellénité contre la Perse et a fondé un empire immense. Mais cela a également signifié le début de la dissolution du noyau racial des Grecs. La fusion culturelle et raciale des Grecs et des Asiatiques a conduit à une altération de l'hellénité. » [149]

On retrouve la même opposition entre Philippe et Alexandre dans un article de Schachermeyr consacré à la figure du chef dans l'Antiquité grecque [150]. Philippe de Macédoine ressuscite l'idéal du Führer nordique après une période d'égalitarisme démocratique dû à la décadence raciale d'Athènes. Le roi de Macédoine est réhabilité et exalté contre Démosthène : Philippe fut « un roi-soldat de la plus pure espèce, à tous égards le rejeton authentique de ce peuple nordique des Macédoniens » [151].
Son fils, quant à lui, pourtant doué d'un « potentiel personnel au-delà de l'humain », a trahi le « *Führerprinzip* nordique », car

il s'est « détaché de son propre peuple ». Alexandre est devenu « le représentant du principe de domination mondiale », lequel « est étranger à la race nordique et provient avant tout de l'orient asiatique » [152]. Alexandre a trahi sa race qui avait pourtant combattu l'Asie pendant les guerres médiques. Les noces de Suses par lesquelles, en 324, il prétendit fusionner les élites grecques et perses, sont unanimement condamnées. Le mélange des sangs s'est fait, comme toujours, au détriment de la *melior pars* biologique. Un manuel d'histoire de l'enseignement secondaire note avec dépit que « cette fusion fut moins une hellénisation des Perses qu'une orientalisation des Grecs » [153].

Rosenberg, dans *Le Mythe du xx^e siècle*, propose une lecture plus nuancée de l'aventure alexandrine, et tente de sauver ce héros de la race. Il souligne que le Macédonien désirait moins faire convoler les peuples que les élites perse et grecque. Or la noblesse de l'Empire perse est de race nordique. Le projet alexandrin est donc moins une répugnante mixtion qu'un moyen de regagner les élites perses à leur origine :

> « Avec Alexandre, un idéal racial s'est à nouveau imposé dans une culture tardo-grecque qui était devenue essentiellement esthétisante [...]. Alexandre n'a pas forcément eu pour projet de créer une monarchie universelle qui mélangeât les peuples, il voulait simplement réunir les Grecs et les Perses, dont il savait la parenté raciale, il voulait les rassembler dans un seul empire, pour prévenir de futures guerres. » [154]

Rosenberg avance pour preuve de sa bonne foi raciale qu'« il a placé à des postes clés des chefs macédoniens ou perses, tandis que les sémites, les babyloniens ou les syriens étaient très consciemment écartés » [155]. Alexandre fait en outre plier le genou aux asiatiques de son Empire, tandis que, juste et saine discrimination, il « se comporte avec ses Macédoniens comme avec de vieux camarades » [156], et qu'il renonce bien vite, après quelques velléités orientalisantes, à introduire la proskynèse pour les Grecs. Rosenberg acquiesce cependant au bilan globalement négatif des menées d'Alexandre : il n'y eut pas de postérité du Reich alexandrin et de son projet mondial de domination d'une élite nordique-macédonienne, car « les greffes culturelles nordiques n'ont pas été durables [...]. Le sang étranger qui avait été ployé sous le joug s'est finalement imposé, et l'époque de l'hellénisme vain, spirituel et falot pouvait commencer » [157].

Pour le raciologue Ludwig Schemann, l'époque alexandrine, qui ouvre l'ère hellénistique, est celle de la « destruction raciale » [158], une « époque d'épigones et de bâtards métisses – bâtards de sang comme de culture » [159]. Schachermeyr, dans *Indogermanen und Orient*, décrit l'hellénisme comme une époque de « fusion, du mélange de la grécité et de l'Orient » [160], un « mariage (on devrait dire un croisement) de l'Occident et de l'Orient » [161]. À première vue, on pourrait croire que l'œuvre de conquête alexandrine a permis l'inscription durable de la culture grecque dans un œkoumène mondialisé, uni sous la férule des diadoques et épigones. En réalité, toutefois, cette victoire apparente de la nordicité grecque ne fut qu'une

illusion. Si, en effet, avec l'hellénisme, le sang nordique, grec et macédonien, semble gouverner le monde, Taeger rétorque que « cette couche nordique était bien fine, et ô combien »[162] : cette « hellénisation superficielle »[163] n'était qu'une « mince pellicule »[164] qui venait masquer la réalité des nouveaux rapports de force raciaux. Sous la surface d'une apparente hellénisation, d'une prétendue domination universelle du sang nordique, « les forces contraires des peuples et races opprimés sont à l'œuvre »[165] : les Grecs sont en effet entrés en contact avec les « foyers de la subversion sémitique »[166], des populations orientales rouées et malignes, qui vont infiltrer les rangs grecs avec subreptice : « Ils ont désappris leur langue maternelle et étaient, si l'on met à part ce qui ne peut être acquis, à peine distinguables des Grecs. »[167] Ce mélange réunit dans la même galimafrée des restes « de culture nordique »[168], mais aussi, « d'un autre côté, des signes de culture westique-méditerranéenne, puis, plus tard, de subversion arménoïde ». Tout ce qu'il y eut de bon dans cette ère malheureuse de mélange racial est dû à la force créatrice du sang nordique : « Des forces nordiques s'expriment encore dans la science et dans l'art hellénistiques. » Dans cette culture hellénistique, cependant, c'est le sang « westique-mediterranéen » qui l'emporte, engendrant une « sophistique »[169] et une « rhétorique » qui participe plus de l'*esprit*, désigné dans le texte par le terme français, polémique et, en dernière instance, péjoratif, que de la pensée, d'essence indogermanique, grecque et allemande[170] : « L'esprit reste seul en ligne, la vieille pensée grecque se fait de plus en plus rare. »[171] Le jugement racio-

culturel d'Hans Günther, lui aussi sans appel, rejoint celui de Schachermeyr. L'hellénisme, coupable dénaturation de la Grèce nordique, n'est effectivement qu'une œuvre d'épigones : « La civilisation hellénistique imite stérilement la vieille culture grecque, la détruit ou la renie. » [172] Plus sévèrement, il ne fait guère de doute, pour le raciologue, que « la culture hellénistique et alexandrine sont les réalisations intellectuelles d'une époque dénordifiée et dégénérée » [173]. Expression d'un métissage coupable et d'une nordicité exsangue, cette culture n'est que l'expression sublimée d'une mutation physique très concrète. Le mélange des sangs a entraîné une défiguration physique du beau type grec, dont les cheveux brunissent [174]. Cette mutation du phénotype engendre nécessairement une altération de l'intelligence grecque, qui perd la mesure propre à l'esprit apollinien nordique. L'influence asiatique et sémitique détourne le grec dégénéré du monde pour le tourner vers un au-delà fantasmé [175], et vers un amour immodéré de la chose intellectuelle et abstraite :

> « L'hellène était devenu le *graeculus* des Romains, un esclave de l'étude [...], pour le Romain d'essence traditionnelle, c'est-à-dire nordique, une chose ridicule, une honte douloureuse. » [176]

La prophétie de l'apocalypse : les leçons de la mort des civilisations antiques

Le discours eschatologique nazi annonce un combat décisif, et prévient, prophétiquement, des conséquences abominables d'une défaite. L'eschatologie se fait alors apocalyptique : les nazis prophétisent le chaos en cas de défaite de la race aryenne.

L'avertissement de Rosenberg dans *Le Mythe du XX^e siècle* est sans ambages, la défaite de l'idée aryenne plongera le monde dans le chaos :

> « Si cette idée ne triomphe pas dans ce grand combat, l'Occident et son sang disparaîtront comme, jadis, l'Inde et la Grèce ont été englouties pour toujours. » [177]

La disparition d'Athènes et de Rome sont des avertissements terrifiants :

> « Une victoire de cette sous-humanité aurait les mêmes conséquences que, autrefois, les victoires de l'Asie Mineure sur Athènes et sur Rome. Rome, auparavant l'ennemi juré de la syrianité mâtinée d'Étrusques et de Pélasges, est devenue le représentant de ces forces-là, après que les anciennes valeurs de la Rome antique eurent disparu. » [178]

Dans ses propos privés, Hitler étaye cette idée avec des exemples tirés de l'histoire antique :

> « Cela a été le destin de toutes les civilisations et de tous les États, que de céder à l'assaut asiatique quand leur force biologique a montré des signes de faiblesse. Ce fut d'abord le cas des Grecs contre les Perses, puis vint la guerre de Carthage contre Rome [...]. Aujourd'hui, nous assistons au

> plus terrible de ces assauts : la mobilisation de l'Asie par le bolchevisme. » [179]

Un sort identique à Rome menace le Reich et l'humanité nordique-germanique si elle ne réagit pas avec la dernière vigueur contre la menace juive et sa matérialisation immédiate : le déchaînement des hordes asiatiques sous la férule de Staline.

Le discours raciste nazi est apocalyptique. Il est révélation d'une fin des temps, de l'imminence de la lutte finale, et prophétie terrible d'une dévastation et d'un chaos en cas de défaite de l'aryen [180] . Les nazis répètent que l'heure a sonné du combat final, qui enlèvera définitivement la décision, annihilant l'un des deux combattants, et laissant le vainqueur triompher de manière absolue. Le combat ultime est imminent, et cette lutte finale ne peut avoir qu'une issue : l'anéantissement de l'un des deux contradicteurs. L'heure du dénouement de cette gigantomachie raciale qui oppose aryens et Juifs est arrivée. Dans *Le Mythe du xx^e^ siècle*, Alfred Rosenberg prévient que « la disparition totale du sang germanique en Europe [...] signifierait la fin de toute la civilisation occidentale ». Il y ajoute la « terrifiante conviction que le moment de la décision finale est arrivé » [181] . Dans un discours prononcé en 1935 devant les membres de la *Nordische Gesellschaft*, il oppose frontalement le principe racial nordique et le judéo-bolchevisme destructeur qui menace de subvertir le monde. Ces deux géants affûtent et apprêtent leurs armes pour le combat décisif, le *Schicksalskampf* que Rosenberg vaticine :

> « Nous sommes aujourd'hui, dans les circonstances actuelles, parfaitement conscients qu'un combat décisif, qui engage notre destin, notre substance et notre essence, s'est déclaré, un combat d'une ampleur inouïe. » [182]

Ce combat sera sans merci :

> « L'idée nordique en tant que renaissance de toutes les forces créatrices, et le communisme international se font désormais spirituellement face, dans un combat terrible et sans pitié. » [183]

Cette exhortation à la mobilisation totale des énergies en vue de la destruction des ennemis de la race trouve son apogée lors de la proclamation de la guerre totale par Joseph Goebbels, dans son discours du 18 février 1943, au *Sportpalast* de Berlin. Prononcé dans un contexte de crise, seize jours après la reddition du maréchal von Paulus à Stalingrad, ce discours proclame la mobilisation totale du peuple allemand pour livrer l'ultime combat, celui qui décidera de sa vie ou de sa mort. Ce combat ne comportera ni vainqueur ni vaincu, comme les autres guerres, mais ne laissera que « des exterminés et des survivants » [184]. Goebbels répète que « Stalingrad est le grand signal d'alarme du destin » [185], que « l'heure presse » [186], que « l'heure a sonné » [187] de la gigantomachie finale.
Dans *Mein Kampf*, Hitler évoque la terrifiante image d'une planète déserte, vidée de ses hommes coupables d'avoir oublié les lois de la nature :

> « Naturellement, on rira à m'entendre dire cela, mais cette planète a déjà erré sans porter d'hommes à travers l'éther pendant des millénaires, et cela se reproduira, si les hommes oublient qu'ils doivent leur existence, non pas aux idées de quelques intellectuels tarés, mais à la prise en compte et à l'application sans faille des lois d'airain de la nature. » [188]

Suscité par une providence naturelle, le Führer voit et prédit l'avenir, et affectionne le registre prophétique. Selon J.-P. Stern, il « se dissimule derrière la figure du prophète, transmuant ainsi la fiction en un mythe politique agissant » [189] . Ce qui n'est que fiction acquiert, par la posture et le langage prophétiques, statut de mythe, un mythe qui, plus encore que la seule fiction, devient producteur de réel. La plus célèbre prophétie d'Hitler se trouve dans ce fameux discours du 30 janvier 1939, prononcé pour le sixième anniversaire de la *Machtergreifung*, dans un contexte de tensions internationales grandissantes :

> « Au cours de ma vie, j'ai bien souvent été prophète, et on s'est généralement moqué de moi [...]. Je suppose que, depuis, les hurlements de rire se sont étranglés dans la gorge de la juiverie allemande. Et voici qu'aujourd'hui encore, je vais prophétiser : si la juiverie financière internationale, en Europe comme au-dehors, devait encore réussir à entraîner les nations dans une guerre, le résultat en serait non pas la bolchevisation du monde et la victoire de la juiverie, mais l'annihilation de la race juive en Europe. » [190]

Le discours raciste nazi abonde de ces promesses de chaos, de ces images de destruction et de dévastation, qui viennent désigner ce qui, à coup sûr, attend l'humanité en cas de défaite de l'aryen. À l'image de la chute de Rome, qui abattit sur l'Occident la nuit du Moyen Âge, la chute du Reich ne laisserait que chaos et désolation, comme l'affirme Hitler dans un discours de 1942 :

> « L'effondrement du monde antique a engendré un chaos de mille ans sur notre planète. L'effondrement de l'Europe actuelle entraînerait peut-être deux à trois mille ans de chaos. Ceux qui ont vu à quoi ressemble l'Est savent ce qui prendrait la place de l'Europe actuelle, pour ne pas parler de notre patrie. » [191]

Pire que le chaos, Hitler prophétise le néant : « L'effondrement de l'Empire romain a eu pour conséquence un néant de plusieurs siècles. » [192] Ce néant, c'est celui de la nuit médiévale, une régression culturelle sans précédent qui a plongé l'Occident dans l'obscurité de l'ignorance, du fanatisme et de la terreur dix siècles durant. La claire lumière antique a été soufflée par le christianisme juif, vandale et terroriste.
L'effondrement du Reich aurait des conséquences encore pires que celles de la chute de Rome. Hitler les évoque dans le contexte angoissant du recul de la Wehrmacht à l'est, à l'hiver 1942 :

> « Le christianisme est la plus grande régression qu'ait connue l'humanité : le Juif a renvoyé l'humanité plus de mille cinq

> cents ans en arrière. La victoire du Juif par le bolchevisme serait encore pire. Si le bolchevisme s'imposait, l'humanité désapprendrait de rire : il adviendrait un malheur inouï, une nuit noire s'abattrait sur le monde. » [193]

Pour Hitler, la destruction de Rome et l'engloutissement du monde antique par le christianisme juif n'est encore qu'une pâle et imparfaite préfiguration de ce qui attend l'humanité en cas de victoire du judéo-bolchevisme. En effet, la terreur bolchevique surpasse en atrocité et en violence tout ce que les judéo-chrétiens ont fait, lorsqu'ils ravagèrent le monde de l'Antiquité. Cette angoisse historique, cette référence insistante à la mort de Rome est, à l'hiver 1942, exactement contemporaine de la mise en place de la Solution finale, des modalités administratives et pratiques de l'extermination des Juifs.

Les messages d'espoir sont, somme toute, peu nombreux. Hitler n'envisage souvent le combat racial final que sous le jour très noir de la défaite et de la dévastation. Il n'évoque en définitive que très rarement le cas contraire, celui de la victoire [194] , sauf à une seule occasion. Dans un propos de table de novembre 1941, au moment où les avant-gardes de la Wehrmacht ont investi les faubourgs de Moscou, Hitler, rassuré, imagine une dilatation territoriale de l'Europe antique, autrefois réduite à la seule Grèce, et qui, en cas de victoire, désormais plausible, du Reich en Russie, couvrirait un territoire gigantesque, supérieur encore à la superficie de l'Empire romain :

> « L'Europe était, dans l'Antiquité, réduite à la pointe méridionale de la presqu'île grecque. Puis elle couvrit l'ensemble de l'Empire romain. Si la Russie succombe dans cette guerre, l'Europe s'étendra aussi loin que la colonisation nordique-germanique à l'est. » [195]

Hitler se complaît dans ces évocations hallucinées d'une prochaine fin du monde. Il vaticine la mort et la dévastation, imaginant une destruction prochaine de la race et de la planète en cas de défaite du Reich, accumulant sombres menaces et images crépusculaires. L'eschatologie nazie évolue, au fil du temps, vers la promesse d'une apocalypse exterminatrice. L'Empire romain a été englouti par une catastrophe raciale, suscité par le complot juif, qui a usé du christianisme pour soulever la lie de l'humanité contre la race des seigneurs romains. Le Reich semble inéluctablement promis à un sort identique, et Hitler paraît de moins en moins capable d'imaginer un autre destin à son Empire que la mort cataclysmique de Rome. Dans un propos privé de 1942, Hitler évoque en plaisantant son absence d'héritier : « Après tout, pour qui n'a pas d'héritier, mieux vaut certainement se laisser brûler dans l'incendie de sa maison avec tous ses biens, comme sur un splendide bûcher funéraire » [196] , bûcher de crémation dressé à l'imitation de ceux des patriciens romains.

Conclusion

Si toute mort est un scandale inacceptable et inaccessible à la compréhension, combien plus scandaleuse est la mort des

civilisations disparues. La mort laisse les survivants désemparés face à l'absurde, la disparition des cultures antiques laisse la postérité dans la déréliction stupéfiante de l'absence et de la privation de sens, à peine palliée par la méditation mélancolique de l'aède déambulant au milieu des ruines. Pour une nouvelle Allemagne désireuse d'édifier un empire politique et de créer un canon racial et culturel, la méditation sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains et des Grecs s'impose dès lors avec une nécessité d'autant plus pressante. Hitler dit songer souvent « aux causes de la disparition du monde antique ». Raciologues et historiens sont eux aussi étreints par cette interrogation angoissée, qui donne lieu à l'élaboration de réponses, sous la forme d'une étiologie raciale de la fin et de la mort d'un peuple. S'il n'est de richesse que d'hommes, la première cause de la fin du monde antique est à chercher du côté de la dénatalité : les méfaits de la contraception frappent déjà les Grecs et les Romains. Au-delà de ce malthusianisme morbide, qu'une vigoureuse politique nataliste de l'État devra combattre, la dépopulation grecque et romaine est due aux guerres incessantes que se sont livrées les élites nordiques de la Méditerranée : la perte de sang induite par ces guerres fratricides qui opposèrent Spartiates et Athéniens, Grecs et Romains, a créé un appel de fluides, un appel d'hommes hélas comblé par l'arrivée de prisonniers et d'esclaves orientaux et sémitiques, venus infecter le meilleur sang nordique, ou ce qu'il en demeurait.

L'exemple romain offre un magistral et terrifiant récit de dénordification : l'hémorragie de sang nordique, mais aussi

l'abandon des terres cultivées au profit de la conquête, le déliement à la terre d'un vieux peuple paysan, l'abandon de la petite propriété terrienne cultivée par le paysan-soldat au profit de grandes latifundia capitalistiques gorgées d'esclaves importés, tout cela a altéré le sang romain et son expression culturelle, la vieille mentalité romaine du *mos maiorum* et des mâles vertus, supplantée par une idéologie individualiste du lucre et de la jouissance immédiate. Cette décadence des mœurs et cette dégénérescence de la race sont lisibles dans la succession des dynasties impériales : quoi de commun entre Auguste, empereur nordique, blond aux yeux bleus, et l'orientalo-sémite Caracalla, fossoyeur de l'aristocratie raciale nordique par son édit de citoyenneté de 212 ? *In Tiberim defluxit Orontes*, dit Juvénal : l'Oronte est venu couler dans le Tibre, l'Orient vaincu a été vainqueur de cet Occident venu le conquérir pour y être défait.

En Grèce, la contamination du sang nordique par le mélange a donné lieu à l'avènement de la démocratie, rendue biologiquement et mentalement possible par la mixtion des races, par le mélange de l'inférieur et du supérieur, qui a écrêté toute excellence et permis de penser l'égalité dans ce qui n'était plus qu'indifférenciation. Le V^e^ siècle démocratique, dénoncé par Platon, a précédé le IV^e^ siècle alexandrin, premier empire mondial qui, en l'absence d'une mentalité ségrégative et racialement élitaire, a favorisé les échanges et les mélanges.

Que rien de cela ne soit oublié dans l'Allemagne contemporaine. Les leçons du passé constituent un avertissement qui n'est déjà pas sans frais : la négligence, le

mélange, les guerres fratricides, l'oubli de l'excellence du sang nordique ont coûté cher à la race indogermanique, qui a vu mourir la Grèce et Rome, ses deux plus belles réalisations avant l'Allemagne nationale-socialiste. Il s'agit dès lors de ne pas renouveler les mêmes erreurs car il apparaît que, cette fois-ci, aucune chance ultérieure ne sera offerte à la race. Le discours national-socialiste bloque les issues et masque les points de fuite, en prophétisant que la guerre des races est entrée, avec le judéo-bolchevisme, dans une phase d'affrontement terminale et décisive dont l'issue ne saurait être que l'anéantissement ou la victoire totale. La défaite approchant à la suite de la perte de Stalingrad, il faudra tirer toutes les conséquences de ce discours. Quand Hitler déclare le 1er septembre 1939 qu'il n'y aura plus jamais de novembre 1918 dans l'histoire allemande, il ne veut pas forcément dire qu'il n'y aura plus de défaite, mais qu'il n'y aura plus de défaite honteuse, de défaite inachevée.

Notes du chapitre

[1] ↑ Paul Valéry, « La crise de l'esprit », 1919, Variété II, 1930, in *Variété I et II*, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 1998, 317 p., p. 13-14.

[2] ↑ Adolf Hitler, propos privé, Führersonderzug, 28 janvier 1942, *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[3] ↑ Richard Korherr, *Geburtenrückgang. Mahnruf an das deutsche Volk. Mit einem Geleitwort von Reichsführer-SS Heinrich Himmler*, Munich, Süddeutsche Monatshefte G.m.b.H., 1935, 48 p., BABL/RD/NSD 70/185.

[4] ↑ Richard Korherr, « Die Bevölkerungspolitik der alten Kulturvölker – Congrès international de la population, Paris 1937 », in *Actualités scientifiques et industrielles*, Paris, Hermann & Cie, 1937, 6 p., p. 1.

[5] ↑ Richard Korherr, « Der Untergang der alten Kulturvölker. Eine Statistik in Worten, I », in *Allgemeines Statistisches Archiv*, Band 27, Jena, Gustav Fischer Verlag, 1938, p. 29-50 ; *ibid.*, Band 28, p. 72-89, 299-321 et 447-461.

[6] ↑ Heinrich Himmler, « Geleitwort von Reichsführer-SS Heinrich Himmler », *in* Richard Korherr, *Geburtenrückgang*, *op. cit.*, p. 3.

[7] ↑ Heinrich Himmler, Rede des Reichsführers-SS am 16. September 1942 in der Felkommandostelle vor den Teilnehmern an der SS- und Polizeiführertagung, einberufen von SS-Obergruppenführer Prütsmann, Höherer SS- und Polizeiführer Russland-Süd, BABL/NS 19/4009, f^{o} 120, p. 43. Un peu plus loin, Himmler ajoute que le seul peuple nordique qui ait été sauvé de la mort par dénatalité est celui de Confucius, qui, en fondant le culte des ancêtres, a insisté sur la nécessité de produire des enfants pour poursuivre la chaîne de la vie, pour édifier et renforcer la *Sippe* (*ibid.*, f^{o} 120-121).

[8] ↑ *Rassenpolitik*, Berlin, Hrggb. vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Hefte 4 bis 6, 1943,79 p., p. 28-29, BABL/RD 18/4.

[9] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 28 janvier 1942, Führersonderzug, cité *in* Henry Picker (éd.), *op. cit.*

[10] ↑ Erwin, Baur, « Der Untergang der Kulturvölker im Lichte der Biologie », in *Volk und Rasse. Illustrierte Viertelsjahrschrift für deutsches Volkstum*, München, Lehmann Verlag, 1932, Heft 2, p. 65-79.

[11] ↑ *Ibid.*, p. 65.

[12] ↑ *Ibid.*

[13] ↑ *Ibid.*, p. 66.

[14] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *op. cit.*, p. 88.

[15] ↑ *Ibid.*, p. 78.

[16] ↑ Lenz les expose plus en détail, p. 235.

[17] ↑ *Ibid.*, p. 89.

[18] ↑ *Ibid.*

[19] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum*, *op. cit.*, p. 48-49.

[20] ↑ Cf. Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes*, *op. cit.*, p. 39-40 (pour Sparte) et p. 52-53 (pour Athènes).

[21] ↑ Walther Gehl, *Geschichte*, manuel cité, p. 55.

[22] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 164.

[23] ↑ *Ibid.*

[24] ↑ Cf. Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse*, *op. cit.*, p. 168-169.

[25] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 164.

[26] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *op. cit.*, p. 78.

[27] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 446, conversation du 19 mars 1945.

[28] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *op. cit.*, p. 235.

[29] ↑ Que Lenz détaille p. 368.

[30] ↑ *Ibid.*, p. 235.

[31] ↑ *Ibid.*, p. 236.

[32] ↑ *Ibid.*

[33] ↑ H. Rübel, « Römische Geschichte in rassischer Beleuchtung », art. cité, p. 10.

[34] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum, op. cit.*, p. 137.

[35] ↑ *Ibid.*

[36] ↑ *Ibid.*

[37] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 77.

[38] ↑ H. Rübel, « Römische Geschichte in rassischer Beleuchtung », art. cité, p. 5.

[39] ↑ *Ibid.*, p. 9.

[40] ↑ Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II, *op. cit.*, p. 88. Cf. également Karl Kynast, *Apollon und Dionysos, op. cit.*, p. 77.

[41] ↑ Ferdinand Fried, *Latifundien vernichteten Rom*, Reichsbauernstadt Goslar, Verlag Blut und Boden, Die Goslarer Volksbücherei, 1938, 136 p.

[42] ↑ Cf. Richard Walther Darré, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse*, *op. cit.*, p. 168-183, sur l'exemple de Sparte, longuement développé.

[43] ↑ Ferdinand Fried, *Latifundien vernichteten Rom, op. cit.*, p. 115.

[44] ↑ Sur la question des *latifundia*, cf. également Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum, op. cit.*, p. 118 et 120.

[45] ↑ Paul Hanschke, « Der Einbruch des orientalischen in das klassische römische Schrifttum als Vorbereitung des Christentums », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1938, vol. III.

[46] ↑ Ulrich Knoche, « Der Beginn des römischen Sittenverfalls », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag,

1938, vol. II.

[47] ↑ Viktor Pöschl, « Cato als Vorbild römischer Lebenshaltung », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig, Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1939, vol. X.

[48] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum, op. cit.*, p. 119.

[49] ↑ Ferdinand Fried, *Latifundien vernichteten Rom, op. cit.*, p. 120.

[50] ↑ *Ibid.*, p. 121.

[51] ↑ *Ibid.*

[52] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, manuel cité, p. 102.

[53] ↑ *Rassenpolitik*, fasc. cité, p. 46 sq.

[54] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 316-317.

[55] ↑ Walter Brewitz, « Die Entnordung der Römer », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmann Verlag, 1936, IX, p. 369-373 (p. 369).

[56] ↑ *Ibid.*, p. 370.

[57] ↑ *Ibid.*, p. 372.

[58] ↑ *Ibid.*, p. 373.

[59] ↑ *Ibid.*, p. 369.

[60] ↑ *Ibid.*

[61] ↑ *Ibid.*

[62] ↑ *Ibid.*

[63] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*

[64] ↑ Sur la bâtardise impériale romaine, cf. Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 459.

[65] ↑ *Deutschland ordnet Europa neu !*, fasc. cité, p. 16.

[66] ↑ *Ibid.*

[67] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike, op. cit.*, p. 25-26.

[68] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 493.

[69] ↑ *Ibid.*

[70] ↑ *Deutschland ordnet Europa neu !*, fasc. cité, p. 17.

[71] ↑ Domitius Ulpianus, juriste romain mort en 228. On ne connaît pas avec précision son lieu de naissance, ni celui de Papinien, du reste.

[72] ↑ Aemilius Papinianus, juriste romain mort en 212 sur l'ordre de Caracalla. Il avait été préfet du Prétoire sous Septime Sévère.

[73] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 467.

[74] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 125.

[75] ↑ *Ibid.*

[76] ↑ Walter Brewitz, « Die Entnordung der Römer », art. cité, p. 370.

[77] ↑ *Ibid.*

[78] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 492.

[79] ↑ Joseph Vogt, « Das Puniertum und die Dynastie des Septimius Severus », *in* Joseph Vogt (dir.), *Rom und Karthago, op. cit.*, p. 346-366.

[80] ↑ Ferdinand Fried, *Der Aufstieg der Juden, op. cit.*, p. 123-130.

[81] ↑ *Ibid.*, p. 123.

[82] ↑ *Ibid.*, p. 122.

[83] ↑ *Ibid.*, p. 124.

[84] ↑ Cf. notamment Alexander Demandt, *Der Fall Roms. Die Auflösung des römischen Reiches im Urteil der Nachwelt*, München, CH Beck Verlag, 1984, 695 p.

[85] ↑ Fritz Geyer, *Rasse, Volk und Staat im Altertum, op. cit.*, p. 172.

[86] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der nordischen Weltgeschichte », art. cité, p. 596-597.

[87] ↑ *Ibid.*, p. 597.

[88] ↑ Ernst Kornemann, « Das *Imperium romanum*. Sein Aufstieg und Niedergang. Ein Beitrag zur ersten europäischen Grossraumgestaltung », Breslau, Vorträge der Friedrich-Wilhelm-Universität zu Breslau im Kriegswinter 1940, Breslau, 1941, p. 28.

[89] ↑ Wilhelm Frick, « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher – 20. Juli 1933 », décret cité, p. 198.

[90] ↑ *Ibid.*, p. 198.

[91] ↑ Bernhard Rust (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule, op. cit.*, p. 74.

[92] ↑ *Ibid.*, p. 92.

[93] ↑ *Ibid.*

[94] ↑ Walter Gross, *Deine Ehre ist die Treue zum Blute deines Volkes*, Schriftenreihe für die Wochenendschulungen der Hitler-Jugend, Heft 3, Reichsjugendführung, Berlin, 1943, 32 p., BABL/NSD 43/155-3, p. 7-8.

[95] ↑ La devise des SS est « Deine Ehre heisst Treue », Ton honneur s'appelle fidélité.

[96] ↑ *Ibid.*, p. 13.

[97] ↑ *Ibid.*

[98] ↑ « Jason und Medea. Die Tragödie der rassischen Mischehe », in *SS-Leitheft*, Jahrgang 7, Folge 6 *a*, p. 18-20 (p. 18).

[99] ↑ *Ibid.*, p. 19.

[100] ↑ *Ibid.*, p. 18.

[101] ↑ *Ibid.*, p. 19.

[102] ↑ *Ibid.*

[103] ↑ *Ibid.*, p. 20.

[104] ↑ *Ibid.*, p. 19.

[105] ↑ *Blut und Boden. Lichtbildvortrag. Zweiter Teil : Der Boden. Blutliche Bedeutung der Bodenständigkeit. Bauernfeindlichkeit der Internationalen Raumfrage*, Hrggb. vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 27 p., Bild 32, BABL/NSD 41/87.

[106] ↑ Hermann Jekeli, « Rasse ist verpflichtung », in *Rasse und Volk. Stoffsammlung für die weltanschauliche Schulung. Herausgegeben vom Beauftragten für die weltanschauliche Schulung der deutschen Volksgruppe in Rumänien*, NSDAP, Heft 2, novembre 1941, 95 p., p. 3-25 (p. 16).

[107] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[108] ↑ *Ibid.*

[109] ↑ Cf. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 99.

[110] ↑ Joseph Goebbels, *Völkischer Beobachter*, 17 juillet 1936, Olympia Sonderausgabe, Folge 1, p. 6.

[111] ↑ Hans Bogner, *Die verwirklichte Demokratie, op. cit.*

[112] ↑ *Ibid.*, p. 126-142.

[113] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, manuel cité, p. 61.

[114] ↑ Walther Gehl, manuel cité, p. 53-54 et 57-60.

[115] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[116] ↑ Cf. Hans Bogner, *Die Bildung der politischen Elite*, Oldenburg, Stalling Verlag, Schriften an die Nation, 1932, 72 p., p. 52.

[117] ↑ *Ibid.*

[118] ↑ *Ibid.*, p. 53.

[119] ↑ *Ibid.*

[120] ↑ Fritz Geyer, *op. cit.*, p. 44.

[121] ↑ *Ibid.*

[122] ↑ *Ibid.*, p. 51.

[123] ↑ Ludwig Schemann consacre à la critique aristotélicienne de la démocratie de longs développements. Cf. Ludwig Schemann, *Die Rassen in den Geisteswissenschaften*, Band II, *op. cit.*, p. 134-135.

[124] ↑ Sur l'historiographie allemande de la démocratie athénienne, on se reportera à Beat Näf, *Von Perikles zu Hitler ? Die athenische Demokratie und die deutsche Althistorie bis 1945*, Peter Lang, Bern, New York, 1986, 332 p.

[125] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*

[126] ↑ Alfred Rosenberg, discours prononcé au Palais-Bourbon, 28 novembre 1940.

[127] ↑ Joseph Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1853-1855.

[128] ↑ *Ibid.*

[129] ↑ Georges Vacher de Lapouge, « Les sélections sociales », *Revue d'anthropologie*, 15 septembre 1887. Cité *in* Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française, op. cit.*

[130] ↑ Georges Vacher de Lapouge, lettre du 3 septembre 1890 à Julius Langbehn, cité *in* Pierre-André Taguieff, *op. cit.*

[131] ↑ Karl Kynast, *Apollon und Dionysos, op. cit.*, p. 72.

[132] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…, op. cit.*

[133] ↑ *Ibid.*

[134] ↑ *Ibid.*, p. 151.

[135] ↑ *Ibid.*

[136] ↑ *Ibid.*

[137] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die nordische Führerpersönlichkeit im Altertum », art. cité, p. 42.

[138] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 240.

[139] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike, op. cit.*, p. 16.

[140] ↑ *Ibid.*, p. 17.

[141] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 240.

[142] ↑ *Ibid.*, p. 241.

[143] ↑ *Ibid.*

[144] ↑ *Ibid.*, p. 242.

[145] ↑ *Ibid.*

[146] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike, op. cit.*, p. 17.

[147] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 392-393.

[148] ↑ *Ibid.*, p. 393.

[149] ↑ *Der neue Brockhaus*, 1937, art. Griechenland.

[150] ↑ Cf. également, pour une opposition Philippe/Alexandre et Auguste/César, Ernst Kornemann, « Gli studi germanici sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'impero romano », in *Quaderni Augustei. Studi stranieri,* IV, Istituto di Studi Romani, XVI, 1937, 15 p.

[151] ↑ Fritz Schachermeyr, « Die nordische Führerpersönlichkeit im Altertum », art. cité, p. 36-43 (p. 42).

[152] ↑ *Ibid.*, p. 42.

[153] ↑ Walter Hohmann, Wilhelm Schiefer, art. cité, p. 74.

[154] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts, op. cit.*, p. 151-152.

[155] ↑ *Ibid.*

[156] ↑ *Ibid.*, p. 184.

[157] ↑ *Ibid.*, p. 152.

[158] ↑ Ludwig Schemann, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften, op. cit.*, p. 139.

[159] ↑ *Ibid.*, p. 147.

[160] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 254.

[161] ↑ *Ibid.*, p. 256.

[162] ↑ Fritz Taeger, *Orient und Okzident in der Antike, op. cit.*, p. 20.

[163] ↑ *Ibid.*, p. 22.

[164] ↑ *Ibid.*

[165] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 296.

[166] ↑ *Ibid.*, p. 297.

[167] ↑ *Ibid.*

[168] ↑ *Ibid.*, p. 258.

[169] ↑ *Ibid.*

[170] ↑ Cf. *supra*, I, 3, nos développements sur Martin Heidegger.

[171] ↑ Fritz Schachermeyr, *Indogermanen und Orient, op. cit.*, p. 259.

[172] ↑ Hans F. K. Günther, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes, op. cit.*, p. 61.

[173] ↑ *Ibid.*

[174] ↑ *Ibid.*, p. 65-66.

[175] ↑ *Ibid.*, p. 60.

[176] ↑ *Ibid.*, p. 67-68.

[177] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*

[178] ↑ *Ibid.*

[179] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[180] ↑ Cf. Philippe Burrin, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Le Seuil, 2004, 103 p.

[181] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*

[182] ↑ Alfred Rosenberg, « Nordische Wiedergeburt. Rede in Lübeck anlässlich der zweiten Reichstagung der Nordischen Gesellschaft », 26 juin 1935. Cité in *Gestaltung der Idee, op. cit.*

[183] ↑ *Ibid.*

[184] ↑ Joseph Goebbels, discours du 18 février 1943, « Wollt Ihr den totalen Krieg ? ».

[185] ↑ *Ibid.*

[186] ↑ *Ibid.*

[187] ↑ *Ibid.*

[188] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 316-317.

[189] ↑ J.-P. Stern, *Hitler, le Führer et le peuple, op. cit.*, p. 114.

[190] ↑ Adolf Hitler, discours du 30 janvier 1939 prononcé devant les députés du Reichstag à l'Opéra Kroll de Berlin.

[191] ↑ Adolf Hitler, discours cité, 15 mars 1942.

[192] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 11 juillet 1941, Führerhauptquartier, cité *in*Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[193] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 20 février 1942, Führerhauptquartier, Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[194] ↑ Cf. Christian Ingrao, « Le suicide comme sortie de guerre. Allemagne-Japon, 1945 », *in* Stéphane Audoin-Rouzeau, Roland Beller (éd.), *Sorties de guerre*, Paris, La Découverte, 2003, et Frank-Lothar Kroll, « Der Faktor Zukunft in Hitlers Geschichtsbild », *in* Frank-Lothar Kroll (dir.), *Neue Wege der Ideengeschichte. Festschrift für Kurt Kluxen zum 85. Geburtstag*, Paderborn, 1986, p. 391-409.

[195] ↑ Adolf Hitler, propos privé du 2 novembre 1941, Führerhauptquartier, cité *in* Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*

[196] ↑ H. R. Trevor-Roper, *Hitler's Table Talk, 1941-1944*, Londres, 1953, p. 316. Propos de février 1942.

III. La chorégraphie de la fin : esthétisme, nihilisme et mise en scène de la catastrophe finale

> « Et je vis aussi le fronton des temples s'éclairer de rouges lueurs, et du haut de leur socle les statues des dieux s'inclinaient avec le bouclier et la lance et le brasier les recevait sans bruit [...]. J'entendais aussi la meute et derrière elle l'engeance des bois qui s'approchait sans répit. » [1]
>
> **Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*, 1939.**

> — Je le connais votre type, me dit-il. Il s'appelle Érostrate. Il voulait devenir illustre et il n'a rien trouvé de mieux que de brûler le temple d'Éphèse, une des sept merveilles du monde.
> — Et comment s'appelait l'architecte de ce temple ?
> — Je ne me rappelle plus, confessa-t-il, je crois qu'on ne sait même pas son nom.
> — Vraiment ? Et vous vous rappelez le nom d'Érostrate ? Vous voyez qu'il n'avait pas fait un si mauvais calcul.
>
> **Jean-Paul Sartre, « Érostrate », in *Le mur*.**

Le caractère irréductible de la lutte menée par les soldats allemands jusqu'à la destruction quasi totale de la capitale

du Reich a profondément troublé les contemporains et continue d'interroger la postérité : qu'est-ce qui peut pousser une armée de conscrits à se battre ainsi jusqu'au dernier homme ? Il y a eu une volonté avérée des dirigeants nazis de faire mener jusqu'à la fin un combat sans merci, et cette volonté a été largement suivie, jusqu'à l'absurde bataille de Berlin qui a laissé la capitale du Reich en ruines alors qu'une reddition eût évité cet inutile gâchis. Quel discours, quel imaginaire de guerre a permis cette résistance acharnée, qui a fait perdre aux forces armées allemandes la moitié de leurs pertes totales dans la phase finale de la guerre ? Les éléments présentés plus haut constituent une partie de la réponse : un imaginaire de guerre des races et la prophétie radicale de l'anéantissement ou de la victoire totale ont fait l'objet d'une diffusion par la publicité du discours, du fascicule de propagande, du film et de l'enseignement de l'histoire. Cet imaginaire est coiffé, au sommet de l'État national-socialiste, d'une volonté de valider *a posteriori* la prophétie du chaos et de l'effondrement racial et civilisationnel total par une sortie de guerre qui soit éclatante et qui donne naissance à un mythe éternel et terrifiant.

Sortie de scène : la terreur et la pitié

Les dirigeants nazis, Hitler et Goebbels au premier chef, espéraient-ils la victoire ? On l'a longtemps cru, et imputé commodément cette attitude jusqu'au-boutiste à la folie. Goebbels semble cependant dire tout autre chose dans sa

dernière conférence de presse, tenue à son domicile, le samedi 21 avril 1945, au lendemain de l'anniversaire d'Hitler : « Si nous devons tomber, alors la terre doit en trembler. »[2] Dans les jours sombres de Stalingrad, Goebbels notait déjà que les événements de Russie étaient un « drame », non tant au sens commun de tragédie qu'au sens premier de spectacle. Le recours au registre sémantique du théâtre, du spectacle, de la chose vue et racontée montre assez que ce qui importe dans l'événement est moins sa réalité effective que la manière dont il est vu, perçu, narré, et dont il sera livré à la mémoire des hommes, puis transmis dans la chaîne des générations. Ainsi Stalingrad est-elle moins signifiante comme bataille effective que comme le « drame héroïque »[3] de l'armée allemande, « un spectacle d'une grandeur vraiment antique »[4] qui « éclipse le *Nibelungenlied* et [...] qui sera encore vivant dans des siècles »[5].

La défaite en chantant : pourquoi déplorer la capitulation de von Paulus puisque la geste de la VI^{e} Armée atteint à cette grandeur antique qu'il convient d'égaler et de dépasser pour soi-même laisser une trace durable dans l'histoire, la trace d'un géant ? C'est peut-être là le sens ultime du combat, de ce *Kampf* que les nazis exaltent comme principe de la nature, anoblissement de l'homme et alpha et oméga de la vie : le combat vise peut-être moins à remporter une victoire qu'à se battre de telle manière que l'on puisse créer un exemple. Peu importe la défaite si elle permet de mettre en scène un mythe qui soit le ferment d'une renaissance et de nouveaux combats dans un avenir lointain. Rome ne vaut que par sa mort : les

ruines de Rome émeuvent et émulent. Celles du Reich, et le récit de sa fin héroïque, devront de même provoquer un respect et une terreur sacrés, et exhorter au combat.
Il s'agit dès lors de soigner sa sortie de scène pour en faire l'événement le plus catastrophique et le plus terrifiant possible. La chute du Reich est donc pensée comme une scénographie de la catastrophe, adossée aux précédents des grandes fins antiques, et censée les égaler dans leur force signifiante et leur impact symbolique. L'Antiquité, qui était un modèle de prestige culturel et de construction impériale, devient le paradigme d'une fin héroïque, spectaculaire, mémorable, une fin propre à fonder un mythe et à habiter, à hanter la mémoire des siècles. La mémoire d'une résistance fanatique et suicidaire demeurera à jamais, créant un mythe héroïque comparable à celui des 300 de Léonidas :

> « Un combat désespéré conserve éternellement valeur d'exemple. Il suffit de songer à Léonidas et à ses 300 Spartiates. Nous laisser égorger comme des moutons ne convient en tout cas pas à notre style. On nous exterminera peut-être, mais l'on ne pourra pas nous mener à l'étal du boucher. » [6]

Goebbels et Hitler sont parfaitement d'accord sur le sens à donner à leur défaite, comme l'indiquent ces remarques du Journal de Goebbels, en date du 12 mars 1945 :

> « Le Führer souligne que nous devons agir en suivant de grands modèles [...]. Cela doit être notre ambition de donner

> aujourd'hui nous aussi un exemple dont les générations à venir puissent se réclamer dans des crises et des malheurs semblables, comme nous-mêmes nous devons, dans les circonstances actuelles, nous inspirer des héros du passé. » [7]

Quand à Hitler, voici ce qu'il dicte à sa secrétaire, Traudl Junge, quelques heures avant son suicide, dans la nuit du 29 au 30 avril 1945 :

> « Les siècles passeront, mais des ruines de nos villes et de nos monuments culturels renaîtra sans cesse la haine contre les responsables à qui, en dernière instance, nous devons tout cela : la juiverie internationale et ses acolytes. » [8]

Ce goût de la ruine semble recouvrir une prophétie auto-réalisatrice, formulée dès le début, un désir de faire l'histoire qui trouverait sa conclusion absurde dans une catastrophe finale à laquelle il est acquiescé, voire fait appel. On se souvient qu'Hitler se complaisait dans la posture prophétique, qu'il avait prévenu que la disparition de la race aryenne laisserait errer la terre comme un astre mort dans l'immensité de l'éther : une telle prophétie ne laisse d'autre choix, pour avoir raison, que de semer la mort et la désolation. Il était à la fois aisé et vital pour Hitler de poser au prophète : le racisme nazi ayant la prétention d'avoir percé les lois de l'histoire, il est possible à l'intelligence nationale-socialiste de prévoir ce qui, conformément à la logique du devenir historique, résorbé en nature connaissable et prédictible, va se produire. Dès lors, la prophétie est moins

l'oracle obscur d'une quelconque pythie ou le délire vaticinant d'une sibylle que la prédiction scientifique, presque apodictique, d'une réalité nécessaire. La prétention à une heuristique totale du réel, armée par la conviction d'avoir mis au jour les lois d'une histoire devenue nature, vient fonder ce que Hannah Arendt appelle la « légalité totalitaire » [9], une légalité qui est à la fois épistémologique, car elle est savoir certain d'une détermination nécessaire, et pratique, car la terreur totalitaire n'est que le supplétif, le bras séculier de cette nécessité de la loi de nature. Le meilleur moyen de voir une prophétie s'avérer est de la réaliser soi-même, fût-elle une prophétie de dévastation, de destruction : comme le dit Kant, « l'histoire *a priori* » est possible « lorsque celui qui fait des prédictions réalise et organise lui-même les événements qu'il a annoncés à l'avance » [10]. Le caractère irréductible de la bataille de Berlin et l'ordre de destruction du Reich du 19 mars 1945 sont bien pour le Führer une ultime manière d'avoir raison.

Rienzi : la mort d'un héros romantique dans les flammes de Rome

Berlin est, en avril 1945, détruite à 70%, réduite à l'état de ruines fumantes, comme le capitole romain d'un opéra de Wagner. La posture du Führer volontairement terré dans un bunker encerclé s'origine peut-être dans la fascination que le jeune Hitler éprouva pour le héros, sublime d'élection et de solitude, d'idéal et de sacrifice, de *Rienzi*.

Cet opéra, qui a bouleversé le jeune homme désœuvré de Linz, a durablement informé et constitué son imaginaire politique et historique. Cette tragédie écrite et composée par le premier Wagner, dans le plus pur style du drame romantique, avait tout pour parler au jeune idéaliste, qui trompait sa solitude par des bluettes fantasmées et l'intuition désespérée d'une élection dont sa déréliction et son isolement effectifs étaient le signe certain. Rienzi est un héros noble et solitaire. Tout entier voué à la résurrection de la Rome antique et de sa grandeur, il est chaste : la seule figure féminine de son entourage, et son unique rapport à la féminité, est sa sœur Irène. Rienzi veut retrouver la noblesse de la Rome vertueuse et glorieuse des temps anciens, « la Rome antique, reine du monde » [11], consolation d'un présent médiocre de querelles, d'injustice et de division. De ce passé glorieux, les ruines portent témoignage :

« Voyez, ces temples, ces colonnes vous disent :
Voilà Rome ! grande, libre, antique !
Rome qui jadis commandait au monde,
Et dont les citoyens se nommaient les rois des rois ! » [12]

Mais la postérité n'est pas à la hauteur des glorieux ancêtres, la descendance ne fait guère honneur aux ascendants. Rienzi déplore la décadence de ses mœurs et de son peuple. Sa mission sera, dès lors, de relever la ville :

« Allons ! Je vais rendre à Rome grandeur et liberté,
Je vais la tirer de son sommeil. » [13]

Les parallèles avec Hitler, avec sa biographie future et la représentation qu'il se forgera de lui-même, sont frappants.

Acclamé et plébiscité par son peuple, Rienzi en est finalement abandonné, trahi par les intrigues de *Nobili* concussionnaires : à l'élection répond la trahison, au destin de l'élu, la lâche mesquinerie des hommes.

Sa mission était élevée et sublime : il s'agissait de restaurer Rome dans sa grandeur antique et de libérer la plèbe de l'oppression tyrannique et vénale d'une noblesse avilie qui avait pris le contrôle de la ville depuis la retraite du pape en Avignon. Héros issu du cœur de son peuple, convaincu d'avoir été élu par la Providence [14], Rienzi est tout entier voué à son combat, dévoué à l'idée qu'il se fait de la grandeur de Rome et de la justice. Beau comme l'Antique, il a des mots qui semblent tout droit sortis d'un *De Viris*, et des poses que même une statue pourrait lui envier.

Son désintéressement est visible lorsque, à l'instar de César, il refuse le titre de roi pour lui préférer celui de Tribun, celui des Gracques. Héros romantique, figure bien caractéristique du jeune Wagner, le musicien libéral et révolutionnaire, vent debout contre la réaction et la Sainte Alliance, qui ira jusqu'à monter sur les barricades de Dresde en 1848, le Rienzi de la scène est bien éloigné de son modèle historique. Ses plaidoyers passionnés pour la liberté, son idéalisme et son sacrifice final en font le héros des libéraux romantiques et nationalistes, enflammés par l'opus wagnérien comme ils le seront en Italie par Verdi.

Un tel opéra pouvait convaincre Hitler, wertherien de collège, nourri de la mystique de la solitude et du plébiscite, de l'élection et de la malédiction, convaincu que la politique n'est

sublime que si elle est sacrificielle, qu'un destin n'est héroïque que s'il s'achève dans les flammes d'un Capitole qui s'effondre dans le fracas des poutres et la gerbe des étincelles. Rienzi, qui avait voulu restaurer l'antique grandeur de Rome, maudit son peuple qui le trahit et l'abandonne, incapable de suivre son chef héroïque dans sa mission historique :

> « Honte effroyable ! Est-ce donc cela, Rome ?
> Misérables, indignes de ce nom !
> Le dernier des Romains vous maudit !
> Maudite, détruite soit cette ville !
> Meurs et disparais, Rome !
> Ainsi le veut ton peuple dégénéré ! » [15]

La noblesse de Rienzi est sublimée par les flammes de son sacrifice : sa mort marque la mort définitive de la Rome antique, puisqu'il meurt écrasé par la chute du Capitole.

Dans les mémoires qu'il consacre à son amitié de jeunesse avec Hitler, August Kubizek, une des très rares personnes qu'Hitler tutoyait, consacre un chapitre entier à la forte impression que *Rienzi* fit sur son compagnon de 17 ans, un soir de novembre [16] 1906 [17], à Linz. Ce chapitre, intitulé « La vision », raconte comment une soirée à l'opéra municipal a contribué à susciter chez le jeune homme une vocation politique. Porté à exagérer l'importance de ces années vécues en commun, Kubizek affirme même que cette nuit-là, « c'est tout son destin futur qui s'est décidé » [18]. Hitler a été ému par la solitude de Rienzi, « un homme simple, encore inconnu » [19], issu du peuple, et élu par la providence pour être le « libérateur » [20] de son peuple opprimé. L'exceptionnalité de son destin, le caractère atroce de

sa fin d'homme trahi et cerné par les flammes provoquent terreur et pitié chez les deux jeunes hommes : « C'est bouleversés que nous assistâmes à la chute de Rienzi. Nous quittâmes le théâtre en silence. » [21] En effet, alors qu'Hitler a coutume de commenter avec une fébrile et prolixe ardeur le spectacle auquel il vient d'assister, il se tait cette nuit-là, visage fermé, et c'est avec rudesse qu'il enjoint Kubizek de l'imiter lorsque celui-ci fait mine de l'interroger. Malgré le froid brouillard d'une nuit de novembre, les deux amis sortent de la ville et gagnent le Freinberg. Hitler, visiblement bouleversé, prend les mains de Gustl dans les siennes et les serre [22], avant de se lancer dans un long et poignant monologue, où le jeune homme timide et fragile se rêve un destin à la Rienzi, un destin d'exception, fantasme romantique qui vienne transcender son sentiment d'insignifiance et d'échec. Gustl avait toujours cru que son ami voulait être artiste. Il prend désormais conscience que ce n'est pas le cas :

> « Il y allait de quelque chose de supérieur à cela [...]. Il parlait désormais d'une mission que le peuple, un jour, lui confierait, pour le tirer de la servitude et le conduire vers les sommets de la liberté. » [23]

On est peut-être ici en présence d'une surdétermination, voire d'une reconstruction interprétative *a posteriori* de ce qui s'est passé cette nuit-là. L'auteur tire la couverture à soi en se disant témoin d'une illumination qui allait changer la face du monde. C'est la loi de tout témoignage autobiographique, mais les écrits de Kubizek sont jugés globalement crédibles par Ian Kershaw :

« Bien des années devaient s'écouler jusqu'à ce que je comprenne tout ce que cette heure étoilée, loin du siècle et du monde, avait représenté pour mon ami » [24], qui le congédie sans aménité pour pouvoir méditer seul, sous le ciel étoilé du Freinberg. Le *Duzfreund* Kubizek est, en 1939, invité à Bayreuth par celui qui, entre-temps, est devenu le Führer du peuple allemand, et qu'il n'a pas revu depuis Linz. Gustl évoque le souvenir de cette nuit, dont Hitler possède une mémoire encore très précise : « Il en avait encore tous les détails en tête, avec exactitude. » [25] Hitler raconte l'événement à Winnifred Wagner, avant de conclure par ces mots : « C'est là que tout a commencé. » [26] Ce n'est pas la seule fois qu'Hitler évoque le caractère déterminant de Rienzi. Quatre ans plus tard, en avril 1943, lors d'une visite à Linz, il entraîne un aréopage de hiérarques nazis au *Landestheater*, parmi lesquels Speer qui rapporte que le Führer « nous montra avec une émotion visible la place bon marché du poulailler d'où il avait vu Lohengrin et Rienzi pour la première fois » [27]. Cet opéra, œuvre de jeunesse que Wagner avait répudiée, fit date dans la construction de l'imaginaire politique du Führer, pour qui, désormais, politique rimait avec sacrifice héroïque et catastrophe finale : l'action politique de résurrection de la grandeur antique s'achevait dans le suicide du héros, englouti par les flammes de l'œuvre avortée.

Que le spectacle d'un héros romain, qui, animé de la volonté de recréer la Rome antique, meurt dans l'embrasement de son palais, décide Hitler à embrasser un destin politique n'est pas indifférent. La fascination esthétique d'Hitler pour le sacrifice

sublime du héros maudit s'enracine dans un intérêt particulier pour l'Antiquité.

Léguer plus qu'édifier

Considérer et présenter le nazisme comme une idéologie ou une intuition essentiellement tournée vers la mort, et notamment la sienne propre, peut sembler en contradiction avec le caractère volontariste du Parti, puis de l'État, en particulier avec l'importance accordée à l'œuvre architecturale, dont nous avons aperçu les ambitieux projets. Comment voir à l'œuvre dans le nazisme une logique essentiellement destructrice quand le régime consacre de telles sommes à bâtir et édifier ? Hitler exige, pour son architecture, l'emploi des matériaux les plus nobles et les plus coûteux, quoiqu'il en coûte et malgré les réticences du ministre des Finances, avec lequel il conseille à Speer de ruser [28]. Hitler a donc la passion de l'architecture et, après 1933, l'État contracte sous sa férule le virus de la truelle et du burin. À lire et écouter Hitler et Speer, cependant, on peut douter que ces édifices aient été destinés aux contemporains. Hitler semble moins vouloir construire pour le présent que porter témoignage dans l'avenir :

> « Hitler aimait à expliquer qu'il construisait pour léguer son époque et l'esprit de cette époque à la postérité. En dernière analyse, disait-il, c'est bien les édifices monumentaux qui rappelaient les grandes époques de l'histoire. Que restait-il des *Imperatores* du grand Empire romain ? Que resterait-il encore d'eux aujourd'hui, si leurs édifices n'étaient pas là

pour témoigner d'eux ? [...]. Si, après une longue période de décadence, le désir de grandeur nationale devait à nouveau être attisé, alors les monuments des ancêtres se révéleraient être les guides les plus efficaces. Ce sont les monuments de Rome qui permettent aujourd'hui à Mussolini de rappeler l'esprit héroïque de Rome et de rendre populaire, dans son peuple, son idée d'un nouvel Empire. Nos monuments doivent aussi parler au cœur de l'Allemagne des siècles à venir. C'est ainsi qu'Hitler justifiait la valeur d'une construction durable. » [29]

C'est sans ambages, et jusqu'en public, qu'Hitler affirme vouloir construire plus pour la postérité que pour ses contemporains :

« Ces œuvres gigantesques, témoignages de la renaissance culturelle du III^{e} Reich, appartiendront un jour à l'impérissable patrimoine culturel de l'Occident de la même manière que les grandes réalisations culturelles du passé constituent notre propre patrimoine. » [30]

Le patrimoine architectural constitué par Hitler est essentiellement héritage, testament de pierre de glorieux ancêtres disparus, victimes de leur mission et de leur combat. Ce qui importe donc, dans l'édification de monuments, est finalement moins la fonction de représentation dans le présent que celle de témoignage dans l'avenir. L'effet des édifices est moins rapporté aux hommes présents qu'aux générations futures. Hitler est plus disert pour évoquer l'effet de ses bâtisses sur la postérité que sur ses contemporains, dont il ne précise

guère qu'ils doivent être écrasés par la puissante masse de la pierre nazie. Ici encore, on constate combien le référentiel d'Hitler est diachronique et projectif plutôt que synchronique, historique plutôt que géographique.

Cette projection systématique dans l'après, corollaire d'une obsession bien présente des modèles passés, témoigne d'une volonté de faire soi-même passé, et d'une propension frappante à envisager sa propre mort, avec une fascination hantée par le souci de l'apothéose héroïque. Les témoignages abondent, qui décrivent Hitler comme un hypocondriaque impénitent, un homme qui, par sincérité et par un goût prononcé de l'automise en scène, parle avec angoisse de ses petits soucis digestifs et déduit d'une aérophagie taquine assortie d'insomnies le diagnostic fatal d'un cancer de l'estomac. Speer rapporte qu'Hitler était d'autant plus attentif aux délais d'édification de la chancellerie qu'il se voyait au bord du sépulcre. À moins de 50 ans, il confie à Éva Braun qu'il va mourir et renforce son végétarisme intransigeant par un régime alimentaire léger et strict [31].

Cette obsession personnelle de sa propre mort est liée à l'intuition presque désirante de la défaite, de la fin, et ce, curieusement, dès le début de la guerre : « À un moment, c'était bien dans les premières semaines de la guerre, j'ai entendu Hitler parler, je ne sais plus dans quel contexte, de la *Finis Germaniae* » [32], note Speer, corroboré en cela par une foule d'autres témoignages convergents [33]. Envisager sa propre défaite, l'anéantissement dans la *Finis Germaniae* est sans doute la conséquence logique d'une conception de la guerre dans les

termes radicaux du tout ou rien. Il demeure que cette complaisance presque gourmande à évoquer la fin interroge. Contrairement à ce qu'une ruine inerte peut laisser songer, la pierre léguée, laissée en partage et en héritage n'est pas pierre morte, simple minéral inerte et froid. Elle doit être le germe fécond de la renaissance du Mouvement, source d'inspiration pour les générations futures, exhortation monumentale à reprendre le combat.

Au fond, la construction ne vaut que par sa destruction, l'édifice ne prend sens que dans et par sa ruine. En témoigne ce propos proprement halluciné où Hitler, posant la première pierre de la *Kongresshalle* de Nuremberg, en vaticine déjà la destruction et la ruine. Il imagine les générations futures déambuler dans des bois sacrés jonchés des ruines titanesques des édifices du Parti, concevant de cet édifiant spectacle un respect sacré et l'ardeur à reprendre le combat :

> « Si jamais notre Mouvement venait à devoir se taire, alors ce témoignage parlerait encore après des millénaires. Au milieu d'un bois sacré de chênes antiques, les hommes admireront avec une terreur sacrée ce premier géant des édifices du III^{e} Reich. » [34]

Le fantasme de la ruine est donc le lieu d'une automythologisation du nazisme : les ruines des Titans chanteront les héros et les armes, narreront les combats, en suscitant les vocations de la postérité. Le monument, à l'instar des édifices construits par les Empereurs romains, devaient donc faire époque et faire mythe : de même que la ruine

romaine est la matrice du renouveau italien et, plus largement, du renouveau de l'Occident en inspirant le Reich, de même la ruine nazie sera un appel aux combats futurs.

Le ruinisme comme programme : la *Theorie der Ruinenwerte*

Hitler, qui était tellement soucieux de mise en scène et d'autoreprésentation qu'il chorégraphiait lui-même les défilés de Nuremberg et avait pris le soin de personnellement dessiner les uniformes et étendards du Parti, ne pouvait pas laisser le soin de son image future à la seule œuvre du temps. La volonté de puissance nazie, que nous savons à l'œuvre dans le présent totalitaire, et que nous avons vue active dans la réécriture du passé, se veut maîtresse de l'avenir, de la passéification de son propre présent. Hitler souhaitait façonner l'image qu'il laisserait à la postérité, en exerçant un contrôle sur la déchéance de ses propres monuments. Les monuments nazis ne devaient pas être passivement abandonnés à la mort, mais soumis à un procès d'obsolescence maîtrisé. Il importait ainsi de laisser des ruines capables de faire mythe, autrement dit des ruines qui, peu ou prou, auraient l'apparence de ces ruines romaines dans lesquelles était déposée la mémoire glorieuse de l'Empire.
Or les matériaux modernes, l'usage du béton armé notamment, semblent peu propres à léguer des ruines aussi puissantes et majestueuses que celles des Rome. Speer rapporte que, lors des travaux de terrassement du Zeppelinfeld, il fit dynamiter le

dépôt des tramways de Nuremberg qui se trouvait à cet emplacement :

> « Après que j'eusse tout fait sauter, je passai le long des équipements de béton armé ainsi détruits. Les ferrailles dépassaient et avaient commencé à rouiller. Leur sort n'était pas difficile à imaginer. Cette vision déprimante me donna une idée que je présentai plus tard à Hitler sous le nom un peu ambitieux de "Théorie de la valeur des ruines". » [35]

Cette idée, qui répond à ses préoccupations d'esthétique et de scénographie mémorielle, comble d'aise le Führer :

> « Des édifices érigés selon les méthodes de construction moderne [...] étaient indubitablement peu aptes à jeter ce "pont de la tradition" qu'Hitler souhaitait diriger vers les générations futures. Il était impensable que des tas de ruines rouillant suscitent cette inspiration héroïque qu'Hitler trouvait dans les monuments du passé. C'est ce dilemme que ma théorie devait résoudre : l'utilisation de matériaux particuliers, de même que le respect de certaines considérations statiques devait permettre de bâtir des édifices qui, en ruines, devaient, après des centaines ou (c'était notre unité de compte) des milliers d'années, ressembler à leurs modèles romains. »

Un bon dessin valant bien des discours, Speer présente une esquisse à Hitler, en nouvel Hubert Robert, peintre ruiniste de sa propre œuvre architecturale :

> « Pour illustrer ma pensée, je fis réaliser une esquisse romantique : elle montrait à quoi ressemblerait la tribune du Zeppelinfeld après des siècles d'abandon, recouverte de lierre, avec des piliers effondrés, les murs écroulés çà et là, mais encore reconnaissable dans ses grands traits. Dans l'entourage immédiat d'Hitler, cette esquisse fut ressentie comme un blasphème. La simple idée que je puisse prévoir une période de décadence pour ce Reich de mille ans à peine créé semblait inouïe à bien des gens. Mais Hitler trouva l'idée éclairante et logique ; il ordonna que, à l'avenir, les édifices les plus importants de son Reich soient construits selon les prescriptions de cette "loi des ruines". » [36]

Ce témoignage est corroboré par les propres discours que le Führer consacre à la question artistique et architecturale, lors des sessions du Congrès de Nuremberg qui y sont consacrées et à l'occasion de l'inauguration des différentes expositions de l'art allemand, à Munich : « Que seraient [...] les Grecs sans Athènes et l'Acropole, que serait Rome sans ses monuments, que seraient nos dynasties impériales germaniques sans les cathédrales et les palais [...] ? » [37], demande-t-il dans un discours où il justifie son programme de grands travaux. Probablement rien car, par une sorte de darwinisme mémoriel, de sélection naturelle des mémoires, « l'histoire ne s'attarde pas à parler d'un peuple qui n'a pas dressé son propre monument culturel » [38] . On perçoit chez Hitler une angoisse de la finitude qui ne peut être apaisée et transcendée que par la certitude que son Empire se survivra par des ruines à la romaine, ces ruines

qui l'impressionnent tant et qui consacrent l'« écrasante éternité de ces Titans » [39].
Hitler, en nouvel Héraclite, s'effraie du flux incessant et destructeur des choses et des êtres. Seuls des monuments construits pour l'éternité offriront une résistance au temps, pour léguer aux siècles des siècles la mémoire mélancolique et glorieuse d'un Empire de géants, seuls « témoignages indestructibles » [40] d'une grandeur historique vouée au destin de toute chair :

> « Les grands témoignages culturels de l'humanité en granite et marbre se dressent depuis des millénaires. Et eux seuls constituent un pôle de réelle stabilité dans le flux de toutes les apparences. » [41]

Comme, selon le Führer, « aucun peuple ne vit plus longtemps que les documents de sa culture » [42], l'architecture et l'art visent moins les contemporains que la postérité : il n'importe pas de doter le présent d'équipements, mais de dresser une scénographie mémorielle, « en prenant exemple sur les grands modèles du passé » [43]. Le Reich doit en effet parler lui aussi, à l'imitation des Grecs et des Romains, « la langue éternelle du grand art » [44]. L'art monumental antique est une langue d'éternité, car il a su conjurer la finitude et survivre aux siècles : « Oui, quand bien même les derniers membres d'un peuple malheureux viendraient à disparaître, alors les pierres commenceraient à parler. » [45]
On retire de tout cela le sentiment que ce qui importait à Hitler, dès le début, était moins la vie que la mort : non la réalité

effective, les travaux et les jours, bref, l'intendance, d'un Reich de mille ans, mais la mémoire et les ruines d'un Empire, préoccupation esthétique, mémorielle, voire métaphysique plus que politique. Ce qui importait depuis le début était donc la mise en scène et la mémoire de la propre mort du Reich : de même que l'Empire romain ne valait plus que par le mythe héroïque que déclamaient ses ruines, le Reich importait plus mort que vivant. Il s'agissait donc moins de créer un Empire que d'en laisser les signes et les traces, de laisser derrière soi une scène jonchée de ruines à l'antique, de fûts de colonnes brisés, de blocs de marbre mangés par le lierre, d'arches puissantes et de murs cyclopéens, comme l'Empire romain. L'amoureux du *Gesamtkunstwerk* wagnérien, le passionné d'opéra, de théâtre et de cinéma travaillait ainsi consciemment et obstinément à la mise en scène architecturale de sa propre mort. Hitler s'est préoccupé de cette scénographie dès son séjour forcé dans la prison de Landsberg, durant lequel, en 1924, il rédige *Mein Kampf* :

> « Si le sort de Rome devait frapper Berlin, la postérité ne pourrait admirer comme œuvres les plus significatives de notre temps que les magasins de quelques Juifs et comme expression caractéristique de notre civilisation que les hôtels de quelques compagnies. » [46]

Le nazisme apparaît donc comme une contemplation désirante, voire comme appel de la mort. Il y a coexistence d'un volontarisme utopique et d'une complaisance farouche et désespérée à envisager sa propre mort, car ce qui importe est

moins la victoire réelle que le triomphe symbolique et mémoriel d'une défaite héroïque et sublime qui se survivrait à elle-même par la force du mythe : « Si le sort de Rome venait à frapper Berlin » est finalement moins une hypothèse qu'un désir, moins une angoisse qu'un souhait.

On observe dans le phénomène nazi un idéalisme qui, par dépit devant la médiocrité du réel, se retourne en nihilisme. Il y a dans le nazisme, et dès les origines, une tension fondamentale vers la mort, une volonté de mort qu'une surprenante dialectique veut faire passer pour l'expression achevée d'une volonté de vie : eros et thanatos se mêlent étrangement dans des articles destinés à un lectorat SS, auquel est expliqué en de longues gloses historico-métaphysiques la signification du *Totenkopf* qui orne leur front [47]. Curieusement, cette tension vers la mort épouse sans paradoxe le volontarisme et le vitalisme nazis. L'architecture nous le montre assez : ce qui est construit dans l'édifice, c'est la destruction de l'édifice. Le bâtiment en acte, c'est le bâtiment en ruines, sa destruction étant l'entéléchie de sa construction. On est donc en présence d'un vitalisme mortifère, un vitalisme qui exalte et donne naissance à un mythe de mort.

S'immortaliser par sa mort : le *Stehen und Kämpfen* nazi

La propagande du *Durchhalten* crée un monde fictif qui est la condition de la poursuite du combat, un combat à mener jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière goutte de sang.

Cette propagande a fait en sorte que, à l'est, il semble impossible de déposer les armes. Ce combat a été présenté et vécu comme l'Armaggedon final d'une gigantomachie raciale millénaire. Si le Reich baisse la garde, il sera englouti par les assauts répétés de l'Est éternel. Barbarossa n'est pas une opération d'agression historiquement isolée : elle est la dernière entreprise de l'Occident pour détruire une sous-humanité judéo-asiatique à l'est [48].

Nous avons vu [49] la forte charge eschatologique du discours nazi qui avait annoncé un combat décisif, et prévenu, prophétiquement, des conséquences abominables d'une défaite. L'eschatologie [50] se fait alors apocalyptique : les nazis prophétisent le chaos en cas de défaite de la race aryenne. L'Allemagne, en effet, « comme, jadis, l'Inde et la Grèce », menace d'être « engloutie pour toujours » [51] si le principe nordique ne s'impose pas face à son inconciliable ennemi de toujours.

C'est donc la conception même de cette guerre à l'est en termes de *Endkampf* ou de *Schicksalskampf* racial et civilisationnel, qui interdit toute capitulation, d'autant plus que la violence des représailles de l'Armée rouge validait *a posteriori* toutes les mises en garde les plus alarmantes de la propagande. Un *Endkampf* ne pouvait se solder que par le *Entweder/Oder* [52] cher à Hitler et au discours nazi : soit la victoire totale et écrasante de la race indogermanique, soit sa disparition fracassante de la scène de l'histoire avec, en arrière-plan peut-être, le secret désir d'une spectaculaire sortie de scène et

l'espoir d'une reprise de la lutte par la postérité, édifiée par la mort de ses aînés.
Mais pourquoi ne pas dissocier les fronts ? Si l'Est représentait le combat vital et final, pourquoi ne pas assurer la paix à l'ouest et poursuivre la lutte à l'est ? pourquoi les nazis n'ont-ils pas au moins tenté de négocier une paix séparée avec les Alliés de l'Ouest pour poursuivre le combat à l'est, comme Himmler en a caressé l'idée à la parfin ?
La première explication est la plus évidente : les nazis savaient que les Alliés exigeaient une capitulation sans condition, qu'ils considéraient le régime comme essentiellement criminel et qu'ils ne traiteraient jamais avec un État auteur de tant de fourberies avant guerre et de crimes depuis 1939. Cette explication, qui n'en est pas une si l'on considère qu'Himmler lui-même, en mars et avril 1945, croit à la possibilité d'une paix séparée et tente d'engager des pourparlers avec les Américains, soulève immédiatement une autre interrogation : pourquoi avoir tout fait pour bloquer le niveau de violence et s'interdire tout retour en arrière ? Il est indéniable que la violence génocidaire a eu un effet de cliquet. Joseph Goebbels, dans son *Journal*, note le 2 mars 1943, alors que, encore sous le choc de Stalingrad, il envisage la défaite :

> « On en est d'abord à un tel point dans la question juive qu'il ne nous est plus possible de nous en échapper. Et c'est sans doute tant mieux. Un mouvement et un peuple, qui ont coupé les ponts derrière eux, combattent, l'expérience le montre, avec beaucoup moins de retenue que ceux qui ont une possibilité de retraite. » [53]

Couper les ponts et brûler les vaisseaux : cette métaphorique et ces expressions sont sollicitées quelques semaines plus tard par Hitler qui dit « préférer couper tous les ponts derrière lui puisque, de toute manière, la haine des Juifs est immense » [54] . Les Allemands combattent donc dos au mur ou à la mer, la retraite coupée, « et c'est tant mieux », note Goebbels. Ce « tant mieux » interroge. Cette attitude de résistance opiniâtre, cette manie de tenir les positions pour se faire piler jusqu'au dernier doit-elle mener à la victoire ? On a cru que les nazis le croyaient, puisqu'ils le disaient aussi fort.

Longtemps a prévalu l'image d'un commandement suprême de la Wehrmacht complètement coupé des réalités, et la conception qu'Hitler, en autiste fanatique, aurait cru à la victoire finale : ses propres propos, la nature de ses ordres, et le message jusqu'au-boutiste de la propagande nazie, convergent pour donner l'image d'un bloc de folie aveugle et suicidaire. Si, de fait, les moments d'irrationnel n'ont pas manqué, si, en effet, le plus haut commandement s'est parfois bercé de douces illusions au sujet des Wunderwaffen V1 et V2, des chars Tigre, des avions à réaction, voire de l'atome, et si l'on évoquait parfois le sort de Frédéric II de Prusse pour espérer un miracle à la 1762, la conscience lucide d'une inéluctable défaite prédominait chez un Hitler bien plus rationnel et calculant qu'on ne le dit parfois. Selon l'historien Bernd Wegner, Hitler et le haut commandement de la Wehrmacht étaient convaincus que la disproportion humaine et matérielle au bénéfice des Alliés allait se solder par la défaite finale du Reich, au moins depuis Stalingrad. Dans ce cas, comment expliquer la poursuite

effrénée de la guerre ? comment expliquer que le *Völkischer Beobachter*, organe du Parti et de l'État, titre, le 28 mars 1945 : « Notre mot d'ordre : tenir et combattre ! » [55], alors que l'un des buts de la présente guerre était d'éviter à tout prix que ne se reproduise un novembre 1918, comme l'affirme Hitler dans sa déclaration de guerre du 1er septembre 1939 ?

Sans doute faut-il prendre cette phrase réellement au sérieux, et comprendre que, lorsqu'Hitler dit qu'« il n'y aura plus jamais de novembre 1918 dans l'histoire allemande », il entend moins par là une défaite qu'une défaite honteuse, une défaite qui, comme celle de 1918, laisserait un arrière-goût de vergogne et d'inachevé à toute une génération de combattants. Il s'agit donc moins de gagner la guerre que de soigner sa sortie de guerre comme l'on travaille une sortie de scène. L'état d'esprit qui règne dans l'entourage d'Hitler en mai 1943 est, selon le secrétaire d'État von Weizsäcker, dominé par le « raisonnement [...] suivant : nous allons gagner. Si nous ne gagnons pas, nous disparaîtrons avec les honneurs jusqu'au dernier homme. Cela aurait été également la devise de Frédéric le Grand » [56]. Soigner sa sortie de guerre pour transformer une défaite militaire en une victoire morale implique de pouvoir garder jusqu'au dernier moment la maîtrise du moral combattant. Dès lors, la contradiction entre une conscience lucide de l'inéluctabilité de la défaite et le discours jusqu'au-boutiste de la propagande n'est plus qu'apparente : cette lucidité et cet aveuglement sont solidaires d'une même volonté de ne pas rater sa sortie de guerre, comme ce fut le cas en 1918, défaite honteuse non pas tant parce qu'elle fut une défaite que parce

qu'elle fut piteuse et qu'elle ne donna point l'occasion de mourir dans l'honneur. La défaite de 1918 fut la honteuse tragi-comédie de la trahison, du coup de poignard dans le dos : le complot judéo-bolchevique, puis le Diktat de Versailles, ont souillé l'honneur militaire allemand.

Hitler apparaît donc comme un bloc d'optimisme autiste parce qu'il n'a pas le choix. Jusque dans les conversations entre quatre yeux avec ses collaborateurs, il doit maintenir et insuffler cette croyance irréaliste en la possibilité d'une victoire finale : comme le note Bernd Wegner, « reconnaître qu'il était perplexe ou qu'il n'envisageait pas d'issue favorable était incompatible avec sa conception de la fonction » [57] de Führer. Un fléchissement de sa propre volonté et de son discours l'aurait privé de tout ou partie des moyens de poursuivre la guerre en semant le doute : « Quel effet désastreux cela produirait-il si un officier commandant une compagnie expliquait à ses hommes, au milieu d'une situation difficile, qu'il ignore ce qu'il faut faire ? » [58], s'interroge Hitler dans un propos privé.

Ce n'est donc pas « la victoire finale qui était au centre des pensées et de l'action d'Hitler, mais la mise en scène de sa propre défaite » [59], soit « la chorégraphie de cet effondrement collectif à l'impact historique puissant » [60].

On a imputé cette logique jusqu'au-boutiste à la folie supposée du personnage parce que, en termes militaires, cette résistance acharnée n'avait pas de sens: si le sens d'une entreprise militaire est la victoire, à tout le moins la progression ou la stabilisation du front, le « Stehen und kämpfen » [61] d'Hitler ne

pouvait être assigné à aucune signification stratégique ou tactique. Quand Speer rédige un mémorandum le 30 janvier 1945 pour informer le Führer de l'imminent effondrement de l'économie de guerre afin que soit mis fin, en toute connaissance de cause, aux hostilités parce que celles-ci, estime le ministre, n'ont plus aucun sens, il provoque l'ire d'Hitler qui voit dans la poursuite des combats un sens que Speer ne peut pas voir : l'un pense aux chances de l'Allemagne dans l'après-guerre alors que l'autre ne rêve qu'embrasement et effondrement. Speer est préoccupé par la vie des Allemands alors qu'Hitler ne pense qu'à une mort mythique. Des moyens symboliques spécifiques sont mis en œuvre pour galvaniser les ardeurs guerrières et préserver les ressources spirituelles de la lutte. À partir de 1943, au moment où le dieu de la guerre et la Fortune boudent le Reich, la propagande nazie encourage la volonté de résistance et l'esprit de sacrifice en mobilisant trois exemples historiques : celui, le plus fréquent, de Frédéric II de Prusse lors de la guerre de Sept ans, mais aussi ceux de Sparte et de Rome, confrontées, comme le Reich, à la puissance dévastatrice du déferlement asiatico-sémitique. La lutte contemporaine contre le bolchevisme asiatique et son allié juif ploutocrate capitaliste est une lutte pour l'hégémonie mondiale, comme autrefois les guerres médiques et les guerres puniques, finalement remportées par des élites nordiques contre un ennemi racialement inférieur.

Durchhalten : tenir bon ou l'héroïsme spartiate des Thermopyles à Stalingrad

Le mythe spartiate, opératoire dans la conception d'un État raciste et d'une société holiste [62], est mobilisé dans un autre de ses aspects, l'aspect guerrier, au moment de la défaite de Stalingrad. C'est à la mémoire du sacrifice des 300 spartiates de Léonidas aux Thermopyles (480), qui avait déjà été célébrée dans le contexte plus riant de la victoire allemande en Grèce [63], qu'il est d'abord fait appel. Le 18 février 1943, le fameux discours de Goebbels proclamant, au *Sportpalast* de Berlin, la guerre totale, exalte l'abnégation et la dureté d'un peuple tout entier tendu vers l'effort de la victoire. La référence à Sparte est présente dans son discours, et fonctionne comme un doublon antique à la figure de Frédéric II lors de la guerre de Sept ans, une figure frédéricienne qui domine par la suite toute l'œuvre de propagande de son ministère jusqu'aux dernières heures de mai 1945, tant elle est, dans son obstination et sa victoire finale, source de consolation et de courage pour Hitler et Goebbels, qui s'y réfèrent de manière obsessionnelle. Pour l'heure, Goebbels invoque l'exemple de Sparte [64], qui lui permet d'évoquer une communauté unie et solidaire dans l'effort de guerre, celle des *homoioi,* les égaux. Il exalte ainsi l'union nationale et la destruction des barrières de classe que le Gauleiter de Berlin, retrouvant ici les accents rouge-brun de ses débuts politiques, veut voir disparaître dans l'incendie de la guerre totale. L'exemple spartiate est également mobilisé dans un contexte de défaite militaire car il évoque, associé à l'exemple de Frédéric

II, l'inflexibilité, le courage et l'abnégation du soldat qui ne dépose jamais les armes.
Le discours de Goebbels résonne ainsi en écho à un récent appel de Goering, en date du 30 janvier 1943. À l'occasion du dixième anniversaire de la prise de pouvoir des nazis, Goering lance un appel à la Wehrmacht dans lequel il rend un hommage appuyé au courage des divisions allemandes prisonnières de Stalingrad et sur le point de se rendre à l'Armée rouge, après un combat désespéré contre des Soviétiques supérieurs en nombre et un général Hiver plus impitoyable que jamais. Alors que, en ce 30 janvier, jour de fête et de célébrations officielles du Parti et de l'État, la plus grande défaite militaire du Reich à ce jour est consommée, et que la reddition de Paulus n'est plus qu'une question de jours, Goering veut avant tout montrer que le combat mené par les divisions allemandes n'aura pas été vain : la défaite est indubitable, elle est lourde, mais elle se trouve sublimée par le gain de temps stratégique qu'elle permet aux armées allemandes pour la défense du Grand Reich. Son discours retourne le désastre à court terme en victoire à long terme :

> « Si les combattants de Stalingrad n'avaient pas mené ce combat héroïque, s'ils n'avaient pas attiré sur eux pas moins de 60 ou de 70 divisions bolcheviques, ces divisions seraient passées : le bolchevik aurait sans doute atteint son but. Désormais, il vient trop tard. » [65]

Les divisions allemandes de Stalingrad ont fait honneur aux vertus cardinales du soldat, la camaraderie, la fidélité au devoir,

et surtout le sens du sacrifice personnel pour la défense de la patrie. Goering consacre l'essentiel de son appel à comparer le sacrifice de la Wehrmacht dans le grand hiver russe à celui de Léonidas et des siens au passage des Thermopyles. Le verrou de Stalingrad est celui des Trois Cents : certes, ce verrou a sauté, mais, de même que Léonidas a permis aux Grecs de se replier en bon ordre vers Salamine, où Xerxès fut finalement défait, le sacrifice héroïque des divisions allemandes a permis un gain de temps considérable pour préparer la défense, puis la contre-attaque et la victoire finale. Les Thermopyles sont une défaite héroïque, comme Stalingrad, doublée d'une fausse victoire pour les Perses et les Soviétiques, trop longtemps retenus par le sublime sacrifice de quelques centaines d'hommes ou de quelques divisions :

> « Soldats ! la plupart d'entre vous aura entendu parler d'un exemple similaire dans la grande et violente histoire de l'Europe.
> « Même si les chiffres étaient moindres à l'époque, il n'y a finalement aucune différence dans l'acte en soi. Il y a deux mille cinq cents ans, un homme infiniment plus courageux et intrépide s'est dressé dans un petit défilé de Grèce avec 300 de ses hommes, il s'appelait Léonidas. Il a fait face avec 300 Spartiates, des hommes issus d'un peuple qui était fameux pour son courage et son intrépidité. Une masse infiniment supérieure en nombre a attaqué cette petite troupe sans relâche. Le ciel était noir des flèches décochées. Jadis, déjà, c'était un assaut de hordes qui se brisait contre l'homme nordique. Xerxès disposait d'une foule immense de

combattants, mais les 300 hommes ne plièrent et ne reculèrent pas, ils se battirent sans répit dans un combat sans issue, mais dont le sens allait au-delà de ce désespoir. Il arriva un moment où le dernier homme tomba. Dans ce défilé, on peut lire cette seule phrase : Passant, si tu vas à Sparte, dis-leur que tu nous a vu gésir comme le commandait la loi !

« Ils étaient 300 hommes, camarades, et des millénaires se sont écoulés depuis, mais ce combat et ce sacrifice demeurent l'exemple sublime de l'héroïsme militaire. Et l'histoire retiendra de ce que nous vivons en ce moment : si tu vas en Allemagne, dis-leur que tu nous a vu combattre à Stalingrad comme le commandait la loi, la loi pour la sûreté de notre peuple ! » [66]

La référence héroïque à Sparte vient étayer un discours du *Durchhalten*, du tenir bon, vent debout, contre les hordes asiatiques qui ont forcé le passage de Stalingrad comme elles avaient forcé celui des Thermopyles. La référence aux Spartiates de Léonidas, outre qu'elle est suffisamment fameuse pour être immédiatement comprise et mobilisatrice, est riche d'un espoir de victoire et participe de cette volonté d'auto-conviction forcenée des nazis mis en présence de l'inéluctable recul. Pour illustrer le propos de Goering, l'édition du *Völkischer Beobachter* du 7 février 1943 reproduit la photographie d'un bas-relief d'Hermann Hosaeus : réminiscence hérodotienne que ce nu armé d'un glaive faisant face à une nuée de lances [67] .
Léonidas devient donc l'allégorie d'un sacrifice héroïque et total qui, à plus long terme permet une victoire en ayant contenu et

retardé l'ennemi. C'est ainsi qu'une collaboration entre la SS et la Luftwaffe aboutit à la création d'un escadron de pilotes de chasse volontaires pour des missions-suicide, baptisé « escadron Léonidas », *Leonidas-Staffel*[68]. L'escadron du spartiate volant est doté par le constructeur Fieseler d'un nouveau modèle, le Fi 103 Reichenberg, qui est en fait le modèle V1 (Fi 103) réaménagé pour être doté d'un cockpit et d'un manche de direction.
L'unité de la Luftwaffe KG 200, aussitôt surnommée *Leonidas-Staffel*, est créée à la fin de 1943 sous la forme d'un commando de pilotes dirigés par le colonel SS Otto Skorzeny, la pilote d'élite Hanna Reitsch et l'officier de la Luftwaffe Heinrich Lange, pour d'éventuelles missions-suicide : 60 pilotes de la Luftwaffe sont volontaires, ainsi que 30 membres des commandos SS de Skorzeny, qui s'est distingué par l'exfiltration de Mussolini à l'été 1943. Les missions de l'escadre Léonidas se limiteront à quelques missions-suicide attestées les 16 et 17 avril 1945 pour tenter de sauver Berlin en retardant l'inexorable avancée russe : les pilotes volontaires portent grand uniforme avec toutes leurs médailles, et sont équipés de casques leur diffusant des voix de femme et de la musique classique, anticipation du Walhalla des braves.

Hannibal ante portas : le *Endsieg* des Romains face à Carthage

L'échec définitif de la contre-attaque allemande à l'ouest, dans les Ardennes, est avéré en janvier 1945. Devant la progression

inexorable des alliés et de l'Armée rouge, le Reich, pris en tenaille, se réduit comme peau de chagrin. Dans une situation aussi désespérée, la propagande nazie veut entretenir la flamme de la foi et du combat au moyen d'exemples historiques choisis. Il s'agit de montrer que les difficultés contemporaines n'ont rien d'inédit et que d'autres acteurs de l'histoire, confrontés à des situations similaires ou bien pires, ont vu leur inébranlable résolution récompensée par une victoire finale inespérée. L'incarnation de cette attitude est avant tout Frédéric II de Prusse qui, confronté à une alliance numériquement supérieure et à une série de défaites militaires, a bénéficié d'un retournement d'alliance, et, par là, de fortune, à la mort de la tsarine Élisabeth le 5 janvier 1762 [69] . Le miracle de 1762 semble se profiler à nouveau quand meurt le président des États-Unis, Franklin Roosevelt, le 12 avril 1945 : Hitler espère pendant quelques heures que la mort de cet ennemi résolu du Reich va permettre une alliance du grand Occident contre l'asiatisme russe, mais Truman n'est pas un nouveau Pierre III et le Bunker en reste quitte pour une exaltation aussi vaine que passagère. La haute figure de Frédéric le Grand reste, dans les dernières heures du Reich, l'archétype favori mobilisé par la propagande du *Durchhalten*. Mais, s'il incarne admirablement les vertus nécessaires à l'heure, il n'est pas le seul exemple historique susceptible d'être mobilisé pour thématiser la résolution sans retour que les nazis attendent du peuple allemand. Il est dans l'histoire d'autres situations désespérées qu'un courage sans compromis et une endurance héroïque ont permis de retourner.

Hitler demande ainsi à Goebbels de promouvoir l'exemple de Rome pendant les guerres puniques, ce que le ministre consigne dans son *Journal*, à la date du 1er mars 1945 :

> « Le Führer m'a donné instruction de publier dans la presse allemande de longs développements sur les guerres puniques. Les guerres puniques sont en effet, avec la guerre de Sept ans, le grand exemple que, dans la situation actuelle, nous pouvons et devons suivre. « À vrai dire, les guerres puniques correspondent plus à notre situation que la guerre de Sept ans, car il s'agit là d'une lutte décisive pour l'histoire mondiale, une lutte qui a eu un impact durant des siècles. En outre, l'affrontement entre Rome et Carthage, tout comme l'affrontement actuel en Europe, n'a pas été tranché en une seule guerre, et que la postérité du monde antique connaisse la férule carthaginoise ou la férule romaine dépendait du courage du peuple romain et de ses chefs. » [70]

Le vœu du Führer est suivi d'effet, sous la forme d'une série d'articles publiés dans divers journaux du Reich. Il s'agit d'une véritable campagne de presse orchestrée par Goebbels lui-même, qui inaugure la série par un éditorial du journal *Das Reich*, le 1er avril 1945. Ce jour-là, *Das Reich* titre sur cinq colonnes à la une « La force démonstrative de l'exemple », tandis que Goebbels intitule son éditorial « L'Histoire comme préceptrice » [71] . Il y conteste que la guerre actuelle « soit sans exemple » en remarquant que l'on peut la comparer à la « seconde guerre punique ou à la guerre de Sept ans ». Certes, les conditions techniques du conflit sont différentes, mais ces

exemples historiques n'en prouvent pas moins qu'il dépend de son « courage » qu'un « peuple menacé dans sa vie s'abandonne de lui-même au péril et y succombe, ou qu'il se dresse contre lui de toutes ses forces et [...] le surmonte »[72]. Pour le ministère de la propagande du Reich, il convient de citer ces exemples pour « renforcer et relever notre moral de combattants » : rappeler que Frédéric le Grand a dû affronter trois coalitions successives, que les Romains ont dû mener trois guerres puniques avant d'être les maîtres du monde, lire « le chapitre de l'*Histoire romaine* de Mommsen qui traite de la seconde guerre punique », tout cela « nous confère plus de force dans les phases critiques de notre propre guerre que la lecture des mensonges de la presse anglo-américaine ». L'exemple historique est non seulement édifiant et encourageant, il permet également de prendre le recul nécessaire pour comprendre, par interpolation, le sens des événements contemporains : « La guerre que nous devons mener en ce moment ne s'épuise pas dans les événements actuels. » Son sens n'est pas lisible dans « le visage inondé de sang et de larmes » du présent, alors que le sens des exemples précités « s'est consolidé pendant deux siècles ou deux millénaires ».

Comme autrefois Rome ou Frédéric, la victoire du Reich sera la naissance d'un nouveau monde : « De cette guerre va sortir un monde nouveau, en bien ou en mal », tel est le sens de cette guerre qui, comme les guerres puniques, est un « combat de peuples » pour l'hégémonie mondiale, le terme de *Völkerringen* revenant dans chaque article qui leur est consacré.

Comment donc éviter l'odieux asservissement que Goebbels promet à ses compatriotes en cas de défaite ? Il faut prendre exemple sur les Romains et sur Frédéric, prendre la mesure de toute la force de la volonté, ne jamais désespérer, ne jamais capituler :

> « Au cours des dix-huit ans qu'a duré la seconde guerre punique, Rome a subi plus de défaites qu'il en fallait pour sombrer dans l'abyme, et, aux yeux des âmes lâches de son peuple, l'occasion s'est plus d'une fois présentée, et l'heure a plus d'une fois sonné, de négocier la capitulation avec Carthage. Il fut cependant déterminant que de telles voix n'ont trouvé aucune écoute ni dans le sénat, ni dans le peuple romain, que les hommes de Rome, certes jurant et maudissant sous le coup des défaites, que les femmes de Rome, certes pleurant sur les héros tombés, retournent tous sur le champ de bataille ou à leur travail. Que l'on ne nous rétorque pas qu'il n'y avait pas de chars à l'époque. Nous le savons. Mais Hannibal a traversé les Alpes contre toute attente, et leur apparition soudaine en Italie du nord a provoqué dans le monde d'alors la même angoisse et la même horreur que aujourd'hui l'arrivée des chars anglo-américains ou soviétiques dans des régions où on ne les attendait pas. Le processus était au fond le même, et c'est pourquoi nous sommes d'avis que la réaction à y opposer doit être identique si nous voulons survivre. » [73]

Peu importe que la guerre soit menée à dos d'éléphant ou avec des T 34. La guerre contemporaine, comme celles du passé, sera

gagnée par « le courage et la fermeté d'âme », par « des hommes au cœur fort », non par « le matériel ou le potentiel » technique : « Nous contestons avec force que la technicisation et la motorisation de la guerre aient changé la guerre dans son essence fondamentale. »
Depuis deux ans, souligne Goebbels, les ennemis du Reich s'échinent à suggérer la capitulation, à qualifier sa situation de désespérée. Mais qu'en était-il donc de Rome ! Goebbels rappelle que « Rome a perdu dans la bataille exterminatrice de Cannes 70 000 hommes, la quasi-totalité de son armée. Elle avait toutes les raisons de désespérer, car la route de la Ville éternelle était désormais ouverte à Hannibal, puisque le commandement romain ne pouvait plus rien lui opposer de valable. Mais Rome n'a pas désespéré, et son obstination a été la condition de création du Reich mondial romain ». L'Empire romain ne fut qu'une pâle préfiguration de ce Reich allemand à venir. À proportion des sacrifices consentis et des pertes subies, comme de la dureté et de l'impitoyabilité des combats, le Reich surpassera son modèle :

> « C'est notre conviction la plus intime que de ce combat héroïque de notre peuple va procéder la plus fière naissance d'un Reich que l'histoire ait jamais connue. » [74]

L'éditorial de Goebbels n'est que la première salve d'une opération de propagande qui se développe dans les deux numéros suivants de *Das Reich*, les 8 et 15 avril, avant que le relais ne soit pris par le *Völkischer Beobachter*, le même 15 avril.

C'est d'abord l'historien Walter Frank qui, dans *Das Reich*, publie en deux temps un très long article intitulé « Hannibal aux portes. Le sénat et le peuple romain dans les guerres puniques »[75]. Frank livre ici un texte bien plus fourni et détaillé que l'éditorial de Goebbels ou l'article du *Völkischer Beobachter*. Il rappelle les origines des guerres puniques, qu'il inscrit dans le temps long d'une patiente construction impériale romaine et d'une rivalité pour la domination du bassin méditerranéen. Il rappelle également l'alternance de victoires et de défaites qui a marqué la fortune des armes romaines dans ces combats, suggérant que le destin est parfois capricieux et que rien n'est jamais décidé dans un conflit avant la destruction totale et définitive de l'un des deux belligérants. Il décrit avec un pathos appuyé l'arrivée des troupes d'Hannibal en Italie, à la surprise de tous ceux qui pensaient le passage des Alpes impossible pour une imposante armée à dos d'éléphants :

> « Ses cavaliers noirs numides fondaient sur [les Romains] comme les cavaliers de l'apocalypse : incendie et pillage, viol et meurtre tracèrent la route des Puniques jusqu'en Étrurie. »[76]

Le désastre de Trasimène amène le sénat romain à nommer un dictateur, Quintus Fabius Maximus, dont Frank note « qu'il n'était pas un rayonnant génie », mais qu'il incarnait une des grandes vertus du peuple romain, « l'obstination inébranlable, dure ». L'auteur retrace en détail l'histoire des deux dictatures de Fabius, la césure de la défaite à Cannes, le retour de Fabius, d'abord critiqué pour son attentisme passif, puis respecté. Avec

énergie et fermeté, il organise la défense de la ville, qu'il parcourt, souriant et confiant, interdisant toute manifestation de deuil public et limitant le deuil privé à trente jours : « "Ne pas désespérer était déjà un mérite", dit Ranke » [77], et il ne fut pas aisé pour les Romains de préserver l'espoir contre vents et marées, sur une longue durée, car « quatre générations sont apparues et sont reparties, avant que le combat de Rome contre Carthage ne soit décidé » [78].

Les Romains ont, contre toute attente, remporté la victoire car « Rome n'a jamais commis la faute que l'histoire universelle ne pardonne jamais aux grands peuples : à aucun moment Rome n'a été lâche » [79], jamais elle n'a « perdu la foi dans sa propre force et dans son destin ». La victoire de Rome ne s'est pas faite en un jour : patiemment, elle a « reconquis position sur position », jusqu'à ce que « les aigles des légions fixent à nouveau, victorieux, le soleil » [80]. On aura donc compris, la conclusion de l'article vient nous le rappeler que « Rome est devenue grande quand sa fortune était au plus bas. Rome est devenue grande quand l'espace où elle combattait semblait être devenu plus étroit que jamais » [81], n'abdiquant jamais « sa foi dans ses dieux et dans son étoile » : c'est ainsi que Rome a poussé la lourde porte de l'histoire, qu'elle est devenue « le centre du monde ». Le parallèle avec les combats héroïques du peuple allemand s'impose d'autant plus qu'une substance raciale identique unit Rome à Berlin. Invoquant les mânes des morts romains, Frank leur adresse ces mots : « Vous vivez donc, Ô ombres, vous revivez dans des hommes qui partagent votre sang et votre esprit. » [82] Fondateur et directeur, depuis 1935, de

l'Institut du Reich pour l'histoire de la nouvelle Allemagne, Walter Frank se suicide un mois plus tard, le 9 mai 1945.
L'offensive se poursuit le 15 avril 1945 avec la parution, dans le *Völkischer Beobachter*, d'un article intitulé « Le triomphe de Rome contre Carthage. La force et la résistance d'un peuple ont remporté la deuxième guerre punique » [83], moins détaillé et bien plus explicite dans la comparaison avec le contexte contemporain que l'article de Walter Frank. L'article partage la page 4 de l'édition du jour avec un autre article intitulé « Un peuple dans un moment décisif. L'esprit de combat sans concession a fait ses preuves dans les heures décisives des siècles passés » [84], qui développe les retournements de situation militaire dans l'histoire allemande médiévale et moderne : « Nos ancêtres, aïeux et pères se sont trouvés aux mêmes instants aussi décisifs, inévitables, impitoyables, que nous aujourd'hui. » [85] Les premiers mots de l'article rappellent, comme le titre de Frank, la peur horrifiée des Romains, dont le territoire avait toujours été, à une exception près, un sanctuaire militaire, devant l'approche des troupes carthaginoises. Le « Hannibal ante portas ! » [86] des Romains, leur « cri d'horreur » [87], résonne comme un écho explicite à la peur des Allemands devant l'avancé de l'Armée rouge, dont la propagande nazie, depuis Stalingrad, ne promettait que viols, incendies et désolation. L'auteur rappelle combien la situation de Rome était désespérée. L'évocation des défaites et des ruptures d'alliance constitue, même s'il demeure implicite, un parallèle éclatant avec la situation du Reich. L'article narre par le menu le chemin de douleur des Romains, égrénant la litanie

des défaites, le Tessin, le lac Trasimène, et, enfin, la bataille de Cannes, « la bataille meurtrière la plus célèbre de l'histoire » [88], sorte de Stalingrad romain.

La bataille de Cannes a également fait l'objet, en 1944, d'un article du *ss-Leitheft* [89]. L'article raconte comment Rome s'est relevée de la pire défaite de son histoire militaire. À un moment où il semble « en être fini de Rome » [90], Publius Cornelius Scipion est pris d'une sainte colère contre les défaitistes qui lorgnent vers une reconversion au service de potentats orientaux, galvanise les énergies, reconstitue l'armée romaine qui, vaincue à Cannes, revient en vainqueur à Zama : « Ce sont les vétérans de Cannes qui donnent le dernier coup contre le centre carthaginois » [91]. Contre toute apparence historique et toute résignation au *fatum*, la puissance romaine, brisée à Cannes, « assit quinze ans plus tard, et pour un demi-millénaire, sa domination sur l'Europe ». À bon entendeur salut. Les vaincus de Stalingrad connaissent désormais la morale de l'histoire. Seule la résignation signe l'effacement, seul le défaitisme engendre la défaite : « Le destin met à l'épreuve de manière sanglante ; face à son trône, le nombre de morts est insignifiant. Mais son verdict est toujours juste. » [92] Suivent quelques vers martiaux de Goethe [93], équivalent littéraire des airs de Wagner que la radio allemande diffuse après le discours de tout dignitaire du régime. Après ces défaites et avec des alliés battus ou circonvenus les uns après les autres, « l'existence de Rome ne tenait littéralement plus qu'à un fil » [94]. Mais, heureusement, survint un homme qui, « avec une fermeté d'âme inébranlable et à rebours de tous les principes en

vigueur chez les généraux romains »[95], sauva Rome. Seul contre tous, en bute à l'incompréhension et à l'ironie de ses propres généraux, le consul Quintus Fabius Maximus opte pour une tactique inédite dans l'histoire romaine. Conscient de la supériorité numérique des Carthaginois, il refuse toute bataille rangée qui, comme au lac Trasimène ou à Cannes, eût signé l'écrasement des légions, et opte pour une stratégie dilatoire, refusant l'affrontement, reconstituant les forces de Rome et attendant qu'Hannibal, séduit par les délices de Capoue, s'assoupisse sur ses lauriers et baisse sa garde. Tenant sa ligne avec « une obstination sans précédent »[96], il affronte bravement les critiques et moqueries de son propre camp. Appelant de leurs vœux cette « attaque téméraire »[97] propre à la tradition romaine, soldats et généraux prennent la stratégie de Quintus Fabius pour de l'hésitation ou de la lâcheté. Ils se méprenaient sur « la vraie signification de ses intentions », car Quintus poursuivait une « stratégie d'écrasement conduite de manière admirablement conséquente »[98], y gagnant le célèbre surnom de *Cunctator*, le temporisateur.

Il a fallu au dictateur accepter et supporter, et faire accepter et supporter au peuple romain toutes les implications de cette stratégie dilatoire, la « dévastation du sol de la patrie, la prolongation de la guerre et de toutes ses horreurs, l'incroyable mise à l'épreuve que cette guerre représentait pour les nerfs des Romains »[99]. Tout cela exigeait de lui et de son peuple une volonté surhumaine, ainsi qu'« un sang-froid et une absence totale d'effroi »[100]. Le *Volk* romain s'est finalement rallié à son chef, « dans lequel il a reconnu la rude force originelle de sa

race » [101], mettant en pratique les sublimes vertus des Romains des origines, incarnées par Fabius : *prudentia, constantia, animus invictus* [102]. Est ainsi brossé un portrait du Führer en guerre : de même que Fabius a su « maîtriser la panique » des Romains et conduire son peuple à la victoire malgré l'apparente incohérence de ses décisions, le Führer, qui se heurte aussi à l'incompréhension de généraux félons compromis dans l'attentat du 20 juillet 1944, reste inébranlable et oraculaire dans l'orage. Autant Frank demeurait réservé sur le personnage de Fabius, lui préférant le jeune Scipion [103], autant l'article en fait ici un portrait héroïque sans nuance.
L'article compare les deux ans de souffrances depuis Stalingrad avec la longue durée des guerres puniques, une « crise de dix-sept ans » [104] que Rome, avec patience, a endurée avant de se trouver, une fois son ennemi héréditaire terrassé, « au seuil de l'hégémonie mondiale » [105] issue, comme le collectif *Rom und Karthago* l'avait affirmé en 1943, de l'affrontement entre Rome et Carthage. L'article conclut en tirant la morale de l'histoire :

> « Rome n'a jamais oublié – et ceux qui se trouvent dans une situation semblable, ceux qui mènent une lutte décisive pour l'histoire du monde ne doivent jamais oublier – que ce sont la fermeté et l'obstination inébranlable, le courage invincible et la foi dans la haute mission de son peuple qui ont fait de Fabius Cunctator le vainqueur de cette situation désespérée. » [106]

L'action de propagande concertée autour de l'exemple romain, la thématisation par Goebbels de la lutte à mort par la

mobilisation d'exemples historiques, touche aussi d'autres publications, adressées à un public plus spécifique. Dans le dernier numéro du journal *Die Deutsche Polizei*, on lit un article intitulé « Les guerres sont-elles une simple affaire de mathématiques ? Une étude historique »[107]. L'auteur y démontre que le désavantage numérique, même si la disproportion est écrasante, n'est aucunement déterminant et n'augure en rien de l'issue du conflit. Les exemples mobilisés ici sont ceux des Spartiates de Léonidas aux Thermopyles, vainqueurs à moyen terme alors qu'ils n'étaient qu'une poignée face aux Perses, et ceux des Romains de Fabius face aux troupes d'Hannibal. Les Spartiates ont vaincu, car « ils étaient prêts au sacrifice suprême »[108], et les Romains parce qu'ils étaient « inébranlables » et guidés par « l'esprit de sacrifice »[109], admirables vertus qui étaient l'expression de leur sang et de leur race : la race et la volonté peuvent déjouer les auspices les plus sombres et forcer le destin apparemment le plus inéluctable.

La propagande du *Durchhalten* nazi tenait autant de l'illusion volontaire et de l'exaltation ponctuelle qu'elle participait d'une volonté cynique de tromper pour encourager au combat et pousser au suicide généralisé du peuple allemand, levé dans un *Volkssturm* massif, dans un combat final gigantesque.

L'article du *Völkischer Beobachter* sur Fabius loue le dictateur d'avoir résisté à son peuple et à son armée qui préféraient « une fin dans l'horreur plutôt que des horreurs sans fin »[110]. Fabius a courageusement choisi la poursuite des malheurs de la guerre pour laisser l'ennemi s'épuiser, alors que, téméraires et

inconscients, les Romains préféraient à cette attente une charge héroïque qui eût flatté leur tradition militaire, mais qui eût irrémédiablement signé leur perte. Contrairement à Fabius, cependant, c'est précisément cette « fin dans l'horreur » qu'Hitler, faute de mieux, et devant le caractère inéluctable de la défaite, souhaitait mettre en scène.

Qualis artifex pereo, ou la destruction de Carthage

La nouvelle Rome du Reich va subir le sort de Carthage : ironie de l'histoire, qui nous montre d'abord Hitler en Érostrate.
Érostrate est ce sombre héros de l'Antiquité grecque, entré dans les mémoires pour avoir incendié le joyau de la culture humaine de son temps, le temple d'Artémis à Éphèse. Il est devenu l'archétype du héros nihiliste qui veut gagner l'éternité par la destruction et l'autodestruction, et Sartre en a fait une métaphore de l'homme de l'absurde. Dans ses articles et discours des années de combat politique, Hitler fait à plusieurs reprises référence à Érostrate, dont il fait une insulte à l'adresse des dirigeants de Weimar, signataires du Diktat, fossoyeurs de la vraie Allemagne [111], et des « bolchevistes culturels », activistes de l'art dégénéré et qualifiés d'« Érostrates de la culture » [112]. Celui dont Hitler fait un repoussoir, semble en fait incarner le modèle du nihilisme nazi.
Suprême ironie de l'Histoire, la *Germania d'Hitler*, qui, avec sa Grande Halle en forme de Panthéon, ses voies triomphales et son Arc de triomphe devait être une nouvelle Rome, a été

écrasée sous un tapis de bombes dont Goebbels et Hitler trouvaient la force de se réjouir, car les destructions causées par les forteresses volantes alliées épargneraient au régime une destruction préalable des édifices existants. La nouvelle Rome d'Hitler, rasée jusqu'au niveau du sol, la capitale du Grand Reich, réduite à des monceaux de ruines et des pans de murs calcinés et mangés de balles, évoque plus la Carthage détruite par Scipion que la glorieuse capitale de l'*Imperium*.

Dans la décision que prit Hitler de se suicider s'exprime le refus de capituler ou de tomber vivant aux mains des Russes et d'être produit, exhibé, comme une curiosité ou une pièce de choix dans un triomphe à la romaine paradant dans les rues de Moscou, avant d'être étranglé dans le Tullianum local de la Lubianka. Le sort de Mussolini et de Clara Petacci, abattus sans procès et dont les corps furent suspendus au toit d'une station-service de Milan [113], a grandement pesé dans ce refus d'être un objet aux mains du vainqueur. Le précédent italien et les réminiscences romaines de ce grand passionné d'Antiquité qu'était Hitler l'ont conduit à éviter le sort d'un Vercingétorix ou d'une Boadicée, vif ou mort, car Hitler craignait la profanation de sa dépouille, dont il ordonna la crémation complète.

On voit donc partout à l'œuvre la volonté de sculpter son propre mythe, de sacrifier totalement la réalité si cette destruction peut avoir une valeur esthétique et un écho mythologique. Joachim Fest parle de la « jubilation nihiliste » [114] qui anime, dans les derniers jours de la guerre, les plus fanatiques des nazis et qui marque le point d'orgue de

cette « pulsion de mort et d'annihilation » [115] qui constitue selon Fest l'essence du nazisme, dont « l'unique objectif était la destruction sous toutes ses formes » [116] : « La volonté de destruction effrénée constituait la seule vérité d'Hitler et de ses conjurés et adeptes. » [117] Le nazisme est donc un nihilisme [118], la réalisation ou la modalité politique de ce nihilisme contemporain né du profond sentiment d'indifférence et d'absurde qui étreint les contemporains depuis la mort de Dieu, phénomène dont Nietzsche et Heidegger se sont faits les analystes, Malraux et Camus les peintres [119]. Hitler n'a jamais pleinement été un homme politique, car il n'a jamais été un constructeur, un bâtisseur. Son horizon a toujours été celui d'une catastrophe finale emportant tout sur son passage. Joachim Fest cite Sebastian Haffner, qui estimait que « l'imagination constructive caractérisant le véritable homme d'État manquait totalement à Hitler » [120]. Est-ce bien certain ? Nous savons que l'aquarelliste et *Freizeitarchitekt* Hitler se voulait bâtisseur d'un Reich appelé à durer, édificateur de villes et de monuments pour l'éternité. Mais Hitler n'a jamais sérieusement envisagé la fin de la guerre, sinon sous la forme du tout ou rien, du radical *entweder/oder*. Il ne pouvait concevoir qu'une guerre finale, exterminatrice, et refusait de songer aux solutions diplomatiques et politiques que ses victoires écrasantes de 1940 lui auraient ouvertes pour établir et consolider un ordre nouveau en Europe. L'escalade guerrière, la course effrénée à un ennemi toujours renouvelé, et l'eschatologie binaire qui le conduisait à n'envisager qu'une solution extrême et radicale, un *entweder/oder* qui pouvait bien

se retourner en *weder/noch*, justifient pleinement le diagnostic de nihilisme.

L'avertissement, donné du fond de l'histoire, par Rome au Reich, la prophétie formulée par Hitler d'une défaite totale et irrémédiable en cas de faiblesse face au judéo-bolchévisme, est en fait une prophétie autoréalisatrice.

Hitler a engagé l'Allemagne sur la voie d'une guerre qui, selon lui, devait se solder par une solution radicale. Le raisonnement binaire et simplificateur propre au Führer s'applique à la guerre et à son issue. Stern observe que la rhétorique d'Hitler est fondée sur des « questions totales [...] comportant des réponses – oui ou non – entièrement prévisibles » [121] : « La réponse à la question totale et, partant, le degré de réflexion requis, est minime : tout juste un oui ou un non » [122], le « hartes Entweder/Oder » qu'Hitler évoque dans un passage de *Mein Kampf* déjà cité.

Hitler décide de combattre jusqu'au bout et de faire de l'Allemagne un champ de ruines pour valider son délire prophétique : comme Rome, comme Sparte, comme la Grèce hellénique devenue hellénistique, l'Allemagne disparaîtra par ses fautes et ses manquements à la loi de la race, par son inaptitude à soutenir le *Lebenskampf* qui oppose les races. La disparition finale de l'Allemagne, le suicide du Reich par un combat sans reddition ni rémission, constitue une validation par défaut de la théorie raciste nazie, selon laquelle le monde est le théâtre d'un combat pour la vie, où le plus faible est nécessairement anéanti. Ce qui importe en dernière analyse, c'est que l'Allemagne disparaisse comme Rome, dans un

effondrement civilisationnel et racial qui puisse résonner dans les siècles des siècles, dont l'écho inspire terreur et pitié jusqu'à la fin des temps.
Hitler et Goebbels disent leur volonté de mourir avec éclat et fracas, en combattant jusqu'au dernier homme et au dernier souffle, pour créer un mythe héroïque, dont la mémoire et l'écho ébranleront l'éternité. À défaut de créer un Reich de mille ans, le nazisme met en scène une mort pour mille ans. Dans sa dernière conférence de presse, Joseph Goebbels prévient explicitement :

> « S'il est écrit que nous devons sombrer, le peuple allemand tout entier sombrera avec nous, mais d'une manière tellement glorieuse que dans mille ans encore, la chute héroïque des Allemands occupera la première place dans l'histoire mondiale. » [123]

La proclamation d'un Reich de mille ans, propre au chiliasme extatique contemporain de la prise de pouvoir de 1933, se mue ainsi, en 1945, en proclamation d'une mort de mille ans. Cette volonté de mise en scène d'une mort éclatante fait, une fois de plus, signe vers cette vocation destructrice et cataclysmique du nazisme, qui semble moins fait pour édifier que pour dévaster.
Le désir des nazis de disparaître avec grandeur et éclat exprime une volonté de se montrer digne des précédents historiques, des autres combattants de la race nordique qui ont été engloutis par un cataclysme final. Hitler se réclame de ces grands exemples antiques, lorsque, en février 1945, il confie à Martin Bormann vouloir réitérer le « combat désespéré » de « Léonidas

et [de] ses 300 Spartiates » [124] . Il s'agit donc de se montrer digne des autres combattants de la race nordique, comme les Spartiates de Léonidas, massacrés aux Thermopyles pour retarder l'avance des Perses, couvrir la retraite des forces grecques, et permettre ainsi la victoire finale. Soucieux de ne pas déchoir par rapport à ses glorieux précurseurs gréco-nordiques, Hitler refusera toujours de quitter Berlin assiégée, de quitter son poste, pour ne pas perdre son honneur de combattant et demeurer ainsi dans les mémoires comme le Léonidas du Bunker.

Mais, moins que l'espoir de vaincre malgré tout, les propos d'Hitler trahissent un autre désir, celui de créer soi-même un exemple, à l'imitation des glorieux précurseurs, dont la mémoire s'est conservée à travers les âges. Il s'agit ni plus ni moins que de créer lui-même son propre mythe, à l'imitation de ces mythes du passé qui se sont conservés et qui ont dicté sa propre action. C'est le sens du propos de Goebbels, qui dit son désir de voir l'Allemagne tomber si glorieusement que le fracas de son suicide résonnera dans mille ans encore. Au regard de l'histoire et de l'écho suscité par le cataclysme, la différence entre victoire et défaite s'estompe. Seul demeure le vacarme du ravage, le terrifiant souvenir de l'héroïsme désespéré des combattants. Achever la guerre par un désastre total ne répugnait pas à Hitler. Malgré la défaite, et peut-être même, transfiguré par elle, le Führer deviendra rapidement un mythe. Goebbels en est certain :

> « Si les choses se passent mal, que le Führer trouve à Berlin une mort honorable et que l'Europe est appelée à être

> bolchévisée, dans cinq ans au plus tard, le Führer sera une personnalité légendaire et le nazisme deviendra une légende. » [125]

Les ruines du Reich porteront témoignage dans mille ans encore, et la chute de Berlin aura acquis le statut d'un nouveau sac de Rome ou d'un nouveau crépuscule des dieux.

Cet embrasement, toutefois, demeure le *terminus ad quem* du combat d'Hitler. L'histoire mythifiée de l'Antiquité rejoint l'apocalypse germanique dans les images, ressassées, de la fin de la Grèce et de la destruction de l'Empire romain, suivie d'un chaos millénaire. Devant l'inéluctabilité de la défaite, au printemps 1945, Hitler se transforme en Néron, en prenant la décision d'embraser lui-même un monde qui n'est pas à la hauteur de l'idée. Terré dans le Bunker en mars et avril 1945, Hitler rumine sa rancœur contre les trahisons répétées qu'il croit déceler partout autour de lui. La trahison suprême, c'est celle du peuple allemand, qui le déçoit par sa défaite dans le combat des races. L'Allemagne défaite et vaincue doit disparaître. Hitler décide de déclencher un grand incendie en pratiquant une stratégie de terre brûlée, qui semble moins viser les ennemis que les Allemands eux-mêmes. Il signe le 19 mars 1945 un *Führerbefehl* intitulé « Mesures de destruction sur le territoire du Reich », immédiatement qualifié d'ordre Néron ou néronien *(Nero-Befehl)*. Cet ordre confie aux *Gauleiter* du NSDAP la responsabilité de la destruction de toutes les infrastructures de communication, routes et ponts, des industries, des silos.

Hitler tire donc les dernières conséquences de l'échec nazi, de l'échec des armées allemandes devant l'URSS, en appliquant à

son propre peuple les principes sans pitié des lois de la nature. Dans une conversation privée, Hitler confie à Albert Speer que l'ordre signé le 19 mars 1945 est bel et bien l'arrêt de mort du peuple allemand et de la race nordique, sa juste punition pour une défaite honteuse, la conséquence logiquement tirée d'un échec. Défaite, la race nordique-germanique doit disparaître et laisser la place au peuple vainqueur, le peuple de l'Est, masse barbare et puissante, instrument du Juif. La loi d'airain de la nature défend au peuple allemand de survivre à sa défaite. Hitler veut l'entraîner dans son suicide, et mettre en scène le fracas d'un effondrement doté d'un sens ultime, celui de résonner. Hitler commente en ces termes l'ordre néronien, que Speer, le ministre de l'Équipement, n'approuve pas :

> « Si la guerre est perdue, le peuple est perdu aussi. Il est donc inutile d'accorder une quelconque attention aux conditions de survie minimales du peuple allemand. Au contraire, il est préférable de les détruire soi-même. Comme notre peuple s'est révélé le plus faible, c'est exclusivement au peuple de l'Est, qui s'est avéré plus fort, qu'appartient l'avenir. Ce qui demeurera après ce combat, ce sont seulement des individus de moindre valeur, car les meilleurs sont déjà tombés. » [126]

La terre brûlée : l'Allemagne et son peuple doivent disparaître, sous les bombardements alliés, et dans le travail de sape et de mine suicidaire des unités SS qui reçoivent l'ordre de tout détruire, de tout faire sauter, ponts, routes, usines, barrages, et d'exécuter les traîtres, les défaitistes. Les dernières semaines du régime voient donc Hitler mettre en acte et mettre en scène

une fin apocalyptique, qui porte à son dernier degré une pulsion nihiliste propre au nazisme.
L'ordre Néron sera peu et mal appliqué, sinon par quelques bataillons de soldats perdus, de SS fanatisés, les mêmes qui, opérant au sein de tribunaux volants, exécutent *standrechtlich* tous les défaitistes qu'ils croisent. Albert Speer, qui ne partage pas la rage dévastatrice du Führer et qui, dans une logique politique, et non apocalyptique, est soucieux de préserver un pays viable pour l'après-guerre, se fait rapidement confier l'exécution de cet ordre, dont il retire la responsabilité aux Gauleiter.
La figure de Néron apparaît une seule fois dans les propos privés d'Hitler, lors d'une conversation de 1941 où, dissertant sur le vandalisme chrétien destructeur du patrimoine antique, il prend la défense du julio-claudien, injustement incriminé, selon lui, pour l'incendie de Rome en 64 :

> « Je ne crois pas une seconde aux descriptions des Césars romains qui nous ont été transmises. Néron n'a jamais incendié Rome, ce sont les christo-bolcheviques qui ont fait le coup, de même que la Commune a brûlé Paris en 1871, puis le Reichstag en 1933. » [127]

Hitler réhabilite donc la figure de Néron, l'arrachant à la *damnatio memoriae* qui le frappe depuis son suicide en 68. On a fait procès à Néron d'avoir volontairement incendié Rome ou, du moins, de ne pas avoir pris les dispositions nécessaires pour faire éteindre plus rapidement un incendie qui, en le débarrassant de la vieille Urbs, hâtait et facilitait d'autant ses

projets de reconstruction. On trouve un curieux écho de ce cynisme dans des propos privés d'Hitler, qui se réjouissait des destructions causées par les bombardements alliés.

Hitler était sans doute sensible à la mégalomanie et à la théâtralité de cet empereur spectaculaire, solitaire et artiste, qui mourut en exhalant un dernier *Qualis artifex pereo* [128], commentant ainsi la mise en scène de sa propre mort. Néron, volontiers musicien, gladiateur et chanteur comme Hitler était aquarelliste, architecte et caporal, avait chanté devant Rome en flammes, partageant avec lui cette « excitation esthétique devant les images de destruction » [129] que Fest attribue à Hitler, scrutant avidement, à la jumelle, les images du bombardement de Varsovie en 1939, ou jouissant de l'image fantasmée de gratte-ciel new-yorkais transformés en gigantesques torches par les bombes du Messerschmitt Me 240.

Comme Hitler, Néron avait eu l'ambition d'inaugurer des temps nouveaux, une nouvelle ère, par la création d'une nouvelle capitale, une régénération des temps qui ouvrirait sur une nouvelle époque, mais qui impliquait, au préalable, la destruction du monde ancien. La *Nova Roma* de Néron devait être baptisée *Neropolis*, terme qui fait signe vers le modèle grec, de même que le nom de *Germania* promis au nouveau Berlin d'Hitler rappelait le modèle de Rome et faisait explicitement référence à la romanité, puisque le terme de *Germania*, qui intitule le traité de Tacite, est latin.

Mis à part quelques premières réalisations, la *Germania* d'Hitler ne devait jamais voir le jour. On se souvient qu'Hitler et Goebbels comparaient le Reich à Rome pendant la seconde

guerre punique, voulant voir en Berlin assiégée par les Russes une réitération de Rome menaçant de tomber aux mains des troupes d'Hannibal, avant un retournement de situation inespéré. La guerre allait faire de la capitale du Reich, écrasée de bombes par les alliés et dévastée par les combats de rue, une cité évoquant bien plus Carthage détruite par Scipion que Rome, qu'elle devait imiter et reproduire. En découvrant Berlin où, peu avant la conférence de Potsdam, il se rendit, en août 1945, Harry L. Hopkins [130], conseiller du président Truman, évoque le souvenir de Carthage, assiégée et détruite par les légions romaines, maudite et labourée au sel afin que son sol, voué aux dieux infernaux, fût à jamais stérile : Roosevelt en Caton, Hitler en Hannibal, la nouvelle Rome a passé l'Atlantique. *Carthago deleta*.

Conclusion

Hitler avait prévenu le 1er septembre 1939 qu'il n'y aurait plus jamais de novembre 1918 dans l'histoire allemande. Cette fausse défaite, cette sortie de guerre ratée avait laissé au peuple allemand l'amer goût de l'inachevé, du scandaleux, la frustration lourde d'un immense ressentiment : ni victoire ni défaite, l'issue de la Grande Guerre n'était pas à la hauteur de l'épopée vécue par les soldats de l'Allemagne et des sacrifices consentis. Elle était aussi médiocre que la geste guerrière avait été sublime.

Au moment où la Wehrmacht fond sur la Pologne, Hitler jure donc que cela ne se reproduira pas : le combat eschatologique

qui débute se soldera par l'anéantissement de l'un des deux antagonistes, et la victoire totale de l'autre. On est frappé, cependant, de voir combien Hitler envisage la possibilité d'une défaite, et acquiesce somme toute très tôt à la possibilité d'une *Finis Germaniae*. Il serait en effet certes préférable de vaincre mais, si cela se révèle impossible, il faut savoir se résoudre à envisager, voire à désirer une défaite absolue, en y contribuant activement par une tactique absurde de résistance outrancière à l'avancée de l'ennemi.

Un sens demeure attribué à cet acquiescement volontaire à la mort, à cette sortie de guerre par le suicide du Reich : l'écho de sa fin serait tel qu'il devait être appelé à résonner dans l'éternité, et donner naissance à un mythe héroïque comparable à ceux qui furent légués par les glorieux prédécesseurs indogermaniques, Léonidas et les squelettes blanchis des ruines du Parthénon ou du Colisée. Si le temps est un gouffre avide qui engloutit tout ce qui est, il reste possible de le braver par l'inscription d'une image héroïque dans la mémoire des hommes. Le Reich de Mille ans de 1933 est devenu, en 1945, une totale impossibilité. Ce qui reste possible, c'est une mort de mille ans. Vaincre le temps par la mémoire héroïque est une préoccupation qui ne date pas de 1945 : dès l'édification des monuments de Nuremberg, Hitler s'est montré soucieux de donner aux ruines futures du Reich une apparence romaine, afin qu'elles entrent dans l'éternité en imitant ce canon légué par une glorieuse ascendance nordique. On voit donc que, dès la construction de Nuremberg, le présent et la vie importent moins que l'avenir et la mort : il s'agit plus de léguer

que d'édifier. Un rapport au temps s'exprime ici, qui est de profonde angoisse devant la finitude, angoisse qui ne peut être apaisée que par la certitude de pouvoir au moins maîtriser l'image et la mémoire données aux temps futurs.
Cette image devra parler la langue éternelle de l'art, celle de l'art antique, notamment romain, celle de ces ruines monumentales qui habitent encore l'espace et les méditations des hommes. Cette image monumentale est également une image héroïque qui reste adossée, jusqu'à la fin, à l'inspiration venue de Grèce et de Rome. Pour que la catastrophe soit totale et qu'elle résonne en un écho vigoureux, il faut que le Reich tienne jusqu'au bout en mobilisant les glorieux et exigeants précédents de Léonidas aux Thermopyles, qui vient donner son nom à un escadron de pilotes voués à des missions-suicide, ainsi que de la Rome des *Fabii* qui, assiégée par un Hannibal qui ressemble furieusement à Staline, n'a rien cédé pour finalement l'emporter, miracle romain qui précède celui, frédéricien, du retournement pendant la guerre de Sept ans. En mars 1945, au moment où la presse allemande rappelle le souvenir de la seconde guerre punique et de son heureux retournement, il ne peut plus être question de victoire réelle : les exemples antiques sont mobilisés pour galvaniser et fanatiser une résistance à l'ennemi qui aura moins pour conséquence de sauver l'Allemagne que de rayer le pays de la carte, afin que la *Finis Germaniae* éclipse ces grands effondrements civilisationnels auxquels la tragique histoire de la race nordique, depuis les Grecs et les Romains, nous a habitués.

Notes du chapitre

[1] ↑ Ernst Jünger, *Auf den Marmorfelsen*, 1939, trad. fr. *Sur les falaises de marbre*, Paris, Tel, p. 158.

[2] ↑ Joseph Goebbels, conférence de presse du 21 avril 1945, citée *in* Joachim Fest, *Les derniers jours d'Hitler*, *op. cit.*, p. 156.

[3] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 23 janvier 1943.

[4] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 28 janvier 1943.

[5] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 28 janvier 1943.

[6] ↑ Adolf Hitler à Martin Bormann, cité par Joachim Fest, *Le Führer*, p. 422.

[7] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 12 mars 1945 sur des propos du 11.

[8] ↑ Adolf Hitler, *Politisches Testament*.

[9] ↑ Hannah Arendt, « La nature du totalitarisme », in *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, 183 p., p. 67-138 (p. 99-105).

[10] ↑ Emmanuel Kant, *Le conflit des facultés*, cité par François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, Librairie du XXIe siècle, 2003, 262 p., p. 127.

[11] ↑ Richard Wagner, *Rienzi*, I, 1.

[12] ↑ *Rienzi*, I, 1.

[13] ↑ *Rienzi*, I, 2.

[14] ↑ Comme en témoigne sa prière à Dieu, *Rienzi*, V, 1.

[15] ↑ *Rienzi*, V, 4.

[16] ↑ August Kubizek, *Hitler, mein Jugendfreund*, *op. cit.*, p. 134.

[17] ↑ *Ibid.*, p. 141.

[18] ↑ *Ibid.*, p. 133.

[19] ↑ *Ibid.*, p. 135.

[20] ↑ *Ibid.*

[21] ↑ *Ibid.*, p. 138.

[22] ↑ *Ibid.*, p. 139.

[23] ↑ *Ibid.*, p. 140.

[24] ↑ *Ibid.*, p. 141.

[25] ↑ *Ibid.*

[26] ↑ *Ibid.*, p. 142.

[27] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher*, *op. cit.*, p. 259-260, 15 janvier 1951.

[28] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 82.

[29] ↑ *Ibid.*, p. 68.

[30] ↑ Adolf Hitler, discours du 6 septembre 1938, cité *in* Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 76.

[31] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 117-118.

[32] ↑ Albert Speer, *Spandauer Tagebücher, op. cit.*, p. 287, 24 avril 1952.

[33] ↑ Cf. Hermann Rauschning, *Gespräche mit Hitler* et *Die Revolution des Nihilismus*.

[34] ↑ Adolf Hitler, discours prononcé lors de la pose de la première pierre de la *Kongresshalle* de Nuremberg, 11 septembre 1935, cité *in* Jochen Thies, *Architekt der Weltherrschaft, op. cit.*, p. 76.

[35] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 69.

[36] ↑ *Ibid.*

[37] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1935.

[38] ↑ *Ibid.*

[39] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers zur Eröffnung der Grossen deutschen Kunstaustellung zu München, 1937.

[40] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1935.

[41] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1937.

[42] ↑ Adolf Hitler, Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg, 1935.

[43] ↑ *Ibid.*

[44] ↑ *Ibid.*

[45] ↑ *Ibid.*

[46] ↑ Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 289.

[47] ↑ Cf. « Warum tragen die ss-Männer den Totenkopf an der Mütze ? », in *Das Schwarze Korps*, 2 décembre 1937, p. 2 ; « ss-Mann, Dein Symbol », in *Das Schwarze Korps*, 25 janvier 1940, p. 8, et « Der Totenkopf, Zeichen unseres Lebenswillens », in *Die deutsche Polizei*.

[48] ↑ Cf. *supra*, III, 1 et III, 2.

[49] ↑ Cf. *supra*, III, 2.

[50] ↑ Sur l'eschatologie et les récits des fins dernières, cf. Norman Cohn, *The Pursuit of the Millenium*, 1957, trad. fr. *Les fanatiques de l'apocalypse : millénaristes*

révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge, Paris, Payot, 1983, 378 p., et Alexander Demandt, *Endzeit ? Die Zukunft der Geschichte*, Berlin, Siedler, 1993, 254 p.

[51] ↑ Alfred Rosenberg, *Der Mythus…*, *op. cit.*

[52] ↑ Cf. *Mein Kampf*, p. 59 : « Mit dem Juden gibt es kein Paktieren, sondern nur das harte Entweder-Oder. »

[53] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, entrée du 2 mars 1943.

[54] ↑ Bernd Wegner, « Hitler, der zweite Weltkrieg und die Choreographie des Untergangs », in *Geschichte und Gesellschaft*, 26, Vandenhoeck und Ruprecht, 2000, p. 493-518 (p. 507).

[55] ↑ « Das Gebot der Stunde : stehen und kämpfen ! », *Völkischer Beobachter*, 28 mars 1945.

[56] ↑ Bernd Wegner, art. cité, p. 508.

[57] ↑ Bernd Wegner, art. cité, p. 500.

[58] ↑ *Ibid.*, p. 509. Propos privé du Führer.

[59] ↑ *Ibid.*, p. 501.

[60] ↑ *Ibid.*, p. 509.

[61] ↑ Cf. *supra*, l'édition du 28 mars 1945 du *Völkischer Beobachter*.

[62] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[63] ↑ Cf. *supra*, I, 2 le passage de l'annexion symbolique à l'annexion territoriale.

[64] ↑ Cf. *supra*, II, 2.

[65] ↑ « Appell des Reichsmarschalls Goering an die Wehrmacht am 30. Januar 1943. » Ce discours radiodiffusé est publié dans le *Völkischer Beobachter* du 3 janvier 1943 (p. 3-4), puis reproduit *in* Otto Wilhelm von Vacano, *Sparta. Der Lebenskampf einer nordischen Herrenschicht, op. cit.*

[66] ↑ *Ibid.*

[67] ↑ *Völkischer Beobachter*, 7 février 1943, n° 38, p. 3.

[68] ↑ Cf. Ulrich Albrecht, « Hitlers 11. September ? », Vortrag, FU Berlin, 8 octobre 2002, inédit.

[69] ↑ Sur ces aspects, on pourra lire Johannes Kunisch, *Friedrich der Grosse. Der König und seine Zeit*, Munich, C. H. Beck, 2005, 624 p.

[70] ↑ Joseph Goebbels, *Tagebücher*, 1er mars 1945.

[71] ↑ Joseph Goebbels, « Die Geschichte als Lehrmeisterin », *Das Reich. Deutsche Wochenzeitung*, Berlin, 1er avril 1945, p. 1-2.

[72] ↑ *Ibid.*, p. 1.

[73] ↑ *Ibid.*, p. 2.

[74] ↑ *Ibid.*, p. 2.

[75] ↑ Walter Frank, « Hannibal von den Toren. Senat und Volk von Rom in den Punierkriegen », *Das Reich*, 8 avril 1945, p. 3, et 15 avril 1945, p. 3-4.

[76] ↑ *Ibid.*, 8 avril 1945, p. 3.

[77] ↑ *Ibid.*, p. 3.

[78] ↑ *Ibid.*, 15 avril 1945, p. 4.

[79] ↑ *Ibid.*, p. 3.

[80] ↑ *Ibid.*

[81] ↑ *Ibid.*, p. 4.

[82] ↑ *Ibid.*

[83] ↑ Hugo Landgraf, « Roms Triumph über Hannibal. Die Widerstandskraft einer Soldatennation entschied den zweiten Punischen Krieg », in *Völkischer Beobachter*, 15 avril 1945, p. 4.

[84] ↑ « Volk in der Entscheidung. Ungebrochener Kampfgeist in Schicksalsstunden der Jahrhunderte bewährt », in *Völkischer Beobachter*, 15 avril 1945, p. 4.

[85] ↑ *Ibid.*

[86] ↑ Hugo Landgraf, « Roms Triumph über Hannibal… », art. cité.

[87] ↑ *Ibid.*

[88] ↑ *Ibid.*

[89] ↑ « Cannae », in *ss-Leitheft*, 1944, Heft 10, p. 15-18.

[90] ↑ *Ibid.*, p. 16.

[91] ↑ *Ibid.*, p. 18.

[92] ↑ *Ibid.*

[93] ↑ « Feiger Gedanken / Bängliches Schwanken / Ändert kein Elend, / Macht uns nicht frei. / Allen Gewalten / Zum Trotz sich erhalten, / Nimmer sich beugen, / Kräftig sich zeigen / Rufet die Arme der Götter herbei ».

[94] ↑ Hugo Landgraf, « Roms Triumph über Hannibal… », art. cité.

[95] ↑ *Ibid.*

[96] ↑ *Ibid.*

[97] ↑ *Ibid.*

[98] ↑ *Ibid.*

[99] ↑ *Ibid.*

[100] ↑ *Ibid.*

[101] ↑ *Ibid.*

[102] ↑ *Ibid.*

[103] ↑ Cf. Walter Frank, art. cité, 15 avril 1945, p. 3.

[104] ↑ *Ibid.*

[105] ↑ *Ibid.*

[106] ↑ *Ibid.*

[107] ↑ Kurt Pastenacci, « Sind Kriege Rechenexempel ? Eine historische Untersuchung », in *Die Deutsche Polizei. Sicherheitspolizei und sd*, Berlin, 1945/3, mars 1945, p. 35-37, BABL/RD 19/1-13.

[108] ↑ *Ibid.*, p. 36.

[109] ↑ *Ibid.*, p. 37.

[110] ↑ Hugo Landgraf, « Roms Triumph über Hannibal… », art. cité.

[111] ↑ Cf. notamment Adolf Hitler, « Sage mir, wer Dich lobt », art. cité.

[112] ↑ Hitler parle de *Kulturherostraten*. Cf. Adolf Hitler, « Rede des Führers auf der Kulturtagung des Reichsparteitages zu Nürnberg », 1935.

[113] ↑ Cf. Hugh Redwald Trevor-Roper, *The Last Days of Hitler*, 1947, trad. fr. *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Calmann-Lévy, 1964, 353 p., p. 286.

[114] ↑ Joachim Fest, *Der Untergang. Hitler und das Ende des Dritten Reiches*, Berlin, 2002, trad. fr. *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin, 2002, 207 p.

[115] ↑ *Ibid.*, p. 161

[116] ↑ *Ibid.*, p. 157.

[117] ↑ *Ibid.*, p. 155.

[118] ↑ Cf. Hermann Rauschning, *Die Revolution des Nihilismus*, Zürich, Europa Verlag, 1939, 320 p., trad. fr. *La révolution du nihilisme*, Paris, Gallimard, 1939, 327 p.

[119] ↑ On lit un profond sentiment d'indifférence face à l'absurde d'une vie vouée à la mort dans le Chant du diable *(Teufelslied)*, chant de marche et de combat des Waffen-SS. Une des strophes proclame : « Wir pfeifen auf unten und oben / Und uns kann die ganze Welt / Verfluchen oder auch loben / Ganz wie es ihr wohl gefällt. »

[120] ↑ Joachim Fest, *Les derniers jours d'Hitler, op. cit.*, p. 163.

[121] ↑ J.-P. Stern, *Hitler, le Führer et le peuple, op. cit.*

[122] ↑ *Ibid.*

[123] ↑ Joachim Fest, *Les derniers jours d'Hitler, op. cit.*, p. 156.

[124] ↑ Cité par Joachim Fest, *Hitler. Le Führer, op. cit.*

[125] ↑ Ian Kershaw, *Hitler*, p. 1155-1156.

[126] ↑ Albert Speer, *Erinnerungen, op. cit.*, p. 446.

[127] ↑ Werner Jochmann (éd.), *op. cit.*, conversation du 25 octobre 1941, Führerhauptquartier.

[128] ↑ Suetone, *Vita Neroni*, XLIX.

[129] ↑ Joachim Fest, *Hitler*, p. 423.

[130] ↑ Joachim Fest, *Les derniers jours d'Hitler*, *op. cit.*, p. 7.

Conclusion générale

L'abondance du discours nazi sur l'Antiquité gréco-romaine, dont nous avons exposé la présence et la richesse, est corrélée à son importance dans la construction du sujet totalitaire.

Le Parti nazi, porteur du projet d'un homme nouveau, a ambitionné, quand il a revêtu les moyens de l'État, de doter cet homme non seulement d'un corps renouvelé, mais aussi d'une personnalité nouvelle : un habitus forgé par les leit-motivs de la propagande (servir le Führer et l'État), un intellect structuré par les postulats de l'idéologie (il y a un combat des races), mais aussi une identité constituée par une histoire, celle du groupe auquel il appartient. Cette histoire, qui n'a pas les seuls manuels scolaires pour vecteurs, mais qui recourt également aux cérémonies commémoratives, à l'architecture, à la sculpture, au cinéma, vient démontrer que les postulats de l'idéologie sont vrais, car vérifiés dans le passé. Le nazisme en tant qu'idéologie s'accompagne donc d'un discours historique, d'un discours qui prétend narrer le passé de la race et l'instituer en système de preuves, en validation des prémisses.

Cette histoire de la race a le plus souvent été perçue comme exclusivement germanocentrée. Étant donné le caractère exclusif du racisme nazi, elle aurait en effet dû se borner à enjoliver l'histoire de la Prusse frédéricienne, du Saint Empire et proposer un discours linéaire d'Hermann le Chérusque à

Hitler. Or les références à l'Antiquité sont nombreuses dans le discours public, tandis que l'architecture du régime ressuscite le classicisme monumental romain, et que la statuaire nazie redécouvre le nu grec : la réinvention de l'histoire, la fabulation d'un mythe des origines et des tribulations de l'humanité indogermanique contribuent à la fabrication du sujet nazi, dont l'identité et l'histoire raciales se voient majorées par l'annexion d'un passé au prestige aussi affirmé que celui de l'Antiquité gréco-romaine.

L'annexion de l'Antiquité vient doter l'homme nouveau d'une identité dont il puisse être légitimement fier. Le prestige du passé oblige le présent, l'enjoint de susciter un àvenir aussi glorieux que ce passé. Le passé atteste que, malgré les vicissitudes d'un présent médiocre et aléatoire, le potentiel racial demeure et doit s'actualiser.

La construction du présent et l'édification de l'avenir doivent être adossées aux grandes réalisations nordiques de l'Antiquité, de même que doivent être lus, médités, assimilés et suivis les grands penseurs grecs et romains.

L'imitation a pour corollaire la vigilance. Les Grecs et les Romains, peuples nordiques glorieux, ont un jour disparu de la scène de l'histoire, car ils ont commis des fautes contre leur race : des guerres fratricides, l'ouverture de leurs veines à des races inférieures, l'empoisonnement consécutif, se sont traduits par la mort raciale. Le III^{e} Reich doit tout faire pour éviter ce sort funeste. S'il ne le peut, et si la défaite du principe indogermanique-nordique dans l'affrontement final des races ne fait plus de doute, il convient de mourir avec superbe, afin

de léguer un mythe héroïque digne des Spartiates de Léonidas et des ruines romaines. Si la victoire s'avère impossible dans cette gigantomachie millénaire des races, il faut que la défaite soit totale et qu'elle constitue une catastrophe telle qu'elle demeure éternellement dans la mémoire des hommes comme une terrifiante et pathétique épopée.

Si, en Occident, les Renaissances et les *renovationes imperii* abondent, la spécificité du rapport national-socialiste à l'Antiquité réside dans l'idée de race. La continuité entre passé et présent dont se réclament les nazis n'a rien de spirituel, d'abstrait, de symbolique ou de national : elle est purement matérielle, inscrite dans la chair et le sang des Allemands contemporains, qui participent de la même substance raciale que les anciens Grecs ou les anciens Romains. Ce postulat racial autorise une annexion territoriale : si les Grecs et les Romains viennent du Nord, le Sud méditerranéen, mais aussi l'Est russe, jadis colonisé par les Grecs de la mer Noire, sont rattachés au Nord.

L'idée de la procession nordique n'est pas récente : le XIX^{e} siècle allemand, avec son inversion du mythe aryen, dont le foyer originel est translaté d'Inde en Allemagne danubienne ou nordique, l'avait déjà accréditée.

Des supposées migrations nordiques vers la Méditerranée à la dissolution de l'Empire romain, l'histoire de l'Antiquité est relue à travers le prisme du racisme : tout ce qui y fut produit, créé, pensé de grand fut l'expression du génie aryen, tandis que la décadence des mœurs et des États fut causée par la dégénérescence du sang, tragiquement et fautivement ouvert

au mélange. Ce discours était trop flatteur pour le peuple allemand et trop satisfaisant d'un point de vue heuristique pour ne pas accuser chaleureuse et bienveillante réception. Le national-socialisme a mobilisé la référence antique pour penser, parler et édifier sa société, son Empire et ses corps.

Par ailleurs, dans le sort qu'il fait subir à l'Antiquité, il trahit non seulement une volonté totalitaire hypertrophiée prompte, pour s'assurer la domination totale du présent, à se saisir des morts et du passé, mais aussi une profonde affinité avec la mort, voire un appel de la fin. Le national-socialisme, notamment celui qui est exposé et défini par Hitler, est habité par une angoisse profonde de la finitude, paradoxalement sublimée et transcendée par un désir de fin, une peur de la mort qui ne peut être apaisée et dépassée que par le suicide. Ce meurtre de soi est finalement choix et maîtrise de sa propre mort, mise en scène et legs d'une image à la postérité.

Tout, dès le départ, n'est certes pas orienté vers la fin. Le discours sur l'Antiquité est bel et bien affecté de toutes les fonctions que nous avons énumérées et détaillées : l'Antiquité annexée rassure, conseille, émule et avertit, toutes fonctions nécessaires à la vie du Reich en cours d'édification.

L'usage qui est fait de l'Antiquité révèle cependant un rapport conflictuel au temps qui résorbe l'histoire en mythe en niant le temps comme flux. Cette négation s'effectue dans le dépassement final d'un sacrifice racial et civilisationnel qui, dans l'immédiat, permet d'échapper au réel en le détruisant, et qui, par son ampleur et par son écho, permet de léguer un mythe de mort plus fort que la mort elle-même. Cette tension

vers le mythe et la mort, lisible dans la mobilisation des exemples antiques pour la mise en scène de la catastrophe finale, est déjà en germe dans la volonté d'édifier des monuments qui puissent ressembler aux ruines romaines.

Il est donc fait un usage du temps qui, *in fine*, aboutit à la négation de la notion de temps elle-même. Nous avons en effet pu constater à quel point le temps nazi est voué à l'éternité de la répétition de l'identique, un temps qui n'en est pas un, dépassé et aboli dans l'éternité de la race, de sa geste et de son combat.

Advient ainsi un temps sans devenir, le temps du mythe, bien étudié par Mircea Éliade qui fait de la négation du temps comme écoulement, comme vecteur unilatéral du flux, le caractère définitoire de l'imaginaire mythique et de son aperception du réel [1]. Le temps héraclitéen du passage est résorbé en cycle, temporalité répétitive du ressassement et de l'éternel retour du même : *nihil novi sub sole*, en définitive, si les assauts répétés de l'Est sont l'expression d'un éternel antagonisme de race entre des peuples orientalo-sémitiques et des peuples indogermaniques, si les guerres médiques, l'attaque d'Hannibal contre Rome, l'assaut d'Attila contre l'Empire romain et la menace de l'Armée rouge de Staline ne sont que les formes renouvelées d'une haine plurimillénaire.

Dans le discours national-socialiste sur l'Antiquité, une profonde défiance vis-à-vis de l'histoire est à l'œuvre, qui se trouve niée en tant que telle. Les lois de l'histoire, le déterminisme de la race et l'existence d'un combat des races, sont telles que le passé de l'Empire romain ou de la Grèce est identique au présent du Reich. Il y a résorption synchronique

du déploiement normal de la diachronie, écrasement des deux dimensions de l'écoulement dans la temporalité unique de la répétition ou d'un présent pérenne : judéo-christianisme et judéo-bolchevisme sont l'identique expression du complot juif contre la race aryenne, Saul-Paul et Mardochai-Marx représentent l'éternel ennemi des Indogermains. Le fait de qualifier Socrate de « social-démocrate de l'Antiquité », saint Paul de « commissaire politique » et les chrétiens de l'Antiquité de « bolcheviques » n'a donc plus rien d'anachronique.

La défiance, voire l'animadversion, éprouvées à l'égard du temps qui passe est également antipathie contre le réel. Le temps est cette dimension dans laquelle toute réalité est prise tant qu'elle n'a pas été immortalisée et pérennisée par l'extase de la consécration mythique. Le réel, imparfait, fini, décadent, apparaît insatisfaisant, décevant quand il est mis en regard de l'idée et, Hitler y insiste, le national-socialisme est un idéalisme. Conception fantasmée du réel, de son devoir-être, l'idée s'accommode parfois peu du réel tel qu'il est. La conception idéaliste d'une plénitude esthétisée du réel se résorbe ainsi en nihilisme : si le réel ne peut être à la hauteur de l'idée, qu'il disparaisse. Vouloir l'idée témoigne d'une insatisfaction qui oppose à la prose du monde la poésie du rêve, à la laideur du réel la beauté du fantasme.

Le national-socialisme n'apparaît pas tant préoccupé de vivre, de faire s'épanouir une réalité dans un temps dont on permettrait le déroulement, que de mourir, afin de s'éterniser en créant un mythe mémoriel. Ce désir de faire mythe, désir mythogénétique, épouse dans une belle synergie la dimension

mythopoïétique du national-socialisme, visible dans l'affabulation qui frappe l'Antiquité, réécrite, rééditée pour les besoins de l'idéologie.

En outre, Hitler et les responsables du régime étaient hantés de mythes, habités par la geste de précédents à réitérer, possédés par les visions de grandes épopées à revivre. Hitler vivait volontiers dans la narration, qu'elle fût fictionnelle ou historique, écrite, cinématographique ou théâtrale, qu'elle fût roman de Karl May, histoire de Rome ou opéra de Wagner. La propension du Führer à se retrancher dans un monde totalement fictionnel, et ce jusqu'à l'absurde, est connue : il fallut être bien nourri de fictions pour concevoir un tel projet d'hégémonie mondiale. Il fallait vivre avec un imaginaire fortement investi et structuré par le mythe pour tenter de réaliser des choses que toute raison eût condamnée. Il fallait un bien grand amour du mythe et un non moins grand mépris de la réalité pour croire que la force de la volonté permettrait à Rome de renaître à nouveau, à la Grèce de rayonner une fois de plus, aux nouveaux Teutoniques de suivre Alexandre le Grand sur les routes de l'Est.

L'ultime préoccupation des chefs nazis fut de léguer un mythe à la postérité. Or le temps et le pouvoir sont les plus sûrs ferments d'une apothéose des acteurs de l'histoire, de leur élévation sur le pavois du mythe : le pouvoir, par la fascination qu'il exerce et par les moyens dont il dispose pour sa défense et illustration ; le temps, par la patine et la perspective magnifiante qu'il induit. Les répétitions incessantes de noms et de mots, les récurrences sans fin d'images font apparaître les

acteurs de l'histoire politique comme des archétypes voués à la légende dorée du culte, ou à la légende noire de l'exécration, apothéose ou *damnatio memoriae*. Une fois la victoire devenue impossible, il devient souhaitable de survivre par le mythe, fût-il le mythe négatif d'une mémoire exécrée, celui d'une *damnatio memoriae* qui frappe particulièrement les édifices du régime, gloires de cette nouvelle Rome qu'était censée être la capitale du Reich, Germania.

L'éradication de certains monuments, comme la chancellerie, dans la hâte vengeresse de la dynamite et de l'exécration mémorielle, obéit au même principe que la dispersion des cendres des condamnés de Nuremberg : il s'agissait de ne laisser aucune trace physique, aucun lieu de rassemblement ou de pèlerinage, où la mémoire du nazisme eût pu se concrétiser.

Les Alliés ont renoué avec la pratique romaine de la *damnatio memoriae*. À Rome, la contrepartie symbolique à l'apothéose est un châtiment tout aussi démesuré que la divinisation : c'est l'exécration mémorielle [2]. Si le souverain s'est avéré un mauvais empereur, il est condamné à une procédure juridique d'éradication mémorielle, à une mort totale. Le Sénat vote solennellement l'effacement de son nom, ordonne que les actes législatifs et réglementaires qui le portent soient grattés, que les cartouches des statues et les dédicaces des monuments soient burinées [3]. Cette exécration mémorielle répond peut-être aux ultimes vœux des nationaux-socialistes. Être exécré, c'est encore être magnifié. La *damnatio memoriae* est encore élévation au mythe, fût-il négatif, et, par l'absence qu'elle institue, libération d'un espace fantasmatique.

Les protagonistes du III^e^ Reich ont quitté, sans doute dès le début, l'ordre de l'histoire pour rejoindre celui du mythe, où tout est symbole et signification, où tout hasard est converti en nécessité. Certes, le sens qui leur est attribué n'est peut-être pas celui qu'ils souhaitaient : Goebbels, reprenant ici Bismarck, disait que « nous entrer[i]ons dans l'histoire comme les plus grands héros, ou comme les derniers des criminels », qu'ils seraient affectés d'une signification hyperbolique : Hitler est Satan, Himmler, Heydrich, Goebbels les archanges du mal, comme on peut le lire parfois. Or, en renvoyant les tristes figures du III^e^ Reich à la radicale altérité du monstre, du fou ou du diable, en cédant aux tentations de la démonologie ou d'une étrange théologie du mal absolu, on joue le jeu que, du fond du Bunker, Hitler et Goebbels souhaitaient que la postérité jouât : qu'elle les revêtit d'une sacralité, même négative, et que cette aura prévînt toute velléité d'approche rationnelle de leur phénomène, qu'elle fît oublier tout ce que leur histoire a pu receler de conjoncture et de trivialité, de faiblesse et de hasard, de rencontres et d'erreurs. Hitler voulait léguer un mythe à la postérité. Ce serait l'ultime victoire de cet éternel acteur, pour qui le monde était un théâtre, la scène d'une geste héroïque : *Qualis artifex pereo*, maxime néronienne dont Hitler fait le principe régulateur de sa sortie de scène.

Le mythe, génétique et funèbre, devait féconder d'autres naissances, réveiller la race et faire déambuler, dans le respect sacré des ancêtres, de nouvelles générations aryennes : jonchés de ruines titanesques et glorieuses, les parages de Nuremberg, à en croire Hitler, seraient, dans des milliers d'années, les bois

sacrés d'une race vengeresse, levée par les semences des ruines et de l'esprit qui en émanerait. Les nazis ont voulu faire de leur mort un mythe assourdissant qui mobiliserait un jour peut-être de nouvelles cohortes nordiques pour marcher dans les pas des Waffen-SS qui, eux-mêmes, avaient mis les leurs dans ceux des chevaliers teutoniques et d'Alexandre, cet aryen du nord de la Grèce fasciné par l'Est. *Ver sacrum* et *Drang nach Osten* : il y aurait désormais Barbarossa et l'effondrement de tout un monde dans le crépitement d'un incendie voulu par l'Ordre Néron.

Peut-être peut-on voir là l'utilité de l'historien : l'historien tire sur les postiches, mouche les chandelles, se pend aux drisses et fouille dans les coulisses. Il interrompt la représentation et arrache les spectateurs à l'aliénation de l'illusion qui, si l'on s'abandonne à la volonté des acteurs, ne cesse jamais. Contre un mythe de mort, il ne voit de remède que dans la mort du mythe, tout comme Robert Antelme, qui, dans *L'espèce humaine*, note, à propos de l'un de ses gardiens SS :

> « Ce qu'on voudrait, c'est commencer par lui mettre la tête en bas et les pieds en l'air. Et se marrer, se marrer [...]. C'est ce que l'on a envie de faire aux dieux. »

Notes du chapitre

[1] ↑ Mircea Éliade, *Le mythe de l'éternel retour*, 1947, Paris, Gallimard, 1969, 184 p.

[2] ↑ En sus de ces deux termes diamétralement antithétiques existe également l'apothéose burlesque et moqueuse d'un Claude dans l'*Apocoloquintose* de Sénèque,

consécration parodique et humoristique qui permet traitement et catharsis sur un mode nouveau.

[3] ↑ Lucien Jerphagnon, « *Damnatio memoriae*. Essai sur le traitement des nuisances en histoire », in *Au bonheur des sages*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, 334 p., p. 233-250.

Illustrations

Ex septentrione lux : mutation des paradigmes et nouvelle vision de l'histoire

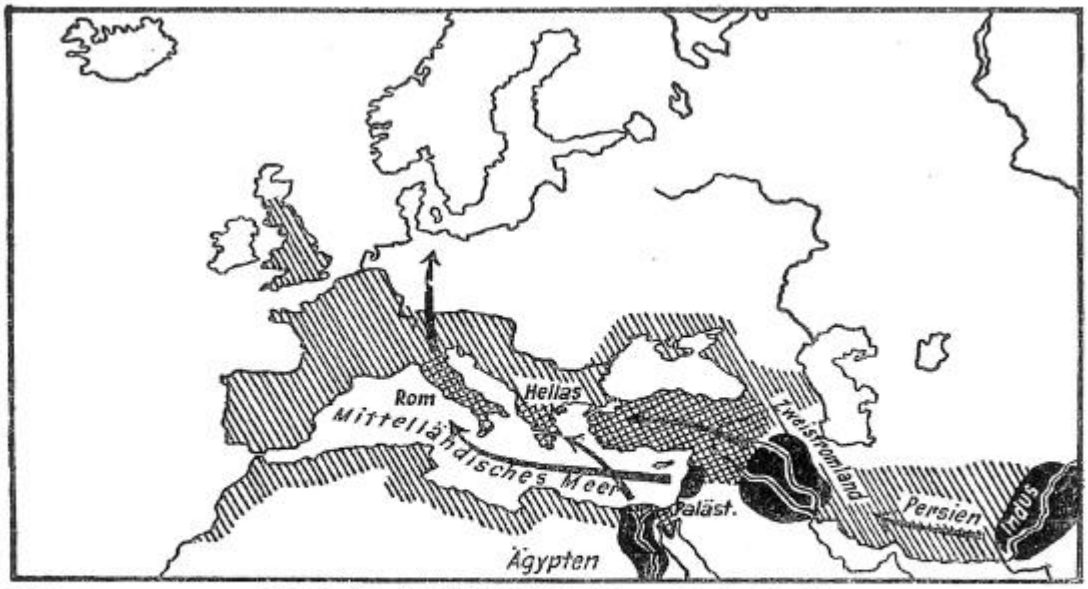


Abb. 4 Das alte Geschichtsbild "Ex oriente lux".
Das Vordringen städtischer Zivilisation in frühgeschichtlicher Zeit.
Hauptträger: westisch-mittelmeerische Rasse.
Schwarz: die angeblichen Ursprungsländer der Kultur: Indien, Mesopotamien, Ägypten und Palästina. — Rechtsschraffiert: jüngere Kulturmittelpunkte des vorderen Orients und Mittelmeergebiets: Persien, Griechenland, Rom. — Linksschraffiert: das Römerreich als politischer Höhepunkt der Mittelmeerkultur.

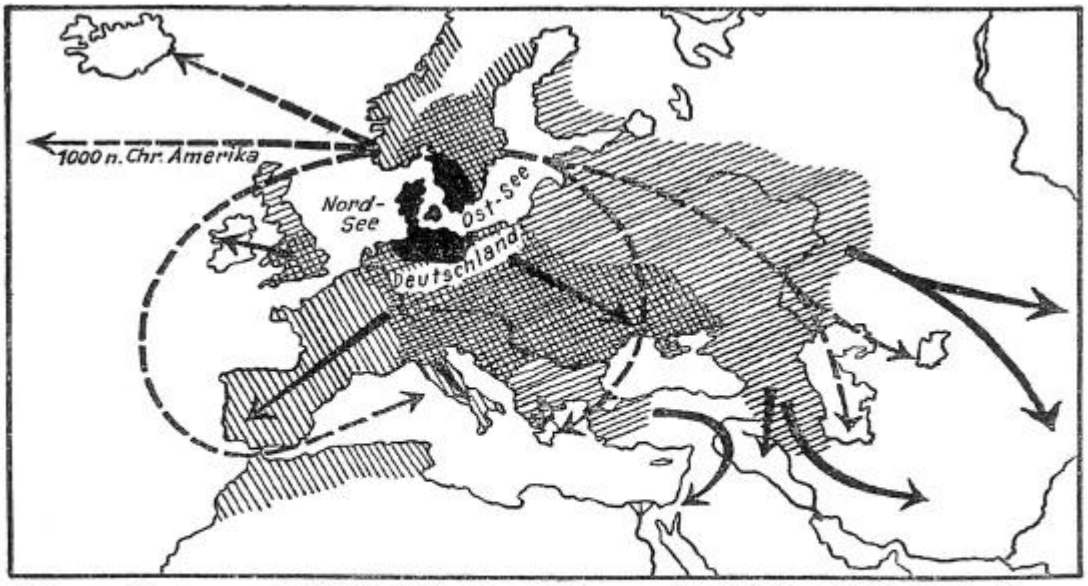


Abb. 5 Das neue Geschichtsbild, Ergebnis vorgeschichtlicher Tatsachenforschung.
Deutschland, das Herz Europas, Ausgangsland von Bauernvölkern nordischer Rasse.
Schwarz: Nordisches Kernland um 5000 v. Chr. — Rechtsschraffiert: Ausbreitung der nordischen Indogermanen bis 2000 v. Chr. — Pfeile: Indogermanische Vorstoßrichtung. — Linksschraffiert: Ausbreitung der Germanen bis 500 n. Chr. — Durchbrochene Pfeillinien: Züge der Wikinger bis 1000 n. Chr. — Politisches Ergebnis: die modernen Nationalstaaten Europas.
(Mit Genehmigung des „Völk. Beobachters". Entwurf: R. Ströbel. Zeichnung: Kurzhauer.)

Source : Dietrich Klagges, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung*, Frankfurt-am-Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1937, 442 p.

Le char de Pallas Athéna dans les rues de Munich lors de la Journée de l'art allemand, 15 octobre 1933

Source : *Die Kunst im Dritten Reich*, 1937.

Reproduction d'étendards romains (*vexillarius, aquilifer, signifer*) et étendard du NSDAP

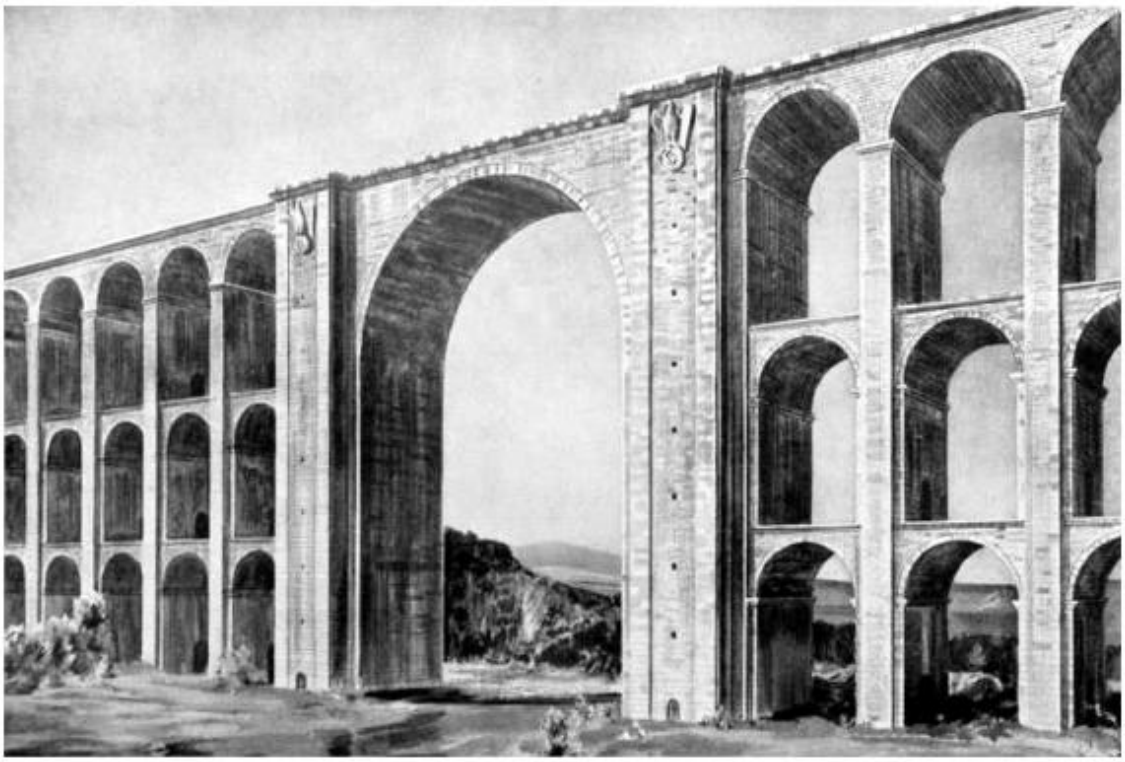
1 : *aquila*
2 : *corona civica*
3 : *cartouche*
4 : *vexillum*
5 : *signum*

Source : University of South Florida et *Organisationsbuch der NSDAP*, Munich, Franz Eher Verlag, Zentralvergal der NSDAP, 6e éd., 1940, 613 p., Tafel 30 – Standarte (München).

Projet de *Adolf-Hitler-Platz* à Dresde

Source : *Die Kunst im Deutschen Reich*, 1939.

Esquisse pour un viaduc autoroutier par Friedrich Tamms, 1941



Source : *Das Bauen im neuen Reich*, 1941.

Les colonnes d'Hercule à l'entrée du Reich : projet d'Albert Speer pour une entrée d'autoroute à la frontière allemande, Salzburg (avant l'Anschluss)

Source : *Die Kunst im Dritten Reich*, 1938.

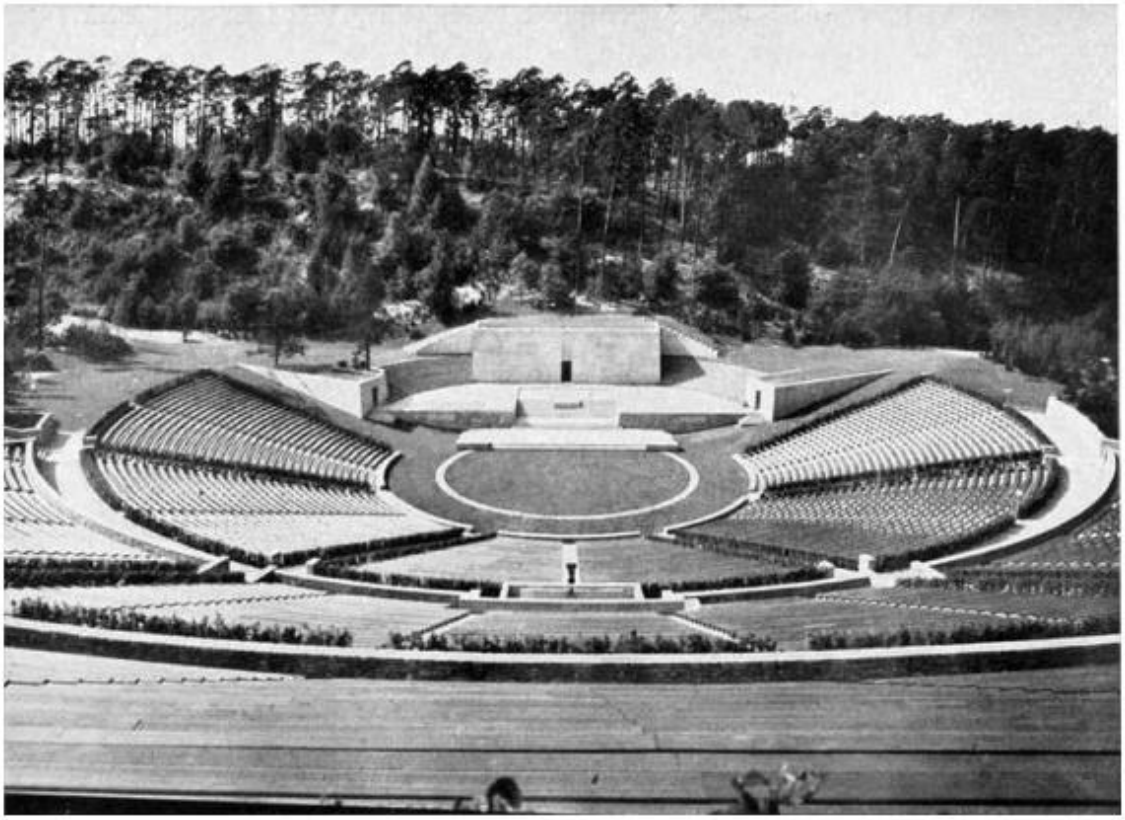
Tribune du Zeppelinfeld, inspiré de l'autel de Pergame

Source : *Die Kunst im Dritten Reich*, 1938.

Le projet de Grand Stade à Nuremberg, Albert Speer

Source : *Das Bauen im neuen Reich*, 1939.

Thingstätten et théâtre grec : la Dietrich-Eckhart-Bühne à Berlin-Grünewald, derrière le stade olympique



Source : _Das Bauen im neuen Reich_, 1938.

***SS-Mann und römischer Staatsmann :* entre le sang germanique de ce « fils de paysan allemand » et le mâle et sec profil *altrömisch*, il y a une identité de sang et de substance raciale**

Bild Nr. 41:

SS-Mann. römischer Staatsmann.

Auch dieser deutsche Bauernsohn und SS-Mann ist Träger desselben nordischen Blutserbes, wie die Männer, die wir eben sahen. Neben ihm wird gezeigt ein römischer Staatsmann, der uns abschließend daran erinnern soll, daß auch das alte römische Weltreich, das Reich der Perser, die altgriechische Kultur, aber auch das alte russische Reich und das englische Weltreich wie viele anderen Reiche der Welt aus der Leistungskraft desselben nordischen Blutes heraus geschaffen wurden. Weil das nordische Blut in der ganzen Geschichte Träger der größten staatenbildenden Kraft war, weil aus seiner blutsgebundenen Tüchtigkeit heraus größte

25

Source : *Blut und Boden - Lichtbildvortrag. Erster Teil : Das Blut, seine Bedeutung, Reinerhaltung und Verbesserung*, Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 35 p., p. 18 et 25, BABL/NSD 41/87.

Les marqueteries du bureau d'Hitler : Mars, le dieu romain de la guerre, sur fond d'épée dégainée et de javelot

Source : *Die Kunst im deutschen reich*, 1939.

L'humanité nordique assiégée : « La Garde » (*Der Wächter*) d'Arno Breker, nu guerrier syncrétique muni d'un glaive romain et d'un bouclier grec

Source : *Die Kunst im Dritten Reich*, 1940.

Bibliographie générale

Ackermann Josef, *Heinrich Himmler als Ideologe*, Göttingen, Musterschmidt, 1970, 317 p.

Alkemeyer Thomas, *Körper, Kult und Politik. Von der « Muskelreligion » Pierre de Coubertins zur Inszenierung von Macht in den Olympischen Spielen von 1936*, Frankfurt, New York, Campus Verlag, 1996, 544 p.

Anderson Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origins ans Spread of Nationalism*, London, New York, Rev. Ed., 1991, 224 p.

Arenhövel Willmuth, Schreiber Christa, *Berlin und die Antike. Architektur, Kunstgewerbe, Malerei, Skulptur, Theater und Wissenschaft vom 16. Jahrhundert bis Heute*, Berlin, Deutsches Archäologisches Institut, 1979, 588 p.

Bernett Hajo, *Nationalsozialistische Leibeserziehung. Eine Dokumentation ihrer Theorie und Organisation*, Schorndorf, Hofman Verlag, 1966, 232 p.

Blackburn Gilmer W., *Education in the Third Reich. Race and History in Nazi Textbooks*, Albany, State University of New York Press, 1985, 217 p.

Bressa Birgit, *Nachleben der Antike. Klassische Bilder des Körpers in der NS-Skulptur Arno Brekers*, Universität Tübingen, 2001, inédit, Thèse, 440 p.

Browning Christopher, *Des hommes ordinaires. Le 101^{e} bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en*

Pologne, Paris, Les Belles Lettres, 2005, rééd. Tallandier, Texto, 2007, 366 p.
Burleigh Michael, Wippermann Wolfgang, *The Racial State. Germany 1933-1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 386 p.
Burrin Philippe, *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Le Seuil, 2004, 103 p.
Christ Karl (Hrsg.), *Sparta*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986, 519 p.
Christ Karl, *Hellas : Griechische Geschichte und deutsche Geisteswissenschaft*, München, C. H. Beck, 1999, 534 p.
Christ Karl, *Römische Geschichte und die deutsche Geschichtswissenschaft*, München, C. H. Beck, 1982, 394 p.
Conte Édouard, Essner Cornelia, *La quête de la race. Une anthropologie du nazisme*, Paris, Hachette, 1995, 451 p.
Corni Gustavo, *Blut und Boden : Rassenideologie und Agrarpolitik im Staat Hitlers*, Idstein, Schulz-Kirchner, 1994, 227 p.
Delage Christian, *La vision nazie de l'histoire à travers le cinéma documentaire du III^e^ Reich*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989, 252 p.
Demandt Alexander, « Klassik als Klischee. Hitler und die Antike », in *Historische Zeitschrift*, 274 (2002), p. 281-313.
Demoule Jean-Paul, « La préhistoire et ses mythes », in *Annales, économie, sociétés, civilisations*, 1982/5-6, septembre-décembre 1982, p. 741-759.
Fest Joachim, *Das Gesicht des Dritten Reiches. Profile einer totalitären Herrschaft*, Munich, Piper Verlag, 1963, 516 p.

Fest Joachim, *Hitler*, 1973, trad. fr., Paris, NRF-Gallimard, 1973, 2 vol., 1 100 p.
Fest Joachim, *Les derniers jours d'Hitler*, Paris, Perrin, 2002, 207 p.
Frei Norbert, *L'État hitlérien et la société allemande, 1933-1945*, Paris, Le Seuil, 1994, 375 p.
Geary Patrick J., *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Aubier, « Collection historique », 2004, 242 p.
Graham Cooper C., *Leni Riefenstahl and Olympia*, Metuchen (NJ) and London, The Scarecrow Press, 1986, 323 p.
Hamann Brigitte, *La Vienne d'Hitler. Les années d'apprentissage d'un dictateur*, Paris, Éd. des Syrtes, 2001, 511 p.
Hartog François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, « Librairie du XXIe siècle », 2003, 262 p.
Härke Heinrich (dir.), *Archeology, Ideology and Society. The German Experience*, Francfort, Peter Lang, 2000, rééd. 2002, 437 p.
Hausmann Frank-Rutger, *Deutsche Geisteswissenschaft im Zweiten Weltkrieg. Die Aktion Ritterbusch, 1940-1945*, Dresden, Dresden University Press, 1998, 414 p.
Heiber Helmut, *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966, 1 273 p.
Hermand Jost, *Der alte Traum vom neuen Reich : völkische Utopien und Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Athenäum, 1988, 387 p.

Himmelmann Nikolaus, *Utopische Vergangenheit. Archäologie und moderne Kultur*, Berlin, Gebrüder Mann Verlag, 1976, 199 p.
Hobsbawm Erich J. (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, trad. fr. *L'invention de la tradition*, Éd. Amsterdam, 2006, 370 p.
Ingrao Christian, *Les intellectuels SS du SD, 1900-1945*, Université d'Amiens, thèse de doctorat d'histoire, 2001, 750 p., inédit.
Jäckel Eberhardt, *Hitler idéologue*, Paris, Gallimard, « Tel », 1995, 175 p.
Jaeger Werner, *Paideia*, Berlin, 1933, trad. fr. *Paideai. La formation de l'homme grec*, Paris, Gallimard, « Tel », 580 p.
Kater Michael H., *Das Ahnenerbe der SS 1935-1945. Ein Beitrag zur Kulturpolitik des Dritten Reiches*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1974, 523 p.
Kershaw Ian, *Hitler. 1889-1936 : Hubris*, Paris, Flammarion, 1999, 1 161 p.
Kershaw Ian, *Hitler. 1936-1945 : Nemesis*, Paris, Flammarion, 1999, 1 632 p.
Kershaw Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, « Folio-Histoire », 1992, rééd. 1997, 538 p.
Klemperer Viktor, *LTI. La langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, 1996, rééd. Pocket, « Agora », 1998, 376 p.
Kogon Eugen, *Der SS-Staat*, Hamburg, 1946, rééd. Munich, Heyne Verlag, 1974, 430 p.
Kroll Frank-Lothar, *Utopie als Ideologie. Geschichtsdenken und politisches Handeln im Dritten Reich*, Paderborn, Ferdinand

Schöning, 1998, 368 p.
Lane Barbara Miller, *Architecture and Politics in Germany, 1918-1945*, Cambridge, Harvard University Press, 1968, 278 p.
Leube Achim (Hrsg.), *Prähistorie und Nationalsozialismus. Die mittel- und osteuropäische Ur- und Frühgeschichtsforschung in den Jahren 1933-1945*, Heidelberg, Synchron, 2002, 674 p.
Losemann Volker, *Nationalsozialismus und Antike : Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933-1945*, Hamburg, Hoffman-Campe, 1977, 283 p.
Lutzhöft Hans-Jürgen, *Der nordische Gedanke in Deutschland, 1920-1940*, Stuttgart, Klett, Kieler Historische Studien, 1971, 439 p.
Marchand Suzanne L., *Down from Olympus. Archeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1996, 400 p.
Michaud Éric, *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*, Paris, Gallimard, « Le temps des images », 1996, 392 p.
Milza Pierre, *Les fascismes*, Paris, Imprimerie nationale, 1985, 504 p.
Mosse George Lachmann, *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars Through the Third Reich*, New York, Howard Fertig, 1975, 252 p.
Mosse George Lachmann, *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, Paris, Pocket, « Agora », 1996, 254 p.
Mosse George Lachmann, *La révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Le Seuil, « XX^{e} siècle », 2003,

269 p.
Mosse George Lachmann, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 293 p.
Näf Beat (dir.), *Antike und Altertumwissenschaft in der Zeit von Faschismus und Nationalsozialismus*, Mandelbochtal, Cicero, 2001, 641 p.
Näf Beat, *Von Perikles zu Hitler ? Die athenische Demokratie und die deutsche Althistorie bis 1945*, Bern, New York, Peter Lang, 1986, 332 p.
Nolte Ernst, *Der Faschismus in seiner Epoche. Die Action Française, der italienische Faschismus, der Nationalsozialismus*, München, Piper, 1963, 633 p.
Ogan Bernd, Weiss Wolfgang W., *Faszination und Gewalt. Zur politischen Ästhetik des Nationalsozialismus*, Nürnberg, W. Tümmels Verlag, 1992, 303 p.
Orozco Theresa, « Die Platon-Rezeption in Deutschland um 1933 », *in* Ilse Korotin (Hrsg.), *« Die besten Geister der Nation » : Philosophie und Nationalsozialismus*, Vienne, Picus Verlag, 1994, p. 141-185.
Ory Pascal, *Du fascisme*, Paris, Perrin, 2003, 293 p.
Paxton Robert, *Le fascisme en action*, Paris, Le Seuil, 2004, 439 p.
Poliakov Léon, *Le mythe aryen*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, rééd. Pocket, « Agora », 1994, 436 p.
Popper, *La société ouverte et ses ennemis, t. I : L'ascendant de Platon*, Paris, Le Seuil, 1979, 261 p.
Rawson Elizabeth, *The Spartan Tradition in European Thought*, Oxford, 1969, 390 p.

Reichel Peter, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1993, 455 p.
Schmitz-Berning Cornelia, *Vokabular des National-Sozialismus*, Berlin, De Gruyter, 1998, 710 p.
Schnapp Alain, « Archéologie, archéologues et nazisme », *in* M. Olender (dir.), *Le racisme, mythes et sciences*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1981, 467 p., p. 289-315.
Schöttler Peter, *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft, 1918-1945*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1997, 344 p.
Schulze Winfried, Oexle Otto Gerhard (dir.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Frankfurt am Main, Fischer, 1999, 367 p.
Scobie Alexander, *Hitler's State Architecture : The Impact of Classical Antiquity*, Pennsylvania State University Press, 1990, 147 p.
See Klaus von, *Barbar, Germane, Arier : die Suche nach der Identität der Deutschen*, Heidelberg, C. Winter Verlag, 1994, 417 p.
Spotts Frederic, *Hitler and the Power of Aesthetics*, New York, Overlook Press, 2003, 458 p.
Stern Fritz, « Le national-socialisme comme tentation », in *Rêves et illusions. Le drame de l'histoire allemande*, Paris, Albin Michel, 1989, 377 p.
Stern Fritz, *Politique et désespoir. Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Paris, Armand Colin, 1990, 359 p.

Stern J.-P., *Hitler, le Führer et le peuple*, Paris, Flammarion, 1985, rééd. Flammarion, « Champs », 1995, 308 p.
Tallgren Vappu, *Hitler und die Helden : Heroismus und Weltanschauung*, Helsinki, Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Dissertationes humanarum litterarum, 1981, 278 p.
Ternon Yves, Thalmann Rita (dir.), *Classer/Penser/Exclure. De l'eugénisme à l'hygiène raciale, Revue d'histoire de la Shoah*, n° 183, juillet-décembre 2005, Paris, Centre de documentation juive contemporaine, 570 p.
Teut Anna, *Architektur im Dritten Reich, 1933-1945*, Berlin, Ullstein, 1967, 390 p.
Thies Jochen, *Architekt der Weltherrschaft. Die Endziele Hitlers*, Düsseldorf, Droste Verlag, 1976, 221 p.
Wegner Bernd, *Hitlers politische Soldaten : die Waffen-ss 1933-1945*, Paderborn, Ferdinand Schöningh Verlag, 1982, 363 p.
Werner Michael, « Die *Germania* », *in* Étienne François, Hagen Schulze (dir.), *Deutsche Erinnerungsorte*, München, C. H. Beck, 2001, p. 569-586.
Wiwjorra Ingo, *Der Germanenmythos. Konstruktion einer Weltanschauung in der Altertumsforschung des 19. Jahrhunderts*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2006, 408 p.
Wolbert Klaus, *Die Nackten und die Toten des Dritten Reiches. Folgen einer politischen Geschichte des Körpers in der Plastik des Deutschen Faschismus*, Giessen, Anabas, 1982, 269 p.
Wolf Christiane, *Gauforen. Zentren der Macht : zur nationalsozialistischen Architektur und Stadtplanung*, Berlin, Verlag für Bauwesen, 1999, 360 p.

Wulf Ursula, *Litteris et patriae : das Janusgesicht der Historie*, Stuttgart, Steiner, 1996, 516 p.

Sources

Sources imprimées

Adolf Hitler

Hitler Adolf, *Mein Kampf*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1926, 782 p.

Hitler Adolf, *Hitlers zweites Buch. Ein Dokument aus dem Jahr 1928*, Gerhard L. Weinberg von (Hrsg.), Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1961, 227 p.

Hitler Adolf, *Hitler. Reden, Schriften, Anordnungen*, 12 Bände, Herausgegeben vom Institut für Zeitgeschichte München, München, London, Paris, KG Saur, 1992.

Kubizek August, *Hitler, mein Jugendfreund*, Graz, Leopold Stocker Verlag, 1953, 352 p.

Greiner Joseph, *Das Ende des Hitler-Mythos*, Wien, Amalthea Verlag, 1947, 348 p.

Hanfstaengl Ernst, *Zwischen weissem und braunem Haus. Memoiren eines politischen Aussenseiters*, Munich, Piper, 1970, 402 p.

Maser Werner, *Hitlers Briefe und Notizen : sein Weltbild in handschriftlichen Dokumenten*, Düsseldorf, Droste, 1988, 399 p.

Picker Henry (Hrsg.), *Hitlers Tischgespräche im Führerhauptquartier : 1941-1942*, Bonn, Athenäum, 1951, 463 p., rééd. Stuttgart, Seewald, 1976, 548 p.

Jochmann Werner (Hrsg.), *Monologe im Führerhauptquartier, 1941-1944. Die Aufzeichnungen Heinrich Heims*, Hamburg, Albrecht Knaus Verlag, 1980, 496 p.
Rauschning Hermann, *Gespräche mit Hitler*, New York, Europa Verlag, 1940, 272 p.

L'anthropologie raciale (Rassenkunde)

Baur Erwin, Fischer Eugen, Fritz Lenz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band I : *Menschliche Erblichkeitslehre*, Munich, Lehmanns Verlag, 1927, 601 p.
Clauss Ludwig Ferdinand, *Die nordische Seele. Eine Einführung in die Rassenseelenkunde*, Munich, Lehmanns Verlag, 1933, 91 p.
Clauss Ludwig Ferdinand, *Rasse und Seele. Eine Einführung in den Sinn der leiblichen Gestalt*, Munich, Lehmanns Verlag, 1926, 189 p.
Günther Hans Friedrich Karl, *Kleine Rassenkunde des deutschen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1929, 153 p.
Günther Hans Friedrich Karl, *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1929, 152 p.
Günther Hans Friedrich Karl, *Rassenkunde des deutschen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1922, rééd. 1930, 509 p.
Günther Hans Friedrich Karl, *Rassenkunde Europas, mit besonderer Berücksichtigung der Rassengeschichte der Hauptvölker indogermanischer Sprache*, Munich, Lehmanns Verlag, 1929, 342 p.
Lenz Fritz, *Menschliche Erblichkeitslehre und Rassenhygiene*, Band II : *Menschliche Auslese und Rassenhygiene (Eugenik)*, Munich, Lehmanns Verlag, 1932, 593 p.

Schemann Ludwig, *Die Rasse in den Geisteswissenschaften*, Band II : *Hauptepochen und Hauptvölker der Geschichte in ihrer Stellung zur Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1930, 419 p.

Épistémologie et didactique de l'histoire dans la nouvelle Allemagne

Alnor Karl, *Geschichtsunterricht*, Berlin, Zickfeldt Verlag, Die Nationalsozialistische Erziehungsidee im Schulunterricht, 1935, 127 p.

Benze Rudolf, *Geschichte im Rassenkampf*, Erfurt, Kurt Stenger Verlag, Volk-Wissen, 1934, 24 p.

Frank Walter, *Historie und Leben*. Rede zur Eröffnung des Erfurter Historikertages am 6. Juli 1937, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, 38 p.

Frankl Viktor, « Geschichtsunterricht und Politik », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für den Geschichtsunterricht und staatsbürgerliche Erziehung in allen Schulgattungen*, Leipzig-Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1933, Heft 1, p. 30-44.

Geyer Fritz, *Rasse, Volk und Staat im Altertum*, Leipzig-Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1936, 172 p.

Gross Walter, *Der Rassengedanke im neuen Geschichtsbild*, Schriften der deutschen Hochschule für Politik, Berlin, Junker-Dünnhaupt Verlag, 1936, 32 p.

Haacke Ulrich, *Geschichte. Handbuch für Erziehung und Unterricht an höheren Schulen*, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1943, 360 p.

Hoerdt Philipp, *Geschichte und Geschichtsunterricht*, mit einem Vorwort von Ernst Krieck, Langensalza, Julius Beltz Verlag,

1936, 169 p.
Klagges Dietrich, *Geschichtsunterricht als nationalpolitische Erziehung*, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1937, 442 p.
Krippendorf Kurt, « Grundsätzliche Erwägungen zur Neugestaltung des Geschichtsunterrichts », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für den Geschichtsunterricht und staatsbürgerliche Erziehung in allen Schulgattungen*, Leipzig-Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1933, Heft 9, p. 481-495.
Schachermeyr Fritz, *Lebensgesetzlichkeit in der Geschichte. Versuch einer Einführung in das geschichtsbiologische Denken*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1940, 240 p.
Viernow Adolf, *Zur Theorie und Praxis des nationalsozialistischen Geschichtsunterrichts*, Halle, Hermann Schroedel Verlag, 1935, 114 p.

Manuels d'histoire

Christoffel Karl, *Volk, Bewegung, Reich*, Frankfurt am Main, Verlag Moritz Diesterweg, Unterrichtswerk für Heeresschulen, 1944, 214 p.
Folkers Johann, *Geschichte des deutschen Volkes. Ausgabe für Mittelschulen*, Langensalza, Beltz Verlag, 1941.
Füssler Wilhem, *Geschichte des deutschen Volkes. Von der Urzeit bis zur Gegenwart*, Giessen, Verlag Emil Roth, 1938, 430 p.
Gehl Walther, *Geschichte*, 2. Klasse : *Oberschulen und Gymnasien*, Breslau, Ferdinand Hirt, 1939, 140 p.
Gehl Walther, *Geschichte*, 6. Klasse : *Oberschulen/Gymnasien und Oberschulen in Aufbauform. Von der Urzeit bis zum Ende der Hohenstaufen*, Breslau, Ferdinand Hirt, 1940, 273 p.

Hohmann Walter, Schiefer Wilhelm, *Lehrbuch der Geschichte. Oberstufe*, 1. Band, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg Verlag, ca. 1940, 203 p.
Jennrich P., *Geschichte für Mittelschulen. Erster Band*, Klasse 2, Halle an der Saale, Hermann Schroedel Verlag, 1940, 108 p.
Kaier Eugen, *Von der germanischen Frühzeit bis zum westfälischen Frieden*, Frankfurt am Main, Diesterweg Verlag, 1937, 182 p.
Klagges Dietrich, *Volk und Führer*, II, 1, 1940.
Kumsteller Bernhard, *Werden und wachsen. Ein Geschichtsatlas auf völkischer Grundlage*, Berlin, Verlag von Georg Westermann, ca. 1940, 63 p.
Mahnkopf Johannes, *Von der Urzeit zum Grossdeutschen Reich. Geschichtsbuch für Mittelschulen*, Klasse 2 : *Von den Anfängen bis zum Ausklang der grossgermanischen Zeit*, Leipzig, Verlag von B. G. Teubner, 1942, 85 p.
Maier Albert, *Lehrbuch der Geschichte für höhere Schulen*, Band I : *Deutsche Geschichte von den Uranfängen bis zum Hochmittelalter*, Frankfurt am Main, Diesterweg Verlag, 1937, 1937.
Prüter Karl-Friedrich, *Geschichte des Deutschen Volkes. Ausgabe für Mittelschulen* (2. Klasse), Langensalza, Verlag von Julius Beltz, 1941, 103 p.
Schmelze Karl, *Rassengeschichte und Vorgeschichte im Dienste nationaler Erziehung. Eine Ergänzung zu jedem Lehrbuch der Geschichte für höhere Unterrichtsanstalten auf Grund der Entschliessung des Reichsministers des Innern Nr. III 3120/21. 6*

vom 26. Juni 1933 betr. Richtlinien für die Geschichtslehrbücher, Bamberg, Buchners Verlag, 1936, 40 p.
Schmitthenner Paul, Fliedner Friedrich, *Führer und Völker : Geschichtsbuch für höhere Schulen*, Bielefeld, Velhagen-Klasing, 1939, 8 vol.
Schütte Carl, Gaede Otto, *Geschichtsbuch für die Jugend des Dritten Reiches*, Halle an der Saale, Hermann Schroedel Verlag, 1934, 152 p.
Seifert Peter, *Aus Heimat, Reich und Welt. Lehr- und Lernbücher für Volksschule. Geschichte 1 : Gegenwart und Frühzeit*, Berlin, Deutscher Schulverlag, 1943, 95 p.
Walburg Friedrich, *Geschichtsunterricht im neuen Geiste*, II. Teil : *Germanische Frühgeschichte*, Berlin, Julius Beltz Verlag, 1935, 204 p.

Directives et programmes pour l'enseignement de l'histoire et des lettres classiques

Frick Wilhelm, « Richtlinien für die Geschichtslehrbücher – 20. Juli 1933 », in *Zentralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung in Preussen*. Ministerium für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung, Heft 15, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 5. August 1933, p. 197-199.
Rust Bernhard (éd.), *Erziehung und Unterricht in der Höheren Schule. Amtliche Ausgabe des Reichs- und preussischen ministeriums für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung*, Berlin, Weidmann, 1938, 265 p.

État, imperium et Reich

Berve Helmut, *Imperium Romanum*, Vortrag gehalten zum Anlass der Gründungsfeier der Deutsch-Italienischen

Gesellschaft Leipzig am 29. Oktober 1942, Leipzig, Koehler-Amelang, Schriftenreihe der Deutschitalienischen Gesellschaft Leipzig Nr. 1, 1942, 23 p.
Berve Helmut, « Die Erfüllung des Reiches », in *Wille und Macht*, 1934, Heft 5, p. 4.8.
Berve Helmut, « Staat und Staatsgesinnung der Griechen », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, I, p. 3-16
Bogner Hans, *Die verwirklichte Demokratie. Die Lehren der Antike*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1930, 232 p.
Gelzer Matthias, « Die Anfänge des römischen Weltreichs », *in* Heinrich Dannenbauer, Ernst Fritz (Hrsg.), *Das Reich. Idee und Gestalt. Festschrift für Johannes Haller*, Stuttgart, J. G. Cotta'sche Buchhandlung, 1940, 348 p., p. 1-20.
Kornemann Ernst, « Das *Imperium romanum*. Sein Aufstieg und Niedergang. Ein Beitrag zur ersten europäischen Grossraumgestaltung », Breslau, Vorträge der Friedrich-Wilhelm-Universität zu Breslau im Kriegswinter 1940, Breslau, 1941.
Schmidt Friedrich, *Das Reich als Aufgabe*, Berlin, Nordland Bücherei, 1940, 80 p.
Six Franz Alfred, *Das Reich und Europa*, Berlin, Theodor Abb Buchdruckerei, Zentralverlag der NSDAP, Schriftenreihe der NSDAP, Gruppe IV, Europäische Politik, 1943, 96 p.
Todt Fritz (éd.), *Deutschlands Autobahnen. Adolf Hitlers Strassen*, Herausgegeben im Auftrag des Generalinspektors für das deutsche Strassenwesen, Bayreuth, Gauverlag Bayerische Ostmark, 1937, 278 p.

Vogt Joseph, *Vom Reichsgedanken der Römer*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 208 p.
Vogt Joseph, « Der Reichsgedanke der römischen Kaiserzeit », Vortrag gehalten bei der Arbeitstagung des NSD-Dozentenbundes der Uni Freiburg am 18. April 1942, *in* Joseph Vogt, *Vom Reichsgedanken der Römer*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 208 p., p. 5-34.
Vogt Joseph, *Römischer Glaube und römisches Weltreich*, Vortrag gehalten am 4. Dezember 1940 vor der « Wissenschaftlichen Akademie Tübingen des NSD-Dozentenbundes », Padova, Casa editrice Dott. Antonio Milani, Opusculi Academici, 1943, 39 p., Abdruck, *in* Joseph Vogt, *Vom Reichsgedanken der Römer*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 208 p., p. 118-169.
Wüst Walther, « Das Reich. Gedanke und Wirklichkeit bei den alten Ariern », in *Indogermanisches Bekenntnis. Sieben Reden*, Berlin, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1943, 175 p., p. 13-30.
« Idee und Gestalt des Reiches », in *ss-Leitheft*, 1943, Heft 7, p. 1-5.

Figure du chef et Führerprinzip dans l'Antiquité

Berve Helmut, *Kaiser Augustus*, Leipzig, Insel Verlag, 1934, 77 p.
Berve Helmut, *Perikles*, Rektoratsrede, 10. Februar 1940, Leipzig, Barth Verlag, Leipziger Universitätsreden, Heft II, 1940, 29 p.
Gelzer Matthias, « Caesar », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 188-199.

Kornemann Ernst, « Gli studi germanici sulla figura e l'opera di Augusto e sulla fondazione dell'impero romano », in *Quaderni Augustei. Studi stranieri*, IV, Istituto di Studi Romani, XVI, 1937, 15 p.
Laqueur Richard, « Komposition und Entstehung der Res gestae Divi Augusti », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für den Geschichtsunterricht und staatsbürgerliche Erziehung in allen Schulgattungen*, Leipzig-Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1933, Heft 7-8, p. 388-415.
Oppermann Hans, « Cäsars europäische Sendung », in *Die alten Sprachen. Zeitschrift des Reichssachgebietes Alte Sprachen im NSLB*, 5, 1940, p. 153-162.
Oppermann Hans, « Cäsar als Führergestalt. Ein Vortrag », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für Geschichtsunterricht und politische Erziehung*, Leipzig-Berlin, Verlag von B. G. Teubner, 1934, Heft 12, p. 641-652.
Pohlenz Max, *Antikes Führertum. Ciceros De officiis und das Lebensideal des Panaitios*, Leipzig-Berlin, Teubner Verlag, Neue Wege zur Antike, 1934, 148 p.
Schachermeyr Fritz, « Die nordische Führerpersönlichkeit im Altertum », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 36-43.
Strack Paul, « Der augusteische Staat », *in* Hans Oppermann (dir.), *Probleme der augusteischen Erneuerung*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium. Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts. Reichsfachbearbeiter für alte Sprachen im NSLB,

Heft 6, Frankfurt am Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1938, 85 p., p. 5-27.
Straub Johannes, *Vom Herrscherideal in der Spätantike, in* Forshungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte, XVIII, Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1939, 210 p.
Vogt Joseph, « Caesar und seine Soldaten », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, 1940, 3, p. 120-135.
Volkmann Hans, « Der Prinzipat des Augustus », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, I, p. 16-30.
Volkmann Hans, « Mos maiorum als Grundzug des augusteischen Prinzipats », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 246-264.
Wickert Lothar, « Caesars Monarchie und das Prinzipat des Augustus », Antrittsvorlesung gehalten zu Köln im Jahre 1940.

Ethos antique et éducation aux valeurs

Burck Erich, « Altrömische Werte in der augusteischen Literatur », *in* Hans Oppermann (dir.), *Probleme der augusteischen Erneuerung*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium. Reichsfachbearbeiter für alte Sprachen im NSLB, Heft 6, Frankfurt am Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1938, 85 p., p. 28-60.
Färber Hans, « Griechische politische Lyrik im Unterricht », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1941, IV.
Klose Friedrich, « Altrömische Wertbegriffe (Honos et Dignitas) », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, VI.

Knoche Ulrich, « Der Beginn des römischen Sittenverfalls », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, IV.
Pöschl Viktor, « Cato als Vorbild römischer Lebenshaltung », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1939, XII.

Olympie et les jeux Olympiques

Blümel Carl, *Sport der Hellenen. Ausstellung griechischer Bildwerke*, Katalog, Berlin, Verlag für Kunstwissenschaft, 1936, 144 p.
Blümel Carl, *Sport und Spiel bei Griechen und Römern*, Ausstellung im Kaiser Friedrich Museum zu Berlin, mai 1934. Bildwerke aus den staatlichen Museen, Berlin, Verlag für Kunstwissenschaft, 1934, 74 p.
Dultz V., « Gedanken zu den olympischen Spielen im Altertum », in *Germanien. Montashefte für Vorgeschichte zur Erkenntnis deutschen Wesens*, Leipzig, K. F. Koehler Verlag, 1936, Heft 8, p. 231-235.
Grapentin Oscar, *Die olympischen Spiele in Deutschland 1936*, Halle, Schroedel Verlag, 1936, 39 p.
Haller Georg, « Der Olympische Gedanke », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1932, p. 385-396.
Huth Otto, « Die kultischen Wettspiele der Indogermanen », in *Germanien. Montashefte für Vorgeschichte zur Erkenntnis deutschen Wesens*, Leipzig, K. F. Koehler Verlag, 1936, Heft 8, p. 235-239.
Krause Gerhard, Mindt Erich, *Olympia 1936. Eine nationale Aufgabe*, Im Auftrag des Reichssportführers und des

Propagandaauschusses für die Olympischen Spiele 1936, Berlin, Reichssportverlag, 1935, 148 p.
Langlotz Ernst, « Die Bedeutung der neuen Funde in Olympia », *in* Helmut Berve (Hrsg.), *Das Neue Bild der Antike*, I : *Hellas*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 394 p., p. 153-171.
Malitz Bruno, *Die Leibesübungen in der nationalsozialistischen Idee*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1934, 70 p.
Malitz Bruno, « Die Leibesübungen in den herrschenden Weltanschauungen der Neuzeit », *in* Friedrich Mildner (Hrsg.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p., vol. I, p. 257-264.
Rodenwaldt Gerhart, Hege Walter, *Olympia*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 1936, 155 p.
Riefenstahl Leni, *Schönheit im olympischen Kampf*, Berlin, Deutscher Verlag, 1937, 281 p.
Riefenstahl Leni, *Olympia. Der Film von den XI. Olympischen Spielen Berlin 1936*, I. Teil : *Fest der Völker* ; II. Teil : *Fest der Schönheit*.
Schleif Hans, *Bericht über die Ausgrabungen in Olympia. Herbst 1936 / Frühjahr 1937, Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, Band 50, 1937, Berlin, De Gruyter Verlag.
Schleif Hans, *Zweiter Bericht über die Ausgrabungen in Olympia. Winter 1937/1938, Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts*, Band 53, 1938, Berlin, De Gruyter Verlag, 188 p.
« Olympias klassische Kampfspiele », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1935, 8, 22 mai 1935, p. 8.

« Die Ursprungstätte der olympischen Spiele », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1936, 29, p. 3.
« Olympia. Die Ausgrabung des Führers », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1938, 33, p. 10-11.
« Wegbereiter der Wiedergeburt. Winckelmann, Curtius und Dörpfeld. Pioniere des olympischen Gedankens », in *Völkischer Beobachter*, 2 août 1933, p. 7-8.
« Olympia, das Erbe der Hellenen. Blüte und Verfall der Olympischen Spiele der Griechen », von Dr. Hans Kern, in *Völkischer Beobachter*, 2 août 1933, p. 8.
« Deutschland nimmt die Ausgrabungen in Olympia wieder auf », in *Völkischer Beobachter*, 3 août 1933, p. 8.
« Olympia in Pindars Siegerhymnen. Das heroische Ideal der grieschichen Frühzeit », von Max Wegner, in *Völkischer Beobachter*, 14 août 1933, p. 9.
« Der olympische Gedanke », in *Führerblätter der Hitler-Jugend*, Ausgabe D. J., Februar 1936, p. 16-22.
« Ich rufe die Jugend der Welt », *in Die Jungenschaft. Blätter für Heimabendgestaltung im Deutschen Jungvolk*, Berlin, Februar 1936, Folge 3, p. 1-7.

Archéologie

Curtius Ludwig, *Mussolini und das antike Rom*, Köln, Veröffentlichungen des Petrarca-Hauses, Verlag J. P. Bachem, 1934, 24 p.
Schleif Hans, Langsdorff A., « Die Ausgrabungen der ss », *Germanien*, 1936, p. 391-399.
Schleif Hans, Langsdorff A., « Die Ausgrabungen der ss », *Germanien*, 1938, p. 6.11.

« Römisches, allzu Römisches. Zu den Ausgrabungen bei Xanten », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1935, p. 939-941.
« Stadt und Festung Carnuntum », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1938, 51, p. 10.

Sparte

Benn Gottfried, « Dorische Welt. Eine Untersuchung über die Beziehung von Kunst und Macht », *in* Gottfried Benn, *Kunst und Macht*, Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1934, 171 p., p. 11-56.
Benn Gottfried, « Züchtung », *in* Gottfried Benn, *Der neue Staat und die Intellektuellen*, 1933, 164 p., p. 151-164.
Berve Helmut, *Sparta*, Leipzig, Bibliographisches Institut AG, 1920, rééd. 1937 et 1944, 148 p.
Berve, Helmut « Was ist von der griechischen Geschichte lebendig ? », *Süddeutsche Monatshefte*, 33, 1935-1936.
Darré Richard Walther, *Vom Lebensgesetz zweier Staatsgedanken (Konfuzius und Lykurgos)*, Reichsbauernstadt Goslar, Verlag Blut und Boden, Die Goslarer Volksbücherei, 1940, 90 p.
Ehrenberg Victor, « Sparta. Ein totalitärer Staat », 1934, *in* Karl Christ (Hrsg.), *Sparta*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986, 519 p., p. 217-228.
Goering Hermann, « Appell des Reichsmarschalls Goering an die Wehrmacht, 30. Januar 1943 », *in* Otto Wilhelm von Vacano, *Sparta, der Lebenskampf einer nordischen Herrenschicht*, 2e éd., p. 120.

Gross Karl, « Therpomylai in künstlerischer Gestaltung bei Herodot », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1940, III.
Hesse K., « Die Erstürmung der Thermopylen », in *ss-Leitheft*, 1942, Heft 1, p. 17-19.
Gaese Heinrich, « Der Lorbeer », in *ss-Leitheft*, 1942, Heft 6, p. 3-4.
Lüdemann Hans, *Sparta. Lebensordnung und Schicksal*, Leipzig, Berlin, Verlag Druck Teubner, 1939, 184 p.
Steimle Theodor, « Was kann uns das Bodenrecht im alten Sparta für die Neugestaltung unseres deutschen Bodenrechtes bedeuten ? », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1941, IV, p. 66-67.
Vacano Otto Wilhelm von, *Sparta. Der Lebenskampf einer nordischen Herrenschicht*, Kempten, Bücherei der Adolf-Hitler-Schulen, 1940, rééd. 1943, 131 p.

La guerre

Frank Walter, « Hannibal vor den Toren. Senat und Volk von Rom in den Punierkriegen », *Das Reich. Deutsche Wochenzeitung*, 8 avril 1945, p. 3, et 15 avril 1945, p. 3-4.
Goebbels Joseph, « Die Geschichte als Lehrmeisterin », *Das Reich. Deutsche Wochenzeitung*, 1er avril 1945, éditorial, p. 1.
Landgraf Hugo, « Roms Triumph über Hannibal. Die Widerstandskraft einer Soldatennation entschied den zweiten Punischen Krieg », in *Völkischer Beobachter*, 15 avril 1945, p. 4.
Pastenacci Kurt, « Sind Kriege Rechenexempel ? Eine historische Untersuchung », in *Die Deutsche Polizei.*

Sicherheitspolizei und SD, Berlin, 1945/3, mars 1945, p. 35-37, BABL/RD 19/1-13.
« Cannae », in *SS-Leitheft*, 1944, Heft 10, p. 15-18.

Les Germains, les Romains et les Grecs

Altheim Franz, « Indorgermanisches Erbe in Rom », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*. Herausgegeben von Wolfgang Schadewaldt, Bernhard Schweitzer, Johannes Stroux, XVII, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1941, p. 49-59.
Altheim Franz, « Die keltische Wanderung », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, Berlin-Dahlem, Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1940, Heft 3, p. 103-112.
Altheim Franz, *Die Krise der alten Welt im Dritten Jahrhundert n. Zw. und ihre Ursachen*, I: *Die äusserrömische Welt*, Berlin, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1943, 224 p.
Altheim Franz, *Die Krise der alten Welt im Dritten Jahrhundert n. Zw. und ihre Ursachen*, II : *Götter und Kaiser*, Berlin, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1943, 248 p.
Altheim Franz, *Die Soldatenkaiser*, Berlin, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1939, 304 p.
Altheim Franz, *Italien und die dorische Wanderung*, Amsterdam, Pantheon, 1940, 45 p.
Altheim Franz, *Vom Ursprung der Runen*, Frankfurt am Main, Klostermann, 1939, 93 p.
Berve Helmut, *Geschichte der Hellenen und Römer. Stoffe und Gestalten der deutschen Geschichte 1*, Leipzig-Berlin, Teubner, 1936, 28 p.

Berve Helmut (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, I : *Hellas*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 394 p.
Berve Helmut (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p.
Bieder Theobald, *Das Hakenkreuz*, Leipzig, Verlag Theodor Weicher, 1934, 59 p.
Bogner Hans, *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit*, Schriften des Reichsinstituts für Geschichte des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1939, 39 p.
Bohm, « Der Untergang des römischen Bauerntums und des römischen Staates », in *ss.*Leitheft, 1937, Heft 2, p. 21-26.
Brewitz Walter, « Das Löwentor von Mykenä, ein nordisches Kultsymbol », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde zur Erkenntnis deutschen Wesens*, Leipzig, K. F. Koehler Verlag, 1937, Heft 2, p. 41-49.
Chamberlain Houston Stewart, *Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts*, Munich, F. Bruckmann AG, 1899, 2 vol.
Cogni Giulio, « Nordische Gestalten in Italien », in *Volk und Rasse*, 1939, Heft 5, p. 110-113.
Darré Richard Walther, « Bauer, Krieger und nordische Rasse », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1928, III, p. 173-186.
Darré Richard Walther, « Beiträge zur Rassenkunde », janvier 1929, rééd. *Erkenntnisse und Werden, op. cit.*, p. 88-90.
Darré Richard Walther, « Hellenen, Germanen und wir », *Die Sonne*, juillet 1929, rééd. *Erkenntnisse und Werden. Aufsätze aus der Zeit vor der Machtergreifung von R. Walther Darré*,

Reichsbauernstadt Goslar, Verlag Blut und Boden, 1940, 240 p., p. 104-117.
Darré Richard Walther, « Tierwanderungen und Urheimat der Arier », février 1925, rééd. *Erkenntnisse und Werden*, *op. cit.*, p. 9-13.
Darré Richard Walther, « Zur Berichterstattung des Tacitus in der *Germania* », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1930, I, p. 45-47, rééd. *Erkenntnisse und Werden, op. cit.*, p. 157-159.
Darré Richard Walther, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse*, München, Berlin, Lehmanns Verlag, 1929, 8e rééd., 1940, 493 p.
Darré Richard Walther, *Neuordnung unseres Denkens*, Reichsbauernstadt Goslar, Blut-Boden Verlag, Die Goslarer Volksbücherei, 1940, 57 p.
Darré Richard Walther, *Zucht als Gebot*, Berlin, Blut-Boden Verlag, 1944, 119 p.
Drexler Hans, *Tacitus. Grundzüge einer politischen Pathologie*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium. Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts. Reichsfachbearbeiter für alte Sprachen im NSLB, Heft 8, Frankfurt am Main, Verlag Moritz Diesterweg, 1939, 200 p.
Erbt Wilhelm, *Weltgeschichte auf rassischer Grundlage*, Leipzig, Armanen Verlag, 1944, 756 p.
Fuchs Siegfried, « Zur Frage der Indogermanisierung Griechenlands », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1939, IV.

Giuliano Balbino, *Latinität und Deutschtum*, Veröffentlichungen des Petrarca-Hauses Köln, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1941, 123 p.
Griessdorf Harry, *Unsere Weltanschauung*, Berlin, Nordland Verlag, 1941, 211 p.
Gross Walter, « Rassische Geschichtsbetrachtung », *in* Rolf Fahrenkrog (Hrsg.), *Europas Geschichte als Rassenschicksal. Vom Wesen und Wirken der Rassen im europäischen Schicksalsraum*, Leipzig, Hesse-Becker Verlag, 1937, 448 p., p. 8-17.
Günther Hans Friedrich Karl, *Die nordische Rasse bei den Indogermanen Asiens. Zugleich ein Beitrag zur Frage nach der Urheimat und Rassenherkunft der Indogermanen*, München, Lehmanns Verlag, 1934, 247 p.
Günther Hans Friedrich Karl, *Herkunft und Rassengeschichte der Germanen*, München, Lehmanns Verlag, 1937, 180 p.
Haedicke Walter, « Die Anschauungen der Griechen über Familie, Herkunft und Vererbung », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1937, X, p. 371-376.
Haller Johannes, *Der Eintritt der Germanen in die Geschichte*, Berlin, Walter De Gruyter Verlag, 1939, 119 p.
Hassel Ulrich von, *Deutschlands und Italiens europäische Sendung*, Veröffentlichungen des Petrarca-Hauses Köln, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1937, 19 p.
Hauer Wilhelm, « Über die ältesten Hakenkreuze, ihre Herkunft und ihren Sinn », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1943, Heft 3, p. 88-100.

Herdt Lothar, « Geschichte Europas. Geschichte der nordischen Rasse », in *Wille und Macht*, 1933, Heft 22, p. 4-8.
Hermann Albert, *Unsere Ahnen und Atlantis : nordische Seeherrschaft von Skandinavien bis Nordafrika*, Berlin, Klinkhardt-Biermann, 1934, 168 p.
Heyse Hans, « Vom Weltbild der Griechen », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1943, p. 441-449.
Jekeli Hermann, « Rasse ist Verpflichtung », in *Rasse und Volk. Stoffsammlung für die weltanschauliche Schulung. Herausgegeben vom Beauftragten für die weltanschauliche Schulung der deutschen Volksgruppe in Rumänien*, NSDAP, Heft 2, Nov. 1941, 95 p., p. 3-25.
Kaerst Julius, *Weltgeschichte. Antike und deutsches Volkstum*, Leipzig, Theodor Weicher Verlag, 1933, 91 p.
Kraiker Wilhelm, « Nordische Einwanderung in Griechenland », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*. Herausgegeben von Wolfgang Schadewaldt, Bernhard Schweitzer, Johannes Stroux, XV-3, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1939, p. 195-230.
Krauss, « Gattenwahl im Altertum », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1934, II, p. 56-57.
Krieck Ernst, « Zucht und Charakter des römischen Herrenmenschen », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1939, Heft 9, p. 394-398.
Kulz Werner, « Kurze Rassengeschichte des griechischen Volkes », *in* Rolf Fahrenkrog (Hrsg.), *Europas Geschichte als Rassenschicksal. Vom Wesen und Wirken der Rassen im*

europäischen Schicksalsraum, Leipzig, Hesse-Becker Verlag, 1937, 448 p., p. 17-58.
Kynast Karl, « Hermes, ein vornordischer Griechengott », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1935, p. 128-133.
Kynast Karl, *Apollon und Dionysos. Nordisches und Unnordisches innerhalb der Religion der Griechen. Eine rassenkundliche Untersuchung*, Munich, J. F. Lehmanns Verlag, 1927, 130 p.
Lange Friedrich, « Seegeltung in der Antike », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1942, p. 787-797.
Lauffer Siegfried, « Frühgriechische Weltanschauung », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1939, p. 620-628.
Miltner Franz, « Die Antike als Einheit in der Geschichte », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 433-453.
Mörtel Heinrich, *Antike Bauerngeschichten*, Reichsbauernstadt Goslar, Blut-Boden Verlag, Die Goslarer Volksbücherei, Band VI, 1941, 112 p.
Müller Werner, *Kreis und Kreuz. Untersuchungen zur sakralen Siedlung bei Italikern und Germanen*, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, Berlin, A. Boss, 1938, 118 p.
Oppermann Hans, « Griechen, Römer, Deutsche im Spiegel ihrer Nationalepen (Ilias, Aeneis, Nibelungenlied) », in *Die alten Sprachen*, 3. Jahrgang, Heft 2, p. 33-40.

Paul Gustav, *Rassen- und Raumgeschichte des deutschen Volkes*, München, Lehmanns Verlag, 1943, 315 p.
Pier Bernhard, « Italien », *in* Rolf Fahrenkrog (Hrsg.), *Europas Geschichte als Rassenschicksal. Vom Wesen und Wirken der Rassen im europäischen Schicksalsraum*, Leipzig, Hesse-Becker Verlag, 1937, 448 p., p. 58-82.
Plassmann J.-O., « Vom germanischen Kaisertitel », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1942, Heft 7, p. 393-403.
Reche Otto, *Rasse und Heimat der Indogermanen*, München, Lehmanns Verlag, 1936, 216 p.
Rosenberg Alfred, « Die Ausweitung des deutschen Geschichtsbildes », discours prononcé lors de la seconde Tagung des Reichsbundes für deutsche Vorgeschichte, Bremen, in *Gestaltung der Idee, op. cit.*, p. 395-400.
Rosenberg Alfred, « Europa, der Norden und Deutschland », in *Gestaltung der Idee, op. cit.*, p. 93-102.
Rosenberg Alfred, « Nordische Wiedergeburt », in *Gestaltung der Idee, op. cit.*, p. 339-349.
Rosenberg Alfred, « Von der Auffassung über nationalsozialistische Erziehung », in *Gestaltung der Idee. Blut und Ehre*, II. Band : *Reden und Aufsätze von 1933-1935*, Zentralverlag der NSDAP, München, Franz Eher Verlag, 1936, 400 p., p. 47-58.
Rosenberg Alfred, *Der Mythus des zwanzigsten Jahrhunderts*, München, Hoheneichen Verlag, 1937, 712 p.
Schachermeyr Fritz, « Die Aufgaben der alten Geschichte im Rahmen der nordischen Weltgeschichte », in *Vergangenheit und*

Gegenwart, Heft 11, Leipzig-Berlin, Teubner Verlag, 1933, p. 589-600.
Schilling Heinar, « Das politische Weltbild – Rom », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1936, Folge 46, p. 11-12.
Schilling Heinar, « Das politische Weltbild – Hellas », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1936, Folge 45, p. 11-12.
Schilling Heinar, *Das politische Weltbild*, Magdeburg, Nordland Verlag, 1937, 199 p.
Schrötter Kurt, Wüst Walther, *Tod und Unsterblichkeit. Aus indogermanischem Weistum*, Berlin-Dahlem, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1940, 80 p.
Schuchhardt Carl, « Die Indogermanisierung Griechenlands », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*, Herausgegeben von Werner Jaeger, IX, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1933, p. 303-319.
Sieglin Wilhelm, *Die blonden Haare der indogermanischen Völker des Altertums. Eine Sammlung der antiken Zeugnisse als Beitrag zur Indogermanenfrage*, München, Lehmanns Verlag, 1935, 151 p.
Till Rudolf, « Die Überlieferung von Tacitus'Germania », in *Germanien. Montashefte für Germanenkunde*, 1943, Heft 4, p. 119-129.
Till Rudolf, *Handschriftliche Untersuchungen zu Tacitus Agricola und Germania, mit einer Photokopie des Codex Aesinas*, Berlin-Dahlem, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1943, 137 p.
Vogt Joseph (Hrsg.), *Studien zu Tacitus*, Würzburger Studien zur Altertumswissenschaft IX, Stuttgart, Kohlhammer Verlag, 1936, 148 p.

Wais Gerhard Julius, *Die Alamannen in ihrer Auseinandersetzung mit der römischen Welt. Untersuchungen zur germanischen Landnahme*, Berlin, Deutsches Ahnenerbe Stiftung Verlag, 1941, 251 p.
Weinstock Heinrich, « Die Altertumswissenschaft in der deutschen Bewegung », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, p. 467-469.
Wolfs Heinrich, *Angewandte Geschichte. Eine Erziehung zum politischen Denken und Wollen*, Leipzig, Theodor Weicher Verlag, 1934, 514 p.
Wolfs Heinrich, *Angewandte Rassenkunde. Weltgeschichte auf biologischer Grundlage*, Leipzig, Theodor Weicher Verlag, 1927, 428 p.
Zschaetzsch Karl Georg, *Die Arier. Herkunft und Geschichte des arischen Stammes*, Berlin, Arier-Verlag GmbH, 1900, rééd. 1920 et 1938, 488 p.
Zschaetzsch Karl Georg, *Atlantis. Die Urheimat der Arier*, Berlin, Arier-Verlag GmbH, 1922, 99 p.
« Das Hakenkreuz (als Sinnbild in Gegenwart und Geschichte) », in *Stoffsammlung für die Nationalsozialistischen Führungsoffiziere*, Folge 2, Berlin, NSDAP, Nationalsozialistischer Führungsstab des Oberkommandos der Wehrmacht, s.d. (vraisemblablement automne 1944), 50 p.
« Greuelpropaganda im Altertum », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1935, 26, p. 9, 27, p. 9, 28, p. 9, 29, p. 9.
« Steinerne Zeugen für alle Zeiten », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1936, 45, p. 11.

« Die Germanen », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1936, 47, p. 11.

Art et architecture

Bäumler Alfred, « Buschors “Plastik der Griechen” », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1936, p. 447-450.

Binder Walther, « Vitruv : über die Baukunst », in *Die Baukunst. Die Kunst im Deutschen Reich*, octobre 1939, p. 455-460.

Dresler A, *Deutsche Kunst und entartete Kunst : Kunstwerk und Zerrbild als Spiegel der Weltanschauung*, München, Deutscher Volksverlag, 1938, 80 p.

Hege Walther, « Vom Beleuchtungsproblem griechischer Bauplastik », in *Die Baukunst. Die Kunst im Deutschen Reich*, mars 1940, p. 42-46.

Ippel Albert, « Griechische und römische Kunst im Unterricht. Neue Wege und Anschauungsmittel », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1940, III.

Krieck Ernst, *Musische Erziehung*, Leipzig, Armanen Verlag, 1933, 50 p.

Rodenwaldt Gerhart, « Römische Staatsarchitektur », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 356-378.

Rosenberg Alfred, « Hellenisches und germanisches Kunstideal », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1933, p. 327-331.

Schulte-Frohlinde Julius (u.a.), *Bauten der Bewegung. Eine Zusammenstellung aus Veröffentlichungen des Zentralblattes der*

Bauverwaltung, Berlin, Verlag von Wilhelm Ernst und Sohn, 1938, 148 p.
Schultze-Naumburg Paul, *Kunst und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1928, rééd. 1934 et 1938, 176 p.
Schultze-Naumburg Paul, *Nordische Schönheit. Ihr Wunschbild im Leben und in der Kunst*, München, Lehmanns Verlag, 1937, rééd. 1943, 228 p.
Schultze-Naumburg Paul, *Rassengebundene Kunst*, Volk-Wissen, Band 13, Brehm Verlag, Berlin, 1935, 29 p.
Speer Albert, *Die neue Reichskanzlei*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1940, 131 p.
Speer Albert, *Erinnerungen*, Berlin, Propyläen Verlag, 1969, 610 p.
Speer Albert, *Neue deutsche Baukunst*, Prag, Volk und Reich Verlag, 1943, 95 p.
Speer Albert, *Spandauer Tagebücher*, Berlin, Propyläen Verlag, 1980, 671 p.
Stürzenacker Ernst, « Stilschöpfung », in *Die Baukunst. Die Kunst im Dritten Reich*, mai 1939, p. 220-222.
Troost Gerdy, « Nationalsozialistische Baukunst », in *Die Baukunst. Die Kunst im Dritten Reich*, mai 1939, p. 223-224.
Troost Gerdy, *Das Bauen im neuen Reich*, Bayreuth, Gauverlag Bayerische Ostmark, 1939, 168 p.
« Dorische Säulen. Sinnbilder für die Gemeinsamkeit europäischen Denkens », in *ss-Leitheft*, 1943, Heft 9, p. 9-10.
Tag der Deutschen Kunst – 14.-15. Oktober 1933. Fest-Folge, Munich, Gauleitung NSDAP, 30 p.

Zweitausend Jahre Deutsche Kultur. Festtzug am tag der deutschen Kunst zu München 1938, Munich, Vertrieb Knorr und Hirth, 1938, 32 p.

Éducation

Aly W., « Das griechisch-römische Altertum im Rahmen der nationalsozialistischen Erziehung », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1934, Heft 4, p. 226-235.

Bäumler Alfred, *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker-Dünnhaupt, 1943, 169 p.

Bäumler Alfred, *Politik und Erziehung*, Berlin, Jünker-Dünnhaupt, 1937, 174 p.

Krieck Ernst, *Menschenformung. Grundzüge der vergleichenden Erziehungswissenschaft*, Leipzig, Quelle-Mayer Verlag, 1925, rééd. 1933, 371 p.

Krieck Ernst, *Philosophie der Erziehung*, Jena, Diederichs, 1930, 313 p.

Krieck Ernst, *Nationalpolitische Erziehung*, Leipzig, Armanen Verlag, 1932, 25e éd., 1943, 186 p.

Mühl Max, « Die hellenischen Gesetzgeber als Erzieher », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1939, VII.

Rust Bernhard, « Die Grundlagen der nationalsozialistischen Erziehung », *in Hochschule und Ausland*, 1935, Heft 1, p. 1-18.

Schmidt J., « Paideia », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1934, Heft 5, p. 301-306.

Schröder Gerhard, *Geschichtsschreibung als politische Erziehungsmacht*, Schriften des Reichsinstituts für Geschichte

des neuen Deutschlands, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1939, 162 p.

Langues anciennes

Breywisch Walter, Mader Ludwig, *Zur Eingliederung des altsprachlichen Unterrichts in die nationale Schule*, Francfort, Moritz Diesterweg Verlag, 1934, 96 p.

Derbolav Josef, « Weltanschauliche Fragen im Dichtwerk des Horaz », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1942, p. 83-103.

Eberhardt Walter, « Die Antike und wir », *Nationalsozialistische Wissenschaft. Schriftenreihe der N. S. Monatshefte*, Heft 2, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1935, 15 p.

Gelzer Matthias, « Römische Führungsordnung », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1942, p. 217-238.

Krause Hans-Konrad, « Griechische und alte deutsche Namengebung », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1939, III.

Lohrisch Hermann, « Die Germanenkämpfe zur Zeit des Kaisers Augustus im lateinischen Unterricht », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, I, p. 35-44

Oppermann Hans, « Der erzieherische Wert des lateinischen Unterrichts », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 50-59.

Oppermann Hans, « Rezension von Walter Eberhardts “Die Antike und Wir” », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, 11, 1935.
Oppermann Hans, « Die alten Sprachen in der Neuordnung des höheren Schulwesens », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1938, III.
Oppermann Hans, « Horaz als Dichter der Gemeinschaft », *Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium*, Heft 6, Francfort, Moritz Diesterweg Verlag, p. 61-75.
Oppermann Hans, « Horaz, Dichtung und Staat », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 265-295.
Schaeffer Wilhelm, *Lateinisches Lese- und Übungsbuch*, Teil II : *Für die vierte und fünfte Klasse der Deutschen Oberschule*, Bielefeld, Verlag von Velhagen-Klasing, 1942, 113 p.

Sport et corps

Bäumler Alfred, « Sinn und Aufbau der deutschen Leibesübungen », in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker-Dünnhaupt, 1943, p. 45-75.
Darré Richard Walther, « Wir und die Leibesübungen », in *Odal*, avril 1935, rééd. in *Um Blut und Boden, Reden und Aufsätze*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, 1939, 588 p., p. 107-133.
Diem Carl, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, I : *Sinn*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942, 510 p.
Diem Carl, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, II : *Zeit und Welt*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942, 533 p.

Diem Carl, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, III : *Theorie und Praxis*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942.
Diem Carl, « Sport im alten Hellas », *in* Carl Diem, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, II : *Zeit und Welt*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942, 533 p., p. 527-550.
Diem Carl, « Von Romulus zu Mussolini », *in* Carl Diem, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, II : *Zeit und Welt*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942, 533 p., p. 775-783.
Diem Carl, « Am Heldenmal der Spartaner », *in* Carl Diem, *Olympische Flamme. Das Buch vom Sport*, II : *Zeit und Welt*, Berlin, Deutscher Archiv-Verlag, 1942, 533 p., p. 986-987.
Diem Carl, « Die Geschichte der Olympischen Spiele », *in* Friedrich Mildner (Hrsg.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p., vol. I, p. 35-53.
Diem Carl, « Olympische Sportstätten und ihre Gefährten », *in* Friedrich Mildner (Hrsg.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p., vol. I, p. 73-97.
Diem Carl, *Der deutsche Sport in der Zeit des Nationalsozialismus : Dokumente*, Bearbeitung von Ludwig Pfeiffer, Köln, Carl-Diem-Institut, 1980, 65 p.
Englert Ludwig, « Die Gymnastik und Agonistik der Griechen als politische Leibeserziehung », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, I : *Hellas*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 394 p., p. 218-236.
Fischer Eugen, Günther Hans Friedrich Karl, *Deutsche Köpfe nordischer Rasse*, München, Lehmanns Verlag, 1933, 66 p.

Hirn Albert, « Die Leibesübungen im Altertum », *in* Friedrich Mildner (Hrsg.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p., vol. I, p. 107-142.
Krieck Ernst, « Das neuhumanistische Schönheitsideal », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1939, Heft 9, p. 425-427.
Massow Wilhelm von, « Leibeserziehung der Griechen », *in* Alfred Bäumler, Wilhelm von Massow, Martin Vogt, Heinz Wetzel, *Sport und Staat*, Berlin, Reichssportverlag, 1936, 156 p., p. 43-74.
Mehl Erwin, « Leibesübungen als Lebensform des nordischen Menschen », in *Volk und Leibesübung*, 7, Berlin, 1941, p. 185-197.
Mildner Friedrich (Hrsg.), *Olympia 1936 und die Leibesübungen im Nationalsozialistischen Staat*, Berlin, Buchvertrieb Olympiade 1936, 1934, 2 vol., 896 p.
Suren Hans, *Mensch und Sonne. Arisch-olympischer Geist*, Berlin, Scherl Verlag, 1924, rééd. 1936 et 1940, 264 p.
Suren Hans, *Gymnastik der Deutschen. Lehren für Berufstätige. Gesetze für Sport und Arbeit, Männer und Frauen*, Stuttgart, Franck'sche Verlagshandlung, 1925, rééd. 1939, 175 p.
Suren Hans, *Volkserziehung im Dritten Reich*, Stuttgart, Franck'sche Verlagshandlung, 1943, 162 p.
Ströbel Rudolf, « Unser Sport. Germanisches Erbe », in *ss-Leitheft*, 1937, Heft 5, p. 58-61.
Tirala Lothar Gottlieb, *Sport und Rasse*, Frankfurt am Main, Bechhold Verlagsbuchhandlung, 1936, 207 p.

Vogt Martin, « Leibesübungen im Altertum », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1934, p. 451-457.
Vacano Otto Wilhelm von, « Sport im alten Griechenland », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1936, p. 739-740.
« Anstössig ? », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 1936, 16, p. 13.
« Was ist schamlos ? », in *Das schwarze Korps. Zeitung der SS*, 20 janvier 1938, p. 8.

Philosophie

Bannes Joachim, *Hitlers Kampf und Platons Staat. Eine Studie über den ideologischen Aufbau der nationalsozialistischen Freiheitsbewegung*, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1933, 21 p.
Bannes Joachim, *Platon. Die Philosophie des heroischen Vorbildes*, Berlin-Leipzig, Walther De Gruyter Verlag, 1935, 145 p.
Bogner Hans, *Platon im Unterricht*, Auf dem Wege zum nationalpolitischen Gymnasium, Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts. Hggb. auf Veranlasssung des Reichsfachbearbeiters für alte Sprachen im NSLB, Heft 1, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1937, 39 p.
Gadamer Hans-Georg, « Platons Staat der Erziehung », *in* Helmut Berve, *Das Neue Bild der Antike. Hellas*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 394 p., p. 317-334.

Günther Hans Friedrich Karl, *Platon als Hüter des Lebens. Platons Zucht- und Erziehungsgedanken und deren Bedeutung für die Gegenwart*, München, Lehmanns Verlag, 1928, 2e éd., 1935, 80 p.
Harder Richard, « Platon und Athen », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1934, p. 492-500.
Harich Moritz, « Was hat uns Ciceros *De re publica*, I, 51, 52 zu sagen ? », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1941, IV.
Heidegger Martin, « Discours de rectorat », 1933, *in* François Fedier (éd.), Martin Heidegger, *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de Philosophie », 1995, 323 p.
Heidegger Martin, *Einführung in die Metaphysik*, 1935, trad. fr. *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, « Tel ».
Heidegger Martin, *Grundbegriffe*, 1941, trad. fr. *Concepts fondamentaux*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de Philosophie », 1985, 163 p.
Heidegger Martin, *Holzwege*, 1949, trad. fr. *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, « Tel », 1962, 463 p.
Heidegger Martin, *Vorträge und Aufsätze*, 1954, trad. fr. *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, « Tel », 1958, 351 p.
Hildebrandt Kurt, « Deutsche Wissenschaft », Kieler Vorträge über Volkstumsund Grenzlandfragen und den nordisch-baltischen Raum, 7, Neumünster, Wachholz Verlag, 1934, 16 p.
Hildebrandt Kurt, *Norm, Entartung, Verfall : bezogen auf den Einzelnen, die Rasse, den Staat*, Stuttgart, Kohlhammer, 1939, 548 p.

Hildebrandt Kurt, *Platon. Der Kampf des Geistes um die Macht*, Berlin, Georg Bondi, 1933, 400 p.
Hildebrandt Kurt, *Staat und Rasse. Drei Vorträge*, Veröffentlichungen der Schleswig-holsteinischen Universitätsgesellschaft, 19, Breslau, Ferdinand Hirt, 1928, 53 p.
Holtorf Hans, « Platon-Lektüre im Dienste der Wehrerziehung », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1941, VI.
Holtorf Hans, *Platon. Auslese und Bildung der Führer und Wehrmänner. Eine Auslese aus dem Staat*, Eclogae Grecolatinae, 73, Berlin, 1934.
Jaeger Werner, « Die griechische Staatsethik im Zeitalter des Platon. Rede zur Reichsgründungsfeier der Berliner Universität am 18. Januar 1924 », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*, Herausgegeben von Werner Jaeger, X-1, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1934, p. 1-16.
Jaeger Werner, « Platons Stellung im Aufbau der griechischen Bildung », *in* Werner Jaeger, *Humanistische Reden und Vorträge*, Berlin, 1937.
Knöche Ulrich, « Die geistige Vorbereitung der augusteischen Epoche durch Cicero », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, II : *Rom*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 458 p., p. 200-218.
Mader Ludwig, « Platon und wir », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1935, p. 126-138.
Pohlenz Max, « Die Stoa. Geschichte einer geistigen Bewegung », *in* Helmut Berve (dir.), *Das Neue Bild der Antike*, I : *Hellas*, Leipzig, Koehler-Amelang, 1942, 394 p., p. 354-368.

Rusch Adolf, « Platon als Erzieher zum deutschen Menschen », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 44-49.
Seemann Alfred, « Platons Staat auf rassisch-biologischer Grundlage », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1941, X, p. 168-171.
Vering Carl, *Platons Staat. Der Staat der königlichen Weisen*, Frankfurt am Main, Enflert-Schlosser, 1932, 174 p.
Walther Wilhelm, « Zu Ciceros *De re publica*. Der politische und der unpolitische Mensch. Die Einleitung zu Ciceros *De re publica* im Unterricht », in *Neue Jahrbücher für Antike und Deutsche Bildung*, 1941, IV.

La question de l'humanisme

Bäumler Alfred, « Der Kampf um den Humanismus », in *Politik und Erziehung*, Dresden, Jünker-Dünnhaupt, 1937, p. 57-67.
Bäumler Alfred, « Der theoretische und der politische Mensch », in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker-Dünnhaupt, 1943, p. 94-112.
Bäumler Alfred, « Das Volk und die Gebildeten », in *Männerbund und Wissenschaft*, Berlin, Jünker-Dünnhaupt, 1943, p. 113-122.
Berve Helmut, « Antike und Nationalsozialistischer Staat », in *Vergangenheit und Gegenwart*, 24, 1934, p. 257-272.
Binding Rudolf, *Der deutsche und der humanistische Gedanke im Angesicht der Zukunft*, Potsdam, Rütten und Loening Verlag, 1937, 25 p.

Bogner Hans, *Die Bildung der politischen Elite*, Oldenburg, Stalling Verlag, Schriften an die Nation, 1932, 72 p.
Bogner Hans, Oppermann Hans, Müller Rudolf, *Hellenen und Römer in deutscher Gegenwart und Zukunft*, Leipzig, B. G. Teubner Verlag, 1940, Hefte 1-2.
Brachmann Wilhelm, « Der "humanistische" Gedanke », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1937, p. 490-504.
Brachmann Wilhelm, « Antike und Gegenwart. Ein Beitrag zum Problem des gegenwärtigen Humanismus in Deutschland und Italien », in *Nationalsozialistische Monatshefte. Wissenschaftliche Zeitschrift der NSDAP*, 1941, p. 926-932.
Brachmann Wilhelm, « Das neue Bild der Antike », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1943, Heft 9, p. 192-208.
Brachmann Wilhelm, « Scholastik und Humanismus », in *SS-Leitheft*, 1938, Heft 9, p. 54-65.
Drexler Hans, *Der Dritte Humanismus. Ein kritischer Epilog*, Auf dem Wege zum Nationalpolitischen Gymnasium. Beiträge zur nationalsozialistischen Ausrichtung des altsprachlichen Unterrichts. Reichsfachbearbeiter für alte Sprachen im NSLB, Heft 10, Frankfurt am Main, Moritz Diesterweg Verlag, 1942, 109 p.
Günther Hans Friedrich Karl, « Humanitas », in *Altsprachliche Bildung im Neuaufbau der deutschen Schule. Sonderausgabe des Deutschen Gymnasialvereins an seine Mitglieder*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1937, 52 p.

Hagen Benno von, « Wege zu einem Humanismus im Dritten Reich », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 17-22.
Horn Heinz, « Die Antike im Weltbild der deutschen Lebensphilosophie », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*. Herausgegeben von Werner Jaeger, XII-4, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1936, p. 310-327.
Jaeger Werner, « Die Erziehung des politischen Menschen und die Antike », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1933, Heft 3, p. 43-49.
Klingenstein Gustav, « Humanistische Bildung als deutsche Waffe », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 23-35.
Krieck Ernst, « Unser Verhältnis zu Griechen und Römern », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1933, Heft 5, p. 77.78.
Murtfeld R., « Dritter Humanismus ? », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1933, Heft 3, 81 p., p. 70-71.
Oppermann Hans, « Warum heute noch Gymnasium ? », in *Die alten Sprachen. Zeitschrift des Reichssachgebietes Alte Sprachen im NSLB*, 4, 1939.
Regenbogen Otto, « Das Altertum und die politische Erziehung », in *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und*

Jugendbildung, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1934, p. 211-225.
Salomon Gerhart, « Humanismuswende », in *Humanistische Bildung im Nationalsozialistischen Staate*, Neue Wege zur Antike, Erste Reihe, Heft 9, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1933, 80 p., p. 9-16.
Schadewaldt Wolfgang *et al.*, « An die Leser der *Antike* », in *Die Antike. Zeitschrift für Kunst und Kultur des klassischen Altertums*. Herausgegeben von Wolfgang Schadewaldt, Bernhard Schweitzer, Johannes Stroux, XIII-2, Berlin, Walther De Gruyter Verlag, 1937, p. 77-78.
Schadewaldt Wolfgang, « Einzelner und Staat im politischen Denken der Griechen », in *Vergangenheit und Gegenwart. Zeitschrift für Geschichtsunterricht und politische Erziehung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1934, Heft 1, p. 16-32.
Vogt Joseph, « Unsere Stellung zur Antike », Breslau, Schlesische Gesellschaft für vaterländische Kultur, Breslau, Ferdinand Hirt Verlag, 1937, 16 p.
« Das nationalsozialistische Gymnasium », in *Volk im Werden*, Herausgegeben von Ernst Krieck, Leipzig, Armanen Verlag, 1933, Heft 4, p. 52-54.
« An einen französischen Dichter », in *Das schwarze Korps. Zeitung der ss*, 1938, 18, p. 5.

Orient et Occident dans l'Antiquité

Schachermeyr Fritz, *Indogermanen und Orient. Ihre kulturelle und machtpolitische Auseinandersetzung im Altertum*, Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1944, 635 p.

Taeger Fritz, *Orient und Okzident in der Antike*, Philosophie und Geschichte, 58, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1936, 27 p.
Vogt Joseph (Hrsg.), *Rom und Karhago. Ein Gemeinschaftswerk*, Leipzig, Koehler-Amelang, Kriegseinsatz der Deutschen Geisteswissenschaften, 1943, 414 p.
Wiesner Joseph, « Die Bedeutung des Ostraumes für die Antike », in *Neue Jahrbücher für Antike und deutsche Bildung*, Leipzig-Berlin, B. G. Teubner Verlag, 1942, p. 257-269.
Sicherung Europas, Hrggb. vom Reichsführer-ss, ss-Hauptamt, s.l.n.d., 86 p.

La question juive dans l'Antiquité

Bogner Hans, « Die Judenfrage in der griechisch-römischen Welt », in *Forschungen zur Judenfrage*, Band I : *Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, p. 81-92.
Cornelius Friedrich, « Joseph Vogt, Kaiser Julian und das Judentum », in *Weltkampf. Die Judenfrage in Geschichte und Gegenwart*, Wissenschaftliche Viertelsjahresschrift des Instituts zur Erforschung der Judenfrage, Munich, Hoheneichen Verlag, Heft 4, octobre-décembre 1942, p. 306-307.
Fester Richard, *Das Judentum als Zersetzungselement der Völker. Weltgeschichtliche Betrachtungen*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1941, 72 p.
Fischer Eugen, Kittel Gerhard, *Das antike Weltjudentum. Tatsachen, Texte, Bilder*, *Forschungen zur Judenfrage*, Band VII, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1943, 236 p.
Fried Ferdinand, *Der Aufstieg der Juden*, Reichsbauernstadt Goslar, Blut-Boden Verlag, Die Goslarer Volksbücherei, 1937, 145

p.
Fritsch Theodor, *Handbuch der Judenfrage. Die wichtigsten Tatsachen zur Beurteilung des jüdischen Volkes*, Leipzig, Hammer Verlag, 1930, 49e éd., 1944, 604 p.
Grau Wilhelm, « Die geschichtlichen Lösungsversuche der Judenfrage », in *Weltkampf. Die Judenfrage in Geschichte und Gegenwart, Wissenschaftliche Viertelsjahresschrift des Instituts zur Erforschung der Judenfrage*, Munich, Hoheneichen Verlag, Heft 1/2, April-September 1941, 125 p., p. 7-15.
Kittel Gerhard, « Weltjudentum und Rassenmischung in der römischen Kaiserzeit », in *Velhagen und Klasings Monatshefte*, Heft 10, juin 1939, p. 337-342, 53. Jahrgang, 1938-1939, Band 53. 2.
Kittel Gerhard, *Die historischen Voraussetzungen der jüdischen Rassenmischung*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1939, 46 p.
Kittel Gerhard, « Die Ausbreitung des Judentums bis zum Beginn des Mittelalters », in *Forschungen zur Judenfrage*, Band V: *Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1941, p. 290-311.
Körber Robert, Pugel Theodor, *Antisemitismus der Welt in Wort und Bild*, Dresden, M. O. Groh Verlag, 1935, 326 p.
Kuhn Karl Georg, « Weltjudentum in der Antike », in *Forschungen zur Judenfrage*, Band II : *Schriften des Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*, Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1937, p. 9-30.

Kuhn Karl Georg, *Die Judenfrage als weltgeschichtliches Problem*, Hamburg, Hanseatische Verlagsantalt, Schriften des Reichsinstituts für Geschichte des neuen Deutschlands, 1939, 51 p.
Oppermann Hans, *Der Jude im griechisch-römischen Altertum*, München, Franz Eher Verlag, Zentralverlag der NSDAP, Hrggb. vom Beauftragten des Führers für die Überwachung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP, 1943, 16 p.
Täubler Eugen, « Nachwort », *in* Theodor Mommsen, *Judäa und die Juden*, Berlin, Schocken Verlag, 1936, 92 p.
Vogt Joseph, *Kaiser Julian und das Judentum. Studien zum Weltanschauungskampf der Spätantike*, in *Morgenland. Darstellungen aus Geschichte und Kultur des Ostens*, Heft 30, Leipzig, Hinrichs Verlag, 1939, 74 p.

Décadence et mort des civilisations grecque et romaine

Baur Erwin, « Der Untergang der Kulturvölker im Lichte der Biologie », in *Volk und Rasse. Illustrierte Viertelsjahrschrift für deutsches Volkstum*, München, Lehmanns Verlag, 1932, Heft 2, p. 65-79.
Brewitz Walter, « Die Entnordung der Römer », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1936, IX, p. 369-373.
Fried Ferdinand, *Latifundien vernichteten Rom*, Reichsbauernstadt Goslar, Blut-Boden Verlag, Die Goslarer Volksbücherei, 1938, 136 p.
Korherr Richard, *Geburtenrückgang. Mahnruf an das deutsche Volk. Mit einem Geleitwort von Reichsführer-SS Heinrich Himmler*, Munich, Süddeutsche Monatshefte GmbH, 1935, 48 p.

Korherr Richard, « Der Untergang der alten Kulturvölker. Eine Statistik in Worten, I », in *Allgemeines Statistisches Archiv*, Band 27, Jena, Gustav Fischer Verlag, 1938, p. 29-50.
Korherr Richard, « Der Untergang der alten Kulturvölker. Eine Statistik in Worten, II », in *Allgemeines Statistisches Archiv*, Band 28, Jena, Gustav Fischer Verlag, 1938, p. 447-461.
Korherr Richard, « Der Untergang der alten Kulturvölker. Eine Statistik in Worten, III », in *Allgemeines Statistisches Archiv*, Band 28, Jena, Gustav Fischer Verlag, 1938, p. 72-89.
Korherr Richard, « Der Untergang der alten Kulturvölker. Eine Statistik in Worten, IV », in *Allgemeines Statistisches Archiv*, Band 28, Jena, Gustav Fischer Verlag, 1939, p. 299-321.
Korherr Richard, « Die Bevölkerungspolitik der alten Kulturvölker. Congrès international de la population, Paris 1937 », in *Actualités scientifiques et industrielles*, Paris, Hermann & Cie, 1937, 6 p.
Rübel H., « Römische Geschichte in rassischer Beleuchtung », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1943, I, p. 5-12.
Vogt Joseph, « Bevölkerungsrückgang im römischen Reich », in *Vergangenheit und Gegenwart*, 25, 1935, p. 653-664.
Vogt Joseph, « Rassenmischung im römischen Reich », in *Vergangenheit und Gegenwart*, 26, 1936, p. 1-11.
« Jason und Medea. Die Tragödie der rassischen Mischehe », in *ss-Leitheft*, Jahrgang 7, Folge 6 *a*, p. 18-20.

1941 : le voyage de Grèce

Hampe Roland, « Griechenland, das Land der Gegensätze », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1941, Heft 7/8, p. 117-121.

Körner Tito, « Rassenköpfe aus Griechenland », in *Volk und Rasse*, Munich, Lehmanns Verlag, 1939, Heft 11/12, p. 239-241.
« Griechenland », in *Der Angriff*, 19 avril 1941, p. 3.

Cotes d'archives

Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde (BABL)

I. Cotes BABL/RD

a / BABL/RD 19 : *Die Deutsche Polizei. Sicherheitspolizei und SD*, Hrsggb. im Auftrag des Reichsführers SS (1933-1945)

BABL/RD 19/1-11 – *Die Deutsche Polizei*

BABL/RD 19/1-12 – *Die Deutsche Polizei*

BABL/RD 19/1-13 – *Die Deutsche Polizei*

b / BABL/RD 18 : Weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, SS-Hauptamt

BABL/RD 18/16 – *Deutschland ordnet Europa neu !*, Berlin, Herausgegeben vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Nur für den Dienstgebrauch innerhalb der Ordnungspolizei, Heft 4, 1942, 27 p.

BABL/RD 18/19 – SS-*Mann und Blutsfrage. Die biologischen Grundlagen und ihre sinngemässe Anwendung für die Erhaltung und Mehrung des nordischen Blutes*, Berlin, Herausgegeben vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Nur für den Dienstgebrauch innerhalb der Ordnungspolizei, Sonderheft, 1942, 63 p.

BABL/RD 18/41 – *Rassenpolitik*, Berlin, Herausgegeben vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die

weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Nur für den Dienstgebrauch innerhalb der Ordnungspolizei, Hefte 4 bis 6, 1943, 79 p.

BABL/RD 18/42 – *Die Blutsgemeinschaft der germanischen Völker und das Grossgermanische Reich*, Berlin, Herausgegeben vom Chef der Ordnungspolizei – SS-Hauptamt, Schriftenreihe für die weltanschauliche Schulung der Ordnungspolizei, Nur für den Dienstgebrauch innerhalb der Ordnungspolizei, Heft 5, 1941, 52 p.

c / BABL/RD NSD

BABL/RD NSD 41/119 – *Glauben und Kämpfen. Für die SS-Männer aus den deutschen Volksgruppen des Südostens*, Herausgegeben vom SS-Hauptamt, s.l.n.d., 83 p.

BABL/RD NSD 9/34-13 – *3000 Jahre jüdischer Hass*, Schulungs-Unterlage Nr. 13, Der Reichsorganisationsleiter der NSDAP, Hauptschulungsamt, s.l.n.d., 8 p.

BABL/RD NSD 41/131 – *Der Untermensch*, Herausgegeben vom SS-Hauptamt – Schulungsamt, Nordland-Verlag, slnd.

BABL/RD NSD 9/34-25 – *Der Weltkampf des Reiches*, Schulungs-Unterlage Nr. 25, s.l.n.d., 16 p., p. 4-5.

BABL/RD NSD 41/127 – *Dich ruft die SS*, SS-Hauptamt, Berlin, Verlag Hermann Hillger, s.l.n.d., 96 p.

BABL/RD NSD 16/31-1 – Hülle Werner, *Indogermanen und Germanen im Ostraum*, Schriftenreihe zur weltanschaulichen Schulungsarbeit der NSDAP, Heft 1, Munich, Franz Eher Nachf. Verlag, 1942, 14 p.

BABL/RD NSD 9/33-15 – *Kurzthemen zu : Der Schicksalskampf im Osten*, Schulungsunterlage, Nr. 15, Der

Reichsorganisationsleiter der NSDAP, Hauptschulungsamt, 1942, 24 p.

BABL/RD NSD 9/33-12 – Feldner, Wilhelm, *Der Schicksalskampf im Osten ! Der Osten als Nährboden und Ausfallstor des Untermenschentums in der Vergangenheit*, Nr. 12, Der Reichsorganisationsleiter der NSDAP, Hauptschulungsamt, 1942, 15 p.

BABL/RD NSD 9/33-9 – Kieckbusch Karl, *Dieser Krieg ist ein weltanschaulicher Krieg*, Nr. 9, Der Reichsorganisationsleiter der NSDAP, Hauptschulungsamt, 1942, 39 p.

BABL/RD NSD 40/25-1 – Rudolf E. von, *Der Judenspiegel. Judentum und Antisemitismus in der Weltgeschichte*, Kampfschriften der Obersten SA-Führung, Band 1, Munich, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachf. Verlag, 1937, 70 p.

BABL/RD NSD 40/25-2 – Rudolf E. V. von, *Totengräber der Weltkultur. Der Weg des jüdischen Untermenschentums zur Weltherrschaft*, Kampfschriften der Obersten SA-Führung, Band 2, Munich, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachf. Verlag, 1937, 148 p.

BABL/RD NSD 40/25-8 – Bayer E., Müller R., *Ursprung, Wesen und Formen der Leibeserziehung*, Kampfschriften der Obersten SA-Führung, Band 8, Munich, Zentralverlag der NSDAP, Franz Eher Nachf. Verlag, 1938, 115 p.

BABL/RD NSD 41/87 – *Deutsche Geschichte. Lichtbildvortrag. Erster Teil : Germanische Frühzeit. « Das Licht aus dem Norden »*, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 30 p.

Blut und Boden. Lichtbildvortrag. Erster Teil : Das Blut, seine Bedeutung, Reinerhaltung und Verbesserung, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 35 p.
Blut und Boden. Lichtbildvortrag. Zweiter Teil : Der Boden. Blutliche Bedeutung der Bodenständigkeit. Bauernfeindlichkeit der Internationalen. Raumfrage, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, Chef des Rasse- und Siedlungshauptamtes, Berlin, s.d., 27 p.
BABL/RD NSD 41/115 – *Das Reich und Europa*, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, SS-Hauptamt, Berlin, s.d., 49 p.
BABL/RD NSD 41/125 – *Der Weg zum Reich*, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, SS-Hauptamt, Berlin, s.d., 124 p.
BABL/RD NSD 41/75-1-25 – SS-*Handblätter für den weltanschaulichen Unterricht*, Thema 8 : *Der Nationalsozialismus rettet das nordischgermanische Erbgut Europas*, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, SS-Hauptamt, s.l.n.d.
SS-Handblätter für den weltanschaulichen Unterricht, Thema 12 : *Europas Todfeind : Der Bolschewismus*, Herausgegeben vom Reichsführer-SS, SS-Hauptamt, s.l.n.d.
BABL/RD NSD 43/155-3 – Gross Walter, *Deine Ehre ist die Treue zum Blute deines Volkes*, Schriftenreihe für die Wochenendschulungen der Hitlerjugend, Heft 3, Reichsjugendführung, Berlin, 1943, 32 p.
BABL/RD NSD 16/29 – *Dieser Krieg ist ein weltanschaulicher Krieg*, Schulungsgrundlagen für die Reichsthemen der NSDAP für das Jahr 1941/1942, Der Beauftragte des Führers für die

Überwachung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP, Berlin, 1942, 116 p.

d / Cotes BDC (Ancien *Berlin Document Center*)

BABL/BDC 4. 1 – *Der Kampf um unsere Weltanschauung – Gedankenführungen zu weltanschaulichpolitischen Vorträgen zur Partei- und Wehrmachtschulung*, Amt Wehrmachtschulung der Dienststelle des Reichsleiters Rosenberg, Stein, Slatner, s.d., 148 p.

II. Cotes BABL R et BABL NS

1 / Cotes R 43 – Reichskanzlei

Antiquaschrift

BABL R 43/II/953 microfiche 1, f^{O} 23.

BABL R 43/II/953 microfiche 2, f^{OS} 71 sq.

Olympia-Stadion

BABL R 43/II/731 microfiche 2, f^{O} 51.

Réponse BABL R 43/II/731 microfiche 2, f^{O} 52.

2 / Cotes R/4901 – Reichsministerium für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung

BABL R/4901/4550, f^{OS} 1 sq.

Stage de formation pédagogique en Histoire pour des enseignants du primaire et du secondaire, Vienne-Schönbrunn, 14-21 septembre 1941.

BABL R/4901/4614, f^{OS} 26-43.

Grundsätzliches zum Lehrplan des deutschen Gymnasiums, zugleich als Begründung für eine Stundentafel – Kollegium des Gymnasiums in Rostock, 7 juillet 1936.

BABL R/4901/4614, f^{OS} 46-67.

Richtlinien für den altsprachlichen Unterricht – Bayerisches Staatsministerium für Unterricht und Kultus, 29 décembre 1933.

Memorandum Ministerialrat Dr. Bauerschmidt.

BABL R/4901/4614, f^OS 116-129. Memorandum Dr. H. Schaal. Direktor des alten Gymnasiums zu Bremen 3. September 1934.

BABL R/4901/4614, f^OS 244-269.

Vorschläge für die Gestaltung des Unterrichts in den alten Sprachen.

Oberstudiendirektor Billen, 1936, 26 p.

BABL R/4901/4614, f^OS 286-294.

Richtlinien für den lateinischen und griechischen Unterricht an Gymnasien – Dessau, den 3. Juni 1936, Kachelries, Studiendirektor.

BABL R/4901/4614, f^OS 270-278.

Richtlinien für Lateinisch.

Mecklemburgisches Staatsministerium, Abt. Unterricht.

BABL R/4901/4614 f^OS 279-285.

Richtlinien für Griechisch.

Mecklemburgisches Staatsministerium, Abt. Unterricht.

BABL R/4901/4614, f^OS 481-490.

Bayerisches Staatsministerium für Unterricht und Kultus.

Richtlinien für den altsprachlichen Unterricht an den gymnasialen Lehranstalten, den 25. Juni 1936.

BABL R/4901/4614, f^OS 397-433.

Fachreferent Alte Sprachen zum Chef des Amtes E, Berlin, den 21. Juli 1937.

Richtlinien für die alten Sprachen.
3 / Cotes NS
BABL/NS 19 – Persönlicher Stab Reichsführer-ss
BABL/NS 19/4008 – Reden und Aufrufe
— Aussprache des Reichsführers-SS und Chef der Deutschen Polizei Heinrich Himmler anlässlich der Besprechung der Kommandeure der Gendarmerie am 17. Januar 1941.
— Der Reichsführer-SS zu den Ersatzmannschaften für die Kampfgruppe Nord am Sonntag, dem 13. Juli 1941, in Stettin.
BABL/NS 19/4009
— Der Reichsführer-SS vor den Oberabschnittsführern und Hauptamtchefs im Haus der Flieger in Berlin am 9. Juni 1942.
— Rede des Reichsführers-SS am 19. 6. 1942 vor dem Führerkorps der Division *Das Reich*.
— Rede des Reichsführers-SS am 16. September 1942 in der Felkommandostelle vor den Teilnehmern an der SS- und Polizeiführertagung, einberufen von SS-Obergruppenführer Prütsmann, Höherer SS- und Polizeiführer Russland-Süd.
— Rede des Reichsführers-SS am 23. 11. 1942 – SS-Junkerschule Tölz.
BABL/NS 19/4010
— Rede des Reichsführers-SS Heinrich Himmler in Charkow April 1943.
— Rede des Reichsführers-SS auf der SS-Gruppenführertagung in Posen am 4. 10. 1943.
— Rede des Reichsführers-SS vor den Reichs- und Gauleitern in Posen am 6. Oktober 1943.

— Sicherheitsfragen – Vortrag, gehalten auf der Befehlshabertagung in Bad Schachen am 14. Oktober 1943.